Une image contenant texte

Description générée automatiquement

Alain à Gabrielle

Avril – décembre 1929

NAF 14232 - 298 ff.

# Table des matières

[Table des matières 3](#_Toc122168469)

[29 avril 1929 8](#_Toc122168470)

[30 avril 1929 11](#_Toc122168471)

[3 mai 1929 ? 13](#_Toc122168472)

[6 mai 1929 15](#_Toc122168473)

[13 mai 1929 ? 18](#_Toc122168474)

[Mai 1929 21](#_Toc122168475)

[3 mai 1929 soir ? 23](#_Toc122168476)

[8 mai 1929 26](#_Toc122168477)

[10 mai 1929 28](#_Toc122168478)

[10 mai 1929 soir 31](#_Toc122168479)

[13-14 mai 1929 ? 33](#_Toc122168480)

[14 mai 1929 35](#_Toc122168481)

[17 mai 1929 38](#_Toc122168482)

[17 mai 1929 soir 41](#_Toc122168483)

[18 mai 1929 44](#_Toc122168484)

[20 mai 1929 46](#_Toc122168485)

[21 mai 1929 49](#_Toc122168486)

[24 mai 1929 52](#_Toc122168487)

[24 mai 1929 soir 55](#_Toc122168488)

[27 mai 1929 58](#_Toc122168489)

[27 mai 1929 soir 61](#_Toc122168490)

[28 mai 1929 64](#_Toc122168491)

[31 mai 1929 67](#_Toc122168492)

[31 mai 1929 soir 70](#_Toc122168493)

[Juin 1929 73](#_Toc122168494)

[14 juin 1929 76](#_Toc122168495)

[17 juin 1929 matin 79](#_Toc122168496)

[17 juin 1929 82](#_Toc122168497)

[21 juin 1929 85](#_Toc122168498)

[21 juin 1929 88](#_Toc122168499)

[24 juin 1929 91](#_Toc122168500)

[24 juin 1929 au soir 94](#_Toc122168501)

[25 juin 1929 95](#_Toc122168502)

[25 juin 1929 au soir 98](#_Toc122168503)

[28 juin 1929 100](#_Toc122168504)

[28 juin 1929 soir 103](#_Toc122168505)

[1er juillet 1929 106](#_Toc122168506)

[2 juillet 1929 109](#_Toc122168507)

[2 juillet 1929 ? 112](#_Toc122168508)

[5 juillet 1929 115](#_Toc122168509)

[5 juillet 1929 au soir 118](#_Toc122168510)

[8 Juillet 1929. 121](#_Toc122168511)

[8 juillet 1929 au soir 125](#_Toc122168512)

[9 juillet 1929 128](#_Toc122168513)

[12 juillet 1929 131](#_Toc122168514)

[12 juillet 1929 au soir 134](#_Toc122168515)

[15 juillet 1929 137](#_Toc122168516)

[16 juillet 1929 139](#_Toc122168517)

[17 juillet 1929 141](#_Toc122168518)

[18 juillet 1929 144](#_Toc122168519)

[19 juillet 1929 147](#_Toc122168520)

[21 juillet 1929 149](#_Toc122168521)

[23 juillet 1929 151](#_Toc122168522)

[26 juillet 1929 154](#_Toc122168523)

[30 juillet 1929 157](#_Toc122168524)

[21 mai 1929 ? 160](#_Toc122168525)

[2 août 1929 163](#_Toc122168526)

[6 août 1929 166](#_Toc122168527)

[13 août 1929 169](#_Toc122168528)

[16 août 1929 172](#_Toc122168529)

[20 août 1929 175](#_Toc122168530)

[23 août 1929 177](#_Toc122168531)

[26 août 1929 180](#_Toc122168532)

[28 août 1929 184](#_Toc122168533)

[29 août 1929 188](#_Toc122168534)

[30 août 1929 192](#_Toc122168535)

[2 septembre 1929 ? 195](#_Toc122168536)

[4 septembre 1929 200](#_Toc122168537)

[7 septembre 1929 206](#_Toc122168538)

[8 septembre 1929 211](#_Toc122168539)

[11 septembre 1929 216](#_Toc122168540)

[15 Septembre 1929 219](#_Toc122168541)

[25 Septembre 1929 223](#_Toc122168542)

[26 Septembre 1929 228](#_Toc122168543)

[1er octobre 1929 231](#_Toc122168544)

[4 octobre 1929 235](#_Toc122168545)

[8 octobre 1929 ? 239](#_Toc122168546)

[11 octobre 1929 242](#_Toc122168547)

[11-12 octobre 1929 246](#_Toc122168548)

[14 octobre 1929 254](#_Toc122168549)

[14 octobre 1929 soir 258](#_Toc122168550)

[18 octobre 1929 matin 262](#_Toc122168551)

[18 octobre 1929 265](#_Toc122168552)

[21 octobre 1929 269](#_Toc122168553)

[22 octobre 1929 273](#_Toc122168554)

[25 octobre 1929 276](#_Toc122168555)

[26 octobre 1929 280](#_Toc122168556)

[28 octobre 1929 283](#_Toc122168557)

[29 octobre 1929 287](#_Toc122168558)

[4 novembre 1929 290](#_Toc122168559)

[5 novembre 1929 294](#_Toc122168560)

[5 novembre 1929 298](#_Toc122168561)

[8 novembre 1929 301](#_Toc122168562)

[12 novembre 1929 306](#_Toc122168563)

[15-16 novembre 1929 310](#_Toc122168564)

[18 novembre 1929 316](#_Toc122168565)

[19 novembre 1929 321](#_Toc122168566)

[22 novembre 1929 324](#_Toc122168567)

[23 novembre 1929 328](#_Toc122168568)

[25 novembre 1929 333](#_Toc122168569)

[26 novembre 1929 338](#_Toc122168570)

[29 novembre 1929 341](#_Toc122168571)

[2 décembre 1929 346](#_Toc122168572)

[6 décembre 1929 351](#_Toc122168573)

[9 décembre 1929 357](#_Toc122168574)

[13 décembre 1929 363](#_Toc122168575)

[13 décembre 1929 au soir 365](#_Toc122168576)

[14 décembre 1929 369](#_Toc122168577)

[16 décembre 1929 373](#_Toc122168578)

[20 décembre 1929 379](#_Toc122168579)

[23 décembre 1929 – Matin 386](#_Toc122168580)

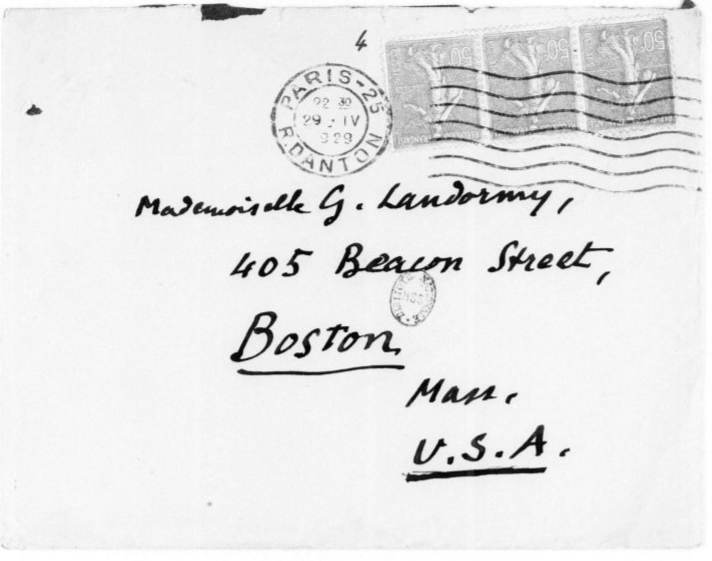
[Lundi 23 décembre 1929 – Soir 389](#_Toc122168581)

[26 décembre 1929 393](#_Toc122168582)

[30 décembre 1929 397](#_Toc122168583)

# 29 avril 1929

NAF 14232/1-4

Lundi 7h.

Ma chérie, j’ai eu ton télégramme à 5h, en revenant du lycée. Un rayon de bonheur. Depuis, les hommes politiques ; j’arrivais péniblement à les écouter. Hélas ! Je ne pense qu’à toi et j’en suis malade. Réellement la journée d’hier dimanche fut très mauvaise et celle d’aujourd’hui encore pire. Si nous avions su ce que nous faisions l’aurions-nous fait ? Car je n’ai rien fait pour empêcher cela ; et quelquefois je le regrette (sans savoir au juste ce que j’aurais pu faire ; mais enfin je n’y ai même pas pensé). Et toi de même ; tu as marché vers ces jours funestes comme un soldat qui va à l’attaque. Si on savait. Mais on ne sait jamais. Ces jours passés étaient bien tristes, mais enfin on était ensemble. C’était encore délicieux. On ne pouvait pas concevoir le malheur. Pour moi je ne le conçois pas encore tout à fait. Je n’y crois pas tout à fait. Cela va se faire peu à peu. Là-bas dans le petit coin je serai seul. Nuit. Et ainsi de jour en jour. Mais à cela près rien n’est changé ; tandis que toi tu vois la séparation se faire. Train, bateau etc. Et je revois ton visage plein de larmes. Pourtant ça n’est pas le comble du malheur ; si nous étions fâchés, ce serait pire. Mais toutefois il resterait un petit espoir chaque jour pour le lendemain. Au lieu que maintenant l’espoir est tellement loin qu’il est comme nul. Et au moment où j’écris chaque tour d’hélice coupe l’espérance. Je te dis tout çà tout de suite pour me délivrer le cœur. C’est bon de t’écrire. Cela endort le chagrin. Bref je manque tout à fait de courage. Et il faut pourtant que j’aille là-bas. Je le veux. Tout ce que je t’ai promis, je le ferai. Cela c’est une raison de vivre, un intérêt. Je n’en vois point d’autre. Ce matin à Saint-Lazare, j’allais aux renseignements mais je n’ai pas pu avancer de ce côté-là ; c’est le côté du départ. Tu vois çà n’est pas brillant. Je suis comme les enfants ; je ne me résigne pas du tout. Et les motifs raisonnables ne me disent plus rien. Mais comment vivre ? Je me laisse porter d’une minute à l’autre comme un corps flottant. Je me sens consistant comme une éponge. Je revois toujours le trottoir de la rue Royale. Enfin je suis au point de croire que même en supposant les plus merveilleux effets de cette aventure, jamais ils ne compenseront la souffrance. On peut écrire ces choses-là, maintenant que tout est fait et réglé. Auparavant et suivant ton conseil, j’évitais d’y penser. Du reste on ne peut pas penser ces choses-là par avance ; elles sont plus tristes qu’on ne croit. Et c’est ainsi que les choses se font. Je te l’ai dit ; je t’approuve ; et mieux j’admire cette force ; et je t’adore ; et je n’ai rien du tout à te pardonner ni à te reprocher. Cela n’empêche pas de souffrir. J’interromps ici par un baiser. Les choses déraisonnables sont dites. Je m’habille et je vais à la brasserie, où je terminerai cette lettre ; je croirai que tu me parles à l’oreille.

À la brasserie 8h30. Dans le petit coin derrière le paravent.

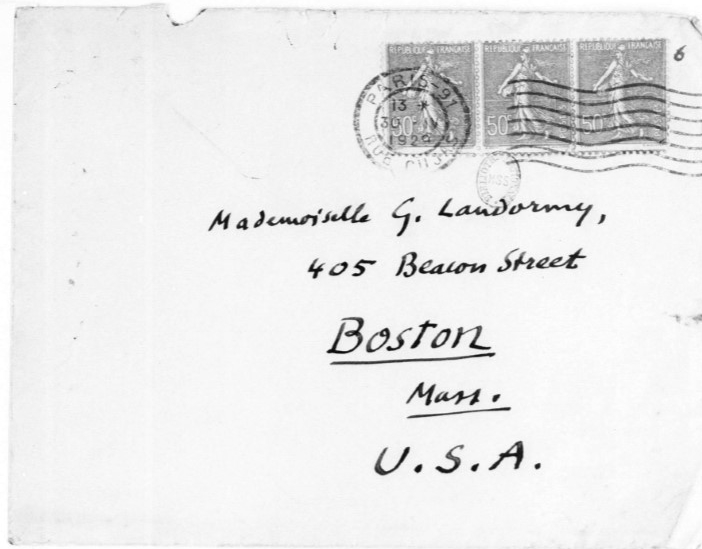
Petit ennui des conversations avec le patron qui s’informe de toi, le garçon qui s’étonne, le marchand de journaux ami, de même. Mais vois-tu, toi mon unique trésor, dès que les gens ont l’idée de voir si on a du chagrin, tu comprends qu’on garde de la tenue ; et cela fait beaucoup de bien. Menu, ½ Graves Potage. 1 sole grillée 1 tarte un filtre et UN CHERRY ! J’espère que tu pourras sourire ; mais sache que je n’ai pas encore goûté au cherry. Je fume le cigare, et je demande pardon pour les choses faibles que j’ai écrites au commencement. Il y a des moments où l’on s’effondre. Cela sans aucun doute tu le sais. En dînant j’ai lu dans *L’Illustration* des récits de combats. La guerre était tout de même plus terrible. Et on a tenu. D’ailleurs tout cela ne change pas les sentiments. Je t’adore. Amour unique, je ne savais pas ce que c’était qu’aimer, mais avec toi je l’ai su tout de suite ! Et si tu avais été bien sûre de cela, tout aurait tourné autrement peut-être. Mais il faut vivre chaque heure comme elle est. Ce matin seul dans mon jardin, au lieu de travailler, je tournais en pensant à toi, me disant que tu étais encore sur ce morceau de terre etc. Si tu cherches dans l’enveloppe tu trouveras trois ou quatre violettes que je regardais en pensant à toi. Tu les baiseras comme j’ai fait. Il n’y a plus rien entre nous. Des choses que je ne t’aurais pas dites pour un empire, je peux te les dire maintenant. Plus d’une fois, j’ai entendu ce discours : « Si je connaissais la femme que tu aimes et qui t’aime, j’irais la trouver. Vous seriez heureux et moi j’irais au couvent ; c’est une destinée etc. » Naturellement je protestais ; il ne faut point croire ces choses-là, ni jeter personne dans un malheur sans fond. Cet espoir je l’ai toujours repoussé. Mais alors, quand on essayait de m’emmener, de me séparer à coup sûr, pour voir, pour s’assurer, que pouvais-je faire. Et comme je t’ai dit c’est finalement la passion de la peinture qui m’a perdu ; car je ne raisonnais plus ; je me laissais enivrer par le bonheur d’être seul devant l’océan… Et tous mes malheurs sont venus de là ; en ce sens que la passion a ouvert la voie à certaines idées, et puis l’occasion est venue etc. Et au fond j’en suis très fier ; car si tu n’avais rien dans ta tête, tout cela ne serait pas arrivé ; mais qu’est-ce que j’aimerais… Le patron vient de me faire encore la conversation. Me voilà retardé encore et écrivant à toute vitesse. Je vais mettre cette lettre ce soir rue Littré. Quant à la suite, je m’arrangerai pour vendredi matin (au moins une petite lettre, car les compositions vont pleuvoir). Les affiches indiquent comme départ le 8 mai après le 1er. Je ne comprends rien ; mais s’il y a un départ entre les deux je suis sûr de ne pas le manquer. Au reste sois tranquille t’écrire est mon seul plaisir. Donc tu auras des lettres tant que tu voudras. Maintenant soyons sérieux. Je t’aime, mais j’ai une idée étonnante de toi ; je suis très glorieux de toi. Je veux oublier l’adorable visage baigné de larmes ; je veux penser surtout au front têtu, à la forte tête de ma chérie qui doit me faire honneur. Donc, au travail ; et fais en sorte d’être digne de ton homme de lettres. Et lui aussi il a à faire, et à remonter de cet état gélatineux pour mériter d’être ton homme. Toutes les fois que je pense à la route de Morgat et à la Républicaine je souris. C’est la seule pensée qui me fait sourire. Donc il faut tenir, et étonner le monde américain par des pyjamas étourdissants ! Je n’ai plus d’encre, c’est un signe. Bonsoir à ton corps chéri, à tous ces trésors que tu m’as donnés jusqu’à la dernière nuit. Bonsoir à tes deux seins dans mes mains et à ta croupe amoureuse ; bonsoir à toi toute et un grand baiser rond et mouillé d’amour, avec un peu de larmes…

Je suis à toi, je suis ton homme de la rue Royale.

Ton Dick

# 30 avril 1929

NAF 14232/5-6



Mardi matin en surveillant les gosses qui composent 10h. Hier j’ai mis à la poste une grande lettre où il y a de tout. Ce matin j’ai trouvé cette coupure d’Excelsior. Excellente occasion de l’envoyer en y joignant une feuille gribouillée par ton homme. Tout à l’heure, me promenant dans la cour, j’ai regardé ton portrait et je me suis trouvé heureux comme ce petit bout qui est sur tes genoux. Voilà comme je suis, instable, mais toujours fidèle. Moi aussi *je pense très tendrement à toi.* Je me demande si cette dépêche est venue par la TSF du large, ou plutôt du bureau qui est au quai. Peu importe. Je sais que tu vogues ; et ce matin je pense même que tu as très froid. As-tu dormi dans cette grande machine ? Pour moi j’étais assommé d’émotion et j’ai dormi d’un trait jusqu’à trois heures du matin ; après quoi la vie a été un peu plus difficile. Depuis, j’ai corrigé des copies ; tout s’est un peu éclairci. J’ai retrouvé ton caractère, actif, vif, inventeur, qui fait mon bonheur. Et puis il reste vrai que rien ne peut détruire ni altérer ces bonheurs incomparables, petits et grands. Ce matin, descendant dans la rue, je m’attendrissais en voyant de loin ta porte… Mais ce n’était pas trop triste. Je remontais à ces nuits, à ces amours, à ces sommeils, j’aimais ce petit cadran lumineux qui t’accompagne. Je riais de ces initiales de grand style, mais un peu bouzillées, que tu as sous les yeux dans ta cabine etc. Je suis malheureux de ne pas voir clairement où tu es, ni comment sont les choses autour de toi. Toi tu as pu me penser à la brasserie hier, et vendredi prochain de même. Et tu me vois portant ma serviette, avec mon foulard gris et mon air de ministre philosophe. Mais ce sera bien plus beau à Morgat quand j’aurai des guêtres… Je t’écris n’importe quoi. Et sûrement dans ma lettre d’hier tu trouveras des choses inintelligibles. Mais c’est toujours de l’amour. Quel bonheur de t’écrire sans avoir à plaider pour moi !

Entracte (11h20). Après avoir un peu corrigé, un peu flâné dans la cour, je reviens à toi ma chérie adorée. Sache bien que jamais je ne te ferai le moindre reproche en mon cœur ; c’est plutôt moi qui me reprocherais… Mais comme je t’expliquais hier, je ne pouvais guère faire autrement. Et de toute façon la situation des affaires te forçait de prendre un parti. Le métier est très puissant sur chacun. Nul n’admet la discussion. Il s’agit donc d’un événement comme la guerre, et bien moins terrible. Il est vrai qu’étant moins terrible il fait aussi plus de peine.

Si tu avais entendu le grand serveur brun hier disant : « Elle ne va pas rester là-bas ? ». J’ai dû couper la conversation. Mes pensées ne me plaisent pas toutes ; mais les pensées de ceux qui ignorent la situation et les motifs me sont désagréables. Le patron est plus fin ; il se borne à répéter ce qu’on lui dit. Tout çà donc c’est une affaire de métier ; c’est ainsi qu’il faut le prendre. Absolument comme quand tu venais tard ; il fallait seulement moins de patience.

Je voudrais voir ton navire, la mer, les gens, enfin tout. Je me rends compte que tout cela sera vite oublié et remplacé par d’autres choses plus importantes. Qu’est-ce qu’un voyage de six jours ? Mais un jour est tout de même quelque chose de long. Et d’un autre côté je ne peux pas souhaiter qu’il passe vite ; car la vie s’enfuit déjà à toute vitesse. Il faut s’y cramponner et ralentir. Enfin quand on sent comme un jeune, cela détourne de penser qu’on est vieux (Salut, Menhirde la Républicaine). Ici il faut sourire ; et François, s’il était ici, devinerait à qui j’écris. Tu vois si je serre, et si je griffonne ! Il faudra pourtant calmer cette ardeur ; car il y a d’autres travaux ! Et il faut se reposer.

Je vais poster cette lettre à la poste (rue Cujas) un peu après midi ; on verra bien si l’*Ile de France* l’emporte. Si non, elle sera pour le bateau suivant. Çà fera une petite lettre supplémentaire. Pour occuper tes soirées ; puis il faudra répondre. Mais surtout tu ne te fatigueras pas ; un petit mot dit quelque fois beaucoup. Au fond je voudrais beaucoup beaucoup de détails. Mais il est clair que cette impatience ne durera pas un an. Ce qui ne veut pas dire que je t’aimerai moins. Au contraire, peut-être ; car en ces jours je suis agité et nuageux comme le temps. C’était forcé ; tu m’as tant enivré à la fin que je me trouve tout près du désespoir. Pardonne-moi et sois sûre que je t’adore et t’adorerai. A toi tout ton Dick.

# 3 mai 1929 ?

NAF14233/7-8

Vendredi matin.

Je viens donc d’écrire une fois de plus cette adresse détestée ; tant de fois redoutée en rêve, mais comme une chose qui ne serait pas ! C’est affreux ; et peut-être c’est trop difficile à supporter pour toi comme pour moi. C’est ce qu’on verra. Heureusement c’est le temps du travail fou, et je ne cesse guère de corriger. Les pensées ne viennent que par éclair : je ne crois pas encore tout à fait que tu sois si loin et même qu’en ce moment tu t’éloignes encore. Mais cela c’est le désespoir, c’est l’élégie. Cela ne mène à rien. Je suppose que je redeviendrai maître de ces pensées absurdes qui me viennent, et qui ont un air de vraisemblance. Inutile de te les raconter. Tout cela est faux. Je t’aime et tu m’aimes. Les sentiments ne mourront qu’avec nous. J’espère à moitié que le mal de mer t’aura enlevé toute pensée ; c’est un genre de chloroforme, et tant mieux. Mais tout çà sera passé quand tu liras cette lettre ; et tu seras en plein dans ton entreprise. Cette volonté de fer, j’aime çà. J’en souffre. Mais tout compte fait les bonheurs ne sont pas trop payés. Je recommencerais. Enfin j’ai vécu ; je ne me plains pas. Je ne puis encore former l’espérance. C’est trop loin pour moi. Mais pour la constance je jure et je jure. Et je te baise femme terrible et adorée. Maintenant il s’agit pour toi de me faire honneur et de vaincre. Tu ne sais pas comme je suis fier de toi. Quelque fois je me dis : si elle est dans le même état que moi, ils auront une drôle d’idée de nos grands artistes ! Mais bah. Quand je me mets à écrire pour de bon, çà va. Il le faut. Ainsi feras-tu. Et tu feras des modèles étonnants. Sans cela tu ne serais pas une forte tête ; et si tu n’étais pas une forte tête, tu serais encore ici. Mais voilà où est l’étrange, je n’aimerais pas çà. Il me fallait une femme digne de moi. Quand j’étais à la guerre, j’avais souvent l’occasion de me trouver porté vers l’arrière ; mais plutôt mourir ; et cette phrase n’en était pas une en ce temps-là. De même toi, il faut faire ce que tu fais, et durcir encore ta tête de fer. Et il ne faut point dire que c’est plus facile d’aller là-bas. Je crois au contraire que c’était bien difficile ; et c’était même une raison de le faire pour une femme de bon sang comme toi qui force sur l’obstacle. Et l’océan est large ; et c’est fait. C’est ici que je regimbe, moi qui n’ai rien fait, qui ai seulement attendu le coup. Mais c’est chacun son tour d’agir et de pâtir. Et à toi, l’orgueilleuse fille que j’adore, il fallait le succès plein, sans avoir à compter avec des sots. Il t’arrive à toi ce qui m’est arrivé souvent ; perdre patience et s’en aller ; et découvrir après cela que le succès était franc, absolu, reconnu. Toujours trop tard. Je ne connais personne mieux que toi ; j’ai tant regardé cette tête, les bosses du front ; j’ai palpé tant de fois ce crâne ; il me semble quelquefois que je suis dedans. Ainsi tu peux être tranquille ; je sais que tu m’aimes. Et toi tu sais enfin que je t’aime. Il y avait un malheur pire ; si nous nous étions brouillés. Il est vrai qu’alors il restait une petite espérance, pour le soir, pour le lendemain ; on pouvait écrire, demander grâce. Et alors c’était le bonheur tout de suite. À présent le sentiment est tout seul ; il n’y a plus d’espérance de rencontre ni rien autre chose que les pensées ; et cela change d’une minute à l’autre. Il est vrai que les tendrespensées éclatent comme des soleils ; en un instant je revois le coin de la brasserie, tes beaux yeux chéris, le dodo, la route de Morgat, la lande en fleurs… Les sombres pensées reviennent de même ; mais je ne les cultive pas ; elles n’ont point de sens ; et même quand je veux comprendre que je suis puni par ma faute, ce n’est pas vrai non plus tout à fait. Quand j’aurai tes lettres j’aurai à penser dans l’avenir et dans le présent. Cette belle saison (pluie et verdure) devrait m’aider. Mais je me force à la regarder. Enfin comme çà ne peut guère être pire, je conclus que çà ira mieux. Je voudrais rire, mais çà ne sort pas encore. Je t’adore. Je finis afin de mettre cette lettre à la gare Saint-Lazare dans le coin détesté. Je serai ce soir à la brasserie. Il le faut, et je t’écrirai encore. Baisers à toi toute ! Je t’adore.

Ton Dick, ton homme.

# 6 mai 1929

NAF 14232/11-12

Lundi soir à la Brasserie, dans le petit coin du paravent.

Je descends, je descends. Quand je serai au plus bas, je remonterai.

Hier dimanche, élections ; venant à Paris pour voter (car les principes sont les principes) je me suis arrêté à la Cie Transatlantique. J’ai appris que le *De Grasse* avait quitté le Havre le 19. Bien avancé. Ce matin je fais arrêter mon taxi devant la même Compagnie. Même état des dépêches. Alors je me suis dit : « Voilà que le *De Grasse* est allé par le fond ». Mais ne crois pas que cela m’ait fait la moindre chose. Je suis bien au-dessous de cela. Je ne connais pas une nouvelle possible qui puisse maintenant me blesser. Simplement j’ai reçu un fameux coup de matraque, et je suis provisoirement insensible. Et même, dans cet état vague, je me disais : « Au fond que peut-il m’arriver de pire. Si elle est chez les poissons, je suis tout au moins délivré de cette angoisse insupportable qui m’accompagne jusque dans le sommeil. Car ayant reçu un coup de matraque (le premier) de l’être que j’aime le plus au monde et en qui j’ai toute confiance, naturellement j’attends un second coup de matraque. Au lieu que, si elle était dans le royaume des poissons, je pourrais l’aimer en toute sécurité ; je n’aurais plus à craindre ses pensées, et sa volonté de fer. Je rassemblerais toutes les belles choses, et j’en vivrais ou mourrais, peu importe, mais du moins dans un parfait ravissement. Malheureusement il existe une tête de fer par le monde, qui fabrique des coups durs et qui les assène sans prévenir etc. » Tel était mon monologue. Et il a duré toute la journée. (N’attache pas d’importance à cela. J’ai vécu. Ce qui reste à vivre n’est qu’ennuyeux). À peine arrivé ici, le patron s’est informé etc. et a fini par me dire : « Rien d’étonnant. Le *De Grasse* n’est pas un paquebot rapide. Il n’est pas encore arrivé etc. » Ensuite j’ai cherché dans divers journaux quelques nouvelles maritimes. Je n’ai rien trouvé. C’est étonnant comme le jugement change en huit jours. Maintenant je n’estimerai plus un journal que par les nouvelles maritimes qu’il donne. Qui sait ? Je vais lire *La Journée Industrielle*. Je descends. Je descends.

Il faut te dire aussi que la correspondance avec Mme Lanjalleycontinue. Je reçois des lettres dictées à l’une ou à l’autre de ses petites filles. Je réponds comme à un enfant, en disant oui à tout. Et avec cela je suis bien résolu 1° à ne pas aller à son lit de mort (le médecin attend la fin), 2° à ne pas aller à l’enterrement. Motif : je sais parfaitement ce qu’elle attend de moi et elle ne l’obtiendra pas ; c’est que je continue à Suzanne l’affection que j’avais pour sa grand-mère. Ici je coupe, comme au téléphone. D’où discours sans fin (ma sœur se charge de fournir le thème) : « Il n’a pas de cœur ; il n’aime rien » et autres douceurs. Cela a été dit par d’autres. Qui me défendra ? Toi sans doute. Cela seul j’ai besoin de le croire. Le reste m’est égal. La vieille amie m’aurait défendu aussi ; et pourtant, ses dernières volontés, je n’en tiendrai pas compte. Qui m’aura connu ? Peu de gens. Toi, si tu veux. En tout cas me voilà solitaire dans ce petit coin, aussi abandonné que le pauvre marchand de journaux (qui d’ailleurs m’abandonne ; le pauvre était nâvré de me voir seul). Mais je commence ici à respirer un air que je connais, que j’ai goûté étant gamin, et qui m’a été fortifiant. Rien ne peut abattre cette âme fière ; je ne dis ces choses qu’à toi au monde ; parce qu’en dehors de tes coups imprévisibles, tu as naturellement de la grandeur. Au fond je méprise tout excepté toi. Seulement toi je te crains. Voilà une chose extraordinaire. Ce petit bout de femme me fait peur. J’accepte le jeu. Je vivrai dans la peur. Ce n’est pas payer trop cher quelques instants divins.

Au surplus je ne sais pas pourquoi je raisonne et déraisonne. J’ai juré. Je suis à toi. Tu m’annoncerais que tu pars maintenant pour l’Australie, et pour cinq ans, çà serait pareil. Là-dessus l’amazone blonde et sans peur bondit et me dit une fois de plus : « Je te dégage de ton serment » ; et moi je réponds : « Ce serment est fait à moi-même et irrévocable ». Puisque toi tu n’as pas été sûre et absolue, moi du moins je serai cela. Il n’y a pas une petite parcelle de ma pensée qui ne soit à toi. Et tu n’y peux rien. Par cela je te possède. Je suis plus fort que toi. Et voilà ce qu’on écrit dans un café, à 9h ½ ! Mais voici qu’on éteint les lumières. Je suis le dernier client. J’essaierai de revenir ici vendredi. Ce sera dur. Mais de loin c’est plus dur que de près. Pardonne-moi. Je ne peux pas comprendre ton point de vue. De bonne fois je l’ai cru, quand je te voyais ; maintenant, en cette absence profonde comme l’Océan, je ne peux pas ; mais cela n’est pas nécessaire ; car je t’aime. Et je sais que tu m’aimes. Cela je le sais ; j’en ai mille preuves qui ne se refroidissent pas. Tout cela se bat dans ma tête. Mais çà ne fait rien. Je tiendrai. C’est le moment de faire quelque chose pour toi. Trop heureux d’avoir cela à t’offrir. J’ai manqué deux choses, par une profonde insouciance : le pouvoir et l’argent. Ainsi tout démuni je t’aborde et je ne suis point timide, parce qu’il y a une étincelle de génie que je sais voir. Et le reste n’est rien. Même l’absence n’est rien. Un jour n’est qu’un jour, et je vivrai. Tu dois me trouver bien extravagant. Mais non. Qui me connait si ce n’est toi, Morvandiause, petite paysanne que j’ai pesée et évaluée, en un temps où j’étais le seul, et à bien plus qu’on ne te donnera. Ton homme qui t’adore, Dick.

*L’Intran*vient d’arriver. J’attache une superstition à ce pauvre marchand. Il le sent. Je reviendrai ici. Tout à toi. Je ne vois rien qui concerne les paquebots. La presse est mal faite. Je t’adore. D.

# 13 mai 1929 ?

NAF 14232/13-14

Lundi soir à la brasserie. Ma chérie cette fois tu n’auras pas deux lettres au même courrier. Ce matin je me suis jeté dans la correction (Il faut faire le travail), et du reste je voulais éteindre de sombres pensées. Afin de traverser cette passe difficile, je m’arrange à ne plus suivre aucune idée ayant rapport avec l’événement incompréhensible. Je me mets à ce régime jusqu’à ce que j’aie une lettre de toi ; je suppose que cela changera les idées, et je jure d’avoir le courage de la lire ; je le jure, tant j’ai peur. Mais je t’ai assez ennuyé de moi. C’est une honte d’être aussi faible. Je note des amabilités du patron à ton adresse. Tout ce qui est conversation m’est utile. Aussi, j’ai béni mes hommes politiques, qui m’ont fait passer une heure sans douleur. Pour le reste, comme il n’est pas question de ne pas penser à toi, je m’arrête à quelque épisode agréable d’autrefois, et je le revis dans les moindres détails, en me répétant tout le temps : « Une minute n’est pas difficile à vivre. Si j’ai mal à l’épaule, comme maintenant, ce n’est rien, çà passera. Je suis vivant et je ne suis pas à la guerre. Où est le mal ? ». Et à quoi puis-je penser, à l’âge que j’ai, sinon à des souvenirs qui sont des trésors ? J’ai la satisfaction d’avoir aimé, et, espérant beaucoup de l’amour, de n’avoir pas été déçu. C’est quelque chose. D’autant que je connais la question. La volupté sous tous les aspects, et de nobles âmes, estimables ; mais ce n’était pas ensemble. (Je ne sais pas pourquoi tout d’un coup en éclair je pense à la scène finale du *Paganini*. Mais cela appartient aux pensées interdites). L’amour est venu me trouver dans la lande fleurie ; l’amour avait un chapeau de paille flexible avec un foulard noué (Et comment !). L’amour avait des airs indifférents et de grands cils. L’amour était jeune comme ce printemps. Tu ne peux pas rêver une chose plus enivrante que d’avoir été cet amour-là. Et moi j’ose dire que j’en étais digne, par un parfait mépris pour tant de choses, et une puissance cachée. Avec tout çà j’ai oublié la gloire, et sans effort ; mais peut-être j’ai eu tort ; j’aurais enivré peut-être encore plus cette fille d’or et de lait. Mais çà n’aurait rien changé (Pensée interdite). Après cela vint la saison des orages ; nous étions un peu fâchés toutes les semaines ; j’avais le bonheur de te reconquérir (Boulevard Victor). Ici mes souvenirs se brouillent. Pourquoi es-tu allée en Angleterre ? Je me souviens seulement d’une raquette et de la place Vendôme. Mais je sais que c’était parfaitement harmonieux. Çà avait du temps devant soi. Je riais à ton image. Dès ce temps j’ai considéré les autres femmes comme des objets non désirables. Gilda me parut surtout inconvenante, etc. Hélas ! Hélas ! Je traînais après moi des victimes obstinées qui devaient finalement attirer un juste malheur sur moi (Pensée interdite). Mais ces choses étrangères à l’amour ne furent jamais qu’ennuyeuses. Le bonheur lui est positif. Il n’a cessé de grandir depuis que tu m’as donné ton beau regard en tournant la tête. Ainsi j’ai été heureux tant que tu l’as voulu (P.I.). Tu parles volontiers de la guerre comme si je t’avais fait tort à ce moment-là. Il se peut. Je n’ai pas réfléchi. J’avais assez à vaincre. Je me suis obstiné dans mon action ; je ne crois pas que tu aies jamais eu la pensée de me le reprocher. Simplement tu n’en as jamais rien dit. Mais enfin te figures-tu une conversation entre nous deux, sur ton frère au front, et moi civil impotent ? Non, c’était impossible et cela ne fut pas. Aussi quels élans du petit chapeau blanc quand tu venais à Dugny. Et le poulet ? Le soldat éreinté et affamé. Je me vois encore au matin cherchant un taxi au Boulevard Raspail et rêvant aux moyens de tromper les gendarmes. Dans le malheur universel, on prenait avidement le bonheur. Nous fûmes ensuite frère et sœur de cœur. Ce fut le plus doux et le plus triste de tout. Et puis tout ce conte des Mille et une Nuits ; le blond papillon s’élevant selon son génie propre ; et moi admirant cela comme mon œuvre ! À partir de ce moment ma vie fut un fil d’or pur. (Voilà le marchand de journaux. Il court dès qu’il me voit. Je suis sûr qu’il a tout compris, et il a de la chance (P.I.)). Je reviens. J’aimais à baiser ces douces mains qui inventaient des choses. C’est le temps où je palpais ta forte tête ; tu n’étais pas fâchée d’être admirée. Je t’ai vue gaie et heureuse. Je ris encore à ces beaux souvenirs, **???** ces bêtises de bonne foi. Car je t’aimais, et jamais je n’aurais pensé à te plaindre. Et si tu faisais la jalouse, j’étais tellement sûr de moi que je n’y prenais pas assez attention. Quand j’étais garde-malade, tu grondais fort ; mais enfin pouvais-je craindre… ? Morgat et ton petit château, cela commença à gâter tout, parce que je n’apercevais pas le moyen d’y aller jamais. Les voyages à la mer furent une faute capitale ; or c’était pour une santé misérable, et qui ne connaît pas d’autre remède. Mais je le fis avec entrain, à cause du diable de la peinture, qui me ressaisit soudain. Tout çà ensemble produisit un ciel nuageux sur nos amours, et la grande anxiété de nous deux. Depuis je ne sais plus. Le bonheur fut convulsif, embrassé avec fureur, comme chose menacée. Et pourtant quelles réconciliations « Il m’a touée !! Il m’a possédée etc. ». Je sais maintenant qu’un raisonnement faux peut être douloureux et même insupportable. J’ai une excuse ; je n’avais pas l’expérience des peines d’amour. Alors que fallait-il faire ? Tout briser et sauver le bonheur ? Ma foi tu ne me l’aurais pas conseillé ; et ici nous tombons l’un et l’autre dans les choses inévitables et cruelles. Je m’en détourne ; je n’ai pas changé d’opinion ; pour ce que j’ai eu, on peut tout risquer. Je le ferais encore… Cela je te le jure. Et donc il n’y a rien à cette table qu’un homme âgé qui se souvient et qui te sourit. Demain je verrais ton Levasseur. Aujourd’hui j’ai vu Roussel le peintre, plus affectueux que jamais. Pour un peu j’aurais pleuré et tout raconté. Mais il faut de la tenue et tenir. *Mars* va paraître en allemand. Il faut que je m’intéresse à ces choses, et sans me demander pourquoi. Je suis vide. Mais ce vide a encore de quoi t’adorer. Baisers à toi toute. Ton Dick

# Mai 1929

NAF 14232/15

Mardi 2H

Petite reine de mon cœur ! Vite une courte lettre. Voici pourquoi. Les journaux parlent d’une grève des postes. Il ne nous manquait que cela. Je t’ai écrit hier matin ; cette lettre passera. Je t’écrirai ce soir à la brasserie, je verrai Jeanne, et j’ajouterai s’il y a lieu ce qu’elle aurait à te dire. Mais la grève est annoncée pour demain mercredi. J’ai une petite chance que cette lettre passe tout de même ; je cours la chance ! Je t’adore.

Triste moment. J’ai ta courte lettre où tu me dis que tu n’as rien reçu. Je n’ai cessé d’écrire et tu dois avoir à chaque courrier souvent deux et quelquefois trois lettres ! Ta lettre est triste. Je comprends. Cela correspond à mes lettres les plus sombres. Tu dis : souffrance d’orgueil. Il se peut. Mais ce n’est pas seulement cela. Réfléchis un moment à ce que tu as fait, quelles qu’en soient les causes. C’était m’assommer littéralement. Les causes, même raisonnables, ne changent point l’effet. Mais cela est surmonté. Si je t’avais aimée moins, si l’orgueil avait été le plus fort, c’est au moment même où tu m’as dit ce que tu avais fait (c’était bien avant la mort de tante Marie) que j’aurais tout rompu. Mais c’était toi, toi ! L’Unique. Impossible de rompre ! De toutes les idées folles qui me sont venues, celle-là n’était pas. Il fallait passer ce terrible pas. Je l’ai fait. Et tu ne te rends pas compte… Mais moi non plus je ne me rends pas compte de ce que tu supportes. En tout cas pense toujours que je t’ai écrit à tour de bras, comme un vrai amoureux, n’importe quoi, ce qui venait. Et que pour ton service (la mouche du coche !) j’ai bondi avec bonheur. Je crois, Gabrielle, que tu dois être heureuse de cette pensée d’un amour constant, imperturbable parmi les tempêtes de chagrin, d’orgueil etc. Mais maintenant ces tempêtes se calment. Et les lettres que tu as eues depuis doivent te le montrer. Aujourd’hui je veux seulement te prendre et te bercer, comme j’ai toujours su, comme si tu étais mon enfant unique et en même temps ma femme adorée. Ne faiblis pas, amazone. Qu’au moins ces épreuves servent à quelque chose ! Penser que tu seras indépendante, et maintenant que tu es reine en cet empire lointain, quel bonheur pour moi. Le seul bonheur ! Mais non, le vrai bonheur, et j’y reviens quand je veux, c’est que tu m’aimes et que je t’aime, et que tout l’Océan n’y peut rien. Je t’ai dit mes rêves, j’y pense sans cesse. Je me vois à Boston etc. Sois tranquille. Je me repose bien. Hier soir je ne suis pas allé à la Brasserie afin d’achever le repos des yeux. Aujourd’hui (grâce à des gouttes d’Argyrol) c’est bien fini. Ce soir j’aurai le bonheur de te parler dans notre petit coin. On se contente de peu. Mais l’amour grandit tout.

Oui j’ai bien prévu que tu serais affreusement seule là-bas. (La langue inconnue !). Et cela augmentait encore ma stupeur, ma douleur, le sentiment que c’était absurde et impossible. Mais enfin cela est. Et je t’adore. Et je baise tes beaux yeux, pour qu’ils ne soient pas tristes. Et si tu as bien eu mes lettres (j’en suis sûr) tu reconnaîtras aussi l’ami sûr, l’ami unique au monde. Mais l’amoureux est bien plus terrible, et aussi pour lui-même. Je sais que tu comprends et que tu pardonnes. Et après tout c’est toujours de l’amour. Tu n’as connu mon amour qu’en l’éprouvant ! En l’essayant sur ce parti que tu as pris. Et tu sais que, malgré mes folles imaginations, j’ai fini par bien comprendre tout. Allons ! Je sens sur moi, sur ma bouche, ton grand baiser de sel, de salive et de larmes, qui m’a fait vivre et me console de tout. Je t’adore. Je te baise toute. Et sois patiente dans les épreuves de poste qui nous attendent. Petite femme à moi ! Comme j’aime ton petit portrait. Je le contemple tendrement. Je crois être le petit bout. Tout à toi. Ton Dick.

# 3 mai 1929 soir ?

NAF 14233/9-10

Vendredi 8h30 à la Brasserie.

Chérie adorée, j’ai découvert que ce n’est pas la peine de s’occuper des courriers. Par ex après l’*Ile de France* le 1er mai il y a *Paris* le 8 et il n’y a rien d’autre. Évidemment dans l’intervalle çà partira par Cherbourg, ou peut-être par l’Angleterre avec transbordement. Les postiers sauront mieux que moi. J’écris comme tu vois plutôt deux lettres qu’une surtout en ces commencements, afin que ma petite femme (qui a de si beaux yeux) n’ait pas de peine de ce côté-là. Il y en aura assez d’autres, et je ne changerais pas ma position pour la tienne, quoique je sois vraiment assez bas. Toutefois les filles de Sévigné ont été secouées sérieusement ; ça m’a réveillé ; et j’ai envoyé coucher Marie aux yeux de poisson. Et dire que je trouve déjà le temps long, et la traversée n’est seulement pas faite. L’heure doit déjà être bien changée. Il est 8h30 ici, il est 6h peut-être sur ton bateau. Ainsi tu te prépares à te mettre à table. Je viens d’acheter *L’Intran* pour 20 sous à notre ami. L’autre soir il avait dit : « Vous êtes seul ! » mais ce soir il n’a rien dit. Je pense que tu as froid sur ce bateau ; et l’abbé Gabriel annonce toujours le même temps. Ce matin j’aimais assez cette pluie fraîche, couleur de mon cœur.

Il faut que je pense à dire les choses. J’ai reçu mardi ta carte-lettre écrite dans le train. Tu as bien fait. C’était toujours çà. Mais les nouvelles ne m’intéressent pas autant que j’aurais cru. La grande affaire c’est de penser à toi comme je veux. Tout compte fait, j’y arrive. Je reviens toujours aux heures splendides, je les évoque, et alors tout va bien. Je raisonne ainsi : supposons que la maison Molyneux ait voulu fonder une succursale à Boston, et qu’elle t’ait choisie pour diriger cela, avec appointements considérables. Que faire ? Si vous avez un homme emmenez-le etc. Et si je ne suis pas parti dans tes bagages, c’est ma faute. Que de fois j’ai imaginé le Dick arrivant au Havre, avec sa place de 3e classe et saluant la petite princesse avec beaucoup de calme etc. On se plaît à ses idées ; je suis tellement sûr de l’expression de ton visage, si cela eût été possible ! Ce sont des rêveries, mais qui sont bonnes pour effacer les noirs romans de l’homme orgueilleux et irritable qui se croit offensé. Mais j’ai un remède plus sûr ; je pense à tes yeux noyés de larmes, le matin du dernier jour. Çà me rappelle certains moments de la guerre ; mais çà me rappelle aussi le cœur sûr qui est mon repos.

Ce soir potage, entrecôte pommes soufflées et cresson. Fraises (épluchées et écrasées). Je suis dans le petit coin du paravent. Café et cigare. Chose curieuse et qui te plaira, ce coin n’est pas mauvais pour moi ; il m’apaise. Quand j’y vais, je suis dans un état triste, jambes molles et le reste, mais quand j’y suis, çà va mieux. L’imagination est mon ennemie ; je souhaite que ton imagination ne soit pas ton ennemie.

Hier à la campagne, entre les corrections j’étais avec les couvreurs et plombiers ; je faisais mes comptes (pour une fois !). Le bilan de cette année est désastreux. Produits de librairie zéro. Lesage fait faillite ou c’est tout comme, Perte : 6000. Ces choses-là ne m’intéressent pas. Et pourtant, il faudrait s’en occuper. Pour m’intéresser, il aurait fallu me proposer une situation de 200 000 frs pour toi à Paris. Rêves absurdes. Et dire que j’ai pensé un moment que si Maurois voulait… Mais ce sont des pensées d’esclave. Il vaudrait mieux retourner à la guerre que penser sérieusement ces choses-là. Quand il n’y a pas de moyen réel, on n’y pense plus. D’autant que ce n’est pas seulement une question d’argent. Il y a l’orgueil de l’artiste (c’est toi l’artiste) qui ne veut pas de marchandage. Et celà je le comprends et je l’aime. Je ne me vante pas de beaucoup de choses ; mais je me vante de t’aimer comme tu peux l’avoir rêvé (et réciproquement). Et le reste n’est qu’ennui, distance, attente, choses sans corps, qui, il est vrai creusent l’estomac et serrent le cœur. Bah. Je t’adore.

La vieille amie n’est pas morte ; elle a même dicté à sa petite fille Georgette une lettre pour moi, à laquelle j’ai répondu. On l’amuse de Paissy et de l’été, mais le médecin n’a pas d’espoir. Heureusement elle ne me demande pas d’aller la voir. Je sais ce qu’elle me demanderait et je ne veux pas le lui promettre. Simplement de protéger sa petite fille Suzanne, mais là je m’arrête. Et je suppose qu’elle l’a depuis longtemps compris. Ces choses ne m’attristent pas beaucoup. Si ces temps-ci, je n’ai pas beaucoup de sensibilité pour les autres gens. Je suis plutôt sec. Tout mon cœur est sur l’Atlantique. Et toi ! Ne va pas faiblir, sans quoi je lâche tout. Il y a des choses (rue Royale) qu’on ne supporte qu’une fois, je suppose. Mais il se peut que la carcasse humaine soit étonnamment solide. En tout cas j’évite les autos, par ordre de toi, et le désespoir, par ordre de toi ; je n’en sais pas plus. Aujourd’hui j’ai joué un peu de Bach pour toi en ré mineur avec trilles ; je mets les doigts à côté ; c’en est ridicule ; mais il faut franchir ce passage dangereux ; ensuite on verra, on fera des projets. La société (chose forcée) sera bonne pour toi ; mais pour moi cela manque. Je ne vois pas comment je traverserai cette longue année (suivie de quatre autres). Mais bah ! Le temps m’emmènera comme les autres passagers, et comme je disais à la guerre, dans cinquante ans nous serons tous morts. Mais tu sais je veux rire. Ce qui me satisfait c’est le tas de lettres de moi qui va t’arriver. La seule chose présentement qui puisse te faire plaisir. Je t’adore ! Je mettrai cette lettre ce vendredi soir rue Littré ; on verra ce qui en arrivera. Je te baise, terrible bouche. Ton Dick.

# 8 mai 1929

NAF 14232/17

Ce matin mercredi 8 mai en surveillant la composition des anciens.

Pourquoi n’aurais-tu pas aussi tes quatre pages, ma jolie. Aujourd’hui je te vois ainsi. Je ne pense plus aux autres choses. Alors je t’explique, comme je faisais dans le petit coin derrière le paravent.

Donc avant-hier et hier il m’est tombé l’ennui réel du grand rhumatisme à l’épaule. Çà m’a fait beaucoup de bien. Il est bon d’être ramené par le fait. En même temps, l’œil gauche de nouveau irrité. Arrêt des corrections. Une semaine de retard. C’est sans importance. Ce matin j’ai retrouvé les 3/4 du bras gauche et les 8/10 environ de l’œil gauche. Mais hier quand j’apercevais dans les glaces le vieux gentleman à demi paralysé je me disais : « C’est pourtant aimé par la plus chic Française qu’il y ait en en Amérique ». Il faut toujours que j’arrive à rire de mes malheurs.

Il y a aussi ton notaire qui me convoquait pour aujourd’hui. Je l’ai renvoyé froidement à vendredi (Il s’agit seulement de signatures sur le cahier des charges de la vente des immeubles).

Bon, ma chérie. Donc ce matin je suis arrivé ici avec l’intention de corriger. Ah oui ! J’ai trouvé le *tapé* (à la machine) d’un vieil article sur Auguste Comte que la Société Positiviste Internationale veut publier. Donc correction de ce morceau, écrit avant la fin de la guerre (au temps où la sirène nous dérangeait ; tu te souviens…) et destiné aux aveugles (en *Braille*). Après cela, le Proviseur demande un rapport sur l’Enseignement ; je viens de le lui envoyer dans la mâchoire. Ill en mourra peut-être. Mais un homme véritable ne s’arrête pas à ces bagatelles.

Et voilà mes 3h 1/2 de surveillance fortement entamées. C’est pourquoi je cède à la fantaisie. Ce matin, en remontant vers Montparnasse, je m’habituais à ta porte, et je revoyais très bien tes yeux tels qu’ils étaient quand tu leur permettais *d’exprimer tout.* Cette seule pensée me met de la chaleur partout (tu ris ; tu sais très bien que la chaleur dilate les corps). Et voilà le fond premier, l’entente parfaite de deux corps évidemment faits pour l’accord consonnant. Çà c’est rare ; rien ne peut remplacer çà. La bonne intention ici ne sert à rien ; l’humeur ne peut rien ; un contact, une étincelle, et tout va. Quand nous n’aurions eu que cela, c’était supérieur à tous les trésors de la terre. Le reste, les pensées, les opinions, c’était bien aussi quelque chose. Et, encore mieux, confiance merveilleuse, laquelle, malgré mes grogneries, et quand elles seraient justes, n’est nullement entamée. Je reste persuadé, au fond, et même sans comprendre, que ce que tu fais est le mieux. Du moment qu’on n’a pas pris le parti de joindre deux existences pour tout (intérêt, travaux etc.) il faut bien s’attendre à des difficultés. Il est impossible que les intérêts s’accordent avec les préférences. De toute façon, quand tu n’aurais eu que des liens de famille, c’était toujours très pénible d’entrer dans ce monde inconnu ; j’aurai voulu que tu ne regrettes que moi ; mais cela est impossible ; tu aurais pleuré aussi pour les autres choses. Encore une fois me voilà ramené à ma juste importance avec ma moitié d’épaule. Et tant pis ! Je ne passerai pas mon reste de vie à m’embêter et à t’embêter, mais plutôt à me souvenir. Encore mieux à t’aider autant que je puis, comme je l’ai juré. Il est vrai que je serai toujours en retard de quinze jours. C’est comme pour l’heure. Il est maintenant 11h ½ et je dois penser qu’il n’est guère que 9h chez toi. (Dire qu’on a toujours besoin d’un Polytechnicien ! Excepté toutefois pour ce qui importe…) Tu vois que le paralytique a encore du mouvement.

Et toi, tu es arrivée, tu es dans le métier ; tu dis beaucoup de choses simples, qui finissent par faire du compliqué, en un langage qui t’est presque autant étranger qu’à moi. Fais bien attention à ne pas devenir idiote ! J’y trouverais trop de changement.

Encore quelques mots. Quand je suis parti à t’écrire, il me semble que je suis avec toi. Les cloches sonnent. Il faut finit. Es-tu maintenant à Boston ? Non pas encore, sans doute. Mais les jours glissent ; et cette terrible semaine passée nous paraîtra aussi petite que les autres. Hélas quand ? Mais c’est encore trop loin. Je ne veux point penser de ce côté-là ; du passé seulement où je t’adore, où je te retrouve, où je te possède toute. Ton homme à toi,

Dick

# 10 mai 1929

NAF 14232/19-20

Vendredi 10 mai 8h matin.

Mon amour chéri, après une promenade sentimentale, seul avec mes pensées, dans le petit jardin de Mai, je glisse dans l’enveloppe un muguet porte-bonheur que je viens de cueillir, parfumé, je le voudrais, de baisers et aussi de pipe. N’ai-je pas fumé une pipe au pied de la Républicaine, tout en haut, entre la mer et le ciel ? Tout cela, c’est mon or et mes diamants. Je commence à moins me plaindre. Ces douleurs (aussi violentes que celles de la fin de ta scarlatine) je les ai soignées avec le même élixir Clin que tu m’avais acheté. Dose 1 cuillerée, 2 grammes. Tu me vois avec mon bras gauche encore incapable de se lever, mais enfin sans douleur. Cela n’est rien. Et même cela m’a remis un peu en équilibre. Mais je t’adore follement, sois tranquille ; et je déraisonnerais encore très bien si je voulais. Seulement je cherche à voir clair en tout çà. Je revis ces beaux moments du dernier mois. C’est que nous étions tous deux à l’amour, ne voulant pas penser à l’épreuve, et n’ayant plus de petits soucis (je dis de cœur). Mais je dois penser qu’avant il n’en était pas ainsi. Car tu méditais sur l’avenir ; tu disais des choses raisonnables, mais qui m’étaient pénibles à entendre ; car je ne pensais qu’à toi et à garder ton amour et ta présence contre tous obstacles. Bon. Mais l’instant d’après je me trouvais devant le vieux problème tant de fois exposé quand je plaidais en de longues lettres au lieu de dormir. Je sais maintenant que jamais tu n’aurais rompu ; car tu me l’as dit plus d’une fois aux derniers temps, d’un signe de tête que je revois, et d’un regard que je n’oublierai jamais. En ce temps-là j’avais peur. C’est ainsi que je raisonne. Mais çà n’est pas brillant ; car ce que nous pleurons tous les deux ce n’est pas le temps orageux d’autrefois, c’est le temps merveilleux où toi tu as su enfin comme je t’aimais, et où, moi, j’ai connu toute ma Gabrielle. Alors les consolations tombent un peu à côté. Mais il vaut mieux tout de même penser des choses justes. Surtout ne pas te blâmer ; car cela je ne puis le supporter.

Autre chose, qui est plus juste encore. Il est certain que j’ai saisi ton existence dans cette ascension admirable (et qui ne m’a pas réellement étonné ; je t’ai toujours jugée incomparable). Mais j’ai bien vu aussi les rivalités, les difficultés, la crise des affaires, tout. Il est encore facile de rester en bas ; mais redescendre, non. Et puis, si sage que tu sois, il y avait l’entraînement de la richesse en son commencement, les dépenses de l’auto (tu sais si j’ai adoré ça !). Non seulement tu ne commençais pas à te faire des rentes, mais encore il n’y avait guère d’espoir d’y réussir à moins de se priver de tout. Supposons que j’aie été révoqué par quelque crise politique, et qu’Harvard University m’ait offert un cours royalement payé… Je parle de vendre des journaux aux Halles ; mais ce sont des paroles faciles. Et ce qui me ramène, c’est la pensée que tu aurais mieux pris la chose nécessaire que moi je ne l’ai fait. Je me souviens de la guerre ; c’était pis ; c’était autre ; mais tu n’as jamais dit un mot. Tu comprends comme je t’aime dans toutes ces pensées-là ; il me semble que ta tête repose sur mon épaule et que je mets de petits baisers à tes sourcils frisés. Ma chérie !

Il se peut aussi que les douleurs physiques m’aient ramené l’esprit. Et puis je sais que tu es arrivée ; tu as peut-être déjà ma première lettre. Une lettre de toi est en route. Je ne rêve plus de bateau dans la tempête et dans le froid. Enfin toute plaie se guérit. Maintenant, tu sais, je n’en suis pas encore à penser à l’avenir ; cela ne me dit rien. Mais j’essaie d’imaginer où tu en es ; je te vois commençant à faire ton métier, et formant des projets dans ta forte tête d’artiste. Cela il le faut. En cela tu me plais. En cela je t’aime. Donc il ne faut pas faire cela comme une corvée. Il me faut un triomphe. C’est payé assez cher par tous les deux. Je sais bien aussi que le désespoir te prendra plus d’une fois. Mais l’amour doit tout réparer, tout payer, tout consoler. Je me souviens d’avoir connu (chez X. Léon) une infirmière dans les gros prix qui accompagnait aux eaux et sur les bateaux les malades archi-millionnaires. Son mari était capitaine au long cours. Ils se voyaient un mois ou deux par an. Je me souviens que je me disais : « S’ils s’aiment, ils s’aimeront toujours. Ils ne connaitront pas ce fait accablant, la facilité, l’habitude, la petitesse, enfin l’amour conjugal, qui ne peut vivre que par les enfants, par les affaires etc. On en a mille exemples ». En ce temps-là je voyais ces choses aussi clair que le jour ; et quel effet alors doivent produire les souvenir d’amour, dans cet honorable ennui ? Il est vrai que je jurerais de vivre avec toi continuellement dans le ravissement. Mais d’abord nous avons 20 ans d’épreuves derrière nous, et de fidélité libre. Et puis j’arrive à un âge où la nature peut, je suppose, s’accorder avec l’habitude. Mais enfin la parole sage est celle-ci. Si nous étions mariés depuis 20 ans, la séparation aurait été cruelle, mais par de petites raisons, par des habitudes, par l’opinion. Et tu me faisais bien rager quand tu disais : « Ce n’est qu’habitude. Tu t’y feras ». Cela c’était un peu pour me punir, et c’était absolument injuste. En fait de chasteté, d’habitudes de brasserie etc. un mois est un mois et une année est une suite de mois. Or quand tu t’en allais à ton petit manoir (dénommé forêt à porcs par ton grand diable) je ne pensais qu’à ton repos, au bateau, à la pêche ; j’étais heureux de t’aimer, et je n’en pensais pas plus. Ce qui m’a brouillé cette fois les idées, c’est que j’ai mêlé à tout cela la rupture (car quand nous parlions de l’Amérique, c’était bien cela ; c’était une menace, qu’heureusement je ne prenais pas tout à fait au sérieux). J’ai donc mêlé tout, et j’ai raisonné comme un amant abandonné (vieux, ennuyeux etc.) ce qui était bien injuste, mais ce qui me paraissait aux moments tragiques, clair comme le jour. Ton dernier mot y répondait bien (je sens ton baiser et tes larmes ; je suis ta femme) mais je n’y ai pas assez pensé tout de suite. Tu as trouvé le moyen de te donner une fois de plus (aussi généreusement que dans le fiacre qui nous emmenait vers le boulevard Henri IV). L’heure marche. Je te quitte, sans cesser un instant de penser à toi. Je vais courir chez ton notaire. Encore une idée de toi, si touchante… Rien de tes grâces de cœur ne sera perdu. Tu le sais. Je t’adore. Enfin je puis regarder les fleurs de mai. Baisers fous à toi toute. Ton homme à toi tout.

Dick

# 10 mai 1929 soir

NAF 14232/21

Vendredi 10 mai soir à la Brasserie. Cette fois dans l’autre petit coin près du grillage, qui est bien à nous aussi. Toujours un peu mordu par les douleurs, mais sans gravité maintenant. Toujours bourré d’aspirine. Peut-être un peu gris aussi. Mais enfin je suis content. Tu es plus forte que moi. Je vais t’expliquer cela. D’abord j’ai sauté de joie ce matin en recevant ta dépêche (qui m’attendait je pense depuis hier). Ce matin j’étais passé en vain à la Cie. L’arrivée du *De Grasse* n’était toujours pas affichée. J’ai horreur de ces gens-là. Et je puis te jurer que je n’avais pas la moindre idée de recevoir un câble ; prix prohibitifs. C’est donc cela que tu voulais dire : « Tu auras promptement de mes nouvelles » ; j’avais compris que c’était la première dépêche. Mais ce n’est pas cela qui explique ce que je voulais expliquer (je suppose que la joie me fait divaguer). Dès que j’ai la dépêche, je passe chez ta concierge (Pas de porte, difficile à passer ; j’en avais les jambes cassées) afin de lui dire et qu’elle dise à Mlle Jeanne etc. Ensuite Sévigné, ce qui ne m’intéresse pas. Au retour je trouve Mlle Jeanne sur le trottoir. (J’oublie de dire que ce matin j’étais chez maître Viénot où j’ai donné peut-être *cent* signatures, où j’ai étudié un plan colorié, et apprécié les intentions déjà anciennes de Mr Renault. J’ai considéré les cinq lots. J’ai appris que la maison du jardinier serait vendue à l’amiable audit jardinier pour 35 000 ; j’ai approuvé la distribution des legs, et au moins vingt autres choses. J’étais très content). Je ferme la parenthèse. Donc Mlle Jeanne me confie la mission d’aller trouver Levasseur et régler le compte des choses partagées et vendues (dont j’ai la liste dans ma poche) : j’ai appris en outre que je serais l’unique signataire des chèques etc. Toutes ces choses m’embêteraient formidablement si… Mais il n’y a pas de si, et cela me ravit. Ce qui prouve que ma petite femme a du génie dans sa tête, et elle a trouvé mille petits moyens de me poser la main sur l’épaule (malgré ce large océan) : cela me rappelle un soir où je revenais de Paissy. C’était avant nos malheurs, nous dînions avec Marcel, qui repartait avec la voiture. Tu avais ta robe à ramages noirs et le chapeau à grands bords. Ce soir-là tu posais ta main sur mon épaule. J’étais tellement à toi, et toi à moi. Peu de temps après les choses tournèrent à l’aigre (parce que j’étais enivré et je ne faisais plus attention à rien. Je trouvais si simple d’aller à la mer dans un but purement philanthropique !) Et depuis il n’y a plus eu de bonheur sans anxiété. La punition est venue. Et me voilà avec une espèce de sourire, ce qui est le triomphe du génie de cette tête-là, qui est arrivée à faire une chose impossible ; s’envoler pour des années et garder son homme. Çà c’est miraculeux. Mais enfin c’est réussi. Une fois, çà va ! Au reste tu n’auras pas l’occasion de recommencer. Si tu recommences, je prends le bateau en sens opposé ; je m’en vais en Cochinchine !! Mais cette histoire de cinq ans suffit bien. Et je dirai comme tu me disais : tu as gagné. Tu as laissé ta main sur mon épaule ; et me voilà dans un rôle de fiancé ou quelque chose comme cela. Chose que je ne pensais pas devoir connaître. Mais ce qui est ravissant, c’est d’avoir ces émotions de collégien après vingt ans… et toutes les folies. J’ai l’impression que je deviens encore plus intelligent, parce que je te comprendre tout à fait. Tu étais née pour m’enseigner que tout va ensemble, le romantisme et la vie ordinaire. Et cela ferait un roman extraordinaire. Mais il faudrait transposer. Et ce serait autre chose que *Climats*;c’en serait même le contraire, parce que ma petite femme en or sait très bien ce qu’elle veut, et ne s’en laissera point compter. Seulement en même temps (par cela même) c’est une forte tête qui fait des choses, et qui n’abandonne point un projet. C’est ainsi que j’allais vers Joigny, vers Beaumont etc. dans la belle année 14. Et toujours ces sentiments sont intacts ; c’est cela que je trouve adorable. Et toi tu le trouves si simple que c’est à peine si tu le dis. C’est pourquoi tu es la plus forte. Et vois-tu je voudrais rester encore dix mois dans cet état (il me semble que tu lis par-dessus mon épaule) où il n’y a plus d’événements de distances ni rien qui dépasse la mesure d’un très long essayage. C’est l’embêtement ; c’est méprisé. Reconnais que j’ai toujours su attendre, sans même remarquer l’heure. Je n’ai qu’à changer mon horloge, et lui faire marquer des mois… Si tu sens bien cette lettre, ton génie va bondir et tu vas inventer des merveilles. Tu me conteras cela. Remarque : quelquefois un chapeau me fait battre le cœur (un bout de cheveux dorés) ; mais une paire de jambes, jamais… Tu ris ! Je t’adore je te baise toute. Je voudrais ton ventre chéri… Mille baisers fous de ton Dick.

# 13-14 mai 1929 ?

NAF 14232/23

Lundi-Mardi 1h du matin dans le lit.

Un très mauvais rhumatisme (c’est la malice qui sort) sans compter les pensées plus ou moins amères. Impossible de dormir. Me voilà donc comme au temps où je croyais que tu étais fâchée contre moi, où je te voyais sur le bord de la rupture (et je sentais bien que, la décision prise, tout serait irréparable). Alors je t’écrivais ainsi la nuit ; je t’expliquais comme je pouvais ma faute ; je te montrais, ce que je jure être vrai, qu’il n’y avait point d’offense à l’amour, que je ne pouvais être heureux au prix de passer sur le corps de quelqu’un etc. Et à chaque fois, comme tu me répondais, je gagnais. Comme tu as fini par m’écrire, tu croyais enfin que tu étais aimée autant que tu aimais. C’est moi maintenant qui grogne et qui me plains. Tu avais une apparence de raison quand tu étais fâchée. Moi je ne vais pas jusque-là ; je ne te dis pas et je ne pense pas : « À force de tirer tu casseras la corde ». Mais conviens qu’à de certains moments je puis voir les choses d’une façon qui m’irrite, qui me fait croire que je suis dupe, humilié etc. De même que je ne saisis pas toujours bien tes raisons, tu ne comprends pas bien non plus de quoi je me plains. C’est inévitable. Tu es toute à une entreprise difficile, qui demande attention, énergique volonté ; tu te trouves seule dans un monde où les sentiments comptent pour rien. Tu combats. Tu es triste à certains moments, ce n’est pas l’amour qui t’attriste ; au contraire c’est l’amour qui doit et qui peut te soutenir et te consoler. Et moi, qui reste en mon métier ordinaire connu et quelquefois ennuyeux, c’est l’amour seulement qui me désespère. Non pas seulement l’absence, mais le soupçon qui revient toujours (et ce n’est pas tout à fait absurde). « Elle a résolu de rompre ; elle l’a fait. Seulement, la chose une fois irrévocable, elle s’est attendrie (20 ans d’amour, c’est quelque chose) ; elle a tout fait pour adoucir le grand moment etc.). Je rappelle cela pour expliquer le désespoir où je descends quelquefois. J’ai mis ce soir à la poste une lettre affreusement triste. Je ne tiens pas ma promesse. J’avais dit que je t’aiderais à supporter la séparation, l’éloignement de tout. J’aggrave. Je demande pardon à Gabrielle. Que veux-tu. L’apparence est telle que je m’y laisse prendre à chaque instant. Hélas je n’ai plus tes yeux. L’orgueil parle fort. L’amour n’est jamais tout pur ; ou bien ce serait un sentiment angélique, bien faible. Il faut aussi que je pense que j’ai eu bien des torts ; j’ai trop compté sur l’amour en mon cœur, comme si cela se voyait toujours distinctement. Je crois que toi aussi, cette fois, tu as trop compté sur l’amour en ton cœur, ne comprenant pas que j’en puisse douter. Enfin quelquefois je me répète, riant à moitié, un mot de toi que tu n’as pas oublié : *Elle m’a toué*. Quand je rassemble sang-froid, impartialité, confiance, j’arrive à comprendre que tu ne pouvais pas faire autrement. Alors cela se supporte. On n’en veut pas à l’océan qui vous secoue. Mais il est atroce de vouloir accuser ce qu’on aime. Et puis je regrette tout le temps que j’aurais pu passer avec toi. Je laissais passer les jours après les jours, content de ce que j’avais, qui remplissait tout par le souvenir et l’espérance. Une nuit illuminait une semaine. On est imprudent quand on est heureux ; on n’imagine même pas le malheur. Ma chérie, je reviens toujours aux choses tristes ; et toi tu es déjà au travail. Si tu fais des pyjamas couleur de mes pensées, çà sera joli. Pense seulement que je t’aime. En ce moment je revois tes épaules dans le moment où tu servais le café au lait si mal dosé. Ces bonheurs parfaits, je ne puis les payer trop cher ; je les ressens encore ; il me semble que je promène mes lèvres sur ton cou charmant qui s’incline. Je jure de m’appliquer à penser à tous ces souvenirs. Et toi tu n’as qu’un moyen de me consoler, qui est d’être brillante et triomphante. Je t’adore. Il faut essayer de dormir.

Je t’envoie cette feuille, en même temps qu’une coupure d’*Excelsior*. Ici de tendres baisers et promesse d’être sage. Ce matin à la gare j’étais en arrêt devant une carte des autos-car Lapeaulin) Crozon, Morgat. Je ne devrais jamais me plaindre. Ton homme D

Mardi matin. L’épaule va mal. Mais cela est sans rapport avec le malheur. Je t’adore. Je pense à ton bras droit D.

# 14 mai 1929

NAF 14232/24-25

Mardi soir 14 mai à la Brasserie 7h.

Je viens de la rue Quincampoix (une vieille maison XVIIIe). J’ai payé à R. Levasseur 892 frs 05 dont j’ai reçu. Je vais porter cela tout à l’heure à Mlle Jeanne (qui trouvera certainement que j’ai oublié encore quelque petite question. Ce sera pour une autre fois). J’en profiterai pour me faire un chèque que je toucherai vendredi ; ainsi j’essaierai le mécanisme et j’éprouverai ma signature et sa valeur jusqu’ici inconnue. Je conçois que les affaires apaisent, et j’en suis bien heureux pour toi, car je t’adore. Levasseur très convenable ; conversation sur la mise en vente des immeubles etc. Maintenant je connais tout. Tu ris. Je te bise.

Nuit orageuse pour ton homme de lettres. Douleurs d’épaule mordantes (c’est d’ailleurs fini) dose massive de salicylate. Demi sommeil et pensées tristes (dans ce cas-là on ne peut pas les écarter). Pourvu que ton bras te laisse tranquille ! Le Dick est fortement touché. Très vieux gentleman. Mais çà c’est dans l’ordre des choses. Tout est dans l’ordre. Aujourd’hui j’ai réfléchi un peu mieux ; j’ai remonté notre histoire, peu commune. J’ai compris que l’amour ainsi entendu (l’amour artiste) est nécessairement étranger aux affaires. Il ne peut vivre qu’en marge. La marge est étroite présentement. Voilà tout. Tes lettres me remettront d’aplomb. Cette année était lourde pour nous deux. Moi je fais un travail de bœuf, et rien ne m’intéresse que le sentiment. À cela près, je vis comme un sauvage. Et toi, si occupée à toutes les frivolités jolies, tu venais de temps en temps retrouver le sauvage. C’était déjà miraculeux. Il est incroyable que tu aies pu t’élever dans ce monde des affaires, ayant tes affections si en dehors. Mais çà tu l’as accepté et aimé sans aucune restriction. C’est la merveille de ma vie ; et si je ne suis pas un ingrat, je vivrai heureux rien que d’y penser. Quant à ce saut que tu as fait par-dessus l’Atlantique, je crois que c’est bien jugé. Je suis assez intelligent pour le comprendre, et je t’ai dit le mot vrai : « Si j’avais été sans reproche, tu n’aurais pas pu faire cela, et tu l’aurais regretté et moi aussi ». Ces jours d’épreuve, et l’image du vieux gentleman m’ont remis dans la vérité de l’âge. Il n’y a pas un homme sur dix mille qui soit arrivé si loin de sa naissance aussi peu touché que moi par la vieillesse du cœur. C’est une histoire merveilleuse, quand on pense à la Républicaine, et à tant d’autres souvenirs qui n’ont pas une ride, pas une fausse note. Alors tout de même si tu te plains, animal, tu n’es qu’un grognard insupportable. Et je me plains ! Et je t’ai assommée de lettres stupides, où tu verras, heureusement, que je t’aime autant (pour le moins) que tu m’aimes. Toutes ces absurdes colères, tu les as connues, non sans des raisons qui te semblaient bonnes, et qui avaient de l’apparence. Au fond mon cœur a toujours été sans reproche, et même mon corps, depuis plus de deux ans. Mais cela la passion ne peut le croire. Comme moi je ne peux croire que tu es autant à moi là-bas qu’ici. Et il est certain qu’il serait arrivé quelque chose de bien pis. Je dis que c’est certain ; je n’en sais rien ; cela était menaçant toujours. À chaque vacance nous étions bien plus que séparés, fâchés. Dures heures, sauf l’espérance, toujours vivace. Maintenant l’espérance est comme impossible. Mais il y a la certitude ; c’est quelque chose. Ce soir donc je vais revoir la petite maison de nos amours. Ce sera dûr. Mais il faut le faire. Il faut dompter cette passion qui achèverait nos malheurs. Cette bonne Jeanne y aidera sans s’en douter. Je me promets une lettre de toi pour vendredi ou samedi. Il faut 15 grands jours pour aller et retour. Et je me disais que nous ne pouvions plus nous fâcher jamais ; car si tu réponds de premier mouvement, pendant 15 jours j’écris j’écris ; et je réponds à d’autres lettres, autrement. Mais tout de même je m’appliquerai à ne pas faire l’imbécile. Toutefois si j’y réussissais toujours, tu ne me reconnaitrais plus.

Il y a des rêves que j’ai faits. Les choses auraient été autres. Et au lieu de cette vie de sauvage, j’aurais paru un peu plus avec ma petite femme, fée d’élégance et de politesse. J’y aurais *gagné* beaucoup de toute façon. Au lieu que c’est miraculeux que du fond de mon trou j’occupe encore un peu le monde. Mais ce qui n’a pas été n’était pas possible. Et comment savoir ce qui était possible entre deux êtres inflexibles, vifs, obstinés, orgueilleux ? Conviens que tu avais une liberté précieuse et à laquelle tu tenais. Simplement nous aurions pu trainer un peu plus dans les théâtres ; mais en somme j’ai connu grâce à toi tout ce qui est nécessaire à connaître (Tu te souviens du Saint Christophe. Et que n’en ai-je pas tiré ?). Quant à l’artiste, il n’est pas fini. Il te doit encore des choses pour tous et des choses pour toi. Laisse passer la meurtrissure et tu verras. Tu sais bien que tout dépendra de tes lettres. D’un regard tu me reposais ; d’un mot tu me remettais debout et plein d’entrain. Il faudra remplacer cela par ton écriture, qu’heureusement j’aime parfaitement. Je reverrai aussitôt ton profil, tes épaules grasses et fines, satinées (le café au lait !). Pardonne-moi seulement cette année, si chargée, que je vivais mécaniquement semaine après semaine, attendant seulement mes deux jours comme des boissons délicieuses. Mais tu sentais si bien tout cela ! J’ai toujours cru qu’un beau moment pour toi valait tout. Je ne me suis pas trompé. Tu ne jugeras pas ridicule cette manière d’aimer, où l’amour est si sûr de lui que toute le reste peut bien être n’importe comment. Je vais dîner, et boire tu vin pour me donner la force de monter tes trois étages et de sonner. Tu ne connais pas toi ce genre d’épreuves. Tu en as d’autres, hélas ! Je t’adore. Je prends ta tête sur mon épaule. Cela te reposait et te consolait de tout. Allons ne retombons point à l’attendrissement. Nous sommes des gens chez qui l’attendrissement fait des ravages. Je t’adore. Tendres baisers de ton Dick.

Au dessert. Naturellement une cigarette avant les fraises. Fraises écrasées à la fourchette etc. Tu pourras te vanter d’avoir été aimée et adorée en long en large et en travers par un homme qui ne manquait pas de force. Je ne sais si je t’ai dit. Marie a organisé un cours public à Sévigné le mardi soir de 9h à 10h, gratuit pour les étudiantes. L’heure : 200fr. C’est convenable. Çà fonctionnera d’octobre à avril. Il y a aussi les traductions qui vont marcher. Mais avoue, mon cher génie doré, qu’il faut que j’allonge mes grandes jambes si je veux gagner autant que toi. Disons : si je veux ne pas me faire battre honteusement. Avoue qu’ils sont peu ordinaires, les deux sauvages tout nus. Le mot me jette en mille pensées… Je t’adore. Et oublie-moi si tu peux. Je te répondrai, tout vieux gentleman que je sois.

Ton ALAIN. Aimes-tu ce nom ? Jamais il n’a servi encore.

Ce que j’aime au monde, ça tient d’un bout à l’autre dans ton dodo. *Long serpent de lait*… C’étaient des beaux vers. Les as-tu seulement. Je baise ta terrible bouche. À toi ton ALAIN.

# 17 mai 1929

NAF 14232/26-27

Vendredi matin.

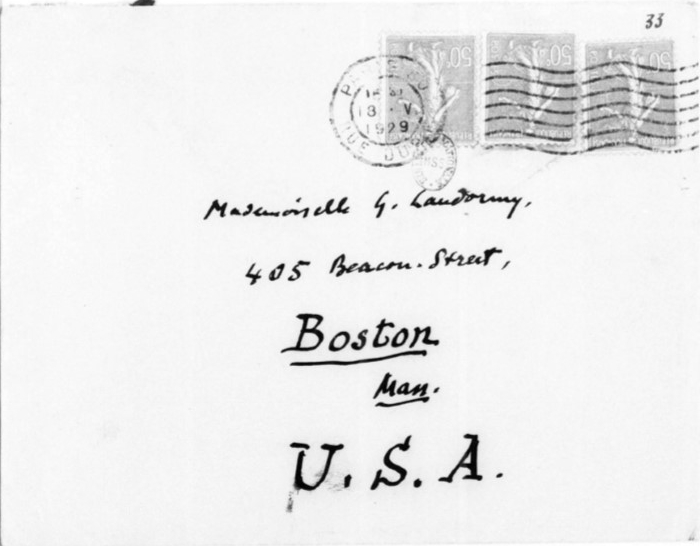
Toujours rhumatismes mordants, salicylate etc. C’est très bien. Cela fait mieux apprécier les durées de sommeil et les moments de tranquillité. J’avais besoin de cette leçon ; mais peut-être est-ce la malice qui me travaille avant de me quitter. Je t’adore. Mais il faut que je t’écrive de façon à mettre la lettre à 10h ½ à St Lazare, de façon à ne pas manquer le courrier. J’ai un petit espoir, tout petit, de trouver une lettre aujourd’hui ; au reste je me dis que je peux m’en passer, qu’une petite misère de plus ne compte guère etc. C’est comme pour ta dépêche ; je m’étais absolument défendu de l’espérer. Tout çà, toutes ces preuves qui me forcent à croire que c’est ainsi, que ce n’est pas un rêve, ce sont des mélanges irritants. Mais certainement cela fera place à un état supportable, peut-être même doux ; par moment je l’entrevois. Tu peux dire que tu me possèdes. Et si j’avais le choix, je n’hésiterais pas à choisir ce que j’ai, toi ! Ces plaintes éternelles peuvent te fatiguer ; mais avoue que si j’avais pris la chose à la blague, ou seulement avec facilité, tu serais tout de même déçue. Tout est compliqué. Tu savais bien que j’aurais de la peine, tu en souffrais et tu en souffres. Mais si tu avais pu me chloroformer si je peux dire, l’aurais-tu fait. Ne te creuse pas ta tête d’or ; comme tu es je t’aime, et là-dessus je sais que tu es enfin assurée. De douces rêveries tu auras ; au total je n’aurai pas été méchant au-delà de ce qui est permis à l’amour.

Le mardi soir donc (j’y reviens) je suis monté là-haut. Jambes de laine ; peu brillant. Heureusement il y avait un désordre de paquebot sur le départ ; on n’avait pas trop envie de se coucher là ; d’ailleurs je n’ai pas regardé au-delà de la salle à manger. Heureusement il y avait le bavardage de Jeanne, rideaux bleus, chèque et autres choses. Et puis des récits de l’autre maison, de robe emportée par des gens à dollars etc. D’où (sans rien dire) je me suis emporté comme le taureau, et j’ai piétiné (en pensée) toutes ces choses, en exagérant, comme un homme passionné. J’ai effacé ces pensées. J’en ai une qui peut être utile (quoique mon jugement ne soit pas bien sûr ces temps-ci, comme tu sais bien). Je me méfie beaucoup de la dame, qui sans doute croit tenir sa vengeance (en quoi elle se trompe) ; et je n’aime pas beaucoup qu’elle te recommande ; elle a si vite fait de se poser en artiste supérieure et de rabaisser toute la terre. C’est pourquoi je dis qu’il faut empêcher qu’elle aille là-bas (elle te l’a dit en plaisantant. Je suis sûr qu’elle y pense). Tu te trouverais dans le rôle de parente pauvre. J’en puis parler, moi qui ai joué tant d’années le rôle de parent pauvre. Mais finalement, dans cette maison, j’ai trouvé le plus radieux bonheur, toi ! Je me borne là, et je ne t’apprends rien. C’est une chose dont j’aime mieux ne plus parler. *Indépendante*, voilà comme je te veux, et appuyée exactement sur ta propre valeur, comme il est vrai. Il se peut bien aussi qu’il y ait là un peu de jalousie à l’égard de ce monde qui m’est étranger, et qui se trouvait en cette circonstance si proche de toi… Pardonne. Et extrais l’idée juste.

J’ai lu ces jours-ci dans la N.R.F. *Quand le navire*… de Jules Romains. C’était risible de me voir ; je rejetais ce roman (ce fragment). J’y revenais. C’est le récit d’un homme qui est commissaire sur un paquebot et qui a laissé sa femme chérie pour vingt jours. Tu liras cela (quand le volume paraîtra il se vendra sûrement là-bas. Il est écrit pour le dollar). Avec cela je me voyais en bateau, découvrant l’énorme New-York etc. Dans un autre article j’ai trouvé cette pensée : « La vie est impossible pour l’homme passionné qui vit selon sa passion et non selon la vie ». Ces choses-là servent aux malheureux. Évidemment il faut mourir ou vivre ; on ne peut pas rester entre les deux. Et d’ailleurs j’ai juré ; je suis tranquille là-dessus ; car je ne suis point faible. Mais j’avais besoin de jurer ; c’est ce qui m’a sauvé au premier moment. Dommage, me dis-je quelquefois, que tu n’aies pas pris le parti d’en délibérer avec moi. Tu as cru que je te détournerais ; autant qu’on peut savoir je crois que je t’aurais aidé au contraire ; car, en dehors d’un mouvement de passion dont je ne suis pas encore bien maître (avoir dormi tant de jours à côté de ta pensée constante sans la soupçonner) je n’hésite jamais à me redire que cette occasion ne pouvait être refusée. Très bien. Mais je ne dis pas que tu aies eu tort. Tout est compliqué. Et qui sait. Je t’aurais peut-être fait grande peine en t’approuvant. Il y avait encore un léger nuage à enlever ; il ne pouvait l’être que par cette cruelle expérience. Tu dis qu’il faut penser aussi aux autres ; c’est parfait ; mais c’est tellement facile aussi quand on n’aime point. L’amour ne sépare pas soi et l’autre ; il faut que çà aille ainsi ; et ce n’est pas toujours sur le velours. Ce qu’il faut, c’est reconnaître la nécessité extérieure (le mal de mer. Le rhumatisme. Le travail) et s’y soumettre, sans accuser personne. Et tel est le fond de ma pensée. Quant à ton idée qui m’irritait : « Il faudra toujours en finir. C’est une manière. Ce sera mieux ainsi pour nous deux etc. » je pense qu’elle a disparu de ta pensée comme de la mienne. L’heure me presse. Je t’écrirai ce soir de la brasserie. Trois jours de congé (D. L. Mardi) dont les copies de composition se trouveront bien. Sois tranquille je ne manquerai pas le courrier de mardi matin. Encore un mot là-dessus. Par l’effet d’une humeur féroce tu devines, j’ai failli tout briser autour de moi. C’était vraiment le comble de l’absurde, et l’absurde m’a tout de même arrêté. Tant de sacrifices, et si durs, et lâcher tout au moment où cela ne sert plus à rien, quand l’océan s’étend entre nous. Mettons que j’aie ma famille aussi ; ce n’est rien de plus, à la lettre. Donne-moi tes beaux yeux. Si je les avais, je serais consolé de tout. L’absence est une chose inimaginable et incroyable, surtout sans limites qu’on puisse voir. Mais ce sont des pensées interdites. Surtout ne va pas faiblir toi là-bas mon Amazone ; et place-toi au sommet ; c’est là que je veux te voir. C’est là que je t’adore (car il y a de l’orgueil aussi dans l’amour). Il faut finir. Donne ta bouche qui est comme une mer salée… Je t’adore toute, tu le sais, je suis ton homme. Ton Dick et ton ALAIN.

# 17 mai 1929 soir

NAF 14232/28-29

Vendredi soir, à la brasserie, dans notre petit coin du paravent.

C’est terrible de tourner la tête à droite et de ne voir que le mur. Je suis si assommant, si mou, je te sers si peu, que j’en ai honte ; et je finirai par t’écrire que je suis bien content. *Ne le crois jamais*. Çà ne peut pas marcher. L’amour, quand il arrive à une certaine perfection, exclut tout le reste, et abolit les autres choses. Mais cela c’est l’intérieur, ce qui ne se communique que quand… (Jules Romains explique assez bien cela). Ainsi, quand on ne fait pas l’amour, on fait aussi bien de se taire… Tu ne peux pas faire entendre raison à ce bras, qui voudrait serrer ta taille. Mais il est vrai de dire que ces nuits-ci j’étais un vrai invalide, et encore geignant. Ce soir au contraire je me sens tout neuf. Cela me rappelle un soir où je ne couchais pas chez toi, et où nous sommes rentrés à pied. Pas élastique. Correspondance exacte des moindres mouvements. C’était délicieux. C’était avant nos malheurs. Je parle pour moi. Car toi, pauvre, tu t’y avançais les yeux fermés, voulant conclure la chose avant d’y penser. J’admire cette énergie-là et j’en suis fier. Ainsi tu vivais dans l’attente du jour funeste ; et moi je me réjouissais d’une suite de soirées délicieuses, sans fin. Je croyais que tu étais une partie de moi. Je ne craignais pas plus de te perdre que de perdre la tête. Maintenant quelquefois je crois que j’ai perdu les deux. Je t’adore, et j’en suis heureux quoique malheureux.

Ce matin j’ai touché mon chèque, sans difficulté, et traité même fort aimablement. J’ai reconnu l’influence de ma fée, que tout le monde aime. Cela m’a donné un bon moment. En tout cela tu as été habile (comme en caresses) devinant qu’il fallait m’occuper et écarter toute idée de rupture, et même, autant que possible, toute idée de séparation. L’embêtant c’est cette flotte de sabots que tu appelles des paquebots. Je n’ai pas encore de lettre. Tu es partie le 29, nous voilà au 17. Rupture de communications de 19 jours au moins. Je n’ai aucune idée de ce que tu m’écriras. Çà ne correspondra nullement à ton état d’esprit du moment. Fais la même correction pour moi. Bref tout cela est détestable et ennuyeux ; tout ce qui est payé est ennuyeux. Ce n’est pas à moi que tu apprendras que le métier passe d’abord. Non pas parce que c’est une grande chose ; mais parce que c’est une chose nécessaire. Cela je le comprends bien ; et je m’y résignerai. Je ne sais pas comment, mais il faudra bien.

Notre délicieuse vie était en l’air, instable, semblable à ces permissions, ou à ces jours de Dugny, où on ne pensait pas à l’avenir. Çà ne pouvait pas durer ; c’était provisoire et occasionnel, comme ton petit lit (que je préfère à tous les lits du monde). Çà n’était pas assez solide pour résister. C’était un campement provisoire ; comme à la Républicaine. J’ai continué à être soldat, insouciant, mangeant, buvant, dormant, aimant selon l’occasion (selon un doigt égaré). Je ne le regrette pas ; je suis ici dans mon coin, dans la position de n’envier personne. Il est sûr que mes rêves de bonheur ont été dépassés sans peine (déjà devant le sanglier !). Tout cela me parait facile, aérien. Toutes les fois que je t’ai vue, un charmant et enlevant bonheur m’a saisi. Je suppose que tu sentais la même chose. Sur la route de Morgat, n’avions-nous pas des ailes ? Ces choses-là comptent. Quand je m’y remets, comme maintenant, quand je revois seulement ta tête qui se tourne, et tes beaux yeux pour moi seul (oui, quand tu vivrais encore dix vies), je peux dire que les détails de ma vie me paraissent négligeables. Rien ne fait rien. Mais l’imagination est une terrible capricieuse. Il suffit que je te revoie couchée comme une pierre, dans la nuit terrible, pour que je me sente dépendant et bien petit. Tout cela devait être. Tu as pensé que cela devait être. Tu l’as fait. Ce que j’ai souffert d’un seul coup, tu l’as souffert en plusieurs fois, par une autre nécessité. Les choses marchaient comme une montre. Une famille qui se disperse, qui perd son centre ; présence plus fréquente. Peu à peu les aubaines des dimanches soir (quand tu revenais de l’Isle Adam) sont enlevées sans retour. Puis ma sœur s’en va. Plus de prétextes. À chaque fois je me résignais, fort de t’aimer uniquement. Mais il faut prouver aussi. J’ai été bien négligent, et tu m’as pardonné. Mais ton cœur fier a boudé plus d’une fois. Maintenant c’est mon tour. Et quoi de plus juste ? Quel bonheur si par ces pensées, j’arrivais à être l’amant et l’ami le plus rare, le plus parfait, qui t’aiderait dans cette pénible entreprise, qui, tout vieux gentleman qu’il serait, serait pour toi *pareil*, comme au premier jour ! Mais il y a un fond d’orgueil et de fureur, que tu connais bien, et que certainement tu aimes, mais qui me fait bien mal. Attendons les lettres. Tu sauras bien me guérir. Tu savais si bien m’enivrer en ces derniers jours que je ne pensais seulement pas à la minute d’après. Mais convenons qu’à la fin çà s’est déchiré terriblement. Je n’oublierai jamais ton visage tout noyé et dévoré de larmes, au matin fatal ; c’était pire que la guerre. Je viens de voir notre marchand d’*Intran.* Je ferais tout pour lui. Il est cordial et touchant. Je pense que je mériterai l’admiration de tous ces gens-là. Ils témoigneront que j’ai tenu. Car je me tiens ! Il n’y a que Jeanne qui m’ait vu un peu lamentable. Vois-tu je t’aime. Et cela ne va pas tout seul. Mais aucun souvenir n’est terni. Il me semble que j’ai ta tête dorée sur mon épaule, que je sens ta main qui tire sur mes cheveux. Enfin notre merveilleux bonheur. Intact. Toujours intact.

Je n’ai pas encore regardé sur la carte si cette catastrophe de Cleveland[[1]](#footnote-2) est loin de toi. Non que je craigne rien. Ce n’est pas mon genre de supplice. Je sais que tu passeras à travers ; je te vois ; tu es d’un grain serré et solide, et si bien ceinturée par toi-même. Déesse d’or. Je ne crains pas. Je ne souffre que de ta raison, et je l’aime plus que tu ne peux savoir. Dors avec cette pensée-là, tu ne seras pas malheureuse. Et au matin sois artiste. Tu es ma femme, et tu dois triompher partout. Donne tes lèvres, et sois heureuse. Il y a un homme dans le monde qui est à toi, et tout vieux qu’il soit ou puisse être, c’est et ce sera ton homme (La Républicaine). Voilà mon papier rempli. Tu compteras combien j’ai écrit de pages à ma petite femme avant d’avoir seulement une ligne de son écriture. A toi tout, ton ALAIN.

# 18 mai 1929

NAF 14232/31

Samedi 11h30

Ma mignonne adorée, voici la troisième lettre en deux jours ; mais c’est ma seule consolation. Et je n’ai qu’un court moment. Hier, en revenant de la Brasserie et de la poste, j’ai trouvé sous ma porte ta première lettre, écrite sur le bateau. Je n’ai su que pleurer en répétant « Petit mignon… ». Ce n’est pas brillant. Heureusement les douleurs m’ont laissé dormir ; et je n’ai eu au réveil que quelques pensées sombres. Il n’y a rien à dire sur ce qui est fait. Bien ou mal fait, il faut en prendre son parti. Donc je rassemble tout ce que je sais de ton talent, et de ton art des affaires, et de ta nature d’artiste ; et je dis que tu as de quoi vaincre le dollar. Donc il faut maintenant que tu sois brillante, souriante, sûre de toi, et appuyée sur moi (ce n’est pas un petit appui, mais il s’est trouvé légèrement démoli). Heureusement que j’ai juré. Dans quel état serais-je maintenant, ayant rompu une demi-douzaine de fois et à chaque fois l’ayant regretté ? Du moins j’ai une direction à suivre fermement ; si je m’en écarte, je le sais ; je puis corriger. Il faut que de cette expérience tu te trouves bien finalement, et que moi, tout au moins par sentiment pour toi, je m’en trouve bien aussi ; car pour moi je n’y vois que tristesses sans fin… C’est le moment de se montrer au-dessus d’une enfant de quatre ans qui crie comme un âne. Quand tu liras cette lettre (qui peut-être devra attendre le courrier de mercredi) tu en auras lu une quantité incroyable d’autres où tu trouveras de tout, des raisons d’espérer et de désespérer, et quelques folies véritables. De tout cela tu sauras bien tirer ce qui importe à ton cœur. Je reviendrai le moins possible sur ma propre souffrance, qui est pour moi une première expérience. Aimer, c’est risquer. Mais toi, en cette épreuve, je ne pense pas que tu aies beaucoup à me reprocher. Évidemment quand tu parlais très légèrement le premier soir de « Bonnes Lettres » qui t’aideraient à passer les soirées, tu ne voyais pas les choses sous leur vrai aspect. Tu étais dans la lune. Et moi, après un premier sursaut extrêmement violent, je suis allé aussi dans la lune ; j’ai mis un voile devant l’événement. J’ai cessé d’y croire. D’où ces jours merveilleux. Maintenant nous sommes dans le gouffre, comme tu dis. En ce qui me concerne, je crois pouvoir dire que toute l’amertume est bue ; ce ne sera pas pire. Mais ta position est pire, par l’isolement, le souci, l’ennui inévitable. Il s’agit de savoir si l’amour te portera. Il n’est plus temps de chercher mes torts et les tiens ; chacun a fait des fautes, peut-être inévitables. Mais il s’agit de retrouver le sentiment pur ; il y a de courts moments où je le sauve tout, et alors c’est comme un rayon de bonheur. Si tu pouvais connaitre mon cœur, même avec tout ce mélange de fureur et de reproches, tu serais heureuse malgré tout ; tu reconnaîtrais ton infinie confiance de petite fille. Tu t’appuierais sur moi en toutes tes pensées. Il faut que tu y arrives. Nous n’avons plus que cet espoir-là. Une fois cela gagné, il ne s’agit pour toi que de connaître la situation, de la juger comme tu sais si bien faire, d’en tirer tout le parti possible. Il se peut qu’elle soit très bonne, même pour les amoureux. Je ne crois pas que l’homme dollar ait encore trouvé parmi les femmes qui savent le métier un instrument d’invention, d’administration, de négoce comparable à ce que tu es. Et donc il ne faut pas juger de ce que tu auras à faire d’après ce que d’autres ont fait. Avec ta méthode d’honnêteté inébranlable, et ta manière de parler et d’agir comme si la maison était ta maison, tu te trouves bien placée pour faire des miracles. Et, sans savoir lesquels, je les attendrai. J’aime mieux cela que de compter des délais fixes et irrévocables ; et je crois que c’est plus vrai. En tout cas nous vivons au jour la journée, comme devant nous revoir bientôt. C’est cela qui me rendra affectueux et fort comme je veux l’être, et toi ingénieuse, artiste, vivante comme tu dois l’être. L’heure me presse. Je voulais te dire seulement que j’avais lu ta chère écriture et que je t’adore, et qu’il n’y a pas le moindre nuage dans ce sentiment. Songe que je t’admire, et que tu dois me donner raison. Aussi les yeux secs, et hardiment. Ton homme, ton Dick, ton Alain qui te baise toute.

ALAIN

# 20 mai 1929

NAF 14232/34-35

Lundi matin 7h45.

Mon tendre amour, tes lettres m’apportent maintenant des heures sombres. Hélas c’est l’effet de mes propres plaintes, qui furent sans mesure. Mais il y a des situations trop difficiles. Tu en fais toi-même l’expérience. Au reste ce n’est certainement qu’un moment à passer. Cette grosse chaleur de là-bas est une condition mauvaise ; ici j’ai des matinées fraîches, et je fais du feu ! Une promenade au jardin rafraîchit aussi les idées ; mais tu n’es pas du matin ; tu n’es plus assez paysanne pour faire une émigrée assise sur ses paquets en attendant des temps meilleurs. Il faut pourtant remarquer que nous aurions pu connaître des malheurs pires ; autos, trains, bateaux, tout cela est brutal. Et pire encore, ne plus aimer, ou plutôt vouloir ne plus aimer, croire qu’on n’aime plus. Pour moi je sens le prix d’un amour entier et partagé ; je te crois et je me crois. Ce que j’ai peine à comprendre, je l’écarte (sauf certains moments tragiques, soudains, courts, où je redescends au fond du malheur). Présentement je n’ai plus d’autre plaisir que d’attendre avidement le moment de t’écrire. Tu me dis « nos déjeuners etc. comme c’est loin, loin ». Cela fait mal. Est-il donc vrai qu’on oublie ? Cela est surtout facile pour toi, par cette nouveauté totale ; mais je sais que tu ne veux pas oublier ; cela, j’en suis sûr. C’est toute ma vie. Il y aurait donc un malheur bien pire, si tu étais faible et frivole. Maintenant, comme je t’écrivais, il faut pourtant tâcher de l’être un peu. L’amour est au-dessus de tout ; mais il faut autre chose que l’amour ; il faut un travail prenant ; et c’est cela qui faisait le merveilleux équilibre de notre vie si simple… Mais elle n’a pu durer ; les conditions du travail changent continuellement. Moi-même je ne puis me fier à ce travail qui m’intéresse, à ce métier que je sais faire ; quelque jour il me sera retiré. Tu dis bien que tu réfléchi là-dessus. Et cette cause-là, parce que mon insouciance y est pour quelque chose, est ce qui me donne quelquefois la résignation. Car je me dis : « C’est juste. J’ai trop compté sur une pleine indulgence. Cela devait casser à la fin ; et, par miracle d’amour, cela n’a point cassé : le lien est rivé au contraire… N’est-ce pas vrai ? Au lieu que le seul intérêt me choquait, quoique raisonnable. On aime mieux être sacrifié à la passion qu’à la raison ». Au fond tout cela est vrai ensemble ; les causes ont agi à un moment toutes, et voilà l’histoire du *de Grasse*, terrible machine à l’étrave coupante. Mais toi, que j’adore, si tu souffres autant que moi, cela ne me console pas (un petit peu, d’une certaine manière ; mais je te voudrais heureuse, au moins heureuse de ces lettres que je t’envoie comme un vrai amoureux de vingt ans) : c’est pourquoi je veux être sage et ne pas déraisonner sans fin. La rêverie sur ce que tu dis des déjeuners m’a fait revoir la grande tasse fêlée, et ton épaule jeune et grasse, toute parfumée de ton sommeil, et toi longue et couchée, sachant que tu étais admirée, et te roulant dans le demi sommeil et l’amour assuré. Nous avons toujours de tels souvenirs ; cela sauve. Je t’adore. Et je veux raisonner.

Ainsi tu dépends d’un bureau des étrangers. À ce que tu m’en dis, tu devines bien que j’ai cousu tout à coup un immense et fol espoir. Ainsi, si tu reviens en octobre, il y aura un bien certain (Nous deux !!) et de plus 1° Tu connaîtras la langue, 2° Tu connaîtras le commerce de ce pays-là, 3° Tu auras certainement quelque mission d’achat et de travail à faire faire pour la maison, 4° Si tu rends des services, comme j’en suis assuré, qui empêchera que tu retournes, par séjours de six mois ; car s’ils ne renouvellent pas ils ne refusent pas. 5° Tu auras conservé quelques dollars principe d’indépendance ; ce sera toujours cela. 6° Tu n’auras pas perdu contact avec les gens de Paris, et l’expérience de l’Amérique te donnera de l’autorité. Donc, si la nécessité te pousse par là, il sera facile de la subir. Au reste un peu d’incertain vaut mieux que les projets lointains que tu m’as déballés tout d’un coup ; et j’aurais bien dû me dire : « L’avenir n’est jamais comme on croit », au lieu de m’affoler. Cela dit, je ne veux pas espérer ; car ce que tu veux je le veux ; et j’y mets une gloire du cœur. Tu m’aurais dit, un mois avant le départ : « Veux-tu que je reste ? », j’aurais serré les dents, et j’aurais articulé péniblement un Non. Il faut faire ce qu’on fait. Heureusement tu n’étais pas libre alors ; la grande machine te tenait. Elle te tient encore ; elle peut te retenir, te ramener ; des deux il faudra tirer bon parti. Et l’amour est au-dessus. Au fond ma souffrance est puérile ; je n’ai plus tes yeux, je n’ai plus ton corps ; je gémis. Mais une jambe cassée et choses de ce genre il faudrait pourtant bien s’y résigner. Il n’y a que le passé qui soit sûr et hors d’atteinte. Il y a des moments où j’en jouis follement. La route de Morgat, l’auto filant et moi tournant la tête vers toi, je peux y penser sans fin, sans me lasser. Je te le dis et je te le répète : j’ai vécu. Non que je renonce à penser à l’avenir ; tu vois que la moindre occasion me fait rêver, à des choses qui sans doute ne seront pas ; mais il y en aura d’autres. L’amour est aux aguets ; il ne laissera pas passer une parcelle de bonheur. Pour la santé sois tranquille. Les yeux sont reposés, le teint est bon, le physique tient ; c’est un rude homme que ton homme (trois ans de guerre !). Le moral est souvent très bas, mais il se relève par l’application à ne pas suivre les idées désagréables ; et tu trouveras cela dans les *Propos*. Avec quel retard ? Déjà nos lettres ne se répondent point du tout. Tu en es seulement à regretter de m’avoir confié les affaires, à cause de l’embarras ; mais tu sais déjà, par d’autres lettres, que c’est le plus vif plaisir pour moi ; et c’est un merveilleux effet de l’amour. Ce clerc de notaire me plait ; nous sommes presque amis ! C’est ainsi qu’il faut juger ton Dick, bien naïf, incurablement jeune. Ce n’est pas cela que je voulais dire. Trouves-tu la N.R.F. là-bas ? Il te plairait de voir que ton Alain tient toujours. Je ne sais comment ; je travaille comme dans un rêve. Je lisais hier un bon Propos sur l’histoire, que j’avais absolument oublié. Tu pourrais lire aussi *Quand le navire*… qui est sur les paquebots et l’Amérique (de Jules Romains). Mais c’est de second ordre. Ton Balzac est plus solide. Il faut m’en parler. Que je ne puisse pas dire : « C’est loin, loin... ». Que tu lises un peu plus, cela me plait, tu le sais. Tu es un être rare ; tu ne dois rien perdre de toi, ni lingerie, ni déshabillés, ni musique, ni culture. Tout cela ensemble fait ma chère Rose de Mai ! Je t’adore. Je te mets en cette lettre un pétale de rose de Teplitz, et quelques débris de seringat. Puissent-ils garder leur parfum voluptueux qui me rappelle d’autres heures encore plus sauvages. Quand tu disais : « Tou m’as touée… », quel parfum enivrant ! Mais j’ose à peine y penser. Cela est trop fort, quand on est privé… Donne seulement ta bouche salée et ton grand baiser. J’en reviens toujours là ; c’est tout ce que je sais. A toi tout ton Dick.

# 21 mai 1929

NAF 14232/36-37

Mardi 21 mai 8h matin.

Adorée, j’écris au galop, pendant que les ouvriers sont sur le toit. Je pense que tu as la chance d’avoir un toit pour 20 ans au moins. Mais ici tout est vieux. Je vais mettre cette lettre à St Lazare à 10h. de façon à ne pas manquer le départ de demain. Après être passé au lycée (J’y vais pour un papier, et aussi pour le cas ou Maurois, ne pensant pas aux vacances, y serait à 10h30. J’aimerais le voir maintenant ; et pourtant il ne faut pas cultiver la mélancolie ni les folles pensées ou espérances), donc, après cela, il se peut que j’aille déjeuner assez tard à la brasserie, où peut-être je serai entrainé à écrire encore. Mais je suis un peu effrayé par cette quantité de lettres accumulées, parce que sûrement tu n’auras pas le temps d’y répondre selon les mêmes dimensions. Il faut avant tout que tu fasses ton métier et que tu te reposes. Toutefois n’oublie pas que ton homme a besoin aussi d’être soutenu, de croire, d’espérer. Ce n’est pas à moi qu’il faut expliquer que les beaux souvenirs d’amour, un seul même, dès qu’on y penser avec suite (Par ex. dans ta chambre jolie à Morgat, quand je te disais : il ne faut pas me laisser, et que tu étais ravie ; ou bien en descendant le long des pins par derrière…) qu’un seul souvenir peut embellir des mois et des années. Ce n’est peut-être pas la privation qui me fait le plus mal ; on peut tenir. Ce sont de folles pensées, et qui me semblent évidentes au moment où je les ai. La fin de la nuit est souvent très pénible. On est à demi éveillé ; on raisonne mal. Ce matin avant le jour je trouvais évident que tu avais résolu de rompre, que tu avais pris ton parti pour le cas où je résisterais, où je voudrais changer tes projets. (idée qui ne m’est jamais venue ; qu’il s’agisse de changer de maison, d’aller à Cannes, ou d’aller ailleurs, j’ai toujours pensé qu’on ne peut juger une situation si on n’y est pas soi-même) ; et, continuant cette mauvaise rêverie, je me disais que, si je cédais, si je me résignais la séparation, tu t’étais promis d’adoucir le plus que tu pourrais, et de passer à l’amitié si c’était possible ; et qu’en somme tu avais très bien manœuvré. Et qu’enfin j’étais abandonné ; et que c’était bien fait ; qu’il ne faut pas jouer avec l’amour ; que tu avais résolu de me rendre en une fois mille douloureuses piqûres que je n’avais pas su t’éviter etc. Tout cela se tenait, et me torturait le cœur. A 4h ½ j’étais debout. L’air matinal m’ayant réveillé, ce printemps me jeta au visage des souvenir tellement forts, tellement expressifs, des derniers temps, de nos déchirants adieux, que je revins à la pensée centrale : elle m’aime comme je l’aime. Et quand cette pensée brille je suis capable de tout supporter ; tu le sais ! Je ne suis pas un niais qui se colle et croit que le bonheur consiste dans une présence acharnée. Je crois au contraire, comme tu l’as dit souvent, que la somnolente habitude use l’amour le plus fort ; et que notre chance fut merveilleuse, en dépit de mauvais moments ; seulement je trouve tout de même que l’épreuve a un peu trop d’envergure. Simplement l’Océan. Trop est trop. Je me souviens de ce que tu disais devant moi à ton frère : « Il est ravi que j’aille là-bas » ; ce genre de plaisanterie mériterait le fouet. Mais je te comprends et connais des pieds à la tête, mon amazone chérie ; je sais que tu aimes braver et crâner ; cela aide à supporter. Je connais cela. Quoique cette fois-ci je n’aie pas été bien brillant. C’est que je ne partais pas, je n’entreprenais pas. Toi tu avais l’audace, et moi je restais dans mon trou. Tout compte fait même un peu de bravade ne me déplaît pas. Je comprends bien aussi tes ironiques remarques : « Tu n’auras qu’à te dire que ce sont les vacances ». De bonne foi tu dois te dire que tu as piqué le taureau. Enfin il n’y a pas de mal. Et il y aurait une petite part de vengeance dans ta résolution, c’est mérité quoique je ne pusse pas faire autrement. Ce qu’on a souffert on aime bien le faire goûter à l’autre à son tour. Il se peut bien aussi que ce torrent d’amour des derniers temps t’ait étonnée toi-même, car il y a des moments de lassitude, par des causes étrangères, où on peut bien se dire que l’amour est devenu plus tranquille, et croire qu’une petite séparation de cinq ans çà ira sans douleur. Enfin si j’avais tout cassé (et tu as certainement prévu le cas) nous n’aurions jamais su ni l’un ni l’autre de quel chagrin ni de quelle fidélité passionnée, ardente, nous étions capables. Finalement tu m’as mieux connu et je t’ai mieux connue. Maintenant que le déchirement est dans le passé nous abordons la plus rude montée ; ce temps et cet espace immense. Moi j’ai juré de vivre, et de faire mon métier, et d’écrire, et de me donner un peu d’ambition et enfin d’accomplir des devoirs auxquels j’ai déjà tant sacrifié. Et toi il faut que tu t’emploies toute à une tâche écrasante, et que tu voies des gens, afin de ne pas mourir d’ennui ; et même les jouissances de vanité, il ne faut pas que tu les repousses ; il faut que tu t’établisses là-bas comme une grande artiste et une forte tête ; car il faut réussir et tenir. Nous ne sommes pas des gens à désirer insuccès et retraite. Non. Tout cela te changera beaucoup. Tu auras une vie nouvelle, quelquefois agréable, étrangère à notre petite vie médiocre et cachée. Mais l’amour peut tout. Tes lettres peuvent tout. Je frémis en pensant que tu pourrais quelque jour te trouver plus heureuse là-bas qu’ici. Pourtant je ne puis pas désirer que tu sois malheureuse. Mais je ne peux pas non plus me sacrifier et renoncer, car j’ai juré, et cela fait tout le bonheur qui me reste. Je ne puis même concevoir encore le retour ni le nouveau départ. Il faut croire que ce sera autre, quoique toujours beau et illuminé d’amour. On ne sait jamais d’avance et nous en avons fait l’expérience. Car qui de nous aurait pu penser à la dernière heure ? Et d’ailleurs à quoi bon. Je devrais retrouver ici mon caractère insouciant, et vivre avec de douces pensées, et prendre ce qui viendra dans le moment même ; si c’est mauvais de se rendre insensible par la torpeur ; si c’est bon, s’y livrer tout. C’est ainsi que je vivais. Je ne retrouve plus ce fil sauveur, sinon à de rares moments. Il faudra pourtant en arriver à une sorte de patience inerte. Un progrès : je puis passer rue Royale sans faire une courte maladie. J’ai bien fait de me forcer à la brasserie ; j’y trouve une sorte d’ivresse et de folle espérance ; je crois que tu vas paraître ; je t’évoque. Ta situation est tout à fait autre, neuve pour toi, étrangère à nos souvenirs. La langue étrangère même, et l’esprit Américain, tout en dehors, tout cela te changera beaucoup ; mais je te retrouverai la même ; car au fond tu n’es pas pliable. De toute façon, moi si défiant, je me fie à toi, qui pourtant m’as si bien caché ton projet. Je me fie. Je me dis qu’une pareille chose ne sera plus. L’amour va jusque-là. Je ne me connaissais pas tel ; et toi non plus, tu ne me connaissais pas tel. Cette épreuve atroce a pourtant un mélange de bon. Je fini : l’heure me presse (on comptera combien de ligne de moi pour une de toi. Mais sans reproche !). Je n’ai rien su ni du bateau ni des gens, ni du mal de mer ; et j’ai découvert que je m’en moquais non moins que toi. On découvre son propre cœur. Et il est vrai aussi que je ne me croyais pas capable d’écrire de tels volumes (déjà un petit livre de mes lettres, depuis ton départ. Oh terrible Gabrielle !). Mais je t’adore et te baise toute passionnément. Ton ALAIN.

# 24 mai 1929

NAF 14232/38-39

Vendredi matin 24 mai 8h.

Ma chérie je t’écris dès ce matin afin de ne pas manquer le courrier du 25. Je t’adore. Mais il faut que je te conte pourquoi tu n’auras pas cette fois un ridicule paquet de lettres. Je t’ai écrit mardi matin. Depuis je me suis privé deux fois de t’écrire. Ce sont les dernières extravagances, j’espère, de ce cœur fou. Les dernières, car je sens que le pur amour commence à surnager, et si tu lisais en moi, à certains moments, tu serais bien heureuse et consolée de presque tout. Donc j’avais lu le tableau des arrivées à la Compagnie, et j’allais chez moi mardi en comptant trouver une lettre, déjeuner à la brasserie répondre. Cette brasserie est tout mon bonheur maintenant. Naturellement mes calculs étaient faux. Donc je boude contre la brasserie (tu vois comme il est ridicule) ; je vais déjeuner chez Lip et je reviens ici m’entretenir avec les zingueurs plombiers, me disant que mercredi… Naturellement même histoire mercredi… Je me trouve au 25 mai sans avoir eu d’autre lettre que le mot écrit sur le paquebot. Mais on se fait aux petites privations, puisqu’on supporte la grande. Et quand je pense à toi, je me trouve lâche. Mais enfin tu me vois buté, fuyant encore la brasserie, allant à l’Étoile près de Montparnasse. Mais tu vas voir plus idiot. J’aperçois Jeanne qui achetait son journal ; je fuis aussitôt comme un animal, je me cache au restaurant. Et pourquoi ? De peur de m’entendre dire : « J’ai une bonne lettre. À la maison ils ont une bonne lettre... ». Toutes choses que je ne pouvais pas supporter. Bah ! Ce sont des preuves d’amour. Mais tu vois que j’étais encore bien bas. Maintenant j’ai reporté mon espoir sur aujourd’hui. Mais je me prépare encore à n’avoir rien. La lettre que j’ai reçue je l’ai trouvée le vendredi soir. Et je renonce à comprendre leurs sales paquebots. Je me dis qu’il faudra tenir la journée, même sans lettre, et le reste ne m’intéresse pas du tout. Naturellement je m’interdis les folles suppositions ; je n’en suis tout de même plus là. Ces jours-ci travail fou, heureusement ; et les yeux vont bien. Rhumatismes volants. (À ce propos, la vieille amie a achevé de mourir mardi. J’ai tâché d’être poli à l’égard de gens que je ne veux plus connaître. Les rhumatismes m’ont fourni un prétexte convenable. Triste, tout çà ; mais je ne le sens guère. Cette voyante n’y voyait plus guère ; mais elle entendait encore la musique. Et voilà une illusion finie. Je lui ai encore joué en idée ces jours-ci ; mais je perds ici une envie partiale et réconfortante, avec le bonheur de lui avoir donné sa dernière joie. Mais tout çà est froid. L’amour est terrible ; il ne veut point de partage).

Voilà tout le triste. Voici maintenant le bon côté de ton homme. Il n’est plus question de t’accuser. J’ai enfin vu en pleine lumière que cela *devait être* (comme tu disais) et aussi inévitable que la guerre (avec les obus en moins). Quand on se plaint d’être surpris, on se plaint d’être un sot. Quand tes patrons te firent le mauvais tour (déshabillés) que tu sais, je prévis et je pariai avec moi-même que tu les planterais là à tout prix ; cela je le comprends ; aujourd’hui même je t’approuve encore. Il faut rendre avec exactitude, sans quoi on n’est pas respecté. J’aurais pu prévoir aussi (mais je ne voulais pas y penser) qu’après les affreuses vacances de l’autre année (j’en puis juger par moi qui vivais en tremblant), tu ne reverrais pas les vacances suivantes dans les mêmes conditions. C’était sûr, c’était mérité (quoiqu’au fond immérité). Je devais m’y attendre. Rien n’y pouvait rien. Donc, puisque l’occasion se présentait (en elle-même rare et bonne à prendre) c’était réglé ; d’autant que je connais ton caractère audacieux et inflexible, qui ne change pas la tendresse, mais que la tendresse ne change pas ; et je t’adore ainsi, je ne te voudrais pas autre. Donc, je récolte exactement et justement le fruit d’une suite d’imprudences, de négligences, de fautes apparentes, de trop facile résignation ; enfin tel est le grand diable qui a la faveur d’être aimé de toi. D’ailleurs il se peut que je n’aie pas pu faire mieux. Mais de toute façon cela devait être. Quand je t’ai conduite pour la première fois chez Drecoll, je te conduisais à un grand navire, et je n’en savais rien. Donc voilà mon bréviaire. Dès que je reviens-là, aussitôt je ne vois plus que tes ravissantes trouvailles d’amour, ce poème que tu m’as fait. Tu m’as donné, ma chérie, tout ce qu’un homme peut désirer, et toujours sans mélange, toujours frais comme ta bouche et comme toi toute, toujours enivrant, hors du monde, loin des hommes, en pleine nature. Et tu dois bien savoir que ces moments merveilleux je n’en ai pas perdu un atome, que je m’en suis nourri et conservé ; ces souvenirs sont une force suffisante ; il faut avec cela non pas marcher mais voler, et inventer chaque jour le contenu d’un livre, et bondir au-dessus des hommes. Par toi et pour toi. Pense donc, toi, tu as toujours grandi ; il me semblait que je te portais aussi. Tu sais bien que mes idées ne sont pas des fantaisies. Je suis tellement sûr que l’art de la femme et son génie propre sont justement dans ce que tu inventes. Ainsi ne va pas me déshonorer en te laissant retomber au métier machinal (je te vois sourire). Et alors, en ces pensées, j’oublie tout, l’immense distance, la bien plus immense durée, j’ai mon rêve avec moi. Je revis sans cesse nos souvenir (il y en a !). Et j’arrive au bonheur dans le malheur, et toujours à me dire : « Si c’était à refaire, je ne souhaiterais pas mieux ». Le temps me presse. Je te baise toute, toi, mon unique amour. Ton homme, ton ALAIN à toi.

# 24 mai 1929 soir

NAF 14232/40-41

Vendredi 24 mai à la Brasserie, dans le petit coin derrière le paravent. Je deviens idiot. Tantôt, en causant avec Mme S[alomon] à Sévigné, au lieu d’écouter je me disais : « Qu’est-ce que je vais devenir quand je vais me trouver seul ? ». Enfin on vit tout de même. J’évite les glaces. Non seulement j’ai l’air vieux et fatigué, mais j’ai l’air d’un homme malheureux. Hélas ! Ce qui soutenait mon visage, c’était un certain air de bonheur… Il me semble que j’aurais pu le garder si tu t’étais fâchée, si tu m’avais plaqué purement et simplement. Mais non ce n’est pas vrai. Quelles que soient les causes et les pensées, il y a l’absence véritable, l’absence qui supprime l’attente. Et cela est pire que n’importe quoi. Mais assez là-dessus. Ce sont des pensées à rejeter.

Enfin aujourd’hui j’ai ta seconde lettre. C’est presque aussi doux que si tu mettais tes mains en coupe sous mon menton. C’est quelque chose d’être aimé, quand on aime. Je suppose que je finirai par en être tout à fait heureux. Mais ce temps est bien loin. Je retombe au désespoir.

Toi tu peux tenir. Tout cela tu l’as voulu : tu mènes le jeu ; tu développes ton énergie ; tu échappes au moins pour un temps à des pensées désagréables, tu triomphes, tu prends une revanche. Cela aide à supporter le mal de l’absence. Sans compter que tu échappes aux soucis parisiens du métier ; et ce n’est pas peu. Il est terrible de se maintenir dans ce pays-ci. On est toujours menacé de chute. J’ai bien ri au sujet des Américaines qui voulaient le même genre d’ondulations que ma jolie. Cela te donne courage, et à moi aussi. N’oublie pas de m’écrire toutes ces choses. Si tu triomphes, cela me consolera de tout. Je suis ainsi bâti : je n’aime que les vainqueurs. Tu ne peux pas savoir ce que j’ai pensé de toi pendant que tu t’élevais, que tu te montrais nécessaire et unique. J’ai vu tout à l’heure dans *l’Illustration* (que je lis, hélas, du commencement à la fin) : *Tissus éponges imprimés Vernet 9 rue St Fiacre*. C’est devenu banal. Mais tu te souviens ! Tout çà ce sont des inventions de ma jolie ; je la revois me montrant les choses sur le lit (Je viens de commencer un cherry). C’était un délicieux moment. Toujours ta bouche fleur s’avançait (c’était le baiser *roué*). J’ai souvenir aussi de toi goûtant au café au lait (détestable) et moi baisant l’épaule grasse et fine. Tu m’as privé de tout cela ; et tu t’es privée. Il y a des moments où je ne vois pas du tout qui y gagne et quoi. Les dollars sont des dollars ; on n’en fera pas sortir seulement un baiser. Au vrai, tout cela est un peu fou. Mais tu n’es pas une fille à regretter ce que tu as décidé. Et cela je l’aime. Donc silence. N’étais-je pas fou aussi quand je te mettais mes mains au visage, tu sais où, à ce château de Ciry. Les corps qui se cherchent sont fous ; et tout cela était une aventure à corps perdu. Tu ne savais pas. Si tu m’avais donné un gosse, tout aurait tourné autrement. Rappelle-toi. Avant la guerre, nous étions toujours sur le point de rompre. On jouait avec le désespoir. Et la guerre même. C’était une situation instable, violente, et délicieuse. Et cela continue. Quelle nuit que celle du cinéma du Vieux Colombier. Quel cauchemar, et quelle volupté. Et maintenant, c’est plus fou que jamais. Tu gagnes des dollars. Je te conseille de les dépenser, en théâtre, en auto (à toi), la brillante existence. Tu te retrouveras ici, sachant parler l’américain, et tu retrouveras ton vieux pirate à la nuque architecturale, qui sera ton sultan, tout blanc. Et tu t’enivreras, tu feras briller tes yeux comme des diamants, et en même temps ta taille se tordra de bonheur (J’ai vu cela deux ou trois fois) et tout sera oublié. Jusqu’au départ suivant. (Je sors toujours par ce même côté du Panthéon, et il me semble que ta voiture est là, ou bien que je te vois venir à pied, comme le dernier jour). Ainsi nous recommencerons à jouir et à souffrir. Tu seras la seule à connaître ce que je suis, et moi le seul etc. Je me souviens qu’un soir la vieille amie, parce que je restais à diner, baisait ses propres mains ; mais je ne l’aimais pas. Je n’ai pas aimé si ce n’est toi. Et cela je crois que tu le sais ; tu l’as su trop tard, au moment où les choses étaient faites, où il était déshonorant de tout défaire. Je ne t’aurais pas conseillé. Au reste pense bien. Si cédant à mes supplications (supposons) tu avais renoncé, tu regretterais, tu y penserais ; et moi je me reprocherais de t’avoir détournée. Non, ce serait sans issue. *Cela devait être*. Mais il y a des moments où c’est terrible. Je me demande si je m’en tirerai avec un reste d’intelligence. Mais bah ! à la guerre on risquait plus encore. Tu as voulu m’éviter et te jeter au gouffre aussi. Tu reviendras. L’amour surnage toujours. Et nous reverrons les heures de Châteaulin et de Morgat. Comment ? On ne sait pas. Il faut se fier à l’amour. L’amour doit passer au travers.

Je vois très bien ta chambre. Et baise la petite lampe, car je l’aime. Et aime le cadran lumineux (vaguement lumineux). C’était bête, ces nuits si vite terminées ; c’était bête pour un spectateur ; c’était divin pour nous. Le moindre moment vaut tout. J’ai bu mon cherry. Mais toi, que vas-tu devenir au pays sec ? Tu t’enivreras de souvenirs. J’écris au triple galop. Mais tu sauras bien lire ou deviner. N’es-tu pas étonnée de ces pages que je t’écris ? De ces paquets de lettres ? Çà te rappelle les temps où nous étions presque fâchés, et où je passais des heures de nuit à t’écrire. Je sais que tu ne trouveras pas cela ridicule. Au reste tu en mets aussi. Je vais relire ta lettre (pour la dixième fois !). J’ai envie de pleurer. Voilà tout le résultat. Mais je t’aime, je t’adore ; c’est absolument comme aux derniers jours, comme à Morgat. Cela sera toujours. Tu as une grande valeur en toi, mon adorée ; tu n’en savais rien ; mais sache que je t’aime toute depuis les pieds et ongles jusqu’à la pointe de tes cheveux (*Long serpent de lait*) et de cela tu es absolument sûre. Alors console-toi ; rien de mal ne peut t’arriver. Non il n’y a pas beaucoup de Françaises, car ici on est heureux ; il a fallu un ensemble de circonstances pour qu’ils aient cette perle rare… Oui je sens que tu me serres bien fort, et qu’importe le reste. Ton homme qui t’adore, ton Dick et ton ALAIN.

# 27 mai 1929

NAF 14232/42-43

Lundi matin 27 mai 1929.

Je viens de regarder (ce n’est pas la première fois) la carte d’Amérique ; j’estime qu’il y a 4h environ de retard sur les heures ; ainsi, alors qu’il est huit heures ici, c’est 4h du matin là-bas, et j’espère que tu dors. Ici, nuit difficile pour ton homme de lettres. Hélas il a trop d’imagination, il a trop de talent contre lui-même ! Je me dis « Elle l’a voulu. C’est fait. Il faut maintenant détacher de soi une à une toutes les espérances. Je rattachais tout à elle. Que de fois le samedi je cherchais ta voiture à côté du Panthéon. Faible chance ; mais qui n’étais pas nulle ; en tout cas je pouvais te rencontrer par hasard ; et puis je m’envolais jusqu’au lundi ; je savais que j’aurais alors toute ta vie jusqu’au moindre détail ; ainsi les semaines suivaient les semaines. Mais maintenant cette intimité, ce voisinage, c’est fini, c’est mort. Il n’y aura plus que des rencontres brèves, de deux vies séparées. Elle l’a voulu ; et c’était son droit. Elle a adouci parce que j’ai cédé ; si j’avais résisté elle brisait tout. Maintenant elle est avec ses pensées dont elle a repris la direction. Cela est juste. Allons il faut guérir cette plaie » etc. Je suis sorti de ce cercle en allant jouir de l’heure de 5h du matin, heure des solitaires ; on est toujours mieux là que dans un lit. Mais assez sur le chapitre des plaintes. Quand tu voudrais avoir pitié de moi maintenant, tu ne le pourrais plus. C’est coupé. Mettons que tu manques de courage, et que tu me reviennes dans six mois. Tu ne me le pardonnerais pas, et tu aurais bien raison. Moi-même je ne me pardonnerais pas. Et quoi de plus déraisonnable de se plaindre de ce qu’on ne voudrait pas changer. Tu vois, je recommence. Il y a de mauvaises heures. Je vis trop seul. Je me suis fait une vie pour un homme heureux. Il me faudrait maintenant conversations, variété, jouissance d’orgueil (ou de vanité). Oh, toi que j’adore, sache comprendre au moins ce que tu as fait, et pardonne tout. Je vois bien qu’il faut peu de chose pour changer l’humeur. Samedi fut une bonne journée ; je voulais te conter cela, et puis je suis retombé au bord du désespoir. C’est bête ; on n’aime pas voir souffrir. Donc samedi, je bondissais, sans pardessus, et j’avais même acheté des gants gris. Peu de chose étonne les Universitaires ; l’un d’eux m’a dit (c’est un jeune, genre anglais flegmatique) : « Votre bleu me ravit. C’est ce que les femmes appellent un ensemble ». Et j’avais pourtant mon vieux chapeau ! Il faut te dire que c’était lutte, à cause d’un discours du président de l’association, à cause d’une lettre vengeresse d’un fantassin qui est encore à l’hôpital ! Et cette lettre avait été publique, c'est-à-dire envoyée à tous les archicubes, avec dix signatures, parmi lesquelles celle de Romain Rolland et la mienne. Alors on a chargé, et je les ai possédés tous, même Delvert, l’homme de *l’Écho de Paris.* Je lui ai dit pour finir : « Surtout ne changez pas ; gardez vos opinions ; je vous aime comme çà ». C’est ainsi que je mènerais les hommes si j’en prenais la peine. Enfin je marchais dans le ciel. J’aurais voulu te rencontrer. Mais tu as fui. Tu t’es assurée contre cette chance-là. Enfin soit. Donc samedi à 4h ½ je sors par le côté que tu connais ; je me retournais, je croyais te voir arriver comme le dernier jour (un samedi !).

Tout à coup, sur ce pavé nu et monumental que tu connais, je vois se dessiner un dieu de bronze, mais en mouvement, et aussitôt souriant à moi. Valéry ! Conversation au galop. Je l’interroge sur Amphion. Voici ce document unique. « Je n’ai pas fait un vers ; seulement un scénario. Mais j’aurais voulu faire la musique. Malheureusement je n’y entends rien. J’aurais voulu régler la musique du moins mesure par mesure. Mais mon musicien (Honegger) a fichu le camp. Bref voici ce que je veux. Je me moque de la légende. Amphion dort, sa lyre à côté. Des danses représentent ses songes, tout à fait déraisonnables. Alors quatre Muses entrent, ce n’est plus une danse, c’est une liturgie ; elles préparent Amphion comme des chirurgiennes. Après cela il s’éveille ; sans savoir ce qu’il fait, il touche sa lyre, et les montagnes chancellent (comment feront-ils cela, je n’en sais rien). À ce moment il me faut un accord où soit toute la musique. [Je dis : cela Honegger peut le faire et le fera]. Et puis [continue-t-il] je ne veux pas finir sur la force ; ce n’est pas beau. Ici une fugue et une terminaison calme (La fugue exprimera la joie du monde, les amours, les fêtes etc.). [Oui lui dis-je, heureusement vous n’avez pas fait de vers ; car, quand les vers sont faits, la musique n’y passe plus ; elle n’y peut plus rien] Parbleu répond-il, nous bouchons toutes les avenues ; nous prenons nos sûretés. Et à propos notre affaire elle marche ? [Je réponds, ce qui est cent fois vrai, que je n’attache aucune importance à ce commentaire]. Mais moi, dit-il, j’y tiens beaucoup. [Suivent mille compliments]. D’où il résulta que pendant cinq minutes après qu’il m’eut quitté, cet ouvrage reçut une nouvelle impulsion. Par raison je vais m’y mettre dès que le métier le permettra ; les typographes n’attendent plus que moi. Je t’adore. Et, tu vois, je veux que tu sois la femme la mieux informée, sur Amphion, de toute l’Amérique. Justement j’ai lu qu’Honegger est passé à Boston. Après ce bel élan, je retombe à mon petit jardin. Comme je disais, c’est bon pour un homme heureux. Mais c’est vers le passé que je dois regarder. Dès que je veux, je vois encore ta tête dorée se tournant vers moi et tes beaux yeux qui ne peuvent mentir. Je m’y suis fié, et je ne regrette rien. Après tout, me disais-je, voilà Valéry qui est acheté par Rubinstein ; et il n’aura pas 10 000 dollars. Il n’y a pas d’homme qui vaille dix mille dollars ; et quand tu vois ce poète, le seul de ce temps, qui subit la loi universelle, allons, ne peux-tu t’y résigner aussi ? Agitateur, qui n’agites rien, qui n’as rien fait de ta force, sinon des pages négligentes ! Mais quand je serais le poète du monde, tout serait pareil par cela que j’ai blessé l’orgueil d’une femme redoutable (et que j’adore) ; et les dollars n’ont même pas été la cause (quoique tu aies voulu me le faire croire), mais seulement l’occasion de t’affirmer libre. Je ne crois pas que tu y sois arrivée ; le cœur est trop généreux pour cela ; mais ta forte tête a su créer une situation invincible, qui te met à l’abri des surprises pour un temps immense. Et je vois très bien que tu marcheras aussi dans le ciel, et que tu auras aussi des plaisirs d’orgueil (et de vanité), un mouvement de vie ; enfin que tu m’aimeras plus librement. Cela je l’espère, je le veux, il le faut. Je veux que tu aies une auto pour tes courses à New-York. Environ 150 kilomètres. Est-ce que je me trompe ; j’ai une carte bien petite. Et tu n’as même pas le droit de capoter, car tu m’appartiens. Moi j’ai juré. Et toi, tu as bien hésité longtemps ; mais enfin au dernier moment tu as juré. Ni noyée, ni pilée, ni triste, ni malade, voilà tes devoirs. Et c’est mon tour de rager. Tu dis bien ; ce n’est pas la même chose (quoiqu’au fond…). Mais tu reprends l’avantage par les kilomètres et les mois (plutôt les années). Cela devait être et je te savais bien, depuis toujours, la plus adorable, la plus aimante, mais assez redoutable aussi. Donne ta terrible bouche. Ce goût *toujours pareil*, je le sens. O puissance salée ! Je t’adore, toi. Ton ALAIN et ton DICK.

Tu t’étonneras d’avoir encore deux lettres à ce courrier. Enfantillage. Je serai raisonnable plus tard. Mais le serai-je jamais ? Je t’adore toute.

D.

# 27 mai 1929 soir

NAF 14232/44-45

Lundi soir[[2]](#footnote-3), brasserie, au coin à droite au fond, mais pas dans le petit fond. C’est un lieu où nous fûmes souvent. Le patron évitait de me parler de toi (sans doute voyait-il une tête !). Mais aujourd’hui je lui ai dit des gentillesses de ta part, mensonge effronté, mais qui annonce un grand changement en ton homme. J’ai trouvé ce matin ta troisième lettre, terrible, visant droit au cœur : « Je vois que ce ne sont pas tes lettres qui m’aideront ». On tombe mort. Mais on en revient. Tu as raison. Fais seulement attention à ceci que j’ai été trois semaines sans lettres, et que maintenant nous prenons la manière d’envoyer chacun de notre côté de l’Océan, des brûlots qui mettent quinze jours à parvenir. Dans ces conditions nous ne pouvons ni nous brouiller ni nous entendre. Tu m’as mis knockout aujourd’hui ; mais depuis quinze jours je ne sais combien de lettres idiotes voguent vers toi. Encore ce matin (elle sera j’espère avec celle-ci) j’ai mis à la poste une lettre bien mêlée ; avec des rosseries impardonnables, et des choses qui te charmeront. J’espère que toutes mes lettres ne sont pas désespérées. Mais j’ai oublié. Rappelle-toi seulement ceci : c’est que la certitude que tu m’aimes n’a jamais été entamée ni effleurée. Encore aujourd’hui, dans ta lettre, où tu me possèdes à peu près comme à la Républicaine, eh bien çà me fait l’effet d’une union absolue. Et quand tu me grondes, et que tu as cent fois raison contre moi, çà ne me fait rien, sinon le bonheur d’être ensemble absolument. Comprends-tu ? Il fallait que tout soit dit ; nous étions des êtres si fermés souvent, par orgueil. Mais maintenant notre seule manière d’être ensemble, c’est de tout dire. Et je te vois si bien dans le brouillard, sur ce sabot, attendant le grand choc. Je ne te blâme point. Je vivais en pensée avec toi ces heures sinistres. J’imaginais un autobus, n’importe quoi, et la mort comme une délivrance. Je ne te demande même pas de me pardonner les plus folles injures. Je *sais* que c’est pardonné d’avance, ce qui ne t’empêche pas de répondre en plein estomac. Et enfin je suis avec toi, je te vois, je t’entends. Tu ne peux pas savoir ce que c’est qu’avoir tort. Çà te manque. Je suis avec toi.

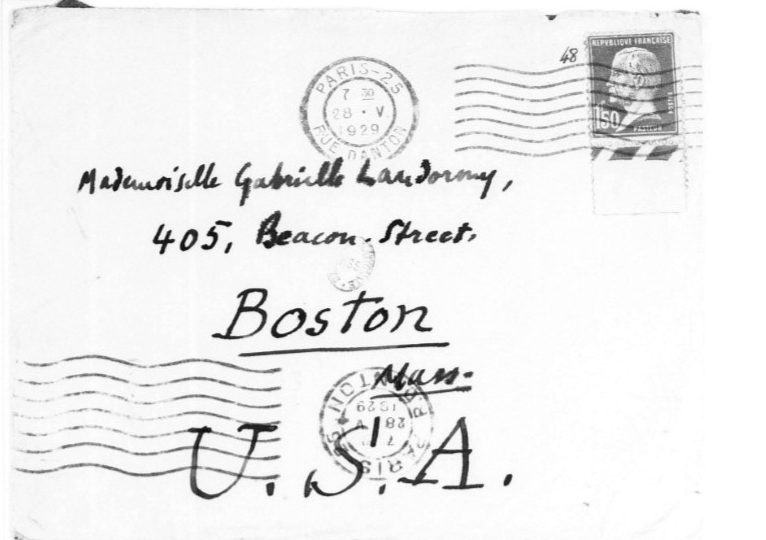
Naturellement moi aussi, à la Républicaine, je fus à toi comme jamais. Mais songe à moi ; ce remède était très mauvais ; c’est au moment où nous arrivions à un bonheur inconcevable (souviens-toi, dans l’auto…) que la séparation arrive. Considère cela comme une opération chirurgicale, et mes opinions comme des cris.

D’ailleurs je ne crois pas avoir mal raisonné ; je t’ai toujours approuvée ; mais j’ai toujours crié de douleur. Que veux-tu ? Sans nouvelles, sans rien, pensant seulement à ce paquebot et à mon cœur déchiré. Toi de même. Je le savais. Je n’en ai jamais douté. Mais jamais je ne t’ai accusée d’égoïsme ni de quoi que ce soit ; simplement j’ai été séparé de toi par ta volonté. Cela n’est pas facile à avaler. Mais il me semble que parmi mes lettres qui naviguent présentement, il y en a une ou deux qui sont vraiment dignes de l’homme que tu aimes. Et les autres te prouveront que je t’aime absolument. Avoue que cela vaut quelque chose !

Maintenant laisse-moi me défendre. Mon orgueil ne passe pas avant l’amour. Remarque qu’ici on peut penser ce qu’on voudra ; on ne comprendra jamais ; mais cela m’est égal, et je parle de toi au patron comme de la plus épatante de toutes les femmes. Je crois vraiment qu’il n’y a pas d’orgueil dans mon affaire, mais tout simplement une souffrance dont je n’avais aucune expérience. Mais cette souffrance on l’aime ; on ne voudrait pas ne pas l’éprouver. Remarque que l’orgueil (qui n’est pas petit en ton homme) me conduisait à rompre tout net, quitte à crever. Mais au contraire j’ai noué mes bras à toi et à ton destin ; je me moque de l’opinion, et je ne tiens même pas à avoir une influence sur toi ; je sens que je l’ai ; reconnais que je n’en ai pas abusé, que j’ai respecté ta volonté. Maintenant cela ne pouvait aller sans secousses. C’est trop. La soirée au cinéma est et restera une soirée d’enfer. Aurais-tu voulu que je le prisse bien ? Comme une chose qui arrangeait tout. Ta malle de cabine est un spectre pour moi. Ce sera toujours ainsi. Réfléchis, et tu diras, ton cœur te dira que cela doit être ; si cela n’était pas, c’est alors qu’il faudrait maudire la vie et l’amour. Toi mon cher trésor, toi des pieds aux talons, toi mon plaisir, mon bonheur, mon amie et ma femme et tout, tu ne voudrais tout de même pas que je trouve tout çà naturel, cette étendue d’Océan, et cette Boston universitaire et tout le reste. Au contraire je résiste à tout cela et je suis injuste et injurieux, parce que je t’aime. C’est simple comme tout ; et tu peux t’attendre à tout, excepté à un homme content qui loin des complications se fait une existence de moine. Mais j’ai encore un cœur heureusement, et ce cœur qui t’adore te fera mal encore plus d’une fois. Je revois tes yeux étincelants, et cette torsion de taille (le plus grand bonheur). Cela je l’ai vu deux ou trois fois dans tes yeux. Cela suffit, et n’aie pas maintenant d’inquiétude, mais gronde-moi bien et fais-moi honte. J’arriverai à t’aider. Rappelle-toi le petit mot que je t’écrivis après la nuit terrible, où vraiment je crus mourir de chagrin ; j’ai fait serment de t’aider, et je t’ai déjà aidée. Je le sais ; je le sens. Même l’injustice passionnée est douce au cœur des amants. Tout cela du reste arrivera trop tard ; après je ne sais quelles folles lettres. Mais j’ai le sentiment que celles auxquelles répond ta lettre d’aujourd’hui étaient les pires. Et je te jure que j’étais plus bas qu’aux heures les plus sombres de la guerre. En ce temps-là pouvais-je prévoir une situation aussi douloureuse, aussi inéluctable ? Ta lettre m’a remis dans la réalité. Je marchais dans un rêve. Tous les torts sont à moi. Peut-être, si tu m’avais tout confié, jour après jour ; mais moi aussi si je t’avais tout confié… C’est pourquoi il faut tout dire dans les lettres, et nous arriverons à un tissu de chair et de pensée unique. Sens-tu comme c’est bon ? Je t’adore, je te baise toute. Je suis ton ALAIN et ton Dick à toi.

# 28 mai 1929

NAF 14232/46-47



Mardi soir 7[h]. Ma petite femme adorée.

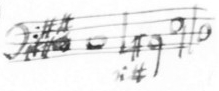
Tu vas encore avoir trois lettres au courrier. Aujourd’hui je me demandais : « Écrirai-je ? ». Mais je savais bien que j’écrirais. Le moral remontant un peu, qu’au moins tu en saches quelque chose. Je vais mettre cette lettre à 8h rue Littré en allant dîner. Si elle arrive par le départ de demain 29 tu me le diras. Mais il me semble que oui, du moment que le train transatlantique part demain. Et je t’adore, et je ne sais que cela. Ce matin à dix heures et demie, sortant du lycée, toujours par le chemin que tu sais, je me retournais et je croyais te voir, tes yeux tout grands et baignés de larmes. Ces heures-là sont inoubliables ; mais enfin elles ne signifient pas seulement tristesse ; elles signifient amour ; amour passionné, de corps et d’âme, amour jeune et redoutable et délicieux. Et après vingt ans ! C’est vraiment un miracle du cœur. Tu dis vrai. Nos malheurs n’ont pas été tout à fait inutiles. Et au fond il vaut cent fois mieux être malheureux qu’avoir le cœur desséché et ne s’intéresser à rien. Nous n’en sommes pas là. Et je pense même que toi à Boston tu n’es pas près de connaître l’ennui. En tout cas tu ne reprocheras pas à ton homme de ne pas t’écrire. Et je n’écris jamais que sur des cartes ! Enfin tu es adorée comme tu le voulais et tu le sais. Ce n’est pas peu. Comme je te disais, la rue de Rennes serait plus large entre nous que l’Océan, si l’amour était malade. Mais ne conclus pas que je sois ravi. Je comprends ; je veux t’aider de tout mon cœur ; j’aime ces dollars si chèrement payés. Mais tout çà est obtenu d’un cœur rebelle et tyrannique. L’amour est ainsi. Retourne la situation. Imagine moi partant et toi restant. Mais je sais que tu comprends. Et je sais que tu ne seras jamais fâchée. Mais cela je le sais depuis le premier jour que je t’ai vue. Je baise tes beaux yeux. Je voulais te dire des choses. Voilà ! Hier soir, comme j’étais en grande provision de courage, comme je m’étais risqué jusqu’à parler de la voyageuse au brave Mr Randouin, d’un seul élan j’ai donné à un chauffeur l’adresse 146 (tant de fois donnée ; et je prenais vite ta taille, sans quoi…). Et je suis monté chez Mlle Jeanne. Je me suis assuré qu’elle n’avait pas besoin d’argent ; et j’ai entendu son bavardage sans impatience (à qui parlerait-elle de ces choses ?). Elle dit que le climat de Boston est chaud etc. On peut dire aussi froid, car tu es au nord de New-York, du côté des glaces canadiennes. Mais cela ne m’inquiète pas. Je pense à tes épaules de 16 ans, et à tout ce corps que je connais si bien. Tu as un équilibre admirable, et seulement tes migraines, ici comme là. Quant aux jambes, tu n’es pas vendeuse ; et l’Amérique a des ascenseurs. Pense bien à prendre l’habitude de travailler assise. Sous ce rapport je suis assuré que tu tiendras. Et de plus tu te sauras aimée et bercée, par mes lettres ; et tu auras tout de même du bonheur. Car jamais femme n’occupa la pensée d’un homme comme tu occupes la mienne. Un pareil coup ou bien cassait tout ou bien resserrait encore les doux liens qui nous attachent, aussi près l’un de l’autre que l’on peut être. Je ferme cette parenthèse. Et je baise derrière ton oreille ; Tu sais si bien te pencher avec un mouvement si tendre, si voluptueux, si assuré. J’écoutais donc la bonne Jeanne. Et j’ai eu envie d’ouvrir la lumière et de voir l’autre pièce. Tu vois, je joue avec le feu. Tout est pareil, moins la petite lampe et la petite pendule, qui sont chargées de te parler de moi. Même la petite lampe malgré cette disposition que j’avais à la jeter par terre. J’ai regardé un moment. Ce sont des impressions qu’heureusement tu n'as pas. Tu es dans un monde nouveau. Tu me parleras aussi de ton travail, de tes dépenses ordinaires, de tout. Je me demanderai à la fin du mois (le 13 juin) : combien a-t-elle gagné ? Combien lui reste-t-il ? Ce qui est sûr, c’est que tu as encore assez d’argent ici ; ne t’inquiète pas là-dessus. Tu sauras aussi que j’ai chargé Jeanne de me faire encore quelques serviettes. Tu ne sais pas pourquoi ? (tu vas rire) Elle m’a dit qu’elle faisait du linge pour ta famille. J’ai trouvé çà injuste !!! Mais je ris, tu sais. Ne prends pas çà au sérieux. Il y a aussi le phono. Mais réellement pourrai-je prendre sur moi de l’entendre. Il a chanté des joies anxieuses, mélangées, fragiles. Les jours passaient si vite ! Il faudra pourtant s’habituer aux heures fugitives. Il le faut ; Il s’agit d’aimer assez ! C’est là qu’on reconnaîtra les cœurs fidèles. Allons courage mon garçon. Ta petite femme a bien plus de courage que toi. Après cette visite j’ai eu le bonheur de dormir et sans ces rêves sinistres que je formais quelquefois. Le travail le plus dur est passé ; il était temps, les yeux sont un peu rouges. Il faut songer aussi aux larmes rentrées. Tout cela me ramène à ta lettre, que j’aime toute, quoique tu m’aies fait voir que j’étais injuste. Mais çà ne me touche pas à fond, parce que, tu le sais, je n’ai jamais cessé de t’approuver. Les raisons de sagesse, je les ai vues tout de suite ; je ne les aimais pas (la nécessité n’est pas aimable) ; mais dès que je voulais bien les regarder en face, rien à dire. C’est clair comme le jour. Si je me rappelle bien, il y a de mes lettres en chemin qui te le prouveront. Je connais par expérience cette vie de Paris, où on dépense sans compter. J’en étais au même point que toi ; à cela près que j’ai toujours ma retraite. Mais se faire des rentes (même petites) c’est très difficile. Ici tu ne le pouvais pas ; Et dans tout çà je paie mes erreurs ; car tu as beau dire ; imagine la vie à nous deux. J’aurais certainement fait plus attention à gagner de l’argent. Et il n’y avait aucune difficulté à mêler nos bourses etc. Mais ce sont des rêves ; et je comprends bien ce que tu veux dire quand tu dis que tu n’as besoin de personne. Si les choses avaient été autres, la question ne se serait pas posée. L’argent ne m’importe pas plus qu’à toi. J’ai souvent rêvé à tout çà, bien plus que tu ne crois. Mais ce n’est pas pour dire que nous aurions pu être plus heureux, car cela je ne le conçois pas. Quand tu dis : « la plus heureuse des femmes », moi je puis te dire : le plus heureux des hommes. Les difficultés faisaient des passages de tristesse, mais elles ne diminuaient pas le bonheur. C’est ma consolation d’y penser ; de remonter loin ; de me souvenir des moindres choses. Je pense à la robe à ramages (un jour de Marcel à la brasserie) et à ta douce main sur mon épaule. Hélas, le reste, comment l’aurais-tu compris ? Il n’y avait pourtant pas de quoi offenser l’amour. Mais comment dire ? Ce sont des choses tristes, des histoires de maladies etc. Voilà qu’il est huit heures, ma chérie ; chez toi il est 4h. à peu près. Tu es en plein travail. Par-dessus cette grande distance je te baise passionnément toute. Je te revois, je te souris, je t’aime ; je voudrais te bercer sur mon épaule, chère paysanne toute fraîche ; il me semble que je sens ta main dans mes cheveux, comme une main de bébé qui essaie de tirer. Ne nous attendrissons pas ! Je t’adore. Sens-tu ? Je veux te porter dans ces temps difficiles comme une enfant unique et précieuse. Ton ALAIN et ton Dick.

# 31 mai 1929

NAF 14232/49-50

Vendredi matin.

Je t’écris vite, mon cher amour, pour être bien sûr de ne pas manquer le départ de demain 1er juin. Ce soir à la brasserie je répondrai à la lettre que je vais trouver là-bas. À quinze jours de distance on ne sait jamais ce qu’on trouvera dans une lettre (hélas ! tu en fais l’expérience) ni le cours qu’elle donnera aux pensées. Le vendredi matin, et non sans heures orageuses, je vois les choses de plus haut. Il est certain que le Temps, qui ne respecte rien, fera de moi un vieillard dans les 5 ans qui viennent ; il y a des rides, des flétrissures, des affaissements, auxquels on ne peut pas échapper. Ainsi en ce moment qu’aurais-je fait, à te montrer des yeux au beurre noir. Il est vrai qu’en te voyant je n’y penserais plus. Mais enfin il est pénible de vieillir sous les yeux de celle à qui on veut plaire. Et ces petits drames sont supprimés ; le retour je n’y pense point, je ne peux même pas me le figurer quand tous les matins je crois à peine que tu es partie, je suis obligé de me le prouver ; et ce n’est pas un bon moment. Au fond ce que tu as fait est très sage, serait très sage de la part d’une femme assagie et refroidie par la vie ; il s’agit de savoir si tu es à une température convenable pour une expérience de ce genre. Malheureusement (ou heureusement !) tout me prouve le contraire. Que tu sois aussi malheureuse que moi, je me demande si cela me désole ou me console ! Tu vois je tourne toujours comme l’écureuil. Mais enfin si incroyable que ce soit après ces étranges événements, je suis certain que je t’aime et je suis certain que tu m’aimes. Hier je jouais péniblement la grande fugue en ut mineur



Pendant que je lisais et jouais et écoutais, il y avait un dialogue sur les lignes entre l’esprit moqueur et moi.

L’esprit moqueur : « Une femme qui aime ne s’en va pas ».

Moi : « Je sais qu’elle m’aime ».

L’E.M. : « Tu es un nigaud, comme tous les amoureux ».

Moi : « Non. Il y a des signes qui ne trompent pas. Innombrables depuis 20 ans. Innombrables en ce mois de bonheur et de malheur. Je sais ; je ne puis douter. Elle m’aime autant que je l’aime ».

L’E.M. : « C’est-à-dire que tu conserves cette illusion ; et tu as bien tort ; plus tu crois en elle, plus tu l’aimes ; plus tu l’aimes, plus tu souffres. »

Moi : « Non ! Non. C’est faux. Plus je l’aime et mieux je supporte la séparation. Dès que je pense à douter d’elle, ma vie devient amère et insupportable ».

L’E.M. : « Tu te bats dans des contradictions. L’affaire bien nette, et la coupure bien nette, avec le secours de l’orgueil. Ce n’est pas la première fois ».

Moi : « Mais si. C’est absolument ma première fois que l’orgueil reste aux étages inférieurs. Il est triste d’avoir sa première souffrance d’amour à l’âge que j’ai » etc.

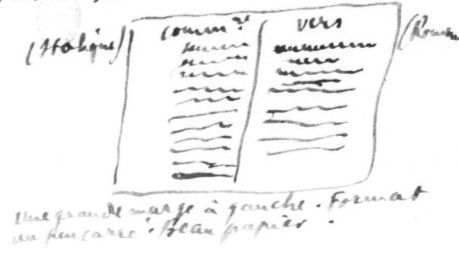
Cependant la fugue arriva à terminaison et ce dialogue aussi. Il faut pour surmonter ces choses penser franchement et tout droit à ce qui est. La musique engourdit, et alors on raisonne sans fin. Mes lettres ne t’auront donné que trop l’idée de ces pensées insensées. Je dis bien insensées. Car sur tes sentiments, corps et âme, enfin tout, il suffit que je regarde ; car tu as ce génie d’amoureuse, tel, si soutenu, que tu n’as jamais fait une faute contre l’amour. Depuis le sanglier jusqu’à la Républicaine ; et tu sais bien quelle est la faute capitale : l’indifférence corporelle. Mais là-dessus je crois que je suis aussi irréprochable que toi. Fidèles comme la fleur est fidèle au soleil ; cela c’est et ce fut immuable et toujours pareil. Et quant au reste, je ne peux pas dire que tes pensées, tes manières et tout aient jamais cessé de me plaire. Bien plus fort, même ta décision incroyable par la suite et l’énergie, je l’admire. C’est aussi difficile que d’aller à la guerre quand personne ne vous y envoie. Et toi de même. Quel courage tu m’as donné. Et plus de cent fois. Sans jamais un seul signe seulement neutre. Enfin tes yeux chéris, ton mouvement de tête, ou seulement ta main sur la mienne. Voilà des trésors inviolables. Mais il faut regarder droit et franchement pour les voir, et ne pas bouder contre soi. Telles sont les pensées que je rassemble, en ce beau jour, le dernier de mai. De ma fenêtre, je vois une cascade de roses vraiment magnifiques. Je n’ai pas bien compris ce que tu dis de mes timides violettes. Je ne savais pas si cela serait pris bien ou mal ; je ne le sais pas encore top : « Ton orgueil dis-tu serait satisfait ». Cela est mêlé ; et tu ne diras pas parce qu’il s’y mêle des souvenirs désagréables. Il faut voir que la situation était difficile ; que je vivais dans les transes, ayant toujours peur que ton bel amour ne craquât, par un emportement bien naturel (est-ce que [je] n’éprouve pas moi aussi maintenant des mouvements violents et injustes). Ainsi mes fleurs je faisais comme si elles n’existaient pas. Mais maintenant ! Oui maintenant il me semble qu’il y a plus de confiance, quelque chose qui s’est éclairé. J’ai osé, pour ces violettes, parce qu’en pensant à toi je me suis aperçu que je les regardais. Et qu’est-ce que je risque ? L’Océan me donne tout courage. Dans cette enveloppe j’ai mis trois pétales de rose. Une franchement rose, pour tes lèvres, *toutes*, en souvenir (mais je ne peux y penser sans un trouble très indiscret). C’est une rose du Bengale celle-là. L’autre est d’un rose plus pâle, en souvenir des fleurs jumelles de ta poitrine, que je me crois sentir encore dans mes deux mains. Celle-là c’est la rose Conrad Ferdinand Meyer. Enfin le troisième pétale est pris à une Alfieri Larrière. C’est une rose noisette c’est-à-dire américaine, très large, très belle, presque blanche, un peu carnée au centre ; celle-là c’est en souvenir de tes épaules, si tendrement baisées. Tes épaules de lait ! Oh donne-leur un regard ce soir, dis-leur que je t’aime. Je voudrais tant que tu sois heureuse. Mais puis-je vouloir que tu sois heureuse sans moi ? Puis-je souhaiter que les dollars fassent jamais compensation à… Non je ne peux pas le souhaiter ni même le concevoir. Mais encore une fois regardons droit. Il s’agissait de savoir si tu laisserais venir une diminution, une humiliation ; chose inévitable dans ce Paris frivole. Ici les dollars ne sont plus qu’un signe ; ils signifient que tu n’as pas à te faire valoir comme une marchandise, et que ces gens tout simples t’ont donné ton rang ; cela j’en suis aussi heureux que toi ? Ainsi, ma Gabrielle chérie, ma petite femme, mets ta tête sur mon épaule et sois à moi en sécurité pleine. Sens comme c’est bon. Je t’adore. Je suis ton homme ; tout le reste est extérieur. Sens mes baises, sens ton ALAIN et ton Dick.

# 31 mai 1929 soir

NAF 14232/51-52

Vendredi 31 mai 29.

C’est presque du bonheur ce soir, ma chérie. Pense que j’ai acheté des Woodbine ! J’en fume une en t’écrivant, au bord de la rue, car il fait chaud comme en plein été. C’est un coin à nous aussi (à droite en entrant). Alors tu me vois. Potage dans lequel aussitôt je mets du sel (par ordre supérieur). Les fraises étaient de premier ordre. Tu te souviens ? Une larme est venue quand j’ai parlé du temps où les fraises seraient bonnes. Mais je ne veux pas de mélancolie ce soir. Et pourquoi je bondis ? C’est bête comme chou. Ce matin (à défaut d’une lettre de toi) une lettre de ton notaire. Aussitôt après déjeuner me voilà parti sur six cylindres (vitesse d’un homme au pas) et j’ai approuvé et certifié beaucoup de choses. Approuvé la conversion d’un tas (peut-être deux cents ?) d’obligations nominatives. Plus une déclaration de succession etc. toujours avec le même clerc. Je serai convoqué un prochain mardi pour l’ouverture du coffre-fort. Rien que cette idée que je faisais quelque chose pour toi m’a transformé. Mon compère Loriot (à droite cette fois) s’en est trouvé guéri. À Sévigné j’ai commencé à dire à la personne que j’allais une fois de plus apprendre l’anglais. Après cela un cours un peu extravagant (toujours avec le compère Loriot qui faisait une petite ombre). Au retour chez moi, j’ai ta lettre. Triste. Mais on est égoïste quand on aime. Ainsi tu penses à cette brasserie, à ce coin, à ton homme, comme je pense à toi. Ainsi tu es ici, à mon côté ; il me semble que je vais te voir. Je t’adore. Dis-toi que tu peux *tout* pour me consoler. Tu es avec moi. Oh ma Paille de Blé chérie.

Ce que tu me dis, tu sais ou sauras que je l’avais fait. J’ai vu Jeanne deux fois. J’ai même regardé la chambre une petite minute (avec l’idée folle d’y coucher). J’ai su par Jeanne que tu allais faire travailler certaines pièces à Paris. Alors, aujourd’hui mon roman se relevait beaucoup. Je me disais : « Me voilà banquier et comptable ; je puis être placier ou acheteur ; je puis tout ce que tu veux. En somme le métier (que tu sauras bientôt complètement) d’organiser un commerce entre Paris et New York et Boston etc. est un métier fameux, qui convient à une personne qui franchirait la mare aux harengs comme rien. Il lui faudrait à Paris une première d’atelier, elle l’a ; un placier banquier, elle l’a. Et, quand elle ne pourrait pas venir, lui pourrait aller, accompagnant les colis etc. et parlant américain comme une vache normande ! Tu comprends. Je m’enivre. Mais je me dis que çà pourrait bien être comme Morgat. À force d’en parler… Enfin me voilà un peu fou, mais d’une folie meilleure, et au fond très raisonnable. Les maux dont je me plains, j’en suis cause. Car si je n’étais attaché par mes propres bêtises, tous ces rêves deviendraient réels ; tu verrais cela. Et dès que l’on est dans les affaires réelles qu’est-ce que 1000 kilomètres ? (Je viens de commander un cherry ; c’est pour te dire que ce n’est pas la boisson.) Mais non c’est ton homme qui revient à la vie. Il faut mourir ou vivre. Et, quant à toi, tu ne dois plus être triste. Dans ta tête fertile (moi seul la connais) il faut que tu trouves des milliers de combinaisons (crêpe de chine et autres) parmi lesquelles il s’en trouvera une comme celle qui nous rassemble dans les bras l’un de l’autre à Châteaulin. Rêverie ! Mais je commence à mieux comprendre cette folie raisonnable que tu as faite. Les affaires sont quelque chose ; cela vous prend et vous entraîne. Si j’avais eu le pied dedans, tu aurais vu çà ! Pour le moment je vis en toi. Je ne sais pas bien. Ne te fatigue pas à m’expliquer. Il suffit d’un mot pour m’enlever au ciel ; et ce mot tu sais *toujours* l’écrire. Ton génie amoureux n’a jamais fait une faute. Tu mérites le bonheur depuis tes ongles de pieds jusqu’à la pointe de tes cheveux (*Long serpent de lait…*). Cela me fait penser à cette rencontre avec Valéry, que je t’ai racontée. Mais présentement la politique m’ennuie. Ces Juifs agités m’abrutissent. Gare dessous. Tout cela va changer. Je ne suis pas dans la mollesse. Ici une remarque (je pensais à la traversée de l’Atlantique). On n’annonce aucun départ (à la Compagnie Transatlantique) entre le 29 mai et le 5 juin. Je suppose qu’il y a un courrier allemand par Cherbourg. Mais cette lettre t’attrapera-t-elle ? Cela est pénible en ces commencements quand je t’ai écrit tant de lettres idiotes (répondant d’ailleurs à tes propres pensées. Car etc… Tout nous manque à la fois, hélas !). Et mon Chéri, ma Paille de Blé, je voudrais te bercer te consoler, boire tes larmes chères. Mais ne nous laissons pas dériver. Les joies ont un grand sens, et je m’en rapporte à la Républicaine. Un grand amour est roi du monde ; il ne s’agit que de l’aider. Je pensais aussi l’autre jour que peut-être je serais révoqué, exilé, réduit à la mendicité. Alors quelle veine. En quatrième classe, s’il y en a, j’irais ; ou comme garçon de salle. Mais j’aurais même un meilleur sort, comme proscrit politique etc. Et on s’étonnerait beaucoup de voir que ma tournée de conférences consisterait à m’établir pêcheur à la ligne dans la Charles’ River à Boston. Ne ris pas (ou plutôt lis, ma belle adorée) ; car c’est ma manière d’agir ; beaucoup rêver. Que de fois j’ai rêvé à ta maison de Morgat. Mais je me faisais des ailes pour aller au plus beau lieu et au plus beau jour de ma vie et de la tienne. C’est quelque chose vois-tu, précieux petit bout, de pouvoir écrire cela. Un millionnaire donnerait ses millions pour. J’ai gémi beaucoup ; pardonne-moi. Il y a des choses trop dures. Mais la guerre aussi était une chose trop dure, et j’en suis revenu. Et tu as bondi à Dugny. Qui l’eût cru un mois avant. L’avenir n’est jamais comme on le voit. Il est neuf et beau. Je vais pousser maintenant le commentaire de Valéry, qui sera typographiquement très simple. Avec la double référence de Maurois (as-tu lu *Climats*?) et de Valéry je suis capable de tout ! Oh dis ! Laisse-toi un peu rêver et te détendre dans mes bras. Il n’y a pas d’âge qui tienne. Et qu’est-ce que çà fait. Nous ferons un bel avenir. Depuis que j’ai tes lettres, çà va mieux. Je te dis seulement comme à Morgat : « Ne me laisse pas ». Tu souris ; je te vois. Cela n’est pas à craindre. Et reconnais que pour écrire à ma Paille de Blé, je suis un peu là ! J’irai voir Jeanne mardi. Je t’adore. Je te baise toute. Je te possède comme à Morgat. Oh toi ! toi ! Ton homme.

# Juin 1929

NAF 14232/53

Lundi matin 8h.

Ma chérie adorée, les yeux sont reposés et guéris. Surtout ne t’inquiète pas de moi. Maintenant d’ici à octobre le travail est un plaisir. Mais quand je pense aux ravages que font les noires pensées, je me fais de grands reproches, et je me demande comment tu auras supporté ce premier mois d’épreuves. J’espère que le travail et les affaires t’auront engourdie un peu. Et maintenant tu prendras au moins un peu de courage par mes lettres. Oui j’ai connu, mais avec quinze jours de retard, que ta tête était au manège comme la mienne, pouvant à peine s’expliquer ce cruel changement. Pour moi je saisis maintenant à peu près ; je rassemble les causes. Aucune raison isolée n’explique cela. C’est une décision (d’ailleurs en soi très raisonnable) qui a été prise peut-être dans un moment d’humeur, au souvenir d’heures difficiles, puis ensuite préparée et conduite sans grande conviction, avec l’idée que cela pouvait ne pas réussir ; et c’est cette idée qui t’a servi de chloroforme ; cependant l’affaire a marché son train, comme toutes les affaires, et il a fallu suivre ces grands engrenages qui tournent de Paris à New York. Et si tu n’y as pas été écrasée, c’est encore une chance ; car c’était à la limite des forces, pour toi comme pour moi. Mais maintenant j’ai repris courage, et je veux te bercer de loin et te reposer, ma courageuse, mon amazone. Il me semble que déjà tu as dû sourire un petit peu, comme je te souris maintenant, beau myosotis. Il faut. Nous sommes pris maintenant dans la nécessité ; il y a de ma faute ; beaucoup moins de la tienne ; et pas mal de bon sens avec cela. Car, remarque, si nous étions calmés comme on voit tant de ménages après vingt ans, la chose était seulement un peu gênante, comme le travail l’est souvent. Mais ce qui nous a démolis, c’est que la séparation est tombée justement au plus ardent moment peut-être. Et peut-être suis-je un peu plus romantique qu’il n’est permis ; et toi aussi. Je lisais l’autre jour, à propos de *Lewis et Irène* de Morand, que ce roman fait voir comment les affaires tempèrent et règlent l’amour, et limitent sans douleur l’extravagance romantique ; je lirai cela à l’occasion. Mais ce qui les sauve, c’est d’abord que l’homme est juif (et peut-être aussi la femme), qu’ils sont tous les deux dans les affaires ; et que, par suite (je suppose), le monde n’est pas grand pour eux. Traverser l’Océan est facile dès que l’on y trouve profit ; alors il y a toutes sortes d’espoirs, et de l’imprévu délicieux. Mais moi je suis là dans ma moyenne place. Et puis il y a aussi d’autres liens (car la santé ici est fragile ; et si passionné qu’on soit, on ne brise pas comme un sanglier). Sans quoi je ne moisirais pas longtemps au même lieu. Et enfin, comme je te disais dans une lettre un peu folle, mais tonique celle-là, je rêve à des projets sans consistance, ce qui vaut beaucoup mieux que de gémir. Du moins je comprends le mouvement des affaires, et l’avantage de voir beaucoup de gens et de s’en servir pour conquérir l’indépendance. Et cela tu dois le comprendre, toi qui es à l’ouvrage et tournes ta tête fertile vers l’avenir ; l’avenir étonne souvent, dès qu’on ne renonce pas à l’espérance. Songe à Morgat ! Les choses peuvent tourner de mille manières, et le désir, qui toujours guette, sait trouver enfin passage. Il faut aimer de tout son cœur, se redresser, et voir au-delà de la vague qui nous roule. Tes lettres, dès que je les ai reçues m’ont tellement changé. Tu comprends l’effet de ce trou de silence ; presque un mois ! Oublie tout cela ; je ne suis plus dans le désespoir ; je m’intéresse à tout ce qui t’arrive, à tout ce que tu fais ! Tu ne peux pas savoir. Même ce clerc de notaire me plaît. J’irai voir Jeanne demain. Je te dis, je voudrais être pris aussi dans la grande machine qui ourle et brode. Surtout je te veux la tête forte et claire, cette tête que j’ai tant parcourue du bout de mes doigts ; car finalement c’est d’elle que tout dépend. J’aime te voir combinant ; cela fait ma joie. Tu sais, ma Gabrielle adorée, tout çà est péniblement sauvé ; il y a encore des moments durs, des moments d’enfant qui pleure ou qui rage. Mais il y a des moments légers, où je m’envole, où tout est facile. Tu te souviens de ma première lettre, après cette mauvaise nuit… En somme je voyais bien le seul salut possible, et j’ai navigué par là le mieux que j’ai pu. Toi tu n’avais qu’à te laisser emporter. Oui j’ai vécu avec toi, tout près de ton cœur, ces moments de brouillard et de sirène ; mais maintenant il faut que tu portes à bout de bras et que tu sauves ce sort nouveau ; s’il est bon ou mauvais, on le saura ; mais cela dépend beaucoup de toi et de moi. Comme à la guerre, on s’abritait, on ne lâchait pas tout, quoique là comme ailleurs on commence par le désespoir. Quand Dugny est venu, quand le chapeau blanc a rencontré le képi météorologiste, qui l’espérait ? Qui pouvait le prévoir. Mais aussi comme tu t’es jetée sur l’occasion. Et moi quand je marchais vers le poulet, malgré toutes les défenses ! Ce temps était bien sombre ; mais on voulait vivre. Je sais bien aussi qu’on ne cessait d’espérer victoire et retour ; il n’y avait pas de raison contre. Au lieu que maintenant les conditions se sont trouvées tout de suite accablantes ; et j’aime mieux n’y pas penser. C’était la mort sans phrases. Mais ce ne sera pas comme on croit ; c’est toujours autrement, et on y trouvera de belles heures ; en tout cas il n’y a pas le choix ; c’est cela qu’il faut penser. Je regarde souvent mes cartes d’Amérique ; je les trouve bien petites. Toi tu as vu cette distance liquide ; tu vois ce continent ; mais jusqu’à présent tu ne te fais guère idée sans doute des États-Unis, vingt fois grands comme la France, peut-être ; et sans doute votre clientèle ne s’étend pas à tout ce pays. Mais, tout de même, la course doit se faire à la même vitesse, et la fabrication de même. C’est à toi de saisir les possibilités, et d’établir ta puissance d’invention et d’organisation dans ce pays d’automates suceurs de gommes. Là-dessus je n’ai pas de craintes, pourvu que dans le noir il y ait seulement quelques trous de bleu, grands comme tes yeux chéris. Au fond, ma chérie, tu travailles peut-être pour moi. Car çà grondait fort ces temps-ci ; je suis attelé avec des énergumènes qui secouent la voiture ; un changement politique marqué, et je peux tout perdre et même être exilé. Cela n’est pas pour demain, c’est évident ; mais ce n’est pas impossible ; et c’est alors que je serais ton placier, coursier, commissionnaire etc. Enfin la littérature serait libre et fière. J’ai envoyé à l’imprimerie le commencement du commentaire de *Charmes*; j’ai le temps d’ici octobre de mettre la chose en place, sans compter d’autres livres, qui flottent… Dis-toi bien que le temps du travail le plus dur pour moi est passé ; dis-toi surtout que je t’adore et que le monde a pour moi la couleur de tes yeux. Quel souvenir, tes yeux noyés de larmes, ton visage qui n’était plus que larmes. Remontons à de meilleurs souvenirs. Je te vois venant t’asseoir sur le lit et me montrer des choses avec ton air assuré et conquérant, mais en même temps si doucement soumise et inclinée à l’amour. J’adore ce mélange qui est toi. J’en retrouve le goût merveilleux. Les moindres souvenirs sont des trésors ! Et que dire d’autres souvenirs, brûlants, transportants. La petite lampe et la petite pendule te diront le reste. Peut-être cela est-il encore trop violent pour nous ; cette séparation des corps, c’est peut-être tout le terrible. Car les âmes se baisent, et la certitude du cœur, que tu as et que j’ai, est enivrante. Mais… N’y pensons pas trop, aux autres choses. Je tends vers toi mes bras. Tu me vois ? Moi je vois tes yeux, qui toujours furent tendres infiniment. Enfin, quoi qu’il arrive, j’ai vécu avec toi ! Et c’est quelque chose. Donne ta bouche terrible, prends tout ton Dick.

# 14 juin 1929

NAF 14232/55-56

Vendredi matin 14 juin. Chérie jolie, les lettres n’arrivent guère. Vainement je suis retourné hier à Paris. Depuis samedi… Ce n’est pas pour me plaindre ; tu sais que quand je me plains c’est d’autre chose que de manquer de lettres, et là-dessus rien ne me façonnera. Tout de même le régime sec quant aux lettres est malsain. Je sais bien que tu fais tout le possible. Ou peut-être tu n’es pas contente de ton Dick et tu le punis. Mais bah ! Tu ne peux guère le punir plus qu’il n’est. Je suis assis par terre (comme dit Sygne) ; on ne peut plus me déposer. Quant à moi, pour les lettres, je fais plus que le nécessaire ; je multiplie les chances ; et je le ferai même si le noir devient plus noir que le noir ; car j’ai juré, et rien au monde ne peut me délier. J’ai donc pris mes précautions contre moi ; mais, je le dis pour toi, nous devons nous méfier de l’absence, et d’une naturelle violence (l’Amour n’est pas une plaisanterie) et remonter le courant quand les choses se présentent sous un mauvais jour. Pense, nous avions toujours en vue une réconciliation pleine, une fonte des neiges, un printemps merveilleux, en vue au bout d’un petit mois tout au plus. Et maintenant il faut plus de sagesse, car le sentiment est toujours bien près de passion ; et qui pourrait mesurer les touches du chagrin pendant de si longs temps ? Pour moi je travaille à ramener mes idées d’après les plus belles heures, et j’y arrive par moments ; cela donne un engourdissement heureux ; c’est ainsi que je m’endors, laissant dans la brume les questions douloureuses, distances, temps, projets, et me fixant sur quelque chose qu’on ne puisse pas m’enlever. Cette course à la mer. Cet heureux train qui me rapprochait de toi. Cette Bretagne maintenant adorée. Ce déjeuner (je sens tes mains frôlant ma tête par derrière). Je revois cette cheminée, aussi ta chambre, et le village paysan. Une longue histoire, belle toujours, plus belle encore sur le point de s’interrompre, cela c’est rare et précieux, et je n’envie personne au monde ; car un tel bonheur ne pouvait durer. Donc chacun en prison maintenant, et on s’occupe comme on peut. Mais pour penser à toi je tiens le record ; je t’écris, je parle à toi ; mais cela ne cesse jamais. J’ai voulu savoir si je devenais idiot. J’ai repris le Commentaire pour y faire une addition (car il ne manque pas de blancs à remplir). D’ailleurs la typographie est admirable. L’exemplaire de la première édition coûtera 100 frs environ). Hier donc, pour ne plus penser à ces sabots de paquebots qui ne marchent pas, je me suis plongé dans les extrêmes subtilités ; çà c’est comme la saveur de tes lèvres, c’est toujours pareil. Ce commentaire ne sera pas ordinaire, je fais bien attention de lui laisser l’allure négligente. Mondor est ravi ; il m’a écrit au sujet de la faillite Lesage, m’offrant de payer tout… Eh que ferais-je d’argent ? Le temps des bécasses est loin. Mais enfin il est gentil comme tout, et je m’en fiche. Heureusement les vers et la poésie m’intéressent encore ; quand j’y suis, je ne peux pas dire que je t’oublie, mais je te vois mieux ; c’est l’atmosphère des meilleurs moments. Et je me dis aussi que Valéry est peut-être plus à plaindre que moi. Et aussi j’ai cette idée d’enfant que je puis te reconquérir à force d’invention. Tu trouveras cela idiot. Mais je suis victime de cette illusion que si j’avais su te plaire encore plus… Ici tu me grondes et j’en suis bien heureux. Ne disons pas de bêtises, o Dick, pirate inoccupé (tu te souviens de ce pirate du Vieux Colombier). Il me semble que je sens ta main sur ma nuque : « Mais je l’aime toujours ». Cette sombre nuit-là, je ne prévoyais pas les merveilles d’amour qui suivraient, mais je prévoyais trop bien (mieux que toi) l’état actuel et l’irréparable distance. Je change de sujet…

J’ai vu Jeanne mardi, et tout va bien par là. Mardi prochain je serai au coffre-fort avec les héritiers ; simple formalité ; mais je sais que cela me sera bon (ici un silence). Au fond je suis plus juste que tu ne crois. Je sais très bien que tu t’es trouvée souvent irritée contre moi, et non sans apparence de raison. J’ai trop tiré sur ta patience, et tu le disais bien : « Cela te pend au nez comme un sifflet de deux sous ». Mais je me fiais en cette puissance que j’ai toujours eue pour les rares choses qui m’intéressent ; et je comptais vaincre toujours. Je n’en suis pas encore revenu ; mais avoue aussi que pour une fois tu m’as mesuré largement la punition (où est le plat de lapin ? C’était le bon temps). Mais le sérieux devait venir à son tour, et les affaires, avec lesquelles il ne faut point rire. Tout çà est passé. Le plus beau et le plus douloureux, tout est passé et fait, on n’y peut point revenir ; on ne peut pas faire que cela n’ait pas été. Il y aurait pire, si tu avais cessé de m’aimer. Mais cela je ne l’ai supposé qu’un petit moment ; tu as tout fait pour m’enlever cette idée mortelle. Mais il n’était pas en ton pouvoir de changer le fait ; la décision te tenait, elle te tient ; elle me tient aussi. Je ne suis pas assez fou pour souhaiter que ton aventure se termine prématurément. Ce serait une amertume de plus. Je ne puis concevoir que tu ne réussisses pas… C’est comme cela aussi que je t’aime. Et quel mélange ! Quelle humeur inégale. Hélas ! Tu en as senti le contre-coup. Je n’ai pas toujours su t’écrire pour t’aider. Avoue que c’était aussi trop difficile. Enfin aimer est terrible et bon. On s’entretue toujours un peu… Pense à nos folies. Ce sont des choses, peut-être, qui ne sont point faites pour durer. Tu ne conçois pas une Républicaine tous les jours. Cela n’est point dans les moyens humains. Et pourtant… On le croit ; On le voudrait. J’imagine qu’il y aura encore de grands moments, égaux à la plus belle poésie. Mais comment ? C’est là que la pensée s’use bien vainement. L’avenir est toujours autre, et tout neuf. Mais que le ciel de Morgat nous préserve d’une terminaison plate. J’aime encore bien mieux le présent malheur, qui est relevé. Rien de médiocre, voilà mon vœu. Ce soir point de brasserie ; je dîne avec P[aul].S[ouday]. sans autre idée que de rencontrer un ami de la poésie, donc un homme que je suppose amoureux… mais cela est un peu ridicule. Ce n’est pas encore un chemin vers toi ; mais quand on est en prison, on cherche une issue de tous les côtés. Je te le dis, à force de rêver, on trouve passage. Et en attendant on s’occupe, on use les heures. C’est la première fois de ma vie que le printemps me paraît long. Je reviens à ton visage du dernier matin, tout bébé, tout baigné de larmes. Qui eût pensé que cet être faible était celui-là même qui avait déchaîné la tempête, malles ouvertes, maison à l’envers, paquebot et tout çà. Terrible fille. Et je te connaissais bien ; mais j’avais l’insouciance de ceux qui se croient forts. Tu vois je retourne au noir ; mais je t’aime. Donne ta bouche et console-moi. Ce serait si vite fait si je t’avais à côté de moi. Ton Dick qui t’adore follement,

D.

# 17 juin 1929 matin

NAF 14232/52

Lundi matin 17 juin 29.

Chérie adorée, je viens d’écrire cette adresse qui me semble si peu réelle. On croit rêver. Qui m’aurait prédit il y a six mois, j’aurais parié contre ; et plus d’une fois encore je me demanderai : « Non ; elle n’a pas fait cela » ? Mais je chasse ces pensées tristes. Dans ta lettre, cette fois, ton amour chante comme l’alouette, et cela annonce que nous pouvons encore être heureux. Non que je te sente plus gaie que moi ; au contraire je crois que tu te rends compte ; et j’avoue que ce qui m’irritait c’était cette volonté que tu avais de ne pas voir en avant, de jouir du présent. En sorte que, dès que j’étais seul, et surtout dans le grand silence après le départ, j’avais tout lieu de méditer sur les derniers feux de l’amour, sur la fin de quelque chose, le retour aux sérieux intérêts etc. Tu avoueras que pour un homme passionnément amoureux, il y avait de quoi désespérer. Tes premières lettres m’ont remis un peu en place. Et chose que tu comprendras, c’est ton désespoir qui m’a un peu relevé. Malgré tout je me disais : « Elle a le mal du pays ; c’est bien naturel ; mais si elle avait le mal d’amour comme moi, elle ne serait pas partie ». Raisonnement irréfutable ; après cette étrange preuve d’amour qui consiste à mettre 5000 kilomètres entre soi et son homme, il m’en faut beaucoup d’autres, comme tu dois comprendre. Et je dis même que ce ne sera jamais assez ; c’est à mon tour de douter quelquefois. Maintenant quand je vois un peu de joie du cœur dans tes lettres, je te revois toute ; il me semble que j’entends ta voix. Alors à moi aussi mon cœur bondit. Alors on peut vivre. Et je t’adore. Je ne songe plus aux lieux ni au temps. Quand j’ai eu ta lettre vendredi soir (après une semaine bien vide) il était 1h du matin ; je revenais de chez Lalou où j’avais vu P[aul].S[ouday]. J’étais revenu à pied depuis le bas de la rue de Seine ; tu devines à quoi je pensais, et que tout n’était pas rose. À certains moments j’inclinais vers le trottoir de droite (pourquoi ne pas aller la revoir un peu. Tant pis ! Elle pardonnera) ; et aussitôt la réalité me saisissait au cœur. Il n’y a plus de rue de Rennes ! Je revoyais les malles, le désastre du départ ; toute notre vie comme une fourmilière détruite d’un coup de pied. Mais enfin le pas était élastique (à cause du vin !). Ici une parenthèse. Je t’ai bien obéi pour le massage et les mouvements, et mieux, en m’amusant à t’imiter j’arrive à de bons résultats. Mais pour le vin je ne puis le laisser ; c’est mon consolateur. Sans ce petit mouvement, qui me ramène aux temps passés, aux bécasses etc. je retombe trop bas. Tu sais bien que je n’abuse point. Mais je me suis promis de te raconter cette soirée. Lalou, sa femme laide mais intelligente assez, 3 enfants. Beau logement au 4e terrasse près de l’Institut (au 6) et d’où l’on voit le haut du profil du Louvre et les arbres du fleuve. Tu me vois arrêté là, et n’écoutant guère. Mais dans la suite (un peu en retard) est arrivé P.S. en qui j’ai reconnu aussitôt l’homme de mon temps, l’étudiant de brasserie, jusqu’à avoir l’illusion de t’avoir connu devant des bocks au temps de Fourney, de Favier, des petites Péd… de Marie-Louise etc. C’est un homme de bonne taille (mais qui me trouve grand), un peu épais mais d’esprit très délié et cultivé, rustique et mondain en même temps, gaillard et cynique en ses propos. Enfin un bon camarade pour la bécasse (qui était un excellent canard). Assez parvenu, et sachant bien se faire valoir par l’anecdote. Exemple : la deuxième femme de Maurois lui disant : « Mr S., je vais épouser Maurois ; promettez-moi d’être gentil pour lui ; j’aurais tant de peine si etc. » Mais en ce qui me concerne tout à fait convenable et par attention. Par exemple il raconte ses dîners (et l’ambassadeur de… et Herriot etc.) et il a su bien dire : « Ces gens-là ne comptent pas. Je suis très honoré que Mr Alain ait bien voulu se déranger ce soir ». Je te conte ces choses comme j’aurais fait dans notre petit coin (en admettant que j’aie trouvé alors une soirée pour ce dîner ; car le vendredi il n’y avait rien à faire). Et sache bien que moi aussi je suis extrêmement orgueilleux de toi ; ainsi, comme autrefois, et quoique ce soit long d’écrire, dès que tu as un succès d’opinion (comme chez Molyneux) il faut me le conter. C’est extérieur ; si tu veux ce n’est rien ; mais cela m’enchante ; et je sais que c’est la même chose pour toi en ce qui me concerne ; cela, bien sûr, ne change pas l’opinion ; mais les plaisirs d’orgueil et même de vanité sont aussi quelque chose ; on y est plus sensible pour l’autre que pour soi-même. Le bavardage entre 8h et minuit, tu le devines. Il a cela de bon qu’il a reconnu Valéry dès le commencement ; nous avons récité et déclamé ; c’était très beau. Malheureusement il n’y avait personne pour jouer une fugue de Bach, qu’à un moment nous désirions. À côté de cela j’ai entendu de terribles récits sur la première femme de Maurois, qui passe pour avoir tout fait et s’être tuée en effet pour finir (bien pire que *Climats*). Je ne crois qu’à demi tout cela. Naturellement P.S. ramenait la conversation sur mes livres (*Platon*), sur les articles qu’il me doit ; mais j’esquivais toujours, comme de coutume, et parce que je m’en moque. Mais il faudra que je dise à Jeanne de t’envoyer *Le Temps* du mercredi (pour envelopper la Mode et la Couture). Je te promettrais bien de le faire ; mais je ne puis répondre de m’acclimater à ce journal (dont je lui ai dit ce que j’en pensais). Naturellement je ne lui ai pas envoyé le *Platon*, mais il l’a trouvé. Nous nous sommes quittés sur des politesses. Mais l’effet n’est pas excellent, CAR (tu vas rire) « Il a l’air bien plus jeune que moi », disait-il, ou bien : « Ce qu’il est grand ! C’est un vrai gars de Normandie ». Allusions aux petites poules, etc. Du reste il n’est pas mal (très jolie bouche). Mais s’il nous avait vus tous les deux dans notre petit coin du paravent, l’effet aurait été encore pire… Et tu vois si je suis fier de tout çà. Mais j’ai bien su aussi lui faire quelques compliments ; chose facile, car c’est un homme qui n’a pas peur. Et tout compte fait Lalou a fait là une chose intelligente. Ma chérie, tout çà aurait bien peu d’importance, si l’amour ne donnait du prix à tout. Maintenant que nos cœurs sont tout à fait voisins (plus peut-être que jamais), j’ose tout ; je suis ton Alain chéri ; je te mets aujourd’hui dans cette feuille un peu de chèvrefeuille blanc ; ce parfum, en ce coin du jardin d’où tu avais pris cette photo, me fait toujours revoir toute ma femme adorée, blanche et parfumée comme cette fleur, enroulée à moi comme ces tiges aux cytises ! Ce chèvrefeuille court sur la haie de lierre et est couvert d’une fourrure de fleurs. Ainsi tu devines mes pensées à ce tournant-là. J’y joins un pétale de rose, qui représente pour moi une volupté plus molle et plus longue (j’ose à peine y penser ; tu devines l’effet). Il me semble que je sens tes caresses folles… Oui pour la première fois depuis un mois, j’ai joué au piano des harmonies un peu folles en penchant le cou… Tu sais, tu m’as beaucoup gâté ; et tout d’un coup tu files comme une lettre à la poste ! Je ne pouvais pas prendre cela tout à fait bien, conviens-en. Et çà bouillonne encore ; mais j’arrive à comprendre, comme tu as dû voir par mes lettres ; ce fut à moitié par ma faute, à moitié par la nécessité et l’occasion. Et je regrette ma faute ; et je maudis la nécessité et l’occasion ; mais enfin je veux que tu réussisses ; cette main-d’œuvre tu la formeras. Mais je veux aussi que tu ne te contentes point trop facilement sur les modèles… Il s’agit de ma réputation ! Tu ris ; Je t’adore et te baise toute comme ton grand amant chéri. Oui je suis ton Alain chéri à toi ; et je serai toujours ton Dick. Ton petit portrait me ravit. Mais ne manque pas de courrier ! C’est très malsain. Je t’adore. Je t’envoie mes baisers les plus fous [une ligne coupée] Ton homme qui t’adore, ton ALAIN et ton Dick.

# 17 juin 1929

NAF 14232/59-60

Lundi soir dans notre petit coin (17 juin 29).

Adorée à moi, je t’écris en attendant le potage. Mon cœur saute de joie vers toi. Tu devines ce que c’est. J’ai eu ton câble ce matin ; j’en ai été attendri jusqu’à pleurer comme un serin. C’était tellement comme un grand baiser par-dessus l’Océan. Cette fois je comprends tout à fait. Je pressentais ce matin en t’écrivant une autre lettre, quelque chose d’excellent, qui guérirait tout. Quelle belle folie ! Je rêvais ces temps-ci de quelque rapide message. Mais toi, Walkyrie, tu n’hésites pas. Une pensée d’amour te paraît plus pressée que tout. Comme quand tu roulais vers Châteaulin. À tout prix. Et c’est comme çà que tu comptes t’enrichir. Je devrais te gronder ; mais je n’en ai nulle envie. Je suis ravi, et léger comme l’oiseau. Je t’aime. Je ne grogne plus. Viens sur mon cœur, mon cher petit ; toi que j’ai toujours chérie uniquement. Cette période douloureuse devait finir ainsi. Je sentais dans ta dernière lettre l’amour enfin délivré de querelles, l’amour confiant, tout l’amour. Je comprends bien qu’un voyage à New York, tant de choses à faire, tout cela ait fait manquer le départ du courrier. Et tu n’as pas pu supporter l’idée que je te croie triste ou fâchée. Et moi me voilà aimé comme je rêvais de l’être. Alors écoute bien, mon bébé blond, tout petit blotti contre moi ; je ne gronderai plus jamais ; je ne ferai plus de suppositions folles ; je me fierai absolument à ton cœur comme si je le tenais dans ma main. Sens-tu comme c’est doux ! Il n’a plus du tout de colère ; il t’adore ; il t’a toujours adorée, mais çà soufflait quelquefois en tempête. Maintenant tout est beau. Ainsi ne t’occupe pas du courrier ; fais ton travail, sois digne de ton Alain de cette manière-là aussi. Et écris-moi quand tu verras un moment libre. Je te jure de ne pas faire attention aux bateaux. D’ailleurs on n’y comprend rien. Ainsi le *Paris* part demain, et non pas mercredi ; ce qui fait que cette lettre, écrite ce lundi soir, ne partira que samedi. Mais ces choses n’ont d’importance que dans les tempêtes du cœur. Maintenant je te sens dans mes bras, tout près de moi, sans inquiétude ni doute. On dit, et j’ai dit que l’amour ne vit pas sans cela. C’est à voir ; mais en tout cas pour le moment nous avons bien assez de cette masse liquide et enfin de la privation de presque tout. Et puis je commence à savoir ce que c’est que l’amour ; je me connais mieux, et toi, je te comprends tout à fait. Je finirai par saisir que c’est parce que tu m’aimais pleinement que tu es partie. Pauvre mignon ! Je te bousculais ; et toi tu avais seulement envie de pleurer, de pleurer jusqu’à la fin du monde. Alors je me butais à des suppositions ridicules, au lieu de te prendre, de te bercer, de t’aider. J’ai été très méchant ; mais c’est que je t’aimais et que je t’aime. Seulement aujourd’hui je me suis trouvé comme à Morgat, léger et au rang des dieux. Rien ne m’étonnera plus. Il n’y avait qu’une chose qui comptait pour toi : « S’il m’aime, pensais-tu, je puis faire n’importe quoi, vivre chez les sauvages etc. » Mais moi je ne pouvais pas comprendre. J’oubliais tout ce que tu avais supporté, d’ailleurs noblement. Et je l’oubliais parce qu’à mes yeux ce n’était rien du tout ; parce que je savais si bien que je t’aimais. Eh bien c’était mon tour de supporter ; et c’était ton tour de te dire : « S’il savait comme je l’aime ». Et en effet ce qui me désespérait dans nos querelles, c’est que je voyais bien que tu n’avais pas plus confiance en moi qu’en une planche pourrie. Mais depuis je t’ai donné de ces preuves qu’on n’oublie pas. Et toi donc ! Çà fait que pour la première fois depuis ce départ j’aperçois le bonheur ; et j’ai la dépêche bleue juste sur mon cœur. Je grille d’envie de le dire à Mr Hardouin, à Jeanne, mais je m’en garderai bien. Cela me ramène sur la terre, ma jolie, ma chérie. (Entre parenthèses, je réfléchis que ce que je t’écris est probablement incohérent ; mais la note dominante, l’ivresse d’amour, sûrement tu la devineras.) Je t’ai dit que j’ai vu Jeanne vendredi, comme j’allais à Sévigné. Elle m’a dit (tu la reconnais bien) : « C’est pas les bateaux qui ne vont pas. C’est les plumes… » Tu as dû recevoir un mot d’entrepreneur. Ne t’inquiète pas ; je lui répondrai dès que j’aurai les retours des acquéreurs. Peut-être demain, puisque je vois le clerc. Vois-tu, j’aime ton mouvement d’envoyer un câble long comme le bras. Gabrielle toute pure, la voici ! Enfin je la connais tout à fait ! Quand tu liras cette lettre, tu auras depuis six jours au moins flairé le chèvrefeuille et la rose. Ici je ne puis introduire dans ces feuilles qu’un peu de parfum de cigare, et l’épaisse atmosphère de la brasserie. J’ai mangé des fraises à demi tournées (c’est lundi). Mais l’agneau aux petits pois était digne de toi. Voilà le marchand d’*Intran* qui s’approche tout souriant (parce que moi-même je souris au monde) ; j’ai l’idée absurde que ce garçon nous porte bonheur. Je reprends la mine d’un homme heureux ; peut-être retrouverais-tu cet air de me moquer du monde ; mais maintenant tu sauras bien que ce n’est pas pour toi. Mais moi comment ai-je pu douter ? C’est une grande épreuve que d’aimer. Je vois maintenant que tu m’aimais follement à ce cinéma du Vieux Colombier (c’est la première fois que j’ose y penser) et au milieu de ces malles entr’ouvertes. Maintenant quand je penserai à tes yeux pleins de larmes, je voudrai seulement te prendre et te bercer. Comme tu dois être heureuse (malgré tout !) puisque tu sais maintenant qu’il est tout à toi. Ce n’est que l’étreinte de Morgat qui continue. Cela est délicieux et accablant ; on attend ! On attend. On verra si nous nous usons à cet amour platonique. Je ne suis pas inquiet ; je suis content, ma Gabrielle ; il n’y a plus aucun brouillard entre toi et moi. Je vois tes yeux plus beaux que jamais et je t’adore et je saute sur mes jambes comme un chevreau. Mais toi, surtout, jette un peu de ton génie dans tes travaux et un peu de cette joie ; je te veux brillante et triomphante. Je te tiens dans mes bras. Le sens-tu ? Ton amant heureux, ton amant qui te sourit, ton amant… qui a terriblement envie de toi. Donne ta bouche, aimée, donne tout. Ton ALAIN.

# 21 juin 1929

NAF 14232/61

Vendredi matin 21 juin 29.

Ma chérie bien adorée, je me fais un peu l’effet d’un jeune amoureux un peu fou qui adresserait ses lettres dans la lune. Mais il faut que j’efface le présent et l’avenir, et toutes sortes de questions que je suis toujours sur le point de me poser, et que je m’interdis, sur tes patrons, sur ton travail et tout ; car je me rends bien compte que ce serait un travail infernal pour toi que d’y répondre réellement ; et ton câble m’a prouvé que le peu que j’avais c’était encore trop ; je ne veux point penser à la fatigue, aux soucis à tout cela, puisque j’invente dans le vide. Et ce n’est pas un reproche du tout ; quand tu as une minute pour penser à ton Dick je sais bien où vont tes pensées et c’est très doux de le savoir. Moi aussi je reviens là. Je te revois sur mes genoux et penchant le cou, pendant que le phono fait entendre le 10e quatuor. Je crois y être encore. Je me fais ainsi des instants délicieux. Je crois sentir mes lèvres en dessous de tes cheveux, où était la queue de vache autrefois ! Tout çà, doux et ferme, c’est si bien bâti pour l’amour ; mais aussi pour l’audace et l’entreprise ; c’était si bien gréé, çà devait naviguer. Çà ne pouvait point supporter les choses médiocres, les petits mouvements d’humeur, les intrigues de la couture, les querelles de la famille, sans parler de nos mauvais moments ; ces beaux temps-ci m’y font penser ; car l’été fut toujours une sombre saison pour mon cœur ; et celui-ci ne change pas cette impression. Qui aurait cru ? Mais je laisse cela, mon tendre amour ; s’il y a une faute de quelqu’un, elle est plutôt de moi ; et c’est mon tour, maintenant de prévoir ta vie si étrangère, si lointaine, de plus en plus, par la force des choses. Çà se fait ; je le vois ; la machine t’entraîne ; on n’y peut rien. Je me dis seulement pour me consoler que l’avenir n’est jamais tel qu’on croyait, et que l’amour ne bougera pas, ni chez l’un ni chez l’autre. Mais te représentes-tu les courtes rencontres de deux êtres si ignorants de tout ce qu’ils ont fait et font. Quand tu aurais cent bouches, tu ne pourrais pas raconter en une heure ce que nous nous disions de semaine en semaine. Tu disais dans une lettre que je ne t’aidais pas beaucoup ; mais comment aider ? Je le savais si bien ; mais j’étais au courant de toutes les histoires, petites ou grandes ; et j’aimais tout çà. Mais tu vois je retombe à mes éternelles plaintes, au lieu de prendre une bonne fois mon parti. Mais la force manque ; et je crois qu’elle aurait manqué à tout homme jeté dans une telle situation. Je me demande quelquefois ce que tu avais rêvé ; un homme patient, content, qui s’arrange… Au fond tu me connaissais encore bien mal ; tu ne savais pas tout à fait ce que tu étais pour moi ; maintenant tu le sais ; cela c’est autant de gagné. Mais moi j’y perds plutôt ; car si quelqu’un pouvait douter, c’est pourtant bien moi. Après ce coup-là il me faut la foi du charbonnier ; je l’ai ; heureusement je l’ai ; il y a eu ce dernier mois, incroyable mélange, mais d’où l’amour ressort intact, grandi, plus clair, plus éclatant que jamais. C’est de cela que nous vivons. Écoute, je te vois bien seule, travaillant trop, trop dans le sérieux (tu n’as plus qu’une folie, le câble, et tu te jettes dessus). Je pense qu’il faut que tu te fasses une vie possible, que tu trouves une soubrette passable, que tu aies une auto pour rouler vers New York ; car il est bien à prévoir que ces gens-là auront besoin de toi souvent, et toi souvent à leur parler. Et le tennis aussi. Et te rendre libre pour voir des gens. Autrement tu tireras trop sur la corde. Évidemment il faut réserver de l’argent, puisque c’est la raison de cet exil (je ne crois pas que ce soit la principale ; je t’ai déjà expliqué ce que je comprenais dans tout çà). Il faut fixer une certaine somme à garder, mais sans te priver de toute vie humaine. Cela pour mon bonheur même ; car là-dessus je me creuse la tête. C’est déjà terrible de vivre dans l’espoir prochain d’une fête de cœur. Cela je le vois bien par moi-même. Les choses qu’on aimait à faire n’ont plus de sens ; naturellement le métier nous prend. Mais il y manque le sourire, la pensée joyeuse qui venait à chaque instant ; c’était bien simple, brasserie, retour quelquefois en passant devant Saint-Germain des Prés (je l’aime toujours). Tu me montrais des choses, moi couché, toi assise sur le lit ! Et puis… Enfin des choses immenses pour le cœur, et même précieuses pour la jeunesse du corps. C’est terrible d’être privé de tout cela ; mais si encore la vie est toute mécanique, sans imprévu, alors c’est l’éteignoir, pour l’un comme pour l’autre. Tu vois que je me secoue, que je m’impose d’écrire et de parler, de taper sur mon piano. Comme tu devines, il n’est pas question du phono ; qu’il repose en paix. Si tu assistais à mes entretiens avec Jeanne tu verrais que c’est plutôt lugubre ; elle est assez fine pour voir que je ne m’arrange guère de tout çà. Je voudrais te l’envoyer ; mais c’est impossible. Les choses que je fais pour toi, si peu importantes qu’elles soient, cela secoue ; il faut se tenir devant les étrangers ; mais là, dans cette salle à manger (j’aime mieux ignorer la chambre), il n’y a point beaucoup d’illusion. Mais sache bien que je connais ton cœur, et que je m’y fie absolument. Cela tu peux y compter ; et mes lettres te le prouveront ; jamais je n’ai tant écrit. Aie du moins ce bonheur-là ; tes mille grâces (même de si loin) je n’en perds rien, je comprends tout, comme si tu avais ta joue contre mon épaule, et moi mes lèvres sur tes sourcils frisés. Tu te souviens du mot de Pétrarque (*Chartreuse*) : « Non vous ne me verrez point changer, beaux yeux qui m’avez appris à aimer ». Partout et toujours tu peux te dire que ton Alain est à toi, et avec toi. Les souvenirs ne pâlissent point, ne s’éloignent point ; la petite chambre, il me semble que j’y suis toujours ; et le petit lit (bien assez large !) et les calculs de l’heure vraie, avec correction variable de jour en jour ! Enfin je t’adore, et tu es à moi comme je suis à toi. Cela du moins est sûr. Après cette grande épreuve, qu’est-ce qui y pourrait changer quelque chose. Je pensais hier encore avec bonheur à Châteaulin ; je te vois sur le quai de la gare ; ah ! les soucis et les larmes étaient bien loin ; nous n’y voulions point penser ; c’était un bonheur qui nous enlevait au-dessus de la terre. Il faut payer çà ; c’est dans l’ordre ; et jamais trop payé. Je te mets des pétales d’œillet blanc ; ils te porteront mes baisers les plus fous. Ton ALAIN à toi !

# 21 juin 1929

NAF 14232/63-64

Vendredi soir 21 juin 1929. Dans l’autre petit coin de la brasserie.

Amour blond, Amour tendre, Amour adoré, tout çà n’est pas gai. J’ai reçu ta lettre qui m’explique le délicieux câble. Et me voilà toujours en face des réalités que j’essaie de ne pas voir. Tu me dis que tu ne voudrais pas partir pour la France en juillet, attendu qu’il faudrait revenir et que ce serait terrible. Hélas, il y a longtemps que j’ai fait cette réflexion. J’ai l’expérience ; je sais ce que c’est qu’une permission. Je n’étais pas pressé non plus de revenir. Et tu vois cette f… ichue situtation où tu nous a mis. Il n’y a pas d’issue. L’idée d’un nouveau départ, ce n’est pas supportable ; alors disons que c’est pour toujours, comme je l’ai toujours senti. (Mais voilà notre marchand d’*Intran* avec son triste sourire. Il ferait quelque chose pour moi, lui.) Mais je comprends bien ; tu as agi sans réfléchir, comme on se jette à l’eau ; tu n’as regardé ce que tu faisais que le plus tard possible, quand il était trop tard pour reculer. C’est comme cela que l’on fait les choses impossibles ; c’est exactement comme cela que je suis allé au bastion 27 m’engager dans la *légion*. Heureusement j’étais trop lourd de quelques kilos ; c’est à ce hasard et au scrupule du sergent que je dois d’être encore en vie. Ainsi dans le fond, c’est tout bénéfice, et je peux toujours regarder ; mon temps est fait, et j’ai même plus que mon compte (en amour tu m’as donné plus qu’un homme ne peut désirer). Mais dans la suite quand le brave petit abbé à Flirey m’offrait d’aller dans l’infanterie, je lui ai raconté mon bastion 27 et je lui ai dit : « On ne fait pas ces choses-là deux fois ».

Pendant que je suis sur le terrain militaire j’ai bien envie de te répondre au sujet des yeux comme faisait le blessé au général : « Très heureux que vous vous intéressiez à ma santé ; mais j’aurais voulu que ce fût un peu plus tôt ». Mais ne prends pas cela au sérieux. Je te promets de faire le nécessaire, de consulter Mondor (je le verrai en juillet), et même de faire tout pour durer. Le fait est, cela je n’y peux rien, que je n’en ai pas envie ; et, si j’étais à la guerre, dans cet état d’esprit où je suis maintenant, sûrement je serais tué, par inattention, par manque d’intérêt. Mais dans cette vie plus facile, je tiendrai ; et même cette indifférence où je suis (comme toi sur le bateau), c’est une très bonne condition pour la santé ; on n’a pas peur. J’en suis donc là, assis par terre, et pensant aux choses passées, que nul ne peut m’enlever.

Oui, j’avais 25 manières de t’empêcher de partir ; rends-moi cette justice que je n’y ai jamais pensé ; je ne me le serais pas pardonné (exactement comme toi pour la guerre). Et j’ai même bouché mes yeux, comme toi-même, afin de ne pas voir le gouffre liquide. Et tout çà c’est toujours la même chose, on agit ; on ne veut pas céder ni reculer ; on ne veut pas d’une vie médiocre (comme celle que j’aurais vécue dans le civil). Et de cela tu m’aimes. Moi aussi je t’aime comme tu es, avec ce grain d’aventure dans tes yeux si tendres. Tout toi c’est beau et bon ; et je te répèterai tant que j’aurai souffle que, quel que soit le prix, ce n’est pas trop payé ! Morgat à lui seul vaut le reste de ma vie. Cela ne va pas sans mouvements d’humeur. Comme toi quand tu voulais aller aux hôpitaux du front. Tu n’avais pas trop envie de vivre. La guerre était une tuile. Eh bien ton rêve a été une tuile, et tu en as reçu les morceaux, tout comme moi. Après tout il faut bien vieillir et puis mourir. C’est la loi. Mais remarque bien que j’ai encore de l’espoir, d’après mon idée que l’avenir n’est jamais comme on croit. Quand et comment ? Je ne sais. On ne peut pas savoir ; et c’est cela qui donne espoir. Je suis ravi que les formes de lingerie plaisent. Ces choses-là, dis-les moi bien toutes ; tu ne peux pas savoir comme je suis orgueilleux de toi. Encore maintenant je ne donnerais pas ma place pour celle d’un roi. Voilà comme je suis. Et ose te dire malheureuse ! Non. Simplement nous sommes victimes momentanément d’un coup de barre hasardeux ; et au fond c’est ma faute. Et puis ce n’est pas ma faute. Je ne pouvais refuser les cures de mer. On ne peut tuer les gens froidement. La situation était difficile ; tu as manqué de patience et c’était bien naturel. À partir de là tout était fatal. « Cela devait être », comme tu as dit. Et sache bien que je ne t’en veux pas, et que je t’aime ainsi, pleine de feu et ne reculant jamais. Et toujours est-il qu’on est bien malheureux, mais qu’on ne s’ennuie pas ! J’achète le *Petit Journal* pour y voir les bateaux. Mais, pour plus de sûreté, j’écris toutes les fois que j’ai un moment. Sans blague (comme disent les soldats), les yeux vont très bien, et tout va très bien. Il n’y a qu’une chose que je ne digère pas, c’est cette distance et cette privation sans espérance. Cela, c’est aimer, et je ne voudrais pas ne pas t’aimer. Il n’y a qu’un malheur que je repousse de toutes mes forces, c’est d’être consolé. Alors pourquoi vivre ?

Cette lettre n’est pas bien gaie. Mais tu dois tout savoir. Et tu sais si je t’aime. Je t’ai dit que l’impression des *Commentaires* est commencée. La typographie est belle. Ce sera une grande joie quand tu recevras ce livre. Quand ? Dans un an. Pour nous c’est comme un mois. Tu dis que tu as des cheveux blancs ; dis-leur que j’adore chacun d’eux, et la tête charmante qui les porte. Cela, tu le sais. Je suis ton ALAIN.

# 24 juin 1929

NAF 14232/65-66

Lundi 24 juin 1929. Ma chérie adorée, c’est pourtant bien fleuri ici ; mais je ne pense qu’à revenir à Paris ; tout à l’heure, j’y vais courir ; et tout çà a pour fin le petit coin de brasserie où je serai ce soir (j’y emporterai ma pipe ; cela convient mieux pour les temps difficiles). Mais je ne veux pourtant point t’écrire des choses tristes ; car je ne suis point triste ; c’est un singulier état ; il me semble que j’ai existé autrefois, et que je reviens sur la terre pour visiter des lieux chéris. J’ai senti cela samedi (avant-hier) comme je sortais du lycée à 10h ½ ; toujours par ce côté un peu désert et majestueux ; je marchais sur cette place comme dans un rêve ; je croyais apercevoir une auto café au lait, et dedans une blonde à chapeau d’été, avec sa robe à ramages et ses gants à effilés. Après cela c’étaient d’autres pensées ; je me suis retourné trois fois vers la rue d’Ulm, d’où est venue à moi une image de la douleur, toute mince, et la figure mangée par de grands yeux bleus noyés de larmes. Depuis je ne l’ai plus vue venant vers moi ; elle a fui, fui. Je pensais donc à ces choses, mais comme à une sorte de poème triste, qu’on trouve beau tout de même. Et après cela je me trouvais presque consolé, car il faut que tout vieillisse et finisse ; voilà ce qui fait le prix des instants éternels ; et le jour où je mettrai cela en sonnet pour toi, çà ira mieux ; mais ce temps n’est pas encore venu. Et je puis me pardonner cette faiblesse ; il n’y a encore que deux petits mois… Je pense que mon autre lettre (de vendredi soir) est plutôt triste ; mais elle partira avec celle-ci que je vais mettre à Saint-Lazare à 10h ½. Du reste ces dates n’ont plus guère d’importance ; ce qui importe c’est que çà roule ; et je ne crois pas qu’à aucun courrier tu aies manqué de lettres ; car je t’écris au moins trois fois par semaine (même quatre) et c’est mon seul plaisir. Tu dois bien te dire que ce plaisir est *très vif*; car il faut toujours qu’on se sauve par quelque chose. Ainsi j’ai plus de plaisir à écrire sur ce papier qui ressemble au tien. Çà vaut bien un baiser… Je t’adore.

Tenir ? Je n’en réponds pas encore tout à fait. C’est comme à la guerre ; au début j’étais sûr d’être tué ; j’en avais pris mon parti ; dans la suite j’ai repris espoir. C’est ce qui arrivera encore cette fois-ci. Mais je serai un peu en retard sur toi, parce que j’ai moins à faire, parce que je me retrouve dans les lieux mêmes où je te voyais etc. Il est vrai que tu vas te reposer ; cela est bon d’une manière et mauvais d’une autre. Je vois que tu as déjà organisé ton travail. À ta place, chez les gens, je me ferais un emploi du temps, et je le suivrais. Par exemple une heure de travail sur les modèles, formes etc. Une heure sur l’organisation. Une heure sur la langue. Une heure de lecture (Balzac, Stendhal), etc. Nous devons l’un et l’autre vivre comme des moines. Mais cela dit, je te conseille aussi du mouvement et de la curiosité, car tu as besoin de connaître ces pays-là. Si jamais tu ressuscites, chère ombre, tu seras parfaite ; tu sauras des choses nouvelles, tu auras de l’argent assez pour ne dépendre de personne. Mais cet avenir je ne puis encore le former. Il y a trop de déserts à traverser entre lui et moi. Je vis au jour al journée. J’ai encore un peu de travail ; mais cela ne va pas durer longtemps. Après cela je me jetterai dans la peinture (çà ne fatigue pas les yeux) et il faudra que tu me pardonnes, mais de tout cœur, de grand cœur, autrement je n’y aurais pas de courage. Mais il me semble que maintenant tu me connais ; et, comme il ne m’inquiète point que tu sois avec les uns ou avec les autres (c’est une vie d’ombres et d’apparences), ainsi tu dois penser que ton Alain, où qu’il soit, est toujours absent de là et tout près de toi. Tu as peut-être assez de grandeur dans le caractère pour être passablement heureuse par cet amour purement en idée, et parfaitement partagé ; pour moi, je ne sais ; je le voudrais bien ; mais l’absence m’est encore trop sensible en mille choses. Ta présence me donnait aussitôt un bonheur ailé ; je bavardais comme une pie ; j’oubliais tout, travail, fatigue, soucis. Et toi de même. Mais présentement, pensant en ton cœur comme je t’aime, tu dois aimer à vivre même cette vie d’ombre. Je ne crois pas que tu auras le mal du pays ; car tu as un autre mal, le mal d’amour. Et en revanche tu as les joies du métier, qui vous soutiennent sans qu’on s’en aperçoive. Mais surtout il faut que tu sois artiste comme tu étais rue Royale, c’est-à-dire que tu aies une grande opinion de toi-même ; et je t’y aiderai, car je suis tellement satisfait de toi, mon adorée. Tu te souviens comme j’aimais à palper cette forte tête. Tu ne te rends certainement pas compte de ce que tu as été pour moi ; une folle maîtresse, c’est le premier des biens, mais ce n’est pas le tout. Et j’ai horreur des gens qui ne savent rien faire ; c’est pourquoi souvent je baisais tes habiles mains ; et j’aimais ton mouvement de tête quand tu pensais à inventer quelque chose. Tout cela est encore ; et je pense bien que tu me raconteras un peu plus tout çà quand tu auras plus de temps. Mais il est vrai que ton affaire n’est pas d’écrire ; au lieu que je suis un stylo emmanché d’un homme. D’ailleurs les classes vont bien ; l’intelligence n’est pas touchée ; on y trouverait plus de sentiment, si on comparait ; quelque chose qui me manquait peut-être ; de la mélancolie vraie et une simplicité non jouée ; car il faut bien que je m’intéresse. Autrement quoi ? Bref je ne suis point neurasthénique du tout ; l’ennui ne peut me toucher. Même les peines d’amour c’est tellement au-dessus de l’ennui (quand on ne s’intéresse à rien). Et tu dois savoir, toi, que le moindre bout de ta personne est de prix extrême pour moi ; tu ne peux te sauver que par un amour enthousiaste. Il est vrai que je ne t’y aide pas toujours ; il y a des hauts et des bas. C’était à prévoir ; n’as-tu pas ri quelquefois de mes rêveries de voyages, de bateaux ; il est vrai que çà n’est fondé sur rien, et que je me défends de former des espoirs. Je me dis seulement : « çà ne peut pas être pire ; donc ce sera mieux un jour ou l’autre ». Et je crois d’ailleurs que même le chagrin, pourvu qu’on aime, cela aide à vivre. Je t’envoie des pétales de la rose *La France*. Pense aux parfums d’amour et soigne ma belle rose parfumée, toi, que j’adore. Je te baise toute ; je suis ton Alain à toi.

Toujours je pense à Morgat et à la lande fleurie… Je remonte jusqu’aux temps de Trébéron ; c’est alors que ma vie a commencé à avoir un sens. Car jusque là ce n’était que recherche d’amour et vanité. Mais le charmant panama noué d’un ruban annonçait quelque chose… Et remarque encore qu’à l’âge que j’ai, si je devais me contenter du passé, ma part serait encore bien belle. Mais qui sait ? Qui aurait prévu Morgat ? Je vois encore avec attendrissement ce veston gris, que j’avais ôté. Je t’adore, toi.

# 24 juin 1929 au soir

NAF 14232/67



Lundi soir 24 juin 1929

Pense que je suis à la brasserie et que le marchand d’*Intran* vient de me remettre, en même temps que le journal, cette enveloppe et cette carte en me disant : « Une prime pour vous ». Je voulais attendre à demain pour t’écrire, ma mignonne adorée ; mais voilà un signe et un porte-bonheur. Tout de suite je te l’envoie. Tu feras des suppositions très plaisantes d’après l’enveloppe ; mais je n’y veux rien changer. Tu vois si je suis bête. Et encore plus que tu ne crois. Je pense à nos folies amoureuses et à ton corps sensible comme une harpe, et à ce vigoureux archet… Je veux que tu souries à cette fantaisie, moins folle que ton câble que j’adore, que j’ai sur mon cœur. Tu es le seul être que j’aie connu digne de moi. Et alors, après cela, tâche de vivre en l’air et de vaincre le cafard. Je t’adore ; prends le plus long baiser et le plus fou. Ton Alain.

# 25 juin 1929

NAF 14232/69-70

Mardi soir 25 juin à la Brasserie !

D’abord les affaires, ma chérie. J’ai vu Jeanne à 6h30. Je lui ai fait un chèque de mille francs. Elle m’a conté comment elle courait après les étoffes, les faiseurs de jour et les monteuses, de façon à expédier les commandes au commencement d’août. Demain je porterai au notaire une note d’architecte qui regarde la succession. J’ai trouvé Jeanne assez mélancolique ; mais elle avait eu une lettre hier soir, ce qui m’enlève à moi tout espoir par ce courrier. Mais, ma chérie (il me semble que je te parle), je veux que tu ne te fasses point de souci au sujet des lettres. Moi je suis intempérant ; je te l’ai déjà dit c’est mon seul plaisir. Et même quelquefois je m’en prive ; hier soir il a fallu ce hasard de notre marchand de journaux me donnant sa prime d(d’ailleurs extrêmement laide) pour que je t’écrive un mot. Mais toi, je comprends très bien, d’après ce que tu as écrit à Jeanne, que tu n’aies absolument pas le temps de m’écrire. Ne crains rien. Je suis maintenant établi dans mes idées ; je sais ce que tu penses, et je ne cherche pas au-delà.

Tu trouveras sur une carte des vers. Aujourd’hui était un jour sombre, sans travail. J’ai dû me commander de faire des vers, et je viens de les copier. C’est une espèce de remède. Mais cela sent encore l’obligation qu’on se donne. Jeanne dit que je devrais bien faire un livre. Mais la tête n’est pas assez libre. Tout juste j’écris deux *Propos* par semaine. Et ces temps sont terribles, par l’approche des vacances ; pires encore ceux qui suivront. Mais j’ai l’impression que ma tête est martelée au maximum ; elle tiendra. Mais il faut parler du temps qui vient ; je me souviens de ce que tu disais, que tu voulais savoir d’avance. Santé fragile (à un point que tu ne peux savoir. Mais cela ne peut plus m’émouvoir ; ma pensée est tellement ailleurs !). La mer est nécessaire et il faudra partir dès que les écoles seront fermées, c’est-à-dire environ le 25 juillet. Alors commencera le pire supplice ; je t’écrirai, à tout prix, à chaque courrier ; mais pendant trois semaines au moins je ne recevrai rien ; j’ai bien réfléchi ; je ne peux risquer de rendre vains de si durs sacrifices. Et justement toi tu auras alors le temps d’écrire. Voilà le régime d’été, qui t’a tellement dégoûtée que tu as fui. Et c’est bien fait pour moi. Mais qu’y faire ? Cette fois c’est moi surtout qui serai puni. Je me jetterai dans la peinture ; c’est un dérivatif puissant. Et puis je verrai l’Océan ; je verrai des bateaux au loin. Je te ferai des vers (Tu te souviens : *Long serpent de lait…*). Mais retrouverai-je les heures merveilleuses ? Pour le moment je suis neutre un peu ; à peu près l’homme des vers que je t’envoie. Je ne suis pas bien sûr d’exister. Toutefois quand je suis chez Jeanne, je suis trop sûr d’exister ; cela est à peine supportable ; elle le voit bien. Mais enfin, même à ces moments-là, je me dis qu’il vaut mieux avoir vécu, avoir connu ces heures dans cette maison depuis les temps de Dugny, et puis les grands malheurs, et puis les temps difficiles de la rue du Mont-Thabor, enfin tout cela ; ce n’est pas trop payé, et je te dis encore merci. Je te sens plus grande et plus amoureuse que jamais. Le reste ne compte pas (si l’on peut dire) ; j’entends qu’on le supporte. Je suis au coin à droite. Je me vois dans la glace ; toujours le même (à la lumière et de loin). Je peux encore te plaire (ici tu ris, je te vois !!).

Je ne sais pas ce que tu penses de cette avalanche de lettres que je t’envoie ; j’ai peur qu’elles ne t’importunent par l’impossibilité d’y répondre (seulement pour cette raison). C’est pourquoi je me prépare à écrire un peu moins. Je me rends compte que la plume doit peser lourd à ta main après les journées que tu as. Et encore il faut que tu écrives à ta famille, à tes amis ; j’ai bien peur que tu aies de l’humeur contre les écrivains en général. Mais du reste il est bien entendu que l’humeur ne change rien à l’amour. Çà c’est sacré. Tu serais 15 jours sans m’écrire (je ne parle pas du maudit temps des vacances) que ce serait encore sacré. Je reviens à ce maudit temps. Tu ne dois pas me gronder ; je suis puni d’une peine sans fin ; c’est bien assez ; je n’ai comme espoir qu’un bref retour en février et un déchirement nouveau. Mais tu as enfin compris combien je t’aime, et uniquement. Alors tu dois tout pardonner, et ne point détourner tes yeux tendres. À ton tour tu as des devoirs envers moi qui suis abandonné et malheureux. Je viens de m’interrompre (trop triste) et de lire *L’Intran*. Courteline est mort ; on lui avait coupé sa seconde jambe. Voilà un grand écrivain ! Un Molière ! Et voilà des maux véritables. Tant qu’on a ses deux jambes (et la troisième !)… Mais les peines d’amour sont étranges et sans mesure. Je comprends très bien qu’un jeune se tue ; il ne sait pas qu’on peut vivre avec çà. Et je connais au moins un vieil homme qui a failli l’oublier. Mais enfin si tu n’es pas heureuse malgré tout, qu’est-ce qu’il te faut ? Je suis content que tu sois accablée de travail. C’est le salut. Justement on m’affirme que j’aurai peu de travail l’an prochain (et par suite peu d’argent. Mais je n’ai pas besoin d’argent. Pourquoi faire ?). J’ai acheté le *Petit Journal* mais il n’annonce *aucun* mouvement de bateau par le Havre. Je n’y comprends rien. J’essaierai de ne pas t’écrire avant vendredi soir. Mais sans doute je n’aurai pas de lettre même alors. Il faut s’habituer. Et tant pis ! Je t’aime. Comme je disais à Jeanne : « Je ne me plais pas ici », elle m’a dit : « Viendra le temps où vous vous y plairez ». Un simple mot comme çà fait beaucoup. C’est pourtant vrai qu’il y a un avenir, et que Gabrielle, ma Gabrielle, existe toujours, enivrante des pieds à la tête, et *mienne*. Alors ? De quoi est-ce que je me plaindrais ?

C’est égal. Mon roman se fait, et il n’est pas entièrement gai. Il se fait réellement ; c’est pourquoi je ne l’écrirai pas. Paille de Blé ! Terrible fille ! Aussi redoutable qu’adorable. Mais cela je l’ai toujours su ; et je t’aime toute. Ton Alain qui t’adore.

# 25 juin 1929 au soir

NAF 14232/71-72

Mardi soir, à la brasserie, dans notre petit coin.

Tu vois que j’abuse ; tu risques d’avoir trois lettres à la fois. Mais c’est mon seul bonheur ! Hélas l’ingrate qui s’en va si loin ! Mais j’efface toute mélancolie. Je suis toujours transporté quand je pense à cette dépêche bleue que je porte sur mon cœur. Je me dis : « C’est ma Gabrielle toute ». Et tu sais si je l’aime, ce cœur bondissant. Toi je t’adore, cher petit bout (comme tu disais) ; tu es mon bébé chéri. Et par-dessus cette longue distance je veux encore te consoler de tout et même te faire sourire. Je vois tes beaux yeux ! Remarque que j’ai trouvé un papier qui ressemble un peu au tien, et j’en suis ravi. Tu vois si je suis enfant. Mais, donne un grand baiser, et venons aux affaires. D’abord tu trouveras une autre lettre dans cette enveloppe, ce qui t’annonce que j’ai vu Jeanne tout à l’heure. Je lui ai dit simplement que j’avais des nouvelles, fraîches mais courtes, d’où il résultait que tu n’avais pas le temps d’écrire etc. C’est elle qui m’a donné cette lettre.

Tantôt à 15h réunion rue Saint-Antoine devant un coffre-fort qui s’est trouvé vide, comme on savait. Mais le clerc avait apporté son dossier, et je lui ai bien donné quarante signatures ! J’ai vu les têtes d’héritiers, saluant très bas, et moi j’étais très rive gauche et très poëte ! C’était assez rigolo. Mais Me Viénot a été régence. Il a engagé la conversation sur ce thème : « Quel nouveau succès de librairie préparez-vous ? » Tu devines la suite, et tu aurais bien ri. Naturellement tout ce monde a demandé de tes nouvelles et m’a chargé de messages pour toi. Je grillais d’envie de leur dire : « çà va. Quand elle n’a pas le temps de m’écrire elle me câble ». Mais il ne faut jamais mystifier les gens de province. J’ai répondu très convenablement. Et même j’ai dit à Me Viénot qu’il n’avait pas besoin de t’écrire, attendu que je t’écrivais ce soir même. Et voici les communications officielles. La mise en vente a eu lieu mardi dernier ; il ne s’est pas présenté d’acheteurs. Nous avons décidé de laisser passer les vacances et de recommencer. Je ne sais pas s’il faudra encore dépenser 10000 Frs de publicité. Peut-être ! Mais enfin cette petite affaire n’est pas celle qui doit maintenant t’intéresser. Et regarde-moi bine, ma romantique ; il s’agit d’être sérieuse et de penser à la main-d’œuvre, aux modèles, etc. Car, si tu n’obtiens pas un ébouriffant succès, moi je ne t’aimerai plus ! (Penses-tu ?) Je veux seulement te faire rire. Je suis effrayé du travail que tu as à faire ; heureusement que la tête est forte. Mais je suis tellement fier de toi ! Je voulais dire à tous, y compris Mr Haudouin, que j’avais un *câble de pur amour*. Finalement, comme tu penses bien, je ne l’ai dit personne. Le notaire m’a aussi parlé de ton oncle ; je lui ai signalé, comme il s’intéressait à ces choses, la *Critique musicale* de *la Victoire*. Ici j’ai manœuvré prudemment, car il est clair que toutes ces commères enragent de n’y rien comprendre. Enfin ils m’ont bien regardé ; ils me reconnaîtront. J’ai dit notamment à cette brute de R.L. : « Elle est maintenant en plein dans les affaires, sans une minute de répit etc. ». Il en ouvrait des yeux ! Mais dans tout cela j’avais l’air d’un Mr tout à fait indifférent et en même temps très affectueux pour toi. Tu connais ce genre de mystification. Tu y excelles. Je t’assure que cela m’a fait passer un bon moment. J’aime bien aussi passer une demi-heure avec Jeanne, comme dans un abri où je fus si heureux. Mais çà, c’est un peu moins gai. Et Jeanne elle-même ne s’arrange pas trop de cette vie-là. Je la pousse à retourner avec toi etc. Mais ces propos eux-mêmes, quand on y réfléchit, vous glacent le cœur. Ainsi çà recommencera ! Mais bast ! Mon cœur a senti l’amour vrai. Il n’y a qu’à voir venir, un jour après l’autre. Et toi, dès que tu pourras écrire, ce ne sera jamais assez ; car je voudrais savoir tout, tout ! Mais aussi je comprends bien que le temps te manque. Mais de toute façon tu n’as plus à te soucier de mon humeur. Avec une belle foi tu as multiplié les grâces du cœur pour moi, sans te laisser rebuter et tu as gagné ; sache bien aussi qu’aucune de ces grâces n’a été méconnue ni perdue. Je sais ce que j’aime. Et du reste jamais l’amour n’a vacillé en moi. Donc je nage comme un Éternel, sans m’occuper de la neige de ces terribles années ; je sais que tu adoreras un par un tous les cheveux blancs que tu m’auras faits. Et mon cœur bondit ; et je suis aussi fier qu’un roi. Aujourd’hui à deux heures j’ai vu arriver le peintre R. accompagné de sa demoiselle de compagnie (cette blonde tu sais) : il venait me dire que Mand’l avait conclu avec Gallimard pour la traduction allemande de *Mars*, et en sauvegardant mes intérêts (??). Ils m’ont trouvé vêtu d’une blouse assez crasseuse, et les cheveux ébouriffés (ton Footitt !!). Je t’adore ; je te serre tendrement contre moi. Ton amant, ton Alain qui t’adore…

Note : pour éviter l’excès de poids je me permets de tirer la lettre de l’enveloppe, naturellement sans regarder. Baisers à toi secrète ! Chut !

# 28 juin 1929

NAF 14232/73-74

Vendredi matin 28 juin 29.

Vois-tu, ma chérie, je suis encore à t’écrire, malgré mes résolutions. Ce qui me décide (c’est le plaisir), c’est que la lettre que j’aurais écrite ce soir ne pourrait partir demain. Il est vrai qu’il y en a une autre et même deux (en comptant la carte ridicule) pour ce courrier-ci. Mais n’est-il pas sage de faire ce qui plaît, quand il y a si peu de choses qui plaisent. Naturellement j’espère bien que *L’Île-de-France*,qui a amené Mme Assolant, m’aura apporté une lettre ; mais s’il n’y en a pas, je te jure que je prendrai bien cela ; et je crois que maintenant je serai un amant plus digne d’être aimé. J’ai eu de tes nouvelles mardi par Jeanne, et j’ai très bien compris que le travail est en train, qu’avec cela tu as ton linge à toi et ta cuisine (sans doute du soir seulement) ; et cela vaut mieux ; cela assure le sommeil ; et je ne veux pas qu’une lettre soit une fatigue pour toi. Je respecte le travail ; et même j’ai de l’enthousiasme en pensant à tout ce que tu vas faire. ET j’ai bien annoncé à Jeanne que tu ne reviendrais pas par ennui, que tu réussirais plus que brillamment, et qu’elle qu’elle devait apprendre un peu d’anglais pour retourner avec toi ! Tu vois où j’en suis. Elle m’a dit : « Vous espériez peut-être qu’elle reviendrait bientôt ». J’ai dit : « Çà non ! Je ne veux pas qu’elle revienne de triste humeur, obligée de chercher une place ici etc. Il faut faire ce qu’on fait etc. ». Après quoi j’ai filé, parce que vraiment cette maison avec ce phonographe et ce cabinet de toilette (je me vois toujours ouvrant la porte et venant t’ennuyer !), tout cela n’est pas encore sain pour moi. Là est la limite de ma vertu. AU contraire les petites choses que je fais pour toi me ravissent. Mercredi en sortant du lycée à 10h30 j’ai filé en taxi chez le notaire pour lui remettre le mémoire de l’architecte, qui reste à payer. Ensuite je suis revenu à pied par la rue Montmartre (la plus belle des rues à mon goût) et à travers les Halles jusqu’à la Brasserie, où j’ai déjeuné gaiement. Il me semble alors que je suis tout près de toi. Je t’adore. Tu vois donc le changement, qui vient de ce que je te sens active, organisant, inventant ; pourvu que de temps en temps tu m’en écrives quelque chose (tout m’intéresse) je peux tenir ; maintenant j’en répondrais. Il ne s’agit que d’aimer assez, et çà y est. Donne tes beaux yeux, que je les bise !

J’ai fait encore d’autres réflexions, bien utiles aussi pour mon humeur et donc pour la tienne. Il s’agit de la santé de la personne que tu sais, qui est âgée, fragile, fatiguée (répercussions peut-être aussi de ces deux mois orageux ; car je ne pouvais pas être bon). Il faut pourtant être bon ; il y a un degré de maladie où on se trouve lié et sans liberté. C’est déjà arrivé une fois, au temps où la rue de Rennes seule nous séparait ; et je crus bien qu’elle s’élargirait… C’étaient de mauvaises heures ; car, quand tu avais de l’humeur contre moi, je ne pouvais pas t’en vouloir ; mais au contraire je t’aimais encore plus de me pardonner (ta main sur la mienne tu te souviens…).Et ces temps de vacances, qui approchent, peut-être la nécessité pour elle de prendre un congé et d’aller d’avance à la mer (remède jusqu’ici excellent…) tout cela me faisait revivre des heures douloureuses, et même pires que maintenant ; parce qu’alors je pensais que tu étais fâchée, et que tu avais mille fois raison, que tu ne pouvais pas savoir comme je t’aimais, que la seule manière de te le prouver était une vilaine action etc. Ce sont des heures que j’oublie (et nous savions les oublier !) mais le cours de l’année ramène ces souvenirs, qui sont pires que tout. Alors je comprends mieux. Tout est naturel et explicable. Il est clair que la première idée de l’Amérique est venue dans ces mauvaises heures, et que ce n’était pas seulement comme plat de punition, mais encore bien plutôt pour t’épargner et m’épargner cette menace de rupture. Car tu te disais : si nous rompons par l’éloignement, eh bien c’est qu’il n’aime pas assez ; et qu’il soit libre. Ou s’il m’aime assez (ce qu’alors je saurai) ce sera du moins la paix du cœur pour tous les deux. Après cela est venue l’occasion (rare) et les calculs de l’avenir ; ce qui est assez naturel, et ne m’intéresse pas moins que toi (car tout ce que tu m’as dit et écrit des difficultés, des situations si vite diminuées, de l’humiliation etc., tout cela m’a touché plus que tu ne crois). Mais je n’avais pas aux premiers temps le pouvoir de réfléchir assez et d’arranger tout çà ensemble. Et enfin, quad tu regrettais déjà, quand tu m’as tout à fait connu (c’est pourtant un bonheur pour toi comme pour moi), l’affaire était faite, et le destin nous tenait. En sorte que, par ces réflexions (conversation imaginaire et continuelle avec toi), j’ai effacé toute trace de colère et de rancune ; tout cela était injuste ; et je sais que tu me l’as déjà pardonné (avoue que cela t’était plus facile qu’à moi). J’avoue de mon côté que tu as une grandeur de cœur que je n’ai jamais méconnue, tu le sais. Alors je crois que je vais être un vrai amour pour toi, c’est-à-dire quelque chose d’invraisemblable dans cette nature violente, orgueilleuse, indomptable qui a trouvé moyen de te plaire (voyez-vous çà ?). Maintenant je dois dire que le dévouement tout simple de Jeanne m’a instruit aussi ; elle obéit au mieux et elle s’arrange (elle m’a montré ses photos, dont une seulement est acceptable, et qu’elle t’enverra peut-être. C’est à la suite de çà que je lui ai parlé de l’Amérique et de ce qu’elle pourrait y faire pour toi. « Trouvez un Engliche, lui ai-je dit, et apprenez les phrases usuelles ». Tu penses bien qu’elle secouait les oreilles comme une mule). Enfin tu vois j’ai enfin pris le mouvement juste. Et j’espère m’y maintenir. Et naturellement je me suis mis à penser à deux livres (en dehors du *Commentaire*) ; d’autant qu’il est certain que j’aurai beaucoup moins de travail l’an prochain. Et de l’avenir je ne pense rien, parce que nul ne le connaît, si ce n’est que je t’aimerai, et que je trouverai passage vers toi de toute façon. Dès que tu auras le pied en France, cela c’est juré avec le reste. Ce que j’ai craint de moi, ce n’est pas de ne pas pouvoir, c’est de ne pas vouloir, de jurer en sens inverse, ce qui était le pire malheur de tout (pire que de mourir). Car (tu es bâtie pour comprendre cela) je suis plus prompt à tout rompre qu’à me résigner, et rien ne m’est plus difficile que la patience et l’attente. Aussi maintenant que je me retrouve, c’est une sorte de bonheur nouveau de penser à toi, de t’aimer, de songer à ce que tu fais… La plus grande souffrance, c’est d’être irrité contre ce qu’on aime. Maintenant je ne vois qu’un trésor au monde, c’est cette femme que j’adore, toute mince et de noir vêtue, avec ses grands yeux battus de larmes (sur la place du Panthéon, sur le trottoir de la rue Royale) ; et si je lui plais, tout est bien. Ma chérie, voilà une confession bien sérieuse ; je crois avoir ta tête dorée sur mon épaule, et tes beaux yeux tout près de mes lèvres. Et je crois sentir aussi tes jambes de danseuse et tout ton corps chéri… Ce qui change mes idées, mais encore en mieux ; car les souvenirs sont si beaux, si parfaits que je suis encore enviable, et je n’envie personne. En foi de quoi je te remets dans ce papier des pétales de la rose de Teplitz, rouge et parfumée, emblème de nos rouges amours, pleins de parfum et de sang impétueux. Donne un grand baiser, mon amour adoré ; et pense avec bonheur à ton ALAIN.

# 28 juin 1929 soir

NAF 14232/75-76

Vendredi soir 28 Juin à la Brasserie.

Chérie les journaux rappellent que c’est l’anniversaire, le 10e, de la paix ; mais ce n’est pas à la paix que je pense, c’est à quelque chose qui m’a plus touché même que la guerre. Souviens-toi. Tu ne peux pas dire que je ne t’aimais pas comme maintenant je t’aime. Les souvenirs sont plus forts que tout. Rien ne peut les changer. Je voudrais te tenir sur mon épaule.

J’ai reçu de Jules Romains son livre *Quand le navire*... Le titre même t’indique que ce n’est pas un livre pour nous ; il n’y est question que de bateaux et de séparation. Néanmoins je le lis ; et je voudrais que tu le lises. Mais tout çà suppose que tu aies du temps, et il est évident que tu n’en as pas. Ne te fais pas de souci. Je t’ordonne seulement de n’être pas malade ; tu n’en as pas le droit. Et souviens-toi que tu m’appartiens depuis l’ongle du pied (je crois le sentir) jusqu’à tes cheveux dorés que j’aime. Ne t’inquiète pas du reste ; moi je suis à la brasserie, je fume mon cigare, et je suis maintenant un homme. Je n’ai plus cet œil de poisson cuit…

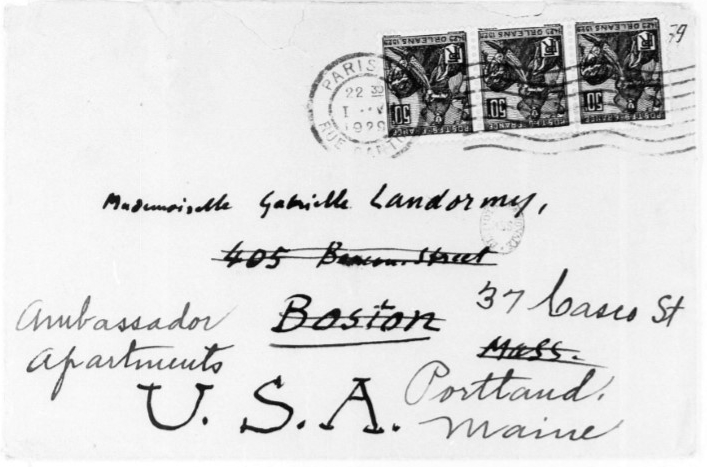
Je commence à jouer de la musique ; je te l’envoie à travers l’espace ; mais j’attends en vain la caresse folle dans l’oreille et le pliant de ta taille amoureuse, et tes yeux agrandis. J’avais rêvé (mais les rêves sont fous) que nous travaillerions en même temps les mêmes fugues. Mais il est bien question de cela. Je comprends que tu en es au point où il faut donner dix impulsions en même temps. Quand çà sera parti, tu auras peut-être un peu plus de temps. Et tout çà c’est du rêve. On ne gagne pas d’argent à se tourner les pouces. Et tu es un petit homme plein de feu et d’énergie. J’aime çà ! Je te répète tout le temps la même chose, que je t’aime. Mais je suppose que çà ne t’ennuie pas. Et moi ? De quoi est-ce que je me plaindrais. Après le premier plaisir, qui est de te voir, vient le plaisir de penser à toi ; et celui-là je l’ai ; je m’en saoule. Je dois avoir l’air d’une sorte de poète qui voit des choses dans la fumée. Et c’est vrai. Mais ce soir je suis trop paresseux pour faire des vers. Je pense seulement à l’amazone en béret blanc, et en jupe blanche, qui m’entraînait vers le sommet rocheux… Il me plait de n’être pas indigne de cette femme-là. Je t’adore, et je te le dis cent fois. C’est bien audacieux ; on dit que l’amour vit d’incertitude. Et voilà pourquoi cette vache d’*Ile de France* ne m’a rien apporté. Mais çà ne me fait rien. Je suis établi maintenant dans la confiance absolue. Et toi aussi, je pense. Ou alors çà ne servirait à rien d’être malheureux. Ce qu’il y a dans le livre de Romains, c’est sur New York, presque les mêmes choses que tu m’as écrites. Et évidemment j’aimerais bien avoir tes réflexions sur toutes choses. Mais quand je pense que tu as à envoyer des instructions à Jeanne et encore des topos à ta famille, je te dis : écris-moi un mot de temps en temps, et ajournons les détails à des temps meilleurs ; si tu obéissais à une contrainte quelconque en m’écrivant, je ne m’en consolerais pas. Tu te souviens, comme je savais bien attendre. Les petites choses ne me font rien. Ce qui importait, c’est que j’arrange les choses dans ma tête de façon à n’être pas injuste envers toi ; et cela j’y arrive, comme ma lettre de ce matin te l’explique assez. Le reste s’exprime mieux par e contact et la méthode que les menhirs nous enseignent. Et toi tu as pris soin que le menhir fût dirigé vers le ciel (je te vois rire). En effet le contraire eût été absurde en ce lieu-là. Je suppose que tu as encore la sensation ; pour moi elle est présente et même indiscrète…

Tu es une fameuse gosse, et enfin tu es ma femme, comme tu l’as dit, c’est-à-dire le complément exacte et parfait d’une espèce d’artiste et d’une graine de pirate (ta nuque !). Mais tu me trouves prétentieux, je le vois bien, et tu voudrais faire la coquette. Ce n’est plus le temps, ma chérie. Maintenant il faut aimer, et dire qu’on aime. On n’a pas le temps de battre des cils. Il faut être sûrs l’un de l’autre absolument ; sans quoi comment vivre ? Cela te sauvera dans ce pays où tu es perdue et exilée. Mais non pas seule, puisque je t’écris à tour de bras.

Les affaires entre la France et l’Amérique se gâtent un peu. La Chambre unanime pour ne pas payer, c’est effrayant. J’espère que l’opinion là-bas restera indifférente. Il est clair que les *stocks* sont une volerie (10 milliards de francs). Klotz, qui en est l’auteur responsable, est en prison comme tu sais ; mais au lieu de plaider cela, on s’emballe, on refuse toutes les dettes (ou on en a l’air) ; enfin c’est l’union enthousiaste, comme aux jours de la guerre. Raison de plus, si les affaires doivent se trouver un peu étranglées entre les deux pays, pour te féliciter d’être là-bas. Mais je te le dis à l’oreille, c’est tout de même bien dur… Seulement je t’aime, et ce que tu veux est bien. Je me réjouis de penser aux fines lingeries que tu recevras d’ici. Les acheteuses peuvent toujours en chercher autant ! C’est là ta force ; c’est l’inédit, l’inimitable. L’Amérique ne sait jamais l’inventer, mais elle sait le reconnaître et le payer ; ce qui nous promet du vin blanc à Korn Ar Hoat et autre chose aussi… Je t’adore. Prends mon baiser et sois heureuse un moment. Ton ALAIN.

# 1er juillet 1929

NAF 14232/77-7



Lundi 1er Juillet soir, au coin à droite au fond de la brasserie.

Cette fois c’est une rose thé qui ressemblait tellement à ta peau que je n’ai pu me retenir de la baiser et de la porter sur mon cœur toute la journée. Ce matin je n’ai pu t’écrire ; rhumatisme au poignet. Il faut te dire qu’ici nous avons pluies et temps frais, avec de beaux moments. Les douleurs vont et viennent ; mais j’ai suivi tes conseils et je m’en trouve bien. Chérie adorée, tu vois si je t’aime ; je t’obéis comme un enfant.

Non, ne regrette pas. Il n’y a rien à regretter. Tout cela devait être, et tu n’en es pas plus l’auteur que moi. Tu peux m’en croire. La passion et le désespoir ne me portaient que trop à t’accuser. Mais cela ne tient pas. Du jour où nous nous sommes aimés (Le sanglier. Ah Dieux !) il était sûr, par la situation même, que nous aurions de durs moments. Mais qui y pensait ? On se jette à l’amour ; on ne délibère pas. Cependant il était inévitable que j’allasse à la mer etc. et que tu souffres, et que je souffre. Et, de fil en aiguille, la pire épreuve est venue ; nous ne pouvions y échapper ; tout concourait ; c’est une chose qui j’ai fini par bien comprendre, et çà m’a tiré du désespoir. Ainsi tâche d’être à la hauteur, et de tirer le meilleur parti d’une étrange situation : deux amants qui s’aiment depuis vingt ans, sans ombre de lassitude ou seulement d’habitude, et qui se séparent par une fatalité juste au moment où l’amour est arrivé au plus parfait moment. Personne n’y comprendrait rien ; mais, nous, nous comprenons très bien ; et ne va pas à ton tour penser là-dessus des choses fausses. Car, comme tu m’écris, l’amour, le plus bel amour, le plus complet, voilà la vérité ; et tout le reste est faux. Nous sommes comme pendant la guerre, et même c’est encore moins pire. Il s’agit de tenir. Tout à l’heure je me voyais dans la glace en face ; voilà un homme éprouvé, mais c’est encore un homme. Le cou est solide, et le menton aussi. Et quant aux rides de chagrin tu les adoreras, elles sont à toi. Ainsi je fume mon cigare avec une satisfaction étrange qui me rappelle certains moments de la guerre, où on prenait son parti de tout. Mais fourre toi dans la tête que comme je t’aimais à Morgat (et tu le sais !) je t’aime encore à cette heure, tout prêt pour toi, tout à toi. Tu ne dois pas oublier cela. Et tu dois te consoler de tout. Même de cette chaleur Bostonienne. Quant au départ pour la mer bretonne, je t’en ai parlé déjà ; et il faut compter que le 25 Juillet j’y partirai ; car probablement on m’attendra là-bas, tellement la fatigue presse ; et je t’assure que ce ne sont pas des phrases ; je me suis demandé une fois si cela n’allait pas filer tout à fait. Il y a des moments pénibles. Mais c’est une bonne chose d’être possédé par une idée fixe (Toi !!). Le reste est pris bien plus facilement. Mais sois tranquille. Je n’ai jamais rien souhaité qui repose sur le malheur des autres. Nous avons eu tant de bonheur que nous pouvons bien être éprouvés un petit peu ! (Un petit peu !!). Toute cette histoire depuis deux mois est terrible. Le bateau, ces lettres désespérées (des deux côtés) ces larmes rongeantes. Enfin c’est vivre. Cela est tellement à l’opposé de l’ennui ; je t’ai déjà dit ma joie délirante en recevant ton câble (mais il ne faut pas recommencer ; c’est tellement fou). Cherchant moi aussi quelque folie à faire, j’ai voulu savoir (c’est bien la première fois) quel jour est la St Gabrielle, et je n’ai rien trouvé sur aucun calendrier. Voilà bien ma chance. Je suppose que c’est une date d’archanges ou quelque chose comme cela. Si tu peux me renseigner, tu me feras plaisir. Mais pour le moment je pense seulement que tu vas aller en un pays plus montagneux, et travailler à ton gré. Cela ne m’empêchera point de t’écrire ; mais il faudra compter des délais en plus ; car il te faut quinze jours pour me faire connaître tes changements d’adresse ! Eh oui comme tu dis, tu as choisi une belle distance ! Mais tu n’as rien choisi, ma mignonne. Ou plutôt si. Tu as choisi un homme qui te réservait bien des embêtements, en compensation d’un amour que j’ose dire parfait, et unique dans sa vie. C’est encore une chose qu’on peut choisir. Et tu sais que je t’en dis autant et plus. Alors ? Alors il s’agit d’aimer et de patienter. Nous savons qu’il y a des moments qui paient tout. Je t’adore ma rose-thé chérie (et remarque comme je t’écris, quels kilomètres de papier !). Mais j’écrirais encore deux fois plus que je ne te dirais pas assez comme j’adore nos souvenirs, nos étreintes, cette folie ailée quand je te voyais, du plus loin que je te voyais. Ce sera tellement pareil !! Je courrai à toi comme un gosse. Je ne penserai seulement pas à toutes ces rides aux yeux et à ces cheveux blancs. Et toi tu ne les verras pas. Ce sera peut-être ici même, et on croira avoir rêvé. Ne lis pas *Quand le navire.* Je l’ai fini ; çà tourne à l’idiot. Il prétend qu’à force de vouloir on pourrait retrouver la *présence réelle.* Hélas ! Hélas ! On sait justement que c’est la seule chose impossible. 5000 kilomètres sont quelque chose ! L’amour peut tout : mais l’amour ne peut nier l’absence. Tu es ici ; tu es en moi. Mais tu n’es pas à côté de moi. J’ai mangé d’excellentes fraises, mais…

Effrayant de penser que tu fais encore ta cuisine. Tu devrais lire chaque jour deux pages de Stendhal. Mais je déciderai Jeanne à t’accompagner (tout cela me perce le cœur). S’il le faut je lui apprendrai l’anglais, moi qui ne le sais pas ! Mais ne prophétisons point ! Nul ne connaît l’avenir ; si ce n’est que je t’aimerai ; mais où et comment ? Il faut vivre un jour après l’autre. Je me roule en ta peau de rose-thé, en ton parfum enivrant comme un bourdon dans une rose ! Je t’adore, ma femme chérie, ton ALAIN à toi.

# 2 juillet 1929

NAF 14232/80-81

Mardi soir à la brasserie 7h15. Dans le petit coin derrière le paravent.

Ma chère Gabrielle. Me voilà en retard un peu, avec une conférence mal préparée ; il y aura des trous et du bafouillage ; il faut çà. Mais j’ai des affaires à traiter ! (tu ris de cette emphase). D’abord un oubli. Hier dans cette énorme lettre, que t’ai-je dit ? Je t’ai envoyé un morceau de Wuillermoz sans autre explication. L’article n’était pas bien intéressant, mais je t’ai envoyé la fin, à cause de Darius (toujours le même refrain). Et ce soir je traite de la musique (en une seule leçon). Et tantôt j’ai joué des fugues, et c’est ainsi que je me suis trouvé un peu pris par l’heure. Maintenant c’est le tour de René Levasseur qui 1° me demande de l’approuver sur le projet suivant. Le locataire de l’usine demande à quelles conditions on lui renouvellera la location. R.L. dit qu’il faut profiter de l’occasion pour tenter de lui vendre l’usine. Tu vois les raisons. J’approuve. – En second lieu il me rappelle un compte (de légataire). Il s’agit de dépenses (comme affiches en cabiot) et de recettes, comme termes reçus, vente de la tapisserie du salon (4000), au total, avoir commun 6419 frs dont ta part est 1511,45. Je lui dis de faire passer cette somme au compte 7730 ou de m’envoyer un chèque. Je donnerai sa lettre à Jeanne pour le coffre. Il faudra aussi que j’aille un de ces jours voir où en est ton compte, et je te l’écrirai.

Je viens au câble si mignon. Je m’étais interdit d’en attendre un. Il est évident que nous ne devons pas en faire une habitude. Mais devine bien que tu as saisi avec enthousiasme l’occasion du Boléro. J’ai eu ce *cable-letter* ce matin à 10h mardi. Tu penses si j’ai bondi chez Durand, et de là à la poste de la rue de l’Arcade. Bref j’ai attrapé le bateau de demain (le *Rochambeau*) ; je ne pouvais guère aller plus vite et j’étais assez content de moi. Je pensais au jour où tu expédiais par machiniste du je ne sais quoi et buffetier la serviette oubliée par ton oncle. Ce jour-là je t’ai admirée (sans d’ailleurs être étonné. Je connaissais cette fille étonnante). Je ne sais si je te l’ai dit. Je n’ai pas dit assez de choses. Enfin j’ai été content de gagner un bateau. C’est qu’il n’y en a guère maintenant. Il y a un allemand demain aussi, mais rien du tout d’ici à l’autre mercredi ! C’est infâme. Bon. Maintenant après l’exécution j’ai eu le temps de m’interroger. *Partition*? Cela n’a pas deux sens. Mais voulais-tu dire l’ensemble des parties tel que le chef d’orchestre l’a sous les yeux ? C’est cela que tu vas recevoir. J’ai exécuté d’abord l’ordre tel quel. Maintenant je me demande ce que tu pourras faire de cela. À moins que votre petit orchestre… Mais il faut savoir qu’il est défendu de faire une réduction même manuscrite, sans des amendes énormes. Et peut-être as-tu voulu me demander la réduction pour piano. Ne t’en fais pas. Mets-toi dans la tête que courir pour ton service c’est une charité pour moi ; te rends-tu compte de ce qu’est cette vie qui n’a de plaisir qu’en idée. Agir c’est bon. Et la dépense non plus n’est rien. Cela ne m’empêchera pas d’envoyer la partie pour piano au bateau suivant. Mais comment faire ? Si j’ai mal compris, tu vas te faire de la bile, et je n’y peux rien. Il aurait fallu un câble énorme pour expliquer tout çà. Et cette lettre arrivera trop tard. Sache pourtant que si tu regrettes le dérangement pour moi, *tu te trompes*. Sache-le bien. Donne-moi du travail. J’avais rêvé d’être courtier en lingerie pour toi. Et sans rire. JE dis comme toi : il faut tâcher de vivre. Chacun de nous a ses difficultés ; je connais les tiennes. Je ne changerais pas avec toi. Enfin, mettons que c’est égal. Maintenant ce qui m’occupe pour toi est bon. Tu sais bien comme je travaille vite ; et j’ai toujours du temps. Ainsi jure-moi bien que tu n’as pas de regrets (si je me suis trompé) et que tu saisiras encore dans l’avenir l’occasion de m’envoyer une douce pensée et de me faire rouler en taxi. Comprends-tu, et me crois-tu ? Je vais maintenant dîner. Potage, choucroute, pomme. Simplifions. Je me travaille pour arriver à ne pas trouve trop embêtant ce discours public où il manque Clélia. Que veux-tu ? Je lis en ce moment du Stendhal (*Mémoires etc.*) Il était à Paris vers 1826 exactement dans le même état. Il ne pensait qu’à une chose, ou plutôt à une personne. Ce soir ce n’est pas Valise. Néanmoins je tiens à te dire que je mêle imprudemment la terrible Oriane à notre tranquille amitié. Mais tu te débrouilleras. Tout ce qui m’enlève à la stérile rêverie est bon, et c’est en cela que tu peux m’aider. Si je ne t’avais pas, précieuse, unique amie ! ! Maintenant à table !

Après le potage ! Eh bien c’est pareil. Il n’y a pas de progrès. Au fond çà vaut mieux que le vide (que j’ai craint un moment). Ce sont des sentiments et des pensées pleins de force, toujours trop émouvants (l’anxiété qui ne cesse jamais, tu l’annonçais bien. Tu l’éprouvais à Morgat au temps des régates. C’est comme si on avait peur, sans savoir de quoi). Enfin cela remplit la vie merveilleusement. Impossible de s’ennuyer jamais. La simple question : quelle heure est-il ? est passionnante. Ce côté de la question, tu ne peux pas le comprendre. À chacun ses misères. Au fond pourtant ce sont les miennes (à moi la choucroute et que n’es-tu dans ce petit coin !). C’est çà que je voudrais. C’est çà qui me consolerait de mes autres malheurs. Il ne me faudrait que çà. Un petit coin avec toi pour examiner les affaires, les incidents… Enfin tu te souviens. C’est là que tes ennuis étaient ramenés à leur vraie grandeur. Si seulement j’étais là-bas, t’attendant une fois de temps en temps dans quelque brasserie, écrivant des vers et fumant d’innombrables pipes, ou bien pêchant à la ligne dans ce fleuve (comme je disais). Mais un pirate est une chose redoutable, même quand il pêche à la ligne (je te vois rire, et je sais que la peur n’est pas ton défaut ; le malheur c’est qu’elle n’est pas le mien). Mais non ! Amitié est encore amitié. Cela c’est juré et c’est au-dessus de tout (serment de Morgat, comme serment du Grütli dans *Guillaume Tell*). Je suis en train de cogner pour ma pomme, car l’heure marche. Et je vais leur verser un tonneau de mélancolie. Ils vont voir çà ! Le comique c’est qu’on voit très bien que je m’en fiche. Alors ? Énigme. Cruelle énigme ! Je connais quelqu’un qui a mystifié toute la terre (sauf un) et qui continue. Çà peut être très triste. Mais aujourd’hui pour moi c’est fil et coton. Entre deux. Tu ne trouves pas que c’est un peu long, cette histoire-là ? Mais enfin le métier est bien fort, et ce terrible pirate (voir la nuque) fait en somme un fonctionnaire assez tranquille. Déjà çà a fait un soldat très obéissant. Et toi-même ? Tu es une bonne fille ; bien tranquille, bien contente ! Et qui s’intéresse à la musique de Ravel ; cette petite grenouille étique ! On ferait sauter tout çà en l’air et les musiciens avec. Et on ne fait rien du tout parce qu’il y a Morgat et des choses qui paient tout. Ne crois-tu pas ? Ton Dick.

J’espère que cette lettre écrite en 4e vitesse va te faire rire un peu et te rappeler tes sabots du Morvan. Existons-nous ? Voilà la question.

D.

# 2 juillet 1929 ?

NAF 14232/118-119

Mardi soir à la Brasserie.

Ma chérie j’ai mangé du poulet, j’ai bu du Bordeaux rouge (vin de bécasse), j’ai mangé des fraises des bois. Tout çà pour me donner du ton ! C’est que j’ai vu Jeanne à 7h et c’est toujours un peu triste. Mais je veux réagir ! Quel bonheur hier soir ; j’ai trouvé, en rentrant par le O (après avoir vu passer l’insolent G !) encore une lettre de toi, et délicieuse (je veux dire plus longue, car tout est bon). Je l’ouvre ici même et je la relis. D’abord je te défends de mourir, même de chaleur ; et c’est entendu que tu m’obéis dès que je daigne commander. Malheureusement peut-être je ne daigne pas assez souvent. Au fond je te laisse tout faire, jusqu’à prendre des bateaux insensés ! Si j’avais eu moins de mollesse, tu serais peut-être ici ; en tout cas tu ne serais pas loin, et je n’aurais qu’à monter trois étages que je connais bien pour arriver à un petit dodo que je connais encore mieux, et où j’attendrais que tes effusions de famille soient finies (!!!). Tu vois ; j’ai juré de te faire bondir. Je t’adore. Je pense que quand tu bondis tes belles jambes font des combinaisons délicieuses… Ici parenthèse. J’ai dit à Jeanne que je te ferais rire. Jeanne a acheté du tissu éponge pour me faire encore des serviettes. Naturellement elle a acheté ce qu’il y a de mieux (49 frs le mètre) et je suis bien content qu’elle travaille enfin pour moi, au lieu de travailler toujours pour le Cherche-Midi ! À ce propos je lui ai conseillé une fois de plus de cherche un Angliche afin de se préparer à partir (par le *De Grasse*, naturellement) à une date indéterminée, afin de te faire ton repassage et ta cuisine, sans compter des jours (à fils tirés) très bien payés. Elle ne dit pas non ! Je l’aurai ! Fermez la parenthèse. Un baiser !

Ensuite tu te moques du Vésinet, où il fait frais ; c’est pourtant vrai. Et jamais il ne pleut quand je suis dehors. Et j’ai un toit neuf et une cheminée neuve. Ah oui ! Je voudrais bien t’entendre là-dessus ! Çà me rappelle la rue du Mont Thabor et Mr Ozouf. Avoue que tout çà était bien charmant, et que nous le savons mieux que jamais maintenant ! Aussi il n’est plus question de se fâcher. Tu disais : Ah tu arranges çà comme çà, toi ; il me semble entendre ta voix et voir tes yeux si tendres, rieurs, moqueurs un peu, mais en apparence. Je savais bien ce que cela promettait : une petite chatouille sous le bras, et puis… La grande p… étalée et s’offrant au plaisir. Mais il est à peine supportable de penser à ces choses ; on redeviendrait comme à la guerre, un peu mieux. Mais maintenant je suis chaste !! Et ce n’est pas toujours commode. Tu m’en diras autant ! Et zut pour l’Amérique. Et cependant (comme je disais à Jeanne) je veux que tu réussisses, que tu ne t’ennuies pas, et que tu te montres grande artiste. À cette condition je te ferai encore des vers. (Une chose à remarquer en passant d’après *l’Intran*. P.S. est malade et ne donne pas son feuilleton… Ce sont des choses vraisemblables ; l’aspect était un peu diabétique). Au sujet de l’*Intran*, notre ami le marchand m’a dit hier : « Elle n’est pas malade, la demoiselle » ? J’ai répondu en levant les bras : « Elle est en Amérique ». Il s’est enfui épouvanté. Il y avait de quoi. Mais moi, en dehors de la peine que j’ai, je trouve çà curieux, remarquable, et tout à fait en accord avec ton caractère aussi inflexible que tendre. Et je t’adore comme çà. Je ne voudrais pas changer un cheveu de ma gosse chérie ! Je continue. Je n’ai plus rien à *écarter*, maintenant, parce que je comprends très bien tout çà, et l’origine de nos malheurs, qui sont bien plus ma faute que la tienne. Ah ! À propos de Jeanne, j’ai le souci comme toi qu’elle ne manque pas d’argent, mais elle semble tout à fait tranquille. Le Cherche-Midi l’a payée etc. – Ah mais oui, ce que tu dis, je le sais. Tu ne pouvais attendre (tu avais déjà attendu un brin) ; et surtout tu ne pouvais pas revenir sur une décision ; cela les gens de notre espèce ne le font pas. Quand j’étais à la guerre j’avais tous les mois une occasion toute naturelle de revenir ; et c’était assez pénible. Mais… Enfin tu es ma femme, et je te reconnais. Et c’est une consolation, car enfin si tu étais un numéro vulgaire et faible, çà m’avancerait à quoi, de t’avoir sur cette banquette ? Mais, dis, tu y seras ? Penses-y sans cesse. Pense qu’en une nuit nous pouvons rattraper un mois. Pense à ce que c’est que l’amour parfait. Moi aussi je pense à Morgat, et cela est parfois gênant ; car le menhir, lui, il a tout le ciel, mais… (je te vois rire). Je t’adore ; que cela ne te sorte pas de l’esprit. Tu disais ici une chose : « J’ai eu çà… ». Mais je n’aimais pas j’ai *eu*; tu as, tu auras ; çà ne bougera pas. Tu auras un vieux pirate, voilà tout ; mais ce sera *tellement pareil* comme tu disais. Et non je n’ai pas le droit de me plaindre. Donne ta bouche terrible, dans un long baiser, et dis-moi que tu es à moi. Mais je le sais. Je t’adore ; je te prends toute (tes deux seins dans mes mains…). Ton ALAIN et ton Dick à toi !

# 5 juillet 1929

NAF 14232/82-83

Vendredi matin 5 Juillet 1929.

Chérie adorée, je croyais être à lundi. J’ai le sentiment de temps immenses qui ont passé entre nous ; et cette distance-là est pire que l’autre. Mais qu’y faire ? Depuis que j’ai renoncé à te faire des reproches, les réservant pour moi-même, je tombe dans un état de mélancolie qui n’est pas sans douceur, quelquefois. Je comprends un peu cette idée de poète que la vie n’est qu’un rêve ; cela est presque vrai quand il n’y a plus rien dans l’état présent qui intéresse. Le travail continue, mais ce n’est que préparation à l’examen oral ; cela ne vaut pas la peine d’y penser. Naturellement les imprimeurs font les morts, et le *Commentaire* n’avance plus ; j’oublie ce que je voulais y ajouter ; je me dis que ce livre sera sûrement éreinté (car chacun a son opinion sur un poète) et que c’est une fausse manœuvre. Et puis là-dessus je ris ; qu’est-ce que çà peut me faire, ce que les gens disent ? Et toi ? Que diras-tu ? Surement tu liras avidement, et tu aimeras. Alors, c’est une raison suffisante d’aimer ce travail, puisque je t’aime, charmant visage à moi. Sache que je suis en très bon état, les yeux reposés et tout en équilibre, jouissant de cette saison qui est délicieuse, un peu grise et toutefois assez chaude avec des orages qui font trois gouttes. Pour la santé des autres personnes n’en parlons pas. Ici tous les embêtements possibles, quoique sans réelle inquiétude (peut-être par une espèce d’insensibilité qui m’est venue à l’égard de beaucoup de choses). Toujours est-il que, par l’approche des vacances et tout cela réuni, je suis dans un état de dépendance qui ne me plaît point. Le 15 de ce mois, aussitôt après les prix, j’irai à Paissy voir ma sœur (et aussi la maison vide de la vieille amie). J’y resterai trois ou quatre jours, peut-être la semaine. Je n’aime pas ce voyage, parce que je l’ai trop souvent fait avec des ailes, pensant au retour, où je te trouvais soit à la gare soit à la brasserie. On ne devrait pas aimer ainsi (mais cela n’a point de sens ; on aime parce qu’on aime). Et d’ailleurs c’est faux ; les temps de séparation sont durs ; mais ils signifient quelque chose. Que signifierait la vie sans amour ? Le malheur vaut bien mieux que rien ; et surtout quand il y brille encore un peu d’espérance. Une chose qui m’est pénible, c’est de me voir vieillir. Petit à petit, et près de toi, cela allait ; je sais que tu ne remarques pas ces choses ; tu es assez généreuse pour cela. Mais quand les changements s’accumulent, un an cela fait beaucoup ; cela fait un choc inévitable. Mais enfin je me dis : tant pis. Je suis soumis aux lois communes ; je ne vais pas m’affliger encore de cela ; je sens tellement que ce sera *pareil* (comme à Morgat). Donc j’arrive bien à viser les temps de janvier ou février prochain ; mais pour penser plus loin, le cœur me manque. Et quand je dis à Jeanne qu’elle devra t’accompagner etc. alors cela touche au fond de la tristesse. Je reviens toujours à mon refrain : On ne connait pas l’avenir ; et quand on le voit bien noir c’est signe qu’il sera meilleur qu’on ne croit. Il peut se présenter d’autres situations, dont tu n’avais pas l’idée en France, mais qui peuvent se montrer. Je sais que tu vas te mettre dans ta forte tête (surtout en ce mois de repos) le mécanisme des affaires là-bas, et que rien ne t’échappera. Il te faut du temps, et un peu de loisir pour y penser ; mais, en somme, tu avais saisi bien vite le jeu de la grande couture à Paris. Là-bas le pays est tellement plus grand, la vente doit prendre de telles proportions, que cela est inconcevable ; mais toi qui es dedans tu finiras par y voir quelque chose, et surtout l’amour aidant (qui donne tant d’esprit aux filles). Il faut te garder surtout de devenir machine ; c’était l’effet de la nouveauté et d’une profonde tristesse, au commencement ; et là je ne t’ai guère aidée ; à peine pouvais-je m’aider moi-même. Mais cette espèce de résignation ne peut que produire maux sur maux. Car si tu revenais par ennui, retrouverions-nous jamais la tonique atmosphère d’autrefois, quand je te voyais t’envoler ; et moi-même je me sentais capable de tout. Nous n’avions de souci ni l’un ni l’autre ; et l’amour vit bien dans ce climat d’entreprise et de confiance en soi. C’est pourquoi je ne veux pas que tu restes assise par terre ; et moi non plus je n’y veux pas rester ; je pense à des livres, et je m’y mettrai dès que le métier me laissera un peu de temps ; cela occupera des temps encore plus désertiques… Compte que je serai à paris jusqu’à la fin de ce mois ; compte ensuite vingt jours d’exil ; et surtout ne me mets pas en pénitence plus longtemps ; je suis assez puni maintenant pour toute une vie. J’ai vu que Portland est un peu au nord et probablement assez montagneux ; ce pays est peut-être beau. Tu ne m’as rien dit du rivage de la mer à Boston ; peut-être ne l’as-tu pas vu. Il me plaisait de supposer de grands rochers, enfin quelque chose que tu pourrais aimer ; mais je vois bien que cette Bretonne que j’adore ferme les yeux sur ce qui n’est pas son pays. Au moins, à Portland, tu auras un air plus frais. Et surtout partout pense que je t’aime uniquement. Songe comme tout ce que j’imagine aux instants tristes est faux ! Il en est de même pour toi. Tu trouveras aussi de prétendues raisons de t’attrister, mais fausses ! Méfie-toi aussi de ton imagination. C’est bien assez de la distance ; c’est bien assez de l’absence ; il me semble que je suis maintenant délivré des maux imaginaires ; il en reste assez de réels. Essaie d’être raisonnable de la même manière. Songe que je ne vis que du bonheur de t’aimer et que ta pensée ne me quitte jamais ; que nos souvenirs délicieux sont comme un livre que je relis toujours ; tout m’y ramène. Je te suis fidèle, petite femme, en fait et en pensée. Il faut encore plus ; il faut que je conserve entier l’homme que tu aimes ; car un amoureux couché ce n’est pas tout (c’est beaucoup) ; et c’est pourquoi j’aime tous mes projets de travail. En attendant les livres, tu trouveras déjà quelque écho de toi (si caché que ce soit) dans les *Libres Propos*. Je lisais le dernier numéro hier, et je pensais que dans quinze ou vingt jours tes beaux yeux se poseraient sur les mêmes caractères, interrogeant ces pensées qui sont toutes à toi. Les affaires avec l’Amérique vont s’arranger, après un moment de folie ; c’est toujours mieux pour toi. J’ai sauté de joie quand j’ai vu que tu aimais mes pétales de roses ; cette fois c’est la rose *Alfred Carrière* blanche un peu carnée, avec des ombres qui me rappellent ton cou charmant et tes épaules (le matin) et d’autres charmants secrets que je connais ! Tu peux dire que je les connais… Mais peut-être rien ne vaut la tête bretonne de la républicaine où tout se passait à l’ombre d’une jupe blanche ; je n’y peux penser sans une émotion dont tu devines les effets. A toi toute moi tout ton ALAIN et ton Dick.

# 5 juillet 1929 au soir

NAF 14232/84-85

Vendredi soir 5 Juillet à la brasserie, au coin à droite (non dans le petit réduit).

Je viens de commander un cherry. Ainsi tu vois je ne connais plus d’obstacle. Je suis venu ici à pied, par l’institut du pont des Arts (il faut marcher si l’on veut dormir *et ne pas grossir*). Je croyais aller à un rendez-vous. Tous ces chemins me furent si heureux que j’y ramasse encore du bonheur. Mais tout en fumant des cigarettes *Woodbyne* (comme par hasard) entre les plats, je me disais qu’une bonne chose de la vie est d’écrire une lettre à sa chérie, et de se dire qu’elle aura du bonheur à la recevoir, à reconnaître l’écriture, à lire (comme moi je te lis). Présentement, je ne connais pas de plaisir meilleur. Bref l’Amour est bien fort ; il vit de peu. J’ai cherché aujourd’hui aux vitrines une gravure de St Germain des Près, la plus belle chose de Paris. J’arriverai bien à trouver çà. Mais tous ces projets sont rompus par les vacances ; toi tu files à la montagne et moi bientôt après à la mer ; nouvelle distance, sans compter que tu me gronderas un petit peu (pas beaucoup s’il te plaît ; j’ai mon compte !). En faisant lentement ce beau chemin que tu aimes, je regardais les femmes et je revenais à toi, la seule femme pour moi depuis vingt ans. C’est pourtant vrai ; et l’on ne devrait jamais avouer cela. Mais tu le sais, tu le savais. Tu ne peux pas ne pas deviner que la parfaite caresse des corps est chose rare ; et il est encore plus rare qu’elle ne s’use pas, qu’elle soit toujours *pareille*. De façon que n’importe où et n’importe quand c’est toujours comme devant le sanglier. Je suppose que tu rêves volontiers à toutes ces choses, et que c’est cela seulement qui te permet de supporter l’exil. Car, si tu es comme moi, la rêverie se promène sur tous les souvenirs, et le temps passe sans qu’on y pense. Une chose certaine, c’est que je ne m’ennuie jamais ; je rêve à toi ; c’est comme une conversation que je reprends ; l’intérêt ne s’use pas. Maintenant que je ne cherche plus des raisons contre toi, il n’y a plus de colère ; il y a une mélancolie assez douce, et une pensée toujours occupée à revivre nos chers instants. Le marchand d’*Intran* est venu, il m’est toujours agréable ; tu as dû bien rire en recevant la carte ridicule qu’il m’avait donnée *en prime*. C’est une vieille superstition qui continue ; tu n’as pas oublié ce vieil homme devant *le Sport* (il y a un peu de temps). Eh bien c’est la même chose. Peut-être as-tu trouvé là-bas quelque vagabond qui te fait penser à moi. Donc j’ai parcouru l’*Intran*. Je vois que la question des dettes ne s’apaise pas si facilement que je le croyais. On semble craindre un changement de ministère là-dessus. Et alors ? Alors c’est la tension diplomatique, la grève des touristes etc. Il serait bien plaisant que la fiction d’une succursale M. là-bas (fiction pour ta concierge) devînt une réalité. Mais tout çà ce sont des rêves. Un de mes rêves les plus ridicules est d’imaginer que j’ai une journée de jeu en Bretagne, et que je me fais conduire en 6 ou 8 cylindres tout droit à La Républicaine. C’est encore une des choses qui peuvent me plaire. Comme je suis très fat (tu ris), je me dis toujours que tu dois tout de même être heureuse d’être ainsi aimée. Mais tu ne le diras pas ! Le temps est à la gronderie ; je m’y attends ; je m’y soumets. Cela fera passer le temps un peu plus vite, par le désir que ces damnées vacances soient finies. Après cela c’est octobre et le travail, et les semaines fileront. Comme tu dis, l’avenir vient vite. La vieillesse aussi vient vite ; mais çà c’est un effet naturel ; on n’y peut rien. Je n’ai pas le sentiment que l’amour puisse en souffrir. En tout cas c’est une galanterie que je te fais de blanchir ; comme tu as des années de marge, çà te met à l’aise ; tu seras toujours tellement plus jeune que moi ; alors tu n’as pas à te creuser la tête là-dessus. Pense seulement à une auto que tu conduirais, en tournant la Madeleine, et à un très vieux gentleman qui serait assis à côté de toi, heureux comme un roi de vingt ans. Ces choses sont loi d’être impossibles. Je pense aussi à la châtelaine de *Korn ar Hoat* et à un invité de style, toujours en cravate bleue. Ma chérie ! Il me semble que tu viens de tourner la tête vers moi, et de me jeter ton regard amoureux. Surtout ne va pas être malade de chaleur ; frotte-toi d’*Eau de Cologne* ; c’est le remède universel. Tu te souviens comme ta Renée se moquait gaîment de moi. Enfin ! Elle est bien tranquille ! Sûrement il nous aurait été agréable de faire naufrage ensemble vers la fin d’avril. Mais il faut vivre ; et le courage est la vraie mesure de l’amour. Juge d’après cela si tu dois lâcher ! Il faut conduire cette aventure à bonne fin, d’une manière ou d’une autre (nous le saurons quand cela sera). À mes yeux tu es une fille tout en or, une valeur hors de prix ; donc tu dois réussir, et plus encore que tu n’espères. Dis-toi bien que j’attends beaucoup de ma petite femme si bien balancée, de cette forte tête, de ces jambes, de tout toi, qui me plais si parfaitement. Tu es mon poulain chéri. Aujourd’hui j’ai joué beaucoup de musique, et avec bonheur. Je croyais sentir tes baisers sur mon cou…

Je ne t’ai pas envoyé Vuillermoz ; c’était sans intérêt. Quant à P[aul].S[ouday]. Lalou se demande si cette maladie n’est pas diplomatique. Car *Le Temps* a changé de maître ; c’est Hennessy qui possède maintenant tous les journaux de gauche (qu’ils disent), et Coty tous les journaux de droite (qu’on dit). Il est donc possible que P.S. soit débarqué ; et ce n’est pas toi qui le regretteras ; mais moi je le trouvais assez radical, un peu épais, mais cela ne me déplaît pas ; j’ai horreur des traîtres polis. Et d’ailleurs je m’en moque. Toutefois ce sera une occasion, s’il est en disgrâce, pour lui adresser quelque bonne dédicace. Système Alain. Il n’est pas si mauvais. En tout cas il te plaît. C’est ce qui m’importe. C’est ton système aussi. Je me souviens de Courtot renvoyé etc. J’étais très content de toi. Si cela réussit, c’est bien ; si non, c’est encore bien. Tu es un fameux poulain. Et je t’adore ; et je te caresse toute ; et de tout cœur, tu peux dire !

Je n’ai plus qu’un petit coin pour mettre tous les baisers d’un fol amant. « *Long serpent de lait…* ». J’aimais toucher tes pieds et ta tête, ma longue chérie ; juste longue pour une caresse partout et un enlacement merveilleux. Pense… Et puis lis Stendhal ; c’est le seul qui comprenne… Je t’aime. Mes plus brûlants baisers (ce n’est pas peu dire). Ton ALAIN à toi.

# 8 Juillet 1929.

NAF 14232/86-87

Lundi matin 8 juillet 1929

Chérie adorée, on s’aperçoit aux dates que le temps passe. Peut-être es-tu déjà installée à Portland, où du reste tu dors profondément, car il n’est que deux heures du matin là-bas. C’est très difficile d’imaginer l’état présent de ma petite femme ; ce n’est jamais la même heure ! Mais j’avoue que c’est un petit inconvénient. Enfin quoique si loin tu ne sois guère qu’une ombre flottante, chère ombre je t’adore. Je commence à être sage ; je commence à penser que quelques heures, même à attendre encore longtemps, ce serait bien beau. Cette vie que je mène est assoupissante ; il me semble que je dors à demi et que je rêve. Il n’y a que tes douces lettres qui me ramènent à la réalité ; autrement je suis encore capable de regarder sur la place du Panthéon si tu n’arrives pas, ou rue de Rennes… On est bête. Tu serais bête comme cela si tu étais restée ici, et moi parti. Quelquefois, quand j’attendais le Z, une douce main se posait sur mon épaule ; je ne m’y attendais pas. Eh bien maintenant que je ne m’y attends pas… je pense que cela pourrait être ; j’imagine que nous prenons un taxi ; je vois ton air content. Nous remontons la rue Soufflot etc. Et chez Molineux je regarde toujours ; mais il n’en sort que des brunes à moustache. Alors je me dis que la guerre était pire. Et même, dans ce genre-là, je ne me dis plus grand-chose ; j’ai épuisé ce chapitre. Maintenant je pense à toi autrement, et plus heureusement ; je refais nos promenades ; je suis content à la brasserie ; c’est un lieu ami. J’aime le chemin le long de la Seine ; en ce moment le jour ne finit pas ; cela me rappelle tant de beaux soirs ; et toutefois la lumière d’été m’est toujours un peu triste ; c’est une époque d’anxiété, comme tu disais si bien. On n’était pas sûr du lendemain ; un mouvement d’humeur pouvait tout perdre. Et pourtant, si tu avais su. Je ne suis depuis longtemps qu’une espèce de garde-malade ; et je tâche de n’être point lugubre. En ce moment il s’agit d’abcès d’oreille qui recommencent toujours. Ce sont des effets de l’âge ; et j’ai bien de la chance de n’en pas ressentir. Les yeux vont très bien et les douleurs me laissent tranquille. Et pourtant nous avons un juillet froid, et j’ai du feu encore aujourd’hui. Un peu de ce froid te plairait ! Sois tranquille ; tu en auras. Tu te trouves là auprès du Canada et de la Nelle Ecosse. Au reste sur le *De Grasse* tu as su ce que c’est que le printemps dans ce pays-là. De tout çà je ne m’inquiète pas vraiment, parce que ton corps est de ressource. Il n’y a que la tristesse qui puisse t’abattre. Et c’est une loi de l’amour qu’il ne souffre que de lui-même. Le reste se supporte. Je suppose que ce temps de repos va te permettre d’organiser ton travail dans ta tête et de le voir d’ensemble. Grand soulagement. Une fois les choses mises en train, tu trouveras peut-être que le temps est un peu vide. Alors tu auras la ressource de m’écrire des volumes ; et tu sais s’ils seront lus ! Au fond je ramène tout à l’Amour, et ce qui m’intéresse d’abord, c’est ce que tu penses de ton Dick et de ton Alain. L’un c’est ton homme de lettres qui fait des projets afin de faire filer le temps. (À ce propos, puisque je t’ai parlé de P[aul].S[ouday]. je dois te dire qu’il est réellement très malade, et, disent les journaux, par des complications diabétiques à la suite d’une petite opération de rien du tout. Les communiqués n’étaient pas bons). Toujours concernant la littérature, Pierre Bost m’attendait samedi pour me demander ma signature pour une pétition en faveur de Jacques Copeau ; il s’agit de le faire nommer administrateur de la Comédie Française ; tu penses si j’ai signé ! Et en pensant à qui ? Cela m’a jeté dans des souvenirs charmants, et dans d’autres plus sombres (Les films du Vieux Colombier) ce qui m’a fourni un sujet de conversation avec ce jeune romancier, qui tenait pour le cinéma, mais qui n’y croit plus beaucoup. A la N.R.F. a justement paru un *Propos* sur le théâtre, où je faisais clairement allusion à Copeau ; cela tombait très bien. Je nous revoyais tous les deux en quelque théâtre ou concert ; toute cette vie cachée était pleine de sens, et très heureuse hors des périodes de punition, qui n’étaient pas bien graves. Du moins j’avais le tort de ne pas y penser assez sérieusement, si ce n’est quand j’y étais absolument forcé. Çà c’est ma grande faute, l’insouciance, qu’il faut maintenant payer. Enfin ! L’amour ne va jamais sans traverses ; probablement parce qu’il méprise les réalités inférieures, qui nécessairement se vengent. Une fière chance lorsque le cœur n’est pas directement blessé ; il ne l’est pas. Tu m’as donné l’exemple, mais je suis capable de le suivre. « Mon amour, disais-tu, est bien au-dessus de cela » ; c’était en réponse à des lettres absurdes, où je me faisais mal ainsi qu’à toi. Mais les beaux souvenirs ont triomphé ; et j’ai fini par juger sainement. La vérité c’est que dans les pires moments je n’ai jamais cessé d’aimer cet amour et de [le] trouver beau ; le malheur présent n’enlevait rien du bonheur passé ; et je suppose que mes lettres ne t’ont laissé aucun doute là-dessus. Au fond tu étais sûre de moi, même dans cette difficile aventure, et tu avais bien raison. Toutefois ne t’en va pas en Australie (comme je disais) qui est le lieu le plus éloigné. Comme cela c’est suffisant. Quelquefois j’imagine qu’un empêchement étant survenu, tu prends le bateau à la place de ta directrice ; et autres folies. Je n’en suis plus à dire que çà n’avancerait pas puisque tu devrais retourner. Je suis moins difficile et je ne regarde pas si loin.

Tu vas voir si je suis sage. L’autre jour Jeanne me racontait (occasion de parler) un propos de ton oncle disant : « Tiens ! Je croyais que Gabrielle était là-bas pour dix ans ». Ironie, ou phrase mal comprise. Mais çà ne m’a rien fait du tout. Un petit mois plus tôt, quels romans n’aurais-je pas bâtis là-dessus ! J’ai toujours cru au fond tout ce que tu disais ; mais maintenant je n’ai plus de doute et je n’en aurai plus. Le sentiment est aussi invariable en moi qu’en toi. Et ce n’est pas peu dire ! Le temps, l’oubli, toutes ces machines-là, je n’en ai pas peur ; je vois que je m’affermis, au contraire ; et ainsi je te comprends encore mieux. Rien ne pouvait être pire qu’une vraie brouille entre nous ; alors la plus courte distance aurait été plus infranchissable que l’Océan. Quand on a risqué cela, on peut encore s’estimer heureux à 5000 kilomètres de distance. J’arrive à penser à ces moments où tu arrivais pour me rejoindre, et j’éprouve encore quelque chose de ce bonheur plein qui me faisait oublier tout, fatigue et soucis. L’instant d’avant je pensais à toi avec bonheur. Mais tout d’un coup tu paraissais, et alors quelle différence ! Ce n’était plus le même monde. Les corps se reconnaissent et sont transformés ; la parfaite harmonie physique se rétablit. Seulement en y pensant je me sens tellement fortifié. C’est cette pensée qui t’a soutenue aussi. Deux ou trois fois ton visage a exprimé cela pleinement. Je me souviens d’un matin au petit jour, où je t’ai réveillée *peu à peu*. J’ai vu paraître ton sourire de fille de la terre ; je ne l’oublierai jamais. Deux ou trois fois aussi dans les tristes jours je t’ai connue *toute*.Tu comprends ce que je veux dire ; une expression d’amour absolument au-dessus de tout. Je suppose que tu as lu la même chose dans mes yeux ; et ces épreuves ont été un bonheur d’une certaine manière. (Il faut bien se consoler). Je t’envoie des pétales de la rose de Teplitz, la plus chaude de ton, et la plus parfumée, pour t’accompagner dans les rochers de Portland (c’est ainsi que j’imagine ce pays ; si je me trompe, écris-le moi. Et pour ce qui est de la période désertique, crains plutôt d’écrire une lettre de moins que d’en écrire une de trop. Fais çà pour ton Dick qui t’adore). Pense, en respirant ce reste de parfum, à nos éveils indiscrètement parfumés (toujours pareils, depuis le fiacre qui nous emmenait de la rue de Provence au boulevard Henri IV. Ah ! Jeunesse ! Mais je sens que ce sera tellement pareil ! Il me semble que j’y suis déjà. Comme on oubliera aussitôt ce temps d’épreuves. Qu’est-ce qui compte, dans la vie ? Tu vois je ne me laisse pas démolir. Il faut résister au temps et aimer intrépidement… Tu peux être contente de moi. J’espère un peu une bonne lettre aujourd’hui. Les arrivées sont tout à fait capricieuses ; cela tient aux chemins divers ; par exemple il n’y a pas de départ (Cie Transatlantique) entre mercredi prochain et l’autre ; donc les lettres iront par Cherbourg. De toute façon je t’aime follement, et présentement je te désire ; le sens-tu ? Pense à des moments… Cela ne traînait guère ; une petite chatouille… et toute la sagesse s’envolait… Je n’ai plus de blanc. Un grand baiser de tout mon corps à toi, belle fille dorée à qui je pense sans cesse. Ton Dick et ton ALAIN.

# 8 juillet 1929 au soir

NAF 14232/88-89

Lundi soir 8 Juillet, à la brasserie.

Cette fois (comme il fait presque froid) je me suis mis dans le petit coin derrière le paravent ; c’est là que je suis le plus près de toi ; c’est doux et pénible à la fois. Mais ce soir je suis plutôt à la joie. Songe à la surprise : ce matin à 11h j’avais deux lettres de toi au crayon, une de Portland, l’autre du train bleu. Je vois que Portland n’est pas un repos ; mais tout compte fait je crois que ce mouvement t’est bon. Je l’envie ; je voudrais rouler dans ces trains là et voir tous ces pays avec toi. Voilà mon rêve. J’ai le mal du pays, en ce sens que je voudrais être où tu es et même t’aider (au moins en imagination, comme je faisais à Paris. Tu te souviens de nos bavardages dans ce coin même où j’occupe ta place. Je n’ignorais rien des pyjamas). J’imagine que je suis libre et que je trouve un travail là-bas (folles imaginations). Ma chérie ! Nous n’en reviendrions jamais. Mais tout cela c’est du rêve. Cela traduit des sentiments vrais. Mais quand ai-je été libre ? Toujours tenu par un métier terriblement occupant. Toujours tenu par un devoir évident. (Et tout cela résulte de l’ennuyeuse province, où l’on finit par se coucher…). Pense que quand on a plusieurs histoires de femmes, toutes plus ou moins ennuyeuses, on n’attache pas d’importance à une de plus. Quand l’amour survient dans ce méli-mélo, cela ne peut manquer de faire des drames. Et c’est ce qui nous est arrivé. Forcément tu devais réagir d’une manière quelconque ; car la foi parfaite est rare, et je demandais trop à ton cœur généreux. Enfin ! Tout cela est fait. Et on peut dire que le pire est fait ; car certainement il y a une consolation à aimer parfaitement *malgré tout*. Et tu ne peux pas savoir ce que sont tes chères lettres pour moi. Je les lis comme on boirait si on mourait de soif.

Ce mot de mourir me ramène à P[aul].S[ouday]. qui est bien réellement mort, et très promptement, d’un anthrax aggravé par le diabète. D’où de belles oraisons funèbres ; je t’en enverrai des coupures. Et évidemment cet homme avait du caractère et une belle indépendance. Et comme on dit avec raison il ne sera pas remplacé. Les candidats sont ridicules. La vieille bonne dit : « Il buvait aussi trop de vin ». C’était un bon vivant, et qui avait trop d’occasions. Je me trouve bien de boire du cidre ordinairement et de manger des légumes. Mais il faut convenir que si le hasard m’avait donné un poste bien payé à Paris et toi avec, nous aurions mené naturellement une vie de bécasses et de fin Bordeaux… Je ris en y pensant. Nous ne sommes pas trop sages à nous deux. Et figure toi cette existence, moi journaliste opulent, et toi modéliste encore plus opulente… Et tout cela n’a tenu qu’à un fil. En sorte que nous avons peut-être encore de la chance ; car l’ivresse continue se paie. Enfin te voilà au régime sec. Et moi à un régime de Chartreux, si ce n’est que je viens à cette brasserie boire du Graves.

Je viens de m’interrompre pour parler au patron, qui trouve que *le froid* lui fait du tort. Je t’écris cela pour te rafraîchir. Après cette lettre je vais m’en retourner à pied, cherchant toujours la hanche souple, si étroitement collée à moi. Et je dirai bonsoir à St Germain des Prés. Surtout je ne veux pas que tu te fasses de reproches. Tout ce mal-là vient de moi (et pouvais-je faire autrement ?). Je viens de parcourir *l’Intran*. Je t’envoie une coupure prise dans *les Treize*. Nous aurions lu cela ensemble, et je devine tes réflexions. Le mot final t’intéressera. Évidemment tout homme veut être aimé. Seulement être aimé sans aimer ce n’est qu’un jeu qui est bientôt ennuyeux. Cela je l’ai appris un peu tard ; mais non pas trop tard ; car vingt ans d’amour c’est quelque chose ; et le sanglier connaissait déjà un amour partagé ; seulement tu n’en étais pas bien sûre. Au lieu que moi je n’ai jamais eu de doute ; et ce qu’il y avait de tragique, quand j’ai su que tu partais, c’est que je ne pouvais plus croire une chose que je croyais pourtant de toute mon âme, c’est que tu m’aimais. Et je suis bien excusable d’avoir perdu un peu la boule, puisque cette résolution t’étonne encore toi-même ; c’est à peine si tu y peux croire. Et pourtant tu roules bien le long du rivage de l’autre côté de l’Océan. C’est pourtant vrai et c’est à peine croyable. Et ces preuves d’amour, qui font que je n’ai et je n’aurai jamais plus aucun doute (en ce sens je suis bien le plus heureux homme) m’apportent un mélange de peine et de plaisir ; car on vient à regretter plus amèrement que jamais tous ces jours perdus, qui ne reviendront pas. Et penser que cela fut volontaire ! On ne le peut, et il ne fat pas. Rien de volontaire là-dedans, mais l’effet d’une situation qui s’est développée toute seule, et qui a produit des effets de sentiments insurmontables. Et il est pourtant vrai que si nous nous étions connus comme maintenant, cela n’aurait pas eu lieu. Et il est vrai que d’autres choses auraient eu lieu, peut-être pires, et toujours par la nécessité. Car la maladie à elle seule crée des devoirs impérieux ; et le cœur ne peut pas toujours se soumettre. Et toujours, Gabrielle à moi, je te remercierai de ce que tu as été bien généreuse, et si longtemps. Mais la perfection n’est pas de ce monde. Et il faut payer un si grand bonheur. Je voudrais payer gaîment ; mais c’est trop difficile. Toutefois il y a des moments où tout est harmonie, malgré cette horrible distance ; tu dois sentir cela aussi ; des moments d’amour parfait. Car enfin je ne t’ai jamais rien caché ; tu sais tout de moi. Cela est rare et beau. Et j’en puis dire autant. Oui tu peux me dire tout, par-dessus ces 5000 (ou 3000) kilomètres ; cela est sans inconvénient pour la fatuité ; et d’ailleurs cela sera maintenant sans inconvénient à jamais, car l’épreuve a passé, et elle suffira. Tu as donc un amant presque parfait (le fat !) et tu serais la plus heureuse des femmes si seulement le hasard te rapprochait jusqu’au contact (seulement comme à Morgat !) Mais tout cela est du rêve ; et je n’ai et nous n’avons plus que ce rêve, qui est une chose délicieuse, mais si faible à côté de la réalité. Toi que j’adore, rêve que tu dors sur mon épaule, après le plaisir. Voilà le bonheur ; et nous l’avons connu. À toi tout ton ALAIN.

# 9 juillet 1929

NAF 14232/90-91

Mardi soir 9 juillet.

Chérie adorée, je suis encore à la brasserie, et je ne vois pas pourquoi je me priverais de t’écrire. Je suis encore sous l’impression de tes deux bonnes lettres au crayon, non pas plus tendres que les autres, mais récentes. C’est délicieux de penser à une petite femme blonde qu’on adore, et qui pense à vous tout le temps. Il n’y a qu’un malheur, c’est quand on pense à la distance réelle et au temps, cela pince le cœur. Du moins aujourd’hui j’ai tenu une promesse que je t’ai faite. J’ai eu du Dr Mondor l’adresse d’un oculiste pour de bonnes lunettes. J’irai jeudi ; le rendez-vous est pris ; et voilà une affaire réglée. Le Dr Mondor m’a montré les manuscrits qu’il m’a achetés, et qui sont collés avec marge et **[ ???]**. On ne peut pas savoir comme c’est beau. Chaque volume lui revient certainement à 2000 frs. Non, il n’est pas comme tu crois. Car quand il paye un manuscrit, ce n’est pas en promesses. Et, pour la *faillite* Lesage (qui est à l’amiable), le mot n’est pas juste ; elle a proposé des échéances et elle doit tout payer ; on peut attendre. Moi je le trouve parfait ; et je l’aime surtout parce qu’il a vu ma petite femme (sans savoir…). Et tu comprends tout ce qui touche à toi me plaît. Cela me fait penser que j’ai rencontré Jeanne aujourd’hui au coin de la rue Littré ; bien heureuse d’avoir des nouvelles. Et ce soir en rentrant j’irai prendre mes serviettes et naturellement les payer. Je vais voir cette salle à manger, et jeter un coup d’œil du côté de la chambre…

8h30. Ce qui précède fut écrit en buvant le Porto. Maintenant c’est le filtre. J’ai lu *l’Intran* ; je vais t’en couper encore un petit morceau. Ce n’est pas que ce soit très intéressant, mais il me semble que tu lis par-dessus mon épaule. C’est ainsi que je joue comme un enfant avec rien du tout. Au fond tout çà est très triste. Ce que tu me dis de mon petit jardin dans ta lettre… que de fois j’ai imaginé que tu y venais, que tu cueillais des roses ! Et cependant la marge de liberté se rétrécissait. Tu me connais. J’aimais mieux n’y pas penser ; je me disais que les beaux moments feraient tout oublier. Je n’ai eu que des torts en cette affaire. Je me disais que l’amour vrai fait tout pardonner, et que c’est tellement rare et précieux qu’on passe sur le reste, et ce fut vrai pendant 20 ans. C’est quelque chose. C’est la mer qui a tout gâté, et c’est cette peinture que j’ai reprise qui m’a fait accepter cela. Tu m’as pardonné plus d’une fois, jusqu’au jour où l’occasion s’est présentée. Je n’ai jamais su quel jour cela s’est décidé ; je n’en ai rien soupçonné. Je t’ai dit, à ce propos, que tu étais bien dissimulée (c’était au Soufflot, dans ce coin sinistre…) ; en réalité tu ne dissimulais pas grand-chose, car tu montrais de l’amour, et c’était vrai. J’ai fini par débrouiller tout cela. Ce n’est pas facile, entre deux amoureux qui ne parlent guère. Le vrai ne s’est montré qu’ensuite, quand il était trop tard ; et je ne t’aurais jamais conseillé de revenir sur une décision prise. N’oublions pas que très réellement cela te délivrait de soucis insupportables ; tu ne pouvais pas rester aux mains des mufles (très gentils, mais ils ne payaient guère). Tout cela devait être. Bien des fois des femmes m’ont dit : « Attends. Ton tour viendra. Tu aimeras ; tu souffriras, tu sauras ce que c’est que de n’être pas aimé ». J’ai cru un moment en être là ; mais il n’en était rien. Le grand malheur m’a été épargné ; j’ai eu la chance pour une fois que j’ai aimé (mais à fond !). Et quand je pense à ce que tu aurais pu me faire, si tu avais été seulement coquetterie et vengeance, je finis par trouver l’état actuel encore supportable, puisque je connais l’amour partagé. Comme j’aime ce train bleu dans lequel tu m’aimais… J’ai moins aimé le *De Grasse*, parce que tu y étais trop malheureuse. Mais maintenant je ne pleure plus ; une crispation de temps en temps ; une seconde de désespoir, et puis je me raccroche. Je me raccroche si bien que le Dr Mondor m’a trouvé une mine admirable. « Après une année pareille ! », disait-il ; il ne croyait pas si bien dire. Quelle année noire. Et quels amours désespérés ; mais c’était tout de même très bon. Le pire c’est l’absence ; on n’a jamais ce bonheur du contact. Et enfin tant pis ! Si je t’aide à passer ce temps critique, je serai content de moi. J’ai dit à Jeanne ce que tu faisais et que tu m’écrivais en courant sur des chiffons de papier (j’exagérais). J’aurai soin qu’elle ne manque pas d’argent, c'est-à-dire que je lui signerai un chèque avant de partir. Je fais beaucoup de volume avec ces menus services ; c’est comme pour la succession ; je t’ai dit que ces petites choses m’aidaient à vivre, bien loin de m’ennuyer. Quant aux héritiers, c’est très amusant à voir. Mais en voilà assez là-dessus. Je rêve à toi, à ton corps tout près du mien, à nos folles caresses, aux instants qui suivaient le plaisir. « Tou m’as touée », instant encore plus délicieux. Et puis nous dormions sans savoir comment. Puis le matin je consultais le petit cadeau lumineux (qui est avec toi). Il te dira bien des pensées d’amour. Au matin j’entrevoyais ton visage tout baigné d’amour et de sommeil… Heures trop courtes. Il me semble que je sens tes deux mains en coupe sous le menton du pirate. Avoue que tu as été quelquefois heureuse. Et moi j’en dis autant. Cela est rare et beau. Je t’adore toi belle fille à moi, brûlante fille ; et longue et paresseuse le matin… J’aimais… Je touchais en même temps tes pieds et ta tête ; tu faisais la coquette ; tu glissais un œil. Et je m’en allais tout content. J’avais des ailes. Le seul souvenir m’en donne encore. Je ne sais pourquoi je pense maintenant à Dugny et au chapeau. Tu te souviens de la petite table ronde… Hélas tes yeux sont loin ! En pensée je les baise et je t’affole un peu, veux-tu. Ton amant à moi, ton fol amant, ton Dick et ton ALAIN qui t’adore.

# 12 juillet 1929

NAF 14232/92-93

Vendredi matin 12 Juillet.

Ma chérie adorée, ma Gabrielle au parfum enivrant, je te mets cette fois deux pétales de lis, parce que je les ai tellement respirés ces jours-ci, et avec une telle ivresse d’amour. Tu trouveras encore un peu de ce parfum si fort. Ma chérie il faut considérer ces temps comme une pénitence redoublée pour moi, à cause d’un congé de maladie (furonculose de l’oreille ; douloureux et long, non dangereux). Naturellement ce n’est pas de moi qu’il s’agit. Ton Alain n’a pas la moindre chose ; pas même de rhumatismes (de nouveau le temps est à la grosse chaleur, et les journaux disent qu’on meurt de chaleur à New-York. Je pense avec plaisir à Portland). La question des lunettes est réglée. Hier Dr Prélat (Bd Haussmann). Astigmatisme léger ; verres cylindriques. 3 jeux, un pour lire, un pour le piano, un pour voir de loin (non obligatoire). Tout cela est commandé chez Giroux même boulevard. Le Dr a trouvé les yeux très sains et non fatigués. Tu vois que j’obéis promptement (et avec bonheur). Aujourd’hui je vais probablement à Sucy (d’après une lettre que je vais trouver rue de Rennes). Je déjeunerai peut-être à la brasserie, si je vois que je ne peux pas y dîner. Hélas bientôt je n’aurai plus cet isolement dans nos petits coins ; aussi je recommence à être agité et d’humeur très variable. Je me surveille. Je suis occupé à corriger les épreuves du *Commentaire*. L’imprimeur pense avoir tout composé en octobre. Quand il sera temps que tu rappelles ta souscription je te le dirai ; ce sera vers octobre, quand on annoncera le livre. Mais tu garderas ton rang. J’ai aussi réglé avec Mondor la question des droits d’auteur ; Valéry par politesse voulait refuser tout droit ; mais j’exige le partage par moitié. C’est une édition de *Charmes* ; et il est certain que la vente dépend plus de son nom que du mien. Enfin c’est comme çà (tu ris, je te vois). Mais je pense à cette chaleur que vous avez là-bas. Les trains même bleus doivent être des étuves. Enfin tâche d’arranger ton métier pour l’avenir de façon à échapper aux inconvénients de ce climat. Je sais par Jeanne que Marcel devait être à Paris hier, et que, si l’affaire réussissait, il te dirait bonjour à New-York en passant. Cela me ferait plaisir. Mais c’est encore incertain. Jeanne aussi s’inquiète des paquets de dessins ; je lui explique que tu n’as pas le temps d’accuser réception de tout. Enfin tu imagines ce bavardage, et pourquoi j’y trouve du plaisir. Tous ces plaisirs me seront diminués ces temps-ci. Mais non le plaisir de t’écrire ; n’importe comment le stylo marchera. Les questions de départ sont en suspens ; car il s’agit de savoir quel point de convalescence etc. Ne te soucie pas si je suis sans lettres, mais n’hésite pas non plus à en écrire une de trop. Ce sera ma punition, et bien méritée ; seulement ne l’exagère pas. Je dis bien méritée, car en ces temps où, par des causes imprévisibles, la liberté est étranglée (quoique quelquefois j’aie des temps libres pour les mêmes causes), je pense aux orages de ces temps-ci. Il est pourtant inévitable quand on y pense que l’aimée soit sacrifiée (car on se dit qu’au fond tout est à elle). Mais c’est une chose que tu ne pouvais pas comprendre toujours malgré ta générosité naturelle. Ainsi, faisant mon examen de conscience, je finis par trouver que c’est uniquement par ma faute que tu es là-bas dans le ce climat pénible… Certainement cela est exagéré dans l’autre sens, comme étaient exagérées mes folles idées. Mais je ne dois point m’étonner si tu as quelquefois déraisonné aussi. Je pense que les épreuves de cette année nous donneront une plus juste vue, à l’un comme à l’autre ; et pour moi il n’y a plus de nuages du tout dans l’amour, et c’est bien le principal. Il suffit que je pense à toi (ce qui est continuel) pour qu’il m’arrive malgré tout une sorte de bonheur et même de l’espérance. Mais… Mais… Il n’y a pas comme autrefois en ces temps-ci une espérance rapprochée ; c’est autre chose. Mais je me souviens que ces temps de vacances étaient bien amers. Je pensais à cette maison de Kérégou qui m’était aussi étrangère et inconnue que m’est maintenant l’Amérique. À présent *Korn ar Hoat* est à moi, et tu n’y es plus. Voilà comment l’amour flotte au gré des vents ; mais c’est toujours l’amour. Je n’ai qu’à penser à toi pour vivre énergiquement ; comme je pensais hier que j’avais grande envie de vivre, je pensais aussi à d’autres moments, comme toi sur le paquebot dans le brouillard ; tu n’avais plus envie de rien. Nous avons dépassé ces redoutables moments qui ne pourraient durer. Si seulement j’avais mes vacances toutes désertes, avec la brasserie de temps en temps, çà irait. Mais enfin ces jours passeront ; déjà le jour est un peu plus court. Hier j’aimais le croissant de la lune, déjà épais (tu le vois cinq heures après moi). Mardi dernier en sortant de la brasserie, je voyais le croissant mince au bout de la rue de Rivoli. Que de fois nous avons aimé ensemble cette heure délicieuse. Et la Seine était si belle. Les étrangers disent bien que ces environs de l’Institut sont uniques au monde, et que c’est là seulement qu’on est intelligent, poète et même amoureux (il y a aussi la Bretagne). Je pense à toi, ma chérie ; il me semble que je marche en ces beaux lieux, et que je sens ta hanche contre la mienne. Un soir nous sommes revenus ainsi ; c’était un peu avant que ton départ fût décidé ; mais du reste après c’était tout pareil ; je ne pouvais m’empêcher d’être pleinement heureux à côté de toi, même au Vieux Colombier, même en cette dernière nuit. C’était sombre et le désespoir n’était pas loin ; mais le bonheur tenait tout de même. Il n’y a qu’au *Soufflot* et rue Royale que tout s’est effondré… J’aime mieux ne pas penser à ces instants, qui filaient comme dans un mauvais rêve. J’aime mieux revoir les temps tranquilles où nous ne regardions pas loin, pleinement contents de chaque heure que nous passions ensemble. Et même quand je te préparais un café au lait détestable (j’en ris encore) et tu ne savais pas bien si tu devais grogner ou sourire. C’est un peu plus tard que cette belle fille dorée s’allongeait, entrouvrant un œil pour bien s’assurer que je l’admirais. Et tu peux dire. Il n’y a rien maintenant qui m’intéresse, si ce n’est ce long serpent de lait, et les yeux de myosotis et les belles épaules fines et grasses. Je pense aussi au phono, et à cette manière d’écouter, en baisant ta nuque de soie, en respirant tout ton parfum de fleur… Le 10e quatuor et le concerto me sont chers, mais voudrais-je, pourrais-je les entendre sans toi ? Je fais comme toi, je ne réponds pas. Le phono est bien tranquille sur le coffre ; tout çà dort en t’attendant. Je t’ai dit que j’avais mes serviette ; tu aurais ri en entendant le marché : nous avons fini par compter l’heure de travail à cent sous. J’aime bien Jeanne parce qu’elle t’est dévouée, dur comme fer. Elle disait de toi : « Elle sait bien comment elle doit me prendre pour me faire faire ce qu’elle veut ». Toutes ces choses m’attendrissent à un point que tu ne peux pas savoir. Je t’adore. Enfin le sais-tu ? Je prends ta chère tête, forte tête, sur mon épaule ; songe que tous mes trésors sont là-dedans ; je ne veux pas qu’elle ait mal ; je la baise partout depuis le menton jusqu’à la nuque, et surtout tes yeux chéris, qui toujours toujours furent tendres pour moi. C’est ce que je garde de la dernière minute ; ce n’étaient que deux grosses gouttes de larmes bleues, un peu pâlies. Pauvres nous. Mais sache que je t’adore. Ton ALAIN à toi tout et ton Dick aussi…

# 12 juillet 1929 au soir

NAF 14232/95-96

Vendredi 12 Juillet soir ; à la Brasserie.

Chérie adorée. Quelle veine ! Comme je partais pour venir ici la concierge m’a remis ta lettre de Portland ; je l’ai lue à cette table même. Çà fait un mélange de bonheur et de malheur. Tu ne te fais pas une idée de cela parce que toi tu sais que tu es dans ce pays là-bas. Mais moi je l’apprends tous les jours, et çà devient plus réel à chaque lettre. À chaque fois *il faut* se résigner. Ainsi tu me parles de cette maison rivale de Hickson etc. Je bondis de joie. Cela ne m’étonne pas, mais je suis ravi qu’on semble t’avoir (du reste, à Paris, c’était la même chose, seulement avec moins d’argent). Donc je suis ravi, et en même temps désespéré ; car il est clair que tu t’y feras, que tout cela t’encouragera, que tu te feras une vie là-bas etc. Et sache bien que le contraire m’aurait été absolument désagréable. Conçois-tu ces contradictions ? J’aime bien les Foote, et je t’y vois ; ne résiste pas aux liens de sociétés ; c’est nécessaire. Car enfin tu ne veux pas mourir de chagrin là-bas ? Il faut te sauver et me sauver. Et comme tu dis bien rien n’est gâché de notre amour ; tout est franc et beau, tout est clair et nos malheurs étaient inévitables ; je le sais maintenant aussi bien que toi. D’ailleurs malgré toutes mes extravagances, bien excusables car je t’aime, je l’ai toujours su, et ma photo te le dit (en termes d’amitié ; mais c’est encore plus important, et tu me comprends). Donc il faut tenir, et donc se faire une situation tenable. D’ailleurs il ne faut pas oublier les relations commerciales ; ce sont les plus importantes ; et tu le sais si bien. Tout ce que tu feras sera parfait ; tu garderas la balance entre les uns et les autres. Il n’y a à craindre pour toi que la tristesse et le désespoir. Alors dis-toi que je t’aime et qu’il n’y a plus de place pour le moindre doute ; alors tu te cramponneras, tu voudras réussir, et tout ira bien. Moi je vis de t’écrire et de lire tes lettres. Je t’écrirai, sois tranquille, même dans cette sale période des vacances. Si tu n’as pas eu de lettre au courrier (comme tu me l’écris) ce n’est pas ma faute. J’écris tout le temps, de façon à attraper chaque courrier. Mon seul plaisir c’est de penser à ta joie quand tu ouvres une lettre de ton ALAIN et surtout maintenant où je ne suis plus jamais méchant (c'est-à-dire tout à fait malheureux). Mais ce que je dis là n’est pas vrai ; une lettre même injuste c’est toujours une lettre. Je pense bien que tu vas me gronder ces temps-ci. Si seulement tu me grondais ici, sur cette banquette (jamais tes yeux n’ont grondé). Toi tu peux dire que je t’adore, petit femme à moi, si bien à moi, si bien en harmonie pour tout. Je pense aux concerts dont tu me parles (Boris etc.). Quels beaux souvenirs. Tu savais très bien ce que je devais voir ou entendre. Quelquefois on se trompait ; tu te souviens du théâtre Yiddish ? Etonnante puanteur. Mais nous avons bien ri.

J’ai une lettre de Gallimard sur les *Commentaires* ; et je sais en effet qu’il parle *d’enregistrer les souscriptions.* Etant donné le désordre de cette maison tu feras bien de t’inscrire de nouveau, en rappelant que tu as déjà souscrit. La lettre de Gallimard était sur les droits d’auteur. Cela sera à discuter ; je veux bien avoir seulement 5% comme il me propose, mais alors il faut que P.V. ait plus etc. Au reste je n’ai pas besoin d’argent, et cet ouvrage je le publie par contrainte, car je ne l’avais pas écrit pour cela ; et c’est une occasion certaine de me faire éreinter, enfin de me compromettre. Mais, comme Paul Desjardins me disait : « Cela vous réussit ».

Je glisse dans l’enveloppe encore une coupure de *l’Intran* sur P[aul] S[ouday] C’est l’objet des conversations. Aujourd’hui j’ai déjeuné avec Élie à Paris (sa femme est à Vittel). Il assure que P.S. n’était payé que 3000 par mois pour la Critique Littéraire ; et il prédit que la succession ira à un rédacteur du *Temps*. Naturellement je lui ai conté ma rencontre avec P.S. Aujourd’hui, grosse chaleur, je suis rentré chez moi à 3h ; j’ai lu, j’ai dormi un peu. Je t’écris avec mes mauvaises lunettes (personne pour les nettoyer). Mais demain j’aurai des verres convenables ; ainsi je n’aurai plus les yeux rouges ; car j’ai remarqué que les crises venaient de la correction des copies, et que le repos me guérissait aussitôt. Tout çà mérite des compliments, car c’est pour toi. Tu le sais (et tu n’en es pas eu fière), je ne déteste pas que tu sois fière de ton Alain. Moi j’ai tant d’ambition pour toi ! (Le patron, qui me voit écrire, me charge de mille choses pour toi. Cela me fait plaisir. Personne ne t’a oubliée. Je lui ai donné des renseignements sur la chaleur etc. sur les voyages que tu fais… Même ces gens-là savent bien que je t’aime). Je ferme la parenthèse, mais je ne me moque pas tout à fait de ces petites choses. Il n’y a pas de petites choses. Et quel bonheur que tu m’aies fait promettre de venir régulièrement ici ! C’est le lieu où je suis le mieux. Il nous sera toujours cher. Hélas ! Mais quand ? Après tout le temps passe… Ce que je te disais de la politique ne te paraît pas clair. Le fait est qu’il y a un mouvement à la Chambre contre l’Amérique et le paiement des dettes ; mais tout s’arrangera ; seulement il restera de la mauvaise humeur, les douanes fermées (chose qui t’intéresse à cause des travaux que tu fais faire en France) ; l’opinion réelle ici est très raisonnable ; en Amérique je suppose qu’elle est indifférente. Hier j’ai vu l’imprimeur des *Commentaires* qui est un artiste ; nous ferons du bon travail et vite. D’ailleurs il y a des parties du Commentaire qui me plaisent ; mais ce genre de travail ne me plaît guère. Pour l’opinion, c’est plutôt bon, et c’est pourquoi Mondor y tient beaucoup. Lui il voudrait me détourner de la politique, et le fait est que l’opinion ici est plutôt rétrograde. Hors un millier de lecteurs des *Libres Propos* il n’y a rien à espérer. Au reste, comme tu sais, je suis mon chemin pour mon plaisir, et les éditeurs s’arrangeront. Le résultat n’est pas si mauvais. Quant au roman, je te l’écris dans ces lettres ; il se fait, et il devient de plus en plus impossible à publier. Car qu’inventerait-on de mieux ? Ah ! Paille de Blé chérie ! Notre histoire donne ce qu’on appelle un beau sujet. Mais cela ne regarde personne que toi et moi. Je t’adore.

Encore un peu de blanc, pour te dire que je t’adore toute ; et ne sois pas triste à ton miroir. Ton expression adorable reviendra quand… Mais j’ose à peine y penser. Donne toute ta bouche et prends courage.

Ton ALAIN qui t’adore

# 15 juillet 1929

NAF 14232/97-99

Lundi 13h30 dans le train de Paris à Fismes.

Vainement, mon cher amour, j’ai prévu des premières. Le train remue beaucoup. Ce n’est pas un train bleu. Mais je veux tout de même t’écrire, afin de ne pas manquer le courrier de mercredi. J’ai déjeuné à la brasserie. J’ai eu tout le temps de penser à nos souvenirs, et surtout à nos derniers déjeuners, qui eurent lieu à la même heure. À force de sentiment j’arrivais presque à te voir, ton chapeau enlevé, avec la masse un peu fauve de tes cheveux, et ton cou joli. Naturellement cela tourne à la tristesse ; je connais trop ce que j’ai perdu ; j’ai toujours cette absence au creux de l’estomac. J’étais servi par celui des garçons qui s’intéressait le plus à toi. Le patron me faisait des politesses. Je crois encore rêver. Je suis incurable. Enfin je t’adore, et je ne désire qu’une chose : t’avoir. Tu es à peu près dans le même état, et les raisonnements n’y changent rien. Quand ta décision aurait été mille fois plus sage, çà ne changerait rien au fait, qui est absurde. Car chaque jour efface une possibilité de bonheur. Même fâchés, on aurait toujours l’espoir de se retrouver nez à nez au coin d’une rue. Mais sois tranquille. De Paissy, qui est si plein de ta pensée (car toujours je te retrouvais au retour) je t’enverrai une pluie de pensées mélancoliques. Car il ne s’agit plus de se consoler comme on peut. Parbleu on tiendra ! Par amour je me tiendrai à un niveau passable. Mais les jours passent, et j’ai vu au prix des camarades de la Sorbonne, terrifiants, vénérables vieillards ! Naturellement je trouve que je fais plus jeune. L’Amour y suffit ; l’ambition n’a pas encore arraché mes cheveux. Mais le temps est impitoyable etc. Et toi, jeunesse, ne va pas te faner, comme tu dis ! Vis, remue-toi, intéresse-toi à tout, et lave-toi de bas en haut !! Dans le fait tu seras bien capable de vieillir un tout petit peu, par pure flatterie. Mais tout çà, je ne le pense point réellement ; je veux t’avoir et puis c’est tout. Ce sera pareil : « Non, vous ne me verrez point changer, beaux yeux qui m’avez appris à aimer ».

Je travaille assez au *Commentaire*. Il me suffit de penser que tes beaux yeux liront cette belle typographie. Comme il y a beaucoup à ajouter (car il faut remplir les blancs), j’écris des choses ébouriffantes. Le fait est que ces poèmes sont très riches, et gagnent à être regardés de près. Ce sera toujours un hommage au seul Poète de ce temps-ci. Ce n’est donc pas du temps perdu. Et puis cela te plaît. Cette raison suffit. Si ton musicien aimait avoir un exemplaire signé, tu peux le lui promettre. Je réserverai un exemplaire d’auteur (naturellement sans n° ; çà ne vaudra pas le tien).

Mon regard se pose maintenant sur des prairies, des peupliers, des rivières (genre Ciry). Cette Île de France te serait bonne à voir ; cela est unique au monde. Mais j’approche maintenant d’un pays plus champenois, plus sec, plus pierreux (genre Paissy). C’est plus sévère ; cela sent la guerre. Mais pourras-tu lire ? Je me crois dans un tombereau à pommes de terre. Secoué ou non, je t’adore. J’ai encore donné des signatures à ton notaire. Cela me plaît. Je penserai aussi à signer un chèque pour Jeanne. C’est le moment où elle paiera et expédiera les travaux faits. Nous voici à la Ferté Milon. Une minute de tranquillité. Pardonne-moi cette écriture d’ataxique. Pendant l’arrêt tu vas mieux reconnaître ton amant, dont les défauts sont si bien inscrits dans son écriture ; et ils suffisent ! Mais tu les connais tous ; là-dessus on ne peut rien t’apprendre. Et quand je sens comme je t’aime, si naturellement, sans rien de forcé, je comprends que tu m’aimes comme je suis, et que je suis tellement pardonné. C’est très bon, tu sais ? Cela me préserve d’être mécontent de moi. Puisque tu m’aimes, çà va ; au reste on ne peut être autre ; et tout ce que je puis, tu l’as tenu dans tes bras et tes jambes, et combien de fois ! Ici je sens tes deux mains (mains d’artiste) en coupe sous mon menton ; et si c’était seulement vrai, je serais parfaitement heureux. Mais voilà la charrette qui se remet à galoper. C’est moi qui aimerais rouler avec toi dans ton train bleu, sur les bateaux, partout ! Je serais ton homme de lettres (bagage encombrant et décoratif). Je vais rêver à tout çà en attendant Fismes. J’ai sur le nez les lunettes chères, mais excellentes ; elles me viennent de toi, en somme. Jamais je ne serais allé chez le docteur si tu ne me l’avais ordonné. Ainsi j’aime ses lunettes ! Souris à ton grand gamin qui t’aime de tout son cœur, et qui pleurerait après toi s’il ne se retenait pas. Un long baiser tout salé (comme rue Royale) de ton ALAIN tout à toi.

# 16 juillet 1929

NAF 14232/100-101

Paissy Mardi 16 Juillet, 4h après midi.

Un peu à l’ombre, un peu au soleil, mais au grand vent, sur le banc de pierre de ma vieille amie, en haut de ce chemin que j’ai construit vers 1900, à peu près à la hauteur de sa cheminée, bien plus haut que notre maison, au-dessous de l’église neuve, qui a remplacé celle que tu connais… Maison déserte, jardin ouvert. Il ne faut pas avoir peur de la grande absence, car ce n’est rien. L’absence entre vivants qui tous deux mènent des jours réels et inutiles… À cela tu diras qu’en cette saison nous menions de tels jours. Va, tu le sais, c’est toujours moi qui ai tort ; et n’abuse pas de cet avantage, cœur chéri et orgueilleux. Moi seul je le connais bien ; moi seul je l’aime comme il veut être aimé (et il est difficile !). À mon tour de ne pas abuser de cet avantage. Je te vois rire ; je vois tes beaux yeux soudain illuminés ; tout cela ne fut pas vain, puisque rien n’a été gâché ni flétri ; c’est à l’état de neuf, comme le jour du fameux fiacre. Et, regardant bien, je ne vois rien à me reprocher ; car mon cœur n’hésite jamais à te reconnaître, petite Reine, ni mon corps non plus. Il n’y eut plus qu’ennui en toutes ces histoires manquées, et une hâte à les défaire, ou bien un espoir qu’elles se déferaient ; je savais bien qu’en toutes il manquait même une parcelle de ce feu que je connaissais par toi. Il n’y avait qu’une blonde (tu ris !) qui pût rivaliser, une blonde d’autrefois, qui s’appelait Blanche, et qui portait aussi son amour comme une belle ceinture ; mais elle était stupide. Tu me diras une bonne chose : “Et moi, alors, si j’étais stupide… » ? Je crois que l’amour des corps est déjà beaucoup, et que l’intelligence n’y sert pas. Et là-dessus tu en sais autant qu’on en peut savoir. Maintenant la vraie et entière tendresse en plus, le bavardage tout franc et si bien rempli, la confiance totale, cela c’est notre paradis. Tu y as joint encore une petite chose, bien précieuse à ton amant, c’est d’être la première dans ton art. Je ne t’expliquerai pas comme cela donne de l’espace à l’amour, car tu le sais. Et tout cela qui est l’esprit, nous l’avons ; tant que nous vivons nous l’avons. J’avoue qu’en des heures précieuses comme celle-ci, en des lieux familiers et beaux, je puis en jouir pleinement. Si tu as eu des heures pareilles, dans quelque coin solitaire, sur ta plage de Portland ou bien dans la montagne au bord d’un lac, tu me l’écriras ou bien quelque jour tu me le diras. Aurons-nous le temps de dire. Je pensais au retour… Je n’y voyais qu’un long baiser que rien ne pouvait interrompre et tes larmes bien douces.

Mercredi matin.

Tendre chérie, j’ai interrompu ma lettre, je me suis couché à l’ombre, j’ai essayé de faire des vers mais il faisait trop chaud. Je pense à toi, pauvre ! Qu’est-ce que çà doit être là-bas ! Je cours un peu, parce que le facteur est très irrégulier. Ici la vie est abrutissante, et cela n’est pas bon pour ton Dick. On vieillit en compagnie des gens vieux, et on ne voit plus l’avenir. De tout ce qui pourrait m’arriver, le pire serait cette espèce de résignation conforme d’ailleurs au bon sens, mais que je repousserai toujours. Ici çà manque de mouvement et de passion. Les souvenirs y occupent toute la pensée. Je me souviens que je partais pour Ciry avec le fameux cheval en or (c’était une rosse, mais de belle couleur). Et ce Ciry m’est toujours cher ; j’y pensais hier soir à minuit contemplant cette lune au 1er quartier que tu allais voir cinq heures après. Je pensais à la lune de Ciry ; c’est là que notre amour s’est décidé. Mais j’aime encore mieux Trébéron, surtout depuis que j’ai vu Morgat, depuis que j’ai connu le plus beau moment de ma vie, le plus merveilleux déjeuner, le café le plus excellent, et autre chose plus excellent que tout. Petit marin en flanelle blanche, tu me disais : « Tu verras, là-haut comme nous serons bien ». Et, tu sais, je ne désirais rien de plus que d’être assis à côté de toi ; mais l’Amour ne fait rien à demi ; et il me semble que je sens encore… L’heure court. Je laisse une feuille blanche ! Je t’adore. Je te mets dans cette lettre quelques grappes de mélilot ; c’est le parfum d’ici, et il ne se perd jamais. Tu auras indéfiniment cette odeur de ton pays. En hâte je te baise toute, et sache bien que je t’adore, et que je suis à toi et que je ne cesse pas de penser à toi, ma chérie adorée. Ton ALAIN.

# 17 juillet 1929

NAF 14232/103-104

Paissy mercredi 5h30. Au même lieu qu’hier.

Je suis content d’avoir parfumé ma lettre de ce matin au mélilot ; pour moi ce genre de parfum très classique, c’est toi. Tu as un fond de classique qui te permet toutes les fantaisies. Et les Américains ont bien de la chance ; ils ont un modèle rare. Mais vois-tu je te plains surtout depuis que nous avons la grosse chaleur ici ; on ne sait où se mettre, et l’ombre des arbres n’est utile qu’après cinq heures. L’air brûle le visage. Ma sœur a 30° dans sa chambre. D’ailleurs je supporte çà très bien, mais je n’ai pas envie de travailler. Et alors, toi qui fais ton métier dans une étuve de ce genre-là. Il est maintenant midi passé là-bas. Es-tu dans ton train, ou bien, pire encore, à New-York ? Tout cela il faut que je me résigne à l’ignorer. Et d’ailleurs je te souhaite du mouvement ; c’est le remède à l’ennui. Ici il me semble que le temps s’est arrêté ; cela tient à ces journées longues, longues, et pures comme le diamant. Ne crois pas que je ne fais rien. Il y a la terrible question des pendules ; j’en règle en ce moment une très vieille, en enfermant dans le balancier des boules de papier de plomb. C’est simple comme tout. Mais je suis content de penser que si tu étais à côté de moi, tu me ferais enrager un petit peu (bien délicieusement) comme à Morgat pendant que je mangeais la côtelette d’agneau. Tu dois penser plus d’une fois par jour à cette belle vue qu’enfin mes yeux ont pu connaître aussi. Songe que ma sœur a sur ses murs deux aquarelles de Trébéron. Dont l’une, le Ribe, avait plu beaucoup à ami. Elle n’a point changé. Çà ressemble à un pastel. Elle a aussi deux aspects de l’ancienne église (dire que cette église a passé l’Océan ; qui l’eût cru ?). Tu vois que tout me ramène à toi ; et je ne suis pas difficile à ramener. Malgré tout le temps jette une brume sur le passé ; il y a des choses qui brillent, mais l’ensemble est à peine réel. Quand je prendrai le train pour rentrer, alors il me semblera que tu m’attends à la gare. C’est de même que je ne puis pas voir une CI citro café au lait sans te voir dedans, avec ton chapeau d’été à bords légers, ta robe à ramages et tes gants à effilés. C’est ainsi que je te revois le mieux. Au dernier retour de Paissy Marcel a dîné avec nous, et puis il est parti avec la voiture. Tu avais posé la main sur mon épaule. Tant de confiance. Ce fut notre dernier soir tout à fait sans nuages ; c’est après cela, voyage, mouvements d’humeur, et tout ce qui s’ensuivit. En ce temps-là tu n’y pensais pas encore sérieusement. Mais de ce coup-là tu m’as senti pris par la nécessité (tu savais bien que ce n’était pas pour mon plaisir). Tu as pensé à la retraite (terme inévitable) et qu’alors notre vie, pourtant pas bien exigeante, serait profondément troublée. C’était prévoir raisonnablement ; mais moi j’avais toujours l’esprit tendu vers Morgat, et l’événement m’a donné raison ; mais il a fallu bien des épreuves pour t’assurer de moi. Maintenant je suis sûr d’aller vers toi en tout cas comme la flèche ; et ces difficultés d’avenir ne sont pas ce qui me gêne ; ce qui me gêne, c’est ce large Océan. Et encore je ne suis pas sans penser qu’une fois un livre ou deux traduits là-bas, il peut se produire ce qui a déjà eu lieu pour l’Allemagne et pour l’Angleterre, et que j’ai d’ailleurs refusé. Il n’y a que Boston (près Harvard) qui m’intéresse ; et d’ailleurs je n’ai pas la plus petite nouvelle de ces traductions américaines. J’avoue que cela (ces folles rêveries) m’ont poussé aussi à réaliser enfin le commentaire de Valéry. C’est de la bonne réclame pour l’étranger. Je rêve, oui ; mais s’il se trouve un passage, j’en profiterai. Le banquier aussi qui a fondé ce cours du soir à Sévigné passablement payé, il est tout le temps en Amérique, et c’est par là que la dame aux yeux de poisson frit a réussi à m’intéresser (pas beaucoup). Ainsi j’ai toujours les yeux fixés vers le même but, que je ne vois pas… Mais enfin l’espoir est toujours quelque chose. Je reviens ici (où je suis, hélas, si loin de toi). Tu me vois avec ce complet gris très fatigué qui s’est couché sur la lande en fleur ; chaussé de souliers de toile et caoutchouc, avec mon vieux chapeau que je ne me décide pas à remplacer ; heureux d’écrire sur ce papier qui ressemble un peu au tien. Ce genre de folie (qu’on nomme amour romanesque) c’est ma récompense ; je l’ai toujours cherché et espéré. Je me repais de rêveries (et toi de même). Hier voyant Hermance (la voisine) qui sortait son dernier-né, aussitôt j’ai revu la délicieuse photo où je te retrouve si bien. Tu te souviens, comme je l’ai avidement prise. Elle est sur mon cœur. Je t’adore. Tu le sais. Nous n’avons plus que çà. Mais c’est quelque chose.

Une pause. Je viens de regarder cette image chérie. Avec mes bonnes lunettes, je la vois encore mieux. L’expression est délicieuse. J’ai la prétention de la connaître, cette expression de tendresse totale. Je partage ce privilège avec le petit bout, mais si ce petit bout avait été à nous, alors peut-être j’aurais été quelquefois jaloux de lui. Pense donc ! Ç’aurait été un garçon ; et tu n’aurais guère été sévère. Mais aussi la voyageuse (*Deux pigeons* etc.) aurait eu un bon fil à la patte. Mais ce qui aurait pu être n’est rien ; il faut vivre avec ce qui est. J’ai joué tantôt bien péniblement le Mi majeur de Beethoven (d’une sonate en deux morceaux) que tu jouais autrefois. Si tu avais eu le temps de travailler. Mais… encore une chose qui n’a pas été ; mais de belles choses, bien plus importantes, ont été, et cela fait ma joie. Tu le dis, et cela est délicieux à penser, tout cela a été beau parfaitement ; l’humeur, le chagrin même, rien n’a terni ces beaux moments, inoubliables, ceux-là aussi frais dans mon souvenir que si c’était hier. Retour à pied par les quais et Saint-Germain des Prés, dodo etc. Je pensais ce matin au réveil à des réveils peu ordinaires (au 149). Tu étais encore toute petite, et pas plus vêtue que la main… Morgat fut encore plus beau, ou plutôt c’est tellement pareil ! Mais ces deux pauvres corps, que vont-ils faire, si longtemps privés ? Que de soins il faut ! Que d’eau de Cologne ! Et encore on se dit quelquefois : « À quoi bon ? Pour qui ? ». Mais ce sont de lâches pensées. Il faut tenir. Il faut fixer un point dans l’avenir, comme les soldats qui tous les soirs effacent un jour. Le Temps ne se presse pas, mais il ne cesse de tourner. Combien de lunes encore ? Peut-être six. On en a vu passer bien d’autres à la guerre (ici tout fait penser à la guerre ; on en voit encore des débris partout). Et pourtant la guerre a passé. D’autres jours sont venus, malheureux, heureux, puis malchanceux. Ainsi nous verrons retour, tendresses, et encore départ. Ou qui sait ? Mais l’amour sera neuf et fidèle, cela je le sais. On ne peut pas espérer un bonheur continu ; cela n’est pas. L’amour ne se conserve jeune que par les traverses. Et quand ce n’est pas un événement brutal et démesuré comme la guerre alors les cœurs impatients vont au malheur, et les cœurs insouciants y contribuent tout autant ; mais l’amour éclaire tout ; on se sent éveillé et intelligent ; on vit. Tout cela devrait être en vers ; mais pardonne à ton amant. Il fait si chaud ! (Et tu sais ce que c’est !) Donne ta terrible bouche, et mange-moi ! Oh ! Ma chérie aux yeux noyés de larmes ! Je ne sais pas si la guerre était pire. Pas pour moi ; car j’avais à faire ; et on espérait tout le temps. Une guerre, cela finit tout d’un coup. Au lieu que les sages affaires ont leurs échéances immuables. Je t’adore, tiens, et je te voudrais, dans cet air brûlant, sur ce banc de pierre, sur cette herbe roussie… Veux-tu ? (Cette question !). À toi tout, ton ALAIN.

# 18 juillet 1929

NAF 14232/107

Paissy jeudi.

Tendre amour ! Toi que j’aime. Je pensais ce matin que peut-être Marcel passerait la mer. Veinard ! Mais cela me ferait plaisir pour des tas de raisons. Je saurai les histoires par Jeanne demain ou samedi. Tu sais que je n’aime pas les vacances ; on passe d’un lien à un autre, on rage, on tire dessus, et puis on renonce ; c’est une existence incohérente. Et quand on ne voit pas la douce récompense au bout, on finit par ne s’intéresser à rien et par trotter comme un cheval de fiacre. Je m’assombris peu à peu ; tu sais pourquoi. Voici une période dure à passer, où je n’aurai pour me consoler que le bonheur de t’écrire. Et tout çà c’est bien fait pour moi. Toi du moins sache que je t’aime, et ne sois pas triste. Mais c’est facile à dire, et quand je vois ce que c’est que la chaleur ici, où je n’ai absolument rien à faire qui soit forcé, je trouve que tu dois pas mal ressembler à un cheval de fiacre aussi. Je crois bien que c’est un peu trop dur pour ton tendre cœur. Cela ne peut aller que pour des gens qui s’ennuient partout et qui n’ont pas connu le bonheur. Enfin ! Le vin est tiré… Je voudrais être sûr que ces gens-là ne vont pas encore rogner sur les dollars ; je suppose qu’ils sont partout les mêmes ; ils aiment bien ceux qui leur font gagner l’argent ; mais ils aiment encore mieux l’argent. Il faut le leur tirer du ventre. Il est pourtant vrai que le dollar est ta seule consolation ; maigre, mais il ne faut pas la laisser maigrir encore plus. L’art n’a pas de prix ; et c’est pourquoi les artistes sont mal payés. Il faudrait que tu sois avare et un peu juive (toi !!) ces temps-ci. Mais je suis bien bon à te prêcher, moi qui perds de l’argent par tous les trous. Il faut être notaire pour croire qu’on fait de l’argent avec des livres. Mais d’ailleurs je ne manque de rien comme tu sais. Les timbres pour l’Amérique ne me ruineront pas. Je ne serai jamais riche. Et toi ? Cela ne te va guère non plus. Si contente tu étais dans ton 3e étage, sans aucune salle de bains. Il est vrai que le petit château de Korn ar Hoat est déjà un peu plus confortable ; je m’en contenterais pour toute une vie. Et je me contenterais encore à moins. Ce qu’on était fiers tous les deux quand on roulait sur la Concorde ; je te regardais de côté, et je prenais en pitié tous les gens, parce que j’avais ma petite femme au volant. Cela faisait un bonheur rare et plein, sauf les difficultés étrangères. Et en tout cas cela fut, et c’est beau à penser. Je ne vois pas bien quel air j’avais ; mais sûrement au moins l’air d’un empereur parcourant ses états (car, comme tu dis, j’ai beaucoup d’imagination). Mais, même sans imagination, je n’aurais pas donné ma place pour la place la plus dorée. Et je trouve que n’importe qui pouvait m’envier. Maurois sûrement, malgré tout son argent. Tous ils trouvent des femmes qui les exploitent et qui les méprisent, et qui sont des gourdes. Les femmes à prétentions littéraires sont encore plus gourdes ; la médiocrité en aucun genre n’est rien. Mon avis est qu’une femme ne peut être artiste que dans le travail qui lui est propre ; mais alors cela lui donne une assurance et une ligne ! Tu ne peux pas savoir cela ; tu ne te vois pas. Mais moi, qui méprise si aisément ce qui n’est pas premier en son genre, je t’ai toujours admirée. Tu te souviens comme je te disais pour rire que tu trouvais moyen de remplacer l’intelligence par quelque chose qui y ressemblait étonnamment. Cela te faisait peut-être enrager un peu ; mais je ne crois pas, car tu me connais si bien. Au fons l’intelligence en l’air est la chose du monde la plus banale ; il faut que ce soit appuyé sur un art quelconque, et l’art lui-même sur un sentiment fort. Tout cela (que j’abrège, pour ne pas te faire rougir, ma jolie chérie), tout cela répond très bien à ta forte tête, bien construite, et à cette ligne du cou et des épaules, que je n’ai pas encore baisée à moitié assez ! Tout y est naturel, gracieux et fort. C’est bien mon malheur, c’est que je t’aime. Mais j’aime aussi ce malheur-là ; il vaut encore mieux qu’un bonheur plat. Je ne sais pourquoi je pense tout d’un coup aux deux voleurs de vin, qui regardaient les bouteilles cadenassées. Ce petit bout de matinée, je peux le revivre indéfiniment ; la promenade autour de la maison, le déjeuner, et d’abord un bout de toilette dans ta chambre. Tu ne me quittais pas d’un mètre ; nous avions des ailes. Tu es mon beau fruit adoré, exactement bon pour ma bouche, pour ma soif et pour ma faim. Et tout çà reste vrai et beau, quand même tu es loin, puisqu’il y a des souvenirs tellement parfaits. Tu vois, il me semble que je viens de bavarder avec toi. Ici l’humeur n’est pas aigre ; je tiens compagnie à ma sœur jusqu’à minuit sur la petite terrasse du jardin, à la clarté de cette même lune que tu vois aussi, et à qui tu adresses plus d’une douce pensée. Ma sœur ne s’ennuie pas ; elle a une belle maison, peinte à neuf, et qu’elle ne cesse pas de parcourir ; c’est un plaisir qui dure quelque temps. Les maçons sont maintenant au portail ; c’est là qu’il restait encore des ruines. Le jardin est un peu grillé (çà pousse à peu près comme la lande sur ton mur ; mais avec le temps cela fera de beaux buissons, je pense à ta lande) et je t’adore.

Tendres baisers de ton ALAIN.

# 19 juillet 1929

NAF 14232/109-110

Paris vendredi soir.

Au galop je t’écris ma chérie adorée. Car il n’est plus question de brasserie. Deux lettres ici ! Quel bonheur ! Mais elles étaient tristes toutes deux, avec des reproches que je ne comprends pas. Quelles insanités ai-je pu écrire ? Je croyais que la période des lettres stupides et injustes était passée. Je mets ma tête sur ton épaule, et je te demande pardon (sans savoir au juste de quoi). J’ai vu Jeanne et je lui ai signé les chèques nécessaires pour un mois. Grand bonheur. J’ai appris, ce que tu sais déjà, que Marcel part par le *Tuscania*… Grand bonheur pour toi. Tu le verras à l’aller et au retour. Tu sais cela me fait le cœur un peu gros tout de même… Mauvaise période. Il faut partir. Vraiment la personne en question est arrivée à un degré de fatigue incroyable, et traîne toujours un reste de furoncle. Il faut changer d’air. Donc lundi presque sûr je pars pour Le Pouldu (Finistère) entre Lorient et Concarneau. Pour combien de temps ? çà je n’en sais vraiment rien. Mais sache que je t’écrirai à chaque courrier. J’ai déjà fait mes calculs pour ne pas manquer. C’est moi qui serai à l’épreuve, manquant de lettres ; mais à partir de l’arrivée de cette lettre n’attends pas beaucoup. C’est le moment d’être généreuse et de ne pas me punir trop. Seulement un petit mot (ou même un grand !) pour que je sache si le courage a un peu remonté. Mais de moi tu sauras tout, santé, humeur etc. Pour le moment la santé est parfaite, et le travail devant être modéré et à ma fantaisie, je risque tout au plus d’engraisser. Mais j’y veillerai ! Comment peux-tu me faire des reproches (bien doux) ? Je ne pense qu’à toi ; et je ne crois pas être injuste. Peut-être, à force de vouloir te donner du courage ai-je l’air de prendre trop bien cette absence ! On ne sait comment faire. Le vrai est que je ne me console pas du tout ; et quand tu parles de retour possible en octobre mon cœur bondit. Ces temps-ci j’ai pensé beaucoup au baiser du retour, long, délicieux, baigné de larmes douces. C’est peut-être un signe. Et tout vaut mieux que la séparation. Voilà ma vraie pensée. Il faut que je termine ; je ne fais que passer ici, et j’ai perdu du temps à la Société Générale où j’ai pris un compte, parce qu’on nous a payé toutes les vacances en une fois.

Je vais envoyer le mémoire au notaire. Vite un grand baiser de ton homme, qui n’a qu’une pensée, toi, et qu’un soutien, la certitude que tu l’aimes *toujours pareil* (comme tu disais). Ton amant qui t’adore, ton Alain à toi,

ALAIN.

# 21 juillet 1929

NAF 14232/103-105



Dimanche 21 Juillet. Chérie si tendre, je sens ton cœur, qui s’accorde tellement avec le mien, comme tu dis dans ta bonne lettre, qui efface tout à fait les gronderies précédentes, toujours bien tendres. Moi-même n’ai-je pas grondé souvent ? Le fait est qu’on ne s’habitue guère à cette séparation. Encore, manquer de nouvelles, çà va (car je n’ai pas d’inquiétude d’aucun genre ; ce n’est pas ma nature) ; mais tout simplement je manque de toi ; une lettre ne peut te remplacer. Tu dis la même chose de mes lettres, et je sais quel bonheur elles te donnent ; mais mélangé, puisqu’il fait ressortir l’absence. Hélas ma chérie je te vois bien près du désespoir, et c’est bien ce que je prévoyais. Mais comment empêcher cette expérience ? Je mettais tout mon amour propre (c’était très sot) à te pousser et à inventer de nouvelles raisons. Heureusement tu savais bien ce que j’éprouvais, et vraiment j’ai vu alors le désespoir en face ; mais maintenant je me sens ton seul soutien, même de si loin ; c’est une raison de vivre. Je t’adore.

Je pars ce soir pour l’Océan breton. J’ai failli en faire une maladie de fureur rentrée. Mais à quoi bon ? Je verrai là-bas si une combinaison se présente ; je ne sais ; et il sera bien tard. Mais pour écrire, moi, j’en réponds ; ce sera ma consolation. {Ecris toujours un mot pour le 15 août ici (rue de Rennes). Si je peux faire suivre. Mais il y a les timbres d’Amérique, c’est voyant. Et le moindre soupçon d’un amour tendre par-dessus l’Océan amènerait, comme tu le prévois, des résolutions ridicules, qu’on ne pourrait tenir… Je vis trop souvent ces temps-ci sous le régime de scènes, qui viennent de mon humeur, quoique je me surveille beaucoup. L’amitié veut des égards ; mais l’amour est impétueux et ne considère que lui. Je tâche de ne pas faire de fautes irréparables. Vrai tu aimerais des petites pochades ? Comme je t’adore ; et certainement je t’en enverrai en octobre, si toutefois il n’est pas question de retour.

Mon chéri adoré (c’est toi petit matelot) je ne peux pas faire cette démarche à la Société Générale, puisque c’est aujourd’hui dimanche. J’écris à Jeanne pour qu’elle le demande de ma part. Si elle ne réussit pas, tu devras écrire directement. Tu vois que je ne te suis guère utile (et cela me plaît tant, de faire des démarches pour toi). L’autre jour, comme je déposais de l’argent, le Mr m’a bien reconnu et m’a parlé de toi ; la dame à droite aussi ; tout le monde t’aime, etc. Mais là je ne suis pas jaloux, au contraire. Quel bonheur que tu aies aimé mes vers. J’en voulais faire à Paissy, mais il faisait tellement chaud. Je voudrais te donner à toi seule tout ce que j’ai de plus rare ; tu le sais bien, et heureusement nous nous comprenons tout à fait maintenant. Alors, si le destin le veut, si tu reviens sans possibilité de choisir, alors il y aura place pour la joie la plus enivrante ; et je n’ose même pas trop y penser.

Tu juges d’après cela ce que la séparation a été pour moi. Mais toi-même tu le sais par expérience, et je crois en effet que c’est encore pire quand on est à l’étranger. J’essaie pourtant de te soutenir ; pense que je t’aime si fidèlement ; pense que jamais plus nous ne serons sur le point de nous fâcher. Dis-toi que je suis si fier de toi, et que je t’admire. Pense si j’étais fier dans la Citro. Et heureux dans nos petits coins de brasserie. Si tu réfléchis bien, tu verras que j’ai été en somme (soyons modeste) l’amant modèle. Sans un amour plus fort que tout, tu sais très bien que ma liberté aurait été tout à fait étranglée ; mais le cœur résistait, et en somme il n’a pas été vaincu ; tu l’as toujours retrouvé brillant et neuf, cet amour qui a vingt ans d’âge. Quand je t’ai écrit : « Ose dire que tu es malheureuse », ce qui t’a semblé un peu fort, j’exagérais un peu ; il faut bien ; comment aurais-tu tenu seulement deux mois (bientôt trois) si je m’étais laissé aller à me plaindre toujours et à te plaindre. Je ne l’ai fait que trop. Mais sois tranquille, même dans tes reproches je sens tellement une infinie tendresse. Mon cœur bondit vers toi. Je t’adore. Tu vas voir Marcel deux fois en deux moi ; j’en suis bien heureux ; mais je me dis : « Pourquoi ne suis-je pas à sa place » ? Enfin je tiens et je tiendrai et je serai à toi pareil quoique tu fasses. Tu es ma petite femme chérie ; je t’ai depuis la pointe des cheveux jusqu’aux ongles du pied (*Long serpent…*). Tu aimais quand je te jetais un regard amoureux le matin avant de partir… Allons il faut finir. Prends ton homme, ton amant qui t’adore,

ALAIN

# 23 juillet 1929

NAF 14232/115-116

Mardi 23 Juillet 1929.

Me voilà dès le matin sur mon pliant, au bout d’une belle plage encore déserte. J’aurai de belles heures de solitude, et je les passerai avec toi. Pense que j’ai rencontré des vaches bretonnes accompagnées de quelque Jéfik négligente, dans des chemins bordés de petits murs, devant la dune et la mer. C’est encore assez boisé ici, mais c’est plus rabougri qu’à Morgat. Et j’entends donc le bruit de la mer, que tu peux entendre aussi ; ce bruit là est le même partout, je pense. Et l’horizon attire mes pensées ; mais comment se représenter cette montagne d’eau entre toi et moi ? C’est à peine si je me fais l’idée de ce qu’est ton existence là-bas. Je te vois entrant, sortant, mais je le crains bien, d’un pas moins leste, car je crois bien que tu ne peux vaincre la tristesse. Je ne sais quel effet te fera la visite de Marcel ; deux effets contraires, probablement. Si c’était moi, çà irait mieux ; il ne nous faudrait que deux hasards heureux par an pour rendre déjà la vie supportable. Eh bien il n’y a qu’à attendre déjà l’opinion des bureaux, puisque de toute façon il faudra la subir. Je t’adore. L’autre jour si tu avais entendu ma conversation avec Jeanne. Je lui disais que je ne ferais rien pour te pousser à revenir. Elle m’a dit d’un air indigné : « Vous n’allez pourtant pas lui conseiller de rester là-bas ». Elle ajoute : « Je ne donne pas de conseils ; on ne m’en demande pas ». Je lui réponds : « Moi c’est pareil ». Mais elle a l’air de trouver que ce n’est pas pareil. Et le fait est que je ne me suis pas privé de me plaindre ; mais tout de même je n’en étais pas fier, et je ne prenais pas cela pour raison. Je n’aime pas enlever le courage à ceux qui font quelque chose ; encore moins à toi que j’admire. Je me flatte de cette idée que si tu n’avais pas laissé ton Dick sur l’autre bord, ce n’est pas l’ennui de vivre à l’étranger qui t’aurait détournée ; mais du reste tout est mêlé, je comprends bien ; et quand on porte une grande peine il arrive que les petits ennuis accablent. Pour moi, que je porte ma tristesse ici ou là, c’est pareil ; et je dirais plutôt que les petits ennuis ne comptent guère. Mangeant à l’hôtel, dans ce monde que tu imagines (mais c’est plus petit-bourgeois qu’à Morgat) je ne les vois même pas. Cela te prouve qu’il n’y a même pas une blonde qui puisse m’aider à penser à toi. Je n’ai fait ici qu’une passion, qui est une vieille bossue de 83 ans qui guette l’occasion que je joue dix minutes sur le piano casserole. Le fait est que plus un piano est mauvais et faux, plus mon talent naturel se trouve à l’aise. D’où tu tireras toutes les conclusions que tu voudras. Car Liszt était un homme dans ce genre-là ; mais Chopin nullement. Liszt était capable de prouver à ses auditeurs que le piano était juste ; il agissait plus par puissance propre que par musique etc. Je sais que tu aimes à réfléchir dans ta forte tête sur les artistes de tout genre ; et si cela te distrait une minute ou deux… Je te permets même de penser un peu de mal de moi, parce que je sais, ma chérie, que tu n’en feras rien. Cela je le sais depuis le commencement ; et je sais bien que tu ne m’as jamais grondé beaucoup. Il est vrai que si jamais une femme a connu un homme… ! Car ce qu’on nomme amour enferme tant d’hypocrisie. Mais songe à toutes nos aventures à nous, intimes ; tu n’y trouveras rien de pareil, ni aussi aucun regret. Tout fut beau et rare ; si une pensée peut nous consoler, c’est bien celle-là. Enfin fais comme moi ; cramponne-toi à l’avenir. Vois comme tout change. Il y a un an qui eût cru que tu irais en Amérique et que Marcel t’y retrouverait ? Pourvu qu’il ne gâche pas encore cette affaire-là. Quand tu recevras cette lettre, tu l’auras vu. Si quelqu’un peut le conseiller et le modérer, c’est toi. Peut-être aussi l’expérience. Mais comment cet aviateur, si naturellement généreux, qui montre tant de simplicité avec nous, sans rien de mesquin jamais, comment est-il tatillon et vaniteux dans les affaires ; s’il était seulement naturel… Mais il le sera s’il parle anglais, ou seulement s’il parle français à des Américains. À Frisco cela ira tout seul ; c’est en Algérie qu’il faut craindre l’esprit de critique et de dispute. Toutefois il est assez raisonnable pour comprendre que c’est vraisemblablement sa dernière chance. Enfin tout çà je ne le dis qu’à toi et même je ne le pense qu’avec toi. Car j’estime beaucoup Marcel, et je trouverai toujours qu’on ne fait pas assez pour ces héros si simples ; et je lui pardonnerais même un peu d’aigreur, s’il en avait. Une chose peut le rendre sage, c’est la pensée de sa sœur chérie, et du souci qu’elle se fait pour lui. Forcément tu penseras beacoup à tout ce qu’il t’aura raconté ; c’est toujours autant de pris sur l’ennui. Et je n’aurai point de jalousie. Au lieu que si tu t’intéressais beaucoup à n’importe quoi, peut-être j’en aurais. Sur le *De Grasse* quand je voyais par ta lettre que tu étais indifférente à tout, à la mort même, cela me désespérait, mais d’une manière cela me consolait. Voilà comment nous sommes faits. Je crois que tu me permets de m’intéresser à la peinture ; pense que tu occupes toujours mon esprit quand je barbouille. Et encore plus puisque tu me dis de faire une ou deux pochades pour toi. Alors je veux choisir ; mais il faut encore que j’essaie. Hier, au premier contact, je suis retombé dans toutes les erreurs possibles. Occasion aussi de penser à Ami, à Trébéron, et toujours à toi par tous ces chemins. Cette mer est celle que tu as traversée ; ces eaux t’ont portée. Ce bruit des vagues qui roulent, tu l’entends. Ici le temps est plus frais, un peu couvert ; cette Bretagne est verte et fraîche (au lieu que Paissy était tout brûlé). Tu vois, ma chérie adorée, que je puis bavarder avec toi. Tout de même je regrette notre brasserie. Et tu n’auras plus deux ou trois lettres par courrier. J’ai vu avant de partir que la Transatlantique n’a de départ l’autre semaine que mercredi. Mais il y a d’autre courriers (exemple le bateau *Tuscania* qui a emmené Marcel). Et, à cause des délais d’ici au Havre, je crois plus simple d’écrire le mardi pour le courrier de samedi, et le vendredi pour le courrier de mercredi. Il y aura sans doute des retards, mais tu sauras qu’ils ne viennent point de ton Alain, et qu’il pense à toi si tendrement, si amoureusement. Hélas quand je roulais dans le train, quel contraste avec l’autre voyage vers Châteaulin ; chaque tour de roue était un bonheur. Au lieu que cette fois chaque tour de roue m’éloignait de tes lettres… Il faut que je trouve tout mon bonheur à t’écrire, à évoquer les heures enivrantes de Morgat et de Paris, à revoir ton corps charmant, à sentir tes baisers fous… Cela ce n’est pas loin. C’est toujours présent (autant qu’une chose absente puisse l’être). J’ai du moins cet avantage que les heures sombres s’effacent un peu et que les belles heures reviennent plutôt. Je te baise toute. Je vais te mettre dans l’enveloppe quelque maigre fleur de rocher, qui aura goût de mer, avec mes baisers les plus fous, et tout mon fidèle et ardent amour, ma chérie, mon adorée.

Ton ALAIN à toi.

# 26 juillet 1929

NAF 14232/121-123

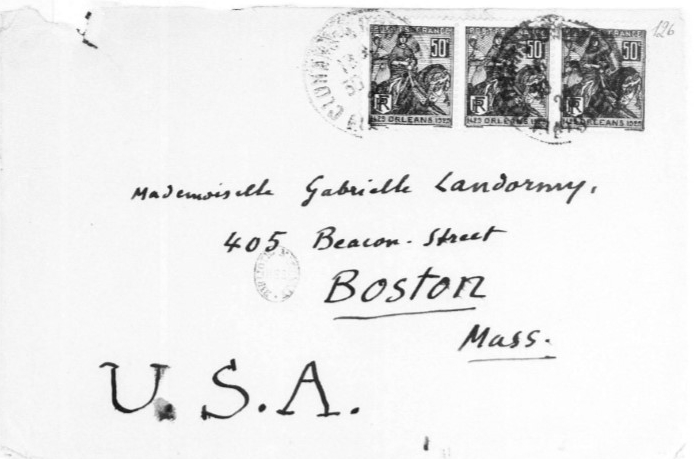
Vendredi 26 Juillet 29.

Ma chérie ! Mon adorée ; il est huit heures ; j’ai le dos au soleil ; je viens de rêver longtemps ; mais si tu n’en sais rien, ce n’est pas juste. Je commence par dire que je me porte très bien, mangeant, dormant, peignant, écrivant ; et que mes lunettes sont très bonnes. Il se peut qu’on se porte mieux quand on a de la peine, parce qu’alors les petites choses on n’y pense point ; c’est comme à la guerre ; on n’avait pas peur d’un rhume. Donc tu dois être tranquille sous ce rapport. Pour l’autre santé elle est tellement incertaine que je ne sais pas du tout si je vais rester ici ; il y a crise de foie, crise d’oreille, faiblesse, fatigue. Il se peut qu’on revienne à Paris pour un auriste. J’arrive à faire pour le mieux sans grande inquiétude. Je dois dire aussi que je regarde les événements d’un très grand sang-froid ; il n’y a qu’une chose qui me touche, c’est cet horizon de mer… Un amoureux est une sorte de monstre… Il ne pense qu’à une seule chose. Je t’adore. Et maintenant assez sur les événements plats. Tu as vu Marcel ; et moi je le suis maintenant avec envie dans ton voyage. J’ai une envie de *voir* (seulement de voir) un transatlantique. Et ce matin je me disais : nous ne sommes pas encore au mois d’août ! Il n’y a pas trois mois ! Il me semble qu’il y a trois ans ! Je revois maintenant ton visage noyé de larmes. Hier c’était la rue Royale et la dernière matinée ; c’était comme peint devant mes yeux. Buffard m’avait donné l’autre semaine rendez-vous au *Soufflot* mais je n’y suis pas allé. Il y a là un coin derrière la porte qui est pour moi un des plus mauvais de Paris. Comme j’ai bien fait de t’obéir, et de retourner à la brasserie ! Sans quoi l’imagination aurait fait la folle. Ici j’ai des occasions plus heureuses ; car c’est bien ta Bretagne ; les ormes sont taillés de même façon ; les pins, les champs, les petits murs, tout est pareil ; seulement ici on trouve tantôt une grande dune au-dessus des rochers, tantôt des blés qui viennent jusqu’au sentier des douaniers ; les paysans disent que c’est un coin assez riche. J’oubliais ce que je voulais te dire, parlant de l’incertitude de mes déplacements. Le mieux que ton cœur généreux puisse t’inspirer (sans compter que tu me dois beaucoup d'indulgence maintenant) c’est d’écrire sans savoir quand je lirai.

Je reviens à mes rêveries. Ces jours-ci temps un peu frais, orageux, venteux, tourmenté. Aujourd’hui soleil. La mer est couverte de voiles et la mer ne fait que murmurer. J’ai commencé un livre (car les *Commentaires* vont bien lentement à cause des éditeurs, des imprimeurs etc. Gallimard considère que l’ouvrage ne se vendra guère et qu’il le fait pour la gloire. C’est une manière de nous voler). Ce livre est un dialogue au bord de la mer, mais aride (sur l’entendement). Il faut relever l’intérêt par la manière ; et cela, en tout cas, ne me donne aucune peine. Cela ne fait même pas passer le temps de double exil, qui traîne, qui n’en finit pas. Il me semble que si je revenais à Paris je me rapprocherais de toi. Mais qu’importe ? Tant que tu es là-bas, être ici ou là pour moi c’est tout pareil. Mais je viens à mes rêves de cette nuit. C’était d’abord une sorte de fête comme dans une hôtellerie de campagne pour riches, avec musique et champagne. Tu y étais et je t’entrevoyais (surtout tes beaux yeux bien tristes) mais jamais je ne pouvais te parler ni seulement te toucher la main ; tu semblais me dire : « Attends ! Tout à l’heure ! Je ne puis… ». J’étais comme un enfant qui attend la fin d’une pénitence ; et pourtant ce n’est guère toi… Tu ne m’as pas habitué à la pénitence ; dès que je te voyais tu étais si entièrement à moi ; une manière d’accourir, de marcher avec moi, de t’asseoir près de moi ; encore en pensée mon cœur bondit de joie quand je revois ces mouvements entièrement gracieux et libres ; tu oubliais toute la terre. Je n’ai eu qu’une pénitence, mais celle-là totale (et aussi dure au moins pour toi que pour moi) quand tu as mis ce gouffre d’eau entre nous deux. Mais c’est par ma faute ; et puis il fallait essayer cela. L’occasion s’offrait ; tu aurais regretté toujours de n’avoir pas su vouloir. À présent je te vois exilée et inconsolable ; c’est ma faute aussi ; après t’avoir donné tant de raisons apparentes de douter, je t’ai prouvé tant d’amour, et trop tard… Mais c’est tout de même bon à penser ; et cela n’aurait jamais été sans l’épreuve. Au reste le retour dépend aussi du destin ; il n’y a qu’à attendre ; et quant à douter de toi, il n’en est pas question ; c’est une chose impossible. Parce que je t’aime, je sais que tu m’aimes. Mon autre rêve était aussi de la couleur de mes pensées ; il n’y a rien de plus bête. Je rédigeais une dépêche pour un marchand de cartonnages de là-bas, lui disant que j’étais nommé représentant de commerce et que je partais le mardi suivant par le… (ici un nom de bateau que j’ai oublié). Réveil un peu mélancolique après cela ; mais j’avais le sentiment pourtant d’avoir oublié une belle partie, à ce bal… car j’étais dans un état que tu devines, c'est-à-dire extrêmement amoureux, comme souvent le matin… (Tu ris) On hisse le mât et le pavois… Tout cela en lit solitaire, car ici je vis comme seul et selon la règle bourgeoise ; raisons d’opinion et aussi de santé ; et c’est très bien ainsi. Mais surtout sur cette plage je suis comme un sauvage dans la nature, et loin des personnes, et près de toi (quoique d’une manière qui ne suffit point). Mais je suis bien content de pouvoir t’écrire que je suis tellement reposé et en équilibre. C’est peut-être que je n’ai point de désir (mon cher objet est trop loin ; je ne puis qu’attendre). Et je suppose (je parle au futur, et pour toi qui lis c’est déjà passé) que la visite de Marcel t’a remontée un peu. Je ne crois pas que rien pût te faire autant de plaisir excepté ce qui est pour le moment hors de notre atteinte : être réunis nous deux. Et d’ailleurs je crois que cette aventure finira bien. L’amour veut espérer ; sans cela il ne serait pas l’amour. Et une chose que je sais aussi c’est que l’événement dépassera l’espérance ; car avec toi c’est toujours ainsi ; le bonheur de la *présence* dépasse tellement ce qu’on attendait ! Je ne lis pas assez les journaux ; je ne sais plus rien de la politique. J’ai appris que Risler est mort ; comme artiste il l’était déjà. À mes yeux la mort n’a pas tant d’importance ; elle termine tellement tout. Probablement je ne m’en fais aucune idée ; je n’y crois pas ; et c’est cela vivre. C’est ainsi que je n’ai jamais non plus d’inquiétude de santé pour toi ; l’amour exclut cela ; l’amour ne pense qu’à l’amour, au cœur, aux drames du cœur ; c’est ce que je voulais dire je ne sais plus dans quelle lettre disant qu’il vaut mieux être malheureux d’amour qu’être sans amour. Quelquefois tu prends ce que j’écris en tristesse ; mais je te connais, cela ne peut durer, car tu me comprends si bien ! Je pense que cet échange de lettres est quelque chose de nouveau entre nous, et bien bon (quoique... on aurait pu s’en passer). Mais ma nature me porte à toujours retomber sur mes pieds et tirer le bien autant que possible du mal ; je ne suis pas sûr que tu le saches aussi bien. Tu es capable je le sais d’une profonde mélancolie ; tu es bretonne, pour tout dire. Pense à moi ! Ne va pas sombrer dans la tristesse. Baise-moi, prends mon baiser, mets ta tête sur mon épaule et dis-toi : « Je suis adorée ». Oui ! de ton ALAIN à toi.

# 30 juillet 1929

NAF 14232/124-126

Mardi 30 Juillet 29.

8h du matin, à l’entrée d’une petite grotte, je t’adore. Je pense à toi continuellement. Voilà cet océan mauve. Je le suis, je le suis en sa grande courbe. Je suppose qu’aujourd’hui ou demain tu verras ton frère. C’est quelque chose ! C’est beaucoup, contre le cafard envahissant. Je devrais t’envoyer des vers ; mais j’ai entrepris un livre qui me prend du temps, et heureusement. Jamais les mois d’été ne m’ont paru si longs. Cela n’en finit pas. Je devrais au contraire retenir le temps, et jalousement en jouir, si j’étais sage. Mais je ne le suis guère. Je reviens toujours au bonheur passé ; je m’étonne d’en être privé ; je me demande d’où a pu venir un si grand changement. Pourquoi cette année-ci plutôt qu’une autre ; et autres questions stupides. Mais je n’y cherche plus de réponse. C’est fini le sombre temps où j’accusais ma chérie, que j’osais comparer à la dangereuse blonde de *Climats*. Tu m’as pardonné, et je me pardonne aussi. Comment n’aurais-je pas déraillé à une telle secousse ? Maintenant c’est le calme ; à peine des mouvements d’humeur ; mais c’est le calme triste. J’ai cru que j’allais être ramené à Paris ; je ne l’ai pas espéré ; il y a des espérances interdites (et je n’ai aucun mal à cela, tu le sais). Mais les choses vont mieux ; la mer fait sentir son action bienfaisante. Faut-il dire : hélas ? Je me fais une merveille de Paris, de la brasserie, des visites à Jeanne etc. Mais si j’y étais que trouverais-je ? Un vide bien plus sensible encore qu’ici. J’y trouverais ta place partout, sans jamais te voir paraître. Je regarderais la porte de la brasserie sans jamais voir ma petite femme si fine, si prompte, si heureuse arriver comme une hirondelle. Voici un bateau à voiles blanches qui vire devant moi. Je pense à Morgat. Quelles pensées délicieuses et vivifiantes, celles-là ! Il y a des choses que nous n’aurions jamais sues, si… Quelquefois je me dis que ton aventure voyageuse est purement romanesque. Tu aurais voulu tenter l’amour, savoir si tu serais aimée malgré distance et temps et tout. Tu le sais. Je n’écris jamais que des billets courts. Toi seule as reçu des volumes ; et tu en as écrit, ce qui n’est pas moins miraculeux. Mais du reste je crois que tu ne pensais pas à cela. Je ne recommence pas, puisque j’ai fini par bien comprendre ce coup du destin, et puisque je te l’ai écrit plus de dix fois. Je crois que tu ne me reprocheras plus d’être injuste. Il est vrai que je l’ai été ; je m’y suis plongé ; et cela c’était le plus triste de tout. À qui me fier, si je ne pouvais me fier à toi ? Mais tout cela s’est éclairé et débrouillé. Il reste une part d’audace et de décision que j’adore en toi. Et moi, après cela ? Ce matin, arrangeant mes cheveux ébouriffés (ton Footit chéri !) je voyais en somme une sorte d’ambassadeur anglais ; non pas encore le très vieux gentleman ; mais il y a plus de repos et de résignation sur ce visage ; le menton est toujours digne de tes deux mains en coupe (je crois les sentir) et la carrure est architecturale. Cà peut marcher. Seulement il faut que je me passionne. J’ai la peinture ; stimulée encore parce que tu m’as demandé deux petites pochades. J’ai peint hier une mer basse assez fine ; je commence à ne plus barbouiller. Il faut aussi que je me passionne pour ces *Entretiens* dont le fond est un peu aride (Recherche de l’Entendement) ; mais il y faut de la poésie. Si je ne me lance pas par là, je risque de vieillir tout à fait, semblable à un diplomate qui attend toujours et qui use le temps. Que t’écrit Miss Wharton ? N’est-elle pas inquiète de cet oiseau sentimental qui s’est envolé si loin du nid de ses amours ? Mais toi, tu ne dois point paraitre faible. Et pourtant ! Je connais bien tes yeux si tendres ; s’ils prennent l’habitude de pleurer, comment ferons-nous ? Peut-être n’était-ce pas possible ? Car en somme la guerre c’était plus fort que toute volonté. Et qu’aurais-je fait à Paris. Tu ne nous vois pas heureux, d’un bonheur seulement supportable, pendant cette dure épreuve ? Aussi fallait-il partir, rester et tenir. Mais maintenant toi qui n’es là-bas que par ta volonté ? – Enfin ! Il s’agit d’abord d’attendre la décision des bureaux étrangers. Poincaré est gravement malade et démissionnaire. C’est Briand qui va mener tout. Cela va apaiser et détendre, même jusqu’à ces bureaux d’Amérique. Ainsi notre sort, de nous autres imperceptibles, va dépendre pourtant de la politique du monde. Et si cette politique va bien, nos affaires de cœur iront mal. J’en suis presque à craindre que la maison Hickson fasse tout pour te garder, et renaisse. Ce n’est guère raisonnable. Donc, comme tu dis, il faudrait un régime de voyages fréquents, un travail de va et vient presque ; or je suis bien sûr que cela finirait par être aussi, quand la confiance serait établie ; car certainement cet art de la parure a besoin d’une constante liaison avec la France, sans compter les travaux qui ne peuvent être faits qu’ici. Mais cela ne peut s’établir tout d’un coup. Il faudrait patience et temps ; nous n’avons ni l’une ni l’autre. Puis-je compter par années ? À ce propos je suis sûr de t’avoir écrit : « Une année pour *nous* c’est comme un mois » et tu comprends ce que je voulais dire, que nous en étions à compter des vacances d’un an au lieu de vacances d’un mois, et qu’il fallait bien s’y résigner. Mais le jour où tu as mal lu cette phrase, tu n’étais pas disposée à comprendre ; tu avais le noir. Et comment autrement. Forcément, à mesure que je me résigne (à peu près), pour toi l’ennui vient avec les jours monotones, et cet isolement, et cette langue étrangère. Je me demande si ta voix n’en sera pas changée. Mais peut-être ce sera encore plus charmant ; voilà comment j’imaginais la chose. Je te voyais aussi un peu plus brillante, un peu plus poudrée, les yeux plus brillants (toutes ces larmes…) un peu amaigrie ; plus fine encore… je ne sais. Tout cela en notre coin de brasserie naturellement. Je ne pense qu’à cela ; quelquefois il me semble que j’y suis ; une telle émotion me bouleverse alors ! Mais comme c’est loin. On dit que pour les prisonniers le dernier jour est le plus long. Que sera-ce quand tu reprendras le *de Grasse*. C’est alors que la brume t’inspirera d’autres pensées ! Mais c’est trop tôt pour en écrire. Sache que je t’adore, et que je pense à tout ton corps (comme le jour où Vénus marine tu revenais de Morgat et je t’ai trouvée chez toi en train de faire toilette… Je te revois toute, et ton sourire…. Mais cela devrait être en vers… Je te prends toute, je te couche sous moi comme je fis ce matin-là. Quels moments ! Et dire qu’à Morgat, devant le berceau de nos amours, c’était peut-être encore plus beau ! Tous ces souvenirs, un roi les paierait cher ! Tout cela est beau ; et c’est la seule consolation possible ; pense bien à cela. Il ne s’agit que d’aimer et encore d’aimer, le reste est temps perdu. Je t’adore. Donne ta terrible bouche salée qui a tellement le goût de tout ton corps… Belles folies ! Espérons. Et surtout sois forte, garde-toi vigoureuse pour moi, pour ton Alain qui t’adore follement.

ALAIN

# 21 mai 1929 ?

NAF 14232/127-128

Mardi soir à la brasserie. Coin à droite (pas dans le fond).

Ma chérie adorée je t’écris sans avoir encore de lettre (depuis celle de samedi matin). Peut-être j’[en] aurai une ce soir à 8h. Mais j’ai obtenu de moi de ne pas attendre les courriers, de ne pas avoir d’opinion sur les bateaux plus ou moins rapides etc. Çà durera ce que çà durera ; quand j’aurai trouvé un journal qui donne ces renseignements, je calculerai l’heure et la minute. Enfin en passant à pied avenue de l’Opéra j’ai vu distinctement l’heure de New-York, qui est de cinq heures en retard sur celle d’ici ; ainsi il est maintenant 8h ½, et chez toi il n’est que 3h ½. Tu avoueras que c’est abrutissant. Mais ne crois point que je grogne ; ce n'est pas cela ; c’est plutôt un manque, une anxiété continuelle ; et tu avais bien prédit qu’il y a longtemps, parce que tu savais bien que ton cœur orgueilleux ferait une chose ou l’autre, *mais quelque chose* quand elle devrait se jeter dans un malheur pire. Et cela est naturel et je t’aime comme tu es. Là-dessus il n’y a point de doute.

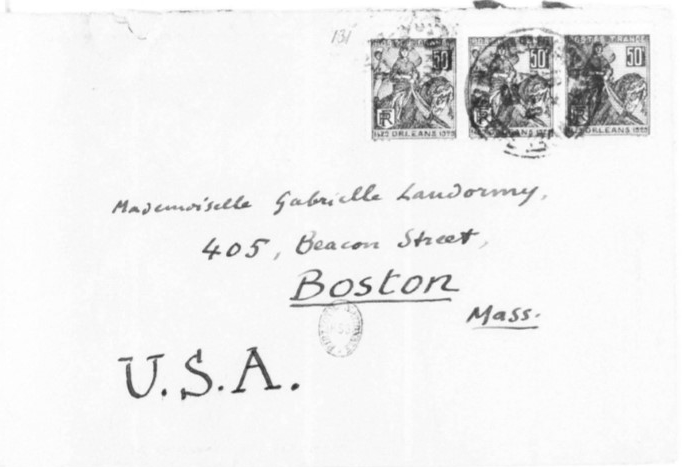
Hier à midi 30 je suis venu déjeuner ici (un caprice) ; comme les élèves sortent d’examen les classes ne comptent pas ; ainsi je m’amusais à t’attendre ; à me dire que c’était comme le jour où, par la faute de Molyneux, tu n’es point venue. Et c’est ce jour-là même que j’ai dit à Jeanne : « Retiendrez-vous bien que je serai à Châteaulin samedi à 7h 45 (ou 12h 45) » ? Tu auras beau dire : « Comme c’est loin, loin, tout çà », ce sera toujours pour toi (comme pour moi) à croire qu’on le touche. Cette confiance en toi je l’ai absolument comme je l’eus toujours. Et toi ? Cette confiance en moi elle t’a un petit peu manqué (et bien injustement !). C’est bien dommage. Si tu avais connu mon cœur, il y a bien des choses qui se seraient arrangées autrement. Car tout s’arrange, excepté les doutes du cœur et les rages petites ou grandes. Enfin c’est comme c’est ; et en tout cas c’est ma faute.

Mais hier, à ce restaurant de midi (hors d’œuvre et cigarettes entre les plats), je pensais, voyant deux ou trois femmes plutôt séduisantes, et qui faisaient des manières : « Il n’y a plus qu’une femme pour moi » ; et, tu sais, il y a longtemps. Mais je ne t’aurais jamais dit une chose pareille. Le malheur a passé ! Mais enfin voici où je voulais en venir ; tu ne peux tout de même pas être malheureuse quand tu te sais aimée uniquement par l’homme que tu as choisi, et qui est ceci… cela… etc. (mille choses que tu as fini par me dire). Alors, ma Gabrielle, il s’agit de relever le nez. Car enfin quoi de pire que d’être mal aimée ? Mollement aimée ? (et cela n’est pas rare après vingt ans). Donc le plus grand des maux nous en sommes tout à fait loin. Il n’y a que cette mare aux harengs ! Au fond je te jure je puis t’attendre autant qu’il te plaira ; je m’occupe assez à penser à toi, et les gens m’importunent. Aucun risque d’ennui. La seule chose qui m’ait mis à l’envers, c’est quand je n’arrivais pas à accorder ceci avec cela ; elle m’aime et elle est partie. Mais c’était très difficile. Car il est vite dit que l’amour est au-dessus de l’argent et c’est clair ; mais cela ne mène à rien. Car l’amour est au-dessus de la nourriture ; mais essaie de vivre sans manger… Quand on se passionne on pose les questions ainsi, on les rend insolubles et injurieuses. Mais il ne faut pas les poser ainsi. Le jour où Molyneux t’a retenue je pouvais bien dire : « L’amour passe avant… ». Mais je ne l’ai point dit ni pensé. C’est comme si tu me disais de manquer une classe pour t’aimer. L’amour ne tient sa belle place qu’à la condition de ne pas se mettre en balance avec les choses inférieures ; car s’il est vaincu, il est bien malade, et s’il est vainqueur, c’est encore pis. Nous vivions merveilleusement d’après cette règle de bon sens ; et quand tu étais prise jusqu’à 9h 1/2, cela allait de soi. Moi j’ai manqué à la règle, et j’ai aggravé ton pénible voyage. Et il me reviendra peut-être encore de cette humeur jalouse. Je n’en suis pas bien fier.

Je t’envoie sous ce pli un *Vuillermoz*. Je suis certain que ces coupures t’amusent un petit moment, quand ce ne serait qu’en souvenir de celles que je tirais de ma poche, au temps heureux… Il me semble à moi que c’était hier et que ce sera demain. Il suffira de se maintenir dans cette illusion pendant un an… En fait c’est plus difficile, ma tendre chérie, que nous n’avions cru, et surtout que tu n’avais cru. Je remarque que la nouveauté des choses n’a nullement agi sur toi. Tu es bien celle que je savais, à qui les choses d’importance sont tellement peu importantes. Et là-dessus je ne t’ai jamais vu faire une faute. Aussi je ne crois pas beaucoup que l’intérêt t’ait conduite là-bas, mais plutôt un dépit trop fort, un trop peu de confiance en moi (et c’est ma faute). Et pourtant quand je me vois si pareil après vingt ans, il n’y avait pas à craindre. Et du reste il y aurait à craindre, je ne vois pas ce que ce grand départ y changerait, car c’était un mal de plus, et un mal certain, tout de suite. Mais la passion agit ainsi, quand elle en devrait souffrir, et là je comprends et j’aime ce qui me frappe. Et, en dépit de la logique, nous sommes beaucoup plus sûrs, après cette séparation, de n’être jamais séparés. Voilà le plus clair résultat de tous ces navires détestés. Je conclus que tu ne dois pas être malheureuse, mais qu’il doit y avoir un pur bonheur dans ta tête et dans ton cœur (au fond de tes yeux chéris !) comme jamais tu ne l’avais senti. Quand je touche de tels sentiments, je suis presque heureux ; cela fait des moments où rien ne compte plus que le cœur. Je revois tes yeux ; je sens ta main contre la mienne ; je ne souhaite rien de plus. Je voudrais te communiquer cela. Mais je n’en suis pas moi-même encore bien possesseur ; un rien me perce le cœur. Il vieillit ton Dick, il se fripe les yeux ; mais çà c’est inévitable de toute façon, et çà t’est bien égal. Tu as assez de grandeur pour ne point voir *du tout* ces changements-là. Et enfin je t’aime et c’est mon bonheur. Alors tâche de ne pas déshonorer ton homme de lettres, je veux dire de faire des pyjamas et déshabillés à hauteur. Car je te veux artiste (en tout…). Sur ces points… je termine. Donne tes lèvres et oublions toute la terre et toute la mer. Ton Dick qui t’adore.

# 2 août 1929

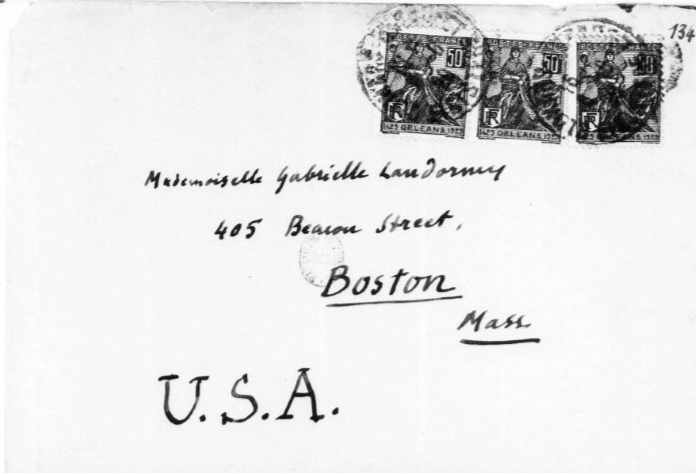
NAF 14232/129-131

Vendredi 2 août. Matin. Chérie adorée. Me voilà avec toi ! Je suis stupéfait en écrivant la date. Nous ne sommes donc qu’au commencement d’août. 3 mois seulement ; il me semble que c’est une longue année. Au fond ce qui m’a effrayé et désespéré, c’est l’annonce de cinq ans. Pas plus ! Peut-être moins ! Car les rares retours, comme s’y arrêter au premier moment ? Maintenant l’avenir est plus incertain et je l’aime mieux ainsi. Il se peut qu’en octobre… Et quand nous aurons atteint octobre, s’il faut attendre encore, janvier sera une borne certaine ; je ne suis plus si difficile. Et puis j’aurai retrouvé la chère brasserie, et les heures vides qui sont à toi. D’ici, de cet autre exil, je considère presque la brasserie, même y étant seul, comme un lieu de délices, et le clerc de notaire comme un agréable compagnon. Voilà comment le malheur nous rend sage. Et embrasse ton sage, ma chérie jolie ; il n’est pas plus sage que toi.

Quant aux réflexions elles sont plus sages que jamais ; je vois mes torts, et je sens ici un genre d’esclavage auquel je ne voulais pas penser. D’ailleurs, à mesure que la mer fait sentir son action favorable, je me sens devenir d’humeur enragée ; j’aurais bien toute liberté d’aller et de venir ; cela s’obtient quand on est malheureux, quand on n’en peut rien faire. Et je prends l’absence de lettres comme une punition trop méritée. Pourquoi sacrifie-t-on toujours ce qu’on aime. C’est qu’il semble qu’on ne lui ôte rien, parce qu’il a tout. Ce beau calcul (qui n’était point si réfléchi) a conduit ma pouliche de sang à bondir et à s’échapper. Si encore tu y avais trouvé le moindre plaisir. Le bateau, le monde neuf, un autre travail, les dollars, les projets, cela aurait pu intéresser. Malheureusement (heureusement !) tu es une romantique égarée dans les affaires. Et comme disait l’homme de la rue Royale : « Elle ne se plaira point là-bas, et au bout de six mois elle nous reviendra ». Est-ce l’homme d’affaires qui aura vu juste ? Mais peut-être la saveur de la vie a-t-elle changé un peu pour toi. En mieux ? Je suis bien embarrassé pour dire si je l’espère... Ou au contraire le cafard noir ? Il me semble (mais j’en juge d’après moi) que le très noir ne peut durer, et annonce quelque chose d’un peu meilleur. En tout cas, si tu me voyais, tu me verrais bien portant, dormant régulièrement, et ignorant ma propre santé. Puisses-tu être de même ! Je crois que l’amour, même triste, est encore bon pour la santé. Ce n’est toujours pas l’ennui. Il y a quelque chose au monde qui m’intéresse violemment, passionnément. Tu sais qui. C’est toi, toi, que je voudrais voir au moins comme dans une lunette, roulant dans ton train bleu, administrant Boston et Portland, faisant des choses merveilleuses et ayant de ces succès qui me flattaient tant ! Molyneux te traitait en artiste, sans épargner même la jalousie, toujours mêlée à l’admiration dans le monde couturier comme dans le monde écrivain. Je parle du monde écrivain, j’en suis à cent lieues. Le livre que j’écris risque d’être bien ennuyeux, le *Commentaire* est une corvée. Encore aujourd’hui, pour remplir deux pages blanches, il faut que j’invente quelque chose. Et j’ai tant envie de tout planter là. Même je ne le cache pas toujours assez. Et pour aller où ? À Paris, à un petit coin de brasserie où j’aurais le loisir de faire des vers à toi. Je me console par l’idée des petites pochades ; mais là je suis encore trop apprenti ; je fais des progrès pourtant ; je pense à Ami. Je me retiens de barbouiller gros. Mais il ne faut pas non plus barbouiller fin ! Cela du moins occupe. On ne rêve presque plus. Mais si ! On rêve à une petite main artiste qui se poserait sur l’épaule, ou caresserait la nuque de pirate, toujours aimée. Naturellement je te crois. Je ne pourrais point vivre autrement. J’arrive bien mieux à comprendre que c’est l’amour même qui t’a emportée sur cet océan qui est devant mes yeux tout gris, tout tranquille (c’est mer basse). Je sens l’odeur des algues. Je voudrais savoir comment est ton rivage de Portland. Mais peut-être es-tu revenue à Boston, surtout si le temps est plus frais là-bas comme ici. Je dis frais ; on pourrait dire froid. Les orages ici ont installé un temps d’automne, et les hôteliers gémissent. Pourtant il y a encore des heures de soleil. Au reste je m’en moque. Si tu n’as pas trop chaud, tout va bien. J’allais écrire : si tu n’es pas trop triste tout va bien… Mais ce n’est pas si simple. Je voudrais seulement que la tristesse fût d’amour certain, que tu sois du moins assurée de ton Dick, de ton Alain, de ces deux qui ne font qu’un pirate bien amoureux, fou de toi ! Cette pensée devrait mêler à la tristesse une sorte de bonheur. Car enfin, être aimé, loin ou près, c’est toujours la première chose, et sans elle rien n’importe ; on est aussi bien ou aussi mal ici que là. Mais j’en juge mal ; je n’ai pas l’ennui de l’exil en plus, et de cette langue qui te sonne perpétuellement aux oreilles. Quelles amitiés peut-on faire ? Est-ce que dans ton travail tu ne trouveras pas une ou deux bonnes camarades ? Mais ce ne sont plus ces braves linottes parisiennes. Ce sont des poupées mécaniques sans doute. Et quelle confiance possible, quand la langue nous réduit aux phrases convenues ? Tout de même tu apprendras beaucoup. Tu auras cette force de bien savoir cette langue, qui est celle des riches acheteurs. Et réfléchissant comme tu le fais (Ta chère tête ! Ta forte tête que j’adore) aux affaires, aux goûts de ces gens-là, à ce que les gens d’Europe savent mal, tu te prépares à naviguer encore mieux dans les affaires parisiennes. Je te vois si bien aux Tuileries, près du petit arc, où les lignes sont si jolies ; ou bien le long du quai, d’où l’on voit la masse du Louvre, et l’Institut où Valéry s’ennuie, et les lumières sur la Seine. C’est tellement là ta place (comme nous disions ce jour où nous revenions chez Molyneux, et où je commençais à retrouver un peu de bon sens). « Tu es aimée ! » te disais-je. C’était encore du bonheur. Le départ semblait loin, loin… Quand je te reverrai, et quand ce serait pour peu de temps, nous saurons oublier. L’amour est si fort, si naturellement joyeux. Je vois ton sourire enivrant et enivré, ta silhouette fine de bergeronnette (j’en vois de charmantes devant ma grotte), je sens ton corps souple marchant avec moi, si près, si d’accord. Quelle légèreté sur le sol, quels pas conquérants ! Il faut attendre, pouliche chérie, et ne pas bouder sur l’avoine. Le Temps marche ; il marche sans s’occuper de nous ; il arrivera au terme heureux, et, tu verras, je ne serai pas encore le très vieux gentleman ! Une seule pensée d’amour me repose et me met d’aplomb. Chérie adorée ! Si ton cœur te pousse à écrire, fais-le ; je ne serai pas longtemps maintenant avant de voler vers ce cher Paris où je voudrais être. J’aime la rue de Rennes ! Tu vois ce que l’amour peut faire de ton grand diable ! La mélancolie ne lui convient guère ; mais il vit tout de même avec elle, avec son chagrin rentrée (toujours l’anxiété, l’attente d’on ne sait quoi). Toujours le sentiment de quelque chose qui manque. Et comment écrire, si ce n’est pas à toi ! Mais tu m’ordonnes de me conserver le même et il le faut !! Je t’adore. Sur mon épaule, ta tête chérie, mes lèvres sur ton sourcil frisé. Comme je te possédais ! Et, par l’insouciance du bonheur, je t’ai perdue pour un temps. Pauvre Dick ! Mais je t’adore et je suis à toi, ton homme ! À toi dans un baiser fou. Ton ALAIN.

# 6 août 1929

NAF 14232/132-134

Mardi matin 6 août 29. Chérie adorée, il pleut, il vente. Il n’est plus question de ma chère grotte d’où je t’ai envoyé tant de pensées tendres. Si ce temps s’installe, je puis espérer le retour à Paris et à ma chère brasserie. C’est mon pays de Cocagne. Ainsi juge ! Quand j’y serai, je sentirai encore mieux que ma petite femme est bien loin. En revanche je trouverai bien deux ou trois lettres de toi. Trouveras-tu qu’il est plus consolant de pouvoir écrire que de recevoir des lettres ? Je réfléchis quelquefois là-dessus, et ce n’est pas bien gai. J’ai pu réserver ma liberté d’écrire ; mais je n’ai pas trouvé le moyen de recevoir ma correspondance, en cet hôtel où toutes les lettres s’étalent et traînent, comme tu devines bien. Quant au bureau de poste, il est loin. Et enfin j’enrage de temps en temps. Mais bah ! C’est un petit malheur, si je songe à ce départ, à cette absence, à cette grande punition. Je suis partout une sorte de prisonnier. Et toi ? Es-tu sur des roses ? C’est cette pensée qui m’arrête dans mes plaintes. J’essaie d’imaginer ces terres inconnues, ces autres maisons Drecoll et Molyneux qui t’ont prise. Je me dis quelquefois qu’il n’est pas possible que tu ne prennes pas à la longue un intérêt quelconque à ce que tu fais. Je sais, et tu me l’as dit, que tu voudras toujours bien faire. L’artiste se réveillera. Je t’imagine jugeant d’un mot les choses mal coupées ou mal cousues. Le succès te consolera un peu. Un petit peu ? Ici je suis un peu jaloux et boudeur. Je te voudrais heureuse, mais pas trop. Hélas ! Je n’ai pas à craindre que tu le sois trop. Car tu sais bien que je n’ai pas de doute au sujet de ton tendre cœur. Je le sens toujours dans ma main. Sans cela... Mais il n’est nullement question de douter de toi, ma si chérie, ma chère tête, mon cher corps, mon lit tiède et caressant, toi ! Je t’adore. Je ne pense qu’à toi. Je pensais ce matin que sûrement dans l’année qui vient, je serais libre le mardi matin et le samedi matin… Alors, au cas où la bureaucratie de là-bas te renverrait (on dit bien dans les journaux que les Américains sont de plus en plus attentifs à empêcher l’immigration, tant ils craignent le chômage. Et tu devines que tout ce qui concerne l’Amérique je le lis !) ; si donc cela se faisait, sans que tu aies le choix… Alors l’imagination va. En tout cas ton Dick n’engraisse ni ne maigrit. Il est seulement un peu noirci de soleil. Il se défend. Il pense toujours à te plaire. Tu ris ! Tu penses sans doute que j’y réussirai toujours… Et toi ? Tu n’as pas à te soucier de ce que tu appelles tes cheveux blancs. Dans le blond cela ne se voit guère. Et puis l’amour est bien plus fort que tout çà : c’est une chose que je sais maintenant. Dans les temps heureux je n’y pensais guère ; je t’aimais ; j’étais heureux de penser que j’allais te retrouver ; cela rendait tout facile et gai. Je te consolais, moi aussi, de tant de choses. Quels doux souvenirs ! La rue du Mont Thabor, les Tuileries… C’était un temps de misère, et, pour toi, de grands soucis. Ensuite je t’ai vu t’envoler bien vite et bien haut dans ce monde parisien à qui il est si difficile de plaire. Nous étions tous les deux comme des enfants devant la grande bâtisse de Drecoll. Mais tu es une forte tête et j’aime çà. Je souhaite à Marcel autant de patience et autant de jugement. Et pourtant c’est tellement plus facile pour un homme ; il ne s’agit pas de faire beau, il s’agit de faire. Au lieu que le métier d’artiste (c’est aussi le mien un peu) est plein de pièges, et c’est là qu’il faut manœuvrer ! Ménager les gens ! Sans en avoir l’air, je sais très bien ce que c’est, et par expérience. Même dans mon métier il s’agit premièrement de plaire ; les plus grands dons n’en dispensent point. Ta Renée disait que j’étais rusé comme un Normand. Aussi je suivais curieusement tes pas prudents en ce monde empêtré d’un tas d’obstacles, sans compter les sorts. Est-ce pire là-bas ? C’est probablement tout à fait la même chose, si ce n’est que l’artiste y est plus rare. Et de toute façon, par cette langue qui ne t’est pas naturelle, tu ne connais des gens que la sottise à quatre sous, ce que tout le monde dit. Ce qu’ils sont au fond, le devines-tu ? Y a-t-il quelque chose à deviner ? Bah ! L’amour propre et la vanité sont de partout, et ce n’est nullement mystérieux. J’ai remarqué que quand je me laisse aller à quelque impertinente cabriole, il suffit d’un gros compliment (ils ne sont jamais trop gros) pour tout réparer. J’ai admiré souvent comme tu étais attentive aux politesses. Même la plus forte tête ne peut négliger ces moyens-là. Mais je n’aurais pas fini de faire ton éloge. Je passe là-dessus parce que je ne sais pourquoi je pense à tes charmantes épaules, à ton cou doucement incliné quand nous écoutions le concerto de Beethoven ou le 10e quatuor. Je n’ai pas entendu un phonographe depuis. Ce sera pour le retour. Je pense à ta nuque, je la baise doucement ; tu es assise sur mes genoux. Que le bonheur est simple ! Mais on le sait surtout quand on l’a perdu. Ma chérie je continue à écrire ce nouveau livre parce que je me dis qu’il faut que mes livres passent l’Atlantique si toi tu ne le passes pas, et qu’il y ait au moins un écho de moi là-bas. Folles pensées, sans réalité. Mais peut-être j’arriverai à force d’amour à leur donner réalité.

Es-tu bien fâchée contre moi, de ne pouvoir m’écrire assez, comme nous avions la douce habitude ? Moi-même malgré tout j’écris moins. Tu n’as plus jusqu’à trois lettres au même courrier. Maudit temps de vacances ! Mais quelle différence pourtant quand je te savais à Morgat, si près de la gare Montparnasse ! Cette rue de Rennes est bien déserte maintenant, mais j’aimerais y être. J’espère que j’y serai bientôt. Ce sera un plaisir de revoir même ta concierge. Et la bonne Jeanne ! Elle est bien amusante à entendre lorsque je dis que tu réussiras là-bas etc. « Alors vous lui conseillez de rester là-bas » ! Il faut voir cet air indigné. Le fait est que tu te débrouilleras toujours à Paris, sachant ce que tu sais et ce que tu auras appris là-bas. Et il faut retrancher les frais d’existence là-bas ; il faudrait arriver à gagner seulement la moitié du reste ; et je crois que cela se peut. Je ne t’aurais pas écrit cela si je ne sentais que cet exil dépasse tout de même tes forces de résistance, et qu’au fond tu espères que le bureau des étrangers te renverra avant l’année finie. Je compte sur mes doigts (que je l’ai fait souvent), ce serait pour la fin d’octobre. Quel bel hiver ! Et l’argent que tu auras gagné là-bas, tu l’auras toujours, et la connaissance de la langue, ce n’est pas rien. Mais enfin nous ne savons rien de l’avenir ; et bien mieux je raisonne dans le vide, ne sachant pas comment va ton humeur. Il est vrai que je n’y peux rien ; répondre trois semaines après c’est être toujours à côté de la question. L’heure passe ; je me hâte. Je t’envoie les plus tendres baisers, et les plus fous. Je souris à tes beaux yeux si tendres. Je te vois tournant la tête ; ces gracieux mouvements m’ont rendu fou de toi. Sais-tu cela ? Cela peut-il te consoler ? Je t’adore. Je suis à toi tout. Donne ta bouche terrible. Je t’adore. Ton ALAIN à toi.

# 13 août 1929

NAF 14232/135-137

Mardi matin 13 août 29. Voici de nouveau le beau temps, ma chérie, et les douleurs me lâchent. Mais quelle crise ! Et surtout quelle crise d’humeur ! Au fond je ne supporte cette vie-là que parce que je pense à autre chose, et que je barbouille en plein air. Dès que je suis bouclé, alors la matière s’échauffe. Et cela n’est pas bon pour la santé. (Je n’ai pas mes lunettes. Excuse. Ce sera à peine lisible). Je suis sur un coin de table abrité et chauffé. Il est 10h. On commence à sentir le soleil. Devant moi les couleurs les plus gaies, le ciel le plus léger. À cette heure-ci tu dors encore. Si le froid est fini ici, il doit être fini depuis une semaine chez vous autres. Enfin je ne sais rien de toi et ce n’est pas ta faute. Mais cette épreuve est plus dure que je n’avais cru. Enfin ! Il viendra bien de beaux jours qui paieront tout. Je rêve beaucoup à Paris. Est-ce un signe. Je pense aux placiers, à Molyneux, aux conditions actuelles du grand commerce. Je lisais hier dans un journal que les USA avaient réduit l’immigration à 2% de la population de chaque pays ; il s’agit vraisemblablement du total des étrangers vivant là-bas. Tout cela fait voir que l’autorisation pourrait être refusée. (En principe ils n’acceptent que des agriculteurs !) Les querelles de la conférence[[3]](#footnote-4) ne contribueront pas à arranger les choses. Chéron s’est fait enguirlander par Snowden, travailliste. Et il faut voir comme *Le Temps* est en colère. Les journaux anglais disent qu’ils devront s’unir avec les USA pour tenir tête à l’Europe etc. Je ne crois pas que ce soit grave ; çà pouvait tourner plus mal. Je t’adore. Et je me demande pourquoi je te raconte tout çà. Mais oui… C’est parce que je tourne dans ma tête une année 29-30 qui pourrait être tellement plus agréable que la précédente. Je suppose que tu entretiens une vague correspondance avec tes amis du commerce parisien. Mais ce ne sont pas des gens qui écrivent ; au retour et en quelques jours tu seras au courant. J’imagine que ce n’est pas la situation qui manquera, mais les appointements auront diminué partout ; ce qui te paraîtra misérable auprès des dollars. Mais il ne faut pas non plus se rendre malade de chagrin, car l’argent ne guérit pas.

Hier je lisais le Temps Économique et Financier. Imagines-tu çà ? Et pourquoi ? À cause d’un article sur la Compagnie Transatlantique, où l’on parlait des bateaux chers, pas chers, rapides ou non. Mon rêve est toujours sur l’Atlantique. Je voudrais y aller aussi. Je n’en vois pas le moyen. Je n’entends toujours pas parler des traductions américaines ; et ces jours-ci je n’ai pas avancé beaucoup mes travaux ; rhumatismes et mauvaise humeur. Je voudrais rentrer. Çà se voit ! Je le cache autant que je peux. Car la mer fait des miracles pour la santé et ce beau temps qui revient enlève tout prétexte. Ainsi se prolonge une situation absurde. Mais j’aime mieux ne pas y penser. Je reviens aux jours heureux où ma princesse jolie roulait dans son auto coiffée d’un léger chapeau à grands bords, vêtue d’une robe à ramages ; et quelquefois elle cueillait au passage l’intellectuel un peu râpé qu’elle veut bien aimer. Alors il n’y avait pas de roi qui fût plus content que l’intellectuel : alors il était intelligent et brillant autant qu’on voulait. L’attente de la brasserie, de la chambre et de la jolie jolie suffisait à tout embellir. Encore maintenant c’est vrai ; seulement mon soleil est plus loin et éclaire moins vivement. J’ai envie tout le temps de te faire des vers ; mais il me faudrait plus de solitude que je n’en ai ici. Les autres travaux je les gâche un peu par la mauvaise humeur. Le *Commentaire* fera l’effet d’une chose négligée, foutue n’importe comment, avec quelques choses belles et rares. Mais on trouvera bien le moyen de louer encore cela ; sans ce rapport je ne manque point de chance ; et sous d’autres rapports non plus ; car enfin je suis là à me plaindre depuis 3 mois, comme s’il n’arrivait pas au amoureux d’être séparés plus longtemps (la guerre…). Et en général on ne gagne l’indépendance qu’en voyageant. Vois Marcel. Tu as sans doute maintenant des nouvelles de son nouveau travail. Lui aussi coûte que coûte il faut qu’il tienne et qu’il ait patience. Rien ne se gagne sans peine. Et du reste on a toujours assez de philosophie pour les autres. Le difficile c’est de penser à tout çà, de me voir ici, loin de tout ce que j’aime, et, il est vrai, devant un joli paysage de mer. Mais tout çà ne vaut pas l’Aber dans le lointain et ma petite femme couchée sur la lande (Doux lit ! Mais qu’importait ?) à mes côtés. Tout cela est délicieux, mais ce n’est guère plus qu’un rêve. Et pourtant cela fut. J’ai eu ce beau jour, et tant d’autres beaux moments. Ceux de Trébéron n’étaient pas les pires. Comme c’était jeune et frais ; on ne se touchait pas encore… Mais c’était la destinée charmante qui venait à moi, non sans mélange. Mais je la choisirais encore, et avec enthousiasme. La guerre… Il fallait de toute façon traverser cela ; l’amour y a encore mis une sorte de consolation… Et ensuite, des heures tristes… mais on peut n’y pas trop penser ; les plus récentes, je commence à m’y plaire, quoique j’enrage encore quelquefois, mais contre moi-même. Ainsi mon doux cœur (toi), est purement charmant et adorable. Si seulement tu veux bien me pardonner toutes les peines que je t’ai causées par mon absurde situation d’homme insouciant et sans méchanceté. Tu dois passer sur beaucoup de choses à cause de l’amour, qui occupe si bien tout mon cœur. Je ne pense qu’à toi. Je suis toi. Je voudrais vivre en pensée plus précisément avec toi… Mais tu me raconteras. Cela sera sans fin. Tu te souviens de nos bavardages charmants, sur Drecoll, sur Molyneux, sur tout… je vois tes yeux chéris, je t’adore. Donne ta bouche et console-moi. Tu m’as consolé de tout, chère magicienne, et les pires moments ont encore du charme. Je t’adore toi, et je suis à toi. Ton Alain, ton homme !

# 16 août 1929

NAF 14232/138-139

Vendredi 16 août – Matin. Ma chérie, je pensais l’autre nuit à toutes ces choses qui nous sont arrivées, et je finissais par comprendre que tu étais vraiment partie. C’est une pensée que je n’aime pas ; et j’arrive à l’écarter ; si je la laissais s’approcher, tout serait pire que jamais. Je me détourne sur les souvenirs, je me dis que je t’aime, je revois tes yeux, je m’applique à te voir présente. Mais il y a une sorte de trou ou d’abîme comme tu disais que j’évite avec grand soin. Il y a des choses qu’on ne peut comprendre. Et qu’arrivera-t-il de tout cela ? Je blanchis, je rougis ; il me semble que je deviens rugueux comme une crête de dindon. Évidemment çà ne va pas fort ; çà est triste ; çà est paresseux. Le livre devient fort ennuyeux. Je n’ai que l’entêtement pour le continuer. Quant au commentaire il a des parties négligées, et c’est sans remède, car on va tirer par feuilles, à cause de la rareté des caractères. Je finirai par me faire éreinter, et çà te fera de la peine. Mais bah ! Il y aura des parties supérieures. Et je vais faire un peu plus d’attention à la suite. Il était à prévoir que cette période de loisir serait la pire à passer… Donne tes beaux yeux à mes lèvres. Laissons couler le temps, et ne nous irritons pas. Il y a encore chance de bonheur.

Cette couleur triste est la suite d’un triste 15 août. La tristesse et l’ennui sont trop visibles sur mon visage. D’où a éclaté une abominable scène, où j’étais toujours sur le point de tout lâcher, de tout avouer, de partir. Mais où ? je ne puis pourtant pas traverser l’Atlantique ! Je puis tout au plus retrouver notre brasserie, le patron, les garçons, ta place vide. Il fallait revenir au raisonnable. Cela fut pénible. Mais enfin j’y ai conquis une certaine liberté d’aller et de venir, la possibilité pour une autre fois d’avoir mes lettres poste restante (il y a un bureau auxiliaire), enfin des tas de choses dont peut-être je tirerai parti si le sort nous favorise encore. Rien ne serait plus simple en ce moment que de partir seul à Paris, de tourner par Morgat etc. Pour le moment, à quoi bon ? Je retarde mon départ ; c’est toujours un bout de temps qui a passé. Des inquiétudes sur toi, je m’en forge quelquefois, mais je n’en ai pas véritablement. Je connais ton corps bien ceinturé ; cela tiendra. Et, pour ton cœur, j’y crois comme à ma propre vie. Les suppositions que je peux faire, brouille avec ton patron, retour imprévu etc. ce sont des choses romanesques qui n’arrivent jamais. Quelquefois aussi je t’invente qu’on t’a écrit de Paris pour t’offrir l’équivalent etc. Ce sont des folies. Il n’y a qu’à rester tranquille. Les rhumatismes s’en vont ; il ne reste que des douleurs volantes. Et j’ai pu faire venir un flacon de Clin dont j’use d’ailleurs peu. Je barbouille et là je fais des progrès, probablement parce que les pensées ne s’y mêlent nullement. Je fais presque de l’eau qui remue, et assez bien les rochers et le ciel. Enfin ne m’écoute pas trop quand je me plains. Je n’envie personne au monde en pensant à ce que j’ai eu. Te rends-tu compte, ma blonde dorée et adorée ? Tu disais toi aussi à peu près la même chose. Il est dûr de parler au passé ; mais que faire de mieux. Quand j’aurai dit que c’est long et trop long… Parbleu c’est la seule chose qui importe. Qu’est-ce qu’un mois ? On espère. On attend. Mais ici les mois se pressent les uns derrière les autres comme des nuages. Et encore l’espoir est faible, si tu dois retourner etc. J’ai du moins gagné que je n’ai plus jamais l’idée de te faire un reproche. C’est à moi que je le fais, et c’est juste. Si j’avais fait plus attention, si je m’étais mieux mis à ta place, ces choses n’auraient pas eu lieu. Tu aurais vécu dans ton Paris, au milieu de ces belles choses, de ces belles lignes, et sous ce ciel charmant… Mais moi, toujours dans la lune ! Ne comptant que la joie de se retrouver. Trouvant que cela payait toute patience. Mais, ma chérie, comment pouvais-tu avoir toujours patience ? Et l’occasion vint dans un mauvais moment. Comme çà, tu me punis, et tu te punis toi-même sans l’avoir mérité. Je suis quelquefois tes sombres pensées. Je pense à d’autres désespoirs. Mais alors j’étais près de toi. En ce temps-là nous avions bien des occasions, bien des hasards favorables ; mais cela a diminué peu à peu. Maintenant il ne s’agira plus de hasards ; il faudra vouloir, et se donner un peu plus d’air. Je le comprends trop tard et pour le moment je n’en profite guère, si ce n’est que je t’écris d’abondance comme tu vois ; et c’est quelque chose. Oui une des choses qui me consolent, quand je pense à mes lettres fidèles, toujours en train de franchir l’Atlantique. Sans cela, c’était le fond du désespoir pour nous deux. Sans doute c’est une grande douceur pour ma petite femme. Quelle preuve d’amour ! Ainsi tu ne douteras plus de ton amant chéri. Une lettre c’est une longue caresse. Tu le sens bien ? Ma main qui écrit est soumise à toi. Elle suit ton désir absolument comme dans les tendres caresses, bientôt dévorantes. Tu te souviens ? Cela commençait par une chatouille de peu. C’était un hasard, non voulu, et qui avait des suites. Jamais de désir inquiet, jamais le moindre désaccord ; les deux instruments s’éveillaient ensemble, et un peu plus tard s’endormaient ensemble. Tu n’as pas l’expérience du désaccord, mais tu peux deviner ce que c’est. Un de tes milliardaires paierait bien cher un moment harmonieux. Mais ces choses ne sont pas à vendre. Je vais jusqu’à penser que les choses de ton art, comme de tout art, traduisent l’harmonie et le bonheur. Donc, séparés, nous ne ferions plus rien de beau. Seulement il y a une résonnance qui dure quelque temps, et cela suffit à ravir les sauvages. Charmeuse de bêtes, réussis-tu ? N’as-tu pas besoin de revenir à la beauté des choses de ton pays, et à l’amour de ton homme ? Il y a des choses impossibles ; et la beauté ne se transporte pas comme le fer ou le blé. Mais ici c’est l’amoureux qui parle, et qui se flatte d’espérances. On verra bien. Je t’aime, je t’adore, et c’est mon seul trésor. Donne ta bouche pour un long baiser. Je suis à toi ; et le reste dépend du sort ! Ton amant qui t’adore,

ALAIN

# 20 août 1929

NAF 14232/141-142

Mardi 20 août 1929.

Ma chérie, je m’en vais enfin ! Je retourne à Paris. Pour y trouver le vide ! Le vide, mais enfin ma libre rêverie, et surtout pour rentrer en contact. J’écris encore une fois d’ici ; c’est une manière d’être avec toi, que j’adore, qui es tout pour moi. Je ne veux pas dire toutes les sombres imaginations de ce temps sans nouvelles. C’est une épreuve que je ne recommencerai point. J’ai beau me dire que quand on ne peut rien, il vaut autant ne pas savoir ; on a alors trop d’occasions de faire du noir. Mais enfin c’est fini. Et à force d’humeur j’ai conquis bien des libertés pour l’avenir ; correspondance à part, voyages indépendants, etc. À quoi bon ? Tu le devines. Mon regard est sur l’avenir. Si je me trompe, si je me travaille vainement, on le verra bien. Espérer est la seule ressource. Comme tu l’as vu dans mes lettres depuis la séparation, il y a des moments où ta résolution m’apparaît raisonnable, puisqu’il faut d’abord vivre. Tous les gens ou presque voyagent pour gagner leur vie. Et je me dis que nous étions un peu trop établis dans nos chères habitudes. Je me dis tout cela quelquefois. Mais vient l’autre chanson qui est la plus forte. Enfin je ne sais que t’aimer. Tout le reste tourne comme les chevaux de bois, sans avancer. Les causes extérieures nous tireront d’embarras. Quand ? Quand ? Au fond tu dépendais aussi bien des causes extérieures en restant chez Molyneux. Il ne fallait qu’un mouvement d’humeur… Il faut vivre, conquérir l’indépendance ; et ce n’est pas peu. L’amour fut toujours éprouvé ; il ne connaît que des obstacles. Eh bien, soit ! Il paye royalement. Si tu étais partie sans amour, tu connaîtrais l’amour le plus noir. Je veux imaginer que tu as plus de peine que d’ennui. Pour moi l’ennui est une chose inconnue. Tant de pensées, tant de souvenirs ; et les moindres choses ont de l’intérêt, même quand elles vous pincent le cœur. Voilà à peu près comme je vis. Avec cela toujours quelques rhumatismes dans le gras du bras gauche (comme toi dans le bras droit) ; c’est agaçant, mais supportable. Un peu d’aspirine. Un peu de peinture (il fait un peu froid, et je suppose qu’il en est de même là-bas). Je fais surtout de petites pochades (le temps est si changeant). Et toujours je pense à toi, et à la petite église de Paissy qui a le bonheur d’être sous tes yeux bleus. Mais je voudrais être un grand peintre. On ne se trouve jamais assez grand pour la bien-aimée ; Et voilà !

Le livre (qui aura pour titre : *Entretiens au bord de la mer*) prend de l’ampleur, et ne sera pas aussi ennuyeux que je croyais (sous-titre : *Recherche de l’entendement*). Ce sera aussi une sorte de poème de la mer. Mais il y a des parties ternes. Au fond, tout dépend de l’humeur. Et les vraies amours étant secrètes, les historiens ne savent jamais le vrai des travaux de l’esprit. Il me plaît que tu saches quelque chose que les autres gens ne sauront jamais. Ce sont nos secrets à nous deux, nos secrets du petit coin au fond de la brasserie. Je rêve. Je revois ton mouvement de tête quand tu tournais les yeux vers moi. C’était un bonheur plein ; je dois dire que je regarde volontiers une gardienne de vaches blondes, avec une toute petite coiffe derrière et une certaine manière de marcher. Mais cela n’est beau que de loin. Dans tout le reste du troupeau humain je ne vois rien qui soit digne d’être regardé…

Ton frère a déjà fait la moitié de son séjour dans le Far West (je veux dire le lointain ouest). Son prochain passage te fera un bon moment (ou peut-être très mauvais). En tout cas cela divise le temps. Nous avançons bien lentement, mais nous avançons ; les points fixes aident à le savoir. Le quatrième mois touche à sa fin. Je pense à ton retour à Paris, pour peu de temps ou non. Cela n’importe guère ; car alors la situation sera autre, telle que nous ne pouvons la prévoir. Et il faudra inventer quelque chose. Ta forte tête y travaillera avec plus de liberté. Tu auras une autre idée de ton homme, et plus de confiance, je crois. Je m’arrête là. Tu auras probablement une autre lettre au même départ. Je te mettrai un pois de senteur pris au jardin de l’hôtel. Je t’adore. Prends mon baiser, n’oublie pas que je suis ton ALAIN.

# 23 août 1929

NAF 14232/148-150

Vendredi 23 août 1929

Tendre amour, il est 1h. Je suis à la brasserie, je fume une cigarette après les hors-d’œuvre (voici l’entrecôte – entracte). Je reprends : à propos des cigarettes j’ai eu la chance de trouver à la mer des *Lucky Strike* et j’en ai fait une consommation effrayante. N’est-ce pas Américain ? Je me souviens que nous en avons fumé ici. Je vais en demander au garçon. Tu vois, je me console comme je peux. Mlle Jeanne est en vacances ; je conclus, en optimiste incorrigible, que tout va bien ; mais les nouvelles que j’ai de toi ne sont pas des plus fraîches. J’espère que tu as écrit de nouveau vers le 15 août ; mais je n’en suis pas sûr. Il se peut que tu aies fait de l’humeur noire, quoique mes lettres se soient succédées à raison de deux par semaine… Ce sont les secrets de ton cœur chéri, et je les aime ; mais je ne les trouve pas toujours agréables. Heureusement hier je t’ai passé un câble, et j’ai un cahier de formules et toutes les constructions nécessaires. Le patron s’est informé de toi. Cela fait toujours plaisir. Je lui ai dit que tu t’ennuyais et que tu faisais beaucoup d’affaires. Il m’a répondu : « Les affaires c’est la moitié de la vie ». Le fait est que si je savais que tu te consoles un peu à gagner de l’argent, et qu’il te restera quelques sous pour le temps du *très vieux gentleman en guêtres*, cela me consolerait un peu. Mais tu n’es pas bâtie ainsi ; tu es partie par humeur et tu n'es pas consolée par les dollars. Moi je pourrais, à la rigueur, être consolé par *tes* dollars, surtout si tu me donnais un emploi sur le vieux continent (comptable, placier, correspondant, Poète). Je ris. Mais tout cela est sinistre. Je n’ai même pas le courage de faire des vers. Je pense au très vieux gentleman, et d’après ce qu’il est, je prévois ce qu’il sera. Un long visage couleur rouge brique (çà fait valoir les yeux bleus). Des plis sur le faux col ; le poil presque blanc ; la taille toujours assez légère, et les épaules bien. Les pieds sensibles et l’oreille sourde. Voilà ce que j’ai à t’offrir dans trois ou quatre ans, et un peu déjà maintenant. Mais maintenant ou plus tard, c’est toujours la même chose ; je t’aime et tu fais mon bonheur. Oui même loin, même sans écrire ! Je m’intéresse aux Transatlantiques d’une façon ridicule. Le *Paris* est à moitié brûlé. Il devait partir mardi dernier. D’où une perturbation. Heureusement que j’ai eu l’idée de passer un câble ! Je te vois recevant le papier bleu. Tu finiras par savoir que je t’aime. Et cela est bien doux à mon cœur. Jusqu’à la guerre nous avons vécu sous le régime de l’extrême jeunesse. Tu étais admirable. Tu galopais comme une pouliche de sang. Tu croyais que je n’étais pas sérieux. Mais rien n’est perdu. Je t’adore et je suis ton Alain. Tous ces souvenirs sont merveilleux ; j’en vis. Et de cette façon tu dois aimer même ce langage nasal que tu entends !! Pauvre Gabrielle. J’imagine très bien ce que tu as pu dire à ton frère, qui est excellent, et qui est capable de faire manquer n’importe quoi, par d’inutiles paroles. Que de fois je t’ai admirée, au temps de Drecoll et de Molyneux. Tu savais te taire ou dire des blagues (des choses qu’on ne comprend que dix ans après). Je suppose qu’étant limitée par la langue, tu es encore lus digne de ton silencieux chéri (il est quelquefois bavard, mais on n’en est pas plus avancé) ; je vois par tes voyages en train bleu que vos affaires vont à toute vitesse. Que ne suis-je placier en dentelles ! Je monterais une affaire avec toi, j’apprendrais *yes* et *no*, et je m’embarquerais une de ces semaines avec d’énormes malles. Je veux que tu ries de mes imaginations ! Les choses ne vont jamais comme on voudrait ; et je suis attaché à ce continent. Il faut supporter la situation. Tu me diras que çà m’est facile. Mais non ! Tu finis tout de même par savoir que non. Au contraire, plus çà va, moins çà va ! En revanche je suis encore enivré de joie en pensant que tu relis mes vers. Je mets çà au-dessus de tout. Je vais en faire d’autres ; mais il faut l’inspiration et le temps ! L’inspiration ne manque jamais. Mais on passe des heures à regarder une même chose (toi) et la page est blanche. J’aime encore mieux noircir le papier. Je suppose que tu es comme moi ; tu regardes d’abord la longueur, le délicieux temps pendant lequel on est presque ensemble. Alors j’écris selon les pensées qui me viennent. Il n'y a pas d’histoires du côté du notaire, sinon cette transcription d’obligations Panhard[[4]](#footnote-5), que tu ne comprendras pas mieux que moi. À la réflexion je suppose que la possession d’une obligation ancienne donne droit de souscrire à quatre nouvelles ; et cela pourrait t’intéresser comme placement. Mais qui consulter ? LE notaire ne s’intéresse pas à ces choses-là. Je t’adore, voilà ce qui est sûr. Si par hasard ma lettre d’hier est en retard, tu ne comprendras rien à tout çà ; elle contenait une circulaire de Panhard à ses obligataires. Qui sait ? Je pourrais aller voir la rue (je ne sais plus, mais je la vois) et René Levasseur. Mais donnera-t-il *pour rien* le conseil qu’il suivra lui-même ? Tout cela serait délicieux à penser (pour toi !) si seulement l’attente était moins longue. De te voir dans l’avenir châtelaine de Korn ar Hoat, cela me ferait une joie pure. Et me voilà dans une situation de jeune homme vivant trois ou quatre ans dans l’avenir. C’est ridicule ; mais c’est le sort le plus agréable pour un *assez vieux gentleman*. Quant à toi, je suis tranquille ; je ne te verrai jamais que jeune, toute de lait, toute dorée et parfumée de toi comme une fleur. Je vis selon la chasteté. C’est incroyable ! C’est même inquiétant. Mais non ; je sens que ce n’est pas inquiétant. J’adore ce quartier bruyant, ces dépanneurs épais, ces garçons, ce décor que tu connais si bien. C’est toute ma vie maintenant. Cette lettre ne partira que mercredi ; j’espère en écrire une autre lundi. Entretemps il faudra écrire des articles etc. Le temps passe, mais il ne se presse pas ! Quand le temps du travail et les soirées de pensée ? Je suppose que j’irai à Paissy autour du 1er septembre, peu de temps, et j’y verrai l’ami Maréchal. Il manquera la vieille amie. Il ne manquerait rien si tu étais un peu plus près ! Je t’adore, je suis à toi ; je ne pense qu’à un corps de femme, le tien : tu l’as bien dit en me quittant ! Il n’y a qu’une femme pour chacun ; quand on l’a tenue entre ses bras (et tu sais comment !) on n’a pas le droit de se plaindre. Toujours mon cœur, de loin comme de près, te dira merci ! Sens-tu mon long baiser ? Je t’adore. Je suis tout à toi follement. Ton ALAIN.

Les pochades ? Est-ce pour l’Amérique ? Alors il faudra me dire comment les expédier. La douane est si embêtante. Je t’adore. Je suis ton Dick et ton Alain et tout. Compte là-dessus et patiente. Mon cœur est tout à toi. ALAIN.

# 26 août 1929

NAF 14232/151-154

Lundi 26 août.

Catastrophe ! J’ai ta terrible lettre ; je l’ai trouvée ce matin à 10h. Et chose étrange me voilà à midi dans le petit coin de la brasserie à droite au fond. Pourquoi ? Un détail bête, une incertitude sur la monnaie la dernière fois ; je craignais de m’être trompé. Cette petite affaire réglée me voilà dans mon coin, et sans aucune espérance. Cette fois le bilan est plus facile à faire. Maintenant ne te désole pas. Tu m’as fait souffrir en partant (tu le devines, mais tu ne le sauras jamais) au maximum de ta puissance ; je n’en suis pas mort, je n’en mourrai pas cette fois-ci. Et même, chose extraordinaire, j’ai commencé à manger des hors-d’œuvre et je vais continuer, après une cigarette Lucky Strike. Et je viens de boire un plein verre de Graves. Il s’agit de ne pas glisser, et je ne veux pas te faire de peine. Selon mon opinion tu as été cruelle en partant ; ton chagrin et ton amour m’ont consolé ; mais cela c’était médité, préparé, irrévocable dès que tu me l’as dit ; je me heurtais à quelque chose de toi que je ne connaissais pas. J’ai cru devenir fou. Dans la suite je me suis consolé comme j’ai pu ; mais enfin tu dois bien savoir que le plus grand mal était fait. Les promesses pour cinq ans plus tard étaient bien bonnes ! À l’âge que j’ai, me dire au revoir pour cinq ans, c’était la rupture. Tu ne voulais pas le croire, mais moi je le savais. Il n’y a pas de jour où je ne me sois dit depuis : « Si elle m’aimait comme il y a vingt ans, elle ne *pourrait* pas partir ». Cela étant bien posé (et maintenant je n’ai plus à adoucir les termes), comprends que le mal est fait depuis le soir où ici même tu m’as annoncé ce grand changement. Le reste allait de soi et j’en étais sûr. Ce matin à 8h quand je cueillais quelques pétales de rose (que tu trouveras dans cette lettre) sais-tu à quoi je pensais ; je cherchais une formule par câble qui disait : Pardon absolu, ou pardon de tout cœur, ou même tendresse, ou même amour. Je ne trouvais pas de formule satisfaisante. Voilà le jeu auquel je me livrais. Pourquoi ? Parce que je sais tout (Peux-tu rire ? Moi j’essaie) et que je ne me trompe guère. Une fille jolie comme toi, bâtie comme toi, seule là-bas, ne pouvait pas échapper à la tentation. Alors réfléchis bien et comprends-moi. J’ai pu pardonner une décision réfléchie qui me déchirait le cœur ; comment ne pardonnerais-je pas une surprise des sens. Je sais comment tu es faite ; tu as de la vertu à peu près comme moi. Tu appartenais à un audacieux, pourvu qu’il fût beau. Sois heureuse, au moins ! Mais moi, te pardonner ! Tu veux rire. Cela n’a point de sens si tu n’as pas oublié nos chères folies ; tout possible… tout permis… Ce n’étaient pas des phrases. Je suis ainsi ; et tu vois que ton grand crime est peut-être la chose du monde que je sais pardonner et oublier le mieux. Remarque, cela n’est pas pour me cramponner à toi ; il en sera ce que tu voudras. Si tu veux je t’écrirai que je t’aime, et ce sera vrai. Toutes les suppositions sont possibles. Il se peut que tu te maries (et même que tu divorces. Ces choses se font très bien là-bas). Il se peut que tu restes libre *comme tu l’étais*. Il se peut que tu ne reviennes jamais en France. Il se peut que tu débarques dans quelques années avec ton indépendance de châtelaine assurée. Cela je ne m’amuse pas à le prévoir. Ne t’ai-je pas écrit dix fois que l’avenir n’est jamais comme on croyait. Tu m’en donnes la preuve, et après quatre petits mois. Que veux-tu ? Tu es Gabrielle. Tu es un caractère sûr, une folle amante, une *nature* terrible et que tu diriges difficilement. Je te mets en garde contre le désespoir, qui te lancerait dans les aventures (et ton orgueil en souffrirait terriblement). Les choses sont toutes simples et naturelles au contraire. Çà devait être ainsi (comme tu disais). Accepte ta nature, et sois toute simple avec moi. Ne jure de rien. J’ai fait des fautes incroyables (tu enconnais le principal, car tu me connais). La dernière, dont je supporte les conséquences, et qui me coûte cher, est encore des moindres (je veux dire cette liaison que j’ai, où je sauve du désespoir une malheureuse réellement vieille et malade, qui craint par-dessus tout de me peser. Je tiendrai là mon rôle. Je sauverai cette épave. Toutefois, je ne sais pourquoi, j’éviterai l’irréparable. Probablement parce que je n’ai pas la vocation du mariage. En réalité parce que mon lien à toi est quelque chose d’unique que jamais je ne romprai, et toi non plus, tu es obligée de le dire ; car tu me dis que tu m’aimes toujours, et j’en suis sûr). Il ne faut donc point dire que tu ne seras plus jamais à moi. Ne parlons lus de cela. N’engageons rien. Il ne faut pas jurer d’autre chose que du pur sentiment. Quand nous nous sommes quittés rue Royale, je t’ai rendu ta liberté en disant « Adieu » presque malgré moi. Tu as répondu, dans l’élan généreux de ton cœur, « Je suis ta femme », et cela, comme tu vois, ne nous a pas porté bonheur. Moi une chose me console ; je te vois riche et malgré tout indépendante (surtout si tu continues à recevoir mes lettres, au moins de temps en temps ; garde-toi cette liberté. Ne t’anéantis pas. Rien n’est jamais perdu ni réglé ; tout recommence. Il n’y a qu’une chose qu’on ne recommence pas, c’est l’âge. Et vois les choses comme elles sont. Je vais avoir 62 ans en mars 30 (tu vis que je ne songe pas à mourir) (je continue sur le papier de la brasserie, fumant ma cigarette et buvant mon filtre). Il n’est plus question de quelques mois. Avant que la situation se dessine, que tu rentres, que tu te retires des affaires, que tu liquides d’une façon ou d’une autre un coup de désespoir (qui peut d’ailleurs bien tourner) il s’écoulera bien trois ou quatre ans. J’aurai 66 ans. Comme amoureux, je serai fini, avoue-le. Je constate déjà que la chasteté (qui est commandée par des raisons physiologiques) ne me pèse pas beaucoup. Il faut savoir vieillir. Et dis-toi bien que sans toi, sans ton merveilleux et intrépide amour, je serais déjà au nombre des *vieillards vénérables*. Même avec un peu d’espérance que je gardais, j’en voyais les signes. Maintenant çà va galoper, je le crains. Car tu me connais assez pour savoir que je ne me donnerai pas le ridicule de courir quelque aventure. Ce que je voudrais c’est ne pas gâcher les livres que je fais ; et hélas ! Le résultat n’est déjà pas brillant. Depuis ton départ il y a quelque chose qui cloche dans le bel équilibre. J’ai beau faire, je lâche. Je m’en fiche. Je manque de tenue dans le style ; et cela s’étendra à tout. Ah ! Jeunesse ! On ne peut braver le temps. Voilà le vrai mal, Gabrielle, et il est sans remède. Ainsi ne t’en fais pas. Je te remercie encore, et malgré tout. Et quant à l’amitié (qui est et qui sera amour, quoi que tu fasses) c’est sacré et rien n’y fera rien. Si tu sauves quelque temps les apparences (car la vanité est quelque chose), tant mieux. Si non, il n’y aura pas grand mal ; toutefois ma situation avec Jeanne sera très difficile. Mais enfin on fera ce qu’il faut. Ma crainte serait de lui dire purement et simplement que tout est cassé. Mais je prévois, donc je saurai me taire. Le notaire est peu de choses. Peut-être pourrais-tu laisser s’épuiser ton compte, et envoyer à Jeanne directement des chèques. Tu verras.

Au sujet de *Sainte Gabrielle* nous ne parlons pas de la même chose. J’avais pensé à te faire porter des fleurs par l’intermédiaire de Baumann, qui offre de faire cela pour une fête etc. (par câble à un fleuriste de Boston). C’était une douce folie. Mon câble de jeudi est déjà assez mal tombé. Tout cela est mérité, et je le répète excusable à mes yeux, si tu me connais bien. Au fond tu aurais été plus habile en ne me disant rien. Mais tu veux conserver la confiance, et tu as raison. Ainsi le lien entre nous se resserre encore, et je ne crains pour toi aucun genre de désespoir, puisque tu m’as au bout du fil. À toi, donc, toujours, comme tu fus à moi malgré mes fautes. Je ne veux point que tu sois à genoux, mais debout, et tes beaux yeux dans les miens.

À toi tout, ton ALAIN et ton DICK.

Ne me fais pas de confidences inutiles ; cela serait douloureux. Laissons l’avenir à l’inspiration du cœur. Mais si je ne t’écris pas, ne conclus pas que je change. Si je l’avais pu, ton départ m’aurait changé. Je prends ton baiser sœur, mais un peu autrement. Nous sommes deux ! et tu ne diriges pas seule. Et je t’adore.

A.

# 28 août 1929

NAF 14232/155-157

Le Vésinet 28 août 1929.

Je suis seul pour la journée dans ma petite maison. Je viens d’écrire trois pages des *Entretiens*; c’est médiocre, mais il faut renouer le fil. Il est onze heures ; six heures du matin chez toi. Tu dors… ? Ici un inconnu redoutable. Mais pourquoi le redouter puisque je ne le connaîtrai jamais. Tu es ma fille bien aimée. N’oublie jamais cela. Et toi non plus, pirate au cou fort, ne l’oublie jamais. Après tant d’épreuves, nous sommes l’un et l’autre au point le plus dur. Si nous manquons de fermeté et de grandeur, nous sommes perdus. Mais je saurai si tu es la femme du pirate ou bien une grenouille du marécage. Je me reprends. Hier soir je fus sauvé par la fugue VII du second cahier ; fais-toi la jouer ainsi que le prélude. Cela discipline. Après l’avoir jouée péniblement deux fois (en tapant, comme tu disais) je suis entré dans ma propre musique, qui fut grandiose. Cela offert à toi avec une confiance et une certitude entière. J’ai plusieurs fois remarqué que tu ne comprends pas toujours bien ma musique ; c’est que tu as ici des préjugés forts ; et je comprends qu’on résiste à l’audacieux. Mais plus récemment j’ai senti (deux fois) que tu comprenais parfaitement ma poésie. Ce qui m’amène à cette question : « Veux-tu tarir la source des vers ? Elle n’a coulé que pour toi ». Plus prosaïquement je me demande si j’ai le droit de t’écrire. Si tu as pris des engagements à ce sujet, il faudra y manquer (tu as manqué à moi ; tu peux manquer à n’importe qui). Je te conseille de ne pas donner de pouvoir sur toi, et de maintenir nos relations, de toi à moi, comme une chose qui ne regarde que nous deux. Maintenant si tu ne le peux pas, je le saurai par l’absence de réponse. Je mettrai cette lettre pour le départ de samedi. Tu l’auras environ le mercredi après le suivant et ainsi j’aurai la réponse à cette question vers la fin de septembre. D’ici là je ferai ce que mon cœur me dictera, réponse ou non. Après septembre, si tu t’es tue, je me tairai. Voilà donc ta liberté sauvegardée. J’y tiens beaucoup ; tu ne dois pas te forcer. Donc hier soir par la musique je me trouvais tout à fait relevé. L’état initial, qui a suivi a première lettre, était plus bas qu’il n’est permis. Je ne détaille point. Tu le sais. Tu n’y as pensé que trop. Je fus sauvé par un effet indirect. Offrant l’insomnie et un visage ravagé, avec un silence mortel, je m’aperçus que je tuais littéralement cette pauvre femme, amie généreuse et innocente victime (par exemple, maladroite ! Son inexpérience nous coûte bien cher). L’assassinat n’est pas mon fort, surtout lent. Je fis un rétablissement désespéré. Mes pensées prirent un cours plus humain. J'ai dit déjà que je pardonnais, et qu’il serait monstrueux de penser un seul moment à te reprocher une faute, moi qui ne compte plus les miennes. En méditant sur cette idée j’arrivai à une sorte de calme. Et c’est ainsi que peu à peu je remontai jusqu’à la musique. De cette position élevée, je me suis mis à raconter ma vie (à l’exception du drame réel, de maintenant, qui est à garder secret), ahurissant cette pauvre femme naïve, mais en même temps lui donnant l’idée des drames réels dans lesquels un homme libre et sans frein se trouve toujours jeté. Je te signale cela, parce que j’ai obtenu alors beaucoup et même tout ; c’est-à-dire que toute liberté de correspondance, de démarche, de voyage etc. est assurée. Elle supposait que j’avais un enfant etc. J’ai dit que non, mais sans donner d’autres renseignements ; cela m’aurait bien soulagé ; mais ce secret est à toi autant qu’à moi. Mais enfin, dans cet entretien, j’ai livré mon caractère, si je puis dire ; et l’effet a été bon pour les deux. J’ai dormi. Cela n’empêche que ce matin à 5h ½ je tournais déjà dans le jardin ; les heures du matin sont souvent terribles. Cette aurore m’a bien conseillé. Je me suis vu tel que je crois être, c’est-à-dire étranger à la commune proportion, d’ailleurs presque inconnu ; connu de toi, je crois. J’ai considéré aussi les parties de grandeur qu’il y a dans ta nature, et qui font que tu ne trouves pas de rivales dans ton art (cela tu le méprises, mais moi je le sais). Or j’ai vécu hors des règles ; je ne crois pas avoir fait tant de mal ; j’étais emporté par une nature fougueuse ; et tant pis. Il faut bien arriver à se pardonner. Mais toi ! Ne pouvais-je te juger d’après les mêmes règles ? Ou bien aurais-je voulu que tu meures d’ennui là-bas, que tu manques tout au moins toute cette entreprise par découragement ? J’avais pensé à tout cela. Je ne pouvais pourtant pas te conseiller… J’aurais peut-être dû te conseiller, si la chose arrivait, de n’en rien dire, pas même à moi ; car les moindres paroles servent à se torturer. Enfin, c’est fait. Et je te répète : ne me dis rien d’inutile là-dessus. J’ai encore des mouvements violents. Au reste, en tout temps, je suis capable de jalousie, et terriblement, si on me raconte. Et comme je sais bien que tu ne cherches pas vengeance, eh bien sois là-dessus comme tu sais être, secrète ; parle comme si ce secret ne t’appartenait pas. Il y a des choses aussi, et proches de toi, dont je n’ai jamais parlé ; et jusqu’à quel point elles furent, tu ne l’as jamais su. Si tu peux, agis de même avec moi. Car, en dehors des idées trop précises, qui rendraient fou, je suis bien capable de penser : Qu’est-ce qu’un amant ? Un accident ; une chose qui ne change rien à ce qui importe. Une femme n’est pas autre par cela. Que dirais-je, moi qui ai connu tant de femmes ? Et enfin je sais très bien que tu n’as pas de vertu dans ce sens-là ; tu es premièrement trop vive de sang ; et ensuite tu n’as plus d’innocence (et à qui la faute ?). Si tu ne te pardonnais pas, tu me ferais grande peine, ma fille bien aimée. Remarque que je ne t’interroge pas. Je fais des suppositions sans choisir. Est-ce un amant ? Est-ce un fiancé ? Y a-t-il promesse ou fait. Ne réponds jamais que si tu ne peux faire autrement. Le mariage est une action moins importante qu’on ne croit. Les intérêts s’y mêlent ; cela rentre dans le commerce. L’ennui, si c’est ainsi, sera seulement de vanité pour moi (mais qui y pensera, hors ta concierge et Jeanne ?). Car, qu’est-ce qui blesse ? Un fait trop intime qu’on imagine. Mais il y a tant de manières. Et une femme comme toi ne dira pas là-dessus. On vit très bien intimement avec une femme mariée, sans se poser jamais d’indiscrètes questions. Ce sont des choses auxquelles je ne pense jamais ; au fond c’est comme si je n’y croyais pas. Ainsi tu n’auras jamais à rougir, et tu le sais déjà, puisque tu regardes droit mon portrait. Alors ? Quel que soit le fait, et après cette alerte redoutable, je reviens et je reviendrai à t’aimer *pareil*, et à supposer et croire, comme tu le dis, que tu m’aimes *pareil*. Voilà un point acquis. Et cela, si tu le penses, ne crains pas de me le dire, que je suis toujours ton pirate etc. Je dis comme j’ai toujours dit : tu es ma fille chérie et je ne me prive pas de t’aimer de toutes façons et sans limites (en pensée). Je ne te le dirai pas trop crûment. Voilà qui rend possible une correspondance bien précieuse pour nous. Est-ce vrai ?

Il reste les faits de l’avenir. Même en faisant la part de l’inconnu, j’aperçois bien des choses impossibles. D’abord le coin de la brasserie (aussi je cesserai d’y aller), à moins de retour après rupture ou divorce etc. Invraisemblable. Le logement de la rue de Rennes est destiné à disparaître, car, dans tous les cas, je te vois acclimatée là-bas, menant une vie agréable, et gagnant beaucoup d’argent. Et cela est une vraie joie pour moi, crois-le. Donc quand tu reviendras, conditions absolument nouvelles. Impossible aussi les relations de pure amitié, sinon dans un avenir tellement lointain. Car tu sais je serais violent ; l’âge adoucira. Ce qui serait le mieux ce serait que tu ne reviennes pas avant longtemps. Alors notre correspondance aurait adouci bien des choses. Autrement, il faudrait me laisser ignorer tes voyages ; et comment faire ? Je laisse à penser à ta tête fertile. D’autant qu’à ce moment j’aurai peut-être quitté Paris. Tu pourrais, pour une période vague, me donner une adresse à Paris ou ailleurs, d’où on ferait suivre. De cette façon tu serais toujours ma bien aimée, ma fille chérie et tout…

Surtout ne va pas dire que tout çà est impossible, que tout est profondément changé etc. Je sais que cela n’est pas. Il faut garder un espoir, et ne pas d’avance effacer l’occasion. Si c’est un mariage, et si tu prends au sérieux les serments (mais tu vois ce qui en est), alors le mieux est de ne pas écrire du tout peut-être. Mais suis ton cœur. Pour moi je ne change rien. J’ai pensé au mariage aussi, ce qui serait bien raisonnable ; mais il faut savoir si je ne deviendrais pas méchant et malade à ce régime. Ne me le conseille pas ; ne m’en parle pas encore ; ménage un peu ce cœur battu et rebattu sans pitié. Le mieux serait d’aller devant soi, de faire comme si rien ne s’était passé, de laisser l’avenir dans un nuage. C’est mon système ; il n’est pas toujours mauvais. En tout cas je tiens à te dire une chose. Même dans le cas de mariage (de moi) ce ne serait absolument qu’une amitié très intime, qui n’exclurait jamais ni la correspondance ni les voyages et rencontres. Je te dis encore un rêve, auquel tu ne pourras pas croire ; il se pourrait que tu sois comme notre enfant, car les sentiments forts se communiquent ; et j’ai les yeux mouillés en y pensant. Naturellement ce ne sera pas demain. Je dirai même qu’un mariage (de moi) est en tout cas renvoyé à longue distance ; présentement la vie commune prolongée serait funeste à elle, par les sautes d’humeur inévitables. D’un autre côté, et quoique je supporte passablement la chasteté, j’ai à craindre toutes sortes de vices (même solitaires) qui me ruineraient la santé promptement. Tu me comprends assez. Voilà un thème de pensées qui peut nous maintenir indéfiniment en amitié tendre (si tendre !) en prévoyant même quelques rechutes de surprise (La Républicaine). Ne dis pas non. Tu ne voudrais pas être moins faible avec moi qu’… Mais laissons ces pensées brûlantes. Je trouverais indiscret de te mettre cette fois mes roses ; pourtant j’ai envie… Au total je suis bien malheureux, mais non écrasé ; cette lettre te le prouve. Et toi de même sois courageuse. Dis-toi que l’avenir sera encore autre, et peut-être meilleur. Car nous ne savons que nos sentiments. Et pense que j’ai besoin d’être sûr des tiens ; si courageux que je sois, j’ai besoin d’aide. Je signe *ton Homme*, car je le suis, ton ALAIN qui ne pense qu’à toi.

# 29 août 1929

NAF 14232/158-160

Jeudi 29 août 29.

Coin de brasserie. 11h30, apéritif. Excuse l’écriture ; çà tremble un peu, comme si j’étais dans un train bleu. Ce matin à 10 j’ai tiré de l’argent de mon compte à la S.G. Si j’avais vu l’homme qui te connaît, j’aurais su si le renseignement demandé par toi il y a un mois t’avait été donné. Je suis entré ensuite (les jambes pas trop flottantes) chez ta concierge. Je verrai Jeanne samedi ou lundi (jour de départ pour Paissy). – Rien n’est changé dans les choses. C’est un premier acte de courage. Tu n’as pas aimé un homme faible. Ni un homme sot. Hier je t’ai écrit du Vésinet une lettre un peu folle ; et c’est une raison d’écrire aujourd’hui. Tout ce qui est sentiment, dans cette lettre, est vrai ; mais j’y ai mis de stupides remarques sur le mariage. Cela (ma lettre était partie) fut suivi d’un étrange entretien qui dura presque toute la nuit, où je dis tout en démarquant avec soin, mais de façon à expliquer le drame (sans parler du coup de tête, et en prenant l’amour comme Platonique). Je fus éloquent ; j’insistai sur les fautes que j’avais commises par faiblesse, partir à la mer intempestivement etc. On me reproche fortement de n’avoir rien dit. La vie fut jugée dans son ensemble, les sentiments furent tirés au clair. J’insistai sur l’irréparable (sans dire ce que c’était. Simplement une décision un peu folle qui ouvrait une séparation sans fin : j’y ai mêlé le départ). Le fait est que je ne pouvais plus dissimuler une crise si grave, et que tu avais prévue. À ce propos je te redis : ne dis pas à ton tendre ami, dans ce genre de confidences, ce qu’il n’est pas absolument nécessaire de dire. N’ajoute pas inutilement des choses comme : « Je ne serai plus jamais à toi de chair etc. ». Tu le pensais, mais cela n’était peut-être pas à dire ! À quoi bon ? Vois donc la situation. Elle est éloquente par elle-même. Dans combien de temps reviens-tu à Paris ? Pourrons-nous seulement nous voir, en amis tendres, en frère et soeur ? Est-il sûr que dans cette supposition je désire alors retrouver ma maîtresse adorée ? Pour quelques jours ? Avec l’idée d’une séparation mille fois pire que l’autre. Non. Tu l’as dit, pour changer le ton de mes lettres, peut-être pour obéir à un maître jaloux ? (Garde-toi libre si tu peux !). Tu me l’as dit. Mon orgueil, mon amour, tout mon être en ont été frappés dûrement. J’ai protesté ; cela n’avait point de sens non plus. Pourquoi réserver si longtemps d’avance une si petite chance. Elle est comme nulle. Là-dessus je ne peux pas avoir le moindre espoir, ni toi la moindre crainte. Je dis seulement ceci, c’est que moi je ne suis pas changé, et je t’aime toute la même. Cette faute n’est même pas une faute. Mais cela dit, je renonce à t’aimer en amant. Je ne renonce à rien, puisque la chose est comme impossible. Je n’en fais point une décision de toi ni de moi. C’est l’effet d’un événement terrible et imprévisible, et d’ailleurs qui devait être tôt ou tard. Donc ne parlons plus de cela. N’aie point de honte. Tu es ma fille chérie, tu es bien plus, tu es tout. Le pardon est assuré pour tout. Ainsi ce n’est pas la peine d’avouer ni de t’humilier à tes propres yeux. Tout ce qui te plaît est bien. Mon épreuve est horrible ; mais je ne puis la supporter qu’en te jurant cela, sans restriction. C’est l’amour qui nous sauvera. Tu l’as bien dit : tu n’as pas reculé devant le mot. Le sentiment est bien au-dessus ; je n’ai jamais douté de toi là-dessus, et je ne me trompe point. Pour le reste, que tu appelles cruauté, jugeons-le d’après notre longue et merveilleuse histoire. Ne savais-je pas bien quand je partais autrefois en voyage, et en ce malheureux départ de septembre dernier, que je t’imposais une épreuve (tu étais comme assommée d’un coup de trique, disais-tu !). J’en étais malade ; et je t’ai écrit aussi des lettres où j’implorais mon pardon. Ces situations rendent un peu fou. Et encore récemment ce départ précipité qui fait que je n’ai pas eu ton câble ; j’y aurais répondu par même voie, j’avais déjà les formules et tout, les prix etc. Un si petit événement a peut-être été la cause de la catastrophe. Eh bien, pourquoi ? J’étais devant une malade (furoncle de l’oreille. Maigreur effrayante). Je dois te dire que quinze jours avant je l’avais crue mourante, à la lettre, avec les yeux de la syncope ; j’avais l’idée (juste) que la mer remettrait tout en place. Donc cela devait être ainsi. Mais enfin tes réflexions à toi, dans tous ces cas-là, où je comptais que tu pardonnerais, n’étais-je pas cruel sans le vouloir ? Un peu plus d’énergie, un tout petit peu plus de liberté (comme quand je suis allé à Morgat) et tous nos rêves étaient possibles. Tu parles de vingt ans de rêves toujours déçus. J’ai fait les mêmes rêves / Le patron vient de me faire mon menu. À ce propos je me dis que je ne lâcherai pas cette chère brasserie. Ton cœur comprendra. Je m’arrangerai. J’ai déjà laissé entendre que tu étais dans les grandes affaires etc. Il m’est facile d’ajourner ; et on finira par me laisser tranquille ; à moins que quelque jour lointain une femme à diamants, un peu maquillée et peinte, les yeux tendres toujours pareils rencontre en ce même coin un assez vieux gentleman plein de feu et de vie, qui sera ton tendre père, ton tendre frère, et exactement tout ce qu’il te plaira pour la joie de ton cœur. (J’interromps par un baiser fraternel sur tes beaux yeux).

(Après les hors d’œuvre, cigarette Lucky Strike).

Réglons d’abord cette sotte question du mariage, dont je me suis écarté. Il faut faire attention que je ne puis répondre de mes mouvements d’humeur, ni tenir le personnage convenablement etc. Je te dis ceci : je ne me marierai (si je le fais) que quand tu seras mariée toi-même. Je ne veux pas qu’on dise (ce qui est faux) que je me suis lassé de t’attendre. Ce serait injurieux pour mon cœur. Et voilà une question réglée ; inutile d’en parler davantage. De ton côté ne m’avise que de ce qu’il est nécessaire que je sache avant que les autres charitablement m’en informent. Je sens que tu feras tout cela, ayant retrouvé ta prudence et ton silence, que j’aime tant. Tu ne manqueras pas de choses à me dire. Tu n’as jamais été curieuse de mes histoires de lit, ni moi bavard là-dessus, excepté pour dire qu’il n’y en avait plus. Je ne suis réellement pas curieux non plus de tes histoires intimes. Ce sont les secrets de chacun ; à nos âges chacun de nous a le droit d’avoir les siens. Nous ne sommes pas des anges. Ici une remarque sur nos rêves. Si etc., on peut concevoir l’existence de ces dernières années pour nous deux comme quelque chose de rare et de beau. Existence facile. Œuvres littéraires innombrables ; dollars (de M. Poincaré) (interruption : Mutton shop) ; Smoking, premières, auto etc. Ce que je peux faire d’effet avec un semblant d’ornement ! Ce n’est pas à toi que je l’apprendrai. À l’hôtel ces jours précédents, je traînais un veston fatigué, et ce vieux chapeau qui est maintenant au porte-manteau, et qui était déjà vieux à la Républicaine. La dame secrétaire, qui me traite comme un enfant, fait venir du Printemps un blazer bleu à boutons d’or et un pantalon blanc. Sans chapeau. Les femmes (des monstres sans importance) en étaient baba ! Avec toi, j’aurais rasé la moustache et on aurait vu quelque chose. Quant à toi, ma perle, ornée des feux du bonheur, et de tes épaules si jeunes (je les vois !), tu aurais été un peu là ! Ivresse. Très bien. Mais ne crois-tu pas que le diable qui présentement me torture (et même *nous* torture) aurait trouvé le moyen d’entrer ? Intrigues, coquetteries, soupçons, faiblesse d’un moment. Tout était possible pour l’un comme pour l’autre. Je ne parierais pas un sou pour un bonheur sans drame. Car je suis pire que toi, et c’est beaucoup dire. Ne regrettons rien. Il faut se prendre comme on est. Et la vie n'est jamais facile. Peut-être nos vingt ans de bonheur supposaient bien des privations et des obstacles. Moi je suis toujours l’événement. J’ai un vieux chapeau et j’accompagne une moraliste qui est habillée comme l’armée du Salut. Qu’importe ? Mais tu as pour moi une indulgence insensée. Tu admettrais que je te fasse un sermon de morale. Malheureuse ! Comment as-tu pu etc. Et pourtant tu me connais tout. Et qu’y a-t-il que je n’aie osé sur ton corps de vierge ? (avec ta pleine approbation). Souviens-toi de cette correspondance de guerre. Tout cela, qui a la grandeur du poète, réduit à sa juste proportion une faiblesse si naturelle, sans laquelle tu serais morte là-bas. Oui morte ! Cela aussi je l’ai senti. Vois toutes ces choses de haut ; et comprends que ton ami est de cristal pour toi, qu’il n’y a pas doute dans le pardon, que l’amour est intact. Que tu peux être heureuse par de petites causes (richesse, auto, vie facile et le reste) sans cesser d’être heureuse dans le secret de ton cœur par des raisons bien plus hautes. Dis-moi, ne crois-tu pas que j’aurais été un poète, si j’avais voulu ? Il me semble que tu l’as voulu un peu. Tu pouvais faire de moi n’importe quoi, et tu le peux encore. Gabrielle ! Gabrielle ! J’aime ce nom parfumé d’amour. Mais laissons cela. Quand nous nous retrouverons, l’âge aura refroidi toutes ces choses. Et tu connaîtras encore un genre de bonheur… Tu vois, je te prends je te garde, comme un aigle. Mais le veux-tu ? Ta lettre était sublime. J’y voyais un amour au-dessus de tout. Voilà le vrai. Le reste n’est que caprice et hasard. (J’en suis au café.) Alors sois toi-même. Ose penser selon toi ! Le malheur de cette situation c’est que les jours passent. Presque un mois entre la demande et la réponse. Le temps agit ; mon étoile pâlit ; c’est forcé ; le lendemain ne ressemble pas à la veille. Qu’est Alain pour toi ?

Les Commentaires sont en souscription. Il y a des Japon à 500 des ordinaires à 100, mille exemplaires en tout. Mais que deviennent ces valeurs aux rivages de Boston. Que devient ton amant dont les caresses sont vieilles de quatre mois ? Que devient même le génie en ce monde transatlantique ? Je devine un autre genre de plaisir, en mouvement, emporté, varié, enivrant à sa manière. Es-tu prise toute ? Si oui tout est dit ; je suis en retard d’un mois et de cinquante chevaux. Je répète : tout ce qui te plaît est bien. Je n’attendais pas une réponse par câble à mon câble. La rédaction était impraticable. Mais des lettres, il me semble que j’y ai droit. Aurai-je encore déception ? Le *France* ne m’a rien apporté ; mais tu ne pouvais écrire avant d’avoir ma réponse de lundi 26 août. Je ne pouvais pas te câbler des choses intimes. Terrible distance. Essaie d’être fidèle de cœur. Rien n’est perdu. Rien n’est jamais perdu. Je te revois marchant sous le petit arc de triomphe du Carrousel. Tout était promesse et salut en toi ; tu étais vraie comme le soleil. Gabrielle sois toi-même, et estime-toi diamant, comme tu es. Baiser de frère… ALAIN

# 30 août 1929

NAF 14232 / 161-166



Paris, le 30 août 1929

Sinistre en-tête. Hâte. Allant chez moi, je pense que j’ai une chance encore pour le départ de demain. Je sens qu’il faut faire vite. Et pardonne, tendre amie, j’ai oublié mes lunettes.

Je ne sais rien de la conduite que tu vas tenir. Ces immenses retards sont terribles. Or il y a je le crains une question de vie et de mort pour moi et une autre personne, celle-là innocente (De nouveaux entretiens m’ont prouvé que si je m’étais fié noblement à elle…). Il faut donc que je me découvre tout. Mets-toi bien dans la tête que je n’ai aucun espoir de te revoir jamais d’aucune manière. Tu n’as donc absolument rien à craindre, et tu es aussi libre de tes actions que si j’étais mort. Je jure cela comme je jure de t’aimer toujours. Maintenant je n’ai nulle envie de mourir ; et mes forces diminuent, quoique je fasse le fendant (le pirate). Je me rétablirai ; mais il me faut des soins. De qui ? De toi. Puis-je demander…

J’écarte naturellement l’idée d’une vengeance que tu poursuivrais à grands coups. Tout me dit le contraire ; tu subis les événements et les nécessités comme moi ; tu es une paille sur l’eau comme moi. Et si cela est, à quoi bon frapper un troisième coup de matraque. Tout est fait. Pour ton départ tout était fait. La suite se déroulera je ne sais comment mais inévitablement, et peut-être pour ton bien. Alors ne frappe plus. Tu as diverses manières de m’achever. Un câble qui m’enjoindrait de ne plus écrire jamais. Mes lettres revenant non ouvertes. Le silence absolu. À mon tour je te prie : Ne fais rien de cela. Ce serait comme si tu frappais sur toi-même. Si tu as juré à quelqu’un de ne plus écrire, songe que tu avais juré à moi, et qu’alors tu peux bien… Il ne faut qu’un peu de patience. Je vois à peu près ce qui est sera (en gros). Une fille comme toi voudra joindre l’amour au plaisir et reportera sur un seul être peu à peu tous ses sentiments. Je le sais, mais j’aime mieux ne pas le savoir de toi. Cela ne changera rien. Forcément tu te feras une vie neuve, que j’espère belle. Mais cela se fera peu à peu, sans que tu aies à me noyer (par crainte peut-être de toi-même ; mais ne crains rien ; le temps arrangera tout). Donc je te demande des mesures de patience (bien pénibles, mais je suis encore quelque chose pour toi). Donc, sans me rien dire de tes sentiments intimes, que je dois ignorer, que je supposerai toujours pour le mieux, sans me mettre au courant de tes projets (je les devine bien assez), tu peux m’entretenir un peu de nos beaux souvenirs ; lire, me parler un peu des livres, tes chers compagnons, et attacher un peu de prix à ce que je pourrai t’écrire sur ces choses ; étant admis que le reste sera sous silence. Un peu de mes livres et de mes pauvres ambitions qui risquent de sécher sur pied. Un peu aussi de tes affaires, de tes soucis dans le métier, de l’indépendance que tu conquiers. Cela te sera utile, tu ne risqueras pas de sombrer dans la couture. Tu me feras croire que tu cultives encore ta musique, et pour me plaire. Je t’enverrai à l’occasion des coupures de journaux que tu aimais. Je reprendrai mon métier et mes travaux ; j’aurai le temps de refaire une vie passable, et par cela même il sera facile d’espacer les lettres, de revenir s’il le faut sans que je le sache (alors il faudra rompre le lien d’affaires ; écrire au notaire que tu le verras ; envoyer directement à Jeanne). À partir de demain, c’est elle qui devra venir pour affaires ; alors ce sera simple de tout dénouer doucement. Je suivrai le même rythme, et, au prix de cette patience, tu auras la conscience plus légère. Je te voudrais heureuse. Et puis je voudrais vivre autant que la nature me le permettra et me dévouer à cette femme (l’idée de mariage est au reste écartée ; cela ne lui convient pas, je le vois, et à moi non plus. Donc rien de pareil à attendre jamais de moi).

Voilà ce que je voulais écrire, tendre chérie, pour sauver ma dernière chance. J’ai mis tout au pis. Si ta lettre merveilleuse est vraie (amour que nul ne peut t’enlever), alors tout cela sera à effacer ; et je saurai cela même ; car si ta lettre est vraie, tu répondras à ma lettre avant d’avoir lu celle-ci. Les grands intervalles nécessaires nous laisseront le temps de nous reconnaître. Alors la vie pourra être belle ; tu feras encore mon bonheur. Si au contraire ta farouche volonté ne cède qu’à cette lettre, je n’en serai jamais tout à fait sûr, puisqu’on peut toujours supposer retards, voyages etc. Tu feras un peu semblant. Tout sera sauvé, quoique sans longue suite ; tout finira petit à petit. Je sais que ta tête refuse toutes ces pensées et que tu aimerais mieux (si on peut dire) l’aveugle silence de la rupture violente. Peut-être y as-tu cru ; comme peut-être tu y croyais déjà la nuit où j’ai connu ton départ. L’événement t’a révélé que je t’aimais selon ton espoir ; il était trop tard. Tu as plus souffert peut-être de ce lent déchirement. Tu souffriras peut-être encore plus de cette fin traînante de quelque chose à quoi tu tiens ; couper serait mieux pour toi ; non pour moi ; cela je ne pouvais le savoir ; je le vois par une terrible expérience. Eh bien c’est le moment comme tu disais de penser un peu aux autres. Ce conseil était bon pour moi ; il est maintenant bon pour toi.

J’ai fini. Ne noircis rien. J’ai dormi cette nuit ; j’ai même rêvé de toi. Rêve heureux. Est-ce un présage ? Mais hélas nous sommes dans les forces étrangères ; un courrier perdu, un mouvement des passions, un événement fortuit de ton métier, une absence de toi, la visite au passage de ton frère ; un regret même en toi, qui te pousserait à quelque acte désespéré contre ton secret désir, tout cela peut faire manquer tout et vogue la galère. Le courage ne me manque pas ; mais je prends mes sûretés, comme à la guerre. Je veux avoir tout fait pour sauver ma chance et au fond la tienne. Car tu vaux mieux que tu ne crois et là-dessus c’est moi qui te connais (le seul) et qui ai raison. Et quoiqu’il puisse te sembler insensé que je me fie encore à toi, néanmoins je le fais (comme tu faisais toute petite à moi avant l’amour) et j’ai raison. Maintenant si le monde doit me noyer, ou nous noyer etc. Aux dieux le reste.

Mon pavillon te salue en tout cas, capitaine de mon cœur. Ton ALAIN.

# 2 septembre 1929 ?

NAF 14232 / 167-170

Lundi matin 9h30 à Paris. Je pars à midi pour Paissy ; je voyage avec mon ami Maréchal. Je reviendrai samedi au plus tard, et il faudra repartir aussitôt en Bretagne ; tu ne t’étonnes pas que les effets heureux des bains soient annulés. Maintenant voici le changement, que j’ai fait connaître à Jeanne samedi en lui signant ce qu’il fallait. Désormais les lettres suivront. Tout câble pour moi en périodes de déplacement sera envoyé par toi à Jeanne qui aura mon adresse et me télégraphiera. C’est un retard de 24 heures au plus pour la réponse. Avant de voir Jeanne, j’avais envoyé un câble qui exprime absolument ma plus chère, ma plus profondément chère pensée. J’ai essayé les correspondances etc., non pas que j’espère beaucoup, mais on ne sait jamais ; cas d’accident mal rapporté par les journaux, faux bruit etc. C’est vraisemblable, mais je joue serré contre le sort. Maintenant tu vois j’écris encore, aussi tremblant que toi me portant le coup ! J’écris, je n’ai rien trouvé devant ma porte. Si j’y avais trouvé le câble redouté : « Ne plus écrire ! », je t’avoue que j’écrirais tout de même, jouant sur les retards et l’incertitude des délais ! Tu vois où j’en suis ; ton tendre ami ne veut pas mourir… (Ici imagine un peu…).

Je reviens aux affaires, qui font ma seule consolation. 1° Il y a encore de l’argent pour les paiements de fin septembre. 2° Je saurai à ce moment-là si les 6000 fr. ont été versés. 3° J’ai encore 4000 fr. à mon compte qui assureront l’élasticité (je ne compte pas cela comme un service). Ainsi tu vois la ruse de ton malheureux ami ; il tend des fils comme il peut pour sauver un reste de sentiment dans ton cœur. Sur quoi peut-être tu t’étonneras, et tu diras que je te juge bien mal. Et tant mieux si c’est ainsi ; ce serait une nouvelle vie en moi. Mais comprends aussi l’horreur de ce silence. Je compte que depuis le 10 août environ je ne sais plus rien de toi. La lettre de Marcel à Jeanne est à peu près de ce temps ; et ta lettre terrible aussi. Et imagine-toi que j’ai fait une bêtise. L’ayant lue, et sentant la mort subite (oui, frisson vertige et tout) je me suis dit : « Il ne faut pas relire ces terribles paroles » et j’ai brûlé le tout. Et voici le malheur : j’ai retenu, comme en caractères de feu, les choses qui te faisaient trembler toi-même à dire ; j’ai retenu moins les consolations sublimes ; je crains de les exagérer ; maintenant elles seraient, si je pouvais les lire, comme un lait chaud et bienfaisant. Donc depuis lundi dernier je n’ai que mon imagination. Quelque parti que tu prennes, tu compteras cela. Pardonne-moi si je gémis. Je croyais avoir connu l’enfer ; mais je juge maintenant que ce n’était rien. Je me réveille en sursaut, je fais instantanément le calcul de l’heure, et, selon ce que j’invente, je crois mourir. On n’est pas maître de ses pensées à ce moment-là. Je te dis cela et pas plus ; j’aurais bien voulu te faire croire que je prenais passablement la chose. Mais puisque ce n’est pas, je ne peux pas te laisser ignorer la puissance de mes sentiments ; tu as toujours été portée à en douter ; et cela a fini bien mal. Assez là-dessus. Ici j’allume une bienfaisante pipe. Tu me connais. Tu sais que j’ai de la fermeté contre le désespoir. Tout mon soutien c’est que tu saches un jour que mon amour purifié (et l’autre aussi) passe toute ambition de ton cœur. Le jour où j’aurai cette justice rendue par toi, qu’importera le reste ? Donc hors des moments de tragique surprise, je pense à toi selon toute la puissance que j’ai. Et cela ne va pas encore sans d’atroces inquiétudes. La pire c’est de te supposer malheureuse. Naturellement, si tu me disais : Je suis heureuse, ce serait un autre coup. Mais, si tu veux, tu sauras bien me panser. Voici en tout cas le conseil de mon cœur ; tu en feras ce que tu voudras sans me le dire. Un événement qui tranche, il faut le prendre comme un fait, l’accepter, en faire du bonheur ; on le peut toujours ; et le désespoir se guérit de lui-même si on ne s’y obstine point. Choisis donc d’être heureuse.

Je passe maintenant à moi. J’imagine les malheurs possibles (qui viendraient de ce que tu me supposerais moins sensible que je ne suis). (J’ai peur, parce que je pense qu’après une semaine (trois semaines pour toi depuis que tu as écrit) tu n’auras qu’aujourd’hui le câble, et encore qui ne dit pas assez combien j’ai besoin de secours). Et alors je me dis : Est-ce la même adresse ? Le fil de la correspondance est-il coupé ? N’est-elle point déjà de retour ou sur le point, avec mari ou autrement, heureuse ou malheureuse ? A-t-elle, par désespoir et besoin absolu d’oublier tout, entrepris quelque voyage de repos et d’oubli dans ce vaste continent ? Toutes suppositions folles ; mais la supposition de ta lettre avant que je l’eusse reçue n’était-elle pas folle ? Comprends-moi. Ce câble WLT me calme un peu ; mais il se passe tant de pensées et d’actions en trois semaines ! Et du reste je comprends bien que, même si les douces pensées de ta lettre sont toujours en toi, tu ne peux ni écrire ni câbler avant d’avoir ma réponse. Tu disais que je pardonnerais plus tard, mais pas tout de suite. Ici je me réjouis (éclair de bonheur) car tu ne me connais pas encore tout à fait. Et même ma lettre est mélangée ; je m’y accroche encore à l’espoir de revenir au passé. Mais maintenant cette absurde supposition est morte. Je connais ton cœur orgueilleux et si propre ! Si pur ! Tu ne m’as point trompé. Tu n’étais plus à moi de chair. Tu étais libre. Tu n’as appartenu à deux hommes. Ce que tu as fait, quoi que ce soit, j’aurais permis si j’avais été consulté ; permis sans arrière-pensée. Comment ? N’ai-je pas tant de fois usé moi-même d’une liberté qui était nécessaire par les devoirs etc. (Tu sais cela ; tu me l’as dit cent fois). Et sans doute tes souffrances ne furent pas ce supplice… Mais qui sait ? Et puis elles revenaient. Elles étaient prévues. Voici le moment de payer tout cela autant qu’on peut payer ; d’effacer ces fautes innombrables (et involontaires), ces fautes que j’aurais pu tout de même atténuer. Mais j’étais affolé à ces moments-là ; je risquais tout. Je te dois infiniment ; dispose de mon cœur absolument. Tout ce que tu feras est bien. Je reste le même ; je suis meilleur ; l’épreuve me rend digne de toi, tendre amie de mon cœur. Et tu verras peut-être (si tu veux) que ce ne sont point des phrases. Alors tu me connaîtras tout. Avoue qu’il faut bien qu’il y ait quelque chose de grand et de beau dans ton poète. Tu vas le découvrir, et c’est une raison de vivre. Ah oui ! Tu as le droit de regarder mon portrait ; tu as le droit en pensée de pleurer, la tête sur mon épaule. Tu peux t’y fier, à cette épaule. Il y a autre chose que le pirate. Au sujet du portrait, c’est le portrait d’un homme trop aisément heureux ; ce n’est plus tout à fait le mien. Elle dit (une façon de me consoler) que l’air ténébreux me va bien. Tu sais par mes lettres que j’ai dû avouer ce qu’il fallait, avec toute prudence, et je n’avais à changer que le passé ; car ce qui est sera (si tu veux) je l’avoue à tous et à elle ; et c’est un soulagement d’avoir ce pardon-là et de pouvoir sauver une vie fragile. Donc non seulement toute liberté de correspondre ; mais toute liberté de mouvement. Il n’y a plus de jours réservés, il n’y a plus de vacances réservées. Aller à Morgat, aller au Havre (j’invente des choses folles et délicieuses), rentrer dans ta nouvelle famille comme l’ami unique que je suis, être pour toi le très vieux gentleman, le poète, l’homme de lettres, enfin finir ma vie comme (ou presque) nous l’avions rêvé, tout cela est possible. Trop tard hélas. Mais cette épreuve y était nécessaire. Il fallait que le platonique et paternel amour fût croyable (disons fraternel) ; et non seulement il est croyable, mais maintenant il est. Les folles jalousies vont s’atténuer faute d’aliment ; l’âge, qui reprend son retard, va tout purifier. Juge avec ta tête (ta tête !). Il fallait bien ou mourir ou finir ainsi, par la force des choses. Il faut regarder là et ne pas se tromper soi-même. La force des choses a fait que tu es partie ; la force des choses, plus forte que toute volonté, a fait que ta vie a continué (j’avais peur de te voir mourir dans une lutte impossible). LA force des choses a fait que tu as accepté le minimum de bonheur qu’il faut pour vivre. J’ai beau m’emporter encore quelquefois, je t’aime mieux vivante. Il y a tant de choses qui auraient pu être et pires : deux jambes coupées etc. Je dis *pires* et je le pense ; il faut regarder droit ce qui est et ce qui peut être. L’avenir qui nous restait, dans le cas le plus favorable, était plein de drames, de soupçons, de colères. C’était forcé. J’ai remarqué que dans la lettre avant, où tu parlais de retour imprévu possible, tu disais une chose naturelle et assez effrayante ; tu disais que dans un court séjour, il faudrait bien enfin que je choisisse… c’est clair, c’était inéluctable. D’où des souffrances sans dignité, sans aucune sérénité possible, de toute façon. J’ai toujours dans l’oreille ta parole : « Ce que tu peux me dégoûter, quelquefois ». Et j’ai aussi la parole du marchand de journaux : « Mais c’est votre fille ! » Tout cela ne promettait rien de beau, une fin traînante et triste ; le plus beau de l’amour risquait de périr. Il vaut mieux avoir suivi l’action du Temps irrésistible, et souffrir un Purgatoire (infernal) pour renaître à une existence possible, claire, où nos cœurs ne se déchireront plus jamais. Je pense que mon câble te jettera cela sur les genoux, que tu sauras comprendre. Maintenant il se peut aussi (car l’action du Temps est terrible aussi) que les sentiments changent bien vite en toi, d’abord par les lois cachées du corps, et aussi par un abandon de toi aux circonstances (tu es femme ; et tu dis toi-même, pensée amère, mais sans doute exagérée, que tu es aussi incohérente que les autres). Et enfin, quand on se laisse aller, quand on désespère, on essaie d’oublier, on aime mieux ne pas penser ; on craint les lettres, même amies, et on ne peut plus supporter de vaines plaintes…

Quelquefois, dans ce silence horrible, je te vois ainsi, et je pleure alors sur toi et sur moi. Voilà pourquoi j’écris ; voilà pourquoi je multiplie les contacts (à une telle distance, avec de tels retards ! C’est un supplice chinois). Je joue ma chance. Et voilà pourquoi j’ai fait à Jeanne d’étranges discours, mais prudents, et cela pour éviter aussi, en cas de malentendu, toute fausse interprétation. Elle sait que je t’aime ; je lui ai dit mon âge, et que cette séparation m’avait rappelé mon âge ; et que je serais premièrement et toujours un vrai ami. Cela sans l’alarmer ni l’étonner. Je ne veux pas que quelqu’un qui te touche puisse par une nouvelle brutale (avertissement de ne pas compter sur moi, mariage en train ou que sais-je ?) conclure à un genre quelconque de lâchage ; chose indigne de nous. Au reste il n’y a qu’elle qui sache positivement ce que nous étions ; tous les autres en sont aux suppositions ; et ce qui est vrai maintenant peut bien avoir été vrai toujours. Telle est, ma tant chérie, la manœuvre que je veux réussir par rapport à l’opinion, et tu me comprendras. Ce qui est maintenant par nécessité (et qui est encore plus beau que toute vie qu’on pourrait envier chez les autres) c’est le fond de notre amour. Ce qui s’est fortifié à Saint-Cloud, ce qui soutenait le reste (toujours menacé, hélas !), ce qui me permet de me pardonner à moi-même une vie d’apparence méprisable, livrée à l’insouciance cruelle etc., ce fond qui était la vraie valeur, inconnue mais non de toi et de moi (Frère et sœur, souviens-toi, n’était-ce pas beau ?), ce fond est sauvé en moi et vivant et intact ; est-il mort en toi ? Voilà la seule question. Si tu es la Gabrielle de ta lettre, si tu *tiens*, alors je ne sais pas du tout quand nous nous reverrons, si même nous nous reverrons. L’avenir, je le redis, on ne peut le prévoir, mais l’avenir d’un sentiment plus précieux que tout, on peut le prévoir. Par le miracle de la pensée, il n’y faut qu’un stylo et du papier. Voudras-tu ? La suite et fin à la brasserie. Je suis attaché de superstition à ces coins précieux.

Coin de brasserie. Je suis obstiné. Il me semble que tu es là. (J’y serai ! disais-tu ; et je ne suis pas assez bête pour croire que tout est faux dans ce qu’on dit. Quelquefois oui, quelquefois non !). en attendant l’entrecôte je veux encore te dire (et je veux que tu ries, car moi je te souris) quelles conventions j’ai fait avec toi à moi tout seul ; puisqu’un auteur peut toujours envoyer un livre, le *poète* (quelles que soient tes décisions) garde le droit d’envoyer ses poèmes. Ce sera, si les choses tournent tout à fait mal, ma dernière forme d’existence. Dans le doute et jusqu’à réponse, je devrais suspendre mes lettres. Être indiscret ! Quelle chose improbable ! Et pourtant imaginable. Donc ne fais pas de noir si les lettres tardaient un peu. Sache que je serai toujours l’homme de cette lettre-ci (et peut-être encore meilleur). Tu ne dois plus douter jamais jamais de moi. Tu es ma fille chérie et ma si tendre sœur. Sentiment aussi délicieux que nous voudrons, et entièrement à l’abri des orages. Mais assez, car je manquerais mon train. Songe que toutes mes pensées sont à toi. Ne t’occupe pas des bêtises sur le mariage (dans une lettre un peu folle). En ce qui me concerne cela ne sera point, et tout s’arrangera pour sauver ma vie secrète, toi pour toujours. Ton ALAIN.

# 4 septembre 1929

NAF 14232 / 172-174

Paissy. Mercredi 4 septembre 1929. Chère et précieuse amie, plus précieuse que tout ! Me voilà encore au matin dans le jardin frais, afin de lutter de vitesse avec le facteur. Remarque que je suis toujours dans le néant de toute nouvelle ; et ce n’est nullement ta faute puisque ma première réponse est partie au bateau de mercredi dernier. Nous sommes dans des conditions terribles. Peut-être as-tu renoncé à toute lutte, à toute solution quelconque, t’abandonnant au sort ? Comment savoir ? Chaque jour est nouveau ; tu es dans un monde nouveau. Tu inventes sans cesse. Tu peux te guérir par le néant de nouvelles et mes lettres viendront comme des journaux de l’an passé. Peut-être ! Toutefois je lutterai jusqu’au bout. Et ne te raidis pas. Je sais que tu liras ces pages serrées et innombrables quoique ce soit terrible pour ta tête. Tu dois donc finalement savoir ce que je cherche et ce que je veux sauver. Quel je suis ! Je ne le sais guère. Mais il y a deux choses. D’abord un sentiment grand comme le monde, tumultueux, enivrant, illuminé de souvenirs comme les rois n’en ont pas ; çà c’est moi ; çà peut mourir ; çà ne peut pas changer. Tu en as eu la preuve par nos premiers malheurs, cette séparation, cet Océan. Et puis il y a le plus tendre des amis, un frère aîné, un homme qui connaît son âge, les difficultés de la vie, les lois réelles des êtres, et mieux que tout (croit-il) ta nature merveilleuse et redoutable (quand tu dis de toi : *elle n’en vaut pas la peine*, tu me dis la chose la plus douloureuse). Celui-là tu admettras bien que son dévouement est une chose rare et qu’il vaut la peine de rester en contact intime avec ses pensées. Et tout cas tu dois l’essayer. (Quand même tu te trouverais à ton tour aux prises avec la jalousie d’un autre tu dois essayer) ; tu le peux sans mentir. Mes lettres là-dessus ne te laissent aucun doute ; je ne suis point un rusé qui veut prendre une revanche, rattraper quelque chose du paradis de l’amour sensuel. Cette supposition est absurde. À cette distance immense qui rend impossible la surprise, qui fait que l’attendrissement se perd s’il veut en pensées à jamais ignorées, il me semble que tu peux te jurer à toi-même et jurer à tout homme, dans n’importe quelles conditions imposées, tout ce qui te paraît rendre une vie possible pour toi. J’ai tout passé en revue ; tu peux deviner, j’ai fait toutes les suppositions ; toutes tes décisions sont sacrées pour ton ami, pour ton Alain. Il y en a une que je supplie à genoux d’écarter, ou tout au moins d’ajourner, c’est un refus total de tout. La tête forte qui a médité le départ (et ce que tu as pu en souffrir ! Mais n’importe ! Tu marchais), cette forte tête est bien capable d’avoir écrit en une fois tout, le meilleur et le pire, et depuis de détruire tout sans lire. En ce cas je suis perdu. Tout ce que j’ai d’esprit je l’emploie jour et nuit à gagner un peu de temps à passer à travers un obstacle immense et sans forme, à t’apaiser (même à l’égard de toi-même ; car c’est ta dûreté pour toi-même que je crains). Peut-être je suis entièrement à côté. Mais comprends cet isolement misérable. Tu ne peux pas avoir changé en un jour au point d’être autre. Mais tu peux, cherchant le moindre mal pour toi et même pour moi, te tromper toi aussi absolument sur ce que je pense. – Donc cet ami, ce nouvel Alain, brûlé par le malheur, je sais ce que c’est (je ne pouvais le prévoir), c’est un poète ; c’est ton poète, pour toi seule. Je l’ai su définitivement en venant ici en auto lundi avec les M. et un chauffeur ivre. Nous volions sur la montagne ; état délicieux ; il me semblait que nos malheurs n’étaient qu’un rêve ; je méprisais le piège des choses, je laissais ma vie aller comme elle pourrait. Sur cet état, peut-être vingt poèmes s’esquissaient en un chant enivrant, mais non encore fixé par des mots. La terre était bien petite ; j’étais près de toi. Guéri à jamais, et néanmoins le même ; fou et sage. Heureux ! Tu comprends cela puisque j’ai vu dans tes lettres que quelques vers (« *Absence, mon cher être… »*) t’ont été une source sans fin de pensées douces, supportables, peut-être enivrantes, à coup sûr tout à fait étrangères aux nécessités de la vie, aux esclavages, aux projets, aux ambitions, aux décisions à tout ce qui se forme autour en toi de jour en jour, te pétrit, te meurtrit, te durcit, te change. Aussitôt me voilà dans une nuit sans sommeil, faisant d’abord les plus courts poèmes, en esquissant d’autres. Heureux ! Oui ! Par toi seule, pour toi seule (je ne garde même pas copie, ni souvenir). Oh ! si j’avais seulement le plus petit espoir que nous relirons ces choses ensemble ! Si jamais à nous deux nous faisions imprimer un unique exemplaire destiné à dormir avec toi dans la paix dernière, bien plus tard. Si tu veux en trois lignes dire oui à ce projet mystique, alors tout est dit. Un nouveau génie s’éveille ; je puis tout apprendre, tout approuver, tout pardonner, tout adorer. *Tout*! C’est la seule solution pour nos âmes orgueilleuses. Ainsi deux poèmes sont partis vers l’Océan et vers toi. Tu le sens, tu sais lire mes vers ; l’obscurité, le sens caché (même pour moi !) le tourbillon égal à la nature des choses qui nous roule comme des brins de paille, tout cela tu sais t’en nourrir et arriver par là à cette même pensée au-dessus de tout, à ce sentiment merveilleux qui sauve tout, absolument tout, même les ivresses les plus dangereuses, et qui cessent alors d’être dangereuses. Je puis tout dire, et tout oser, sans rien oser, sans rien blesser. Maintenant, quoique la plume volât, je n’ai pu tout dire ; je n’ai pu dire tout notre poème en deux sonnets. Il y a je m’en souviens encore du désespoir et une touche peut-être indiscrète. La suite mettra tout en place. Tout sera paradis (je pense aux vers de Pétrarque que je te lisais : *Non, non, vous ne me verrez point changer, beaux yeux qui m’avez appris à aimer !* Mais il faut *du temps*. J’implore en prose, du temps, n’importe comment, la certitude que tu liras d’un cœur déli[*une ligne illisible*] dit : « J’ai eu çà. Ce n’est pas peu ». Mais pense que tu auras plus beau, et tout ensemble. Je le sais. Si tu le sais aussi, rien n’importe. Il n’y a plus d’âges ni de trahisons ni de surprises ni de malheurs. J’ai su et je sais que tu es assez grande pour vivre avec moi cette autre vie, équivalent absolu des plus divins instants de l’autre, celle qui n’est plus. Ne dis pas non ; ne dis pas qu’elle n’en vaut pas la peine. Le poème te dira qu’elle en vaut la peine ; elle, c’est toi, et c’est aussi moi. Tu comprends que je joue cette chance, dans ce noir ! Oui il faut encore une fois que *j’aie gagné*, comme tu disais ; mais sans les nouvelles anxiétés, sans le recommencement de l’amertume, sans la menace du désespoir. Certes tout cela tu dois le lire en ces deux sonnets sauvages, lancés à l’aventure (si tu les joins aux quelques vers *À Gabrielle* et à ce que j’appelle le poème oublié : « *Long serpent de lait…* »). Ils t’arriveront je pense avec cette lettre. Cette lettre est pour que tu ne me dises point ceci, que je sais tout près de tes lèvres, en notre abîme d’amertume, en notre enfer. Voici ce que je crains d’entendre : « Je suis lasse ; mes pensées me font mal ; j’arrive par l’entraînement extérieur, par la nouveauté, par le mouvement, par la vanité, par l’ivresse, par la fatigue, à supprimer toutes mes pensées. Je ne suis plus Gabrielle, je ne suis plus qu’une femme frivole, un *mannequin* frivole (souviens-toi !). Je vis comme tant de ces pauvres filles. On m’envie, on me loue, et voilà mon bonheur. Torpeur. Demi-sommeil. Refus de juger, de te juger, de me juger. Assez ! Tu m’as entraînée à une vie qui n’était point faite pour moi. Je suis la Frivolité, la Couture, Diamants, fard, élégance, formules, politesse, galanterie, fantaisie, incohérence, âme d’auto et d’‘avion. J’arrive à une sorte d’invisibilité, de chloroforme, comme ceux qui se livrent aux stupéfiants. La moindre pensée, que tu crois douce, me fait mal parce qu’elle m’éveille. Pitié. Mais non, je ne veux point pitié. Ni pitié ni pardon ni amitié ni rien ; l’homme râpé, l’homme au vieux chapeau, l’homme de la brasserie, l’homme de lettres, l’intelligent et le brillant et l’ignoré Alain n’est plus, ne doit plus être qu’une ombre parmi cette foule d’ombres que j’ignore, ombre moi-même ». Tu trouveras ici un écho au moins de quelque chose en toi. Je le comprendrais, ce serait comme si (vrai fils de mon père) je m’étourdissais de boire, trouvant tout passable en un rêve trouble. Et chacun se saoule à sa manière et finit comme il peut. De cela, nous sommes capables l’un et l’autre. Et de quoi ne sommes-nous pas capables ? Mais en toute notre infernale vie, si mêlée, hélas, je me demande de me pardonner de n’avoir pas été un dieu ; si quelqu’un fut incohérent… J’ai tout mérité, mais en toute cette vie il se montrait à des moments divins quelque chose de grand qui sauvait tout. Cela signifiait quelque chose. Nous avons traversé cœur à cœur la guerre, et une autre épreuve, la mort de Renée, pire ; et même ton ascension, beau papillon de luxe, ce fut une grande chose, qui est à nous deux. Or tu m’as dit cent fois, ce qui fut sera toujours. Donc il faut sauver tout ; la main dans la main nous le pouvons. Mais j’ai touché au point douloureux : ce qui fut sera toujours. « Non contente de mettre l’Océan entre nous, j’y ai mis l’irréparable ». Ce qui rend la situation terrible, ce qui expliquerait ton discours (que j’invente plus haut), c’est que pour la première fois depuis que je te connais, tu as fait une faute. Ce n’est pas moi qui l’appelle ainsi, c’est toi. Moi j’ignore et je ne veux pas savoir ; je ne juge pas ; et cela m’est plus facile que tu ne crois. Toi, si ferme en toi-même, si fière de ta nature nette et transparente, comment peux-tu supporter de déchoir à tes yeux ? Cette idée, que tu exprimais dans ta terrible lettre, est ce qui m’a frappé au cœur. Je me suis dit : « Elle ne voudra ni pardon ni amitié ; elle se moquera de tout etc. » D’où le discours que j’inventais plus haut. Or je t’ai dit là-dessus tout ce qu’on peut dire ; j’ai confessé et jugé mes propres fautes. J’espère effacer en toi cette idée de diminution, d’humiliation devant toi-même. Je veux te donner l’espoir enthousiaste. Et le moyen est de renoncer à la partie terrestre du bonheur. C’est fait. De toute façon c’était fait par la séparation ; cela devait être, par les années. C’est très dûr ; mais il le faut, et tu n’es pas coupable. Nous sommes dans le tourbillon de Nature. Ici je suis presque sûr de t’avoir empoignée aux cheveux et de te ramener à la surface.

Encore à dire sur ce sujet pénible. Pardonne-moi ; un peu de patience encore. Remarque que sur tout cela tu ne me diras jamais que ce que tu voudras ; il y a une pudeur que je comprends. Et moi-même je n’y touche qu’en tremblant. Il se peut que tu offres en sacrifice, que tu aies pris ce parti d’offrir en sacrifice (on peut aimer à offrir, et se réjouir de sacrifier beaucoup) justement tout bonheur secret et pur, toute grande amitié, toute poésie ; soit d’enthousiasme, soit par justice ou loyauté, ne jugeant pas possible de réserver, de garder, de refuser une telle partie de ton être. Ici tout dépend de mille circonstances (je refuse même d’y penser), de la valeur d’un être, du culte, du respect, de l’admiration qu’il mérite ou qu’il montre (cela c’est l’enfer pour moi, c’est la porte d’enfer). Mais je comprends qu’il y a des moments de sentiment où plus c’est dûr et cruel, plus il faut se hâter de tout donner ; cela peut être un beau suicide, ou même une renaissance. Terrible alors, terrible sort de celui qui fut tout pour toi. C’est comme s’il était mort, c’est même pire. Ici je me heurte comme dans un cachot. Mais encore je plaide (je veux jouer toute ma chance). La vie commune (que les hasards nous ont interdite) porte son danger en elle ; tout le monde le sait et le constate. Ressources, grandeur, il en faut ; en a-t-on jamais assez ? A-t-on deux chances de suite, de même ordre ? Si cela t’arrive je dis tant mieux en pleurant sur moi. Je te dirais si j’osais : attends six mois, un an avant de tout verser au même vase. Mais tu es imprudente et courageuse ; si tu veux risquer tout, tu risqueras tout, et c’est déjà fait et toutes mes lettres tombent dans le vide. Tu n’es plus pour moi que statue insensible ; tu ne m’entends même pas. Si c’est cela (ô poésie, morte avant d’être née !) est-il humain d‘espérer de toi une manœuvre de pitié, c’est-à-dire des lettres ménagées, espacées de plus en plus, d’inventer des obstacles, des événements, la fatigue et les soucis du métier, de me ramener doucement à nos souvenirs, de graduer une déception mortelle, de la rendre supportable, de fournir secours à l’être orgueilleux fier sensible que tu connais si bien ; de l’occuper de détails sans importance (sur ton métier, tes gains, tes projets, tes inventions, tes succès d’artiste). Vois comme en moins d’un mois déjà mes espérances se sont transformées, modérées. Il le faut bien, si tu le veux ; tout dépend de toi et si tu veux n’y rien pouvoir, tout est dit ; c’est le jugement dernier (mérité, cela je le sais ; c’est entendu). Si tu daignais seulement être hostile, cela irait plus vite que nous ne croyons ; car, autant j’ai de ressort dès que je vois « tes yeux tournés vers moi qui me donnent courage », autant dès que je pense qu’il n’y a point de remède, je me sens me défaire, et descendre vers un état comparable à celui d’un malade, qui ne penserait plus que sommeil, engourdissement, tisane. Si tu m’aides seulement à descendre, tu t’enlèveras un remords (et sur le remords je n’ai point de doute ; tu ne peux pas être devenue absolument une autre). Au reste si ce n’est pas ainsi, je le saurai avant que tu aies lu cette basse supplication (et la lettre à en-tête de *Terminus* qui dit la même chose). On n’y pensera plus et on aura sauvé une amitié sublime. Si au contraire il a fallu cette plainte dans la nuit pour te tirer du silence, cela même sera une préparation, une marche du sinistre escalier descendant. Quand tu m’enverras ce secours de pitié, je serai déjà au-dessous. Je prévois (autant qu’on peut prévoir l’anéantissement) que j’aurai à peine le ressort pour répondre (et qui sait ? J’ai la vie dure !). Les immenses retards achèveront tout ; je serai dans l’état où l’on sent moins, anesthésié. Il y a plus d’une manière de vieillir. La poésie étant morte, il se peut alors que la musique me sauve. Mais j’écarte ces pensées ; il sera bien temps de les avoir si… que va-t-il arriver ? Que vais-je trouver samedi en rentrant ? Une lettre ? Trop tôt, cela ne se peut. Une réponse par câble ? C’est si difficile dans tous les cas à rédiger. Le silence est ce que je prévois, et je n’en pourrai rien conclure ; ainsi je resterai dans mon rêve. Les soins de santé, la nécessité de sauver une vie en danger, et innocente (et qui se serait sacrifiée), l’Océan, la peinture, la poésie me permettront d’attendre la fin de ce terrible mois (les lettres suivront – même un câble à Jeanne suivrait). Mais je sens que je trouverai ici une petite résistance par souvenir ; aussi je n’y compte pas trop. C’est donc à la rentrée que vraiment je saurai le oui ou le non de mes nouvelles amours (amours de poète). Peut-être alors dirai-je, en te souriant encore, magicienne : « Tou m’as toué ! ». Mais t’en vouloir ? Çà non ! Jamais ! « Non, non, vous ne me verrez point changer… » Et tu pourras te dire : « Je l’aimais comme il n’est pas permis d’aimer un homme terrestre ; mais je ne m’étais pas trompée ; il en était digne. Et tout restera grand et beau pour la Châtelaine, en ses sentiers de Korn ar Hoat, de Trébéron et même de… (je ne puis l’écrire !). O lande fleurie ! Et toi fleur de lande, fleur de Bretagne, je te verrai toujours noble et fidèle et grande. Cela tu ne peux l’empêcher. Et le voudrais-tu ?

Je t’écrirai encore avant la date extrême, je le sens. Mais si c’est plus court et plus à plat, songe que je suis médecin, que je dois ménager une vie qui chancelle et qui est sensible à tout, et que je ne dois pas user sans prudence d’une liberté qui est entière ; transition à ménager, même si l’avenir est beau pour le poète. Ne te cabre pas, terrible, ne dis pas qu’encore je recommence à poursuivre mes actions sans tenir compte de rien. La nécessité me tient, et tu sais maintenant ce que c’est. J’en conviens, la femme du poète aura le droit d’être jalouse, et même très jalouse, dans l’ordre du sentiment pur, l’amour est plus strict que jamais. Nous allons à cet ordre supérieur ; nous sommes encore dans le passage ; tu ne m’as rien ordonné ; je répare mes désordres inférieurs, pour le mieux. Après cela j’irai selon ta chère volonté. Si cela était (c’est la suite de la marge à côté, et je finis). Si cela se pouvait ! Je ne le mérite pas, mais j’arriverais à le mériter ; et entre temps je serais un très vieux gentleman frère ou père. Cette seule pensée est douce comme une eau fraîche. Tu vois que je suis toujours ton Dick et ton ALAIN.

# 7 septembre 1929

NAF 14234 / 175-176

Paissy le samedi 7 septembre. 7h du matin. Je suis devant la grande vallée, au plein air. J’ai mis sous un autre pli la copie sur trois cartons d’un poème de 120 vers environ qui m’épouvante par la beauté. Tu as donc cette puissance sur moi de révéler un autre homme ! Miracle. Après cela, comme un pâtre qui allume un feu, j’ai brûlé le premier manuscrit (brouillon). Ainsi ce produit de ma vie totale va être livré aux hasards des Océans et c’est bien ainsi. Je vais finir par être presque heureux, à force de t’aimer d’une amitié si pure !

Une idée au sujet de *ton poète* (Oh ! Si tu m’acceptais !).

1° Dans le cas où un poème se trouverait perdu en chemin il ne faudrait point gémir. D’abord parce que je te réserve une étendue de poèmes sans fin. Ensuite parce que je uis toujours refaire à peu près un poème, et il ne s’agirait que d’attendre un peu.

2° Convenons qu’une enveloppe contenant un poème ne contiendra rien d’autre ; et je ferai alors une adresse plus typographique, comme j’ai fait ce matin. Tu peux hésiter avant d’ouvrir une lettre. Pour un poème, non. Du moins il me semble.

Il me semble que j’entends ton discours si naturel : « Il rêve ! Il est en dehors de tout. Il est bien heureux. Moi je me heurte à des difficultés de tout ordre ; je refoule des sentiments trop forts. J’essaie d’oublier et de faire ma vie. Il ne pense point à cela Lui, toujours Lui ! » Pardonne. Songe que je suis seul et sans indice depuis cette terrible lettre. Je vais à tâtons ; je vais au mieux pour toi et pour moi. Si tu pouvais, cachée dans le feuillage, suivre cette vie étrange d’un homme exilé du seul cœur qui existe pour lui. Scène d’hier. Je monte à la nouvelle église avec les Maréchal bons amis, sentimentaux comme des pigeons (bien vieux). Je ne sais comment lui, un peu en arrière d’elle, me dit : « J’aime cette femme depuis 49 ans ». Moi je réponds comme en un rêve : « J’aime la même femme depuis vingt ans, et cet amour n’a pas cessé un moment d’être contrarié ». Il me regarde. Là-dessus je m’avance avec eux sous la voûte neuve et je me mets à déclamer les quatre premiers vers du sonnet *Paissy*. Effet prodigieux d’émotion. Je m’arrête et naturellement je refuse toute explication. Ils ont compris je pense. Eh bien ce que je disais comme en rêve, c’est toute notre histoire, ma si tendrement amie. Reprends ce cours des années ; jamais tu n’as cessé de sentir : « Impossible. Obstacles de tout genre ». Et moi je cueillais chaque moment (souviens-toi) comme étant le dernier. Toi tu as eu dès le commencement plus de courage, et ensuite peut-être moins. Mais qu’importe ! À aucun moment, avant guerre (les voyages, et d’autres drames d’ordre inférieur ; il y avait en ce temps là une furie qui voulait tuer etc.). Guerre (n’en parlons pas !). Après-guerre. D’abord toi mourante et refusant ce monde. Et puis une longue suite de brouilles terribles, de supplications, de réconciliations difficiles et toujours armées (*cela te pend au bout du nez*…) à l’occasion de maladies, d’absences, de voyages (je refusais d’agir en monstre qui fauche tout ; tu m’approuvais). Ainsi jusqu’à maintenant, où l’amour est rendu impossible par deux ruptures éclatantes, presque mortelles ; d’abord le noir paquebot, ensuite… (catastrophe que j’apprends juste au retour d’un voyage où ma pensée était comme égarée ; je me fiais trop à ton cœur habitué à souffrir et à pardonner). Après cela tout était par terre. Et non. Car ta lettre était peut-être la plus tendre que j’aie reçue. Mais… Tu sais maintenant assez à quel bord d’abîme j’ai touché. D’ailleurs, c’est mérité. Au reste je suis persuadé que si tu me voyais, tu jetterais par-dessus bord toute considération de dignité, de sérénité, de vie possible et tu te mettrais encore à ma discrétion. Oui j’en suis sûr, sans cette distance effrayante que tu as voulue !

Tu résistes ici, je le sens, tellement séparée et libérée par des faits énormes, plus puissants que tout. Bon. Ici encore une fois je rassemble mes prières. Il le faut. J’arrive à une des échéances où je peux tout perdre. Demain je suis à Paris. Je trouve chez Jeanne ou chez moi peut-être quelque chose, peut-être rien. Je prends mes mesures pour recevoir lettres (par mon concierge) et même câbles (par Jeanne qui retélégraphierait). Et puis contre mon cœur, contre tout pressentiment, je pars encore à cette mer funeste qui m’a coûté tant, qui m’a coûté tout. J’y vais comme au supplice. L’autre échéance sera octobre, où si tu ne fléchis pas… (Je n’ose penser jusque là). Je vais donc, avant de savoir quoi que ce soit, te dire ce qui est de moi, de nous. D’abord je le jure et je te jure en tout cas de ne jamais faire aucun mouvement pour te revoir jamais sans ta demande expresse. Ce qui écarte tout obstacle quelconque dans ta nouvelle vie quelle qu’elle puisse être. Ensuite je jure aussi de refuser toute curiosité (je me boucherai même les oreilles) concernant cette vie nouvelle. Et tu peux me croire ; tu sais ce que j’éprouve – Jusqu’ici ce n’est pas grand-chose. C’est le fait même, le fait terrible. Ensuite je promets (je sens que je pourrai, non pas tout de suite…) si tu le permets, un jour, d’être pour toi au grand jour le frère aîné, le père, ou comme tu voudras, de façon que tous croiront que ce fut toujours ainsi. À cela j’y arriverai par la poésie. Et toi aussi tu arriveras à cela (car tu n’y es pas, ô cœur orgueilleux, tourmenté, irrité) si tu veux lire mes poèmes à toi, qui d’eux-mêmes s’élèveront et nous mettront au niveau de l’amour pur et enivrant (J’en aurai bien besoin, mais toi aussi, qui sait ? Car la vie est toujours difficile si elle reste par terre). Et là-dessus je défie le témoin le plus défiant. Il ne s’agit pas au point où nous en sommes, de *faire semblant*! Cela sera la vérité de nos deux cœurs. Je pressens qu’après ce mois passé (quand tu liras ceci), tu jugeras cela moins impossible, et peut-être même désirable. Enfin le point capital. J’ai d’abord (si je me souviens bien) essayé de sauver tout en espoir, offrant le pardon et (si les circonstances…) le raccommodement (non pas le partage). À cela je vois bien, j’ai vu même assez douloureusement, quels refus je trouverais en toi, peut-être même quelle peur… Une catastrophe de ce genre change si profondément une pure comme toi (Cruauté, as-tu écrit) qu’ici même je tremble en mes suppositions de m’être toujours un peu tenu au-dessus de la réalité terrible. Mais voici d’autres obstacles, et de moi, qui peuvent aplanir beaucoup notre route et sauver quelque chose. Je parle ici à ta tête solide. L’âge est un fait ; mon âge est un fait que tu ne peux sentir comme moi après ces épreuves. Dix ans il me semble ont passé sur ce qui restait de fatuité masculine. C’est nettoyé à l’acide, et le corps aussi est creusé à l’acide. En quoi je reviens à l’âge normal (le cœur est hors de cause). Et alors non seulement je ne peux plus même souhaiter désirer l’amour d’autrefois ; je ne peux même pas la penser ; je ne puis en former l’image. Je souhaite que ce que je dis là n’ait pas une pointe de douleur pour toi. Mais je veux t’aider à lutter ; et ici je le puis, et même je ne puis faire autrement. Après un long temps de jeunesse, prolongée par miracle, j’ai vieilli dans tes bras, et sans m’en apercevoir. Jusqu’à quel âge, de jour en jour, aurais-je mené l’illusion, par toi, grâce à toi ? Nul ne peut le dire. Le lendemain est comme la veille, et c’est toujours pareil. Et nous nous moquions de l’opinion, toi peut-être encore plus. Eh bien la séparation seule des corps a mis fin à ce sortilège merveilleux. C’est forcé. Cela se faisait déjà irrévocable avant l’irrévocable. La lumière est seulement un peu plus crue. Je ne pourrais t’offrir… (Je n’écris pas des mots douloureux), une pudeur invincible (pudeur de l’âge) s’y opposerait. Ce sentiment s’est formé tout seul ; je te l’aurais dit peu à peu. Mais nous n’avons plus le temps de rien ménager. Je fais l’aveu. Mon corps est maintenant caché pour toujours ; la nature le veut. Tu as trouvé peut-être que j’arrivais bien vite à t’aimer en frère ; mais ces terribles mois avaient tellement préparé cela. T’aimer moins ? Moi ? Je ris de cette supposition et toi aussi. Tu as eu (pauvre) l’épreuve, après ta lettre envoyée, de lire peut-être dix lettres hors de lieu, insensées, insupportables sans doute, et même offensantes pour ton intime nature, cela parce que je ne savais encore rien. Si tu me pardonnes cela, qui est involontaire, alors de beaux jours sont possibles. Les lettres qui ont suivi, qui répondaient à la tienne, sont innombrables, interminables, émouvantes, douloureuses pour toi, quelques-unes un peu folles. Aurais-je dû te cacher ma souffrance ? Mais n’était-ce pas faire injure à nos souvenirs ? Toujours est-il que je comprends tout, je suis toi, je ne sais que cela. Même les choses secrètes sont comprises et pardonnées. Le crois-tu ? Il faut conclure. Je demande à toi pleurant sur mon épaule, je demande d’abord le droit d’écrire à chaque courrier, sans rien changer au dehors à ce que les gens peuvent savoir, et qui était bien naturel si j’avais toujours été ton frère et ton ami et ton homme de confiance sans rien de plus. Je demande réponses suffisantes pour que je ne me sente pas importun. – Si c’est refusé, je demande le droit d’écrire plus rarement (selon tes réponses). Si c’est refusé, je demande de pouvoir envoyer selon l’inspiration des poèmes sans autre commentaires pour notre livre secret (j’y ai tant pensé). Et convenons que ces envois se reconnaîtront à l’écriture presque typographique de l’adresse. Tu auras un poète pour toi seule, et c’est tout (sans répondre jamais, si tu veux). Alors tu sauras si je t’aime et comment je t’ai aimée depuis le premier jour. Je ne crois pas que cette proposition puisse être refusée ; même devant le noir silence, je croirais encore que la permission m’est donnée. Alors, qui sait ? Les poèmes iraient au feu sans être lus. Cela même tu en es digne et je te le dois. Car il faut bien aussi que je me pardonne ; et je me suis terriblement jugé, tu le sais, tu le devines. Je finis. Après ces nuits-ci et grâce à l’effort du poète, qui m’a sauvé, je suis, à cette heure où je t’écris, aussi insensible au malheur qu’une algue de l’Océan. Je sais que cet état ne durera guère. J’en ai profité pour écrire cette page de raison calme, qui peut-être t’ennuie. Si cela est, cela devait être, cela aussi.

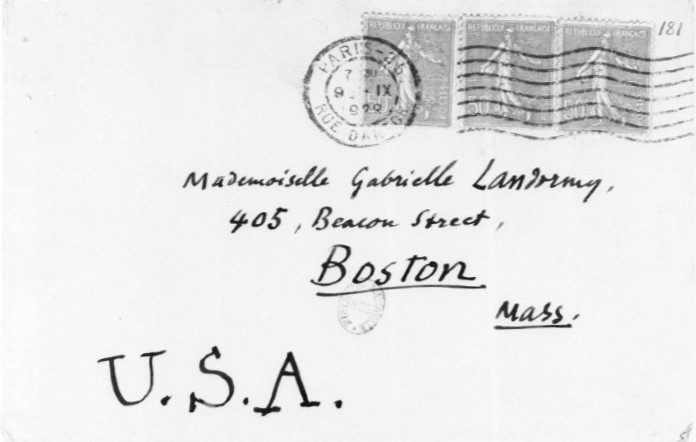
Pour la dernière fois, si tu ne me le redis, je me permets de te consoler dans mes bras, la tête sur mon épaule, heureux de t’aimer fidèlement et inébranlablement. SI cela répond au secret de ton cœur, je suis assez heureux. Ne me plains plus.

ALAIN

Il faudra dire aussi si la fleur est permise, c’est-à-dire demander. Et nous en sommes là, Gabrielle !

# 8 septembre 1929

NAF 14234 / 177-178

Dimanche 8 septembre, 3h après midi. Ma tendre amie. Je réponds au cher câble que j’ai trouvé hier ; et j’ai embrassé ce papier et j’ai pleuré ; et aussitôt j’ai couru répondre par WLT. Mignonne qui as employé une autre compagnie afin que ceux de *Commercial* ne s’amusent pas de notre dialogue. Je te reconnais bien ! Enfin j’ao dormi comme on doit dormir.

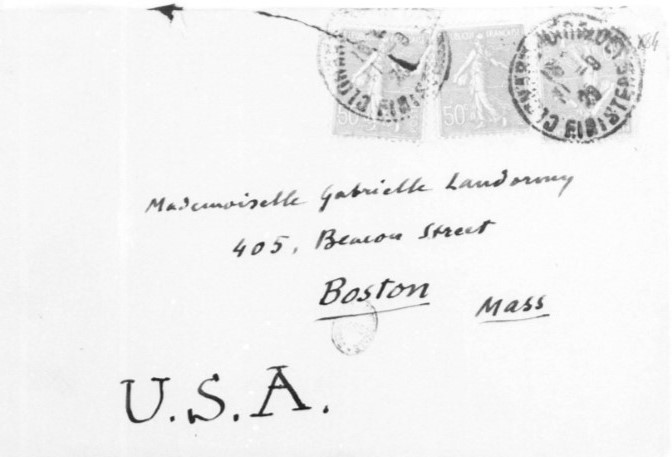
*Ne sois pas malheureux* (je suppose que tu pèseras aussi les termes de ta réponse. Trésor sauvé, c’est-à-dire grand amour intact. Toi-même tu as usé de cette expression dans ta lettre. Cette lettre que j’ai malheureusement brûlée). Donc ces trois mots je les ai fait sonner de toutes les manières. Tu ne peux pas croire ni avoir cru un seul moment qu’une telle nouvelle n’était pas cent fois plus douloureuse que le départ même. Aujourd’hui dimanche, à la gare du Vésinet je vois un Américain (supposé) en chemise ouverte. Aussitôt l’imagination bondit. Je te vois en auto, fuyant la chaleur mortelle, vers les bois et les montagnes… Il y a des heures pires ; le grand poème le dira assez. Sachant ce que tu es pour moi tu dois bien penser qu’il y avait de quoi se tuer ou lentement mourir (Tu as voulu mourir autrefois pour bien moins. Moins ? Cela ne se mesure pas). Il y a donc des moments atroces ; et du reste par mes lettres tu le sais. Pardonne-moi. Maintenant est-ce être malheureux tout à fait ? Évidemment je me suis sauvé, tu sais maintenant par quelles pensées et je pense que tu ne pouvais pas espérer mieux pour ton cœur, évidemment délivré, je le sens. Seulement tu n’es pourtant pas tout à fait en mesure de deviner ce que je supporte. Car pour toi somme toute, c’est encore mieux que le morne désespoir qui t’aurait fait mourir. Tu pleurais, tu t’abandonnais ; maintenant existence de luxe, de vanité et de plaisir et de mouvement ; cela me plaît. C’est le salut pour toi. C’est le travail rendu possible, c’est l’avenir assuré, la santé, la beauté. Cette pensée me console absolument ; il faut te mettre cela dans la tête. Il n’y a qu’une chose, tu le sais bien, qui grince pour moi diaboliquement, et nul n’y peut rien. Cela aussi devait être ; autrement rien n’était ; c’était exil et prison. Tu sais que je comprends cela. Tu sais que je n’y vois point d’injustice. Ce que je t’ai fait supporter par nécessité je le supporte à mon tour et par nécessité ; telle que tu es, et si noble et généreuse et sûre amie que je sache que tu es, tu ne pouvais pas faire autrement. Un jour ou l’autre, par surprise, faiblesse, entraînement, ou même raison (comme mariage etc.) tu devais y arriver. Je m’y attendais, sans y croire tout à fait. Cela ne change rien à l’avenir tel que je le voyais après ton départ. L’âge est inexorable. Donc j’ai beau retourner cela je reviens toujours au même point, sans jamais trace de blâme ni de mépris ni le moindre changement de mon cœur. La première idée, qui m’a sauvé a été : pardonner et plus que pardonner. Çà c’est du fer ou si tu veux de l’or. Çà ne bougera pas.

Tout cela tu le sais et tu le savais. *Sois pas malheureux* çà ne veut pas dire : prends çà légèrement ; dis-toi que cette petite femme n’était pas digne d’un grand amour etc. Donc çà veut dire autre chose que je crois comprendre. Tu veux me dire ceci : L’événement n’a touché en rien ce qui vaut quelque chose en moi pour toi. L’événement n’a pas tourné mon esprit et mon cœur vers un autre genre de vie. Je n’ai rien cassé ni coupé. Quand je dis (c’est toujours ton discours) que je ne serai plus jamais à toi j’entends une chose précise, qui était belle, qui ne peut plus l’être. Mais il y a autre chose en moi (tu l’as écrit) un grand amour bien au-dessus de ces choses, et que rien ni personne ne peut m’enlever. Tu es toujours mon Alain et mon Dick et mon grand ami chéri, le même à qui je me fiais toute petite. Et même si tu me maudis d’abord, tu n’y peux rien changer. – Voilà ce que tu m’écrivais ; et les trois mots du câble me le confirment, m’enlevant le plus cruel doute, l’inconsolable doute. Car, dans ce silence où j’étais, je me demandais si le sentiment du premier moment n’allait pas être miné, dissous, submergé par une vie entièrement nouvelle etc. Cela je te l’ai assez écrit ; et tu sais maintenant que je touchais au dernier désespoir. Ces poèmes je les jetais comme une bouteille à la mer. Or maintenant la communication des cœurs est rétablie. Je ne dis pas que j’aie gagné et je ne sais pas au juste ce que j’ai sauvé en toi ; car l’humeur est variable, et cette vie qui va durer indéfiniment est bien forte ; mais comme tu vois je peux t’aider à croire en toi-même et en moi. Le jour où tu m’as écrit que tu relisais sans fin quelques vers (*À Gabrielle*) j’ai senti une prise sur toi aussi puissante qu’un baiser, plus peut-être. Du moment que tu sentais directement tout mon cœur, je ne craignais plus rien ni personne ; je veux dire que tout ce qui peut être sauvé sera sauvé. Et cela est doux. *Sois pas malheureux*. Non, je ne serai pas malheureux, si c’est ainsi que tu l’entends. Les souffrances de jalousie sont basses ; elles ne me sont pas naturelles. L’orgueil n’y est pas engagé. Je puis dire que tant que j’ai été près de toi (et si je n'y étais pas toujours, à qui la faute) je n’ai jamais eu à craindre aucun rival. Ou, pour mieux dire, il n’y a pas eu de rivalité. Ce que tu m’as retiré, je l’avais déjà perdu par ma faute et par une nécessité invincible. Jamais tu ne m’as préféré personne. Les derniers jours de bonheur (Morgat. Paris. Le cinéma…) furent de plein bonheur ; jamais tu ne fus toute plus à moi. Quelles que soient mes raisons (et tu les approuvais) toujours est-il que c’est moi (et bien averti) qui ai laissé partir ce trésor au gouffre océanique. Devais-je le disputer au sort ? Je ne sais. Mais si je prenais le parti de le disputer au sort, le pouvais-je ? Oui sans l’ombre d’un doute. Je n’avais qu’à me libérer. Et que dis-je ? Pas même me libérer tout à fait. Seulement comme je suis maintenant, réglant désormais voyages et tout, allant à toi (Hélas ! quand ?) selon mon cœur. Il n’en fallait pas plus. Vingt fois et bien follement (Ah l’insouciant, trop puni !) j’ai ouvert la porte au risque terrible. Souviens-toi à Morgat, tu as bien failli, m’écrivais-tu, tout rompre à jamais un certain soir de régates. Mais il ne te fallait qu’un petit espoir, la perspective d’une année encore d’un bonheur petit en apparence, immense en réalité, pour te ramener à moi. J’en étais tellement sûr à la fin que je n’y pensais même pas, tout occupé de mes devoirs et de sauver une santé dont j’avais la charge. Cela est certain ; cela saute aux yeux. Je me souviens d’un retour de Paissy, à la brasserie, avec Marcel, robe à ramages, chapeau à bords relevés (douce vision). Je sens encore ta douce main sur mon épaule. Toute à moi par cette main, toute confiance et bonheur plein. Insensé ! Deux ou trois jours après, sans t’avoir avertie d’avance, je repartais, assuré de toi (je le croyais). J’aurais mieux fait ce jour-là de me jeter sous le train ! J’avais compté sans l’occasion, impossible à refuser dès que tu t’en approchais ; à partir de là mon malheur s’est fait. Et je puis dire et je me dis à toute heure : « C’est toi qui l’as voulu ». Cette pensée n’est pas consolante, tu sais. On se prendrait en dégoût ; on haïrait cette manière de jouer avec ce qu’on aime le plus au monde, cette insouciance du pirate, du beau joueur, qui risque tout sur une carte et encore ne la retourne qu’après s’être étourdi du bonheur passé et avoir laissé passer les jours, sans se demander comment, toi, tu les passais. Cela mérite tout. Et encore la dernière fois, au dernier malheur ne l’ai-je pas cherché ? Hélas ! Je n’y croyais point. Tu ne parles pas beaucoup. Tiens je me souviens d’une chose de peu, avant que le départ fût résolu, quand j’eus du travail supplémentaire qui m’enlevait deux matinées de flânerie amoureuse. Tu m’as demandé : « Et le jeudi… » J’ai répondu, ce qui était vrai, que cet arrangement n’était pas possible. Mais n’aurais-je pas dû remuer tout pour sauver au moins une de ces matinées. Pourquoi ne l’ai-je pas fait. Il fallait la prendre à quelqu’un. Il fallait risquer une scène, faire de la peine etc. Tu as très bien compris ma réponse. Et moi j’ai coulé à fond cette pensée, n’ayant nullement l’idée du châtiment si naturel qui s’avançait, qui se préparait. Je ne peux même pas te reprocher d’avoir mal posé la question. Elle était posée. Tu m’avais dit vingt fois : « Tu tires sur la corde, elle cassera ». Je viens au dernier événement ; car je veux que tu saches que je me rends compte, et que je ne te fais pas un reproche, pas le moindre ! Ce dernier voyage à la mer, qui coupait encore la communication, comme les autres fois (tu étais plus loin, c’était pire). En vain j’ai eu soin d’écrire et d’écrire. Toi tu ne pouvais pas écrire. Je t’enlevais ton seul appui, ton point de résistance, dans le moment où tu en avais besoin. Petite faute. Mais pour le cœur il n’y a rien de petit. « Cela ne lui fait rien de rester trois semaines sans lettres de moi ». Et encore, comble d’aveuglement je pars plus tôt, manquant un câble unique (j’aurais certainement répondu par câble ; et les effets pouvaient être immenses). Tout cela pourquoi ? j’étais comme fou en voyant les forces décliner, le voyage impossible si je tardais ; et de ce côté-là, j’avais raison. Mais pourquoi toujours courir le risque, ne rien préparer en toi, compter toujours sur toi comme sur un ange sans corps ? Folie pure. Il me semblait que tu étais moi ; que je pouvais disposer de toi comme de mes bras et de mes jambes. Au fond je n’avais pas idée qu’un mal quelconque pût jamais me venir de toi. Toi, au fond de toi, toute bonne toujours (*Sois pas malheureux*), et le reste appartient pour une part à des forces qui nous tiennent tous (Dans les *Heures* tu auras tout le temps de creuser cette idée consolante) et pour une part à mes fautes, c’est-à-dire à un insolent orgueil, à une témérité folle, dont la seule excuse est que je jouais ma vie. Et j’ai perd. Mais je n’ai même pas perdu. Certainement tu as ressenti un mouvement non moins téméraire, exerçant une sorte de juste punition. L’arrivée de ta lettre juste pour mon retour, et l’événement arrivant juste en cette absence de moi, juste au temps où chaque année il menaçait de me tomber dessus, cela encore est assez clair. (Compris trop tard, comme toujours). Mais s’il me reste ce que tu dis, l’inaltérable tendresse (et le mot n’est pas choisi au hasard, c’est celui du Havre par dépêche ; c’est celui d’un autre câble purement doux et enivrant (*ai été à New York* etc.) – S’il me reste donc ce que tu dis, et ce que disait déjà ta lettre terrible, j’ai encore cent fois plus que je ne mérite. Et il ne s’agit pas de mérite. Tu es seulement toujours toi, et moi je suis moi, c’est-à-dire l’homme qui en dépit de ses défauts et de ses vices, devait te plaire par quelque chose ; et tu sais bien que tu ne t’es pas trompée et que ce sur quoi tu comptais est entier et même grandit dans le malheur. Voilà les pensées de ton ami. Voilà ce qu’il va emporter en Bretagne. Hier j’ai laissé à jeanne mon adresse (pour un cas improbable ; mais je ne laisse plus rien au hasard) et j’ai ajouté (par un mot écrit) que j’avais de bonnes nouvelles par câble. Cela pour qu’elle ne soupçonne rien. Je vais laisser mon adresse à mon concierge. Et je vais partir, sur ce même chemin où les roues m’emportaient si légèrement vers Morgat, vers le plus beau jour de toute ma vie et, je crois, de la tienne (tu vois qu’il n’est pas modeste). Demain matin je roulerai en auto par de belles routes bordées de pins jusqu’à l’océan mon consolateur. Toujours, à toute minute, avec ta pensée ; et cette pensée de toi, sache-le bien, hors des morsures inévitables, cette pensée est heureuse et toujours enivrée. Les souvenirs n’ont rien perdu. Ils sont neufs et beaux comme ton regard. Je ne serai nullement ce que j’aurai l’air d’être. Je serai un amoureux, un poète, ton poète. Si l’on me disait que de ton poète pour toi seule tu n’es pas heureuse, je ne le croirais point. Les petites choses sont petites, si douloureuses qu’elles soient. Les gens se plaignent, non pas de n’avoir pas de plaisirs, mais de n’être pas devinés et compris. Avoue, orgueilleuse si tendrement chérie, qu’il y a une femme en ce monde, bien loin de moi, qui sait que son cœur a été pesé ce qu’il vaut et qu’elle n’a pas jeté son amour à un cœur indigne d’elle. Cette pensée me sauve. (*Sois pas malheureux*). Tu vois que j’ai compris et que je vis encore maintenant vingt existences par toi, dont une seule serait encore désirable. Et tout cela ne veut pas dire que je te mets au ciel ; non, mais tout en toi, même ce qui est flux et marée de lune, je le connais et je l’aime. Il faut finir. Un écrivain est une chose terrible ! Je me promets toujours d’arriver à ne t’écrire qu’en réponse, c’est-à-dire quand tu voudras. Ici je réponds au précieux câble. Après cela, attendrai-je ? Je tâcherai. J’y arriverai peu à peu. Surtout quand, ayant repris mon travail, j’aurai l’illusion d’être plus près de toi. Ah ! Dieux ! (Le sanglier) et je l’avais à mes côtés, toujours si je voulais, pour toute une vie, et je l’ai perdue par ma faute ! Comment puis-je vivre ? Je ne vis qu’en me répétant ce que j’écris dans ces pages. Mais depuis ce câble je sens encore un petit peu ta chère main sur mon épaule. À toi ! ALAIN

La dernière ligne que tu m’as écrite : *ta tête sur mon épaule et tous deux pleurer*, voilà à quoi je devrais penser sans cesse. Si tu ne m’enlèves pas cela, de quoi puis-je me plaindre. Ton DICK.

# 11 septembre 1929

NAF 14232/ 182-184

Mercredi 11 septembre 1929 matin sur la dune.

Chère et si tendre amie, ton mot *Sois pas malheureux* est comme un talisman. Mais j’ai toujours besoin de secours, et les délais immenses… C’est vers 5 ou 6h du matin (tu vois quelle heure cela fait chez toi) que quelquefois c’est à crier… C’est inférieur, c’est pûrement physique presque. Cela passera à force d’amour et de poésie. Mais la conséquence est trop souvent quelque scène désespérée qui accable ma misérable compagne. J’ai trop perdu ; elle m’a trop coûté ; elle s’en rend compte. Cela n’est que d’un moment. La mer peut réparer tout par son miracle. Vois-tu c’est soudain et terrible. Dès que je réfléchis je me reprends, je fais la juste part du destin, la plus large encore à mes fautes et je reviens à un état passable et qui deviendra bon. Mais l’autre qui sait mal, qui ne doit pas tout savoir, qui ne comprend pas, qui constate une douleur vraie (vraie, tu le sais), elle peut à peine supporter. C’est le malheur des vacances et de cet isolement. Je jure ici devant moi et devant toi de sauver aussi cela, et moi avec. Autrement quand je me jette à la poésie et que je contemple notre histoire déjà longue, de toi je pense comme il faut, et toujours avec une infinie tendresse. Après tout je ne sais rien et ne veux rien savoir de ce qui t’aide à vivre dans ton exil ; ainsi je n’arrive jamais à aucune image précise. Je le dis à toi ; mon amour saura nettoyer toutes les pensées troubles. En réalité les images heureuses du bonheur sont bien plus fortes ; je les rappelle ; elles sont brillantes comme au premier jour ; elles effacent tout. Si j’étais un peu plus seul, et si j’avais mon métier, il me semble (chose étrange) que j’arriverais encore à faire ton bonheur et le mien. Oh ! Quelle tendresse fraternelle ! Si tu savais. Ta lettre (celle que j’ai malheureusement brûlée) me revient quelquefois, non plus terrible, mais émouvante, tendre. Quand je pense que tu voulais me demander pardon à genoux (toi la fière !) et à moi qui ai fait tout le mal, qui suis cause de tout. Ces mouvements d’un profond amour doivent tout guérir. Tu as cette puissance sur moi. Si je gémis, si je t’attriste encore des conséquences, sais-tu pourquoi ? C’est que j’ai compté les coups que je pourrais encore recevoir. Et toi, ta manière, c’est de te jeter, d’avouer carrément, d’ouvrir tout de suite la blessure. Comme tu as fait pour le départ (mais tu restais pour me panser ; et en somme tu m’avais presque guéri). Comme tu as fait pour la seconde chose (mais tu es loin cette fois). Et sache bien que cette seconde chose est plus facile à pardonner que la première, car c’est un effet de forces et de surprises du monde, dont ni toi ni moi ne sommes maîtres (tu reliras *Heures*). Au lieu que la première chose (le départ) semblait volontaire. J’ai compris après bien du temps qu’elle ne l’était point. Et bref hier et ce matin je me suis trouvé tellement en amitié avec toi, tellement près de ton cœur, tellement sûr de toi, que je me disais : « Quel bonheur plus grand pour adoucir la vieillesse ? ». D’autant que je revenais à la vie ; je retrouvais en vérité le visage que tu aimes. Mais c’est pourquoi je te dis, maintenant il ne faut plus frapper. Or il y a bien des choses encore possibles et auxquelles tu ne peux rien. Par exemple si, par un caprice de l’administration américaine, tu revenais en octobre, serais-tu seule. Et sinon, serais-tu libre pour l’amitié ? Questions redoutables. Et c’est là que je te demande à genoux, à mon tour, de ne pas trop compter sur ma fermeté trop éprouvée. Au fond tu es bien de mon avis. Ce que tu m’as avoué (d’ailleurs c’est fait. On ne peut revenir) tu devais à tes propres yeux l’avouer et tu es juge. Mais il n’y aura plus rien à avouer. Ce seront des arrangements difficiles, peut-être impossibles. Sois tranquille, je n’avancerai pas un doigt sans prudence, et seulement d’après ton avis. Donc ce que tu peux ne pas dire, ma précieuse amie, ma douce, ma consolatrice, ne le dis pas. Ne sois pas téméraire comme tu l’es si bien, comme tu l’étais pour me plaire (Morgat etc.). Ne jette pas tout. Il y a aussi le problème de ton mariage, qui peut se poser. Cela aussi peut être différé quant à ce que tu auras à me dire, et adouci par la manière. Et il y a mille conséquences qui nous menacent, car l’événement s’achève, se poursuit ; les passions s’en mêleront. Si on te demande un serment même contre une amitié qui semblera trop tendre, si les lettres portent ombrage, si tu ne peux écrire qu’en courant, si même le sacrifice du *Livre secret* est exigé… Je n’ai pas fini de payer, peut-être, je veux dire d’expier. Mais toi pense que je suis seul et pire que seul. Alors tu trouveras bien le moyen de ménager, de préparer. Que sais-je ? À vrai dire je suis toujours dans ce silence qui ne peut me conseiller. Sans douter jamais de ton cœur, je suppose tout, je crains tout. Mignonne, ma tendre amie, qu’est-ce qu’une surprise, qu’une faiblesse, un besoin de vivre autrement que seule en ton exil ? Tu me connais. Je te connais. Je n’en suis pas à blâmer quand j’ai fait bien pire. Songe à nos folies ! Comme tu es faite et comme je t’ai faite, je t’aime toute ; tout ce que tu fais est à moi et l’amour triomphera, sans petitesse aucune, je te le jure ; l’immense tendresse jurée, je n’en doute jamais. Elle peut tout. Il se peut que je ne te revoie jamais ; j’ai mis tout au pis. Je t’ai dit *adieu* quand toi tu te liais. Tout cela et quelques bonnes lettres, et le secours de la poésie qui est à toi seule, tout cela peut marcher. Mais dans ce temps-ci il me faut un peu d’espoir et tes douces mains pour me panser. Tu n’as donc pas le droit de désespérer. Mais prépare-toi à d’autres coups du sort en te disant que l’avenir n’est jamais comme on croyait. En te disant que, contre toute attente, les circonstances peuvent ouvrir une porte. On ne sait. Que je te sente disposée fermement à sauver ce qui peut être sauvé. Il n’y a point de fatalité en ce monde, mais des caprices sans fin du sort tourbillonnant. Pouvais-tu prévoir encore pire, quand tu partais sur le *De Grasse*? Maintenant, quoi qu’il arrive, tu es ma protection. Je te demande là une chose énorme, quand, par les changements de tous les jours, tu as à résoudre d’autres problèmes, et à te sauver de mille manières etc. Mais je sens que tu voudrais faire pour moi plus que le possible, et c’est pour cela qu’il faut être ingénieuse. Je finis. Il ne faut pas que je sois trop absent. Moi-même je dois veiller aux éclats égarés, comme à la guerre. Mais sache bien que je te souris, que je caresse ta joue, que mon épaule est ton abri et que tu es ma fille chérie. Ton ALAIN.

# 15 Septembre 1929

NAF 14232/185-187



À la mer, dimanche 15 septembre 1929. Amie si tendrement aimée ! Je commence par les choses tristes ou plates. Tu n’y penseras jamais que trop, et il faut que notre pure tendresse en soit à l’avenir dégagée. Représente-toi ton Dick et ton Alain coloré par le soleil, vigoureux, de bonne mine, avec un visage pas trop vieilli. Ces coups qui frappent l’esprit et le cœur délivrent de penser à soi. Je vivrai. D’autre part, pour résumer sobrement toutes les folies que j’ai pu t’écrire, j’ai avoué une affection paternelle, j’ai expliqué mon inquiétude par des causes inventées et purement matérielles, d’où les soupçons passés (et qui étaient bien plus précis que je ne croyais) se sont trouvés apaisés (quoique la jalousie trouve aussi aliment dans les affections pures) et enfin, avec une santé rétablie par la mer, avec beaucoup de sagesse de ma part, et qui m’a été utile pour traverser ces horribles jours, enfin donc une réconciliation suffisante, et une vie possible, quoique ce soit un désert pour moi.

Tu as lu mes lettres et ces étranges poèmes (où tu as bien compris qu’est la guérison des plaies trop vives, pour toi comme pour moi). Tu te rends compte ; et moi je me rends compte que tu me devais cet aveu, et j’y vois même une preuve d’amour profond et pur, qui en un sens m’est bien douce. Chose étrange ma vie mon bonheur mon travail dépendent plus que jamais de toi. Au reste, quand tu liras cette lettre, ton parti sera pris ; et je sais que ta tête de fer exécutera ce qu’elle aura résolu. Mais si cela est, je le saurai toujours assez tôt. Je n’aime point y penser. J’en reviens toujours au précieux câble. Je retourne, je fais sonner ces quelques mots*. Inaltérable tendresse*, cela signifie des soins, un souci, le courage d’écrire, et de garder pareil ce qui n’est point changé. *Sois pas malheureux*, c’est le plus doux de tout. Cela veut dire : tu n’es pas malheureux. Cela m’a aidé et m’aide encore contre des moments si difficiles. Ce ne sont que des éclairs. J’ai et j’aurai ce bonheur de ne rien savoir, de ne rien pouvoir imaginer. Je sais si bien que c’est *une autre* qui… Aussi ramenant mes pensées vers nos souvenirs, je retrouve ma Gabrielle à moi, qui n’a point changé. La poésie y aide, en fixant fortement ces images. Peut-être aimerais-tu mieux être à l’abri de ces émotions vives ; mais écrirais-je ces poèmes si tu ne devais les lire ? Et je crois aussi que tu dois sauver ce sentiment-là et cette amitié-là. Car quoi de plus beau. Sans mélange maintenant qu’ayant eu tous deux à pardonner, nous n’avons plus d’ombre ni de défiance (Tu es ma fille chérie, et tout ce que tu fais est bien). Et c’est tout de même la chose la plus précieuse au monde qu’une tendresse sans nuage, une confiance pleine, une assurance qui durera autant que la vie, une douce et pure pensée à laquelle on revient. Tu écrivais : « Personne ne peut m’enlever cela ». Si c’est là ta pensée, si quelque tempête ne l’emporte pas, o terriblement femme ! Alors sois heureuse, tu peux faire mon bonheur encore, je te le jure, et chaque jour sera plus beau (Étrange, étrange chose qu’un amour qui se sauve, que rien n’atteint. C’est la plus belle chose ; cela sauve tout le reste). Maintenant je vois les difficultés. Je t’ai fatiguée peut-être à les ressasser ; mais cela peut t’aider à sauver ce que tu aimes, et si tu ne l’entretiens pas, il périra dans une vie de toutes façons si occupée, si séduisante. Donc je devine en toi un embarras et une honte d’écrire, une crainte de me blesser et de te blesser qui te conduirait à ne plus rien écrire du tout. Il faut passer là-dessus et plutôt risquer une souffrance que perdre de nouveau le trésor sauvé. Nous allons vivre si tu veux une étrange vie pour commencer, une vie ignorée de tous, secrète et précieuse. Il fallait ces souffrances pour nous y amener. J’ai tout compris maintenant. On ne sait jamais bien le mal que l’on fait ; et toi-même tu ne peux t’en faire une idée qu’en pensant aux heures d’anxiété comme tu disais si bien, où tu sentais qu’un malheur énorme était en marche, par la faute de ton insouciant ami. En vain, pour m’excuser, je veux dire que ta souffrance n’était pas du même ordre ; passage prévu et accepté. Mais pourquoi ce qu’on a accepté serait-il moins douloureux ? Et l’effet de surprise (le coup de matraque) n’était-il pas le même, quand tu n’avais pas le temps de t’y préparer par le contact même du bonheur, en éprouvant l’amour même, en te consolant par avance. Ce coup funeste, inattendu, en plein vol de bonheur, lorsque je dus repartir, lorsque je n’osai point le dire, cela n’est-ce pas come ton départ, invraisemblable et inattendu pour moi, et par toi décidé sans retour possible. Nous n’avons rien à nous reprocher l’un à l’autre ; il y a quelque chose de tellement pareil dans nos silences, dans nos têtes de fer, et, tu le reconnais peut-être maintenant, dans une certaine insouciance, besoin de vivre, refus de juger ce qu’on fait. C’est ce côté que je crains un peu. Hélas je t’ai donné l’exemple. Que de fois j’ai tout risqué, tout ce que j’aimais au monde et à la fin la catastrophe est venue. Et toi-même, quand tu m’écrivais cette lettre terrible, ne risquais-tu pas tout ? Tu te jetais à la mer, toi et ton trésor secret ; car tu avais prévu comme possible une tempête en retour, un silence mortel, ou bien quelque violente folie ! Car tu sentais tout de même quel coup imprévu, et juste au centre de la vie. Néanmoins tu as tout jeté au sort, te disant : « Tout est perdu, presque sûrement. On verra bien… » Et pourtant par souvenir, puisque j’ai brûlé cette lettre, par souvenir il me semble que j’y lis encore un espoir tenace. Si c’était vrai. Si mes réponses étaient en secret espérées comme elles furent dans le fait, quel bonheur ! Et qu’importe l’événement, dont nul ne peut jurer, si ce qui est juré est intact, et librement, et heureusement. Je m’en rapporte à l’inspiration ; car tu ne parles jamais en vain, à cette inspiration, rue Royale, en réponse à mon adieu, qui te faisait dire : C’est peut-être le vrai de vrai en tout cela. Comment cela se traduira-t-il dans les faits ? Nous ne pouvons le savoir. L’inspiration y jouera encore son rôle. Où ? Comment ? Les causes ici nous dominent ; et nous ne pouvons dessiner d’avance un avenir, si ce n’est de lettres et de poèmes. Le reste est laissé au sort. Tout peut arriver. En haut de Paissy et conduits par un ivrogne à toute vitesse, nous avons passé à une ligne d’une puissante voiture. Un sort nous frôle à chaque instant ; mais de ces choses tu n’as pas peur, ni moi. Arrive qu’arrive ! Je fais allusion à ce danger effleuré dans un poème assez long que je vais bientôt mener à terme. Le titre ? *Paille de blé*. Je crois que j’y ai mis tout. Et cela n’empêchera pas les sonnets de naître encore, et le poète de continuer le livre secret qui ne sera qu’à toi ; en moi un souvenir seulement ; je cherche à les retrouver quand je ne dors pas, et cela écarte comme par une magie les pensées douloureuses. Aussi pour toi. Et j’espère bien te prendre encore en cette tempête. Te prendre ? Entends bien ? Tu viendras souriante, en idée, effacer les plis de mon front, tirer légèrement mes cheveux, jouer avec ton poète. Heureuse malgré tout. Pour moi je suis le même, et plutôt meilleur selon ton cœur, désormais à toi que tu veuilles ou non, et juste autant que tu voudras. On ne peut imaginer l’avenir ; mais suppose une rencontre. Crois-tu que je te demanderai plus que je n’ai jamais fait. N’étais-je pas ton frère chéri si tu le voulais ? Ces souvenirs sont parmi les plus beaux. Ici j’attends une lettre. L’aurai-je ? Elle devrait suivre. Mais tout ce que tu fais est bien, o uniquement chérie. Quoi qu’il arrive j’irai trouver Jeanne vers le 24, je ne marquerai rien, je ferai ce qu’il faut. Nul ne soupçonnera le moindre changement. Mais y a-t-il changement. Je me vois seul comme j’étais, loin de tes bras charmants. Il n’y a peut-être pas d’autre mal que celui-là. Il suffit bien. Il y a de ces moments… Mais j’obéis. Tu m’as dit : « Sois pas malheureux ». Toutes les tendresses que peut-être tu désires trouve-les ici de ton fraternel ami, de ton pur amoureux. Je ne sais comment dire, je crains ma plume. Tout ce que ton cœur désire de moi, tu l’as. Ton ALAIN.

# 25 Septembre 1929

NAF 14232 / 188-190 et 193-194



[188] Mercredi matin 25 Septembre. Ce matin seulement ta lettre ! Le noir du rien est une chose terrible. Mais ta lettre me déchire. La précédente, avant mes lettres, était mieux faite pour me bercer, pour m’aider à traverser ce terrible passage. (Mais puis-je même écrire cela ; tu me fais des révélations qui me tuent !). Excuse-moi je puis à peine former des lettres. Dois-je comprendre que mes lettres sont lues par autre que par toi ? Ici je suis obligé de penser que je comprends mal ; ou alors Gabrielle n’est plus. Encore une fois j’écris ce qui me vient. Après tout j’aurais pu t’écrire hier avant ta lettre, avant cette défense de dire à découvert ce que je sens. Comprends que je le raccroche à la vie comme je peux. J’aurais tant espéré que tu ne me dirais rien jamais au-delà de ton aveu pur et simple ; cela je l’avais surmonté. Et il me paraissait si simple qu’une âme fière comme la tienne ne supportât jamais [189a] un certain degré d’esclavage. Simplement, j’aurais oublié ; la poésie aidant, je me serais fait une vie imaginaire. J’y arrivais presque, comme tu vois maintenant par mes lettres. Et pourtant je te suppliais de me faire au moins ce mensonge de charité. Mais il est clair que mon malheur ou triste bonheur n’est plus ce qui commande ta conduite. C’était facile à supposer, mais j’arrivais à écarter cette question ; tu sais que mon caractère n’est ni ombrageux ni jaloux. Gabrielle, il me semble tout de même que tu pouvais faire quelque chose pour moi. Mais réalises-tu seulement ce malheur où il faut que je vive ? Je comprends bien qu’on ne peut souffrir le mal d’un autre. Mais pense pourtant comme c’était facile de m’adoucir un peu cette terrible épreuve ! Que tu penses à te venger, cela je ne le crois pas. Mais que je [189b] sois à ce point étranger à tes pensées ! Tu n’épargnes pas les coups de poignard. Pourquoi ? Si mes vers ne sont pas des vers d’amour, à quoi bon des vers ? Je me raccroche à ceci que tu me dis, que tu es très fatiguée en écrivant. JE suppose que tu veux simplement me dire ceci, d’éviter les fleurs et les fins de lettres passionnées ? Mais il me semble que depuis la fatale nouvelle je m’arrangeais pour t’éviter des ennuis. C’est ainsi que tu me disais ; et j’en reviens à mon refrain que c’est bien fait pour moi, et que je récolte ce que j’ai semé. Mais la justice sans aucun pardon, est-ce cela que je devais attendre de toi ? Et tout cela que j’écris est stupide ; car cela ne peut que t’attrister, et te détourner encore de moi. Ce travail effrayant que fait le Temps, je le vois d’une de tes lettres à l’autre. Mais pourquoi le Temps ne me soulage-t-il pas moi aussi ? Ce n’est pas juste. Comprendre et pardonner est facile à un cœur qui depuis tant d’années est tout à toi. Dès que tu [193] partais, le mal était fait, tout le mal possible, et je le sentais bien - mieux que toi ; car je suis assuré que tu étais de bonne foi en me jurant cette sorte de mariage rue Royale ; car jamais une plus belle parole pour consoler ! Mais je n’y croyais pas. Il est réel pour moi, réel comme ce papier et cette plume, que ton existence là-bas sans appui, sans affection, sans détente après le travail, sans sommeil vrai, était impossible, et que tu en serais morte (et cela je ne pouvais le souhaiter ni même l’accepter en pensée). Ajoute la tentation d’une Française et si jolie et nécessairement si parée. N’importe qui jugeant du dehors aurait parié qu’au bout de trois mois le Dick serait jeté à l’eau lesté d’une pierre ; à peine un mélancolique souvenir de temps en temps. Une autre existence recommencée – et c’était bien ton droit, car il faut vivre ; et les 20 ans que tu as à vivre de plus que moi ne m’appartiennent pas ; aucun serment ne pouvait sacrifier cela. Aussi quand je veux suppo[194a]ser que je n’aie pas eu de torts envers toi, il faut conclure alors que tu ne serais pas partie, et enfin que tu es partie pour me punir. Car autrement l’absence aurait fait le même travail, injuste ou non. Le poète (Byron) dit que les serments de femme il ne faut pas y croire. Ces choses me percent le cœur. Mais toutefois je ne crois pas cela de toi, pas du tout. Tant que j’étais près de toi (et à Paris il y avait des tentations aussi), il n’y avait point de risque. En sorte que c’est moi qui ai tort et qui ai gâché misérablement cette fin de vie (Pourquoi ne suis-je pas mort ?) et pourquoi ? Pour une femme que je n’ai jamais aimé, même un petit brin, une femme qu’il faut estimer qu’il fallait plaindre, et toujours malade ; l’idée que je tenais une vie humaine comme par un fil a été plus forte que l’amour ; ou plutôt non. J’ai cru que tu comprendrais, que toute jalousie était impossible (seulement de l’humeur qui passait). Je sentais tellement que je t’étais fidèle ! Mais on ne parle pas assez quand on est comme nous deux ! Déjà je voudrais revenir à la précédente lettre, où je te sens si près de mon cœur. Tu m’y parles de [194b] Morgat. Quel rêve ce fut pour moi. Mais j’avoue que je considérais tes allusions comme destinées à me piquer ; car je voyais qu’au temps (fin juillet) où tu y étais et où je n’étais plus tenu par mon métier, ta famille y serait toujours installée. Je n’ai compris qu’ensuite (dans les temps avant l’adieu et surtout à Morgat même) que tu aurais tout arrangé ou bien tout cassé si j’avais fait un mouvement pour me libérer. Trop tard ! Trop tard ! Et pourtant ce que je faisais en allant en Bretagne, c’était toujours avec l’idée de me fixer là peut-être, à proximité de ta maison ; cela tu n’y as pas pensé ; et pourtant c’est grâce à cela que Morgat nous a vus ensemble. Oh Chateaulin ! Mais puis-je encore faire allusion à tout cela. Je l’avais bien prévu, le Maître Jaloux ! Mais il me semble que tu aurais pu me le cacher, me le laisser ignorer. Moi qui croyais follement ces jours, d’après ta lettre précédente, qu’au contraire ton grand sentiment (j’y crois !) n’était nullement dissimulé à personne, et mis par toi au-dessus de tout !

[*Une ligne illisible*]

[ ???] J’avoue que c’était encore une illusion, entretenue volontairement. Car je te connais si bien ! Je sais qu’une folie de toi n’est pas concevable sans une affection réelle, et même qui ne peut que croître. J’avais mal compris ton mot : *l’oubli est impossible*; je croyais : impossible pour moi ; et donc je pouvais me consoler, j’étais fort. Mais il s’agissait de l’oubli pour toi. Pauvre chérie, je t’assomme ; il est inévitable que le moindre mot de tes lettres me fasse sauter comme un malade ; et tu n’aimeras plus m’écrire. Ce sera le dernier degré du malheur ; et est-il si loin que je crois ; tout cela marche terriblement vite, et je serai encore tué plus d’une fois. Le mariage ? Non, impossible, je le vois bien, et alors… Le Temps tourne. Et ce que je t’écris accélère encore, car c’est t’y faire penser. Quant à moi il n’en est nullement question ; et j’ai amèrement regretté cette folie de t’en écrire même un mot. Le fait est que la vie commune (même à chambres séparées) est devenue infernale ; le métier seul rendra la chose supportable peut-être ; et elle s’en rend compte. Dans une autre lettre je te ferai l’histoire de cette crise et du passé de ses soupçons etc. Elle croit maintenant que c’est et que ce sera toujours platonique ; mais elle voit les effets sur mon malheureux visage. Elle aurait voulu que je télégraphie pour que tu reviennes et faire notre bonheur à toi et à moi. Trop tard ! Trop tard ! Avoue que je suis (…) [193 marge] Adoucis ! Tu le peux. La moindre chose. Ainsi quand tu m’écris à la fin : « Je te serre dans mes bras », cela me donne la force de vivre.

[194a, marge] Donc je t’en supplie, plus de douche tuante. Laisse-moi t’… À cette distance ! Et à l’âge que j’ai ! Et parle-moi des vers. Dis-moi ceux que tu préfères ; et dis-moi bien qu’en vers tout est permis. Autrement comment veux-tu que je vive ? Ce que tu dis de la brasserie [194b marge] est doux aussi, quoique tu ne fasses pas la moindre allusion à une rencontre possible. Mais je suis insensé. J’ignore tout, et je pense dans le vide. Ou plutôt si j’ignorais tout je me ferais un bonheur ; tu m’en as trop dit. Sois à moi dans ton cœur, sois amie et cède aussi à des mouvements plus tendres. Tu vois je demande pitié. Mais je n’ai plus d’orgueil. Ton tendre ami ALAIN.

(Ceci est la dernière feuille de toutes] Je m’aperçois que j’ai encore une page. Bonheur ! Tu ne peux pas savoir ce que c’est pour moi que de t’écrire ! Je vais filer à Paissy vendredi et samedi. Il me semble que j’y serai plus près de toi. Mais tu fuis, tu fuis comme un fantôme. Tu ne me laisses plus le moindre espoir. Quelquefois je me dis : « Elle trouve que c’est long. J’aurais dû rompre et me taire ! Mais je ne l’ai pas pu. Et au fond je sais que tu ne me le reproches pas ». Il faudrait trouver un régime supportable ; tu le peux ; cela dépend de toi, et même je crois sans te forcer beaucoup. Mais ne m’enlève pas le courage de t’écrire ; ne me dis rien là-dessus, essaie de me lire et de me répondre comme si l’avenir était ouvert. Ne l’est-il pas ? Que peut-on savoir ? Il n’y a que le mariage qui puisse barrer tout. Encore m’étais-je fait l’idée d’un mariage de raison, riche, conforme aux affaires, et qui laisserait subsister tout le sentiment. C’est en ce sens que je t’écrivais des folies dont je n’ai plus souvenir. Je dis comme toi : tu ne seras pas *sa* fille et moi par les mêmes raisons je ne serai pas *son* ami. Mais même cela c’est encore illusion ; un sentiment nouveau grandit et contre moi ; et c’était inévitable. Et pourrai-je supporter cela. Il faut que tu mettes dans ta forte tête que tu m’accordes six mois de vie, six mois de vagues caresses et de platoniques déclamations. Tu me dois bien cela. Et, après te l’avoir demandé, j’y croirai, tant la vie est chevillée en ton pirate à la forte nuque ; tant il essaie de lutter (à 5000 kilomètres !), tant il voudrait conserver une ombre de pouvoir sur toi. Mais quoi ? S’il avait eu en avril dernier cette ombre de pouvoir, tu ne serais pas partie. ET j’avais raison quand je te disais (ce fut mon premier mot) : « Puisque tu me lâches… ». Je vois clair, et je me berce d’illusions misérables, et j’en demande ! Fut-il jamais humiliation pire ! Mais cela ne me fait rien. C’est le chagrin du cœur qui me dévore. Et il faut finir, et rentrer dans l’affreuse solitude. Est-ce cela que tu voulais ? Ton ami bien tendre à toujours, ALAIN.

Je te prends aussi dans mes bras, et tu sais toi aussi mon secret…

# 26 Septembre 1929

NAF 14232 / 191-192

Paris, le jeudi 26 septembre 1929. 3h après midi.

Ma chère Gabrielle,

Cette lettre doit compter comme lettre d’affaires. Je viens de passer à la Société Générale. Le compte 7730 est bon pour 4214f. Il y a eu un versement de 3000 sur les 6000. Puis je suis allé chez Jeanne et je lui ai signé deux chèques de mille francs pour les règlements du mois. Il reste donc 2214 f. sans compter deux ou trois mille francs de mon compte en cas d’urgence. En somme tout va. Je vais passer au notaire une note d’entretien de sépulture qui concerne la succession. Et voilà ! Ce que j’ai pu faire aujourd’hui je pourrai toujours le faire tant que je vivrai ; et je suppose que tu ne songes pas à me retirer cette mission, qui me plaît.

Je demande pardon pour la lettre d’hier comme pour les précédentes ; et j’espère que tu n’en auras pas d’ennui. L’habitude que j’ai avec toi de tout mêler, d’écrire aussi bien des fragments du roman *Paille de Blé* que je vois composé de vers et de prose, et je fais cela si précipitamment que tout autre que toi pourrait mal comprendre. Tu te souviens, mon enfant unique et chère, que tu disais que le docteur Mondor avait bien de la chance, d’avoir livres rares, manuscrits etc. Depuis ce jour-là je t’ai composé des dédicaces uniques qui sont des raretés (un sonnet sur Descartes… Mais Platon attend toujours). D’où j’ai gardé l’habitude de t’envoyer copie notamment des poèmes ; et je réfléchis un peu tard que la dédicace pourrait donner à penser qu’ils te sont adressés. La plupart sont comme tu sais pour Oriane, qui d’abord peut ne pas les recevoir, et ensuite peut les détruire. Il me plaît que toi, autre moi-même, tu les gardes. Cela en confidence. Je te parlerai quelque jour de mes malheurs avec O., si tu le permets. Cela me fera du bien ; et en même temps ce seront des pages de ce fameux roman, qui, juste au moment où j’écrivais la première page, s’est mis à courir tout seul de culbute en culbute ; et j’en suis encore étourdi. Mais si après cela et par un hasard quelqu’un prenait mal la pure affection (si vive qu’elle soit, si pure !) entre toi et moi (tu es ma fille bien aimée), j’en serais navré. Penser que je passerais pour un amoureux, moi un bonhomme de poète qui va sur ses 62 ans ! Ce serait le comble du ridicule. Tu me diras qu’Oriane n’est pas de l’histoire ancienne ; mais elle est de loin ton aînée (je ne sais jamais les âges) et je ne crois tout de même pas qu’elle ait de moi l’impression que tu as toi du camarade aîné de ton oncle ! mais tant qu’on ne voit pas les gens, on peut se tromper. Le temps passe, tu sais. Te figures-tu ton vieux frère Alain, après des temps difficiles (que je te raconterai) ? Je vois dans la glace un gentleman grand, assez massif, encore droit ; les cheveux à peu près blancs, et surtout le teint tournant au rouge brique. C’est le plus grand changement, avec une expression assez sévère et des plis au front. Cela est-il l’effet principalement du soleil, ou bien plutôt de quelques amères réflexions sur O., un peu aussi de ton départ et de ta vie organisée maintenant là-bas, ce qui, je l’avoue, m’a touché mélancoliquement (une amitié de plus de 2à ans ne s’accommode pas si bien de l’absence). Enfin tout cela ensemble fait un homme vieux, et qui jamais plus ne saura faire l’œil doux à aucune femme (je ne parle pas du regard tendre pour toi, qui durera autant que moi). Pourvu seulement que tu ne me prives pas de tes lettres ; pourvu que tu te gardes quelques heures de solitude. Mais je n’espère plus beaucoup à ce sujet, et je comprends tout ; n’explique rien. Il me semble que rien ne peut t’empêcher d’écrire comme tu le sens à ton Grand Ami, comme je ferai moi-même. Quel mal à me dire ce que tu lis, ce que tu trouves des poèmes (que je t’enverrai encore, mais étant bien entendu que ce sont des manuscrits très rares, et des cadeaux que je veux te faire) et aussi ce que tu penses quelquefois de mes peines de cœur ; car je te les ai toujours confiées ; et à qui pourrai-je ? Mais il faut encore que tu m’en donnes la permission ! (Quand la vie change, elle ne change pas au millimètre comme on voudrait, elle bascule). Mais voyons. J’ai juré quand tu es partie de faire tout mon possible pour que ton voyage et ton exil tournent à bien. Il s’agit d’obéir intelligemment. Je veux seulement aujourd’hui te conter un incident ancien qui se mêle à mes malheurs. O. pendant la guerre était à Buffon ; c’est là que tu l’as connue (Oriane, c’est un nom intime, mais tu sais de qui je veux parler). Elle connut là la Générale Weiss, morte en 1922, grande femme intelligente, et, je crois, très perfide, qui se trouvait être l’amie de Monique (familièrement Tante Monique) qui est ma secrétaire et mon amie depuis 30 ans comme tout le monde le sait. Qu’est-ce qui fut dit ou supposé. Toujours est-il qu’en 1921 Tante Monique a été informée de mes liaisons avec Oriane et avait gardé depuis la certitude, etc. Ayant toujours le projet, mais non le courage de faire mon bonheur en se sacrifiant etc. D’aucune façon, comme tu comprends, il n’était permis à moi d’envisager ni d’accepter un tel sacrifice. Je te raconterai toute la suite. En bref je suis séparé d’Oriane, et sans espoir que je puisse maintenant former. En revanche (triste revanche) j’ai sauvé encore une fois la santé de ma vieille amie (vieille, comme je suis vieux) et je suis même arrivé à lui faire croire qu’entre O. et moi il n’y eut qu’amitié tendre (Et ce n’est maintenant que trop vrai). Mais il faut que tu saches, car je te dis tout à toi, et du reste tu le sais, qu’il s’agit avec O. d’un amour en moi total et unique, le seul que j’aie éprouvé ; et je ne changerai pas, quoi qu’il arrive, pas plus que ne changera mon affection profonde pour toi. Ma vie repose absolument sur ces deux sentiments. Et il n’y en a point d’autres, depuis que ma vieille vieille amie est morte.

Je pars à Paissy demain. Gare aux poèmes ! Je retournerai à la brasserie, bien sûr ; cela me rappellera des entretiens inoubliables. Et quand maintenant ?...

Voilà donc tout bien expliqué. Et l’auteur, dans la suite, prendra grand soin de ne pas mêler inextricablement roman, poèmes et correspondance avec toi. Si j’ai la chance que mes sottes improvisations n’aient pas fait de catastrophe quand tu liras cette lettre, alors j’ai bon espoir en nos lettres à venir, qui certes braveront tout regard indiscret. Il serait trop bête que ton vieux gentleman poète écrivain compliquât ta vie. Il en demande seulement une douce part. Je t’embrasse fraternellement, ma chère, si chère Gabrielle.

# 1er octobre 1929

NAF 14232 / 195-

Mardi [1er octobre 29], 1h matin. Ma chère Gabrielle, de ce que j’écris à une heure pareille ne va pas croire que je suis une victime de l’insomnie, ni que je fais du noir à propos de cette nouvelle adresse, que d’ailleurs je n’ai pas encore. Évidemment j’ai l’impression d’un éloignement nouveau et d’une sorte de mystère ; mais tu sais que je ne me laisse pas trop aller à la mélancolie ; et même, à ton égard, je me rends bien compte que j’ai le devoir de garder une confiance heureuse dans toute ton entreprise. On trouve toujours assez de gens pour donner de tristes conseils. Mais moi j’étais ce soir à la brasserie, à la table même où nous avons dîné avec ton frère. Naturellement porto, *Illustration*, civet de lièvre (l’eau vient à la bouche. Un vrai lièvre de ton pays) ; mais je n’ai point vu notre ami le marchand de journaux ; le pauvre bougre a perdu le contact pendant ces vacances ; et moi, j’attachais une idée favorable (tu sais que ces superstitions ne datent pas d’hier ; je pense au mendiant du Sport ; il y a bien vingt ans de cela…) ; donc, j’étais là rêvant dans la fumée des Lucky Strike. J’avais bien envie de t’écrire ; mais je me disais que je n’avais pas ton adresse. Cette interruption me rappelait mélancoliquement la période triste où tu étais en mer, et où l’imagination ne savait plus que supposer. Pour un très vieux gentleman je suis bien enfant. Je me souviens d’avoir calculé le voyage du *De Grasse* en sept jours, après quoi je conclus qu’il était perdu corps et biens. À ce moment-là j’avais encore la douce habitude de n’être jamais ou presque huit jours sans te voir. Il a fallu se former une sagesse. Et dans le fond, pendant ces mois où tu m’as écrit bien régulièrement et moi de même, j’ai ignoré réellement tout de toi. Ce n’est pas un reproche. Je sais ce que c’est que ton travail ; je connais les migraines de cette tête qui m’est précieuse (oui Gabrielle !). Je n’aurais pas voulu te demander de m’écrire les volumes quotidiens nécessaires pour que je sache un peu ce que tu fais, à qui tu te fies, de qui tu te défies, qui tu dois flatter, ce que tu inventes, les rivalités, les succès, les ennuis d’atelier etc. etc. Et pensant à cela je faisais revivre nos conversations parisiennes, où au contraire tout était raconté, pesé, examiné. Tu me l’as dit et je le sais, je fus souvent de bon conseil, comme un vieux renard qui a connu bien des gens et bien des pièges ; ne dis pas qu’alors nous disions des riens ; jamais aucune chose ne m’a intéressé autant, et encore maintenant je pourrais raconter tous tes succès depuis le début difficile chez Cros, et puis le fameux matin où ton vieux frère t’accompagna jusque chez Drecoll ; nous étions bien petits devant cette grande bâtisse. Et toi belle petite dans ce monde dangereux entre tous. Tu te souviens du temps où tu rencontras le docteur Mondor chez une vendeuse dont j’ai oublié le nom. Même cela a failli faire un petit drame, absolument comme plus tard la sottise de cette femme éditeur qui, je l’ai su depuis, faisait des conversations sans fin sur ceci que tu voulais l’exemplaire n°1 etc. Absolument comme pendant la guerre tes conversations de Buffon avec la Générale firent naître aussi des histoires ; mais je dois dire à ce propos que tout cela a été éclairci une bonne fois. À la suite d’un drame que je te contais à demi dans mes dernières lettres (celles qui seront perdues ; car je ne crois pas prudent que tu ailles les chercher au 405 Beacon ; il faut prendre la police au sérieux) ; et peut-être y reviendrai-je, quoique j’hésite toujours à confier à la poste des secrets inutilement. Je voulais te dire ceci ; c’est que j’ai été amené, pour simplifier, à dire à la personne que tu sais, et à qui j’ai sacrifié imprudemment l’or et le diamant de ma vie, exactement ce que tu es pour moi ; c’est te dire que je ne lui ai rien dit que je ne puisse dire à ton frère à ton oncle ou à qui que ce soit. Et, comme tu dis, ceux qui ne comprendront pas, eh bien tant pis. Dans ce cas-ci je suis arrivé sans peine à effacer toute jalousie (car il y en avait, qui ne savait où se fixer) ; et le grand argument était l’absence, et il est irréfutable. Si les vains bavardages étaient vrais, tu ne serais pas à Boston, tu serais à Paris. J’ai donc obtenu le résultat souhaité, mais sans rien dire de précis, sois tranquille ; ce fut un vague récit des aventures d’une brillante modéliste ; mais tu sais que je prends pour règle celle de Mosca dans la *Chartreuse*; ne pas dire des secrets inutilement ; ainsi cette personne, qui d’ailleurs ne bavarde point, n’aurait absolument rien à répéter quand elle le voudrait. Réfléchis un peu à ce que tu connais de mon caractère rusé, et tu n’auras pas la moindre inquiétude à cet égard. Au reste c’est bien rarement que les gens se sont occupés de nous deux ; et, à part cette occasion, qui est venue d’un autre drame, lui trop bien fondé hélas, et dont les conséquences ne sont pas près de finir, mais où tu n’es absolument pour rien, à part cela, notre amitié si fidèle, et je pense unique, est profondément ignorée. Je ne sais guère que Jeanne qui soit bien renseignée là-dessus ; cela ne veut pas dire qu’elle renseignerait ceux qui voudraient l’interroger ! En somme ce que l’autre personne que j’appellerai M. sait maintenant et qu’elle ignorait il y a un mois, c’est que j’ai ta confiance et ta procuration, que je vois Jeanne tous les mois, et choses de ce genre, que je n’étais pas fâché d’établir une bonne fois et sans aucune équivoque afin de garder ma liberté de mouvement. Puisses-tu conserver la tienne ! Mais je ne te donnerai pas de conseils là-dessus sans que tu me le demandes. Tu connais nos serments d’amitié (confirmés solennellement sur cette hauteur d’où l’on voit Morgat et Trébéron et les beaux caps de ton enfance) : ne pas interroger, ne pas juger, obéir intelligemment et garder une confiance aussi solide et aussi secrète qu’un mur. Sentiment pur et fort, que je me suis gardé de décrire, car une femme serait bien capable d’envier cela. Tu vois en résumé qu’en parlant beaucoup (afin d’écarter toute fausse supposition) je n’ai pas dit grand-chose, et absolument rien d’important. Le secret sera entre nous deux, et inviolable. Personne ne comprendra, et même personne ne se posera de question. Je t’ai déjà dit que M. comptait bien te connaître et j’avais prévu ta réponse. Laissons courir ; ce sont de vagues projets, qui peuvent toujours attendre ; l’essentiel c’est que moi j’ai conquis, en ce qui te concerne, ma liberté de manœuvre. Nous ne sommes pas près nous deux d’avoir de longs loisirs ensemble ; du moins nous saurons profiter des moindres occasions. Je ne serai retenu que par mon métier (voici mon service : 2h lundi après-midi, 2h mercredi matin, 2h le samedi après-midi). Il manquera hélas l’auto ; mais rien ne dure dans cette vie, ce qui n’empêche pas les bonnes heures de revenir, et, comme tu disais, si l’on en saisit une (le phono. Morgat. La brasserie. La bénédictine…) c’est parfait. Tu remarqueras que le supplément de travail de l’année dernière m’est enlevé, ce que je voulais. J’ai mes matinées de mardi et de samedi de nouveau. O ironie ! Je t’expliquerai cette exclamation quand je reviendrai aux confidences, et j’y reviendrai quand la correspondance sera de nouveau bien assurée (je pense à ces lettres nécessairement perdues ; il est vrai que j’ai changé les noms et même les choses). Tu sais que sais que je suis toujours en train de préparer quelque chapitre ou Roman. C’est comme les poèmes (il y en a de perdus aussi dont un très triste qui n’est donc pas de grande perte). Personne ne peut en saisir l’application ; je te les envoie comme manuscrits rares, pour que tu aies quelque chose que le docteur Mondor n’a pas, lui qui a les manuscrits officiels. Et je sais que tu y tiens beaucoup. Aussi je ne manquerai pas de te les copier à mesure que l’inspiration viendra. Au reste ce n’est pas capricieux. J’exprime par là un sentiment constant ; et tu sais quel en est l’objet. Et tu n’en as point d’ombrage parce que tu es le plus brave ami que j’aie connu, et que je me fie à toi comme à moi. De ton côté ne retire rien de ta confiance. Dis-moi-même un peu plus, si tu veux, ce que tu fais, comment ta vie nouvelle s’organisera. Dans les lettres perdues je te mettais au courant des affaires. Tu as dix actions Panhard de remplacement. Bonne affaire ! Le compte 7730 est en bon état ; ce que je vois là-dedans c’est toujours ce qui te fera revenir. Là-dessus je ne varie point ; et ma foi si les bureaux te renvoyaient un de ces jours, je te jure que je m’en consolerais. Crois en moi comme je crois en toi ; dispose absolument de ton vieil ami ALAIN.

Cette lettre remplace une lettre plus longue, mais trop pleine de confidences concernant une tierce personne, et que je ne veux pas livrer aux incertitudes de la poste. Le régime s’établira. Ton ALAIN.

# 4 octobre 1929

NAF 14232 / 196-197

Vendredi 4 octobre 29 matin. Ma chère Gabrielle, j’ai encore un moment pour bavarder avec toi. D’abord le sujet de mes préoccupations, comme tu penses bien j’espère trouver en rentrant à Paris ton adresse par câble, de façon à poster avant midi. Si non, alors je serai un peu triste, comme il est inévitable, et je manquerai (bien malgré moi) à la promesse que je t’ai faite de t’écrire à tous les courriers. Si tu en avais un peu d’humeur, tu comprendras aussi que je n’y pouvais rien. Naturellement sur ce grand changement et nécessaire, je ne peux pas m’empêcher de réfléchir. D’abord je te signale au hasard des mesures de prudence possibles (car on ne pense jamais à tout).

1° J’avais pensé à te répondre par câble, de façon à assurer promptement les communications et à te faire attendre ma lettre sans inquiétude. Je ne le ferai pas, parce que la comparaison des adresses, nécessairement conservées au télégraphe, sur des registres faciles à consulter, est une des choses qui permettraient à un bon observateur de renouer le fil entre l’ancien domicile et le nouveau. Et tu peux faire aussi ton profit de cette remarque. (Pendant que j’écris, il me semble que je suis à la brasserie discutant entre ton frère et toi quelque grave question d’atelier ou d’intrigue de couture. J’ai une bonne tête, et qui sait faire bien des choses ; mais jamais l’exercice de l’intelligence ne m’a autant plu qu’entre nous, alors qu’ignorés nous cherchions ta route dans les embûches de ce grand Paris).

2° Autre remarque, les questions d’envoi d’argent, soit que tu aies à faire passer des fonds à la rue de Rennes pour les paiements de Jeanne (cela n’est pas pour demain), soit que tu te fasses envoyer par le notaire le reste de ce petit héritage (ce n’est pas non plus pour demain). Seulement il n’est pas mauvais de prévoir qu’ici les noms ne peuvent être changés aisément, et sans une correspondance conservée en des archives, ce qui encore une fois peut permettre de renouer le fil. En tout cas il faudra autant que possible user de mon intermédiaire (comme il fait du volume, ton ami et administrateur ! Il veut garder sa petite place. Il y tient. Qui s’en étonnerait ?). Par exemple chez le notaire je puis toucher, donner quittance et envoyer moi-même. Il n’y a pas une âme à Paris (je parle des gens qui pourraient bavarder) qui soupçonnent que je suis ton homme d’affaires ; c’est un secret impénétrable. Je l’ai dit à M. il est vrai, mais elle ignore ton adresse et même la ville où tu es. – Pour la Société Générale tu peux prendre des précautions analogues. Par exemple m’envoyer (le cas échéant ; ce n’est pas pour demain) un chèque barré que je verserais à ton compte. Mais attention. Le chèque devant retourner là-bas, avec ton nom complet (je suppose) il y aurait encore là une piste, qu’il est utile de brouiller. Tu penseras évidemment pour tes comptes en banque et tes placements là-bas, à cette même difficulté. D’ailleurs ne crois pas que j’échafaude des romans-cinéma ; au contraire je suis persuadé que tout ira bien. Je connais ta forte tête ; j’ai fait l’épreuve de ton jugement, qui est peut-être le plus sûr que j’aie connu (ce n’est pas une flatterie ; je suis sûr de ce que je dis, et je te connais un peu !). Et puis, par l’importance de tes fonctions et par ta nature qui doit exercer partout une séduction irrésistible, même quand tu ne le voudrais pas, il est forcé que tu aies des amis sûrs (non pas seulement les Foote, qui sont très précieux) et une protection efficace ; cela n’exclut pas toutefois la prudence. Mais enfin, te voyant partir pour cette grande aventure, et assez terrible en somme, j’ai toujours pensé que Gabrielle serait estimée comme un homme loyal, et aimée comme une femme rare et charmante, partout où elle irait. Ainsi il n’y aura point de difficulté ; il n’y a aucun risque que tu sois obligée de débarquer ici prématurément. Je t’ai dit que je m’en consolerais, et je te vois rire ; disons que j’en prendrais mon parti ; heureux de reprendre nos conversations etc. Maintenant dire que je le désire ou que je l’espère, ce ne serait point juste. J’ai compris les raisons de ton départ ; je les comprends encore ; et tout ce qui assurera ton indépendance de châtelaine de Korn ar Hoat, je l’approuve sans réserve, cela tu le sais. L’amitié vraie ne tyrannise jamais ; il n’y a point de distances pour elle, je veux dire qu’elle supporte ‘absence sans se sentir affaiblie. Pense seulement que l’échange des lettres (outre qu’il est utile pour les affaires) est le seul moyen d’entretenir ce sentiment rare et précieux entre tous ; ainsi autant que possible n’oublie pas les courriers. Un mot court est bien vite écrit. De moi, comme tu vois et comme tu verras, tu peux attendre des volumes d’un bavardage qui a du prix même comme témoignage d’amitié fidèle. Tu connais ma nature obstinée, tu ne l’as point vue changer ; tu peux t’y fier, comme je me fie à ta tête de fer.

Encore deux choses. D’abord ce que tu dis du phono, je ne comprends pas. Serait-il possible qu’il ait passé l’Océan. Je n’ai rien su. Est-ce ton frère… Cela ne me paraît pas vraisemblable ; cela fait un petit problème. Si c’était vrai, ce serait une douceur ; et j’aimerais que tu entendes le Concerto, le 10e Quatuor et e ténor dans le chant de Haydn je crois, si mélancoliques que doivent être ces accents, échos de ton pays. L’amitié est attentive à ces petites choses ; elle n’a pas le choix ; et du reste elle se contente de ce qu’elle a. À ce propos je voudrais effacer le pli de ton front. Ne fais pas trop d’attention à ce ton triste de quelques lettres et surtout des poèmes. Cette tristesse a des causes que tu peux deviner, et dont je te ferai ample confidence si tu veux. Sache seulement que le voile de la mélancolie se lève, qu’un drame intime, auquel j’ai fait allusion, s’arrange par la marche du Temps, et qu’enfin je n’ai pas besoin de tant de résignation que j’avais pu croire, sans compter les hasards, qui ne seront pas toujours malicieux (il y a heureusement de la fantaisie et de l’imprévu dans l’existence !). Quant à mon amitié pour toi elle n’a pas de raison d’être triste, au contraire elle contribue à me consoler, parce que je prévois pour toi, après une dure période d’exil solitaire, une vie normale, bien remplie, possible à vivre (et même mieux) et en somme à peu près d’accord avec tes sages projets. Je ne vois qu’une chose, c’est que les voyages à Paris sont reculés presque à l’infini ; mais toutefois non sans espérance ; et cela suffit à l’exilée ; il n’y a que le *plus jamais* qui serait trop lourd à porter. Pour moi je repousse aussi cette pensée ; que savons-nous de l’avenir ? Et quand même on voudrait désespérément fermer toutes les portes, le pourrait-on ? Le vieil ami de ton enfance aura toujours sa place à côté de toi. Il n'y a que la distance qui fasse obstacle ; et puisqu’elle a été franchie dans un sens, elle peut l’être dans l’autre.

Tu connais maintenant l’état du vieux gentleman. Il me reste à parler de sa vie extérieure. La visite à Paul Valéry a été faite ; contrarié par une indisposition de sa femme, suffisant pour notre travail (Le Commentaire) qui est à mesure imprimé. Travail inégal, parties brillantes. Cela t’intéressera ; tu y retrouveras l’état singulier où je me suis trouvé, contraire en un sens au travail ; mais favorable sous d’autres rapports, car l’expérience instruit, et on n’a jamais fini de comprendre. Un mot de Paul Valéry qui t’intéressera. Il y a une part de mystification dans ce travail que nous faisons (Paul Valéry dit : « nos complots »). Je lui citais en exemple une phrase courte qui a un air de citation (« Absence, mon cher être… ») et qui fera chercher. Il en riait. Mais il me fit remarquer que c’était le commencement d’un vers, et qu’on est forcé, alors, d’écrire le poème. À quoi je lui dis : « Il est écrit ». Et lui sautant : « Et où donc ? » - « Au fond de la mer », lui dis-je. Ses yeux brillèrent. « C’est venu, dit-il, d’avoir une raison cachée… ». Il parlait en homme qui connaît la question et qui se souvient. Le résultat immédiat fut une dédicace sur un livre : « À mon cher Alain, son ami : Paul Valéry ». Est-ce l’amitié, si nécessaire à moi qui n’avais d’ami que toi (c’est pourtant vrai) et qui suis tout de même séparé. Est-ce l’amitié si vainement cherchée avec Romain Rolland ? N’y aura-t-il pas encore ici le détestable esprit des gens de lettres. Il n’y a point de rivalité ? Mais si peut-être ; et cet esprit puissant et prompt a tout saisi dans un regard. On verra bien. Le Commentaire est attendu avec impatience par Gallimard, qui est dans l’enthousiasme. Les *Entretiens au bord de la mer* sont terminés. Je vais écrire maintenant *Les aventures du cœur.* Mais le Roman, dont tu connais le titre, est ce qui m’intéresse. Moins que jamais il peut paraître ; mais cela n’empêche pas de l’écrire. Si c’était possible je te l’écrirais par morceaux (avec mélange de poèmes) et tu serais dépositaire d’un manuscrit encore plus rare que les poèmes, et plus tard… Mais il peut y avoir inconvénient à cela, et c’est toi qui décideras. De toute façon tu auras toujours tes fragments pour ta collection de bibliophile, qui ferait pâlir le docteur Mondor… Ce sont de petites choses, mais qui intéressent le Grand Enfant, que tu as quelquefois la faiblesse d’appeler Grand Homme. Là-dessus je n’ai pas d’opinion ; mais je ne puis négliger ton opinion, d’où dépendent tant de choses. L’enfant blonde du Morvan et de Trébéron a grandi ; elle grandira encore. Qui saura sa vraie mesure. Moi sans doute, sorte de frère aîné et bientôt père noble. Je ris et je vois que tu ris. Nous nous comprenons… Trouve ici l’expression d’une amitié immuable et qui n’est pas sans grandeur, certes. À toi, ALAIN

Ce samedi matin, rien encore. Hier à la brasserie. Pas trop mélancolique, car tu le défends ! Je comprends tout et je t’expliquerai. Mais cette lettre n’est déjà que trop longue. J’y joins un poème qui arrive tout juste à ne pas dire grand-chose. Mais cela fait toujours un manuscrit. À toi de cœur. ALAIN

# 8 octobre 1929 ?

NAF 14232 / 198-199

Mardi soir 7h à la brasserie. Si je pouvais je passerais ici tout mon temps. Tu ris, mais tu comprends. Je ne t’ai pas dit pourquoi j’ai câblé samedi. C’est à cause de la lettre que je t’ai écrite le 4, c’est-à-dire le soir où j’ai dîné avec Marcel. Lettre assez sombre, je le crains. Espérons que ce sera la dernière. Il faut se résigner aux choses qui sont faites. On n’y peut rien. Et moi qui te voudrais un peu tranquille et prenant les accidents de la vie comme ils sont, qu’est-ce que je fais ; je tape comme un sourd. Tout çà est injuste. Car la faute à qui ? Égalité entre nous deux, admettons. Mais toi tu es plus équitable ; et quand tu fais mal à ton ami, c’est que tu ne peux faire autrement. Je tâcherai d’être mignon mignon ; çà ira, si tu m’aides un peu.

Je ne t’ai pas parlé des œuvres en train. Quel bonheur que tu m’aies dit et fait dire par Marcel de bien te raconter tout. Ces petites choses, au milieu de cet étrange silence, (j’entends ces mots qui ne disent pas ce qu’ils veulent dire), ces petites choses font de grandes joies. Voici où j’en suis. Les *Commentaires* sont finis, mais je garde la dernière page jusqu’à ce que Valéry ait écrit la préface. Çà peut durer longtemps. Mondor s’en est mêlé, employant je crois bien les arguments les plus persuasifs (tu comprends). Mais point de nouvelles. Les *Entretiens* dorment. Un de ces jours je les relirai impartialement. Ce fut écrit dans les pires temps et au grand galop. Çà manque de naturel. Je ne sais si je pourrai réparer cela. Le naturel en ces temps-là se traduisait par des poèmes, dont j’ai à peine le souvenir. Je me vois encore avec mes feuilles devant moi qui restaient blanches, et griffonnant quelque sonnet sur un petit papier. Je suis occupé en ce moment à rédiger les Conférences et je vais comme le vent, plus vite que n’ira la publication. Il y a aussi la préparation, mais elle va encore plus comme le vent ; çà n’est pas une affaire. D’ailleurs cette indifférence rend le travail aisé. Je dirai, comme tu écrivais sur le *De Grasse*: tout çà m’est bien égal. Ce soir tous les harengs entassés ne sauront pas à qui je pense. Je me souviens de ce que tu m’écrivais à propos de P. Souday : « Il ne se doute pas, disais-tu, qu’au-delà de l’Océan il y a etc. ». Je voudrais pouvoir dire la même chose de tous ces harengs, et il y a beaucoup de moments où je la dirais. Ce qui traduit ton refrain : « Je ne suis pas digne, *et pourtant…* » qui a le don de m’exaspérer, par les premiers mots, mais qui me ravit par les derniers. Ce n’est pas extrêmement clair, mais nous nous comprenons très bien, et ce n’est pas d’hier. Ici je vois tes yeux et un malicieux sourire. Tu connais donc la diplomatie ! Il faut tout savoir. Et je me dis quelquefois qu’avec ton expérience tu seras quelque chose de plus rare encore, et assurément plus juste pour ton ami, qui a subi le poids de l’expérience avant toi, longtemps avant toi. Souvent, voyant les choses de haut, je me dis qu’il était juste que tu explores aussi l’existence en pleine liberté. Tu me comprends, et tu me sais capable de comprendre les choses. Cela n’empêche pas de grogner fort quelquefois ; mais je ne me pardonnerais pas d’être injuste ; et au surplus le cœur, organe étonnant, ne le permettrait pas, ni de te faire jamais volontairement aucune peine. Cette pensée, quand je l’ai, me remplit de bonheur. Tu vois bien que je n’étais pas méchant, que je n’étais pas un cœur sec etc. Mais on apprend toujours ces choses trop tard. Là-dessus je vais dîner, car les harengs m’attendent à 9h juste. Je lis dans *L’Intran* que la terre a tremblé chez vous. As-tu senti ? Au reste je ne crains pas pour toi ; notre destin est plutôt de supporter, et allons-y ! Ta méthode de dire le moins possible, au fond elle est bonne. Dans le temps où j’avais tort, tu ne disais jamais une parole inutile, et quand tu pardonnais il n’en était plus question. J’espère bien n’être pas inférieur à toi. Quoique quand tu es partie j’aie crié un petit peu ; pas trop tout de même avoue-le. Alors résumons ; tu n’as à craindre aucun genre de blâme même intérieur et je suis j’y compte bien ton refuge de totale confiance comme toujours. C’est cela qui importe. Quelquefois je me dis, sur le point de te blâmer pour un détail ou un autre (question de mots. On peut être privé d’un mot comme de pain et d’eau) : « Suis-je juge de ses raisons. Nul n’est moins capricieux ni moins trompeur que ma petite fille ». Et alors je me plais à obéir ; je crois simplement et absolument ce que tu m’écris etc. Mais je reviens au commencement.

Je t’ai câblé à peu près vers le temps où je pensais que ma lettre triste arriverait, afin d’en effacer l’effet autant que possible. Je sais si bien qu’un simple mot peut te faire mal (par exemple *Poème oublié*). Ce que tu me dis, que tu crains quelquefois les mots, tant ils m’ont fait de mal, je peux te le dire aussi. Et je me souviens du temps où un reproche même muet (le mur…) me perçait le cœur. Mais tu sais en écrivant cela je ne suis pas triste. Tout compte fait je me trouve encore un des hommes les plus heureux, et enviable ! Me donnes-tu tort ?

Songe que je vais leur parler ce soir de la poésie !! Cela m’amuse infiniment de penser qu’il y ait tant de choses cachées ! À Paris, notre amitié si étroite était inconnue de tous. Maintenant encore bien plus ! Et qu’est-ce que çà fait. Si je suis heureux, ce n’est pas pour le voisin. Et si j’écris des vers, c’est pour quelqu’un, non pour d’autres. Le reste c’est du commerce, comme la lingerie. J’espère que cette lettre partira vendredi par Cherbourg. C’est Jeanne qui m’a appris à consulter le *Petit Journal* et j’espère que le *Berlin* est un rapide du genre du *Bremen*. Si tu le sais, tu me le diras. Et puis ne te fais pas de souci. Dis-moi exactement ce qui te passe par la tête ; laisse seulement passer quelques mots échappés. J’apprends à comprendre les signes. Et puis enfin, je me fais une idée de ta vie si occupée où tant de pensées sont (et doivent être) refoulées. Tu vis selon la nécessité. Ici, dans ce coin où je t’attends, et t’attendrai autant que j’aurai de vie, ici t’attend la liberté. Je dis la liberté, et ce n’est pas un vain mot. Tu sais très bien que je ne serai jamais tyran… Mais ici les mots se pressent à la pointe de ma plume. Je puis à peine les contenir. J’espère que tu comprends très bien cet état d’un solitaire qui ne pense qu’à une seule chose. Et c’est peut-être le bonheur. Car les gens s’ennuient. Et moi ? Jamais (tu ris). Et toi, avec ton phono et tes lettres le dimanche, peux-tu dire que tu t’ennuies ? La peine n’est pas l’ennui. Nous ne sommes pas ordinaires, tous les deux. Mais dis-moi si tu as grondé pour le câble. Car c’était un peu fou. Mais Marcel m’a dit : c’est une ressource de câbler, et j’ai cru qu’il traduisait un peu ton désir ! Je l’espère, et voilà. Je laisse les formules, elles me glacent. Ton ALAIN.

# 11 octobre 1929

NAF 14232 / 200-201

Paris le vendredi 11 octobre 1929. Ma chère Gabrielle, de loin la meilleure des amies et des amis. Il est 9h du matin, et enfin, j’ai ton adresse. Je puis donc attraper le courrier de demain. À vrai dire, j’ai vu à la gare Saint-Lazare qu’il n’y avait de bateaux transatlantiques que les mercredis en ce mois-ci. N’importe. JE mettrai à la poste avant midi. Ce soir si je vais à la brasserie je t’écrirai quelque rêverie encore, ou je te copierai des vers. Pour cette lettre-ci je te transcris quelque chose, que j’avais abandonné, et qui n’est pas fameux ; c’est une épigraphe à coller sur ton *Platon*. Ce genre de poème ne vient pas comme sont venus les autres ; c’est trop sérieux ; et toute ma vie est trop sérieuse. La tienne aussi peut-être. Où sont nos moments de libre conversation, où nous analysions la place de Paris, ou bien le dernier ballet russe ? Où cette liberté ailée ? Nous y gagnions tous les deux. Mais les belles choses ne peuvent durer dans ce monde difficile.

Tu veux savoir ce que je fais. Depuis deux jours mauvaise crise de rhumatisme dans l’épaule. Cela m’a rappelé la Solution Clin et, en remontant, les souvenirs militaires (assez peu militaires) de Dugny, l’art de sauter les barrières du camp et autres choses si joyeuses, que je t’ai contées plus d’une fois. Toujours est-il que j’ai encore bien du mal à enfiler mon pardessus. Je comptais aller à Sucy aujourd’hui ; j’ai dû télégraphier. Alors représente-toi ton vieil ami plutôt démoli pr de mauvaises nuits. Le rhumatisme ne porte pas à des pensées gaies. Quelqu’un qui me connaît assez bien (non pas tout à fait) dirait que le rhumatisme c’est la malice qui sort. Cela se peut. Et j’ai plus d’une excuse. Mais je ne veux pas reprendre le chapitre des confidences avant que tu me l’aies demandé. Tu as déjà assez de soucis, et, ce que je veux surtout, c’est effacer ce pli à ton front, ce pli que je vois d’ici. Donc, ajournant la mélancolie, je salue ton nouveau domicile ; je t’y voudrais *contente* et prévoyante, telle que je t’ai connue, bien armée pour surmonter les difficultés du métier et les pièges des hommes et des femmes. Car je suppose qu’il y a des intrigues, de l’envie et des rosseries là-bas comme ici. Les hôtes du château de Salsogne aimaient à dire que *Gabrielle était la plus rosse des femmes*. Je comprenais bien, en ce sens que tu sais te défendre et ne pas te laisser mener. Mais cela c’est la surface ; c’est peu de chose ; et même tu en aurais un peu plus, dans cet isolement où tu te trouves, je ne e trouverais pas mauvais. Au fond il y a tendresse et faiblesse, et une sorte d’impétuosité à te jeter dans un destin ou un autre (ce que tes yeux expriment quelquefois). ; mais, encore au-dessous, une fidélité inébranlable, et une grande fermeté à sauver pour le mieux les conséquences. C’est pourquoi je n’ai pas fait de noir (seulement du gros, c’est de mon âge) quand tu as franchi l’Océan d’une enjambée, et presque sans prévenir. Je savais bien qu’après quelques semaines de cafard tu te sauverais d’ennui et de désespoir, et tu accepterais les règles du jeu. De même maintenant, dans ce roman cinéma de ton adresse nouvelle (j’aime beaucoup l’initiale L.) je ne fais pas de drame imaginaire. Et, du reste, tant que je reçois les témoignages d’une amitié qui reste au-dessus de tout, je sens bien que Gabrielle n’a pas changé. Au reste, peut-on changer ? C’est comme si tu disais que je peux changer. Oui je peux changer aux yeux de ceux qui ne me connaissent guère ; mais pour toi, par exemple, qui depuis 20 ans au moins (je ne compte plus) observes ton ami selon cette prudence et défiance que tu as heureusement toujours, il est clair que je ne puis changer ni ne veux ; la vie avec ses épreuves (toujours plus pénibles qu’on n’aurait cru) ne peut que remuer l’Alain que tu connais, mais une fois le remuement passé, tout revient à l’équilibre selon l’immuable nature individuelle. Et cela est utile à savoir ; car, supposons tout au pire, et que tu reviennes un jour comme le pigeon, plus riche d’expérience que d’argent, et peut-être dépouillée d’illusions ; tu sais que tu trouveras ton Alain le même, comme un roc, et qu’il ne te fera ni questions ni reproches, mais te reconnaîtra la même. Je fais cette supposition, mais je n’y crois pas. Renseigne-moi tout de même là-dessus ; dis-moi si la situation est solide, et tient ce qu’elle promettait ; si les beaux jours de châtelaine de Korn ar Hoat commencent à sortir dur rêve pour devenir réalité, si tu aperçois dans l’avenir l’indépendance nécessaire à ton orgueil (tu n’as pas autant d’orgueil qu’on croirait ; en cela tu me ressembles ; ais tu en as tout de même encore assez !). Pour moi, te connaissant comme je te connais, je suppose que les choses vont aller, non sans concessions et résignations, à peu près comme tu voulais. Aussi j’attends de pied ferme notre prochaine entrevue (l’amitié a de ces courages). Où et quand ? Je ne saurais dire. Mais sois tranquille. Je tiens ferme. Mon refrain : « Non, non, vous ne me verrez pas changer… ». Pensant à Pétrarque je reviens à ces poèmes dont je t’ai bombardée bien à l’improviste. Quelquefois je regrette un peu de t’avoir découvert cette partie tumultueuse, si bien cachée à presque tous. Il est vrai que la passion du bibliophile excuse tout. Mais forcément j’ai dû, en t’envoyant ces manuscrits rarissimes, t’expliquer un peu la vie secrète à quoi ils se rapportaient. L’amitié n’a pas de secrets ? C’est vrai. Mais la forme poétique est souvent un peu violente. Et, sorti d’une période un peu tragique, ayant gagné ma retraite et mes galons de vieux gentleman, je me demande si je dois encore te transcrire d’autres improvisations ultra secrètes ; je n’en manque pas ; et l’occasion ne manque pas (quoique la nécessité fasse tout plier et réduise souvent au silence, par un mystère terrible). Il faut donc me dire là-dessus ce que tu penses. Je ne dis même as que ces poèmes doivent rester inconnus au moins jusqu’à ce que je sois délivré de cette étrange, quelquefois sinistre et toujours belle vie ! Cela est inutile à dire ; et j’ai confiance en toi comme en un ami. Mais quelquefois la confidence pèse à celui qui la reçoit. Enfin je souhaite que 1191 Boylston Street soit aussi accueillant que le 405 Beacon, que j’aimais bien. Est-ce que l’église de Paissy est toujours à son poste, pâle lumière ? Je n’ai pas été aussi sans réfléchir au moyen d’éviter de donner une piste ; c’est pourquoi je changerai les enveloppes et même l’écriture. Je ne crois pas qu’il reste de mes lettres à la traîne ; car il me semble qu’il y a des siècles que je ne t’ai écrit. Mais il faut tout prévoir. Je pensais à un moyen de recevoir P.R. sans donner aucun nom, et sans risque même pour des valeurs. Un *Five* avec son numéro suffit. Et cela pourrait servir pour le notaire, afin qu’il ne fasse pas de commentaire sur la nouvelle adresse. Mais tu auras le temps de réfléchir à tout cela.

J’ai vu Jeanne mardi soir ; je lui ai signé un chèque pour le loyer. Je n’ai pas pensé à demander pour le phono. J’y penserai. Il serait tellement admirable qu’il ait passé la mer ! Mais c’est invraisemblable. Et pourtant dans une de tes lettres tu parles du phono comme d’un ami. Ce serait un porte-bonheur comme le briquet ! Ces rêveries ont beaucoup d’intérêt pour moi. J’ai commencé le travail. 6 h. seulement (10000 f. de moins) et 60 élèves ; c’est ce que je souhaitais. J’ai su par le jeune Comte que son ami Lescoffier était toujours un peu fatigué, et renonçait à poursuivre ces difficiles études. Tu devines que ce bout de conversation n’a pas été sans plaisir ni sans écho pour moi. Vie triste ? Oui en apparence. Je lisais hier le nouveau *Beethoven* de Romain Rolland (édition commune, un peu moins complète). L’isolement et l’âge sont terribles, mais toute espèce de poésie (musique, statuaire etc.) annonce ce genre d’amère destinée. Michel-Ange aussi a écrit des poèmes vers son âge déclinant. J’aimerais mieux autre chose. Mais a-t-on le choix, quand tous les êtres galopent vers leur destin, et quand le vent efface si bien leurs pas ? Les changements sont effrayants. C’est la seule chose effrayante. Et il n’y a peut-être que l’amitié qui puisse les braver, et même les nier. Tu sais que je ne manque pas de courage (pas plus que de menton) ; mais j’apprends qu’on a toujours besoin de plus de courage qu’on n’avait cru. Le mot éternel : « Rodrique, qui l’eût cru ? – Chimène, qui l’eût dit ? ». Mais la plainte est lâche ; il faut croire, il faut ressusciter les morts. Debout ! Comme chante Beethoven. Dis-moi ce que tu lis. Cette année nous étudions Balzac ; j’ai repris dans ta bibliothèque le tome 17 dont j’avais besoin. J’hésitais un peu ; mais je pourrai toujours le remettre à la même place. On voudrait tout remettre à la même place et soi aussi (et pourquoi non ?). Je t’envoie mes plus affectueuses pensées. Ton ALAIN et ton Dick.

# 11-12 octobre 1929

NAF 14232 / 202-205

Vendredi 11 h 30 à la brasserie dans le petit coin à gauche. Le Patron a demandé nouvelles. Réponse convenable. « Elle gagne de l’argent. Elle ne peut pas songer à revenir d’ici longtemps ». Comme à ces souvenirs se joint naturellement, comme tu sais, l’image d’Oriane, présente et absente, ne t’étonne pas si j’ai plus envie de pleurer que de manger. Si cela ne s’améliore pas je suis un homme fichu. Mais c’est bien inutile à dire attendu que tu n’as aucune chance de rencontrer O. Elle n’est pas de ces côtés-là, autant que je sais. Mais enfin je te dis tout. Simplement un mot de la brasserie ; j’ai comme tu vois du papier mince. Je trouve sage autant que possible de rassembler mes lettres et manuscrits etc. dans une seule enveloppe, au lieu de t’accabler d’une pluie de messages à chaque bateau. Là-dessus je serai prudent, sois tranquille. Je serais véritablement honteux si, par un mélange indigeste de manuscrits, d’essais et de correspondance, je donnais l’impression d’un amoureux, moi qui vais sur 62 ans. D’ailleurs le vieux fou demande indulgence. Je soupçonne que mon amie chérie a été dans sa dernière lettre un peu trop sévère, et que, quand elle aura sécurité pleine, elle saura mieux combler le vide de l’absence. Ton sentiment pour moi, je le connais. Rien n’est changé. Tu as osé écrire cela, et bien mieux j’ai osé le croire. Car ce que tu me demandes, de ne pas être malheureux, comment ne jurerais-je pas d’arriver à le faire, puisqu’enfin qui saura si je dois l’être si ce n’est toi. Cela paraît forcé ; mais tu sais comprendre qu’à cette blessure déjà sensible pour un vieux ami, il s’en est joint une autre d’une autre main, et beaucoup plus douloureuse, d’autant que là je suis coupable en plein et l’auteur de mon propre sort. Tu en jugeras, car je finirai par tout confier à ton amitié. (Tu sais quand tu tournes brusquement la tête, pour regarder en plein, à cela on peut se fier comme à l’or et au diamant. Je m’arrête ici avec un fraternel baiser à ta tête dorée.)

À Paissy 6 heures 30 du soir. Tu demandes, tendre amie, ce que je fais ? Je viens d’arroser le jardin sans penser au jardin et j’ai versé l’eau dans ma manche. Le cours de mes réflexions ne change pas assez. Si quelque chose me sauve, ce sera la poésie. Et naturellement toi tu n’y peux rien ; tu es aussi affectueusement amie que je peux le désirer. La grande affaire est toujours... ? Mais j’interromps cette plainte assommante, car je voulais sur cette feuille écrire encore une lettre d’affaires. Ce matin avant d’aller à la Brasserie, je suis passé chez le notaire. Remis la facture. Il a de l’argent pour tous ces paiements-là. Aucune inquiétude. Maintenant pour les titres Panhard, voici : il y en avait dix. À quatre pour un de titres de remplacement, cela a fait 40 titres, nombre divisible par quatre. Tu as donc le quart, c’est-à-dire dix titres au lieu de deux et demi, et qui selon toute probabilité auront un bon prix quand ils seront mis en Bourse. Opération faite non seulement sans rien payer, mais, si j’ai bien compris, en touchant environ 500 frs de prime par titre (nouveau ?) ; ici mes renseignements sont un peu flottants. Mais l’ensemble se présente bien. Tu vois qu’il a été parlé de toi toute la matinée ; ces gens-là ne t’ont pas oubliée, petite fée charmante. Quant à ceux de la Société générale, ils me connaissent. La dame des comptes me dit : « Vous voulez le total de votre compte ou de celui de Melle L. ? » Voilà ce que c’est que d’être bien présenté une première fois. Tu te souviens, venant de l’Odéon (mais lis-tu au moins ces chers livres ?) nous avions traversé le Luxembourg ; jamais l’amitié la plus tendre ne réalisa une harmonie plus complète, si ce n’est peut-être au-dessus de Morgat. Ce sont de doux souvenirs (et tant d’autres) entièrement beaux et bons ; rien ne les altèrera jamais. Qu’est-ce qu’il y a donc ? diras-tu. Il y a qu’Oriane me tourne la tête un peu trop et ne travaille guère à guérir le cœur. Il n’y a point trace de colère, ni d’orgueil blessé ; je comprends qu’elle a raison ; tu sais (ou tu ne sais pas) il y a eu pique entre nous à plusieurs reprises au sujet de voyages à la mer, que moi j’étais cent fois forcé de faire, par des raisons de santé de M. Seulement je crois bien au lieu de plaider et de préparer, peut-être parce que j’estimais qu’une femme tant aimée et si uniquement était ici bien injuste (c’est là la pique) j’ai agi comme une brute et selon mon aimable caractère, risquant une fois de plus le paquet, enfin confiant absolument dans son cœur et dans le mien. C’était très sot. La jalousie raisonne très mal. Et puis enfin me jurant à moi-même de toujours garder de beaux jours pour elle et moi, je ne l’ai pas assez dit. Mon sentiment parlait si fort que je m’en suis tenu à notre vie ordinaire. O. est assez forte pour dissimuler. Je t’ai déjà dit comment elle a signé secrètement un engagement pour San Francisco et cette contrée là (quelques kilomètres). À la suite de quoi elle m’a consolé parfaitement par une fête de cœur totale, inouïe ; remède dangereux, car il a fallu partir. Heureuse toi, qui du moins n’as attristé que des amis ! Donc absence, et poésie mélancolique et tout. Ensuite sont arrivés des coups bien prévisibles, et répétés que je ne dois pas te dire ; devine à peu près ; tu sais ce que c’est qu’une femme. Mais voici pourquoi je te consulte ici. Peut-être n’ai-je pas obéi bien exactement à la dame de mes pensées. Elle m’a dit deux choses. D’abord : je te demande de n’être pas malheureux (à peu près ce que tu me disais). Mais cela avait une signification énorme. Je m’en suis nourri. Et l’autre chose, c’est que le grand sentiment, si complet, si total était intact. Je m’en suis nourri ; mais je n’ai peut-être pas assez cru (pas assez aimé ? Cela me semble impossible). Je raisonne trop peut-être. Je fais des tas de suppositions sur des choses que je dois ignorer, et je ne comprends pas tout à fait. Il me semble que je dois obéir et croire purement et simplement ; ici il me manque d’être femme. Peut-être penseras-tu qu’une femme qui aurait cessé d’aimer ne serait pas si nette ; elle battrait les buissons, elle ferait des phrases à côté. Ici au contraire, non pas une fois mais dix ; la même chose - ce qui veut dire : le reste me regarde. Je fais comme je peux ; je mène une vie possible, il le faut bien. Et au reste je ne réponds de rien ; tout peut arriver. Excepté que je change sur ces deux recommandations. L’avenir aura des surprises, mais comme dit Pétrarque : « Non vous ne me verrez point changer, etc. » Est-ce cela ? Ou bien est-ce impossible ; est-ce un moyen de gagner du temps, de consoler, de préparer. Mais non. Car elle n’a rien préparé du tout. Le départ : coup de massue : le reste, coup de massue. Franchise étonnante qui n’irait pas avec la perfidie féminine si connue de MM. les romanciers. Une femme perfide révèle les choses peu à peu et toujours atténue, invoquant premièrement les changements du sentiment profond. Ici je trouve juste le contraire. Une franchise brutale ; mais alors je dois croire tout ; tout est comme c’est dit. C’est un soulagement immense quand on aperçoit les choses sous cet aspect. Mais est-ce vrai. Sens-tu, toi frère femme, que cela soit possible. Me diras-tu que cette assurance tranquille : je te demande de n’être pas m... et, rien n’est changé à ce que tu es pour moi, est elle-même une preuve ? Suis-je indigne de comprendre ce sublime féminin ? En tout cas tu vois que je n’en suis pas tout à fait indigne. Je comprends l’amour au-dessus de tout, absolument de tout. Mais qu’en penses-tu ? Et voilà le romancier qui s’éveille, apercevant là une lueur assez neuve. Relis donc notre Fabrice de la *Chartreuse*. Clélia a juré tout ce qu’elle sait ; elle s’est mariée ; Fabrice n’est nullement détourné ni changé ; il est affligé, mais il croit fermement ; il prêche, il se démène et il finit par gagner. Il est alors clair que rien ni personne n’avait changé un atome en Clélia. Naturellement le cas est autre ici ; mais peut-être pas tant ! Il s’agit de choses que l’on est amené à faire par des événements plus forts que toute volonté ; il s’agit de conséquences qu’il faut accepter, tout simplement. Mais qu’est-ce que cela peut faire au grand amour ? Enfin cela passerait-il dans un roman. Il faut dire encore que mon personnage féminin (car naturellement j’invente en écrivant) ne croit plus aux serments, mais seulement à la force des choses ; c’est peut-être tout à fait féminin de se résigner à tout, et même sans y trouver malheur, et même en arrangeant sa vie, justement à la lumière d’un sentiment tellement assuré de lui-même, et absolument *secret*, et *par cela même* absolument libre. Est-ce que je tiens ici un secret du cœur, qu’en penses-tu ? Tu vas maudire l’écrivain, qui fait de tout littérature. Mais il faut bien que je m’occupe à quelque chose, de même que toi tu fais des pyjamas. Et je suis bien moins payé, donc il faut que j’active la production. J’ai touché 3000 frs et un peu plus de droit pour les pays de langue anglaise ; ce n’est pas lourd en dollars. Mais au reste de quoi ai-je besoin ? Un vêtement passable, et quelques mille francs en réserve pour le jour (peut-être impossible, mais qui peut savoir) où Oriane m’écrirait : Sois à telle heure en tel lieu. Et aller, tout simplement, oubliant tout, et vivant ces précieux instants. Ce serait beau ! Ce serait digne il me semble de ce grand caractère que peut-être tu ne connais pas bien. Mais tu es capable de deviner beaucoup. Je m’arrête. Mon papier refuse ! Je reviens à toi ; j’espère que ces bavardages t’amuseront, chère enfant à moi... Viens tout près de ton vieil ami. A.

Le même jour ; dix heures ½ dans ce lit de Paissy qui vit récemment des insomnies étonnantes et naître d’étonnants poèmes. Mais le temps est presque froid (Puisses-tu en avoir autant à Boston). Et quoiqu’une crise de poésie soit à craindre, j’aime mieux la renvoyer à demain. J’aurai soin de transcrire de façon à mettre en lumière le caractère de manuscrits à toi offerts, ce qui n’est pas la même chose que poèmes à toi adressés. Je t’assure que ces précautions, maintenant que j’ai essayé d’obéir intelligemment, me paraissent naturelles. Autrement comment pourrais-tu conserver ces vers pour ce que j’appelle un livre secret (je veux dire qu’il sera capable d’étonner les commentateurs dans cinquante ans) ? Tu remarques que je ne mets pas en doute ma gloire ! Le docteur Mondor s’en déclare assuré, et Paul Valéry me voulait à déjeuner pour aujourd’hui et j’ai 3000 francs de Mr Poincaré de droits sur *Mars* dans les pays de langue anglaise. Il faut pardonner la vanité d’un auteur ; et je voudrais bien qu’elle fût plus sérieuse en moi ; elle me guérirait d’un genre de folie. Mais au fond voudrais-je en être guéri ? Même sachant ce que je sais, voudrais-je n’avoir pas connu ce sentiment sublime (sans compter l’amitié absolument fidèle, qui est bien aussi quelque chose). Je réponds Non ! Sur ce lit que je peux nommer lit de souffrance (*Heures*) je réponds Non !

Mais j’écris avant le sommeil (et pour l’appeler doucement) afin de poser quelques questions. Car il faut que je sache où tu en es de ton expérience d’artiste et de dirigeante. Mais d’abord n’oublie pas, quand tu es disposée à m’écrire, de relire quelque poème comme tu faisais du premier (cette idée me ravissait et m’a transformé presque en un autre homme), donc relire et m’en parler un petit peu. Cet art me semble celui que nous goûtons le mieux *en identité* et cela a un très grand prix contre cette énorme masse de kilomètres liquides qui nous sépare. Voilà pour un. Deux : où en es-tu de la conquête de ton indépendance ? Y a-t-il un reste suffisant tes dépenses payées ? Aperçois-tu dans l’avenir un moment où tu seras appuyée sur des valeurs sûres ? Tu ne t’étonneras pas que cela me préoccupe, moi qui faisais un si vrai frère noble par devant notaire ce matin même (j’ai signé ce matin pour les deux rentes viagères ; tout est réglé : Adèle et l’autre). Sérieusement c’est la base de tout ; faute de quoi tu dépendrais trop d’événements extérieurs. Assez que tu dépendes de ton propre tourbillon (*Paille de Blé*). - Autre question. Je ne sais si tu lis les *Propos*. J’aimerais que tu les parcoures dans les mois qui viennent, en cherchant quelque rapport avec nos poèmes (ces rarissimes manuscrits qui feraient pâlir le Dr Mondor) – Autre question. De tes succès comme modéliste, tu ne me parles point ; as-tu repris goût au métier ; quels éloges ? Bonne vente ? Tu sais que ces détails me passionneraient. Je devine bien qu’il y a autre chose maintenant qui t’intéresse davantage, sans compter ce qui t’intéresse par-dessus tout. Mais c’est ton secret. Au fond tout ce que tu écris m’intéresse à un degré incroyable ; tu ne peux pas savoir ce que je trouve quelquefois dans un mot. Je peux bien dire, sans prétention choquante, que je te connais un peu (comme ton Maître c’est trop dire. Ce qu’il y a de moi ici, tu ne me le diras pas). Enfin nous finirons par nous entendre tout à fait, et tu tiens dans tes blanches mains (d’artiste !) le remède à ces maux étranges que je souffre par Oriane et au fond par ma faute. En réalité ne t’y trompe pas ; je te demande secours. Et tu n’as pas moyen de refuser ! Quoiqu’il ne faille jurer de rien (pour les faits) je crois encore qu’on peut jurer.

Je bavarde. C’est délicieux. Je ne finirais pas (Heureusement le travail va me calmer un peu !). Il m’est arrivé depuis mes malheurs avec Oriane quelque chose qui m’a chiffonné et même plus. Ayant eu la sottise de lui parler de mariages (dénouement classique) à un moment où je ne pouvais pas savoir si ce qu’elle avait fait de grave ce n’était pas de se fiancer, elle m’a répondu là-dessus bien légèrement, disant qu’elle ne jurait de rien à l’avenir, etc. Eh bien gardant avec elle ma première position (je ne commencerai pas, et au fond je ne le ferai jamais) je voudrais lui répondre, et je ne débrouille pas bien. Il me semble que le mariage (sauf s’il est forcé) appartient à ce genre d’opérations que l’on délibère, où l’avenir, l’argent, l’opinion entrent en considération, enfin de ces choses qui sont volontaires (comme pour toi de signer avec la maison Hickson). C’est donc tout le contraire de ces actes à demi instinctifs qu’on fait par la nécessité de la Nature, et dont il n’est pas sage de jurer. Et au contraire on peut jurer par exemple qu’on devra d’abord son indépendance à soi-même ou bien qu’on s’abstiendra d’un tel acte notarié ou public, simplement par hommage à quelque ancien culte au-dessus de tout. Je traduirais par ces réponses simplement une antipathie violente ; mais la question n’est pas débrouillée. Même pour une artiste, même au théâtre, l’idée d’une vie régulière et toute avouée peut avoir force à un moment. Bref je fus bien sot de parler le premier de cela. Je n’ai fait que des sottises en cette crise ; je n’ai rien écrit de bon que quelques poèmes qui naturellement ne prouvent rien. Qu’en penses-tu ? Une femme qui a vécu, qui a l’expérience, peut-elle désirer un maître officiellement reconnu. N‘est-ce pas dire adieu à tous les genres d’amour et ouvrir la porte à l’ennui ? Peut-être la supplierais-je tout simplement de ne pas le faire à l’étourdie et simplement pour me faire sentir mes torts (je ne les reconnais que trop). Enfin c’est un point douloureux. Je t’écris tout droit. Mais ne te crois pas obligée de me dire ton opinion là-dessus. Ces choses-là se rattachent à ce qui est ton secret. Voilà le point. Et pardon de tout ce bafouillage. Il s’agit maintenant de dormir. Situation pour laquelle la plus tendre amitié ne trouve pas de formule. Cela concerne le poète...

Dans la nuit 3 h du matin (heure difficile). Réveillé par la pensée que ce que je t’écrivais du mariage est faible et sans franchise. Oriane sentirait cela. Quoi donc ? J’admire le mariage chez les très jeunes, à la première atteinte des passions, aussitôt guéries par les enfants, les travaux, etc. Mais ce genre d’association révolte en moi le romantique, le révolté, l’orgueilleux. La question pour moi et Oriane ne s’est jamais posée ; je ne pouvais. Mais puis-je comparer une raisonnable affaire (et l’homme peut-il se croire aimé, choisi, à chaque instant librement choisi quand le mariage s’explique si bien par d’autres causes). Et en regard je pense à cette belle folie et si jeune qui se donne à corps perdu, sans calcul, sans espérance, imprudemment, généreusement, noblement, comptant seulement sur l’amour, ayant l’orgueil de se laisser libre ; et cela veut dire que les sentiments infinis ne se prouvent que dans le risque et la liberté. Et même les malheurs qui suivent cette imprudence sublime sont encore relevés par le souvenir. C’est vivre. Voilà pourquoi l’antipathie ; mais alors on serait moins jaloux du mariage que de n’importe quoi d’autre. Et ainsi mon idée se retourne contre moi. Pardonne tout cela qui est trop confus ; comprends seulement un peu cette âme révoltée ; il me semble que tu as de quoi la comprendre. Et assez de prose maintenant. Je voudrais bercer ma fille chérie toute petite. Je ne veux plus penser qu’en poète. Ton A.

Dernière Page Samedi soir 10h½ avant de dormir. Demain à 10 h. je serai à Paris et je verrai après cet utile intervalle une personne que je n’arrive pas encore à regarder sans horreur ; car elle est la cause en somme... Mais je m’excuse. Ces histoires-là ne t’intéressent pas tant. Parlons de nous. Puisses-tu y trouver autant d’intérêt que moi. D’abord je te dis : ne t’en fais pas ; si le régime reste ce qu’il est, sans nouveau coup du sort, je sens que le vigoureux animal va s’en tirer. Au fond le mal vient de ce qu’on voudrait que ce qui a été n’ait pas été ; impossible ; que ce soit ma faute ou non, peu importe ; il faut repartir de ce qui est. Que mes lettres puissent faire ombrage, qu’y peut-on ? C’est toi seule qui es juge. J’espère avoir montré assez de prudence pour que les apparences soient rassurantes ; et pour le fond nous sommes tranquilles. Je voudrais bien connaître une personne au monde qui puisse avoir un soupçon concernant notre pure amitié. Que l’on demande même à Jeanne !! Cette ridicule question étant réglée figure-toi ton Alain tantôt, assis au penchant d’un petit vallon qui est au-dessous du fameux chemin des Dames, au milieu d’herbes parfumées, j’avais envie de t’en mettre une poignée pour que tu sentes le parfum de ton pays ; avoue que c’est tout de même malheureux de ne pas pouvoir se permettre une chose si simple. Mais enfin ce n’est point moi le maître. Tu me vois donc assis, et écrivant mes poèmes, ce qui est une manière de descendre au fond de la tristesse, et aussi d’en remonter. Le *Pirate* ne le lis pas avant de t’être disposée à une émotion forte. Je demande pardon ; mais cette chose-là demandait expression ; car il y a des pensées terribles à porter. Mais la musique des vers adoucit. Toutefois je n’ai pas évité de fortes émotions là-haut dans mes herbes ; et je suppose que toi aussi... Mais il y a des larmes douces. Et après cela j’ai pu croire que la purification était proche. Sais-tu quelles furent mes pensées après cela ? Je me disais : c’est malheureux que tu sois tombé entre les mains de gens trop vertueux et trop sérieux pour toi (me disais-je à moi-même). Si j’avais été un pilier de brasserie, collaborant à quelque Canard amusant etc. quel immense changement. Il y a trop d’écart entre mes goûts réels et ma manière de vivre, et c’est ce qui m’a perdu. J’ai pris trop au sérieux tout, et je n’ai pas su faire une concession à mon propre cœur. Il est un peu tard pour s’apercevoir qu’on est dupe, mais par ce moyen je vois les choses moins tragiquement. Je suis un énorme naïf, d’ailleurs très bon enfant (comme j’étais à 4 ans). Me roule qui veut. Et malheureusement celle qui pour mon bonheur aurait dû y réussir ne l’a seulement pas tenté. Peut-être trop naïve aussi, et dupe aussi. Mais il faudrait en rire ; cela ne va pas encore trop, mais ne t’en fais pas. Tu es ma fille chérie. Tout ce que tu fais est bien. Viens ici prendre ta récompense. A.

# 14 octobre 1929

NAF 14234 / 206-209

Lundi matin 14 octobre 7 h. Le Vésinet.

Ma chère Gabrielle,

Délivré ! Enfin seul ! Tu ne peux pas savoir le prix de la solitude, acr tu en as eu plutôt un peu trop. Mais tu le sauras. Car dans ce monde où tu te débrouilles non san grands hasards, tu finiras par faire un peu toutes les expériences, et les deux vieux amis que nous sommes se comprendront encore mieux. Ce qui ne peut périr, tout l’augmente et lui donne force. Mais la poésie dirait mieux cela. Donc réglons cette première question. L’Amie est en bonne santé et en confiance ; il n’y a pas eu d’indiscrétion, car tout a été noyé dans des détails imaginaires, concernant seulement la difficulté des affaires, les formalités d’immigration et autres choses purement extérieures. N’en parlons plus, car il n’y aura plus rien dans ce genre-là. J’y gagne et j’ai voulu y gagner d’être entièrement libre. Cela réglé je relis encore une fois ta dernière lettre, celle où tu me donnes ton adresse (j’ai bien compris que tu n’avais pas pu la câbler, à cause de cette initiale ajoutée, et si importante. Et il faut savoir que les câbles changent souvent une lettre). En sorte que je ne me suis pas précipité chez Jeanne pour lui donner l’adresse ; elle l’aura par lettre. Ici admire le ridicule de ton ami ; tu sais bien qu’il n’a aucune jalousie et que son amitié est au-dessus des petites choses. Mais, dans un cas comme celui-là, il est tellement fier d’être mieux traité que Jeanne ou ta famille ! Voilà donc un petit effet qui est manqué, sans que j’en puisse faire reproche à toi ; et je ne t’en parle que pour te faire rire un peu. C’est comme le briquet et un tas d’autres choses. On en rit et on comprend très bien. Je relis donc ta lettre qui est assez courte, et il me semble, un peu retenue ; j’entends que tu n’y bavardes pas comme une enfant gâtée devant son grand frère, assurée d’entière indulgence, et, surtout ! d’être parfaitement comprise toujours. Évidemment, en pensant à ce changement d’adresse et de nom, qui te fixe là-bas, qui t’oblige à faire ta vie là-bas pour un assez long temps, tu as considéré Gabrielle comme bien changée, mûrie par l’expérience, par le contact d’hommes qui ne sont point du type Alain, si rêveur, si poète, si indifférent aux petites choses, si sûr dans les grandes, et, je crois, sans petitesse aucune ni attention à soi, ni pensées d’argent etc. (tu vois, je fais carrément mon éloge) ; et naturellement, il le fallait, tu as orienté toute l’attention de ton front obstiné et toute ta forte tête vers cette navigation difficile, dans cette mer d’intérêts et de rivalités. Je te connais une volonté de fer, une ruse sans égale, une pénétration des gens qui est effrayante (et que je ne crains pas, au contraire !). Souviens-toi de ces jugements sur Marcel, qui allaient si bien au fond ; et ton oncle, tu le gouvernais comme un enfant. Donc il n'y a point de doute, et en dépit des apparences, tu gouvernes et tu juges ce monde-là. Mais forcément ainsi, afin d’en tirer quelque chose, et d’abord afin de n'y pas périr d’ennui (littéralement de maladie, par absence d’intérêt et d’excitant quelconque), forcément tu t’y soumets. Il faut jouer le jeu, et cela peut mener loin. J’avais peut-être mieux prévu que toi les suites de ton départ ; aussi je ne l’approuvai pas ; mais tu connais la règle d’or, jurée à Morgat (la lande était en fleurs, elle refleurira) : ne pas juger ; vouloir d’abord que l’autre soit lui-même et libre ; et considérer une opposition d’avis comme un incident de conversation. Donc j’ai pris le parti de considérer ta volonté comme bonne, et de faire tout ce que je pourrais pour la faire réussir (à quel point je suis respectueux de toi, tu ne le sauras jamais). Seulement encore une fois je prévoyais mieux que toi les difficultés, les changements inévitables etc. J’en suis peut-être moins surpris que toi. Je connais et j’approuve et j’admire dans ta nature ce pouvoir d’oser des actions difficiles et hardies, et d’accepter le risque ; je connais aussi dans ta nature, à un certain mouvement de tes yeux, une part de faiblesse et de consentement qui est de la femme et qui peut te faire dépendre en apparence de beaucoup de choses. Je ne sais rien de ta vie là-bas (je comprends bien que tu n'as pas le temps de m’écrire des volumes) et je ne me fatigue pas à deviner (tu as remarqué que je ne suis pas curieux ; je pars tout de suite pour la région des poèmes) ; mais je vois à peu près cet examen de toi qui te conduit à écrire que je ne puis pas croire que tu sois complètement changée. Fichtre non je ne puis le crois pas et même *je* *sais* que tu n’es pas changée du tout ; car enfin ceux que je veux connaître, je les connais ; et là-dessus je ne me suis jamais trompé, ni sur ton oncle, ni sur ta tante, ni sur ceux que j’ai vus seulement un peu. Je puis même te donner au sujet de toi-même beaucoup de sécurité. Fie-toi à moi ; je suis tout ce qu’on voudra, mais je ne suis pas un homme vulgaire, et tu le sais mieux que personne. Comprenne qui pourra ! Et qu’importe ? comme tu dis. Je m’en tiens donc à ta formule : rien n’est changé. Tu y crois peut-être un peu moins que moi ; c’est que tu as été secouée comme la salade (tu ris). Mais enfin tout çà ce n’est jamais que le mal de mer. Cela ne peut pas changer la nature des êtres. Et pour moi sois-en sûre. Notre amitié est exactement et absolument ce qu’elle fut au sommet de Morgat, ou autour des pentes de ta maison, dans le petit chemin, ou dans l’auto, ou sur les rues de Châteaulin. Là-dessus tu ne peux pas avoir le moindre doute. Le refuge est intact et ouvert. Tu ne dois craindre aucune peine ni aucune déception puisque tu sais cela. Et il y a même une preuve plus forte en ces poèmes (quoiqu’ils ne soient pas tous adressés à toi) car ils sont tout de même confiés à toi seule, et tu as le plus beau secret d’une existence déjà assez riche aux yeux profanes, mais qu’ils ne connaîtront jamais comme tu la connais.

Je passe ici sur le chapitre interrompu des confidences. J’ai écrit à Paissy, tout à fait à la fin de septembre (et pour le courrier du 2 octobre il me semble) d’immenses lettres et des poèmes trop tristes. Les délais sont immenses (nous l’avions bien prévu) et les malentendus inévitables. Quittant le 405 au 3 octobre, tu n’as pu avoir ces lettres-là ; elles sont perdues ; ce n’est pas grande perte (surtout pour un poème intitulé *Le Pirate*, qui dépassait les limites de la tristesse). J’expliquais les causes de cette crise qui ne dépend pas de toi ; j’avais peut-être tort. Mais ces confidences sont indéchiffrables ; et ce sera pour le rebut. Car il est impossible que tu les rattrapes, et il serait fou de faire la moindre imprudence pour cela ; supposons qu’elles ont coulé en mer, et c’est tout ; cela fait partie des risques de ton entreprise. Cela dit, je reviens à ta lettre, pour y répondre. Ce soir à la brasserie, je bavarderai un peu plus au hasard. Donc que tu sois un peu timide, à si grande distance et la tête terriblement occupée, je le comprends ; je n’en devine que mieux tes sentiments. Je les sens au bout de ta plume. Ainsi l’amitié sera plus forte que tout. Une plume rebelle, je sais ce que c’est ; je te connais assez pour savoir que tu ne dis pas aisément ce que tu penses. Écrire est bien plus difficile ; et moi-même, dans cette crise étrangère à toi, et que tu peux inventer à peu près, je me suis trouvé soudain paralysé par une violence et une sorte de désordre ; à quoi la poésie a apporté un remède. Et voilà l’histoire ! Je me fie entièrement aux douces et amicales pensées qui accompagnent ta poésie à toi, qui est dans le travail de tes mains ; et ce que tu dis quelquefois aux dentelles et aux paillettes, ne me crois-tu pas capable de le retrouver sans aucune faute ? Me voilà à parler de moi. Où je suis ? Devant ma fenêtre et jetant les yeux de temps en temps sur une masse de verdure un peu sombre, non assez élaguée, et qui convient au promeneur mélancolique. Toi aussi tu vois des jardins. Imagine un homme grand et certes non gras, même un peu maigri, la tête penchée, et marchant au rythme des vers. Ce que je suis ? Un homme qui samedi a été pris des deux épaules, et a pensé à la petite voiture des paralytiques ! Je te dis tout de suite que le *Clin* a dissous tout cela et que je suis libre comme l’air, et même tout compte fait, assez retapé par deux nuits de plein sommeil. Mais enfin ce samedi-là j’ai fait des réflexions qui n’étaient pas tristes ; car, tu me connais, je rebondis. Pas facile à tuer ! Alors j’ai pensé au Temps, qui est un maître inflexible, aux vrais malheurs, aux bonheurs, aux souvenirs, aux puissantes raisons de vivre ; et l’espoir s’est retrouvé aussi vivace. Ne pense donc plus à moi comme à un homme triste. Je continue les *Commentaires* (annoncés au dernier N° de la N.R.F.). J’ai commencé une grande étude sur Balzac. J’ai des masses de copies et j’en triomphe grâce à mes lunettes nouvelles (qui a donné l’ordre ?). Je pense aux *Aventures du cœur*. Sans compter les 62 élèves qui m’occupent un peu. Et tout cela, qui le croirait, est encore accessoire ; car ma pensée retourne promptement à un tas de poèmes en projet qui volent autour de moi comme des oiseaux. J’arrive donc à n’être pas malheureux ; et plus d’un envierait même mon sort, si l’on savait tout. - Et les aquarelles ? Il me plaît que tu y penses. Mais, très rare amie et très précieuse, ce ne sont pas des aquarelles ; ce sont des études à l’huile, sur des cartons entoilés, à peu près de la grandeur de tes *pommes* (dans la salle à manger) ; et l’impossibilité d’envoyer est encore plus certaine. J’en ai ici une douzaine sous les yeux, avec des cadres étroits, comme la mode le veut. J’en vois deux au moins qui expriment fortement quelque chose. Et tu auras les deux que je préfère. Tu vois bien que rien n’est changé ! Ce que tu dis des affaires et du travail me conduit à penser que tu trouveras bien la formule d’un travail à la machine qui sera tout de même élégant. Tu trouveras ; je veux que rien ne te résiste. Je veux que tu gouvernes tout ce monde des dollars, et par ruse, et par prudence, et comme tu voudras. Je souhaite seulement que tu puisses lire un peu (Fabrice et Clélia). Quand j’en serai aux Balzac que tu as, je te l’écrirai. C’est qu’il faut que tu gardes un jugement supérieur. Tu en as besoin. La faiblesse en toi ne change rien, si tu gardes l’énergique centre. Et comment autrement ? Ce serait mourir ; et il faut vivre ! Il est vrai que tu réfléchis déjà sur ces immenses lettres… Ce soir à la brasserie j’ajouterai encore quelques pages. Je tiens mes promesses et je n’y ai aucun mal ; je ne me force nullement ; je suis ma nature ; elle peut être usée à la longue par les années, usée, mais non changée. En guêtres, sur deux cannes, ou en petite voiture, ou simplement debout sur ses fortes et longues jambes, tu retrouveras ton ami le même, toi la même. Et cela suffit à tout. Ton ALAIN.

# 14 octobre 1929 soir

NAF 14232 / 208-209

Lundi soir 14 octobre 1929. À la brasserie au coin à droite (où nous dînions avec ton frère).

Je viens de voir Jeanne, et de m’assurer qu’elle avait l’adresse. J’ai eu enfin l’histoire du phono ! C’est Marcel qui en a eu la charge ! Pour moi j’aurais mieux aimer me jeter par la fenêtre que de l’emporter. Pour qui ? Pour quoi ? Et au contraire j’ai été ravi de savoir que tu y tenais… Voilà comment nous sommes. Tu te fais une idée de cette conversation d’une demi-heure, au souvenir du Concerto, du 10e Quatuor etc. dans cette pièce où les cigarettes semblaient si bonnes, où l’on trouvait toujours une oasis et une douce causerie. J’irai régulièrement chez Jeanne. Quelquefois je lui dis que nous sommes un peu en querelle, d’autres fois, que nous sommes au mieux. Je ne voudrais pas qu’elle croie que c’est sérieux. Elle en rit, et c’est elle qui a raison ! Ce sont toujours les gens simples qui ont raison. Elle se plaint de n’avoir guère de lettres ; j’ai la satisfaction d’avoir quelque avantage sur elle. Mais enfin ce n’est pas la perfection promise. Il me semble que les courriers se font bien attendre. Mais il est vrai aussi que par les rhumatismes et d’autres causes, le temps m’a paru extrêmement long depuis le 29 octobre (il y a quinze jours !). Aussi ne tiens pas compte de cela. Seulement, si tu veux faire plaisir à ton ami, pense bien aux bateaux qui partent.

À présent me voici ici. Je vais te copier un poème qui a l’air d’être de circonstance, et qui ne l’est point. Ces choses-là arrivent au poète. En réalité ne me vois point si ému. Çà va. Je t’écris en buvant mon Porto et en fumant des *Lucky Strike*; et je pense à bien des choses que tu peux deviner. L’immense distance laisse toujours cette sorte d’anxiété que tu éprouvais déjà à Morgat. C’était le pressentiment d’une action décisive et hardie que tu sentais que tu ferais ! Tu as ce trait de caractère qui me plaît, c’est que tu ne recules jamais. Quand tu devrais te faire de la peine. Ce genre de caractère n’épargne pas beaucoup ses amis. Je dis que cela me plaît, malgré les conséquences assez tristes. Ne suis-je pas ainsi. Cela me rappelle et cela te rappellerait aussi le jour où je partis pour la guerre. J’étais désespéré et je savais bien que tu n’approuvais pas, mais j’allais devant moi. Et comme tu dis c’était plus terrible que ton voyage et que ton entreprise. Plus terrible ? Qui sait ? Toujours est-il que j’en suis revenu à peu près intact (le pied cassé ne me tourmente plus guère. Je cours comme un lapin). Je suis sûr que tu reviendras intacte. Mais enfin aurai-je la même joie que tu as pu avoir ? Je le crois. À la condition que tu ne te laisses pas démolir par ce monde étranger où tu vis. Jusqu’ici tu tiens à peu près. Pas aussi bien que j’aurais cru. Après tout moi aussi là-bas, en Champagne ou à Verdun j’ai été étrillé ; enfin je n’y ai laissé que des plumes. Attention, toi. Abrite-toi ! J’avais la foi. Je regardais Véga mon étoile. Tu la vois au-dessus de ta tête (un peu vers le Nord) à 9 ou 10h (heure américaine). C’est une étoile bleue de première grandeur reliée à quatre étoiles plus faibles qui forment un parallélogramme . Mais je ne sais si tes yeux un peu myopes (ils n’en sont pas plus mal) voient bien les étoiles. C’est une chose que tu devrais me dire. Car quand on y pense c’est bien admirable que cinq heures après moi tu voies les mêmes étoiles, la même lune, comme aussi le même soleil ! Mais ce sont des pensées pour le poète. À ce propos as-tu *Paille de blé*(conçu à Paissy, terminé au Pouldu). Je suppose que tu l’as. La poésie est toujours bonne. Et quoique les allusions puissent te paraître obscures (je te les expliquais dans les lettres perdues) je sais que tu aimes les vers, et que tu y trouves, comme tous les lecteurs de poèmes, un sens qui convient à tes plus chères pensées. C’est pourquoi la veine poétique n’est pas près d’être tarie. Les poètes sont terribles dès qu’ils trouvent un lecteur. Et puis enfin j’ai juré de te faire une collection qui fasse pâlir de jalousie le docteur Mondor ! D’après ce que tu me dis, les gens du pays où tu es ne comprendraient pas ces jeux littéraires. Maintenant je vais dîner, ma chère Gabrielle, ma précieuse amie de toujours.

Café. J’ai été servi par le grand garçon brun, celui qui ne comprend rien. Mais moi je comprends tout - Je sais tout ! Tu te souviens de cette plaisanterie quand tu étais toute petite. Je viens de recopier le poème, qui vraiment est bien ; l’atmosphère, comme on dit, y est. Avoue que ce n’est pas ordinaire, ce musicien méconnu, ce prosateur mal connu, qui, à la suite d’événements (dont tu connais ou devines au moins une partie) devient un poète pour le fond de la mer ; mais le nombre des lecteurs n’y fait rien. Me voilà donc allumant mon cigare de cireur de bottes, et parti dans les rêves !! Tu dois convenir que je ne suis pas du tout Américain. Suis-moi donc dans mes rêveries et ne me contredis pas. Jeanne m’a appris que Hickson est dans les 300 de Boylston. Cela te fait bien 7 ou 8 kilomètres ! L’idée que tu ferais cela à pied ou en tramway me dégoûte profondément. Si tu ne roules pas en auto, si ton appartement n’est pas le plus clair et le plus élégant, si tu n’as pas femme de chambre et chauffeur, alors à quoi rime tout cela. Pourquoi risquer son corps et son cœur et son âme pour vivre comme une très sage bourgeoise ? Pour l’avenir ? Mais encore faut-il ne pas diminuer et s’user dans le présent. Il est vrai que l’idée que peut-être tu t’ennuies quelquefois ne m’est pas non plus désagréable ! Voilà comme sont les poètes. Incohérents encore plus que les femmes. Es-tu fâchée de connaître un poète. Non. C’est une chose rare. Tu me diras que tu n’as pas le choix, que ton existence de la rue de Rennes ne pouvait pas durer toujours ; qu’il fallait gagner la sécurité de l’avenir, et aussi qu’il fallait punir les indifférents etc. Je te dis que je comprends tout ! Mais je n’en suis pas toujours plus gai. À la ligne !

J’ai mangé une Doyenné du Comice exquise, sous les yeux du patron. Il manquait peut-être quelque chose… Mais tu sais que je suis bien soigné. Le patron m’annonce des râles des gentes, des bécassines, des perdreaux etc. Je mangerai tout ! Je passerai pour un gourmand. Le fait est que tout cela m’est absolument indifférent. Je vis dans un rêve. Je ne me réveille que pour soigner la personne que tu sais (C’est un ennui parfait. J’arrive tout juste à répondre et à sourire machinalement) ou bien pour discourir devant 65 gaillards qui ont le défaut d’écrire trop ! Le reste du temps je suis dans des pays chimériques, que j’arrange à ma guise (est-ce que je me trompe) ce qui fait que je ne suis pas trop malheureux. Comme toi dans les temps anciens ( !) quand tu m’écrivais que tu sanglotais, et que tu ne te trouvais pas trop malheureuse. Gabrielle ! Pour du beau travail que tu as fait, c’est du beau travail. On m’aurait prédit cela, j’aurais ri. Mais c’est bon, on tiendra. Je ris, comme tu penses bien. Comme tu dis, il faut penser au principal, qui ne peut changer, et oublier le reste. Je lisais ces jours *La cousine Bette*; ce n’est pas fait pour égayer. Les passions y sont redoutables, et trop punies. Mais çà ne m’a pas ébranlé. Si c’était à refaire ! Oui ! Oui ! Tu connais en gros ma manière de vivre depuis tant d’années ; ne jamais penser à l’argent ; ne jamais céder ; ne rien craindre, ne compter au monde que les sentiments libres. Pari impossible ! Mais je l’ai pourtant gagné jusqu’à une dizaine d’années après la guerre ; il n’y avait point d’homme plus heureux. Seulement, comme je te l’expliquerai quelque jour, tout a culbuté par l’effet d’une pique entre deux êtres également orgueilleux et sensibles ! D’où il a résulté une sorte de malheur, mais que je ne changerais pas pour le bonheur ennuyé. Je suis quelquefois (et même souvent) triste depuis ces événements (auxquels ton départ a ajouté quelque chose, je l’avoue). Mais enfin je ne cesse jamais à aucune minute de m’intéresser violemment à des tas de choses. À mon âge ! Cela est miraculeux. C’est ainsi qu’en lisant *La cousine Bette* (dans le tome 17 à titre doré) je m’intéressais à tous ces gens qui vivaient ! Seulement, j’en tirais cette leçon de ne pas me croire jeune à soixante ans passés comme Hulot. Et pourtant ! Tout bien pesé je me trouvais plus heureux qu’eux. Et les poèmes commençaient à chanter. Les 65 ne s’ennuient pas ; Mais ils doivent trouver mes discours quelquefois étranges, et nuageux. Tout cela s’expliquera par le *Commentaire*: car les gens croient toujours comprendre. Et il me plaît d’avoir une vie secrète qui ferait envie à un milliardaire. Sache donc que je n’ai ni estomac ni rien ; que tout voltige, que ma solitude est bien peuplée, et que mes malheurs petits et grands feraient le bonheur de beaucoup. Là-dessus je te vois pensive, et il me semble que tu souris. Je te laisse là-dessus, avec toutes les amitiés que tu peux concevoir de ton ALAIN et de ton Dick.

# 18 octobre 1929 matin

NAF 14232 / 210-211

Vendredi 18 octobre. 8h.

Ma chère Gabrielle. Je t’écris ce matin afin d’attraper le courrier de demain. Et pourtant le courrier de mardi ne m’a rien apporté. Mais nous avons promis de ne pas compter ces choses-là. Et rien n’est changé, tu le vois bien, tu dois le sentir, puisque je ne fais pas des comptes d’usurier. Je sais que tu comprendras cette amitié fidèle et au-dessus de tout ; je sais que cette enveloppe sera une petite fête pour tes yeux. Je sais aussi que tu travailles, que tu es chargée de soins et de soucis ; je veux aussi que ton existence soit libre et belle, et non point attachée à ton vieil ami par des devoirs. Donc jamais l’ombre d’un reproche. Nous serons bien heureux plus tard de n’avoir pas fatigué ce précieux sentiment. Au reste tu sais très bien que la liberté n’est pas un vain mot pour moi. Quant à moi c’est d’un mouvement spontané que je t’écris, et non pas pour tenir une sorte de serment. Tu n’es donc pas près d’attendre vainement les courriers. Il n’y a pas de pourquoi. Je ne sais pas grand-chose du présent (quinze jours après, quels changements possibles). Je ne sais rien du tout de l’avenir. Quelquefois il me plaît d’imaginer ton retour, la première rencontre, le premier entretien ; mais ce sont des fantaisies. Quand tu t’es envolée par-dessus l’Océan, tu le sais, j’ai pensé seulement à un avenir brillant et digne de toi ; l’amitié le peut. Je n’ai pensé qu’au lien si menu et si fort des lettres ; j’ai fermé l’avenir ; je t’ai dit adieu, et je l’ai d’autant plus remarqué que je n’aurais pas choisi ce mot-là ; il est venu comme une sorte d’oracle ; mais plutôt cela voulait dire : conserve le passé, mais ne t’en fais pas une charge pesante. Sois tout entière à cette vie nouvelle ; regarde en avant. Il se peut que nous ne nous retrouvions jamais, dans ce grand monde qui remue terriblement. Ce fut aussi le mot de l’âge inexorable. Au point où j’en suis, je ne puis promettre beaucoup etc. Tu sais ce que tu m’as répondu ; c’était plus qu’on ne peut promettre ; mais qui sait ? C’est encore un oracle, et l’oracle est plutôt féminin que masculin. Et quoi ? Une chose qu’on ne peut changer ni refaire, et qui sera d’autant plus vraie que les événements l’attaqueront d’une manière plus brutale et plus imprévue. Je crois aux individus ; je crois qu’ils ne changent jamais ; ils ne peuvent que mourir. Ainsi quand tu me dirais que l’amitié s’use aussi, par l’action du temps, par une vie si nouvelle et si étrangère, je ne te croirais point. J’en appellerais à toi-même. Je ne t’ai ni priée ni forcée jamais ; il n’était pas question de ces choses entre nous. Toute petite, et seule au monde, tu t’es orientée vers ton ami aîné comme la boussole se tourne au nord. Il y a des lois de tout cela, qui ne sont pas moins immuables que celles qui entraînent vers toi la douce lune, après qu’elle m’a montré ses phases toujours les mêmes ; et tu te souviens que la lune est notre amie. Rien n’est changé. Tu peux méditer là-dessus. Ton vieux ami est encore rhumatisant ; l’automne s’avance ; le temps ajoute sa distance à l’immense gouffre océanique. Mais ces choses n’ont de puissance que sur les sentiments d’occasion. Naturellement tu ne me vois pas gai, et je ne le suis pas. Ma principale occupation est de sauver la santé et l’humeur d’un être fragile, dont tu sais que j’ai la charge. J’y arrive assez bien ; mais cela m’ennuie. On fait bien certains sacrifices que l’honneur commande ; mais ce qui coûte très cher n’est pas aimé pour cela. Mais j’entre dans la voie des confidences ; pour le moment je me l’interdis, et il vaut mieux que les lettres où je te contais (en démarquant) mes dernières aventures et ma chute dans la vieillesse irrévocable, soient maintenant au rebut. Tu remarqueras que j’ai changé, depuis ta nouvelle adresse, la forme de l’écriture extérieure, de façon qu’on ne remarque pas la ressemblance (il ne faudrait qu’un hasard). Mais au reste dans cette grande ville il y a un océan de lettres et le risque est nul. Je ne crois pas qu’après le 3 tu aies pu retirer des lettres au 405 Beacon. Ç’aurait été imprudent. Ainsi la lettre de Paissy partie au commencement d’octobre (je suppose au courrier du mardi 1er) tu ne l’as certainement pas, ni même une lettre mise à Fismes le 27 et écrite à la brasserie avant le départ et dans le train. Je m’y livrais à un bavardage qui m’intéressait, mais qui ne t’aurait pas dit grand-chose. T j’y avais joint des vers plus que tristes (*Le Pirate*) dont je n’ai plus qu’un vague souvenir. J’ai seulement pu reconstituer à peu près un sonnet, *La Source*, mais je le garde. Pour moi-même, et quoique la poésie soit une manière de dire qui délivre, j’ai remarqué comme toi que les paroles que l’on écrit souvent blessent. Il y a trop de contradiction, trop de distance immense. Et pour moi, en l’état où je suis (où je serais si je parlais trop à moi-même), il vaut mieux laisser les pensées errantes et flottantes ; il vaut mieux rêver. Et au reste mes malheurs d’homme vieux ne t’intéressent pas beaucoup, puisque tu n’y es pour rien et que tu n’y peux rien. Si, tu peux adoucir ma vie par ta fidèle amitié, et je sais que tu le feras. Je reviens toujours aux doux soins de l’amitié, que tu me rappelles toi-même (je pense au vieux phono. Cela me touche beaucoup). Je sais quelles sont les deux études à l’huile qui seront pour toi. J’avais même pensé à les accrocher dès maintenant ; mais c’était renoncer à les accrocher avec toi ! Il ne faut pas supprimer d’avance les petites joies, même les moins probables. Encore une fois, qui sait ? J’avais l’air d’entendre qu’à ton retour je n’y serais plus. Je n’ai nullement cette idée. Tous nous dépendons du destin ; mais à l’intérieur l’espérance est toujours jeune et forte. Comment en serait-il autrement ? Je voudrais que tu lises un peu et que tu me dises… Fabrice est notre ami. Il y a plus d’un trait en cet homme léger d’apparence, qui t’intéressera à mesure que la sévère expérience t’apprendra que l’invraisemblable est la loi de ce qui arrive. Et même il est inévitable que ta nouvelle vie t’apprenne encore mieux que tout est difficile, et t’explique plus complètement certaines choses. On ne fait pas ce qu’on voudrait ; on ne fait pas ce qu’on préfère ; on est amené quelquefois à sacrifier toujours ce qu’on aime le mieux, par cela même. J’ai le sentiment que, d’une certaine manière, nous sommes encore plus amis. Par exemple, des lettres auxquelles on tient (plus qu’à l’or et au diamant), on peut s’en priver (comme il m’est arrivé en août) parce que les situations sont pressantes et inévitables. Et quelquefois le sentiment s’en trouve offensé. Oui, il faut comprendre ; et heureusement ta forte tête est digne de la mienne (tu ris ! je ne te faisais guère de compliments autrefois ; mais on vieillit !). Voilà assez de bavardage. Et je laisse le dos en blanc, parce que mon enveloppe n’est point doublée. Tu pourrais aussi me dire ce qu’on voit de tes fenêtres ; et dis-moi si tu t’enrichis et si tu vis bien. Ou bien ne me dis rien du tout, sinon que mes lettres te plaisent ; plaisantes ou non, tu les auras (tu ris encore ! je te vois !). Ici l’expression de la plus profonde amitié. Ton ALAIN

# 18 octobre 1929

NAF 14232 / 212-213

Vendredi 18 octobre à la brasserie, dans notre petit coin, à 8h ½.

Ce soir, n’ayant rien reçu, et après une lettre tout de même bien froide, et qui datait déjà de huit jours, je ne voulais pas venir à la brasserie ; je pensais aller chez Daumesnil, et j’usais le temps à des babioles quand ta grande lettre du 7 octobre est arrivée. Ah ! Tu me secoues. Ah ! Tu me fais des reproches qui me transpercent. Je me trouve lâche et ingrat… Mais ! Je revis. Enfin tu avoues ton cœur. Je le savais. J’y lisais. Mais je ne me croyais point moi-même. Tu dois reconnaître que j’avais reçu un fameux coup de massue. La chose la moins croyable etc. Et je me souviens en effet, quand j’ai reçu ta lettre où tu me recommandais : « Ne dis pas que tu m’aimes ; je devinerai », que j’ai bondi d’abord. Et qu’ai-je pu dire ? Je t’en demande pardon ; et je sais que tu me pardonnes (j’en suis au dessert et je choisis une Doyenné : jour de liesse). Tout ce que tu dis, avec le feu que tu y mets, oui tu as raison. Je me le suis redit cent fois : « Tu l’as voulu ! C’est ta faute ! ». Sache bien que toutes mes fautes ont été examinées et pesées. J’étais excédé de mon esclavage, et je savais que je ne voudrais jamais… (ni toi !). (Ici arrive la poire. Il me semble que tu vas la manger avec moi !). Je reviens. Il est sûr qu’il y eut des moments difficiles. Mais enfin qu’as-tu fait que je n’aie fait ? Fabrice était un homme léger et facile, il ne pensait guère au Marquis Crescenzi. Et puis enfin ne sais-tu pas que toi faisant une folie il n’y a qu’un être au monde à qui tu puisses la dire, la tête sur son épaule. Et sûrement cette épine-là s’usera vite. Il est tellement vrai pour moi comme pour toi que le sentiment seul compte, et que c’est ce qui donne prix à tout le reste. Alors regarde-moi bien de tes yeux affolants et sache bien que rien n’est changé et que jamais je ne changerai.

J’avais d’abord mal compris ta lettre ; tu as vu qu’aussitôt après j’ai commencé à t’obéir, et assez stupidement. Puis dans la suite (car il y en a des jours entre une lettre et la réponse !) j’ai tout de même compris. J’ai compris d’abord que les vers pouvaient tout dire. Et ce matin je t’ai envoyé une courte pièce qui n’est pas ordinaire, mais enfin qui se peut comprendre sans une longue préparation… (*Le Silence*). Il y en a une autre avant (*Solitude*) plus tempérée, mais qui te plaira aussi. Je suis heureux. J’ai mille poèmes dans la tête. Je veux que tu sois Unique au monde ! Donc, ces pages je les écris sans précaution. Lundi soir ici même j’achèverai cette lettre, en langage tempéré ; je comprends, il faut pouvoir en laisser traîner. Cela n’est point esclavage comme j’avais sottement cru ; c’est au contraire manœuvre de gouvernement. Je reconnais ta forte tête. Or maintenant j’obéirai intelligemment ! Qu’il soit juré, chère chérie, qu’il soit juré qu’il n’y aura plus de tempête entre nous. Ton orgueil (je l’aime) a et aura plus qu’il n’a rêvé. Si les poèmes blessent quelquefois, il faut pardonner. Ces inspirations vont droit devant elles ; on ne peut guère les diriger ! Et quant aux lettres, tu vas en juger par celles que tu as reçues avant celles-ci. J’y ferai des tartines de fraternité, choses que tu comprendras, mais qui tout de même te sembleront fades. Mais voici comment je ferai. Je raconterai beaucoup. Cela intéresse toujours et permet des allusions. Les poèmes seront mis à part. Ils suffiront. D’ailleurs n’importe quoi suffirait ; nous avons passé à l’épreuve du feu, l’un et l’autre ; et maintenant nous sommes à l’état pur et héroïque. Je compte bien ne pas vieillir ; et puis tant pis. Et toi-même ne t’inquiète pas de deux ou trois cheveux blancs. C’est trois fois rien. Je suis heureux, parce que je sais que maintenant tu connais mon cœur, et que tu n’as rien à en désirer que tu n’aies. Cette pensée-là c’est le bonheur ; nous avons dû le chercher loin. Mais le voilà. Il n’y a plus rien au monde que toi. Oui ma beauté va à New York, oublie un courrier ou deux. Qu’importe ? Moi qui n’ai rien à faire, je n’oublierai aucun courrier. Dis-moi bien que je puis écrire des monceaux, pourvu que tu puisses laisser traîner assez de feuilles… Et c’est fini ; je n’y penserai plus.

Je ne pense qu’à toi. Pense au bonheur que j’ai quand je vois s’allonger des heures vides, et que j’écris un premier vers. O ! Tu sais le jour où tu me parlas de la première pièce (*À Gabrielle*) écrite ici même. Ma vie fut changée ; je fus assuré de me sauver de cette terrible épreuve. Et maintenant tout est juré et assuré. Avec quel bonheur j’irai voir Jeanne, et lui montrer enfin un visage assuré.

Encore un mot sur l’affaire de la Générale. Il y avait donc depuis la guerre soupçons, résignation, souffrance. Je suis arrivé à effacer entièrement le soupçon ; on m’a seulement dit que le platonique était bien dangereux, que l’âge ne faisait rien, enfin des choses vraies. Mais enfin on croit que la Générale (qui n’a fait que de vagues allusions d’ailleurs) a calomnié d’après des apparences. On croit que j’ai été fort ému par un roman policier (le bureau d’émigration), on se moque un peu de moi, et on ne conçoit rien de plus. Avec un peu de bonne humeur maintenant je vais achever de régler tout çà. Nous sommes absolument d’accord ; il n’y a rien, et nous n’avouons jamais. Cela ne regarde personne. Ce qui est fait est fait, et je n’y penserai plus. Je sais très bien, je te connais, que jamais cette ombre ne s’interposera entre toi et moi. Je regarde le coin chéri. Mon cœur bondit. Je suis à toi plus qu’on ne peut être, puisque tu as fait naître un être nouveau, le poète, et qui écrase les autres ! J’en suis moi-même autant étonné que ravi. Voilà donc l’amour ! Tout l’amour ! Mais dis, raconte-moi tes voyages en Pullmann, et ce pays, et la mer, et la rue, et ton logement, et tout. Les images importunes sont effacées. Heureuse lettre ! Une stupide et injuste lettre, qui a rompu les digues. Et je comprends bien que tu sois fatiguée souvent. Et je te berce, et je te guéris. Oui *Paille de Blé*; j’ai vaguement le souvenir d’une belle chose ; mais je n’y vois pas le coup de poignard ! Mais si ! Je devine ! Que veux-tu ? Cela va comme une tempête. Que préfères-tu ? Cette pièce, ou *Heures*? tu sais que les poètes sont bouffis de vanité. Je t’ai raconté déjà au moins deux fois (mais ce sont des lettres perdues, peut-être) l’entrevue avec Valéry. Je lui citais un mot du *Commentaire*, qui avait l’air d’une citation : « Absence, mon cher être », et comme il remarquait que c’était le commencement d’un vers, il dit : « Il faut faire le poème ; on ne peut faire autrement ». À quoi je dis : « Aussi est-il fait ». Lui bondit : « Et où ? ». « Au fond de la mer !). Il m’avait compris ; il fit briller ses yeux magnifiques (ce que disaient les miens, je ne sais) et me dit : « C’est beau, d’avoir un motif caché ». Ces moments-là sont dignes de toi. Et tu ne peux tout de même pas dire que tu es méconnue. Maintenant, tu sais, si je n’étais aimé que comme poète… Mais tout est ensemble. Et j’ai mille preuves ; et j’étais un sot. Fais donc ton métier et fais ta pelote, comme si j’étais un pilier de brasserie et si tu devais me nourrir. Au fond, qui sait ? J’ai connu trop tard, oui, que tu aurais tout cassé et sans un regret… Au reste je t’ai toujours vue ainsi, même dans le plaisir. Souviens-toi !!! Sur ces quatre pages je me permets d’être fou. Oui je serai sage. Je serai ce que tu voudras. Ah ! J’avoue que ton visage me paraît beaucoup moins loin. Sois bénie, ange charmant, diable charmant. Ici je vois tes yeux soudain tournés vers moi, et qui me communiquent une admirable certitude. Ainsi ne te fais pas de souci. Rien n’est changé. Ta lettre, je la saurai par cœur. Aussi peut-être tu n’osais pas. Mais pense que tu es moi et que je suis toi. Relis notre livre secret ! Ici tu ne peux pas douter, ni moi ! Et fais joyeusement ton travail. Tout ce que tu me diras, je le ferai. Et voilà. SI ces deux feuilles ne te font pas un lit de roses !.. et tout est sauvé, comme mon câble te disait. Ici par exception une caresse marine salée, sans fin. Veux-tu ? Ton ALAIN et ton Dick.

Lundi matin 21 octobre, en regardant mon jardin, et relisant cette lettre décousue de ton pilier de brasserie, un peu fou de bonheur, je veux encore noircir ces marges. Ce soir à la brasserie je t’écrirai en *savonnant l’eau*; mais quand je dis que le roman d’Oriane est à conserver, justement c’est pour bien brouiller tout. Par prudence ne garde que les poèmes et les pages brouillées volontairement ; même les confidences à double sens, brûle-les. Les poèmes suffiront. Ne sont-ils pas la preuve des preuves ?

Dis-moi bien (car toi tu n’as pas de raison de ne pas tout dire ; et donne-moi au moins ton poème de cœur en échange des miens). Dis-moi si je eux écrire beaucoup ; aie de la ruse ; je sais ce que c’est ; je sais que c’est pénible ; je sais qu’on sacrifie souvent ce qu’on aime, parce qu’on sait qu’il a tout ! Mais il faut le lui dire ! Baisers fous.

Tu le vois, tu peux tout pour mon bonheur, mais en te livrant un peu. Une courte lettre, en plus, et en quatre mots griffonnés, nourrira mon cœur. Je sens ta fatigue. Et toi ? Crois-tu que je suis lucide. Il faut pourtant que nous arrivions ensemble à une sorte de sérénité passionnée ! Les choses tristes je les oublie il est vrai plus facilement que toi. Une double vie est difficile. Moi je n’y trouve plus que de l’ennui. Mais toi si libre ! La vie est comme çà ; il faut en triompher ; pense au bonheur merveilleux que tes lettres peuvent me donner. Pense que je te crois absolument.

Pense que moi aussi depuis tant d’années je lutte pour me garder une existence secrète. J’ai faibli quelquefois. J’ai demandé pardon. Ce que tu peux sauver, sauve-le. Surtout crois en moi. Rien n’est changé. Je t’adore.

# 21 octobre 1929

NAF 14232 / 214-215

Lundi 21 octobre à la brasserie soir.

Ma chère Gabrielle, ma précieuse amie. Ce soir diner de gala. Alouettes pommes paille, bourgogne rouge, raisin. Une *Lucky Strike* avant le dessert. C’est pour te faire revenir plus vite ! Servi par le long garçon noir qui me disait l’autre soir : « Il y a bien six mois… ? » Au fond je ne suis heureux qu’ici. Avoue que c’est un peu bête. Existence de visionnaire. J’ai toujours pensé que j’étais un homme extraordinaire ; mais la preuve ne venait point. J’avais du génie, mais pour le fond de la mer, j’entends secret ; et toi seule tu peux me comprendre. Ce soir j’avais mes hommes politiques ; mais Cancouët est parti sur nos souvenirs de guerre ; c’est sans fin. En venant ici je pensais encore à cet obus qui me tua, ayant éclaté devant mon nez. J’ai dormi deux heures je ne sais comment ; en m’éveillant je crus sortir du tombeau. C’est le choc de l’explosion qui fait cela. Et tu crois peut-être que je vais dire : « Quelle veine si étant deux mètres plus loin j’avais été tué net ». Pas du tout ; Je veux bien des instants pénibles en échange de grands bonheurs. Vive la vie ! Et tant que j’aurai un souffle je jouerai le jeu. Pour cette force de vie (v. Républicaine) je suis sans rival. Tu ris. Tu te dis que j’ai bien dîné. Mais oui. Et toutefois avant le dîner c’était pareil. Tu peux voir d’après cela qu’il ne me faut que quelques douceurs d’une amitié savante, pour me rendre heureux dans le malheur. Car il y a des malheurs de précieuse source, comme tu dis ; et il ne m’a pas fallu autant de temps que tu crois pour l’apprendre. Mais cela n’a point de sens, même pour ta finesse superlative (le dessous du nez !) à moins d’entrer dans les romanesques confidences. J’y viendrai peut-être tout à l’heure. Je t’ai laissée vendredi soir ici même. Sortant d’ici, et tout sous l’influence de tes huit pages (tu sais si bien !) me voilà roulant en taxi vers le 146, arrivant chez Jeanne, un peu fou. Lui disant : « Nous sommes réconciliés ». Je lui avais dit une autre fois : « Cette enfant me fera mourir par sa capricieuse humeur. D’ailleurs c’est son droit ». Elle riait. Mais enfin j’ai saisi l’occasion de remettre mes choses en équilibre. Je n’allais pas pour lui dire cela, mais pour l’avertir qu’enfin *Charmes* avec Commentaire était annoncé, et qu’elle pouvait aller chez Gallimard (elle y était allée inutilement). Et je lui ai dit : « Prenez le plus cher ; je paierai ». Tu trouveras peut-être que ce dernier mot est de trop ; mais je te dis la chose comme elle est, et pour te faire rire. Sache bien que je n’ai maintenant qu’une chose en tête, effacer le pli de ton front. Que tu te fasses du souci à cause de moi, je ne puis le supporter. Çà va. Je tiens. Nous disions : « C’est moins pire que la guerre » ; j’approuvais mollement ; je me méfiais. Maintenant, expérience faite je dis Non ! C’est pire que la guerre. Mais tu ne peux pas savoir. Ta situation n’est tout de même pas la mienne ; elle le fut, admettons ; elle ne l’est plus. Pour qu’elle le fût il faudrait un événement que je sais impossible. Tu dis qu’il ne faut jurer de rien. Tant pis. Je jure de cela. Et donc c’est pire que la guerre ; mais je tiens et je tiendrai. Je te verrai ici, à cette table, et je te ferai des discours pleins de feu ; et tu seras ravie. L’amitié est tout de même quelque chose.

Tu veux savoir ce que je fais. J’ai 65 élèves qui travaillent plus que je ne voudrais. J’ai ce Commentaire qui est démesurément long (il faut remplir le blanc) qui m’ennuie, et qui est sans valeur à mes yeux, écrit n’importe comment. Tu y liras toute mon âme, et un désordre dont tu as seule le secret (peut-être Oriane…). Avec cela les premiers cours furent vaseux ! C’était à demander tout de suite la retraite. Mais je fuis cela plus que tout. La retraite périodique du Vésinet est déjà tellement pénible. Un comédien en scène ! Il a réussi. Il n’est ni fier ni content. Tout cela cent fois mérité. Je ne suis point lâche ; je fuis face à ce noir destin. Pour peu que tu m’aides ! Et Oriane aussi. Je reprends mon roman. Tu y pourras apprendre un ou deux choses sur l’homme, animal impénétrable.

Lorsque cette O[riane] (elle était alors, et elle est toujours au Caire , où elle a un engagement pour longtemps) me fit savoir qu’elle n’était plus seule en son exil (il y a bientôt un an), ce fut pour moi une chose prévue, mais non pas crue ; et je me serais si bien passé de le savoir. Coup de massue. Savoir pourquoi une femme dit ces choses-là ! Je crus d’abord qu’elle ne pouvait faire autrement... Je me trompais. On se trompe toujours. Elle le fit par exigence de cœur et je le comprends et c’est très beau. Seulement on crie un peu sous le couteau. La jalousie est une chose précise et perçante. Naturellement je m’arrangeai (comme le congre s’enroule sur la ligne, tu te souviens ?) pour souffrir le moins possible ; je supposai (tu me reconnais bien, l’insouciant garçon) que c’était une surprise, un entraînement de plaisir comme dans *La* *Garçonne*. On oublie ces choses-là. Que n’ai-je pas moi-même sur la conscience. En vain elle écrivait : « L’oubli est impossible ». Je m’en chargeais. Ce qui est inférieur est aisément méprisé. Ce qui gâta tout et me mit à deux doigts de mourir de chagrin (tu ris, tu as tort !) c’est qu’ensuite il m’arriva sous forme de recommandations, la preuve que l’événement n’était nullement passager. J’aurais bien dû le savoir ; je pouvais le deviner ; je suis même capable de tout deviner ; mais je ne devine que ce qui me plaît (ou ce qui me déplaît le moins). Cela fit une crise dont tu as eu les échos, et je t’en fais mes excuses, car tu prends trop de part à mes peines, et tu as tes soucis, ta fatigue. Je le sens comme si j’étais toi et je suis bien honteux. Mais cela ira mieux. La correspondance avec Oriane est difficile, mais enfin elle subsiste et je crois bien qu’elle a compris que ce qui m’a irrité c’est plutôt ce que j’ai été forcé de deviner qu’un doute quelconque sur elle, ou un blâme quelconque conte elle. Ah fichtre ! J’ai fait mon examen de conscience. Et quand je pense à cette insouciance funeste. C’était toujours la guerre ! Je me disais : « Bah ! Je ne serai pas encore tué cette fois-ci ». Et je jouissais du présent. Les choses désagréables, j’aimais mieux n’y pas penser. Je me disais : « Viendra le jour mortel où elle vivra enfin pour elle. C’est inévitable. Eh bien ! Je ne mourrai toujours pas à la fleur de l’âge ». Ajoute l’énorme travail que j’avais à ce moment-là. Je me plongeais dans le bonheur et c’était tout ! Insensé ! J’ai fait mon malheur. Je l’ai voulu. Elle ne s’est point vengée non. Mais la logique des choses m’a cruellement puni. Je tiens. Mais sache, précieuse et unique amie, que tu m’y aides. Et je reviens à ce que je disais du supplice chinois (*Les Heures*). Il vient de ce que j’ai su de précis ; mais ces choses déplaisantes s’effacent d’elles-mêmes. (V. Fabrice quand Clélia est mariée). Nulle curiosité ici du poète ; il n’a pas envie de lire des lettres révélatrices ni rien de pareil. Il ne se pose pas de questions. Il vogue dans son merveilleux passé. Il arrange l’avenir à son goût (Cela sera ou ne sera pas. Mais on peut toujours rêver). Il ne demande qu’une chose à son Oriane c’est qu’elle ne s’étudie pas à la froide amitié (À quoi bon ? Au profit de qui ? Le poète est inoffensif, et au surplus il est vieux) ; c’est qu’elle évite de faire sentir la pression sur le point douloureux. Mais voici où le cœur féminin est admirable, et c’est une chose que tu peux comprendre mieux que moi. Si elle ne souffrait point, comme elle arrangerait tout ; c’est tellement facile ! Mais une passion l’agite (qui me ravit). Elle se contrarie elle-même et se punit. Et voilà ce qui est pire que la guerre. Mais bah ! Elle s’endurcira sur ce point sensible ; elle saura penser à moi sans y penser. Et l’allure de cette lettre te fait deviner que cela se fait déjà sentir. En sorte que j’arrange tout de nouveau (comme le congre) et j’écris à mon amie Louise Gabrielle (peut-on écrire ainsi l’adresse ? J’aimerais) une lettre en somme de bonne humeur. Je me suis mis à préparer sérieusement ce que je dis, à l’écrire d’avance (car autrement c’est déplorable ; une chère image s’interpose, et le développement va à la dérive). Il le faut. La poésie en pâtira. Mais ce que je te dois d’abord, à toi, c’est un ami sur ses pieds, et non pas étendu par terre. Et tu peux tellement m’aider. Tu vois l’effet d’une lettre un peu plus abandonnée à l’inspiration. Quatre lignes quelquefois suffiraient, seulement dictées par le cœur. Rien n’est changé ici, en moi. Je fais l’inventaire. Tout est intact, et neuf et jeune (sous les cheveux blancs). Je t’en souhaite autant, et je crois que cela est. Je comprends même tout, car tu sais que je puis tout comprendre ; et même ce qui ne peut se comprendre, je le sens. La grande affaire est de ne pas laisser l’ombre de la défiance entre nous. Les mois sont si longs. Amorcer seulement le prochain dîner d’alouette, et l’Océan immense sera vaincu. Je vois ce charmant moment. J’y rêverai. Et au diable le reste. Les poèmes ont raison et tu le sais. Ne parle pas contre toi, tête de fer ! Pourquoi voudrais-tu être plus logique que moi ? Tu sais comme j’étais insensé. Mais sincère toujours, et fidèle, tu peux maintenant en jurer ! Ami fidèle je suis (comme à Morgat, oui) et resterai ton ALAIN.

# 22 octobre 1929

NAF 14232 / 216-217

Mardi 22 octobre [1929]. Matin (9h15).

Ma chère Gabrielle, après l’heureuse soirée d’hier où il m’a semblé que je sortais des brumes de l’égoïsme, après une nuit étrange, de sommeil et de songes symboliques, après enfin une matinée de travail heureux, prompt, lucie, je cède à l’appel du cœur ; je reprends mon cher papier d’autrefois. Je cours, afin de ne pas manquer le départ. Je laisse les vers inachevés. Et du reste il y en a qui tomberont, parce qu’ils portent des poignards, comme tu dis. Plus tard peut-être, et à titre de documents. Même quand il s’agit d’Oriane, j’ai encore peur de te blesser. Mais voici mes méditations, qui ressemblent assez à une mystique très obscure ; et je n’essaierai pas de l’expliquer trop ; cela doit rester entre nous et le papier n’en peut porter que de vagues signes. Me vois-tu revenant hier à pied par le quai, d’abord vers le Louvre, puis par le pont des Arts, le porche de l’Institut, la rue de Seine, puis la rue de l’Échaudé, *L’abbaye* derrière Saint-Germain des Près et enfin la rue de Rennes qui est pour moi comme un étrange poème où il y a de tout ; quels sillages ! Quels chemins. Chaque auto qui passe signifie quelque chose. Et cette horloge de la gare ! Quelles heures diverses elle a marquées ! Même le tournant final vers le garage. Quelles pensées ! Je ne parle pas de la plaque Bondy qui a pour moi la valeur d’une sorte de visage. Ce n’était que le préambule d’une nuit étrange, de rêveur, de visionnaire. Le thème des rêves était celui-ci. Une femme est poursuivie dans la campagne. Par qui ? Je ne sais. Elle se cache dans les bois, dans un vallon. Sans qu’elle me voie je la protège (sans pouvoir intervenir ; seulement en pensée). Il y a des routes, des chemins, des couverts, un immense pays ; et toujours poursuite, course, refuge. À la fin, cela devient absurde ; un enfant de douze ans couvert de savon mousseux, et qui a sauvé la fugitive ; et j’embrasse l’enfant ; je le couvre de savon. Je me réveille ! Il est trois heures du matin - c’est toujours le même réveil, comme à un coup de cloche. L’imagination a ici un point de souffrance inexplicable. JE te dis tout cela en courant ; tu devines les pensées. Mais voici le fond des pensées. J’ai médité sur tes huit pages admirables du 7 octobre, qui m’ont sauvé des pensées sur Oriane et de tout. Miracle de l’amitié, de la divine amitié, sans limites et sans fond. Peut-être bien que tu feras de moi quelque chose de très bon (l’intelligence même s’en trouve éclairée). Et voici les deux points troublants (et obscurs) qui m’attirent. « Mon secret, qui me ronge intérieurement et que toi-même tu ne comprends pas entièrement ». Cela brille pour moi, quoique mystérieux. Fille sublime, je t’avais bien jugée. Tu semblais dire que je te plaçais si haut, trop haut. Tu m’accorderas bien la pénétration (excuse l’écriture qui galope, mais nous savons deviner !). Je commence à savoir que l’épreuve étrange, où on pourrait croire que D. est la seule victime, est autant et peut-être plus pour toi que pour moi. Car moi je ne sens plus de déchirure. Il y a longtemps que l’autre côté, disons du Vésinet, est à l’état inerte ; c’est pure comédie, où ma pensée ne peut même pas s’attacher. C’est le devoir abstrait. L’habitude a mis là ses épaisseurs qui émoussent la sensibilité. C’est une sorte d’absence de moi. Et cela tu finiras par le savoir. Mais d’autre part, et considérant des situations symétriques (ce n’est pas clair, mais tu comprendras), il y a au contraire un déchirement, une contradiction, une impossibilité de résoudre en un sens quelconque, aussi bien que d’accepter en un sens quelconque. Refus de toi-même, contradiction en toi-même. Impossibilité d’être ce que tu veux et d’être ce que tu ne veux pas. Ce que tu exprimes en ces deux terribles mots, que j’ai lus plus d’une fois : « Qu’importe moi ? ». Cela est terrible à lire ; mais enfin je dois comprendre. Car tu sais bien aussi que tu importes à moi plus que tout cet univers ; car tu es mon œuvre aussi et ma ressemblance ; je dirai ma fille, et tu comprendras. Sens-tu l’immense fraternité qui s’élève ici ; mais il *faut* que tu y mettes tout, car, tu le sens bien, rien ne se divise ; et dans ton grand homme comme tu dis ce n’est pas le mot *grand* qui importe, et efface-le. Il reste une chose immense, et qui est tout. Si tu sens cette intime communauté, tu trouveras enfin quelque chose qui est digne de toi-même dans une certaine violence ; mais la violence est passée et surmontée ; elle n’est plus ; ce n’est que douceur profonde , que tu dois sentir, dont tu dois vivre en pensant que tout ce qui est de toi exprime notre lien *tout*!! Je m’en tiens là. Mais avoue que ton cœur ambitieux trouve enfin plus qu’il n’espérait, le nid et le refuge absolu, quoi qu’il arrive. Et enfin par toi je comprends la vie. Ce que j’avais jeté dans *Paille de blé* et qui m’élevait presque au sublime c’était le sentiment des grandes forces tellement supérieures à nous mais aussi du grand Jugement de cœur, tellement supérieur à elles.

L’heure avance ! Je viens à l’autre chose… « Mais ma souffrance venant de t. est encore plus douce. Tu verras tendre ami petit à petit tu arriveras à cela, mais ce ne sera pas en un jour etc. » Ainsi cette route radieuse où je marchais, tu m’y précèdes. C’est toi qui avais compris cela la première ! Ces pensées m’ont bouleversé et changé (changé ! c’est-à-dire que je suis plus que jamais le même, tout entier et absolument pour toi). J’ai compris, et j’y suis. Tu ne peux pas savoir ce que c’est pour moi que cette lumière ! Oui cela maintenant je le sens et je le sais ; et tu sauras alors que toute souffrance de toi (celle qui te ronge) et qui est la même en moi, est encore un message heureux que tu m’envoies par-dessus les espaces de la mer ; et cela me baigne et m’entoure. Avoue que j’avais raison de m’en tenir à toi, malgré tout et contre tout. Avoue que cette Paille de Blé était bien le secret de tout ; je n’avais qu’à attendre. Mais il a fallu bien des épreuves et passer par le feu. Car l’amitié même a ses drames (comprends-tu ?). Et il faut passer tout près de la grande culbute pour commencer pleinement à vivre. Et rien n’y fait rien. Rien ne peut contre. Les tourbillons pourraient te rouler comme paille légère, aussitôt l’être se reforme et se joint à l’autre immuable et tout est purifié, lavé, tout neuf, sans la moindre [ ???][[5]](#footnote-6). Je cours à la poste, assuré que cela valait la peine d’être dit, et de te jeter deux lettres au même courrier. Je comprends maintenant ; là n’est pas la difficulté. Il faut seulement éviter toute chose qui ne serait qu’inutile déchirement. L’exil est une chose terrible, et tout s’y complique. O Solitude ! la meilleure des choses mais aussi la pire. Sauras-tu trouver ici l’expression ramassée et suffisante d’A. et de D. ensemble et inséparables ? Oui tu le peux. À toi de cœur. ALAIN

# 25 octobre 1929[[6]](#footnote-7)

NAF 14232 / 218-219

Vendredi matin 25 octobre 1929.

Ma chère Gabrielle (les mots froids expriment bien mal…). J’écris pour le courrier de demain. Je prévois, puisque tu m’avertis que tu vas à New York, que je n’aurai rien à ce courrier-ci. Je n’en serai pas moins ce soir à la brasserie, méditant peut-être quelque poème. Je viens d’en recopier un qui est trop long, mas qui donne peut-être la juste proportion de la joie et de la mélancolie qui sont le lot de l’ami solitaire. Et puis j’ai pensé beaucoup. Ton lot n’est pas meilleur. Peut-on rayer vingt ans ? Peut-on y mettre le mot fin ? Ce fut insensé de l’essayer, mais enfin tu as osé et tu as fait le saut. Et comment ! En es-tu plus avancée ? Mais j’hésite à te parler de toi. Ton secret ? Je le retourne, en ayant l’air de vivre pour autre chose. Tout ce que tu m’écris je le crois, mais naturellement il me manque trop, je suppose trop et trop en l’air (c’est peut-être heureux) pour comprendre tout à fait. Finalement, comme je te disais, j’arrange tout pour le moins mal. Je suppose que tu as voulu une vie moyenne et sage, armée mieux contre l’isolement et l’ennui, efficacement protégée, enfin tout ce qui pouvait sauver un mouvement de nature, d’humeur et de faiblesse. Et là-dessus, tout à fait en l’air, je dis qu’on n’a pas les sentiments qu’on voudrait, et que, la contradiction, l’autre parti, si vivace, on voudrait le faire taire un peu. Mais c’est assez sur ce que je veux ignorer. L’amitié n’interroge pas ; mais ici, il y a une nuance de plus : l’amitié craint. Je suis faible, j’en conviens. On ne reste pas toujours dans l’état sublime où ta grande lettre m’avait mis. J’ai mon secret aussi, et il se peut que, par une harmonie étonnante (harmonie ? si l’on peut dire) nos deux destinées trouvent les mêmes épines, ou à peu près. Mais mon secret, est-ce un secret ? Tu le connais assez bien ; et même Oriane, plus vivement intéressée, en sait assez il me semble pour calmer un peu son cœur orageux. Le fait est qu’avec la reprise des travaux je retrouve devant moi une santé de nouveau fragile et dont je suis le médecin. Un rôle à jouer. Qui ne joue un rôle ? Je reviens à moi (afin de ne pas dire de choses fausses). Je sais très bien mon rôle et comment il faut feindre. JE veux le jouer. Il y a tant d’années que je le joue. Mais j’en suis de plus en plus absent. Une seule pensée, une seule image, toujours présente, à croire que je la touche. Je ne peux ni ne veux oublier un seul moment mon être véritable ; je ne l’essaie point. Quand on en vient à ce point-là, on ne se sent même plus double. Absent. L’affection ne vient pas avec l’habitude, comme on pourrait croire ; tout au contraire. Car il y a un contraste trop cruel entre le semblant et la réalité ; Par exemple cet amour dont il est entendu que je suis l’objet, qu’est-ce que c’est ? Besoin de sécurité, effort de toute une vie pour sauver un moment de faiblesse. Mettons aussi admiration (mais aveugle). Au fond n’importe qui m’aurait aimé et m’aimerait encore pour toutes ces raisons-là. Et il y avait à l’origine tant d’avantages ! C’était, pour tout dire, une si bonne affaire ! Ces choses rendent froid. J’ai toujours méprisé ces mines et singeries ; elles sont fidèles. Eh ! La belle affaire. Tu m’as toujours vi défiant, rusé, et Normand, comme tu dis. Mais avoue tout de même que j’avais plus d’une raison ! Me vois-tu comme Lesc. et tant d’autres pris au filer d’un amour raisonnable ? C’est pourquoi j’ai toujours jugé, en pirate, ces comédies *presque vraies*, fondées sur la vanité, et d’ailleurs confirmées aussitôt par une nature molle, et qui cherche à plaire. Or j’ai connu, pour mon bonheur, une fois j’ai connu l’amour vrai, l’amour qui sacrifie tout et qui n’espère pas beaucoup, l’amour qui ne calcule jamais, intrépide et franc, qui joue toute sa vie, qui le sait ; qui n’a rien à attendre ni des intérêts ni des habitudes, qui foule aux pieds l’opinion et la vanité, qui se nourrit de soi seul. Tu sais qui ce fut ? La merveilleuse Oriane, qui de vingt ans de traverses, d’oubli de soi, vous fait offrande et jamais ne balance ni ne regrette. Il fallait ce diamant pur et dur pour tirer l’étincelle de cet être prudent que j’étais. Étincelle ? Ce fut l’incendie. JE peux le dire maintenant que toutes les preuves ont paru. Trop tard ? Mais tu dois sentir, toi la rusée, que les preuves tuent le sentiment, quand elles viennent trop tôt. D’où ces jeux merveilleux dont peu à peu on s’enivre : « Tu es libre. Je ne veux rien de toi que toi. Que tout soit ignoré, qu’importe ? Que tu ne sois point lié (ou liée), qu’importe ? », etc. Jeu dangereux, terrible, qui promet pour la fin d’une vie non pas l’habitude dormante, mais les peines au contraire les plus mordantes, des peines de 15 ans en un vieux cœur. Mais qui comparerait même le malheur au comble (et Oriane par une fatalité ne m’a pas épargné ! je t’en fais juge) à ce fade mélange qu’ils nomment le bonheur ! Peut-on hésiter ? Sachant tout d’avance, est-ce que j’hésiterais ? Où ma vie maintenant ? Où mon bonheur maintenant ? Dans cette espèce de monastère à deux où je passe une partie de mon temps à jouer une triste comédie ? Non, mais dans l’autre monastère où je vis seul, en cette brasserie où je suis seul, partout où je suis libre d’être moi. Ne croie pas que je n’y sourie pas quelquefois ! Mon choix est fait. Tu te souviens d’un *très sage* conseil que tu me donnais quelquefois, et que tu me rappelais dans ta lettre, tout en me disant une fois de plus que tu ne le suivrais pas pour ton compte le cas échéant ? Et je répondais en Normand, dis-tu ? C’est que je ne croyais pas que le conseil fût tout à fait sérieux. C’était plutôt je pense pour m’éprouver et me piquer un peu, pour savoir ce que je pensais. Et en ce temps-là c’était le temps des jeux et du bonheur (même d’amitié). Il y avait de la coquetterie des deux parts, avoue-le (songe que c’est tellement ta nature. Je ne parle pas de la mienne !). Mais là-dessus je n’ai jamais eu un doute au fond de moi ; et maintenant je le dis plus fermement encore. Cela ne peut être et ne sera point. *Moi* je dis *jamais* (quoique tu aies dit qu’il ne faut jurer de rien). Ce serait renoncer à tout ce qui est ma vie. Ce serait nier, écraser mes plus chères pensées. En mon cœur, et je dis même des lèvres, je n’ai jamais fait qu’une promesse à moi. Je pense que toi, ma plus intime amie, ma seule amie, tu te permets encore un doute. Du moins Oriane le sait ; elle n’en peut douter maintenant, seulement par les témoignages que je lui fais passer si péniblement. Car, pour entrer dans les confidences, je me trouve privé de tous les moyens d’expression, hors la poésie. Encore dois-je me méfier de certaines touches trop vives. Et tu croirais que c’est une raison de prudence ? Mais non pas même. Ce n’est pas la profonde raison. La profonde raison, c’est que les mots trop vifs, parce qu’ils déplaisent, font mal. Et la preuve en est qu’après avoir réservé sa liberté, à elle, de tout dire (qui reste entière comme tu comprends bien), je vois qu’elle s’en prive, qu’elle se refuse des émotions brisantes. Et le grand sentiment tiendra-t-il à ce régime de tous les genres de privation ? Il tiendra ! C’est l’épreuve suprême. Et soit.

Je reviens à toi. Ce que tu peux par quelques mots que tu sais, rendre ma vie supportable et même belle, tu ne le sauras jamais tout à fait. Même une amitié ne connaît pas son pouvoir. Rien n’est changé. Tu m’as tout dit sur notre avenir, tout ce que j’espère. Cela sera-t-il et comment ? Autre affaire ! Je ne vois pas bien comment tu pourras revenir et de nouveau jouer avec les passeports. En tout cela je vois plus d’obstacles que de recours, et de toutes les façons. Mais tout cela appartient au Monde, qui est tellement le plus fort, et qui n’a même point promis que nous ne serons pas estropiés, ou brûlés, ou noyés. Ce risque, le cœur l’accepte pourvu qu’il sache que de l’imprévu le sentiment fera toujours la plus belle chose du monde (Morgat !). Là-dessus il n’est pas défendu de rêver. De toute façon ce sera très simple (même parenthèse !) ; tout sera balayé ; les pénibles souvenirs seront effacés ; et comme tu dis l’âge n’y fera rien du tout. Sur cela sache que je te crois. Et l’amitié ne serait pas l’amitié si… Mais je n’insiste pas ; tu sais m’entendre. Et rien n’est changé. Je dirais même : c’est encore plus beau, par le feu des épreuves, car une justice se montre ; on voit les cœurs ; il n’y a plus de doute, ni de petites pensées. Que sont-elles ? Pour moi souvent je te suis en tes voyages, dans ton Pullmann bleu, dans les gratte-ciel, et de retour à Boylston Street. Je te vois parée et brillante, toujours vive, et, pour mes regards seulement, tendrement pensive et absente. Les points obscurs s’effacent ; il ne me faut qu’un peu d’aide et il n’est pas croyable que de nouveaux coups (je pense de nouveau à Oriane ; pardonne-moi, je mêle tout) … Je travaille ; je remonte une pente difficile ; il faut que je serre de très près mon métier ; autrement il fuit, et je regarde encore autre chose… Le *Commentaire* est bien inégal. C’est une folle entreprise. Et dans quelles conditions !! La poésie (la mienne, la secrète) lutte contre tout le reste. Je ne peux pourtant pas lui couper les ailes. Enfin tu me comprends. Ne te retiens pas trop de me le dire. Oriane m’a déjà tant retiré peu à peu (en apparence ; mais l’apparence perce le cœur). Toi du moins trouve le moyen de me dire tout ce que tu sens. Pour un rien tu me vois voltigeant et plus fort que tout. Lourde charge que tu as ! Mais on ne mesure point d’avance. J’ai encore trois roses ; je t’en envoie seulement la pensée, et le parfum *en idée*. Il faut être privé de tout pour connaître les ressources du cœur. Ton ALAIN et ton Dick.

# 26 octobre 1929

NAF 14232 / 220-221

Samedi matin 26 octobre. 8h10 à la rue de Rennes.

MA chère Gabrielle, encore mon cher vieux papier. Je l’aime. Il me rappelle un temps où j’allais chez Levasseur, chez le notaire, à la brasserie, comme une âme en peine, et où je me croyais malheureux ; maintenant par souvenir et par contrainte aussi, cela me paraît un pur bonheur. Toutefois cette pensée même ne m’attriste point. Je me trouve touché d’une sorte de grâce, et c’est pour cela que je t’écris une lettre de plus, en pensant que ces détails n’ont pas d’importance à côté des pensées et des sentiments, qui ne s’arrangent pas sans peine soit ici soit là-bas. Ce matin j’ai un peu de travail, et, sois tranquille, je vais le faire ; mais je ne puis m’empêcher d’écrire. Te dire pourquoi, c’est impossible ; ce sont des impondérables. Hier à 5h Sévigné, pour la seconde fois ; j’avais écrit tout ; aussi j’ai pu me risquer, et il n’y a eu que deux ou trois trous, d’ailleurs visibles. Un silence (tu sais de quoi il est fait…) et puis je reviens tranquillement à mon papier. Cette indifférence, qui me fait penser à Fabrice prêchant, doit être effrayante à constater pour les gens ; on passe pour un homme qui n’est pas de cette terre, qui se moque de l’opinion et de tout, et donc qui ne se moque pas de tout. Enfin d’ensemble c’était bien ; d’autant qu’il y a eu un développement sur les passions (tu ris !) plein de feu et de vérité. C’est toujours Fabrice ! Après cela je suis venu, quoiqu’averti par toi, attendre le courrier de 7h45 qui ne m’a apporté qu’un catalogue. Mais je n’ai pas été triste ; j’étais dans la région du rêve et de l’amitié pure (mais comprends-y tout ce que tu sais, mais seulement le tout éthéré, aérien, le tout léger et gréé pour traverser l’Océan). De là la brasserie. J’avais ce papier préparé dans ma poche ; et pourtant je n’ai rien écrit. Si le patron (mais je crois qu’il n’ose plus) m’avais demandé : « Bonnes nouvelles toujours ? », j’aurais répondu : « Très bonnes, c’est-à-dire mauvaises, car le retour n’est pas en vue ». Mais plutôt j’aurais répondu vaguement et poliment, car tu sais comme je suis, à peu près aussi dissimulé que quelqu’un que je connais un peu ! Bref, j’ai fait le pilier de brasserie, lisant *L’Intran* (le marchand ne se montre plus) et fumant comme un sage, et laissant errer ma pensée sur des choses agréables, sur de bonnes phrases, sur des images charmantes que le lieu me suggérait. De ce coin à droite, non tout à fait au fond, je voyais dans la glace (au-dessus de l’endroit où on coupe le pain) le haut d’un visage qui était peut-être un peu plus coloré, non très différent, assez tranquille et même il me semble entouré encore un peu d’une sorte d’heureuse buée. Une fée sans doute à ma naissance m’a donné cette couronne païenne, et il en reste encore quelque chose. J’insiste, parce que ce tableau peut te plaire et te reposer. Après cela, me voilà parti à pied par le chemin que je te disais, le pont des Arts, la rue de Seine, l’Échaudé, l’Abbaye, la merveilleuse église à nous, et la rue de Rennes encore plus étroitement amie ; j’y croyais rouler dans la Citro. Je voyais le mouvement des gants sur le volant. J’imaginais le gardien du garage etc. Tout cela doux comme le temps. Puis coucher, un peu de lecture (*Le colonel Chabert* de Balzac). Peut-être une petite larme, quad cet homme mort rencontre *sa femme* et se heurte terriblement à mille intérêts d’opinion, de situation, d’argent. Il se résigne, il redevient mort. Mais as-tu lu cela ? Ensuite sommeil profond et bon (tu as donc de douces pensées ?). Rêves étranges, mais indistincts ; non pas tristes ; mais une image se cache, on se croit sur le point de la découvrir. Réveil à 7h. Tub, Cologne et café au lait. Tu n’as guère de ces instants de flânerie et de rêverie ; cela vaut mieux quelquefois… D’autres fois c’est bien doux. Une tasse fêlée jette dans des rêveries délicieuses. Songe que je n’ai plus de classes le samedi matin… On peut rêver. Qu’est-ce qu’on risque ? Sera ce qui pourra être. Et tu sais bien que comme Chabert je retournerai au royaume des ombres dès qu’il le faudra. En cela tu es maîtresse de tout, jusqu’au dernier détail ; et cela, si tu y penses bien, si tu en es bien sûre, doit te disposer à un bonheur plein ; car tu ne peux désirer une plus parfaite puissance sur ton ami. Efface donc les soucis autant que tu pourras, efface le pli de ton front. Me voilà presque heureux et à peu de frais. Tu avais raison ; on peut encore être heureux d’un malheur aimé. Mais je voulais te dire une chose, déjà dite je crois. De mardi en huit, 9 à 10 du soir je commence conférence ouverte à Sévigné, sur les Beaux-Arts, payée par quelques banquiers (200 ff l’heure). Et je pourrai même encore publier ces conférences, que la revue *L’art vivant* me demande. Ces profits m’aideront à entretenir une caisse secrète tu sais pourquoi ; c’est un peu ridicule auprès des dollars ; mais tu ne mépriseras pas la petite bourse du pilier de brasserie, du poète, du rêveur. Maintenant il s’agira de prêcher (comme Fabrice) et il faudra y travailler de près et tout écrire ; sans quoi on aurait des effets un peu trop étonnants. Le ridicule de l’affaire c’est qu’on aura peut-être 300 personnes pour 50 places ; mais je me moque de cela. La personne aux yeux de poisson frit (assez démolie et malade) s’occupe de cela ; mais elle n’y gagne rien, comme tu penses bien. Si nous n’avions que ces questions-là ! Ma sœur, qui est rusée, s’arrangera je le crains pour y être à son passage, et cela me sera parfaitement désagréable. Avoir été humilié toute sa vie par un refus d’admirer (excepté ce qui est plat) et voir que la vanité ramène, c’est parmi les choses les plus tristes (ma vieille amie comprenait si bien cela). Mais qu’importe ? Une seule chose importe. Clélia ne sera pas au sermon. Que de choses vides et indifférentes ! Et sans doute tu en dis autant ; et même pour les choses que tu ne voudrais pas indifférentes. Mais on ne sent pas comme on veut. Pour moi je ne veux pas m’intéresser et je sais que cet état durera indéfiniment. Faut-il s’en affliger ? Non puisque je le veux ainsi. Toi tu es autrement je pense, parce que tu as un plus large temps devant toi ; il faut bien que tu penses à ta vie, que tu la rendes supportable, étant si seule et si loin. Peut-être n’y avait-il qu’une vie agitée et purement frivole (dans le sens terrible) qui pouvait t’arracher à toi-même. J’ose à peine dire que j’aurais souhaité cela, et redouté aussi. Mais, en dépit peut-être de New York, étrange et puissante ville, cela n’a point tourné ainsi. Bien loin de là ! Mais je m’égare. Non point tristement. Je vois toutes choses de haut, et je te connais. Si tu te trouves un peu trop étrangère à la vie tranquille, pardonne-moi ; tout cela fut de bonne foi, et en somme purifié, quoiqu’en dehors de la mesure commune. Le pirate est fidèle et le fut 20 ans durant, mais toujours pirate. Tu ne me diras pas ce que tu en penses. Tout cela est assez obscur je pense. Ton Dick.

# 28 octobre 1929

NAF 14232 / 222-223

Lundi soir 28 octobre 29. Brasserie.

J’ai reçu le câble ce matin ! Voilà qui remet un homme debout ! Mais d’abord les affaires. Ce matin je suis allé à la Société Générale ; le compte était à 1214 fr. Ainsi le versement annoncé n’a pas été fait. Je suis monté chez Jeanne ; je lui ai signé un chèque de 1000 fr. pour la fin du mois. Reste 214 fr. On annonce un paiement Peilliet de 1000 ; je puis le payer et je le payerai par un virement de mon compte ; ne y’inquiète pas ; mais il faudrait faire quelque chose pour le compte 7730. Jeanne parlait d’aller trouver le notaire ; je ne trouve pas cela excellent (ne jamais avoir besoin d’argent) mais je le ferai si tu veux. Je sais que la succession a de l’argent pour payer les frais ; peut-être pourrait-il avancer quelques mille francs. Moi je suis toujours bon pour un ou deux mille francs de surprises. Mais tu me connais ; je serai vite à sec ! Jeanne disait que peut-être Marcel apporterait de l’argent. Mais y as-tu seulement pensé ? Enfin penses-y. Jeanne vit je crois sur son propre argent. Çà t’ennuie tout çà ? Et moi je ris. Je te fais enrager un petit peu. Le patron, qui me voit écrire, me dit de te dire que j’ai mangé ce soir une poire (Doyenné) exquise, et il ajoute ses souvenirs cordiaux. Voilà qui est fait. Ce soir je bénirais toute la terre. Il faudrait être bien difficile pour n’être pas ravi de ce câble WLT. J’y vois une délicatesse de cœur qui me plaît follement. C’est tellement la même Gabrielle. C’est tellement pareil. JE te le répète, tu peux tout sur moi. Tu n’as qu’à ne pas trop ménager les mots, à ne pas toujours diviser par 10 ou 20 ce que tu sens ! Mais enfin, comme tu voudras ce sera bien. J’ai pris le parti d’aimer, et je m’y tiens, et je n’y ai aucun mal ; j’en suis heureux. Je dis et redis : il n’y a rien de changé. J’ajouterais même si j’osais qu’il y a une nuance de douce tendresse et profonde, peut-être nouvelle de mon côté. Et du tien j’ai l’impression que ce ne fut jamais plus franc ni plus vif ; et peut-être cela te scandalise un peu ; mais çà passera, et ce qui importe ne passera point. Je dis comme toi : comprenne qui pourra ! Donc ce câble est charmant ; maintenant avoue que tu ne m’accables pas de lettres ; et celle que Marcel apporte, je vais encore l’attendre une bonne semaine. C’est un peu terrible tu sais de rentrer chez soi, de pousser la porte et de trouver par terre l’éternel catalogue ou la circulaire d’un éditeur. Ta dernière lettre je l’ai eue lundi je crois ; cela me fera deux semaines d’attente. Et je comprends bien que cela ne t’amuse guère de m’écrire des lettres où souvent tu ne peux ni ne veux rien me dire; je comprends la difficulté intime ; tu en souffres autant que moi. Le câble heureusement est le plus tendre des câbles. Et enfin je ne réclame pas ; je sais, et cela suffit. Remarque seulement que j’ai tenu ma promesse d’écrire à tous les courriers ; il est vrai aussi que j’ai bien plus de temps que toi ! Et je n’ai pas la ressource d’improviser (si ce n’est en vers). En somme tu m’as soumis à de rudes épreuves (rudes pour toi aussi) et cela n’importe pas beaucoup. Souviens-toi des lettres de guerre à quoi elles arrivaient ; il y a toujours une limite. Ce qui importe c’est le sens. Mon rêve serait qu’on en revienne à la liberté (sous une condition de modération) et c’est à peu près ce que disait ta grande lettre ; je l’ai tant lue que je la sais par cœur. Au reste je veux bien te raconter des tas d’histoires ; tout me plaît du moment que je t’écris (surtout ici !) et rien d’autre ne me plaît. Ainsi tout est simplifié. J’ai craint un moment l’abrutissement, à ce régime ; mais peut-être non. Aujourd’hui, j’étais très intelligent. Il y a encore des choses qui me paraissent bouchées, par exemple la conférence ouverte du mardi. Ce sera une épreuve ; on verra ce que j’ai perdu de poids au sévère entraînement. On verra enfin (pour revenir à l’éternel sujet qui te rase) si ce petit bout d’Oriane (elle est moins grande que toi) a cassé sur son genou (joli !) un des hommes les plus forts. Je saurai cela dans une quinzaine. Et du reste cassé ou non toujours content, et recommencerait si c’était à refaire. Incurable ! Cela te fait rire. Et cela ne déplairait pas à Oriane l’artiste en tout ! Il serait absurde de vouloir connaître des bonheurs extraordinaires sans aucun risque. J’ai joué le jeu dangereux et beau et je trouve encore que j’ai gagné. Mais laissons Oriane, qui est une terrible fille. Je reviens à toi. Les quatre feuilles jaunes qui ont été écrites ici vendredi (non ! exactement samedi matin, après une rêverie ici) je comptais les jeter à la poste ; je les ai gardées à cause des dernières lignes, que je viens de relire, et qui voudraient explication ; j’ai peur de voir ton sourcil se froncer. Il y a plus d’un sens. Je dis qu’une existence brillante et agitée était une manière plus sûre d’échapper aux contradictions et luttes intimes. Et s j’écrivais à Oriane, je lui dirais à l’oreille qu’on est moins jaloux des folies folles que des folies sages ; mais tes pensées réclament toute l’attention de ta forte tête ; et tu diras peut-être que l’imagination peut aller fort loin, et que la réalité serait bien autre chose, chose épineuse, insupportable, qui conduirait au désespoir et à l’ivresse peut-être. On ne sait. As-tu reçu le poème de *La Source* ; s’il est perdu je te l’enverrai car il dit beaucoup en peu de mots. Peut-être aussi trouve-t-on un plaisir caché à découvrir mieux son semblable. J’ai là-dessus aussi une pièce en train, mais parsemée de pognards comme tu dis. Et vraiment en voilà assez pour le moment. Tu remarques que les poèmes de ces temps-ci sont plus tranquilles (tout est relatif). Ce que je voudrais c’est que tu reviennes au calme et à la pure confiance (à l’intérieur tu en es tout près peut-être) ; et que tu sois forte comme tu fus quelquefois, et au-dessus de tous les jugements. J’en parle à mon aise. Suis-je moi-même si fort. Je ne parle pas de toi ; mais un mot d’Oriane me retourne ; un mot me poignarde. Tu vas rire ; j’aime être admiré et c’est tout naturel, pour ce que j’écris ; mais si je n’avais que cela, j’enverrais au diable prose et vers ! Tu vois ! Tu ris et tu me comprends. J’ai écrit des vers parce que le degré de sentiment l’exigeait ; beau ou non, je n’y ai point pensé. Je laisserais tout cela, et les conférences et le reste, je me mettrais à vendre des journaux et je voudrais que ce soit pareil ! Voilà ce qui va te faire rire. Et au fond Oriane veut la même chose : quoi qu’elle puisse faire ! Telles sont les merveilles du sentiment ; et je ne les aurais pas connues si tout avait marché d’un petit train régulier. C’est pourtant vrai que ce que j’appelle *épreuves* je le préférerais encore à un bonheur plat. Il y a des jours où on rebondit jusqu’aux étoiles. Es-tu ainsi ? Oui, je le sais. Et avoue que bien des choses alors paraissent petites. Mais qui m’eût dit que ce petit diable d’Oriane m’emporterait sur ses ailes d’aigle (non pas d’ange, d’aigle) jusqu’aux régions où le sentiment n’est compris que de soi. Pardon pour ce galimatias ; je m’en fais une règle. Et je suppose que tu trouves tout cela assez indéchiffrable. J’avais l’idée de te répondre par câble ; mais je crains de faire quelque imprudence à cause de ta nouvelle adresse, qui pourrait être rapprochée de l’ancienne ; mais il se peut aussi que je fasse du roman, et que tout çà soit très simple. Qui se soucie de toi dans une si grande ville ? Enfin il faudra que tu me dises si je peux m’offrir aussi d’envoyer un WLT quand je me sentirai léger et heureux. À présent j’attends la lettre que Marcel apporte et je saurai de Jeanne quand il arrivera ; car elle connaît tous les bateaux ! S’il avait l’idée de dîner avec moi, ce serait presque la moitié du bonheur. Demain encore je viendrai ici ; et j’écrirai pour le courrier de samedi. Voici les vacances que je déteste encore plus que tu ne fais ! C’est un ennui noir ; et je travaille. Mais je ne peux pas ne pas penser à cette folie de me priver de tes lettres ; et il est vrai que j’écrivais toujours régulièrement ; mais cela tombait dans le vide. Enfin c’est passé et effacé et surmonté. Pour toi moins facilement peut-être ; mais l’entente parfaite étant à demi-mot rétablie, la vie est tout de même belle ; les espoirs sont insensés peut-être, mais ils aident à vivre, et tu ne peux pas savoir les joies pour un tout petit mot, comme le dernier de ta lettre… (« comme tu aimerais »). Les nuances ont une valeur infinie. C’est pourquoi j’essaie de t’écrire endemi-teintes ; je ne sais si je réussis ; tu trouves peut-être que j’exagère dans la grisaille. Je finis en disant que tu ne connais pas encore toute ta puissance et que tu es bien heureuse et même plus que tu ne crois.

Jeanne a pu retenir un Hollande de 200 fr. Les Chine sont retenus (ce matin elle me montrait le Chine de *Sentiments, passions et signes* et j’ai relu avec étonnement des vers que j’avais oubliés). Et cette Jeanne qui me dit que je n’avais pu rien faire pour le *Platon*! Mais tu l’as maintenant. Les voilà mes bons moments. Rien n’est petit pour le sentiment. Ton ALAIN.

# 29 octobre 1929

NAF 14232 / 224-225

Mardi soir à la brasserie.

Ma chère Gabrielle (je crois rêver quand j’écris cela !) me voilà encore au seul lieu où je me plaise. Et je t’écris pour le courrier de samedi. Car à partir de demain jusqu’à lundi ce sont les détestables vacances ; j’en profiterai pour travailler ; mais ces temps-là sont aussi favorables à la réflexion. Tu n’as jamais su ce que ces malheureuses vacances me coûtaient. J’en étais malade ! Mais c’était notre coutume de ne rien dire, ou plutôt de parler toujours trop tard. Ne crois pas que j’aie attendu à maintenant pour me juger ; je ne croyais pas mériter de pardon ; j’attendais la catastrophe, et en attendant je vivais heureux, sans penser à l’avenir, comme tu dis. Mais quel avenir pouvais-je entrevoir ? Il valait mieux fermer les yeux. Tu comprends peut-être l’état d’esprit d’un homme au désespoir, qui ne voit point d’issue, qui attend sa condamnation et qui profite du temps qui lui reste. Mais aussi quelle provision d’amitié surhumaine en ce cœur qui se voyait pardonné, à qui on accordait sursis et encore sursis ! Cela, cette grâce-là, la plus belle qu’il ait reçue, il ne l’oublie point, il y pense toujours. Ce n’est pas un ingrat, tu sais, ni un injuste. C’est un homme vif, dont le premier mouvement est quelquefois brutal (et encore, je n’ai fait de mal qu’à moi par ces violences). Aussi je puis supporter beaucoup et même tout. Rien ne change. C’est admirable. À chaque instant je le retrouve le même, et tu ne peux pas mesurer ce que j’éprouve alors ; je n’aurais jamais cru cela ; je l’aurais vu écrit, cela ne m’aurait pas paru vraisemblable. Sans ce long passé, où toujours le sentiment s’est accru, est-ce que j’aurais pu seulement vivre les temps de Morgat etc. Or j’ai vécu alors comme un enfant, sans regarder l’avenir. Et là est-ce que je n’avais pas raison ? Ces heures sont tellement précieuses qu’aujourd’hui encore à Sucy je trouvais plaisir à décrire les films du Vieux Colombier !! J’en revois encore les moindres détails. Si tu assistais à ces conversations, tu apercevrais la pensée secrète qui me guide toujours. Ainsi j’ai parlé avec Benda, qui se trouvait là, de l’art des vers, disant que je l’avais pratiqué encore récemment etc. C’est une manière de revivre ce qui m’intéresse. Et jamais un homme n’appartint plus à une seule pensée (voir le texte du câble). Et ce texte je le comprends bien. Tout cela est un peu fou. Et comment autrement ? L’avenir s’est montré tel qu’il pouvait être. Je l’attendais, demandant seulement au destin un jour après l’autre. Et encore maintenant un jour sans lendemain. Tant pis ! j’ai vécu. Je suis content. Je recommencerais ma vie la même ; je la crois encore plus belle que tout. Les vers en témoignent et surtout *Paille de blé*, dont je n’ai qu’un souvenir d’ensemble, mais qui est un beau couchant. Je me souviens des promenades que je faisais autour de l’annexe de l’hôtel, dans un grand jardin, en ruminant tout cela. L’enthousiasme y était malgré tout. Qu’importe ? On peut mourir, et il faudra toujours mourir. Mais cela c’est vivre. Et quelle jeunesse du cœur ! Mais je m’aperçois que je mêle inextricablement l’histoire d’Oriane dans ces confidences. Je suppose que tu t’y reconnaîtras. Présentement et tant que ce brouillard Océanique sera entre nous, j’écris n’importe quoi, et tu comprendras très bien. C’est ainsi que quelquefois en nos amicales rencontres nous ne parlions pas beaucoup. Un regard suffisait. Eh bien regarde-moi. Et avoue que je suis meilleur encore que tu n’espérais. Pour moi mes rêves ont été dépassés. Aujourd’hui (je change d’idées) j’ai reçu une convocation du notaire pour mardi ; je suppose qu’on va prendre des décisions pour la mise en vente. Si j’en trouve l’occasion, je demanderai s’il peut mettre des fonds à ta disposition. Cela me fait penser aux paniques de la Bourse de New York. Naturellement j’ai pensé à toi ; mais je me dis que si tu as des valeurs, ce ne sont point des valeurs à spéculation, et qu’en tout cas tu n’aurais point l’idée de vendre. Tu dois trouver que je pense beaucoup à l’argent (pour toi). Mais c’est vrai aussi. À quoi rimerait cette entreprise, si tu n’en rapportes pas quelque chose ? C’est ce que nous disions hier avec Jeanne. Elle croit que tu devras revenir après un an, parce que ton passeport n’a plus de valeur au-delà. Moi je laisse dire, et même ces rêveries me plaisent. Mais enfin, avec ce changement de nom, ton passeport ne vaut déjà plus rien. Il ne s’agit que de rester ignorée ; et je vois bien qu’un voyage de retour est impossible dans ces conditions, d’autant que le retour là-bas ne pourrait se faire, à moins de reprendre l’autre nom. Ces choses, je crois, ne te préoccupent pas beaucoup, et je suis obligé de penser que c’est tant mieux ; tu as déjà assez de soucis. Les choses du sentiment et les affaires suffisent bien. Donc je ne me fais pas beaucoup d’illusions ; je vis sur le pur sentiment ; je vois un avenir indéterminé ; je me sens vieillir et çà ne me fait rien ; une année ou deux ne font guère, comme tu l’as dit. Je travaille ferme pour me garder à peu près intact et digne de toi. N’aie pas peur, je tiendrai le coup, pour le métier, pour la conférence, pour les écrits, pour tout ! On gagne cela aux épreuves que le sentiment suffit à tout par une sorte de miracle. Et toi-même, que l’ami et la brasserie ne soient pas recouverts par un oubli profond, n’est-ce pas miracle ? Mais le voyage en fiacre vers tante Marie, n’était-ce pas le commencement du miracle. Je vais te copier pour ta collection (Livre Secret !) un sonnet sans poignard ! Naturellement c’est moins beau. Mais il faut que j’arrive, pour toi, pour le pli de ton front, à un régime de sérénité et de pleine confiance ; et en vérité j’y suis, en sorte que la suite est digne du commencement. Je vais rentrer à pied, jeter cette lettre à la boîte, et dormir comme doit un homme qui ne s’appartient pas. Encore une fois je mêle Oriane à tout cela, et c’est parfaitement inintelligible. Je ne veux qu’être avec toi un bon moment et te répéter que rien n'est changé. Ce que j’éprouverai en ces vacances, et comme je serai absent de cette vie tranquille en apparence, tu peux peut-être le comprendre ? Je crois quelquefois que la destinée nous façonne de plus en plus semblables. Dis-moi que ces lettres désespérément monotones et grises ne t’ennuient point. Car c’est un peu toi qui l’as voulu ainsi. Mille affections inexprimables de ton Dick.

# 4 novembre 1929

NAF 14232 / 226-227

Lundi 4 novembre minuit au lit.

Tu penses bien que je n’ai guère envie de dormir. J’ai eu ta présence presque sensible ce soir. J’ai dîné avec Marcel à la brasserie. Perdreau, fin vin rouge, poires Doyenné du Comice, comme pour toi. Café, liqueurs. Le garçon, le grand brun, a compris. Il y a eu trois choses. D’abord beaucoup (j’y tenais) sur l’affaire de Marcel etc. Aussi longs récits de guerre ; c’était inévitable. Mais le principal a été sur toi et sur moi, et je crains de m’être montré plus sentimental qu’il n’est permis. Mais Marcel a été excellent, devinant si bien nos sentiments, sachant trouver ce qu’il fallait dire pour me mettre du baume au cœur, enfin réconfortant au possible, et de façon à m’attendrir ridiculement. Oui. Mais tu sais, et heureusement, qu’il est tellement à côté de la question ! Hélas ! Qui l’eût dit ? De sorte que le poignard a marché ; et je ne sais pas si j’aurai le courage de le revoir avant son départ. Il comprend bien en un sens ; il sait qu’il me fait du bien et du mal ; mais en réalité il est à cent lieues de comprendre, et su sais bien que je n’ai absolument rien dit qui puisse l’éclairer ! Ainsi il s’est plu (comme je disais que quelquefois nous avions un peu d’humeur dans nos lettres, et que cela était terrible à cause de la distance) à me rappeler un mot de Kipling, qui est en effet le bréviaire du sentiment : « La reine ne peut mal faire ». Mais quel coup pour moi, à chaque fois. Quoique je le pense ; mais comme je l’entends d’autre façon ! C’est terrible, tu sais. Et d’autant plus qu’en voyant quelqu’un qui vient de là-bas, quid écrit la chambre et tout, on réalise davantage. Mais enfin, comme je lui disais, on aime ce supplice ; c’est encore ce qu’il y a de meilleur après le bonheur. Et enfin, comme il dit, tout bonheur se paye. À quoi je lui disais : « Ce n'est pas trop cher », et *je le pense*, dis-toi bien cela. Si c’était à refaire, etc.

J’avais ta lettre dans ma poche, et, chose étrange qu’il a constatée, j’avais plutôt peur de l’ouvrir. Enfin j’ai dû la parcourir devant lui ; et je crois que mon visage l’a un peu étonné. Il a expliqué, disant que les lettres ce n’était jamais que des mots etc. En réalité il faut que je te le dise, après avoir relu ici ligne par ligne, tes lettres me tuent. Tu ne t’en rends pas compte, parce qu’en écrivant tu as des pensées qui sauraient me consoler de tout. Mais ces pensées tu ne les exprimes pas ; et à la place tu emploies des mots qui me perdent. Et pourquoi ? Quelquefois j’arrive à le comprendre, mais quelquefois non. Si tu pensais bien à ma position, qui est parmi les pires, tu te dirais au contraire que l’expression ne sera jamais assez forte pour guérir un mal bien profond, et si hors de toute prévision. L’absence ! Tu parles de l’absence ! Et des vers, et des œuvres ! Mais cela c’est une goutte d’eau dans le sable. C’est pire. C’est bien l’éloignement, mais redoublé, et dans un sens qui est trop lourd pour moi. Tu me dis : *ne sois pas malheureux*; mais comment veux-tu ? Même quand tu me dis tout ce que tu penses, et à quoi je m’accroche (*tu me retrouveras la même*), c’est dit toujours de façon qu’on le comprenne en toutes sortes de sens. Par exemple tu es la même, dis-tu, pour moi que tu fus depuis ton enfance. Cela est désespérant. J’espère que je ne dépasse pas les limites. Pour une fois il faut bien que je dise que tout cela manque aux promesses. Tu m’as écrit : « Moi je n’ai pas de raison etc. ». Tu sais, tu vois que je sais obéir. Mais comment puis-je comprendre… Mets-toi à ma place. Je crois tout ce que tu dis ; je le veux, et même cela ne m’est pas difficile. Tu dois pourtant reconnaître ici l’effet d’une affection rare… Je te crois ; mais encore faut-il que tu dises quelque chose, et que je ne te sente pas à chaque instant possédée par quelque chose qui t’annule presque. Allons ! N’es-tu plus toi ? N’es-tu plus ce génie impétueux qui ne supportait aucune contrainte ? N’as-tu plus ce beau courage à t’avouer toi-même ? Ou bien est-ce que ce génie est divisé contre lui-même. Ce doute m’occupe en tout temps. Je lis, je pèse les mots ; ils sont nets, il est vrai ; inespérés, je l’avoue ; et je n’ai rien à y dire. Mais je n’y trouve plus ces abandons de tes lettres précédentes, surtout de la dernière qui m’avait remonté si haut. Si les poèmes sont seulement un hommage dont tu te réjouis… Comment en serait-il autrement ? Je lisais en ces quatre jours de vacances, qui furent terribles, les lettres de Goethe à Mme de Stein ; c’était une grande dame de la cour, et il lui témoigne des sentiments vifs et profonds (pendant dix ans peut-être) en prose et en vers. Nous n’avons point les réponses ; mais on les devine, et cela n’était point fait pour me remonter ; car on voit bien qu’il est réduit au bonheur du sentiment qu’il a, mais sans trouver jamais la réponse espérée. Elle était mariée et avait des enfants. On comprend assez et trop… Je ne vais pas jusque-là, mais ces choses ensemble et tes lettres (quand je pense qu’imprudemment j’ai brûlé toutes les autres, celles d’avant les vacances ! Que me reste-t-il ?). Maintenant que j’ai vidé le pot au noir, Gabrielle, je me dis : soyons juste et raisonnable. Pas de bêtises à 5000 km et à 20 jours au moins de la réponse. Assez de malheurs comme cela. Peut-être je comprends tout de travers. Il se peut. Cette lettre va un peu trop loin ; mais tu peux la brûler aussitôt. Il n’en manque pas que tu peux garder. Et les poèmes resteront toujours. Tu as cela, toi ; et moi, qu’est-ce que j’ai eu en échange ? Mais je reviens à mes sages réflexions. Il y a dans ta lettre des choses qui m’étonnent et qui peuvent m’éclairer. Tu me dis, en parlant du dîner avec Marcel, que tu y seras [*ligne illisible*] et tu me dis : *c’est permis, n’est-ce pas ?* Étrange lumière. Car la situation est retournée, et c’est moi, penses-tu, qui pourrais ne pas permettre… ? Folie cela, il faut que tu le saches bien ; et peut-être n’en es-tu pas encore tout à fait sûre ! Sentiment que je puis comprendre, car notre situation est à peine croyable. Et pourtant tu dois me croire. Les poèmes suffisent, et cela ne peut tromper. Mais le sentiment féminin peut être ici plus fort que tout ; il n’ose. Il osera agir, il n’ose pas parler. Est-ce un peu cela ? Je me perds à deviner et je pense que je suis bien malheureux. Pense que le malheur qui fait que Marcel me plaint n’est rien du tout ; c’est le paradis. Et qu’il me faudrait à moi des poèmes aussi ; et un mot peut être un poème. Et je comprends bien que depuis notre malheur il faut du temps, moins à moi qu’à toi, pour revenir à la confiance pleine. Il faut donc que j’aie patience, et je jure que je l’aurai, je jure en tes mains artistes. J’avoue que j’ai eu une déception, due à ce câble dont je m’étais bercé. Ici les termes étant forcément modérés, l’expression m’avait comblé ; elle m’avait paru cherchée et calculée pour me remettre debout. Et plus j’y pense plus je crois que c’est vrai. Mais alors une lettre continuellement retenue… Je conclus mes réflexions là-dessus en disant : ce n’est pas pour moi qu’elle est retenue, et de peur de me donner trop de bonheur ; non ; c’est pour toi-même et parce que tu ne te sens que trop portée… et que cela maintenant pour toi aurait un sens cruel et même insupportable. Ne me réponds pas là-dessus, et fais pour ton Dick ce que tu pourras. Marcel m’a dit une chose bien douce, c’est que tu veux savoir jusqu’au détail ce que je fais. Cela vois-tu suffirait et tout serait dit, si je n’étais pas semblable à un malade qui rentre à peine en convalescence. Alors vois tout de même l’effet de cette systématique réserve ; les poèmes me trouvent sans courage ; je les esquisse ; j’ai deux ou trois feuilles commencées. Si rien ne répond… J’étais peut-être moins bas au temps de Paissy, Parce que je croyais vaincre. Pense à cela, et puis brûle-le, et fais ce que tu pourras pour moi. Je termine par cette lamentable prière. Et je ne sais comment finir. Je suis le même. Rien n’est changé. Ton Dick.

Je viens de relire encore une fois ta lettre (il est 4h du matin, c’est-à-dire 8h du soir là-bas !). La fin est tout de même telle qu’en pesant les mots je ne puis rien souhaiter de mieux. Mais que veux-tu ? Les souvenirs sont bien puissants. Et pourquoi suis-je privé tout d’un coup… ? Je sais, je comprends ; il y a une torture pour toi qui est tellement pire peut-être que pour moi. Je connais cela, mais je puis dire que j’y suis endurci et qu’un homme n’est pas la même chose qu’une femme etc. Mais que de choses à ne pas dire ! Pardonne, j’étais mal aujourd’hui. Je promets d’être plus sage. Et je vais tâcher de dormir…

# 5 novembre 1929

NAF 14232 / 228-229

Mardi matin 5 novembre 29[[7]](#footnote-8).

Après une nuit agitée et des sommeils trop coupés, me voilà devant mon café, avec la pipe modératrice, après un tub excellent. Je dois ramener les choses à la vérité. Je crois bien faire en joignant à cette feuille la première, écrite cette nuit ; tu dis, et cela me ravit (c’est ce que tu m’as fait dire par Marcel) que tu veux savoir ce que je fais ; eh bien tu vas connaître les sottes pensées d’une nuit d’automne. J’ai relu trois ou quatre fois ta lettre, et c’est ainsi (plutôt qu’en y rêvant sans lire) que j’ai conquis le sommeil. Tu écris une excellente chose, qui te peint toute, et qui est sans doute le dernier mot de tout cela. « Crois ce que je dis, tout simplement ». C’est certain, je n’ai pas à me demander ce que tu veux dire. Je n’ai qu’à lire ce que tu dis ; et tu dis tout ce que je peux désirer, seulement en un langage aussi peu émouvant que possible ; et en cela tu as tes raisons que je devrais deviner ; car tu ne peux pourtant pas rendre ta vie là-bas impossible à toi-même ; il faut s’arranger, il faut composer, absolument comme il faut se soumettre au climat, aux usages, et enfin vivre. Marcel le dit et il a raison ; il faut d’abord achever ce qu’on a commencé. Et je ne t’ai jamais dit le contraire ; et reconnais que je t’ai aidée souvent, même quand je t’attristais ; car comme tu dis, il y a des tristesses aimées, des tristesses qu’on ne changerait pas pour des joies plates. Hier j’ai dit et nous avons dit de belles choses sur ton caractère. At moi j’ai dit : « Sûre comme l’or », et lui approuvait ; et là sache bien qu’il n’y avait pas l’ombre d’un malentendu entre nous ; car je répète : « Sûre comme l’or », et cela je le sais et je n’ai pas besoin que tu me le dises. Si je n’avais pas su cela absolument est-ce que j’aurais pu revenir aussitôt à toi quand tu pensais que j’allais me détourner pour toujours - et encore cela tu ne l’as pas pensé puisque tu as écrit une seconde lettre avant ma réponse et avant même mon câble. Et même je te dirai une chose, c’est que dans cette lettre (2e), que j’ai gardée, et même si je me souviens bien dans la première, la terrible, que j’ai brûlée il y avait plus de feu (le feu du corps, le vrai) que dans celle d’hier. Mais je suis stupide ; comme si tu devais choisir tes mots ; au contraire, tendre amie, écris-moi au grand galop et n’importe comment. Moi tu peux voir je ne réfléchis guère non plus. Le ton de cette lettre est assez libre ; est-ce trop ? Je comprends à peu près cette restriction inévitable. Au premier moment tu as été affolée à l’idée de recevoir des pages flambantes, tu me comprends. C’était physiquement impossible, et les suites d’un mot trop voyant, trop clair dans toutes les langues, et saisi du coin de l’œil, c’était impossible aussi ; il faut tenir le personnage qu’on a choisi, que peut-être le hasard a choisi. Arrêtons-nous sur ce bord dangereux. Je crois donc que je puis dire beaucoup en un certain langage tortillé, mots peu lisibles, et qui ne sautent pas aux yeux. Et toi écris selon ton cœur. Ce que je voudrais te dire une fois c’est ceci. Tu portes tes regards vers l’avenir, tu le reprends en quelque sorte au point où nous l’avons interrompu ; tu sais que la présence fera le reste. Quoi ? On verra bien. Nous n’avons jamais prémédité, aux permissions de guerre ni en aucune circonstance ; tout fut libre, non forcé ; tout sera libre, non forcé. Je suis d’accord avec toi là-dessus ; seulement j’y compte moins parce que j’ai peine à franchir les années et même les mois ; ici j’ai moins de force que toi peut-être, et avoue que je souffre davantage tout de même ; mais ne disputons pas là-dessus. Toi tu t’arranges du présent tant bien que mal, surtout je crois parce que tu es absolument sûre de moi. Les poèmes ne laissent pas de doute, en aucun genre ; tout y est. J’ose dire le haut le bas et le milieu (tu ris). Mais moi c’est dans le présent que je retombe toujours, et quelquefois très bas ; parce que j’ai eu de fortes raisons de douter de tout ce qui me permettait d’attendre, et que je puis toujours penser sans absurdité qu’Oriane (pour employer la fiction du roman) glisse tout doucement et peut-être sans s’en apercevoir, à la pure amitié. Or là tu me connais ; il ne s’agit pas de mépriser la pure et profonde amitié ; en un sens c’est tout, et le reste (je pense à Oriane) serait méprisable sans cela. Mais le contraire n’est pas moins vrai et je suis bâti ainsi par rapport à Oriane et cela est sans remède que les plus hauts sentiments tout seuls me font comme injure et blessure. Ainsi les poèmes dont tu as les copies, qu’elle les admire plus que tout, cela me va au cœur, et exalte encore un sentient que je croyais impossible à dépasser. Le livre secret est la plus belle chose de ma vie comme Morgat en est le plus beau moment. Mais si Oriane n’éprouvait pas ce même feu qui a fait ces vers, avoue que je serais un singulier personnage, qui ne peut aller avec ma nature ; et Oriane en tout cas m’a tellement nourri de la conviction contraire, elle m’a tellement infusé ce double sang de l’esprit et du corps, si généreusement et follement que ce serait mourir si ce grand courant [devait] cesser de circuler entre nous dans les deux sens. Et dire qu’elle n’est *rien* pour être digne d’en parler, cela c’est faux ; elle est le seul être qui les connaisse et qui en soit digne et qui puisse tout à fait les comprendre. Mais laisse-moi poser ici des questions. Je voudrais savoir combien de feuilles (ici je reviens à toi considérée comme amateur de littérature et de manuscrits rares). Ceux que tu préfères, à un moment ou à un autre. Les vers que tu as retenus (n’oublie pas que tous les brouillons sont détruits ; je n’ai reconstitué que [*fin de ligne illisible*], puisque tu as pu avoir toutes les lettres. Ainsi figure-toi que je ne sais plus rien. Dans l’avenir nous lirons tout cela ensemble

Et l’*e* muet assis sur le bord de la route

ces vers que j’ai lus chez Jeanne l’autre jour, je les avais complètement oubliés. Mais en te demandant de faire revenir certains vers à ma mémoire je te demande encore trop. Marcel m’a bien fait comprendre que tu travailles terriblement. Mais il est pourtant vrai aussi que dès que tu t’animes tu as un génie d’expression, une force admirable (ton écriture animée et redoutée l’annonce). Et donc tu peux faire revivre un poème et même rendre poème pour poème. Mais le demander c’est trop ; ces choses ne viennent point sur commande. Il y a encore les souvenirs, tel souvenir, évoqué par tel poème ; un mot dirait beaucoup. Pardon. Je veux tirer à moi toute ta vie, et c’est bien naturel. Mais tu vis dans les affaires, et quand tu rêves tu n’as pas la plume à la main ; tu es pressée toujours par mille causes, et je le comprends, va, Gabrielle. Et sache bien que jamais je ne te ferai un reproche. Je bavarde. Je te dis mes pensées. Quant aux actions je vais courir à la poste et puis il s’agit de travailler sérieusement pour la conférence de ce soir, car, comme par hasard, je vais chez ton notaire à 5h. Je t’écrirai ensuite où en sont les choses ; mais je ne crois pas qu’il y ait encore de l’argent disponible (à moins de vendre des valeurs). Car 1° la vente des immeubles n’est pas faite ; 2° les deux rentes viagères sont assurées, ce qui immobilise il me semble un assez gros capital de garantie pour chacun des héritiers. Donc tu me vois rue de Rougemont, et puis dînant quelque part par ici, et puis aller parler une heure devant des gens entassés, à 100 et plus pour 60 places, et puis revenant au sommeil nécessaire, et demain classe ; et puis me voilà parti jusqu’à vendredi matin pour une autre existence, que j’ai bien de la peine à maintenir sans orages et qui est un jeu d’hypocrisie fatigant ; je te souhaite de ne jamais connaître ce genre d’épreuve. Mais il le faut. Et vendredi, après t’avoir écrit, c’est Sévigné à préparer pour 5h. Le soir je vois ma sœur. Ainsi la chère solitude de la brasserie m’est encore enlevée ; et lundi aurai-je le courage de voir Marcel ? Cela est occupant ; sans compter que les copies à corriger arrivent en masse. Mais cela remplit le temps du Vésinet. Voici ma vie. Et c’est un bonheur parfait de te la raconter. Je vais être à tes côtés bien près de toi… Je sens ta main sur mon épaule. Et tu ne crois pas que ce léger contact ne fasse pas tourbillonner jusqu’aux fonds les plus secrets. Alors ? Laisse-moi croire… tu me comprends. Tu me comprends et moi aussi je te comprends. Mais j’y ai un petit peu plus de mal. Il faut surmonter tout cela, oui par le feu de la vie. Et je veux revenir aux poèmes, mais il faut m’aider un petit peu… et ne pas oublier DICK.

# 5 novembre 1929

NAF 14232 / 230-231

Mardi soir 5 novembre 1929. Ma si chère enfant Gabrielle ! Bonne fin de journée. Et tu vas voir ce qui me suffit pour être content et bondir à travers Paris comme un gamin. D’abord aujourd’hui jour de notaire et de conférence aux harengs (serrés). J’ai résolu de dîner ici assez tôt et d’avoir ma délicieuse solitude de brasserie, et de t’écrire joyeusement. Mais mieux ! Le notaire a transporté ce soir par virement ta part provisoire d’un peu plus de 20000 fr. (vingt mille) au compte 7730. Tout est donc parfait. Tu me donneras des ordres (!) au sujet de cet argent, car tu n’en laisseras pas tant en sommeil. Et là-dessus, bondissant par-dessus les obstacles (autos qui font la chenille) je vais au Commercial et je passe un câble d’affaires un peu plus qu’amical ; câble pour demain ; pas cher. Je retiens le procédé. Si tu ne comprends pas mon âme, cette fois, c’est que tu es bouchée à l’émeri, et tu ne l’es pas ! Au fait, c’est plutôt moi ordinairement qui suis bête. Mais tu vois, la moindre chose… Aussitôt je suis comme tu ne peux pas espérer, et comme tu souhaites. La vie est belle, et je suis content d’exister. Naturellement j’ai dans ma poche un papier fort détaillé de la première leçon, de façon à éviter les rêveries et distractions qui sont toujours prêtes à sortir. Je suppose que tu ris (en pensant au sermon de Fabrice, où ne sera pas, hélas, Clélia) en imaginant quelque intermède sentimental et poétique sur le bonheur d’aimer. Tu me vois donc en disposition de poésie ; mais le temps me manque ; je m’en tiens à la prose. Mais sois tranquille, la poésie n’a pas dit son dernier mot. Il faut que le *Livre* soit assez raisonnablement gros. Et jamais personne ne le lira que toi. Çà se compte en un siècle, ces choses-là. Et je te défends de dire que tu es un rien. Je te connais (qui te connaîtrait, si ce n’est le Dick) et je m’y connais. Tu peux être fière et heureuse et tu l’es. Sûrement le câble va te surprendre et te ravir. Maintenant reconnaissons une chose ; nous sommes l’un et l’autre étrangement semblables par le redoutable et brusque élan, et par une faiblesse un peu fille (ce langage est assez fermé) et l’expression, si tu veux bien réfléchir seulement à une certaine correspondance de guerre, est un peu faible. Et comme tu as eu besoin d’indulgence dans ton cœur équitable, moi aussi il faut que j’en trouve provision quoi qu’il puisse arriver. Cela c’est au-dessus de tout, et nul que nous ne peut le comprendre. C’est un autre livre secret. Et je m’étonne que tu aies pu avoir un doute ; moi je n’en ai jamais eu.

Et non je ne crois pas du tout que ton départ à travers l’Océan fut une manière de casser nos liens d’affection ; tout prouve le contraire. Mais maintenant tu dois te jurer à toi-même que rien au monde ne les cassera. Tant que nous ne serons pas bien clairement installés là (il suffit d’un petit mot à peine lisible, que sais-je ?) il n’y aura point de sérénité pour nous. Nous avons dit des choses très touchantes avec Marcel sur l’alliance des orphelins, dont j’ai toujours fait partie (moi, Renée, Marcel et le charmant petit objet doré et argenté) depuis le jour où j’ai fait signe à un petit lycéen qui jouait dans la cour du lycée de Lorient. Et naturellement tout ce qui plaît est permis (non pas recommandé ; on ne va pas jusque-là). Eh bien ces serments non formulés ont été tenus (j’ai pensé réellement à notre Renée ces temps-ci) et c’est tout de même plus beau que n’importe quel poème. Pourquoi cette tristesse d’hier. Peut-être parce que Marcel a exagéré mon bonheur, sans savoir… Mais tout compte fait il avait encore raison. Tant de souvenirs ! Et je t’assure que ce qu’il a vu à Korn ar Hoat il l’a compris ; il m’a dit : tu n’auras jamais à te plaindre puisque tu as vu la lumière. Et la nuit, disait-il vient toujours après la lumière, c’est la loi d’équilibre et tout se paie. Il s’est montré vraiment gracieux et grand cœur, et t’aimant comme peut-être tu sais. Mais là-dessus il y a quelqu’un qui ne craint pas la concurrence, et cela aussi il le sait. Donc songe quand tu fais ton petit marché 5h chez toi 10h ici (soir) que je te vois, que je te suis, que j’admire le mouvement etc., que cela me rappelle tant de choses et notamment trois étages à mes yeux illustres ! Pense cela ; et tu te sentiras heureuse en toi-même et entourée de mille pensées, fort agréable vêtement. Vais-je trop loin ? Mais non ; tout cela est charabia, comme les poèmes (avec moins de tenue). Tu auras donc deux bons moments ces temps-ci, le câble, et cette lettre. Et n’oublie pas les courriers, s’il te plaît. Je suis joyeux à la pensée que tu veux savoir tout ce que je fais ; et avoue que jusqu’ici je t’ai bien renseignée ; même dans les temps un peu noirs du Pouldu, tu as pu me suivre sur la dune, dans la grotte, enfin partout où j’écrivais sur ma boîte à couleurs, assis sur mon pliant ; la pochade était faite un peu plus vite. Et quelle vie ! Tu avoueras que l’ennui n’y est toujours pas. Et, pour les mauvais moments, souffrir par ce qu’on aime est encore bien doux ; je commence à comprendre tout, et toit toute et la divine beauté des sentiments infinis. Toute cette nuit j’ai lu *Béatrix*; cela fait mal et bien, comme toi, comme moi, comme nos secrètes pensées que nul ne saura. Oui je te mets très haut et j’ai raison. Sois heureuse et souris-moi. Dis-moi tout par ton regard, comme ici même, tant de fois, et il n’est pas besoin de paroles ! Je te crois tout simplement ; je suis à toi tout simplement. Et tu n’y peux rien. Et cela va ! Tu m’avais tout de même assez bien deviné ; c’est redoutable, ce n’est pas petit. Je suis obligé de me hâter à cause des harengs ! Mais à quel point la maison du *Commercial* me plaît tu ne peux pas le savoir. Voilà de quoi nous rejoindre dans les saisons de tempête. Les grands cœurs en ont toujours et ici je n’ajoute rien. Ton Dick et ton ALAIN.

# 8 novembre 1929

NAF 14232 / 232-233

Vendredi 8 novembre 1929 – Le Vésinet. Matin.

Si chère ! J’écris pour le courrier de demain. Je viens de te copier une pièce assez imparfaite, mais qui me dit beaucoup. C’est pour garder la tradition des manuscrits plus que rares. Car je fais tout au galop maintenant comme toi. Montagne de copies, et les Commentaires à finir. Et mes lettres à toi passent avant tout. Marcel m’a apporté un grand bonheur, et qui s’agrandit à mesure que j’y pense, quand il m’a dit de ta part de bien te raconter tout ce que je fais. C’est donc que tu reprends possession de moi. Ces petites choses (comme le briquet, comme le phono surtout, lui, dans le moment le plus tragique), ces petites choses sont immenses ; ce sont celles qui ne trompent point. Donc tu me vois ici au coin d’un poêle à bois (je pense que tu auras très froid) devant ma fenêtre, regardant non sans mélancolie cet automne encore vert (retour sur moi-même). Mais la mélancolie est douce après les grandes douleurs. Et il est doux de raconter, ce qui est t’obéir !

Pour le Commentaire, il y aura du retard. Paul Valéry doit écrire une préface. Je suis allé le réveiller un peu samedi, et qu’ai-je trouvé ? Un homme défait et tremblant. Sa femme venait de subir une *très grave* opération. Enfin je suis arrivé à le distraire un tout petit peu à force de brillant et d’invention. J’ai vu le manuscrit de *La Jeune Parque*, précieux document, qui même m’aidera dans le métier de poète où je suis bien neuf. Mais poète pour une seule ! Je ne pense pas que le plus grand des arts puisse donner des joies plus profondes (à l’un comme à l’autre). Et çà j’ose dire que c’est une trouvaille de génie, et l’excuse suffisante de toute ma vie, si étrangement dépensée. Mais je n’insiste pas là-dessus ; cela tu le sais, et même tu me l’as révélé. Tu seras toi aussi une artiste inconnue. Mais être connu c’est le dehors, c’est méprisable. Mesure ces sentiments, si tu l’oses !

Je reviens à P.V. je lui ai presque dicté la préface, mais il ne m’entendait point. « On pense à se tuer », dit-il ; mais je lui réponds : « Tu ne tueras point ». « Il est vrai, dit-il, que je suis compris aussi dans la règle. » L’entretien comme tu vois était fougueux et comme sauvage. C’est que je lui avais dit d’abord : « Je suis défait moi aussi » sans insister ; mais cet œil rassemble les signes et devine tout. Nous étions donc comme deux condamnés qui jouent à s’oublier. Son sort est peut-être le pire. Quoique j’aie vu par l’expérience que la plus tragique inquiétude peut glisser sur une autre peine, plus intérieure. Mais a-t-il comme j’ai une autre vie, secrète et toute puissante ? Il se peut. Je n’en jurerais pas. Et voilà le premier récit.

L’autre est la conférence de mardi, qui fut amusante. Imagine 500 personnes (il y en eut autant qui s’en retournèrent), empilées autour d’une salle (et dedans) qui peut contenir cent personnes serrées à étouffer. Une femme s’est trouvée mal. Des gens dans le vestibule, dans les portes, aux fenêtres. Enfin j’ai vu Maurois ; il avait su se faire une place tout près. Hors lui, je n’ai rien vu. Je me suis glissé dans cette foule, plus indifférent réellement que je n’ai jamais été, et même jusqu’à une sorte d’impertinence tranquille. C’est que tout cela m’était plus étranger qu’une foule qui attend le tramway. Clélia n’y était pas. J’ai donc fait mon métier comme je l’entends (tu sais), c’est-à-dire cassant exprès mes phrases, et refusant l’éloquence. Je conviens que c’était puissamment intéressant ; mais quelque observateur a pu mesurer avec stupeur ce détachement de moine, et une simplicité encore bien au-dessus de ce que je sais faire. Et remarque que ce n’est pas du tout d’un homme qui s’ennuie, d’un homme vide ; au contraire d’un homme qui s’intéresse à une seule chose, et par ce chemin à toutes choses, mais d’une certaine manière, inexplicable. Et je répète avec toi : Comprenne qui pourra. Naturellement un effrayant silence, et moi j’y ai jeté des pensées encore plus obscures, mais très assurées. Voilà comment la vie secrète commande toutes les actions. Le plus clair profit à mes yeux, c’est que Maurois, en dehors de ces mardis, m’a demandé une soirée ; ce sera quelque vendredi (parce que le vendredi je ne puis pas écrire le soir pour le courrier du lendemain). Cela me fait penser que lundi c’est congé je crois (et je crains). Fête de l’Armistice. Je suis poursuivi par ces congés ; ce sont mes poignards ; ce sont mes malheurs ; et je les comprends encore bien mieux maintenant. Comment n’ai-je pas su que c’était bien plus qu’humeur et bouderie ? À la grande douleur je ne pensais même point tant je trouvais insignifiantes et extérieures les occupations qui me retenaient si étroitement. On a de ces illusions. Peut-être les connais-tu maintenant. Car on ne peut pas tout à fait juger des souffrances de l’autre. Par sympathie forte, oui, quand il se plaint. Autrement on se dit (c’est textuel) : j’espère qu’il n’aura pas trop de peine ; je le voudrais bien. Mais tu comprends cela ; tu sais être juste. Remarque que je ne crois pas du tout que celui qui fait souffrir en souffre moins, dès qu’il *voit* la souffrance ; bien au contraire. Et il m’arrive de penser que tu as une lourde charge. Heureusement nous sommes solides et élastiques l’un et l’autre. Marcel m’a dit que tu avais bonne mine ; il ne t’écrira peut-être pas la même chose de moi ; mais c’était l’effet de ce mauvais passage. Ordinairement on reconnaît que je n’ai pas l’air fatigué. Et cela m’aide à jouer mon pénible rôle. Mais laissons ces choses tristes. Je voulais raconter, et je retombe dans l’élégie. Vois donc ce que je fais aujourd’hui. Ma lettre finie, je m’habille au galop, je prends le train, le lis *Excelsior* en cherchant quelque coupure à garder pour toi. À la gare Saint-Lazare, je m’écarte du côté des grands trains, où sont les affiches des paquebots ; j’y rêve un moment ; je mets ma lettre à la poste, et je ressens ce vif plaisir : le paquebot ira, arrivera ; elle trouvera cette lettre, elle la lira. (Marcel dit : il y a une chose en tout cas qu’elle lit bien : tes lettres !). Toutes mes pensées passeront en elles ; tout sera deviné et médité. Cela est doux et profond plus que je ne peux dire. Il me semble que j’ai tes yeux et que je suis la forme des lettres. Sorte de caresse ; Mais tu vois je n’en sors plus. L’amitié déraisonne. Mais tu sais pourquoi. Les grandes peines que je confie quelquefois à mon unique confidente sont toujours par-dessous. Tua s le génie féminin ; tu peux me comprendre.

Et voilà ! Quelquefois je rêve à l’avenir. C’est vague, ou très précis – trop précis quelquefois. Je cherche à imaginer un petit changement d’aspect, quelque chose de plus brillant, dans le costume, dans la façon d’être ; et cela ne me déplaît pas ! Je retrouve si bien ce que je cherche. Mais dans ces rêveries je suis comme je fus toujours, et tu me connais assez pour le croire. Je ne fais rien et même je ne pense rien qui ne réponde aux signes ; je refais toujours libre celle que j’imagine ; libre comme au premier jour ; et suivant sa propre inspiration, disons même son propre caprice. Car je suis ainsi devant ma plus chère, et tu dois m’en croire (je dis même dans ta proximité la plus étroite – Frère et sœur, je disais). Cela m’est naturel, je ne m’en vante pas ; cela passerait pour froideur peut-être, ou pour une sorte de fatuité. Mais à toi il n’est pas besoin d’expliquer ton ami de tant d’années. Je suis ainsi (et je connais quelqu’un qui me ressemble) parce que je ne veux avoir aucun genre d’esclave. Je n’aime pas l’esclave ; je n’aime que la libre puissance ; et si elle me bouscule je l’aime encore ; j’aime ce qui veut, ce qui ose, ce qui se reprend – Autrement on ne peut pas se donner. Cela je l’ai prouvé tant de fois et j’espère le prouver encore. En amitié comme en amour. Je me souviens d’une course délicieuse et folle à la poursuite du plus grand bonheur (et je n’y fus pas trompé ; chaque tour de roue du train était un bonheur. Dans les rues de la petite ville dans l’auto ce fut du délire. Eh bien ! Il ne s’y mêlait aucun projet de *corps*. Pas même l’idée. Au déjeuner, et même au café, où je reçus des preuves merveilleuses de l’unisson, pas la moindre idée. Et lorsqu’on me dit (c’est Oriane, tu penses bien) : « Tu verras comme nous serons bien là-haut ! », pas la moindre idée, mais une joie divine et suffisante. D’où je veux conclure : Si je revois Oriane, tout sera selon elle, selon son désir présent et son humeur. Et je t’en dis autant : l’amitié sera exactement comme il te plaira. Là-dessus tu es libre et le monde t’appartient. Mes rêveries ne peuvent contrarier les tiennes, et tu n’as même pas besoin de prévoir. Pourquoi ? Nous ne l’avons jamais fait. Le premier mouvement d’absolue confiance (deux êtres désormais unis) était imprévu et imprévisible. Que ce soit toujours ainsi ; ou en tout cas que ce soit ainsi pour moi. Il appartient à la prompte et sûre sagesse d’une Oriane de tout préparer sans jurer jamais de rien (je te vois sourire. Est-ce que je me trompe ?). Je e fais ainsi mille questions auxquelles tu ne répondras pas, si ce n’est en toi-même. Et je me suis bien fourré dans la tête que tu n’as pas le temps, que ton travail est terriblement occupant, et qu’il faut des instants de pure détente. Pour moi, à part l’exception de lundi, je dors bien, et je n’ai plus beaucoup de superstition des *heures* funestes. – Chaque genre de poème n’a qu’un temps. Et pourquoi ? La vraie raison c’est le respect et même l’amour d’une liberté à laquelle au fond je me sacrifie tout – Non pas sans fautes ni sans douleur. Mais il faut y arriver. Autrement qu’est-ce que ce serait qu’aimer ? Une tyrannie abominable. Oui on arriverait par ce chemin à la doctrine des Turcs ; je t’enferme et je suis tranquille. Mais qu’on puisse être heureux par ce moyen-là je sais que c’est impossible. Car alors le secret de l’autre vous est impénétrable ; ce qu’on prend par force (si peu de force qu’on y mette) on ne l’a point. L’autre voie est douloureuse, je ne le sais que trop. Mais quand j’écrivais à Marcel (courte lettre pour m’excuser et le remercier) : « Vivent les cœurs fidèles ! », je l’entendais à ma manière, qui ne veut pas dire les cœurs esclaves ; et par ce côté tout peut être pardonné et même, en un certain sens, aimé. Mais comme tu dis, ce n’est pas en un jour… J’ai déjà appris pas mal et je n’en suis pas pire ! Heureux que tu me connaisses enfin, et sans erreur possible, comme je suis ; car aux temps passés je ne me montrais pas plus que toi, et ce n’était peut-être pas assez. Les âmes fières ne sont rompues et ouvertes que par des coups de foudre. Et tout de même, assez de foudre comme cela. Mais toujours comme tu voudras ! Cela c’était juré depuis le commencement, et peut-être puis-je me vanter ici de t’égaler, pour le moins !.. Mais une querelle là-dessus est impossible, si ce n’est en toi silencieuse, et en moi silencieux. Il y a tant de choses qui ne seront jamais dites, ni même pensées. Et comme tu dis il y a des choses auxquelles les mots manquent. Sans compter les mots défendus ; et c’est peut-être très sage. Car où serait la limite ? Et n’est-ce pas se déchirer à plaisir. Devine donc tout ce qu’expriment ces derniers griffonnages. Rien n’est changé. Plus fort que tout. Plus fort par la privation et par la défense !!!! Ton DICK.

Je redis : 20000 fr. et un peu plus sont au compte. Nous avons le temps d’y penser. Je t’ai câblé pour que tu n’envoies pas d’argent… mais surtout pour le plaisir… N’oublie pas les courriers !

# 12 novembre 1929

NAF 14232 / 234-235

Mardi matin. Le Vésinet. 12 novembre 1929.

Ma chère Gabrielle, unique amie, je commence d’abord par les choses extérieures. Tu as bien compris pourquoi je t’ai câblé au sujet de cette partie d’héritage qui tombait si bien. Mais je dois avouer que j’ai saisi avec bonheur cette occasion. Et je pense avec joie à ce mardi dernier où j’avais des ailes. Il est sûr que la perfection serait d’aimer pour l’autre, non pour soi, et enfin de se réjouir de ce qui lui arrive d’heureux. Or il est trop vrai que j’ai pensé souvent à moi ; et comment autrement ? Mais enfin ce jour-là, simplement parce qu’il t’arrivait quelque chose d’heureux, une toute petite chose, mais enfin qui t’enlève un petit grain de souci, je me suis trouvé transporté au ciel de l’amitié, ce qui me fait voir que je ne suis pas absolument le Pirate, ou bien alors un pirate converti. Telle est la couleur de mes pensées et encore plus depuis que j’ai reçu ta lettre au crayon. Je t’ai écrit auparavant, et en quittant Marcel des choses plus que mélancoliques et bien ridicules. Il faut croire qu’il y a des situations plus fortes que tout, à quoi répond il est vrai un sentiment invincible à tout. Et sûrement cette lettre va encore te jeter dans le noir ; et le câble n’aura pas suffi à dissiper d’avance cette impression. Nous l’avions bien prévu ; c’est le pire de la situation que cette distance et difficulté de communiquer. Un mot improvisé ou bien obscur, voyage pendant quinze jours et arrive tout seul et sans défense ; on le médite, on l’interroge, et que n’arrive-t-on à inventer. Comme je fais sur tes lettres ; car la pensée que tu avais en les écrivant, et qui te rend assurée de toi, je la devine bien, mais elle reste incertaine, absolument comme toi qui sur *Le poème oublié* qui n’était qu’une grosse ironie (il est évident que je pensais le contraire) as fabriqué de sombres pensées. J’ai remarqué que ce qui te touche le plus vivement c’est une supposition quelconque signifiant séparation de cœur, oubli, effacement, et j’avoue que tes sursauts alors me sont bien doux ; c’est peut-être cela qui m’a le mieux assuré. Et toutes ces nuances de sentiment seraient charmantes en conversation ; le cœur se livre alors et se délivre. Mais par l’intermédiaire de paquebots et trains ou même d’avions (comme ta lettre au crayon !) c’est souvent douloureux, et nous ne sommes pas bâtis, ni l’un ni l’autre, pour supporter cela facilement. Trop d’imagination.

Je reviens à cette lettre au crayon. C’est la première fois depuis les temps brouillés que je te retrouve naturelle et abandonnée à tes sentiments envers ton ami. Le crayon vole plus vite que la plume peut-être ; les mots ne sont point pesés. Et il en résulte que je tire de là presque une heureuse allégresse. Il y a toujours un fond d’anxiété, naturellement, et le sentiment de l’absence, de l’énorme distance, de l’avenir sur quoi on ne peut pas grand-chose, des grandes forces qui nous conduisent (sans pouvoir nous changer). Mais enfin je reviens à peu près, sauf de courts instants, à l’état de mélancolie affectueuse où j’étais aux environs de juin. Car, mets-toi bien cela dans la tête, j’aime toi libre, et jamais je ne te jugerai, ni ne t’épierai, ni n’essaierai de deviner tes moins démarches. À Paris c’était de même ; et tu sais que je suis ainsi par nature ; ce n’est pas indifférence (tu le sais bien !!) ; c’est plutôt un respect naturel des droits (j’ai çà dans le sang). Cela n’empêche pas les orages, mais cela les calme aussi et les adoucit. Et puis enfin il y a des choses qu’on sait et qu’on ne croit pas ; on n’aime pas les croire, on ne s’applique pas à les croire. Et n’en est-il pas de même aussi de tant de choses que je fais, et auxquelles je ne veux pas attacher d’importance. Et je crois que tu arriveras à me comprendre. Bref ce qui m’émeut c’est ce qui touche les sentiments, par exemple une privation ou diminution des paroles douces et consolantes (et c’est bien peu dire). C’est cela qui fait catastrophe. Le sentiment retrouvé, toi retrouvée, qu’importe le reste. Et dans cette lettre au crayon je t’ai vue et je te vois libre, tranquille et sûre comme l’or (comme nous disions avec Marcel). Alors tout me devient facile (relativement). Je renais. Mes joues se remplissent ; je dirais presque que mes cheveux noircissent ! Dis-moi bien aussi si le câble ne t’a pas gênée ; je dis mal, mais tu me comprends. Puis-je écrire plusieurs lettres par courrier ? Puis-je câbler sous un prétexte et même sans prétexte ? Je sens que oui. Je sens que toute cette existence occupée ne t’a pas submergée. Marcel m’a confirmé dans cette opinion, et je crois même que tu as tenu à lui donner une impression bien nette, et qui n’était pas pour me déplaire. Comment et pourquoi j’ai chaviré d’abord, je sais que tu le comprends (non sans peine peut-être). Et quand je vois que tu as peine à le comprendre, cela même m’est doux ; car si tu me trouves quelquefois stupide avec ce que tu nommes mes folles idées, cela prouve qu’en toi le témoignage est clair. Et moi-même je commence à voir clair et à bien comprendre mon talisman : « Ne sois pas malheureux ; crois ce que je te dis tout simplement ». Je souhaite et je veux qu’après une période inquiète et troublée il arrive pour toi (et pour moi) un temps (maintenant et dans la suite) de certitude tranquille et de noble indifférence pour les choses du monde et de la nature extérieure ; événements, surprises, et choses de ce genre. Quand tu auras bien formé l’idée d’un Alain inébranlable et le même, qui te comprend toute (et d’après lui-même et sa longue expérience, que ne comprendrait-il pas ?), qui ne te jugera jamais, qui n’aura jamais à pardonner ni à soupçonner ni à épier, qui prendra ton regard comme il est, et tes caprices comme des jeux de lumière, et qui est assuré en cela de ne point te tromper, qui te veut heureuse et contente, qui pour cela veut même les petites conditions et les sacrifices par exemple que tu dois faire à ton métier et à l’avenir de la châtelaine de Morgat, enfin qui est toi, qui est dans ta place, et réellement qui (hors de courts mouvements d’humeur) n’a rien de petit et ne suppose en toi rien de petit, quand tu penseras bien cela, et les souvenirs d’après cela, et l’avenir quel qu’il puisse être d’après cela, je pense que tu n’auras à envier personne toi non plus et que dans le fond de ta pensée même tes mélancolies auront une teinte de grand bonheur. Et c’est de cela surtout que tu devrais m’entretenir. Car qu’est-ce que le reste ? Et qu’est-ce qui nous garantit contre un renfoncement de Pulmann, de paquebot ou de taxi. On ne peut pas promettre de ne pas recevoir d’atouts ou de bosses. Au reste de tout cela les poèmes (autant qu’ils te sont destinés et cela tu le sais) sont des preuves plus grandes que tout (même pour moi !). Et cela tu le sais bien. Je te vois relisant ton livre secret. Mais quel malheur que je sache si peu l’anglais ! Il est vrai que je n’arriverai jamais à faire des poèmes en anglais. Mais je rêve au moins d’ne lire (à coups de traduction et de dictionnaire). Et le tango ? Où le prendrais-je ? Ces deux jours de congé ont été employés à la correction des copies (coupée de promenades rêveuses et *poétiques* dans le jardinet) (Hier les émondeurs sont venus. Il était temps). Aujourd’hui je suis libre comme l’air. Je me hâte ce matin à cause du courrier ; mais ce soir à la Brasserie je t’écrirai encore et je serai avec toi, ne pensant pas plus à cette conférence qu’à un cours ordinaire (une heure de griffonnage). Et entre temps musique. Puisque tu veux savoir ce que je fais imagine-moi devant la fugue VI en ré mineur (celle que tu travaillais avec Bron), imitant tes flexibles mouvements (et faisant le trille mieux que toi) afin d’arriver à *lier* (mais je n’y arrive guère). Tu ris, et j’aime. Mais tu n’as pas le temps. Ce que tu dis de Kreisler me ravit ; je crois entendre le concerto. Je me le chante et je me souviens de tout, et non pas seulement du cigare. Mais je t’entends, comme je t’entends très bien quand tu me cites *Silence* car il s’y trouve des choses… Mais je ne voudrais pourtant pas te jeter dans des pensées peu supportables à cette distance. Je garde un certain nombre d’esquisses trop brutales. Je t’en envoie une en teintes grises, mais qui est voisine aussi de platitude. Avoue que tout cet échange par-dessus l’Atlantique est plein de difficulté. Si tu me trouves plat, secoue-moi ! Mais il faut être sage et finir ; cela m’est toujours pénible. Je vais te dire une chose ridicule, je voudrais t’écrire tout le temps. Tu vois d’après cela quel prix a notre amitié pour ton vieux camarade Alain surnommé aussi Dick. Et quand je te parle de mon âge, sache bien comprendre, car je n’y pense pas tant, et je sais que tu n’y penses nullement. Enfin il faut pardonner au poète, qui grossit tout ! (pour le pardon je suis bien tranquille). Il n’y a plus de blanc. Je voudrais que tu sois heureuse autant qu’il se peut et confiante absolument, comme maintenant je serai. Je te quitte bien affectueusement (le café à Morgat ! Cela suffit). Ton ALAIN.

# 15-16 novembre 1929

NAF 14232 / 236-239

Vendredi soir 15 novembre 1929. À la Brasserie.

Quelle chance, je retrouve ma soirée solitaire en ta compagnie. Tu rirais bien si tu me voyais sauter dans un taxi et arriver ici comme au feu ; autrefois je me donnais le bonheur d’attendre ; maintenant l’attente est plus longue, et voilà ! On devait en arriver là, et c’est merveille d’avoir sauvé tan de beaux jours, dans des conditions impossibles ! Il te fallait une indulgence au-dessus des forces ordinaires ; je parle des absences, et même l’amitié ne pouvait supporter toujours cela ; aussi je jouissais de mon bon temps sans penser à l’avenir, et à chaque nouvelle rencontre, j’en jouissais comme pendant la guerre je jouissais des permissions. Çà ne durera pas toujours, me disais-je, mais il n’y faut pas penser. Méthode absurde. Mais que pouvais-je faire d’autre ? J’ai exagéré un peu ; mais souviens-toi, quand il y eut cette maladie et cet accident d’acide phénique, j’étais bien près de toi, la rue seule nous séparait, et pourtant bien loin ; et les fortes raisons n’effacent pas le mal de l’absence. Tu fus bien près alors de tout casser. Je comprends mieux tout çà maintenant, parce que j’éprouve à mon tour, et aussi parce que j’y réfléchis, ce qu’en ce temps-là je ne voulais pas faire ; et cette forte tête (la mienne) sait très bien ne pas penser à une chose qui déplaît. E le sais encore, et heureusement pour moi (c’est une autre histoire). Mais en ce qui concerne ce départ et cette longue absence, si longue, je ne me défends pas d’y penser et de penser à toi ; c’est même (j’excepte Oriane et tu ne m’en voudras pas) mon seul plaisir. Au reste tu l’as voulu et tu le veux. Il suffit. Tu as multiplié les liens, et rien ne m’a été plus doux (quoique bien triste) d’aller chez le notaire, chez Jeanne, à la Société Générale, faisant un peu la mouche du coche ; mais enfin je suis heureux alors parce que je suis une chose à toi, et par ton ordre. Et Dieu sait si je saute sur l’occasion de câbler ; mais il faut se modérer. Conviens que je suis dans une situation aussi pénible qu’on voudra ; mais il est vrai aussi que c’était la tienne quand je partais (comme un chien qu’on fouette) pour la mer, coupant les communications ; on n'est pas insensé à ce point-là. Mais voilà. C’est comme quand tu laisses passer un courrier. Même maintenant, après six mois (et quels mois !), tu te pardonnes aisément en sentant ton affection vive ; tu te dis que je serais fou si je ne croyais pas ce que tu me dis. Tu ne te rends pas compte que quand le temps coule, les paroles écrites vieillissent et perdent beaucoup de leur force persuasive (d’autant que tu les réduis au minimum, qui d’ailleurs suffit. Car ta parole c’est de l’or ; je ne varierai point là-dessus, et je crois exactement ce que tu dis). Eh bien ! Je raisonnais de même. Et je me disais : si elle savait ce que je pense… Raisonnement faible ; car jamais l’amitié ne s’exprime assez dans l’absence. Bref j’ai fait tout pour attirer le malheur (le mot est un peu gros ; mais tu sais comment ton départ s’est ajouté à celui d’Oriane ; et puis enfin j’étais (et je suis) comme un grand frère à toi, et qui n’avait que toi. Je reviens à mon idée ; on est très malheureux quand on a la force de décider, et qu’on n’a pas celle de supporter (je connais une personne qui peut en dire à peu près autant, n’est-ce pas, Gabrielle, mon Unique amie ?). J’imite ici le style des *Mémoires* du Cardinal de Retz, que je relis en ce moment ; c’est une belle chose où je voudrais que tu mettes le nez, si le père Éternel (comme dit le peintre Roussel) me prête suffisante vie. Enfin ! Il faut se prendre comme on est ; et le vin (amer !) étant tiré, il faut le boire. Je ne manque pas de courage, mais la sensibilité est terrible, et d’ailleurs, comme elle ne m’use point (je travaille, je mange, je dors comme un cheval de tombereau), cela promet encore des plaisirs. Je ne me moque point ; il y a certainement du bonheur (mélancolique) à des tristesses que l’on ne voudrait pas (pour tout l’or du monde !) ne pas avoir.

Tout l’or du monde ! Çà me rappelle la conférence publique (200 fr. !). Il est vrai que *L’Art Vivant* me paiera 300 chacune de ces conférences, mais il faudra rédiger ; et cela me dégoûte, c’est autant de pris sur les chers poèmes, enfants de mon cœur, auprès desquels rien n’existe. Mais cela je le garde pour après le repas. Je t’écris maintenant en buvant le Porto (tout le verre !). Ensuite je vais dîner en lisant *L’Intran*, et alors je t’écrirai sur Oriane, car je sens que je ne puis me priver de ces conférences. Mais nous en sommes à la conférence de mardi dernier. Figure-toi un peu une salle à colonnes rondes, style moderne, très beau. Une toute petite chaise, et 300 personnes à ce point tassées que je ne pouvais pas lancer ma main en avant (tu connais ce geste) sans risquer d’écorner quelque nez. Sans compter les gens qui s’en retournent. C’est tout à fait Fabrice prêchant. Les femmes riboulent des yeux, et moi je m’ennuie, et je m’applique à être bien ennuyeux ; mais çà ne leur fait rien. Dans le fait, le sujet finira par m’intéresser. Naturellement le fidèle Maurois. Il dînera ici avec moi vendredi prochain ; avec lui c’est sans inconvénient ; ce ne sont pas des lieux qu’il puisse fréquenter, et d’ailleurs je lui ai dit : « C’est un asile. N’en parlez pas ». Mais pourquoi cela ? Parce que j’ai envie de lui parler de *Climats* et de cette terrible Claude… Mais as-tu lu cela. J’aimerais. Naturellement ce n’est pas mon histoire, il s’en faut de beaucoup ; mais c’est une variante de l’éternelle histoire. Tiens aujourd’hui je lisais de Balzac les *Mémoires de deux jeunes mariées* et je pleurais comme un veau. On trouve partout des rapports à soi ; et j’ajoute que les grands sentiments me sont maintenant plus proches. J’ai été à une rude école ; et tout compte fait je vaux mieux. C’est toujours çà. Enfin, pour revenir à Maurois, j’ai une sympathie nouvelle pour lui ; je ne crois pas qu’il soit heureux ; et je voudrais aussi lui donner un peu plus de confiance en lui-même. Il est si naturellement tendre ; et moi, sans en avoir autant l’air… Mais cela tu le sais ; tu ne peux pas en douter. C’est même le grand événement de ta vie (j’exagère), cela. L’absence a du moins çà de bon, c’est qu’on apprend à se connaître. Maintenant je vais manger le *mutton chop* recommandé par le patron. Que cuisines-tu ? Des œufs au jambon ? Des pommes sautées ? Des bananes flambées ? Je m’intéresse tant à ton petit matériel ! Et je n’en peux pas savoir grand-chose. Mais en cela, Marcel m’a été très bon. À tout alors Unique fille d’adoption ! Ton ALAIN.

Après le dîner – Mon Unique j’ai mangé une poire énorme, qui aurait suffi largement pour nous trois (Marcel et toi !). C’est honteux. Et pendant ce temps-là tu manges des navets crus que tu appelles des fruits ! Tu sais qu’il fait froid ici ; et comme vous avez toujours là-bas la vague de froid avant nous, je pense que tu vas grelotter (comme le chien !) et qu’il te faudra des fourrures somptueuses.

Ce soir, j’ai été très sage. J’avais calculé que l’*Île de France* annoncée pour hier jeudi, m’apportait une lettre écrite par toi l’autre dimanche ; Je n’ai rien trouvé ce matin ; et ce soir je suis venu ici à 7h au lieu d’attendre le courrier de 7h ½. Tout vaut mieux que l’attente de minute en minute. Et il faut dire aussi que j’ai eu ton câble, si parfait pour mon cœur, et qui n’est pas encore bien vieux. Ici, dans *L’Intran*, je vois que Mme Curie est arrivée à 11h ! Donc je ne puis pas avoir de lettre avant ce soir au plus tôt. Du reste j’en ai eu souvent le vendredi soir. Ta première écrite sur le *De Grasse* et qui m’a fait pleurer pour 6 mois en une demi-heure arriva un vendredi soir ; j’avais pleuré pour cette peine-là ! Et pour d’autres tellement pires, non ! Mais enfin je ne suis pas mort. C’est déjà très beau.

Tu vois je glisse à l’histoire d’Oriane. Et permets-moi d’en parler un petit peu. Je n’ai que toi d’*Ami*, c’est-à-dire devant qui je ne joue pas la comédie. Tu sais bien que mes vers presque tous sont adressés à elle. Et si je ne t’ai pas écrit ce matin au Vésinet c’est que j’étais disposé à écrire des vers. Seulement cela va lentement, parce que j’évite les choses violentes et émouvantes ; je voudrais travailler dans les teintes douces, et cela me va comme… enfin cela ne m’est pas naturel ; tu connais cette nature explosive et qui blesse en caressant. Plains la pauvre Oriane. Tu as reçu *Le Pirate* (j’espérais à moitié qu’il serait perdu). C’est vraiment trop ! Mais elle m’a pardonné. Ce fut le plus terrible temps ; je me revois à Paissy, au milieu d’un petit bois, près d’une source, adossé à un talus, et contemplant le désespoir… J’ai écrit alors ce que je pensais ; et autant que je m’en souviens c’était beau ; mais c’était à peine supportable ; et puisque tu as été émue en lisant cela, que veux-tu que fasse Oriane. Victime aussi, elle, en tout cela. C’est comme à la guerre ; çà tombe partout. Je regrette quelquefois de n’avoir pas été une brute orgueilleuse tout simplement. C’était le silence, et au moins elle avait la paix. Mais cela ne pouvait tourner ainsi, car les êtres peuvent improviser et agir, mais eux-mêmes ne se peuvent point changer. Ainsi cette pauvre Oriane est bien déchirée ; je ne vais pas jusqu’à deviner tout, et du reste je me l’interdis ; mais je la vois en proie à des sentiments qu’elle n’approuve point, et de tous les côtés dans la contradiction, excepté avec moi, et j’en suis assez fier ; car moi l’on ne m’a point *trompé*. Seulement alors comprends qu’en présence de ce tendre et noble cœur, que je connais si bien, j’ai honte de cette violence poétique, qui appuie sur des points douloureux ; je voudrais revenir aux doux souvenirs, et j’y parviens quelquefois, mais malgré tout l’allusion revient, et je fais pleurer ces beaux yeux, qui sont je crois la seule chose qui m’intéresse au monde. C’est pourquoi je travaille dans le genre doux qui n’est point fait pour moi, quoique je sente une tendresse sans limites. Je lui ai déjà pardonné beaucoup, mais elle devrait savoir que tout est pardonné d’avance et du fond du cœur depuis les premiers temps que je l’ai connue. Et une chose me fait bondir, c’est quand elle m’écrit : « Je ne mérite pas ces belles choses ; je n’en suis plus digne ; et pourtant je suis toujours la même ». Cela je le sais, et je ne vois pas ce que la dignité vient faire ici. Qui donc est sans faute et sans faiblesse ? Ce n’est assurément pas moi. Et s’imagine-t-elle que je l’ai aimée sous condition ? Je me souviens, il y a longtemps avant la guerre (tu étais alors une enfant), elle était encore bien jeune, et comme artiste elle traînait dans les ateliers de Montparnasse où elle rencontrait toute la pourriture cosmopolite. Et en ce temps-là déjà elle avait tous les droits ; je ne le lui disais pas mais je le pensais. Car enfin je ne lui avais pas apporté la fleur de la vertu. Et elle ! La plus claire innocence. Donc je tendais le dos, quand nous avions des querelles ; je me préparais à pardonner tout ! Peut-être le savait-elle ? Elle me connaît si bien. Avec quelle tendresse elle m’aurait trompé alors, et elle aurait avoué. J’en pleurerais rien que d’y penser. Mais non ! Elle s’est gardée, toute jeunette qu’elle était. Ah ! Je lui en redois. Je suis encore loin de compte avec elle. Et je lui écris, quand je peux, qu’elle sache bien qu’elle peut faire de son adorateur ce qu’elle voudra ; il ne bronchera pas ! Quoique ce soit bien dûr… Et jamais une pensée de blâme. Mais ma phrase vole, et je t’écris, comme si elle devait lire cette lettre par-dessus ton épaule. Hélas ! je le sais. Tu nous réconcilierais (en admettant que ce soit nécessaire). Mais je te l’ai dit, elle est au Caire, ce n’est pas précisément à côté de Boston. Pardonne-moi ces folles confidences. Je m’arrête ici. Si j’ai le bonheur de trouver une lettre sous ma porte, je remplirai demain la page vide. Remarque ce papier ; c’est un vieux Hollande d’avant-guerre, que j’ai retrouvé ; c’est plus léger que mon papier jaune ; ainsi je mets beaucoup de choses sous une seule enveloppe ; et je sais que tu aimes ces pattes de mouche. Si je pouvais écrire aussi franchement et abondamment à Oriane, il ne me manquerait presque rien ; mais elle a horreur de la dissimulation, ou plutôt elle en a assez et trop sans que je m’en mêle ; et alors c’est toi qui reçois le flot des confidences. Je sais que tout cela est pardonné. Je sais, je comprends, et, sauf de rares moments (heures funestes) je suis presque heureux. Ne sois jamais triste et ne regrette rien. Ton DICK.

Samedi matin 16 Novembre – 8h15. J’ai eu ta lettre hier soir ? J’étais rentré à pied par le Pont des Arts et Saint-Germain-des-Prés, et tout le long du chemin je faisais conversation tantôt avec toi tantôt avec Oriane, et il se trouva que j’étais tout à fait dans le ton ! Je te dirais bien que tout est fini de souffrir, et qu’il ne faut plus que patience ; je dirais trop ; je sais que les mauvais moments reviennent ; et puis je sens que pour toi la vie est d’une certaine manière plus difficile ; s’il y a quelqu’un de plus violent que moi, tu sais qui c’est ? Je me retiens de câbler ; je ne veux pas te donner là-bas la réputation d’une romanesque. Et puis nous passerions bientôt notre temps aux deux bouts du câble. Dans le fond tu as peut-être raison de te maintenir dans l’expression au-dessous du naturel ; sans quoi tout cela sauterait en morceaux. Moi, je m’en tire par la poésie et voilà ce que c’est que la poésie. Mais enfin représente-toi ton vieux ami (pardon pour le mot vieux ; je crois réellement que cela n’est rien à tes yeux. Je commence à te connaître), vois-le donc bondissant et battant des mains. Je ne demanderais qu’une chose, en ces moments-là, c’est de rester seul toujours en t’attendant. Et oui, comme paire d’idiots, nous sommes un peu là, tous deux prenant des décisions, n’écoutant plus rien, têtes de mules, et malheureux à crever, çà ne fait rien ! Ta lettre est terriblement et violemment triste ; mais tu sais que cela me console en un sens. D’ailleurs il y a des moments où l’on s’étourdit dans la comédie extérieure. Mais moi je ne reviens que trop aux mêmes idées. Oriane principalement, mais tu y figures aussi et tu les remues plus que tu ne crois. Comprenne qui pourra ; mais quand je pense aux temps les plus sinistres, il me semble que je t’ai ramenée des Enfers par la main ; et comme nous disions avec Marcel, ces amitiés-là c’est de l’or. Mais il faut que je corrige des copies. Ne me plains pas pour l’argent ; je n’y pense point ; il me suffit d’avoir un petit trésor *pour les bécasses* et le vin vieux !! Et sois tranquille je tiendrai aussi longtemps que toi. Non, il n’y a pas de sourire sarcastique ; non ! Par mes lettres tu finiras par en être sûre. Je n’en suis pas là. Je te jure qu’il n’y a rien de petit dans cette affection étonnante ; elle fut toujours ainsi. Vois ce que je t’écrivais avant ta lettre. Elle fut ainsi et tu ne le savais pas. Maintenant tu sais que ce n’est jamais par les actes qu’on en peut juger. Je ne veux plus jamais te parler d’Oriane ; je t’en ai assez assommée ; et à quoi bon ? Je *crois* et puis c’est tout. Marcel au fond m’a fait beaucoup de bien (malgré la souffrance du premier moment). Lui c’est un témoin sûr, car il ne s’intéresse qu’à toi, et même il sent tes sentiments ; or il n’a point de doute, et même j’ai remarqué la même chose que chez les Maréchal à Paissy, quand je leur ai récité les quatre vers ! Ils sont touchés (Marcel et sa femme) comme par un beau spectacle, et rare (à Morgat) et cela est très émouvant. Marcel a compris que je le comprenais. Au fond les hommes (vas-tu t’y reconnaître ?)[[8]](#footnote-9) et les femmes se chauffent tous au même soleil ; quelques-uns s’y brûlent. Et comment finir ? Je pense à toi en amitié profonde comme l’Océan et je suis sûr de toi comme de moi. Avec çà on peut tout traverser !!!!...

# 18 novembre 1929

NAF 14232 / 240-242

Lundi soir 18 novembre 29. À la brasserie, devant le porto rouge.

Je vais répondre à ta lettre du 3. Il y a bien longtemps que je n’en ai reçu une aussi parfaitement bonne et naturelle. Mais du reste tu ne t’en souviens plus, et à chaque fois tu suivras ton premier mouvement, et tu auras raison. *Tu as toujours raison*. – Mais auparavant je veux te parler de ce câble que tu as certainement reçu à l’heure qu’il est. Mais dis-moi, un jour que tu y penseras, quand tu reçois le câble. Il est toujours distribué el matin, et le WLT lundi matin. Est-ce qu’il te trouve à ta toilette, avant ton départ ? Ou est-ce que tu reviens chez toi vers midi, et si tu le trouves alors ? Et enfin ne peux-tu être ennuyée par un câble qui n’a pas le prétexte d’affaires ? Je te dirais bien comme tu dis : « Raconte bien tout », mais ma chère petite fille, je sais bien que le temps te manque, surtout en ce sens que quand tu écris tu aurais bien plutôt besoin d’être tranquille ou de faire quelque travail machinal. Et pourvu que je sente, même indirectement, dans tes lettres ton mouvement naturel, il ne m’en faut pas plus. Et, comme tu peux voir cela ne m’empêche pas de bavarder sans fin. C’est mon seul plaisir.

Ce matin au lever (il était 4h ¼ !) j’ai vu au-dessus du jardin la lune et Jupiter ensemble. Si à 11h du soir tu n’étais pas couchée, tu pouvais voir ces deux astres à leur lever (mais je crois que tes fenêtres sont à l’est ; alors impossible). Enfin j’ai rêvé là-dessus ; et à 7h au lieu de t’écrire ou de corriger des copies j’ai écrit des vers dont je t’envoie une copie. Ils te plaisent ; je suis très fier de cela. Entre temps j’ai ajouté quelque chose au poème qui aura pour titre *Trébéron*. Je le voudrais en demi-teintes, et je dois écarter les choses fortes et même violentes qui elles s’arrangent d’elles-mêmes. Pour les demi-teintes, il faut rêver un peu ; mais alors le temps passe délicieusement ; ce sont mes heures les meilleures. Partagé entre la pensée d’Oriane (qui ne les reçoit que de temps en temps, et qui ne peut les garder) et la pensée de toi, la dépositaire, je mets dans mes vers ce qui me touche, tout ensemble ; et il n’y a que toi qui puisses t’y reconnaître. Au fond qui est-ce qui vit là-dedans ? Est-ce elle ? Est-ce toi. C’est plutôt un composé des deux ; les poètes sont dans les nuages. Et c’est pourquoi les poèmes peuvent plaire à tous. Dans le cas présent il ne s’agit point de tous ; le public n’est pas nombreux ; tu sais à qui il se réduit. Et cela me paraît la plus belle chose du monde ; je n’ose dire qu’on ne l’a pas encore vu ; car on ne sait pas les secrets. Mais enfin j’ai le sentiment d’offrir la plus belle chose du monde à quelqu’un qui en est digne. Et ne dis pas le contraire, ou je me fâche. Je te connais bien ; le fort et le faible (d’ailleurs charmant), je le sais. Et c’est ma plus grande joie d’avoir trouvé la résonance exacte, l’accord parfait, si tu veux. Car pour la musique cela n’arrivait que rarement ; et tant qu’on improvise il n’en peut être autrement. Mais je pensais tantôt à 2h15, en montant ka rue de la Montagne, que si tu avais été pianiste avec piano, j’aurais peut-être pris le parti de t’envoyer de petits morceaux (gais ou tristes, plutôt tristes) et quelquefois des grands, qui auraient traduit presque aussi bien mes pensées et mes sentiments ; j’aurais appris le métier d’écrire (la musique) comme j’ai appris le métier de poète. Tout çà, c’est toujours la même chose ; et l’art n’a pas d’autre secret. J’étais un habile, mais je n’avais pas à m’exprimer moi-même ; j’étais heureux comme un pilier de brasserie, le plus heureux homme de Paris. Un homme heureux n’a pas d’histoire. Et puis Oriane s’est envolée ; et puis toi, l’amie consolatrice, tu es partie aussi ; alors c’est devenu sérieux ; il fallait mourir ou chanter. J’ai trop de force pour supporter le mal ; je ne pleure guère ; et, comme tu dis, il faut éclater d’une façon ou d’une autre. Jusque-là je t’avais rimé des dédicaces rares (uniques !) Il y avait aussi le serpent de lait... Tu te souviens du jour où j’ai trouvé cela ; mais c’était une petite chose. Et un jour, longtemps après ton départ, ici même, un après-midi, j’ai écrit (partant d’un mot des *Commentaires*) la pièce : absence mon cher être. C’est venu tout seul ; une douzaine de vers, je crois. Et d’après ce que tu m’as écrit là-dessus, j’ai vu que la résonance y était ; c’est une chose qu’on ne pouvait pas prévoir. Tu m’avais bien dit à propos de Valéry que tu aimais les vers ... J’aime à penser ces choses parce que cela relève notre pauvre vie. Autrefois elle n’en avait pas besoin ; elle planait toute seule. Mais cela ne pouvait pas durer. C’est même miraculeux, mais je n’ai rien à t’apprendre là-dessus. Comment l’être le plus insouciant et le plus imprudent, le plus insensé arriva à jouir du plus grand bonheur jusqu’à l’âge où selon la nature on doit apprendre à se passer de bonheur, c’est une belle histoire, et que tu connais assez bien d’après ce que je t’en ai dit, et d’après toi-même... On peut dire sans exagérer qu’il n’y a qu’un être au monde qui me connaisse. Mais je divague. Ce soir après la classe j’avais mon syndiqué (tout seul) et il m’a parlé des femmes et de l’amour. J’avais beaucoup à dire… Mais je ne veux pas t’ennuyer de mes histoires ; tu les connais trop et tu les juges bien ; comme tu dis c’est la faute des deux, certainement. Mon petit docteur en jupons juge très bien. Vois-tu je suis heureux ici, tout entouré de souvenirs ; et comme tu dis la présence en esprit ne fait pas doute. Avoue pourtant que la présence réelle est quelque chose… Demain soir je viendrai encore bavarder avec toi afin de ne pas m’occuper de cette conférence, que je fais comme un métier passablement payé. Hier j’ai rédigé à peu près la première pour *L’Art vivant.* Ce n'est pas difficile car j’ai mes notes ; et tout çà c’est du métier, comme tu fais des modèles ; et on arrive à tuer le temps ; il est vrai qu’il finira par nous tuer le bougre ! Mais la difficulté est de vivre et non de mourir ; je suis bien de ton avis là-dessus. C’est trop et plus que trop ; mais il faut tenir puisqu’on l’a voulu, comme à la guerre ! Tu vois que je réponds à ta lettre, car je la sais par cœur. Quant à la conférence imprimée (quand elle le sera), naturellement je te l’enverrai. J’aime écrire *Louise Gabrielle* (je l’ai lu pour la première fois dans les actes notariés). Mais en anglais comment écrit-on : *Miss Louise Gab… ?* J’aimerais l’adresse tout en anglais. Tout ce qui est anglais me plaît. Par exemple une revue *Échanges* qui veut publier des textes anglais et français contemporains, m’a demandé la permission de m’inscrire parmi ses collaborateurs. J’ai répondu oui aussitôt, moi qui ne réponds jamais à ces choses-là. Et si j’avais aperçu la possibilité d’aborder jamais à Boston ou Harward, j’aurais appris l’anglais. Mais mon sort est d’attendre ici, à cette table à droite au fond, et j’attends, et il me faut peu de chose pour n’être pas trop malheureux. Maintenant je vais manger la côte de veau, et il me semble que je suis avec toi… Voilà.

Après dîner. Cigare. Je viens de copier les vers ; je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de poignards là-dedans. Mais je crois bien que nous en avons chacun un dans la poitrine. On s’y fera. Je t’ai juré il y a bien longtemps une amitié admirable que tu ne connais pas encore toute. Et tout ce que tu peux espérer de confiance et même de grandeur, tu l’as et tu l’auras. Je voudrais que tu sois un peu tranquille, et que tu voies aussi les choses de haut. N’exagérons point. Il y aura toujours des soubresauts, et la faute à qui ? Comme tu dis : à tous les deux assurément. Je prends ta lettre du 3. C’est vif, c’est bondissant, c’est toi toute. Tu es un sacré type (si j’ose m’exprimer ainsi) et certainement le seul qui puisse répondre à un autre sacré type… Je lis : « Moi… ici ! Toi là-bas ! » ; c’est tout dire en trois mots, et je te vois si bien. Les poèmes, dis-tu, c’est un monde ! Je ne m’en fais qu’une vague idée. Mais enfin, si les dieux ne sont pas fous, nous les relirons ensemble, près du piano ou bien sur le divan aux coussins innombrables. - Le phono, je bondis en y pensant. Et c’est encore une chose charmante qu’en août précisément tu aies fait venir cet inimitable ami ; nous avons bien ri de cela avec Marcel ; il était si simple d’en acheter un là-bas. Enfin ! Comprenne qui pourra. Mais moi je comprends très bien. Et cette lune ; tu comprends pourquoi ces vers ; car ce matin la lune m’aimait. Et pleurer ! Tu as de la chance de pouvoir pleurer. Souviens-toi du matin dernier (un samedi) où tu pleurais dans mes mains ; ton visage après cela était tout petit et fondu ; je te revois encore. C’est effrayant toutes ces choses-là ; et la faute en est à moi ; et je ne pouvais pas faire autrement… Quant aux souvenirs je ne vois pas le mal qu’ils peuvent faire. Pour moi ils sont parfaits et sans aucun mélange. Vois-tu j’aurais dû toujours et de toute façon t’aider, te porter de loin dans cette épreuve ; je l’avais juré ; je n’ai pas toujours su le faire ; mais le fond, sache-le bien Gabrielle, est inépuisable et sûr, quoi qu’il puisse arriver. Si l’amitié n’est pas *sans condition* elle n’est plus l’amitié. Je voudrais que tu me dises que tu as autant confiance en moi qu’en ta propre peau, et plus, sans l’ombre d’une crainte jamais. Si je savais cela, rien ne pourrait m’attrister. Mais cette petite fille dont tu parles, cette enfant que je consolais, ne savait-elle pas cela ? Sans aucun doute ? Vois-tu il n’y a jamais qu’un être au monde dont on puisse dire : sans aucun doute. Oui je vois bien ; tu n'es pas sûre de pouvoir relire *La Chartreuse*. Tu éteins tes pensées ; il le faut ; je le comprends. Tu as plus de feu et de mouvement que moi (et ce n’est pas peu dire). Si tu pars, tu es effrayée de toi-même ; alors tu t’engourdis de travail ; c’est ta poésie à toi. Tu dis bien : il faut tenir. Je dois t’y aider, jamais je ne dois oublier cela. Et après cela, obéir pour le mieux, et croire tout simplement ce que tu dis. Voilà mon viatique. Et sache bien que je ne me fatigue pas, et (encore une fois) que je n’ai pas de sourire sarcastique. Oui pour toi je me conserve, comme si tu étais près de moi. Et j’ai bien ri de cette bécasse… Une passion vraie se reconnaît toujours. Et je te sais gourmande – tu me comprends. Oui je suis malheureux et… comme tu dis, à qui la faute (voir plus haut). Et il faut que tu ne te laisses pas aller. Ta situation est la plus difficile ; je finis par le savoir. Et je rougis de me plaindre quelquefois. Comment tenir, en ce pays étranger et en ce métier ingrat et difficile, à cause des gens de là-bas, qui n’ont pas le génie de la chose. Alors ? Tu vois. Tu peux me prendre la main et me regarder droit dans les yeux. Ton frère même n’est pas autant ton frère ; et cette pensée-là doit te consoler de tout. Dis-moi ce que c’est qu’un câble pour toi. Pour moi c’est ridicule presque à dire. Mais il faut se modérer, et ne pas enrichir toi la Western U. et moi le Commercial. C’est très bien ainsi ; les employés ne s’amusent pas à chercher la réponse. Le Commercial m’envoie ses formules comme à un client habituel. Qui l’eût dit ? À quoi tu as répondu ici même : *Cela devait être.* Et je t’assure que je n’envie personne. Avoir une âme de vingt ans à l’âge que j’ai, croire à l’absolue amitié, c’est le plus beau rêve et la plus belle vie. Merci à toi. Ton Alain et ton Dick.

# 19 novembre 1929

NAF 14232 / 243-244

Mardi soir à la Brasserie.

J’aime à venir ici ce jour de conférence, pour ne pas penser à cette chose ennuyeuse et être tout à ce qui m’intéresse. Tu connais le public qui m’intéresse ; il n’est pas nombreux. Quand j’aurai nommé Oriane et toi, j’ai tout dit. Si tu me voyais venir ici tu rirais ; j’y cours comme si on m’y attendait ! Et m’y voilà. Mais je t’écris (comme toujours !) pour te parler affaires. Le virement des 20000 fr. (environ) a pris toute la semaine. Enfin ce matin mon m’a assuré qu’on aurait le crédit demain (ils me connaissent tous comme ils te connaissaient… Naturellement j’ai fait bien attention de ne pas parler de la banque ni du notaire à Marcel). Ce matin donc, après cette réponse, je suis monté chez Jeanne et je lui ai signé un chèque de 6000 fr. pour les impôts et d’autres menues dépenses. Pour les choses qu’elle avance elle dit qu’elle comptera avec toi etc. J’avais reçu ton câble (aussi d’affaires !) mais joyeusement reçu, tu ne peux t’en faire une idée ; je crois que tu arriveras à faire de moi un homme équilibré et content, malgré cette dure séparation ; j’arrive à ne plus compter que la distance et l’absence ; c’est encore beaucoup ; mais la vie ne peut pas être toujours facile. Nous en savons quelque chose. Tu penses bien que j’ai compris Toulon ; çà m’a fait penser à H.P. Que de fois (j’en ris tout seul) nous avons joué avec le feu. C’était le temps de l’insouciance ; dans la suite, dans les temps graves et qui coulaient si vite, nous ne pensions plus à ces jeux-là. Qui sait ? Tout se paye, répétait Marcel ; et les choses imaginaires risquent de tourner en réalités etc. Mais du reste, pour me considérer comme responsable de tout ce qui peut m’arriver, je suis un peu là ; et cela console, bien loin d’accabler. Donc ce câble *d’affaires* tu penses bien que j’en ai médité les termes de façon à te croire et à obéir, car c’est là le mieux et tu ne peux pas savoir comme il me plaît de faire exactement ce que tu veux. Et c’est pour cela aussi, d’après ce que m’a dit Marcel, que je t’entretiens de moi avec tant de détail. JE sais que si tu en avais le temps tu aurais plaisir à faire de même. J’imagine à peu près ton joli petit appartement. Je te vois cuisinant des choses simples apportées du marché. Je voudrais bien être invité ; j’y ai pensé souvent, mais tout compte fait je n’ai vu aucun moyen d’aller là-bas, ni comme conférencier, ni comme vagabond. Mais, surtout aux premiers temps j’y rêvais avec une application admirable. Maintenant, j’aime mieux t’attendre ici. Tu te gardes de faire des projets ; mais, d’après le ton de tes lettres et des signes presque imperceptibles, je vois que tu penses un peu à ces temps-là. Et moi aussi, comme tu penses bien ! Mais je ne te dirai pas mes rêveries là-dessus. J’invente des conversations etc. Je vois très bien ton expression, toujours la même, et tes mouvements que je n’ai pas oubliés. Et moi il me semble que je retrouve alors cet air qui te plaît de nonchalant tellement sûr de ton amitié. Et ce sera ainsi, parce que la présence balaie tout et arrange tout. Toute la séparation et les humeurs, tout sera effacé et balayé (je t’écris en mangeant la côte de veau vert pré). Je ne sais si tu en es tout à fait sûre maintenant, mais tu le seras de plus en plus. Dans un sens c’est peut-être plus à moi qu’à toi de te persuader que rien n’est changé, peut-être parce que l’homme (par rapport à la femme) est un animal aisément injuste, c’est-à-dire qui exige des autres une perfection dont il serait bien incapable. Mais comme tu es et seras toujours ma fille d’adoption et bien aimée (la reine ne peut mal faire), il n’y a rien à craindre de ce côté-là, sinon peut-être une faiblesse ridicule que j’explique par l’attendrissement de l’âge. Stendhal de Julien : « Au lieu d’aller du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l’âge l’eût guéri d’une folle défiance… ». Je suis dans le petit coin contre la fenêtre, et dans l’autre coin, derrière le paravent, il y a deux amoureux d’un certain âge, mais qui vont très bien… Cela me jette dans des rêveries où Oriane naturellement l’emporte sur ma fille unique et chérie ; mais tout cela tu le comprends si bien. J’écris assez mal ; pardon ; j’ai un rhumatisme au coude droit ; j’ai beau prendre de l’aspirine, c’est un peu gênant. Le patron m’a fait goûter une pomme de Canada vraiment digne de toi. Mais ce temps reviendra où de nouveau nous serons comme frère et sœur (grand frère et petite sœur) cachés dans quelque coin de cette grande ville… À ce propos Marcel m’a décrit Boston de façon que j’ai mieux compris que c’est une très grande ville, avec un mouvement infernal dans cette longue Boylston. Mais aussi des verdures et des villas. L’heure avance, et il faut que je me dirige bientôt vers Sévigné, où il y aura foule dans un grand vestibule à colonnes, où je dirai des choses que je n’ai pas envie de dire… Mais le métier l’emportera ; je ferai cela comme tu fais tes modèles. J’aimerais mieux penser à la place du Panthéon et t’y voir arriver à 10h30 ou à 4h30 ; non pas pour me quitter mais pour m’offrir une heure ou deux de ta compagnie Ce moment m’est bien dû et je l’aurai péniblement gagné. Mais que compte la peine à côté du bonheur ? Te rends-tu compte de ce que tu peux pour moi. Mais dis-moi que je peux beaucoup pour toi. À toi ton ALAIN.

Morgat et le Sanglier deux termes remarquables (je te vois rire). Dis-moi si tu ris quelquefois en me lisant. Je le crois. Je te vois. Je te vois tournant la tête comme pour me défier. Et tu as raison. Tout est clair et sans mélange. À toi ton DICK.

# 22 novembre 1929

NAF 14232 / 245-246

Vendredi 22 novembre 1919 –Le V[ésinet]. Je t’écris ma tendre amie, ma petite fille, après un regard encore à la lune mouillée. L’humeur est grise aujourd’hui, et je viens de griffonner des vers faibles et tristes. J’en ai bien d’autres, qu’il serait aisé d’achever, mais j’attends ; il faut que tu saches, le jour où je te les enverrai, que ce sont des vers anciens, non pas tout ; mais ils expriment des pensées peut-être blessantes, certainement injustes, et que je n’ai plus. Les coups de poignard on les donne sans s’en apercevoir, et aussi à soi. Viendra-t-il un temps où tu pourras comprendre au lieu de sentir ? Et pour moi je n’ose pas encore dire que ce temps est venu. Rien n’est changé, rien ne changera en moi, ni je crois en toi, aux sentiments forts qui furent jurés sans paroles au-dessus de Trébéron, berceau de nos rêves amis, vers le temps du départ et sous le signe du rocher symbolique. Ces sentiments sont comme des rocs au soleil, durs, brûlants, brillants. Ce qui change en moi, ce qui doit changer, c’est une sorte de fureur injuste, qui me fait autant de mal qu’à toi. Mais pourquoi ce cafard militaire, qui me rappelle la guerre, mais en pis, comme tu dis, et tu comprends pourquoi. C’est que j’ai relu *Climats*; je ne sais si tu l’as lu ; tu ne m’en as rien écrit. Tu pourrais le lire en anglais ; Marcel m’a dit qu’on le lisait beaucoup là-bas. Je crois qu’il ne te plaira guère ; les sentiments y ont tous une teinte d’ennui ; les femmes y sont jugées par un homme découragé, qui veut quelquefois faire le cynique. Tu trouveras par là des coups de poignard encore, comme j’en ai trouvé. C’est de là que j’avais retenu l’image d’une blonde terrible dont il dit qu’elle aurait fait rouler le train, quand même il se serait couché sur la voie etc. J’ai abusé de ce genre de pensée à des moments. Mais pourtant ce n’est pas vrai. Ce n’est pas ainsi que je vois les choses. Mon expérience est si différente ; ma vie fut tellement autre. J’ai vingt ans de souvenirs à opposer à cette amère sagesse, qui est celle d’un homme oisif et riche, jugeant les femmes de ce milieu-là. Quelle différence. Je remonte de cet abîme de tristesse à ma situation (je parle ici d’Oriane, principalement, mais cela s’applique à la plus tendre amitié aussi). Il ne sait point ce que c’est qu’une vraie femme, et moi je le sais. Il n’a pas connu l’amour tout courageux et généreux, qui ‘nespère que de lui-même et qui suffit à tout. Il ne sait pas ce que c’est que le repos après le travail, la pleine confiance après la comédie et les soucis. Encore maintenant rien ne redresse mieux mes folles idées que de penser au travail réel, à la peine d’une femme loin et seule qui lutte pour sa vie et pour sa liberté. Il y a des risques, mais ce sont des risques de métier, dirai-je ; ce n’est pas un jeu cruel, un jeu de l’ennui. Dans tout ce livre il manque le travail. Et surtout ce qui manque ce sont les fautes de l’homme, c’est l’insouciance folle, une sorte de témérité qui ne veut pas voir ; Il y a une espèce de courage presque militaire (et du simple homme de troupe) dans cette manière de vivre heureux au bord du gouffre, de jouir du moment, de penser seulement au moment heureux qui viendra, de se fier tout à une nature à travers laquelle on voit, qui ne peut mal faire (la reine ne peut mal faire), qui a une vie difficile, et par instants vide, qui s’accroche péniblement à des sentiments de famille mêlés, qui voit l’avenir sombre, qui sait ce que c’est que chance et pauvreté. Qui donne sa vaillante jeunesse, mais non pas à la vanité du monde ; aux joies vraies, aux joies cachées ; qui brille pour un seul, et ne fait connaître aux autres qu’un mépris mal caché. Tout cela fait des sentiments indestructibles, mais une vie hasardeuse ; et il faut bien que les forces extérieures l’emportent quelquefois. C’est ainsi que ce livre, qui quelquefois semble traduire si bien les drames intimes de chacun, et donc les miens, se trouve pourtant perpétuellement à côté. Mais pourquoi ai-je relu cela. C’est que probablement j’aurai Maurois ce soir à notre table ; mais je crois qu’une affection si fidèle vaut bien cela. Et d’ailleurs je ne lui ferai pas de confidences, sinon tout à fait fausses, c’est-à-dire indéchiffrables ; et lui peut-être a besoin d’en faire. C’est une chose décidée un peu légèrement, qui ne te plaira peut-être qu’à demi, et qui ne me plaît pas trop à moi-même. Du moins cela n’engage à rien. Et puis enfin c’est fait. Comme la conférence. J’ai promis légèrement, j’ose dire commercialement ; car si je fais une conférence à 5h pour 60 fr., je suis logique en faisant la même leçon à 9h pour 200 fr. Seulement je n’avais pas pensé que cela ferait spectacle. Le fait est que la foule est effrayante ; ce sont bien des harengs en barrique. Mais moi je m’en moque, et je fais mon métier comme si j’avais devant moi vingt étudiantes pauvres. Et c’est même si marqué que cela étonne ; mais les curieux trouvent cela piquant. Et bref les fanatiques ont voulu décider qu’on louerait une grande salle, et c’était presque fait. Mais il fallait avoir mon avis. Réponse : « Je fais un cours à Sévigné, payé par un fondateur, genre banquier qui n’est libre que le soir. J’ai accepté, et je tiens ma promesse ; mais qu’il y ait vingt personnes ou cinq cents, cela m’est égal ; je ne suis pas assez naïf pour me gonfler de l’approbation de spectateurs qui ont la leçon pour rien ; je ferais de même, et de la même voix devant la chaise du fondateur pour tout auditoire. Quant aux conférences publiques, ce serait 2000 fr. l’heure ; et, à supposer qu’on me fasse cette offre (paiement d’avance à chaque fois) il n’est pas sûr que j’accepterais ». Je te raconte cela pour te faire rire un peu. « C’est, pourrais-tu dire, par de tels moyens que cet homme inflexible, mais très rusé, arrive à donner une valeur étonnante à ses moindres condescendances… » Tu ris. Tu me connais bien, mais tu me connais encore mieux. Tu sais très bien que cette indifférence n’est pas jouée, et c’est ce qui fait qu’elle est forte. Et tu sais très bien que sans un sentiment caché et plus grand que tout, il n’y aurait point de ces apparences qui piquent la curiosité. Je suppose que les femmes sentent cela ; et au reste je ne les vois pas (tu ris encore !). Je te dis c’est comme Fabrice prêchant ; il n’y a que Clélia qui l’intéresse. Il ne pense qu’à elle. Il rit en dedans de ses phrases volontairement unies, de ces effets sûrs qu’il casse en deux (les morceaux sont assez bons), et qui pense qu’il écrira cela d’abord à son autre moi qui s’est enfui bien loin, mais sans se séparer… et puis quand il pourra, à Oriane elle-même, non pas plus séparée, mais plus gardée par une étonnante barrière de précautions (mais pouvait-elle faire autrement ?). C’est ainsi que tout se ramène pour moi à une seule chose (mettons à deux êtres qui d’ailleurs ne seront jamais en rivalité, parce que les deux me connaissent très bien). Heureusement il y a les poèmes secrets, qui donnent la preuve de cela. Pardon pour le poème d’aujourd’hui, qui ne casse rien. Je finirai par ne plus rien casser. Je ne peux vivre ni faire vivre ce qui est ma vie dans un mouvement de drame sans compensation. La seule vertu est d’attendre. Je dis tout cela bien obscurément, parce que je me hâte, et aussi parce que je sais que tu comprendras très bien tout. Et moi aussi je comprends tout ; il me faut seulement un peu plus de temps ; comme à toi il te fallait un peu de temps… Et si tu avais pris un peu plus de temps. Mais les natures tempétueuses (les seules qui soient dignes du sentiment) sont terribles par crises… Et que rien ne casse, c’est un miracle. Assez de barbottage, où tu trouveras tout de même de quoi te distraire. Ici temps doux et humide. 12° le matin. Vrai automne de Bretagne !! Non je ne me fatigue pas. Les semaines vont tout doucement. Je sais espacer les corrections ; en moyenne c’est moins lourd que l’an dernier ; la conférence remplace la deuxième heure de Sévigné, et n’exige pas plus de temps ni de souci. Oui j’évite de me fatiguer, et je le fais exactement pour toi ; et ne pleure pas là-dessus, car c’est ainsi. Il n’y a rien de changé. Il est vrai je voudrais comme tu dis la présence et la bécasse etc. Et toi tu peux à peine supporter ces pensées. Mais sache bien que de loin comme de près il suffit que tu demandes… Et tu en as plus d’une preuve. Et puisque je supporte, tu peux bien supporter. Hier j’avais l’idée et presque la présence d’une pensée constante et toute à moi qui me berçait et me pénétrait de joie ; ces moments-là aident à vivre, et le souvenir aussi. Je revoyais la Citro sur la Concorde, et ce petit accident de la rue Boissy-d’Anglas, et le chapeau à bords, et toujours aussi par une suite naturelle la robe à ramages et la douce main sur mon épaule. Tu dois sentir les mêmes choses ; et à côté de cela, rien n’importe ! Mais je ne veux pas que tu penses, comme tu as écrit, et en parlant de toi-même : « Qu’importe moi ? ». Toi, la même toujours pour moi comme je suis le même pour toi. Dis-moi si tu me vois bien, si tu me sens bien le même. Peut-être même encore meilleur, encore plus sûr ? Je veux. Figure-toi que j’ai encore une rose rouge, qui est en train de s’ouvrir. Je te l’envoie en pensée ; la pensée est plus facile à supporter qu’un parfum. Au reste je ne puis l’envoyer maintenant à Oriane. Elle reste ; elle me regarde quand je passe. Ce temps doux va lui permettre de fleurir. Est-ce un symbole ? Je le crois comme je te crois. Ton fidèle ALAIN – DICK.

# 23 novembre 1929

NAF 14232 / 247-250

Le samedi 23 novembre 1929. Ma chère Gabrielle, unique et précieuse amie, j’ai ta lettre du 10 depuis hier, et je la sais par cœur. Excellente lettre. Enfin tu me rends la vie ; et j’admire comme nos pensées s’accordent, car quand tu me l’écrivais, tu n’avais pas encore reçu ma lettre triste écrite le 4 et le 5 novembre. Quelle horreur que cette nuit-là. Mais c’est passé ; il faut traverser cela et n’y pas rester. Peut-être tu ne me comprends pas très bien. Il y a en moi le profond sentiment dont tu ne peux maintenant jamais douter ; il a passé au feu. Il y a aussi un cynique qui se moque à peu près de tout et qui connaît la vie comme elle est. Entre ces deux manières, on peut vivre ; on ne déclame pas niaisement. « Ne te fais pas d’illusions », dis-tu. Eh non ! C’est parce que je voyais plus loin que toi que la séparation m’a promis ce menaçant effet, comme une cheminée sur la tête. Et du reste tu n’étais pas brillante non plus sur le *De Grasse*. Ainsi depuis le commencement sois tranquille je prévoyais et savais, sans vouloir d’ailleurs y penser trop ; car cela fait partie des choses auxquelles on ne pense pas, et même qu’on ne doit pas savoir. Je ne suis pas curieux, je veux dire que, si surtout je m’intéresse à quelqu’un (mettons toi pour l’amitié, Oriane pour l’amour, et puis c’est tout !) j’ai ma manière de connaître cet être-là, et tu la devines, et je perce au travers, et par conséquent je n’ai pas besoin de m’informer des petites choses. Un seul exemple, et tu me comprendras. Quand tu étais à travailler avec Molyneux, je savais bien que ce véritable artiste exerçait sur toi une certaine puissance ; et je savais bien, comme il est arrivé, que le jour où il te retiendrait à midi, quand je t’attendais à la brasserie, ton cœur pourrait bondir vers moi, mais toi tu accepterais la condition de ton métier. Alors, par ton absence, je finissais par être complètement à l’envers (c’est le jour où j’ai annoncé à Jeanne que je vous retrouverais ou attendrais à Châteaulin ; j’écris toujours avec bonheur ce mot-là) ; donc j’étais inquiet et même malheureux, mais je ne m’appliquais pas à imaginais comment tu souriais au maître des étoffes ; si j’avais été bât autrement, j’aurais pu faire des phrases là-dessus. Mais non. Je sais qu’il y a des nécessités. Je sais qu’on ne fait pas toujours ce qu’on aime. Accepter cela, c’est accepter de vivre. Et bien mieux ceux ou celles qui par naissance sont un peu plus affranchis des nécessités, et qui n’ont pas connu le travail (c’est l’esclavage toujours, aussi bien pour moi), ceux-là je les méprise. Et quant à ceux qui se font un idéal absurde d’indépendance comme la grosse dame et ton oncle et aussi Marcel, je les juge un peu niais. Il y a le monde et les forces, et il faut sauter dedans comme dans un bain ; et on peut toujours dire que la piscine est sale, mais ce n’est qu’une phrase ; il y a bien d’autres nécessités. Naître vive et mourir cela est un travail bien mélangé ; mais si tu me connais bien, et tu me connais bien, j’accepte tout en bloc parce que tout çà fait un bloc ; et mes poèmes t’auront déjà appris cela. Donc quand tu as sauté dans l’Océan, si je puis dire, j’ai bien pensé à ce qu’est l’Océan. Et je ne me suis pas figuré que tu serais reçue là-bas sur des roses, comme Dieu le père (de même le jour où je t’ai conduit [*sic*] chez Drecoll, tu me semblais une chère petite chose, comme vous dites là-bas, entrant dans une grande et dure et impitoyable mécanique. Encore bien pis là-bas, à cette distance et dans cet isolement. N’importe quoi y pouvait arriver ; et si tu avais travaillé à New York (tu l’as senti et tu l’as refusé), il fallait mourir, ou se secouer par de terribles moyens, car partout la nature des choses offre le remède convenable. Souviens-toi de la guerre, et à quel degré il fallait exciter l’imagination pour arriver à supporter cela. Je t’avais un peu faite, et tu le sais (le fond était riche ; je te vois rire ; mais je parle *aussi* du sérieux). Qu’est-ce que tu étais après la guerre et l’épreuve de ton grand chagrin, et les épreuves de ton métier ? Tu avais la volonté endurcie, vive, décidée, inflexible ; et tu avais une terrible nature à conduire, où rien de ce qui est humain et féminin ne manquait. C’était bien et mal, ordre et désordre, et tout bien et tout chéri tu le sais. Tout oui tout. Quand tu écris Henri à propos des affaires de Toulon cela signifie bien des choses, de petits tourbillons dans le grand tourbillon, un certain risque, et une fille intrépide qui sauterait dans le bain, ou qui nagerait si elle y tombait. Tout çà, c’est vivre. Et les grands bonheurs sont faits de tout çà. Tu liras *Beatrix* avec moi ; on devine que la noble Félicité n’est pas un ange pur. Eh bien toi, Gabrielle, mon beau tourbillon, tu emportes tout cela dans l’aventure et tu y es aussi risquée que j’étais à la guerre. Advienne que pourra ! La casse est à prévoir ! Quand tu me dis que je ne fasse pas d’illusion, tu dis une chose importante ; la naïveté n’y ferait rien ; et nous n’aurions pu rien sauver par l’hypocrisie… Ma première pensée était de te câbler aussitôt : « Ravi de ta lettre etc. ». Mais non ; je ne suis pas ravi ; il ne faut pas mourir ; il y a un mélange. Il y a un élan merveilleux dont tu as certainement l’idée, un mouvement adorable d’enfance vers la brasserie, tes yeux et tout ; cela est indestructible et grand et bonheur pur. Il y a d’autres pensées, plus épineuses que jamais parce qu’elles se réalisent malgré tout dans l’esprit ; mais il le faut ; et s’endurcir par là. Tu as bien supporté pis, toi pauvre fleur ! Et tu t’es arrangée comme tu as pu. Et avec çà que je ne me suis pas arrangé comme j’ai pu, moi, vieux pirate endurci et rusé… Mais ce sont les épines de la vie, tout çà ; nous ne sommes pas de purs esprits, et ce serait très ennuyeux. Voilà Gabrielle le thème de mes pensées, et le côté sombre ; je ne t’en dis pas plus et *je n’en pense pas plus*. Çà n’est pas intéressant ; on y pense comme on se heurte. Et ne te fais pas non plus d’illusions. Dans le fond si j’écris cela, c’est pour maintenir à un degré convenable une joie véritablement folle. Enfin la voilà cette lettre que j’attendais (voir les marges[[9]](#footnote-10)), que je tirais à moi, que je voulais faire sortir de toi, que je lisais d’avance, que je savais… je savais tout depuis le commencement de ce que tu appelles nos malheurs. Je savais tout depuis la terrible lettre que j’ai déchirée aussitôt, mais qui m’est restée dans la mémoire. Toi à genoux ! je ne pouvais supporter cette pensée ! Mais quand elle revenait, quelle belle et pure offrande. Quel trésor intact. Quand je pleurais là-dessus, il y avait bien de l’attendrissement tu sais ! Donc je savais tout dès le premier moment. Et toi tu pensais que l’orgueil rendait tout cela irréparable ; c’est que tu ne te rendais pas compte que dans ta pre/mière (c’est la suite des marges de la première feuille[[10]](#footnote-11)) et ta seconde lettre, écrite avant toute réponse de moi, tu exprimais peut-être plus d’amitié encore que jamais auparavant. Et dans la suite c’était pareil, mais avec quelle retenue toujours ; ; j’ai pesé tous tes mots ; j’ai tout compris, et j’ai bercé ton chagrin comme un tout petit bébé, j’ai bercé ton désespoir, je le consolais déjà et tu n’en savais rien. J’avoue bien que ce furent les plus beaux moments de ma vie parce que l’ami ne pouvait faire plus et que nul au monde ne peut faire plus. Et je te devais tout. Mais cela tu ne le sauras jamais bien ; rien que ce que tu m’écrivis sur le premier poème triste (*À Gabrielle*), c’était tellement naturel et beau cette manière de lire ! Et tant d’autres choses si parfaites de grâce et souvent de pardon… Mais je ne te suis pas inférieur, va. Et cela seul efface tout… Donc je savais tout, tout en doutant de tout ; tu connais ce genre de désespoir et tu sais pourquoi l’on n’en meurt pas. Et je sentais aussi un obstacle terrible (tu liras aussi *Honorine*, qui est une nouvelle de Balzac, effrayante, bien que toute simple). L’obstacle c’était toi, déchirée et séparée de toi-même ; et ton secret qui ne pouvait pas sortir, et des choses bien plus cruelles pour toi que pour moi. Tu pouvais désespérer, et tu avais d’abord désespéré. Ici trop de vertu, trop d’ambition pouvait tout perdre ; et l’orgueil changé en humiliation c’était un ennemi redoutable ; et j’étais si loin. Et les lettres étaient si lentes. Cela c’était l’enfer ; et sans les poèmes j’étais perdu. Puis j’ai aperçu une petite lumière, et un peu plus de confiance, car tu as fini par comprendre ton Alain, et je puis ici parler d’amitié, car c’est le mot juste ; on a aussi grand besoin d’amitié et de franchise rude et cela tu l’avais compris tout de suite. Voilà le génie du cœur. Et c’est à peu près tout ce que je voulais te dire. Je sais que chaque ligne sera pesée, et qu’aucune parcelle d’os ne sera perdue. Je viens aux affaires.

Sur les 20000 fr. voici. Il ne s’agissait point d’un versement anticipé, mais bien d’un partage. Les quatre héritiers étaient représentés. Tout le disponible avant la vente des immeubles a été partagé (moins les rentes viagères, qui représentent un assez gros capital), réserve faite d’une provision pour les droits encore éventuels à payer au fisc, et réserve faite des valeurs Panhard. La somme qui revient à chacun est d’un peu plus de 20000 fr. mais à chacun il a été retenu quelques avances petites ou grandes dont le compte a été lu approuvé et signé. Pour les salaires de Jeanne, tu as vu que j’y avais pensé, et je ferai tout pour obtenir des comptes de cette mule. Ce sera lundi. Et j’aurai une bonne soirée de solitude à la brasserie, la première que je pourrai dire heureuse. Hier soir vendredi dès 7h15 j’étais à la table du petit coin au fond à droite, avec Porto et *Illustration*. À 7h35 j’ai vu arriver Maurois simple et content comme un enfant ; il boit de l’eau de Vittel et il mange du filet Madère ! Mais il a su en revanche apprécier une poire de Doyenné admirable (chacun une). Et naturellement le bavardage riche d’idées, comme tu peux deviner. Beaucoup sur *Climats* et sa blonde, beaucoup de demi confidences de part et d’autre, mais transposées, naturellement ; de sorte qu’il avait le plaisir de remuer des souvenirs chers, et abolis, et moi bien plus de plaisir encore, car j’avais ta chère lettre sur mon cœur. Et il y eut d’amusantes déclarations sur les blondes !! Et tu nous vois ensuite partant à pied pour Neuilly, et lui, à la Concorde, tournant pour me reconduire ; bref il a pris le tramway de l’Étoile à la Gare Montparnasse. Il était minuit. Un mot de Briand (qu’il voit beaucoup) à lui : « Ma politique, c’est bien simple. Je m’en vais à mon village de Cocherel, et une bonne femme me dit : « Monsieur le Président, il ne faut plus de guerre ; çà dérange tant de monde » - Eh bien puisque çà dérange tant de monde, voilà ma politique : il ne faut plus de guerre ». Maurois connaît beaucoup d’hommes politiques etc. Il fera l’année prochaine un cours sur le roman français à l’Université de Princeton ; c’est de ton côté, moins près qu’Harvard. Mais peut-être tu auras pris ton vol alors ! Comme je disais bien ; l’avenir est imprévisible. J’essayais de prévoir une crise contre l’immigration, qui te ramènerait (non sans dommage). Et voilà qu’une crise financière, que j’étais loin de croire si proche, va peut-être avoir le même effet. Pour tes valeurs il n’y a point de doute du moment que tu n’as pas prévu de les vendre. Et peut-être as-tu déjà un petit capital, assez pour faire un premier fond. Il est certain que les affaires vont languir là-bas ; il est trop certain qu’elles languissent ici ; de toute façon, et nous l’avions bien prévu, les beaux temps sont passés ; tu as profité de la fin ; et il y a des chances pour que ton petit appartement reste le paradis pour longtemps. On vivra toujours. Et Morgat sera beau. Ainsi nous retrouverons notre vie difficile et belle. Difficile, un peu moins, parce que j’ai obtenu dans ces tempêtes, que les droits de l’amitié fussent respectés toujours ; mais cela n’exclura pas la jalousie, car l’amitié platonique peut être enviée ; mais enfin la situation sera tout de même plus maniable ; il y a ceci : la vue d’un homme qui est sur le point de périr de chagrin et d’inquiétude a averti beaucoup. Épreuve dure. Mais comment l’éviter ? J’ai manœuvré au mieux, et toujours est-il que l’avenir d’une séparation (comme tu redoutais, et moi pas, car je comptais sur une attraction indomptable entre toi et moi), cet avenir est écarté. L’amitié aura ses droits. Et cela sera supporté. Pourquoi ? Parce que l’expérience fait assez voir, en dépit d’une bonne volonté évidente, que la solitude à deux ne peut pas être supportée longtemps, par exemple au Pouldu ou au Vésinet. Ainsi je pourrai voir ma chère enfant toujours etc. Le reste nous regarde. Je ne sais si tu auras difficultés et ménagements à garder de ton côté ; mais je comprends comme tu dis ta diplomatie, et moins j’en saurai là-dessus, mieux cela vaudra. Je n’imagine rien de tout çà. Je pense à la brasserie, à la bécasse et à tant d’autres choses. Ainsi tu vois que je comprends ce que tu m’écris ; rien de changé etc. J’en ai autant à te dire ; c’est pur comme l’or et résistant comme le fer. Mais il faut finir. Le travail attend ! Je prends la résolution de ne pas câbler. C’est un peu dur. Mais de toute façon cela vaut mieux. Il ne faut pas se laisser étourdir par le bonheur. Ce n’est pas encore pour demain (il y a déjà quelque temps que je cherche dans la rue de Rennes si tu n’y es point !). Oui ne sois pas trop avare de lettres, mais sois aussi mystérieuse maintenant que tu voudras. J’ai mon talisman. Et il m’est très facile aujourd’hui pour la première fois de t’embrasser au front comme une petite sœur bien chérie, et de bercer un peu la chère tête de mon unique enfant sur mon épaule gauche, là où tout est consolé. Ton ALAIN et ton DICK.

# 25 novembre 1929

NAF 14232 / 251-253

Lundi soir 25 novembre 29 à la brasserie, à 7h30, devant le Porto (dont tu ne vas pas boire encore une ou deux gorgées ; mais çà viendra). Enfin me voilà seul à notre table à droite au fond, mais non dans le petit coin. C’est un bon endroit aussi celui-là, qui me rappelle ma sœur chérie et plus que sœur, ma petite fille plus précieuse que l’or ! Mais restons dans le gris, comme tu dis. D’abord je viens de voir Jeanne et de lui signer un chèque de 2000 fr. pour dessinateur. Et elle est bien inquiète de son colis de lingerie, qui devait arriver le 4 ou 5. Elle a attendu un câble et puis une lettre. Je sais que tu penses à tout autre chose, et notamment la bécasse ! (je viens d’allumer une Lucky Strike ; je ne fume que celles-là !) Ce matin au jardin je n’ai pas eu des *pensées de lune*; maintenant je sais et je puis les chasser ; j’ai sur le cœur ta bienheureuse lettre de six pages, qui est mon talisman. Je n’ai pas de goût pour le malheur ; comme tu dis je ne me fais pas d’illusions ; il est même juste que je sache à quoi je t’ai exposée, par ma folie insouciante (il y a, comme tu dis, de la faute des deux). Mais je ne suis plus les idées pénibles ; je sais les effacer. Ce matin donc, en des pensées plutôt riantes (quoique je mette toujours un frein ; car enfin il ne s’agit pas encore de commander la bécasse !) je me suis mis à écrire une vingtaine de vers de *Trébéron* (je vais compter). Ces feuilles sont dans mon portefeuille et ne me quittent pas, comme tu penses bien. Je viens de compter 129 vers ; je suppose que j’aurai fini pour vendredi, peut-être même pour demain (ce serait d’ailleurs le même courrier). Je ne crois pas qu’il y ait beaucoup de poignards (quelques épines de lande fleurie tout au plus) ; et d’ailleurs tu dois t’y habituer (comme moi). Nous apprenons tous les jours l’un et l’autre un peu de sagesse, après cette période véritablement folle, où je ne crois pas que tu aies supporté moins que moi. Peut-être plus. Mais ces choses sont encore trop fraîches. Je te dis que je ne suis pas curieux. En un sens si je suis ou je serai curieux, quelque jour quand nos malheurs, comme tu dis, seront au passé, ou plus simplement quand la présence réduira tout à la vraie proportion, et même plus tard encore, j’aimerai à connaître tout, ou presque tout (cette confiance sera possible). Mais c’est pour le moment que je ne suis pas curieux, et tant qu’une sorte de menace pèsera sur nous. Cela se sentira, et nous savons l’un et l’autre ce qui est possible et impossible… Cette confiance, qui sera, sera une belle chose, plus belle que les poèmes. Pour le moment : la reine ne peut mal faire, comme dit l’aviateur. Pour revenir au poignard, je sais très bien ce qui te perçait le cœur, c’était l’idée de l’irréparable. Tu étais sûre de toi, mais pas absolument de moi… et pour moi c’était tout pareil ! Maintenant, absolument sûrs, c’est-à-dire ayant tous les deux le seul trésor qui compte dans la vie, la parfaite amitié (ne confondons pas ! Morgat et la Républicaine) nous pouvons regarder cette autre guerre comme un spectacle terrible, ou, tout de même nous ne sommes pas morts. Je sais bien, il reste les bateaux, les autos etc. Mais çà c’est le risque normal. Des poilus comme toi et moi acceptent cela. Mais le risque de mourir de chagrin, çà, c’est passé et je le jure (les mauvais moments sont mauvais ; mais, comme disait très bien Maurois, on souffre et çà vous est égal !). Surtout je veux que tu te dises ceci, que ce que tu veux ou ce que tu as jugé nécessaire etc., tout cela est bien ; je n’en suis pas juge ; et tout sera consolé juste à la place où tout est consolé. La présence est quelque chose !!

Je continue à raconter. Tu as un souvenir exact ; c’était bien la 9e Symphonie, avec les chœurs russes et Koussevitsky. Un peu enivré par ce souvenir et n’ayant plus les mêmes raisons pour fuir l’orchestre, je me suis laissé emmener au concert Colonne. 1° Ouverture de *Coriolan*. Le petit père Pierné, je l’ai trouvé somnolent ; çà ne sonnait point. 2° Concerto de piano en sol de Beethoven. Le pianiste, Ethelridge-Webster, que je suppose Américain, m’a paru parfait, mais mort ; je croyais que Pierné regardait de temps en temps sous le piano, pour voir s’il respirait encore ! Mais alors la 9e! Ah il s’est réveillé le bougre ! Quelle perfection et quelle sonorité (je crois tout de même que Koussevitsky est un autre *homme*!). Bref j’ai pleuré comme un veau ; çà ne m’était pas arrivé depuis l’Armistice. Est-ce que cette seconde guerre serait finie. Il est bon de dire que ces larmes ont paru singulières ; il y en avait un peu trop… Affaire diplomatique. Mais bon Dieu qu’on a de mal à vivre (il faut bien tenter de vivre, dis-tu, et je comprends). Naturellement je suppose que tu comprends ces larmes, et que c’est la terrible Oriane, dont je te rase si souvent, qui en est la cause principale ; mais tout se mêle en ce grand diable auquel tu as la faiblesse de t’intéresser. Je n’ai pas besoin de te dire à qui j’ai pensé tout le temps du concert, et à qui je pense tout le reste du temps. Çà c’est le symptôme le plus sûr ; aussi quand j’ai lu dans les lettres d’Oriane, d’ailleurs plutôt désespérantes à ce moment-là : « Je pense à toi tout le temps », j’aurais dû comprendre ; et j’ai tout de même compris… puisque me voilà, et, en somme, pas trop démoli (il y a du déchet ; mais je sais que tu ne le verras pas). Et quant à ce que tu me dis de toi, à bien plus forte raison, même remarque, et ne t’en fais pas. Maintenant, comme je disais, il faut freiner ; il te faut un peu de patience, et tu l’auras, et ne pas jeter tout là, mais tirer le meilleur parti des choses, penser un peu à l’argent, et apprendre l’anglais. Je parle ici contre moi, et je n’en dis pas plus ; il me semble que je sens ton impatience en moi, comme en d’autres circonstances… il est vrai très différentes. Heureusement les poèmes sont un peu là ; il faut, dans les occasions difficiles, croire quelque chose de fort etc. etc.

Ton Georges, d’après ce que tu dis, je veux bien l’aimer un petit peu. Au reste tout ce qui a aidé ma fille chérie, je promets de l’aimer, à moins d’une raison trop forte qui m’en détourne, et encore il faudrait me la mettre sous le nez. Donc si le Georges en question voulait, il aurait bien une dédicace ; et tu vois que je suis généreux. Que serais-tu devenue sans ces précieux amis. Naturellement aussi j’aime un petit peu Doris et je ferais tout pour elle, entends tout ce que tu me demanderais. Quand je pense à la lettre que je t’ai écrite après avoir vu Marcel ! Il me semble que c’était sombre et amer. Mais de tout çà quelque jour je te demanderai pardon. Tu ne peux pas savoir quelle fière opinion j’ai de toi, tête de fer, cœur d’or, vraie Bretonne nageant dans la tempête…

À 9h30, après le café et le Mutton Chop et une poire Doyenné admirable. Le patron vient de me faire la conversation sans fin… Tout cela me plaît. Je suis bien ici. C’est mon seul plaisir. Qui l’eût dit ? L’aurais-je cru ? Mais voilà le fait. Au reste je savais bien que j’étais le plus sentimental des hommes, et toi aussi tu le savais. Mais on ne peut jamais prévoir. Et toi tu es à la hauteur, et peut-être encore plus étonnante. Car dans le fond tu ne suis jamais que le sentiment en toutes choses ; et quand tu rentreras, tu sauras ce que cela t’a coûté. Mais n’écoute pas ce que je dis là. SI j’étais un conseiller impartial… Mais je ne le suis point ; et toi tu ne m’écouterais pas. Je pense que raisonnablement, une fois ta maison payée et un petit capital de sûreté bien placé, tu peux travailler à Paris au moins dix ans dans de bonnes conditions, c’est-à-dire en mettant de côté une certaine somme par an. En ce temps-là tes valeurs d’Amérique auront remonté. Peut-être aussi auras-tu monté une entreprise de lingerie superfine pour l’exportation, ou quelque chose de ce genre. Moi je ne veux qu’une chose, ne pas te savoir sans ressources ; tant que je vis tu aurais toujours du pain autant que moi ; mais ensuite, bonsoir ! Je ne suis bon à rien ; mais il y a de la mauvaise chance dans mon affaire. Car suppose que je sois libre comme l’air, c’est alors qu’à nous deux nous ferions des affaires étonnantes. Que n’aurais-je pas fait ? Mais il ne sert point de rêver à ce qui aurait pu être. Les choses étant comme elles étaient, je pouvais encore (si j’avais su) éviter bien des choses. Cela tu me l’as bien expliqué, et je l’avais déjà compris. Je disais : *trop tard !* Mais c’était une bêtise. Il n’est jamais trop tard. Et cette sagesse durement payée, rien n’empêche de la pratiquer. Tu verras ! Seulement je remarque un curieux changement en moi (pas de sentiment !). Ces mois-ci j’étais entièrement indifférent à tout, comme aussi toi, et çà m’était bien égal de mourir. Quelquefois je le désirais. Maintenant je commence à surveiller les autos qui croisent mon taxi. Tu m’as écrit de ne pas me fatiguer, de faire cela pour toi, et je n’ai pas eu de rire sarcastique, mais je me suis appliqué, heureux de t’obéir ; cela fait que je m’observe un peu plus, et que je me croirais aisément fatigué, par peur de vieillir etc. Ce que c’est que l’imagination. Mais je corrige promptement cela. Et j’ai toujours gagné de ne plus me réveiller entre 2h et 3h du matin. Vois comme une ou deux bonnes lettres changent tout. Car enfin, comme tu dis, je ne me fais pas d’illusions… Mais étant sûr de toi je n’imagine rien, je ne cherche pas, je ne me torture pas. Je viens ici ; je crois y être avec toi ; je sais qu’aujourd’hui lundi à ton heure (entre 3 et 5) tu penses à moi et à notre coin et à la bécasse et au taxi… Cela me suffit. Tu me reprochais de ne pas penser à l’avenir ; maintenant j’ai raison. Je ne pense même pas au présent. Je te suis par la pensée (il est 5h chez toi), tu fais ton petit marché, tu rentres dans ton perchoir, tu regardes les arbres encore un peu verts, les pelouses, tu penses à moi, tu calcules les temps et les dollars… Il ne m’en faut pas plus ; je suis presque content. Tu as raison cela ne me suffit pas ; je suis insatiable ! Il me faut la présence. Rien que çà. Ce soir chez Jeanne je regardais les choses avec un peu plus de confiance ; car je suppose qu’il n’y aura jamais de barrière autour de cette salle (pour ne parler que de cela) où tant de poulets ont été mangés de si bon appétit ! Pourras-tu garder cet asile inviolable, où nous serons libres ? Je suppose que oui. J’avoue que je pense quelquefois à cela, toujours un peu craintif, et pour cause, toujours attendant quelque suite. Mais enfin qu’y faire ? La nécessité n’a pas de loi, comme on dit. Je pense à cette cellule de moine où je vis, et à cette vieille servante maintenant presque aveugle qui balaie tout juste au milieu. Il faudrait changer bien des choses si… parlant au chauffeur, je devais changer le 6 en 9. Tu me comprends. Comme je ne sais ni ne suppose rien, je ne puis juger. Toi non plus peut-être ; car une dépendance, on ne la mesure jamais tout à fait. J’en ai fait pour mon compte la terrible expérience. Et pourtant il me semble que les choses n’iront droit, même pour Jeanne et le petit monde qui s’intéresse à nous, que si les choses vont comme avant. Je comprends la diplomatie et en ce cas j’en espère d’heureux effets… Pardon de te parler toujours de ces choses pénibles ; c’est qu’il faut s’y habituer, et s’il y a des changements, les prévoir… Mais tout çà est secondaire. Te voir ! Cela répond à tout. Songe donc ! Quel changement ! Autrefois nous ne savions tout de même pas le prix de la *présence*. Il fallait pour cela l’absence !..

Il est très tard (10h) et je vais m’en tenir à cette feuille. Demain ici encore avec toi ! Quel bonheur ! (d’imagination, mais c’est quelque chose !) En ce moment le travail est modéré ; il va reprendre à la fin du mois, car les gosses travaillent comme des horloges. Je ne t’envoie point de vers aujourd’hui, mais bientôt tu en auras plusieurs pages… et je t’aurai dit tout, ou presque tout. Mais on n’a jamais fini… ton poème, le poème de toi, n’est jamais fini. Le sais-tu ? Le crois-tu ? Écris-le moi. Un doux baiser de frère et une câlinette longue pour te consoler et te donner courage, comme tu aimerais, petite fille chérie. Ton ALAIN DICK.

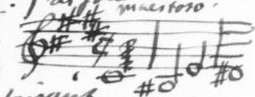
# 26 novembre 1929

NAF 14232 / 255-256

Mardi soir 26 novembre 29 à la brasserie.

Enfant si chère et petite sœur ! En rentrant hier soir j’ai trouvé ton câble ! Tu vois d’ici la joie ! Ce matin à 10h j’étais chez Jeanne, à qui j’ai transmis ce qui la concernait ; elle avait écrit hier soir pour réclamer nouvelles du colis. La lettre était partie. J’ai oublié hier soir de te parler de ce qui lui est dû. Hier soir je lui ai lu ce que tu me disais. La tête de mule a protesté. Mais enfin je l’ai décidée à faire ses comptes, au moins pour le principal ; et je réglerai la chose un de ces jours. Il est vrai que ce matin j’ai oublié de lui en parler. Dès que j’ai un câble, je suis comme un enfant. Et alors la tentation était grande de te répondre par câble aujourd’hui. J’ai traîné au piano, j’ai retardé le travail de préparation de la conférence, afin de n’avoir pas le temps de passer au Commercial. Je t’ai dit pourquoi hier. Je ne pouvais câbler que ceci : « Ravi lettre du 10 ». Et c’est la vérité ; mais c’est tout de même trop dire ; et je ne veux pas être ravi tout à fait. Quel singulier animal ! Mais tu l’as senti toi-même, en écrivant : « Ne te fais pas d’illusion ! ». Toi tu n’as pas à te retenir. Je sais que ton existence n’est pas un plaisir ; et justement c’est cela que je veux sentir ; et c’est pourquoi je n’ai pas câblé. Et pour moi-même ? (je parle comme toi). Je suis si naturellement joyeux (je l’ai payé !), j’oublie si bien, je me grise tellement d’une affection sûre comme l’or comme est la tienne - Et comment douterais-je après ta lettre du 10. Tu es l’être le moins menteur que j’aie connu. Eh bien voilà, je suis né gigolo et je mourrai tel. Cela est profondément immoral, et tu le sais mieux que personne ! C’est écrit dans mon aspect extérieur. Quoique pourtant tu peux t’attendre à trouver du changement ; les os ressortent, et l’air me semble un brin triste, en tout cas plus sérieux qu’il y a un an. Mais il reste un air de se moquer de tout, sauf de la tendresse profonde. Je ne renie pas cela. Comment pourrais-je ? Mais je ne puis renier non plus la douleur martelée dont la poésie m’a sauvé. Cela les arbres de Paissy le savent, et les plages du Pouldu, et la petite grotte où je t’écrivais des sonnets.

Le creux d’ombre où tes pas charmants prennent leur source…

J’ai retenu ce vers. En passant j’avoue que je n’ai aucun souvenir de *Ciel*. Nous relirons cela tous les deux. Aujourd’hui je n’ai pas eu le temps de finir *Trébéron*. J’ai joué Prélude et Fugue 4 du 1er volume et tu devines pourquoi et à quoi je pensais. Aussi la fugue 6 en ré mineur, en faisant tous tes gestes. Mais j’espère t’envoyer le poème vendredi matin. Tu remarques la lenteur ! C’est toujours la même chose : la profonde tristesse s’en va plus vite que je ne voudrais. Pour un peu je t’enverrais mille félicitations. Ce serait féroce. Non. Je vis avec toi, et je te plains, et je te vois bien seule, et quelquefois trop triste. Et d’autres fois comme moi-même (toi ma sœur !) trop aisément consolée. C’est très bien de se moquer de tout, mais il faut pouvoir. Tu as deviné que je supporterais… C’est déjà beaucoup. Francs avec nous-mêmes, nous le sommes. Souviens-toi ... Mais il y a une chose vraie, c’est le chagrin profond, le désespoir à certaines heures, aussi bien pour l’un que pour l’autre. Je n’ai nulle envie de cultiver cela ; mais enfin c’est une preuve qui nous manquait ; et chose étrange nous tirons de cette épreuve (qui n’est pas finie !) une certitude de cœur que nous n’avions jamais eue. Ici je m’interromps moi-même. Et Morgat ? Il n’y a rien à répondre. Le fond des cœurs était visible comme le soleil. Marcel ne s’y est pas trompé. Ce matin encore, mais c’était hier, j’ai fait un détour pour lire sur une carte : Châteaulin ! Et j’ai rêvé, et j’ai revu cette vallée, ses rues montantes, cette rivière, et enfin tout ; J’étais dans le ciel. Ainsi nous n’avions pas besoin de ces souffrances. Et tu avais raison de me câbler : *Sois pas malheureux*. Mais je l’étais et j’ai encore un fond de malheur. Seulement je n’ai plus de crainte. La guerre est finie ! Les blessés et les morts ne sont pas guéris, mais on ne tue plus. Tu comprends que je pense à notre épreuve plus dure que la guerre ; et tu as raison de dire : *le temps de nos malheurs*. Après avoir trop pensé à moi je veux penser à toi. Tu sais bien que je n’ai pas cessé d’y penser, et je redis que je te consolerai de tout. Je le sens, j’en suis sûr. Et tu es ma Gabrielle toujours pareille ; et j’ai toujours pensé que rien (une chose souvent en entraîne une autre…), rien ne changerait cela. C’est plus fort que tout. Et pour moi c’est cela même qui est le bonheur. Si l’on n’est pas sûr de l’autre et de soi à quoi bon l’affection ? (Toujours le gris, mais maintenant j’en ris). Et je reviens à dire que je suis *ravi*, mais je ne voulais pas le câbler ; il fallait un commentaire.

Tu vois me voilà caché dans ce coin délicieux à mon cœur, en attendant d’aller parler aux harengs des deux sexes. Il a bien fallu renoncer à changer de salle, puisque je refusais. Je veux que çà reste un cours ; je n’ai pas envie de faire le comédien. J’ai envie de gagner des bécasses, et de me faire une bourse secrète. Je souhaite que ta bourse secrète soit passablement garnie ; mais je reste persuadé que tu as dix manières de gagner ta vie largement ici. Tous ces travaux de lingerie fine, que toi seule avec Jeanne peut faire faire (j’ai vu le colis admirable qui t’est arrivé ces jours), ces travaux peuvent te nourrir et au-delà. Mais les places ne manqueront pas. Je m’imagine déjà t’accompagnant le samedi ou le mardi vers 20h en taxi chez tes bons amis les placiers. JE ris toujours à la maison Noël, et je commence à sourire à la rue Royale. Doucement ! Doucement ! Si je n’étais retenu par la règle du gris, tu en lirais. Remarque que j’ai repris mon ancien papier. Malgré tout, je l’aime. Il n’est qu’à toi. Et quels volumes écrits là-dessus ! Je suppose que tu n’as pas gardé tout cela. Moi je brûlais à mesure, ne gardant que la dernière, et au moment critique, j’ai tout brûlé. Je l’ai bien regretté. Mais maintenant non. Imagine donc ici en prose toutes les folies poétiques de ton ALAIN et DICK.

# 29 novembre 1929

NAF 14232 / 257-260

À la brasserie, dans le petit coin près de la fenêtre, 29 novembre 1929. Après le potage.

J’ai dit au patron de ta part de me bien soigner ; il a été ravi et il t’envoie ses politesses. Tout ce qui concerne la brasserie a une énorme importance pour nous deux. Cela est merveilleux quand on y pense. Ce matin je t’ai expédié (pour le courrier de demain par Cherbourg (le *Reliance*)) le long poème annoncé depuis longtemps ; je sais que tu le liras plus de dix fois ; et en copiant tu ne peux pas savoir ce que c’est que penser que tes yeux se promèneront sur l’écriture serrée ; et ce que tu te répèteras en lisant, je le devine. Tu es étonnante en ce que tu dis de la Conférence. Tu voudrais etc. Mais dans le fait ce que j’écris de mieux et de beaucoup, qui est seule à le connaître ? Mais tu le sais bien. Heureux de pouvoir te donner cette preuve d’une amitié unique.

Je change de sujet. J’ai trouvé aujourd’hui à 11h rue de Rennes ta lettre du 18 (air-mail). Je viens de la relire (et pas seulement pour la seconde fois) et quoi que tu me traites sévèrement (que je dis !) à cause de la lettre stupide écrite après avoir dîné ici avec Marcel, je trouve cette lettre excellente. – Je viens de manger des quenelles de brochet ; rien que cela devrait te faire revenir ! Mais comme je te l’écrivais ce matin, il faut aussi un peu de raison (je le dis sans enthousiasme !) ; car tu ne peux pas dire que les affaires soient brillantes ici ; et comme tu dis il faut vivre ; la poésie ne nourrit pas. Mais n’importe ! C’est le premier des arts. Et ce n’est pas toi qui diras le contraire. Mais quel bonheur pour moi que ce que tu dis de mes câbles ; et pour les tiens c’est pareil. Et voilà une raison de câbler demain WLT. J’ai assez attendu. J’ai vu Jeanne ce soir avant de venir ici. Je lui ai signé 2000 fr. pour ses gages ; elle prétend que çà suffit en gros. Nous avons bavardé un peu. Quand je lui dis que tu me secoues, elle me répond : « C’est que vous avez fait quelque chose qui n’est pas bien ». Alors, tu vois !! Je ris, tu sais. Rien que ta fin : « Je te défends de m’en vouloir et d’être malheureux », çà me fait sauter de joie. Et tout çà fait une grande certitude, entre nous, et même merveilleuse ! À côté de cela les questions d’âge n’existent pas ; et si tu n’as pas toute confiance là-dessus, alors c’est moi qui te secouerai. Mais écoute un peu ce que j’ai à te dire de moi. Çà n’est ni plus maigre, ni moins ; mais la tête est plus osseuse et d’expression moins douce. Il est vrai que pour toi… Et puis tout çà est effacé une fois pour toutes. L’autre jour en taxi je me disais : Un coup sur le coin de la figure, un œil crevé, ce n’est pas long ! Et elle de même (je me disais ces choses en passant rue Royale, où j’entendais comme toujours tes dernières paroles avant ton départ). Eh bien, me disais-je, qu’est-ce que cela changerait ? Rien du tout. Là-dessus je n’ai jamais le moindre doute et je te défends d’en avoir. Le seul trésor en ce monde, c’est cela. C’est pourquoi, remarque, je peux grogner, et je ne manque pas de raisons, mais dans le fond je ne me plains pas. Pour un peu, si je me laisse aller à la nature, je trouve que tu as raison en tout ; je regrette seulement de ne pas être plus près, parce que la *présence réelle* c’est tout de même quelque chose ! Je t’écris tout en mangeant une poire Doyenné du Comice qui est une merveille. Et dire que tu t’es privée de tout cela. Mais écoute. Je vais t’avouer une chose. Dans le fond je pense que tu as bien fait ; il ne fallait pas moisir. Et moi je n’étais bon à rien, avec mon absurde métier ; la poésie me sauve, mais toi au moins tu vois d’autres pays, d’autres gens, et tu te formes ! Tu connaîtras mieux les hommes et les femmes… Je t’admire beaucoup (çà t’étonne ?) ! Tu me dis que tu ne fais pas de poésie. Mais toujours est-il que tes mots jetés n’importe comment me retournent et me font sauter ; tout çà est très beau, parce que tu envoies ce que tu penses. Et j’adore cette forte écriture. Je suis seul dans le monde à te connaître avoue-le. Si bête que je sois dans mes sentiments vifs quelquefois, je suis tellement fort… Aujourd’hui j’étais électrisé comme un chat. J’ai fait un cours ébouriffant à Sévigné. Bon. Après le cours une très jolie Américaine qui avait écouté m’accroche sur le trottoir, avec l’assurance naturelle à ces gens-là etc. Réponse : « Je ne donne jamais d’explications ». « Excusez-moi, Monsieur ». Tu sais à qui je pensais. Et il est certain que je ne suis pas maniable. Tous les gens me dérangent, et tu comprends pourquoi. Je crois réellement qu’il n’y a d’autre remède à l’âge et à la fatigue que d’avoir des soucis chéris qui font oublier tout le reste. Tu ne peux pas te rendre compte encore de cela. Mais moi je suis stupéfait de voir que rien ne me fait rien. Je ne me crois jamais malade ni souffrant. Non. Ce qui peut m’arriver c’est une lettre ou pas de lettre. Et une lettre plus ou moins bonne ; mais elles sont toutes bonnes ces temps-ci. Tu ne saurais plus écrire comme tu faisais dans la lettre confiée à Marcel. Je sais pourquoi, tu manquais de confiance ; tu ne pouvais croire… Et enfin tu y es arrivée. Et maintenant je sens que tu as des moments heureux et légers comme l’oiseau, où tu te dis, comme je me dis : du moment que l’on est sûr, qu’importent les choses secondaires ? Cela concerne le métier et les accidents de route. Et nul n’est muni contre les accidents. Naturellement, pour moi comme pour toi, ce ne sont que des moments. On n’a pas la force d’être toujours au-dessus de tout. Car c’est miraculeux, et nul ne comprendrait. Mais si on lisait tous les poèmes à la suite (ce que personne jamais ne fera) on comprendrait. J’aime bien *Trébéron*. Je me souviens du chapeau panama entouré d’une écharpe. Tu as toujours eu de la grandeur dans ta manière ; et cela ne m’échappait pas, tu peux en être sûre. Toutes les petites choses et les petites gens, je ne m’en soucie point. C’est quelque chose d’être comprise ! Mais je peux aussi en dire autant. Et toi-même sache apprécier les choses médiocres à leur valeur. Mais tu le sais. Tu es étonnante ! Tu as quelque chose de masculin dans ra manière de mépriser. Mais si femme ! Plus femme que toute femme ! J’ai bien peur de n’être pas approuvé absolument par le Quai d’Orsay (liste de diplomatie comme tu sais). Mais ce soir je m’abandonne, sans sortir de ces tons gris que tu aimes.

Qu’est-ce que j’ai encore à te dire ? Jeanne se moque de nos câbles. Elle dit que nous y dépensons l’un et l’autre tout notre argent. Moi je ne connais rien de plus agréable. Et avec tout çà le temps passe, comme tu dis ; et c’est alors que l’on tombe dans un abîme de tristesse ; car le temps perdu ne reviendra pas ! Et tout çà par notre faute à nous deux. Car tu aurais dû mieux me connaître et moi j’aurais dû cesser de rêver, et regarder la réalité. Mais dans le fait je me trouvais tellement heureux que je n’en pensais pas plus. Je suis ainsi bâti qu’un mouvement de tête ou de main me comblent ; j’atteins le sommet du bonheur, et alors !!.. Et pour toi c’était de même. Mais il y avait tant de choses qui poussaient dans le même sens ; et c’est ainsi que tu es partie, comme on part, comme on agit, c’est-à-dire un peu follement. Mais il faut bien. C’était dans ta nature ; et cela me plaît, et cela devait être. Mais pour me récompenser de ces pensées je vais prendre un Cherry. Le Cherry de mon… etc. Enfin quand je regarde ma vie, je ne la changerais pour aucune autre.

Je ne sais si je t’ai parlé de la conférence de l’autre jour. C’est tout à fait comme les sermons de Fabrice. On s’y écrase d’une façon ridicule. Et moi je suis (c’est véritable) tout à fait indifférent, et je casse les effets à plaisir ; au fond je les trouve bien impertinents de trouver cela intéressant. Je ferais dix fois mieux si je voulais. Et qu’est-ce que c’est que tout cela (je me le dis en parlant) à côté de certaines œuvres secrètes… Ne dis pas surtout que tu n’es pas digne ; çà c’est la dernière chose que je puisse admettre. La dignité n’a rien à voir avec ce qui peut arriver en voyage. Et dans tous les métiers il y a de la difficulté. Tu vois bien que je me plie pour 200 fr. à parler pendant une heure, je n’en suis ni fier ni humilié. C’est comme çà. Et ce n’est rien pour moi. Si tu n’étais pas partie, nous n'aurions pas su tout çà. Nous aurions attaché trop d’importance à de petites choses. C’est entendu, on rage ! On rage, mais cela ne change rien à ce qui importe. Et tu as raison de dire que tu comprends ce que j’éprouve pour l’avoir éprouvé. Mais je dis : certainement tu y as attaché trop d’importance ; mais on apprend tous les jours… Tu me dis que tu ne te soucies pas trop des affaires d’argent. JE suppose que c’est parce que tout compte fait çà ne va pas mal. Si tu pouvais bientôt avoir seulement le nécessaire ! Songe que la vie est courte, et que l’amitié n’a pas épuisé ses trésors ! Il s’en faut de beaucoup. Morgat nous attend. Et j’aime quand tu parles de Korn ar Hoat, car cela n’est pas incertain. C’est le point central. C’est l’indice ! Marcel l’avait bien compris. Mais oui il a été parfait ; il ne pouvait faire mieux. C’est un grand cœur ; il comprend les choses ; il est de ceux à qui la guerre a donné une *échelle* pour juger ce qui a de l’importance. Et, en souvenir, les heures que j’ai passées avec lui ici ont été les meilleures, et tu feras bien de le lui écrire ; car entre hommes on n’écrit pas ces choses-là. Seulement le cafard fut le plus fort. Écoute, si j’étais continuellement content, ce ne serait plus moi. Et toi de même. Il y a une violence là-dedans. Je suis toujours dans les extrêmes (aussi bien pour les pensées ; c’est ma seule force) et toi aussi. Lire *Trébéron* là-dessus ; il y a à deviner ; mais pour deviner tu n'as pas d’égale. Maintenant je reviens à ce que je t’écrivais ce matin ; je veux revenir aux sonnets et aux pièces courtes. Un grand poème n’a pas de fin ; on finit parce qu’il faut finir ; il n’y a pas d’autre raison. Tu te rends bien compte qu’il y avait des choses à dire sans fin. C’est en ces temps-là qu’une certaine grosse dame a commencé à te regarder de travers. Elle n’avait pas tort. Car cette tendresse d’adoption l’emporte tellement sur tout… Mais comprends bien par Korn ar Hoat, ce lieu merveilleux où je disais : Je ne veux pas que tu me quittes. E je pense au chemin descendant. Et enfin à tout. Sans oublier le sommet admirable. Ce jour-là j’ai revu Trébéron de haut et j’ai compris que toutes choses étaient comme elles devaient être. Cette lettre sera-t-elle une des trois etc. ? (comme tu dis). Je ne sais. Je comprends très bien tout. Au fond je me moque de tout hormis une seule chose, que j’ai. Tu me comprends. Je mêle Oriane à mes lettres, et tu t’y débrouilles très bien. Mais quelle chose terrible ! Songe que j’ai eu ce matin la réponse à la lettre écrite le 5 ! 25 jours pour aller et revenir, et encore en empruntant l’air-mail. Mais je me demande si je ne pourrais pas utiliser l’avion postal à Cherbourg. Mais je ne trouve pas de renseignements dans les bureaux de poste. Et je n’ai pas beaucoup de temps. C’est faux ! Les choses qui te concernent, j’ai toujours le temps de les faire. Et voilà pourquoi l’intérieur ne vieillit pas. Où est l’ennui, quand on est si puissamment occupé ? Les gens sentent plus ou moins cela, mais ils ne devinent point. On me voit filer tout pressé et heureux, comme si j’allais à un rendez-vous. Si on me suivait alors, on me verrait entrer au *Commercial* que j’aime plus que tout (toi tu préfères la Western. Chacun son goût et c’est le même). Je me sens un peu fou ce soir (une légère main sur mon épaule). Je bois le Cherry et je ne me crois pas malheureux (tu me l’as défendu). C’est ainsi que tu dois agir avec moi. Et moi je t’ai écrit un poème, et que faire de mieux ? Et aurions-nous su toutes ces choses sans ton aventureux départ. Il faut vivre. On n’a qu’une vie. Et quelle vie par-dessus l’Atlantique ! Il n’y a que la force de vie qui compte. Et bref : nul n’a été dupe en cela. Ose dire le contraire. Mais dis-moi que nous lirons tout cela au 146 et non ailleurs. Espérons que nous oublierons alors le temps de nos malheurs (comme tu dis), c’est-à-dire qu’ils seront effacés. Mais ne plisse pas ton front têtu. Ils sont effacés maintenant du moment que tu le veux. Et le plus fort c’est que c’est vrai. Tu es comme la Duse, qui allait ramasser de l’argent justement là où tu es (*Le Feu*). Et tu le vaux bien. Et je vaux bien D’Annunzio (toi seule le sais). Les gens comme Maurois sont assez fins pour soupçonner le poète. Le reste est de la rognure, assez bonne pour les gens ; et ils se pressent comme des harengs pour de simples rognures. Toi seule peux savoir que je ne réfléchis pas longtemps pour eux. Et avoue que cela te touche. Je le comprends. Il n’y a pas de preuve au monde plus étonnante. Elle m’étonne moi-même. Et je signe ton Dick, sans autre commentaire, et ton Alain.

Je m’en vais ce soir à pied par le pont des Arts, l’Institut, l’Abbaye, Saint-Germain des Prés… Hâte-toi…

# 2 décembre 1929

NAF 14232 / 261-264



Lundi soir 2 décembre 29, à la brasserie, 7h30.

Moments heureux ! Comme on arrive à vivre avec d’étranges plaisirs. Je viens ici comme à un rendez-vous. Surtout ce soir je suis joyeux. À l’heure qu’il est (2h30 chez toi) tu as sûrement reçu mon câble, qui t’a fait une bonne surprise j’en suis sûr. C’est que dans ta bonne lettre du 18 tu me parlais des câbles comme d’une chose entièrement agréable. Alors je m’étais retenu l’autre semaine ; mais celle-ci, impossible. Et je n’arrivais pas à finir. Tu as dû rire de cette incontinence de câbles ! Mais il faut pardonner aux prisonniers (comme Fabrice) et je suis comme prisonnier ici ; communiquer avec le dehors, voilà mon plaisir ! Vendredi dernier je t’ai écrit par Cherbourg ; si tu y penses, dis-moi si cette lettre est arrivée avant celle-ci. C’était ce que j’appelle une Valise Diplomatique (à cause des nouvelles diverses, souvent bien petites). Et demain, avant la conférence, je te promets une autre Valise Diplomatique. Et aujourd’hui je me contente de travailler dans le gris. Je t’envoie une coupure de Wuillermoz dans *Excelsior*; tu verras qu’il y parle de danseurs que nous avons vus ensemble. Çà n’a pas d’autre intérêt. Mais je pensais à ce *Lifar* (est-ce bien celui-là ?) qui regardait les mains aux oreilles dans la loge du pompier, un soir de Stravinski. Tu ne peux pas dire que j’étais ombrageux, ni que je l’aie jamais été. Car tu ne cachais nullement une admiration fort vive ; et d’ailleurs il n’était pas dans mes idées de te permettre ou de te défendre quoi que ce soit. Nous n’avons jamais connu entre nous ce régime. Tu diras qu’il s’agissait seulement de pensées et que d’ailleurs je n’ai rien à voir ni dans tes pensées ni dans tes actions, qu’autant que tu veux bien. D’accord. Rien d’un père noble du répertoire. Et même quand les choses ne me plaisent pas, j’ai honte de ce sentiment. Car de quel droit ? Et que vient faire ici le droit. C’est pour que tu ne me prennes pas pour un grognard (de la Grande Armée) et si j’en ai eu l’air quelquefois je m’excuse. Encore dans *Trébéron* je n’ai pu m’empêcher de manier un petit peu le poignard, comme tu dis. Mais tout de même l’ensemble exprime un genre de pensées qui certainement te plaît. Mais je fais des progrès, et grâce à toi qui as des inspirations délicieuses. Je relis pour la 20e fois et pour le plaisir, la fin de ta lettre du 18. « Je te défends de m’en vouloir ou d’être malheureux ». Je n’ai pas éprouvé depuis longtemps un mouvement aussi agréable. C’est alors que tu me connais et que tu trouves ce qui convient. Je me borne à te dire que cette formule a suffi depuis à écarter tout commencement de cafard. Du moment que c’est défendu par toi (tu prends ainsi la direction de mes pensées !) il n’y a plus rien à dire ni à penser. Et j’espère purger même les poèmes de toute allusion etc. Mon idée est restée la même, et je voudrais bien n’y pas manquer. T’aider à supporter cet exil ; et je puis te jurer que je comprends toutes tes épreuves presque comme si j’étais toi. Mais mieux, je ne pense rien qui puisse te blesser ; j’écarte, par la phrase magique. Ainsi nous entrons dans une époque que j’espère plus facile pour toi comme pour moi. Nous revenons au premier problème ; tu es partie ; c’est fait ; il faut que cela ait un résultat ; il s’agit de t’aider toi-même. Je l’ai juré ; et, quand je ne l’aurais pas juré, je le ferais encore de tout mon cœur. Là-dessus tu n’as pas de doute ? Le temps a passé ; le temps n’a rien changé ; il a seulement rapproché le jour du retour, et avec ce changement appréciable que peut-être il ne sera pas indiqué de revenir après quelques jours de permission (comme les poilus). Il y a une foule d’autres solutions possibles. Je me remets à ce point ; je n’en veux plus bouger. Il y a longtemps (du premier jour) que j’ai renoncé à juger ; on ne peut juger des situations où l’on n’est pas. Ainsi me revoilà grâce à toi presque dans la situation initiale. Et j’ai même aboli un genre d’imagination qui était certainement fort injuste. Ce matin au jardin, un peu avant le jour j’ai griffonné quelques vers que je te transcris tels quels. Il y a bien des lacunes, mais tu comprendras. Je célébrais l’espoir et j’avais cent fois raison ; car depuis il n’a cessé de pleuvoir, autant dire pleurer ; mais j’avais rassemblé mon courage ! Je dis seulement comme toi : le temps passe et le visage perd peu à peu le pli de la joie. Çà c’est triste. Mais tant pis ! Et qu’importe ! Nous n’en sommes plus à douter là-dessus. Sache bien que, tel qu’est mon sort, je ne le changerais pour aucun autre. Je ne sens ni l’ennui, ni le vieillissement ; je pense à une chose qui ne peut vieillir. Mon sort me paraît beau quand je le compare à tant de gens qui n’ont qu’une petite ou même grande ambition. À ce propos sache que j’ai reçu ce matin la préface de Paul Valéry, qui à vrai dire n’est pas fameuse, mais qui est charmante de sentiment, et tout de même intéressante et neuve pour ses lecteurs. Je lui ai envoyé aussitôt mon remerciement et le livre va sortir bientôt. – Autre chose, je vais manger en ton honneur un salmis de pintade ! Je te vois ! Je t’entends commander ce plat. Comme on vit de souvenir ! C’est effrayant. Je n’aurais jamais cru celà. Depuis avril dernier tu peux te vanter de m’avoir appris bien des choses. Ici je m’arrête, et lis ce que tu voudras, ce sera vrai…

Excellent salmis de pintade ! Mais je déclare que c’est une honte ! de manger cela sans toi. Ici je n’ajoute aucun commentaire ; tu sauras très bien l’imaginer. Il me vient tout de suite une pensée peu agréable ; je te la dis ; telle que je te connais, quand tu voudras partir, on essaiera de te retenir ; et après tout il y a des offres qu’on ne peut guère refuser (par exemple la maison Hickson). Mais je suis arrêté par cette idée qui est sur moi toute-puissante : il en sera comme tu voudras et ce sera bien (la reine ne saurait mal faire etc.). Mais avoue que ma situation n’est pas ordinaire ; il me faut cette tête de fer et ce menton (!) pour la supporter. Et la faute à qui ? Je dis avec toi : à tous les deux certainement. Mais j’ajoute dans mon intérieur : principalement à moi ! Et tu avais raison de dire à Marcel ce que tu lui as dit. Il n’a pas su me le rapporter, parce qu’il y avait un blâme à moi là-dedans ; et il a été d’une gentillesse, d’une délicatesse, tu ne peux pas imaginer mieux ! Sûrement le cœur en lui est excellent, et je l’aime beaucoup. Naturellement ce n’est pas à comparer… Ici encore je m’abstiens de commentaire. Je reviens à Valéry et à l’édition en question ; je t’ai déjà écrit au sujet de la dédicace pour ton Georges (Je ris. Il y a Georges Ier le mien. Georges II celui de notre sœur Renée – et Georges III qui est le tien ! Cela pour te faire rire !). Non seulement je comprends que tu aimes beaucoup ce Georges et sa femme, mais je les aime un petit peu l’un et l’autre, car je sens qu’ils ont été parfaits. J’étais seulement un peu jaloux quand il te jouait de la musique ; mais tous ces petits sentiments sont effacés. Dès que je pense à ce que cela a dû être pour toi, ma chère petite fille unique, cet exil si loin au milieu de paroles étrangères… Tu as une tête de fer, aussi, et heureusement ! Quelle folie ! Mais cela aurait pu tourner bien plus mal ! Et c’est ce qui t’explique mon premier mouvement. Car je prévoyais tout. Mais rien ne change le sentiment ; cela même je te le disais ici, sur cette banquette ; je m’en souviens très bien, et tu saisissais la chose, et même mieux que moi. Qui saura ce que tu as pensé, dans ces temps difficiles ? Je ne puis y penser sans être attendri. Toi toute seule décidant et exécutant. C’était tellement au-dessus de tes forces, et tout de même tu l’as fait et tu tiens. Çà c’est beau. Tu peux en croire le grognard de la Grande Guerre, car il sait ce que c’est. Ou plutôt il sait qu’il y a pire que la guerre. Car mourir, nous pouvons bien le dire, qu’est-ce que c’est ? Mais c’est vivre qui est difficile ! Ce soir je vois l’avenir plutôt riant. Probablement parce que c’est le jour du câble, et aussi par l’effet de tes deux bonnes lettres (10 et 18) où enfin tu es toi-même, et avec un accent qui ne peut tromper. Comme tu dis : « Que veux-tu de plus ? ». Je ne veux rien. Je trouve que mes fautes ne sont pas trop punies en somme ; mais dans le fond, je pense que ce que j’ai eu et aurai de bonheur, je le mérite (tu ris !).

Je change de sujet. J’ai lu ces jours *Le lys dans la vallée.* Tu l’as. J’aimerais que tu le lises, au moins un peu. Pour moi j’ai de nouveau pleuré comme une fontaine, me trouvant quelquefois (c’est ridicule ; mais je veux seulement te faire rire !) dans la situation du Lys !!! Il ne faut rien exagérer. Tout cela s’expliquera ici même. Ou plutôt il n’y a rien à expliquer. Il n’y a que deux enfants têtus qui se sont obstinés chacun de leur côté, et qui, s’ils écrivent beaucoup maintenant, ne parlaient guère. Je parlais l’autre jour à Jeanne des temps de Dugny. Je lui décrivais la maison, la place des meubles. Et je pensais à un certain chapeau blanc, et à la petite table ronde du bistro. Des souvenirs c’est quelque chose ! Des solides comme tu dis. Il n’y a pas que moi qui fasse des poèmes. Et ici, si je ne me retenais, je te ferais mille compliments, car tout me plaît dans ta caboche etc. Mais j’espère que cela maintenant tu le sais, et que tu me traites un peu comme ton propre bras (voir la phrase d’adieu rue Royale : je suis…). Tout cela fait un grand poème bien plus beau que tout ce que je peux écrire ; mais enfin mes vers ne l’ont toujours pas gâché. *Trébéron* a été écrit dans les pensées et les sentiments que tu conçois. Je revoyais tout. Et qui eût dit à ce moment-là. Tu vois je me laisse aller à la rêverie. Rien de la valise diplomatique Mais demain ce sera une vraie gazette et qui elle partira samedi, s’il se trouve un bateau. Cette lettre-ci partira après-demain, mercredi. Allons ! Je vais te copier mes vers, et ce ne sera pas long. – C’est copié, et ce n’est pas fameux ; mais le sentiment est vrai. J’ai cru y être ! Sache toujours que je ne me fatigue pas. Je veux m’user le moins possible. Songe, le temps passe ! Il est vrai qu’une vie sans épreuves serait bien plate. Et serais-tu toi si tu n’avais tout essayé ? Je vis en quelque sorte en toi. Le sens-tu ? Et tu seras toujours de bien loin la plus étonnante femme que j’aie vu. Ne dis pas non. C’est mon opinion et *Je Sais Tout*! (tu te souviens ; comme c’était déjà mignon !). Oui depuis le commencement, le plus petit commencement ! Tout le reste m’est égal ; j’y deviens insensible. C’est cela qui rend fort (voir *Le lys dans la vallée*). Il y a aussi des choses étonnantes sur l’Anglaise. Es-tu l’une ? Ou l’autre ? Ou les deux (je le crois plutôt) ? Car tu m’as découvert des choses dignes d’Henriette ! Mais tu n’as rien à envier non plus à l’autre. Interroge la petite lampe ! Et le cadran lumineux. Tu vois je ne fais plus de noir. C’est défendu. Et j’obéis comme une chose à toi. Mais où est la valise diplomatique ? Je crois t’avoir bien comprise. C’est ce que tu me diras. Il n’y a pas à dire. Ce qu’on entreprend il faut l’exécuter. Je t’envie quelquefois. Tu agis, tu vois du neuf. Et moi je reste dans mon coin. Ton métier te mène, et le mien me mène. Ton ALAIN.

Il faut que Dick parle aussi, et en écrivant son nom il en dit assez…

# 6 décembre 1929

NAF 14232 / 265-268

Vendredi 6 décembre 7h à la brasserie.

Ma chère Gabrielle, aujourd’hui çà va assez mal ! Pourquoi. Peut-être parce que les journaux m’ont appris que tu es sous la neige ; mais d’ailleurs ce n’est déjà plus vrai car la tempête de S.O. est sur l’Océan. Peut-être pour tout çà ; peut-être parce que je ne t’ai pas écrit ce matin , attendu qu’il n’y a pas le moindre navire avant le 11, et je ne veux pas accumuler des lettres au même courrier. J’ai eu ta lettre hier soir ; et justement j’étais à Paris (maladie assez grave de la plus jeune sœur etc. Tout changé, et du temps de libre !). Enfin j’y étais et j’ai ta lettre juste à l’arrivée ; et je n’ai pas à m’en plaindre quoiqu’elle n’ait pas la liberté et le naturel des deux autres. Mais tout change comme le ciel ; et il ne faut tout de même pas que je me laisse tourner en bourrique. D’autant que la promenade de Morgat (la Républicaine) est un souvenir qui se passe de commentaires. Mais on ne se passe pas aisément de commentaires. Il y a des personnes qui n’en veulent point ; il est vrai qu’elles ont la poésie. Et moi je n’ai pas toujours la prose que je voudrais. Mais pardonne à ton vieil ami ; il est bien exigeant ; et il mesure aussi du premier coup d’œil la longueur. Toi, si tu fais la même chose, tu n’as pas souvent à te plaindre. Et je sais bien que tu n’as pas de temps. Mais j’ai remarqué aussi que le ton est en rapport avec la longueur. Quand il y a de l’élan, çà va. Quand c’est rétif… Et je te connais si bien. Je suis les mouvements de ton humeur à quinze jours d’intervalle ! J’aimerais mieux les suivre de plus près. Je savais si bien en rire, et surtout effacer tout cela en deux minutes de bavardage, ce bavardage que toi seule auras connu, gai et libre, absolument comme si par un renversement étrange j’étais ton enfant ! Et tout çà fini ! Pour combien de mois ou d’années ? Tes amis ne te laisseront pas repartir et je vois que tu hésiteras à leur faire de la peine, et je ne te donne pas tort. Les services et la gentillesse comptent toujours plus qu’on ne croit et plus qu’on ne voudrait. C’est comme çà. Et d’ailleurs à qui la faute ? Par la simple amitié je pouvais beaucoup pour te retenir et même tout ; Mais il fallait déplaire à d’autres amis ; c’est toujours la même chose ! On tourne dans ce cercle. On n’en sort pas. Mais çà s’éclaircit. Je crois ce que tu dis. Tu m’as défendu d’être triste. Et d’ailleurs il suffit que je sois ici à t’écrire pour que l’humeur change. Ce qui me donne quelquefois le cafard, c’est la société des gens qui ont des droits sur moi. Je souhaite quelquefois qu’il en soit de même pour toi, mais en tout cas tu ne me le diras pas, ni à personne. Et voilà ! Mais c’est assez de ces choses inutiles. Qu’y puis-je ? Et qu’y pouvais-je ? Il s’ajoute bien quelques réflexions amères du côté d’Oriane ; je t’en parlerai peut-être après le dîner. Je m’en prive autant que je peux. Il y a des pensées qu’il faut savoir ne pas se dire à soi-même. Les femmes sont plus fortes que nous sur cet article. Elles coulent à fond ce qui est insupportable. Et j’admire beaucoup cela, et je sais aussi le faire. Aujourd’hui au cours de la journée, même en attaquant mon paquet de compositions, même en jouant la fugue en ré mineur, je n’ai pas su me nettoyer. J’ai été attaqué entre les notes par des pensées importunes, où je mêlais avec les bémols Oriane et toi, enfin tout en une seule marmelade, qui n’était pas excellente. Après cela je vais à Sévigné, où je fais à 30 jeunes filles, dont une au moins est blonde, un cours sur les passions ! Non ! Mais tu te rends compte ? C’était d’ailleurs prodigieux. On paierait cher pour entendre ces brillantes improvisations. Et çà vient tout seul. Mais sois tranquille je me méfie ; et l’auditoire du mardi n’a rien de pareil. Je coupe les effets dès qu’ils se montrent. Tu peux me croire puisque tu sais que mes poèmes, qui sont ce que j’ai fait de mieux, ne seront jamais publiés. Tu diras qu’avec les miettes il restera encore de quoi intéresser toutes ces dames sans compter les Messieurs. Enfin je coupe ! Je coupe ! Et çà se voit ; je laisse tomber. Du reste cela pique la curiosité. On se demande… Et l’on ne sait pas répondre. Tu vois que je suis toujours le même. Mardi il y avait beaucoup plus de gens, et un silence encore plus étonnant. Çà ne fait rien du tout. Ces choses-là m’auraient touché il y a vingt ans ; elles m’auraient donnée la gloire et l’argent, et qui sait… ? Toutes les choses (je pense à Oriane) auraient tourné autrement. Car l’argent ne mène pas le sentiment, c’est sûr ; mais il mène tout le reste. Il fait partie des forces dont nous subissons l’action. Et tant pis ! Et du reste il n’y a rien à faire. Mais ces gens viennent trop tard. Belle affaire. Qui maintenant ne viendrait. On sait que j’ai refusé tout changement de salle, et que tout est plein à craquer à 7h ½. Eh bien je dis que ces gens ne méritent même pas çà. C’est il y a 30 ans (je dis trente) qu’il fallait reconnaître l’artiste. Je connais quelqu’un qui ne s’y est pas trompée ; aussi tout ce qu’elle veut de moi, elle l’a et elle l’aura. Voilà ! Si tu n'es pas contente… Et vive la Républicaine. Enfin la dernière fois je me suis payé une pointe contre Tardieu (en le nommant) et contre la Sorbonne etc. C’était à propos de saluts, et surtout des *calvaires*. Et sais-tu à quoi je pensais ; à ce *calvaire* à l’aquarelle qui est au mur de ta chambre, tout penché, en bois noir, avec une bretonne au pied ! Donc je partais là-dedans et j’avais de quoi faire sauter les murs ; mais j’ai coupé net. Et j’ai versé le développement dans un *Propos* que tu liras environ dans deux mois ; mais peut-être je te l’enverrai. Çà vaut presque un poème. En somme j’en donne au fondateur pour ses 200 fr. et c’est tout. J4ai appris que les sentiments ne se sauvent qu’en se concentrant. Et si Oriane n’est pas contente ! Et toi-même, ma clairvoyante amie, toi qui me connais si bien et que rien de moi n’étonne, tu peux, considérant les choses en spectatrice, être contente de moi. Maintenant le jour où tu y seras, quand ? quand ? alors on ne coupera pas l’effet, et les gens pleureront comme des enfants. Tout cela est du rêve. Mais nous vivons maintenant de rêve ! Qui l’eût dit il y a un an ? Mais je me trompe ; il y a un an on l’eût déjà dit. Ce n’était pas annoncé encore peut-être (je crois bien que si !). En tout cas c’était dans l’air. Et tout le monde puni ! Voilà l’histoire. Mardi c’était la danse. Mardi prochain c’est la musique. Je penserai à ce beau concert dont je dois encore reconnaissance à Georges III (et je le dis sans aucune ironie) ; tout çà est à la fois agréable et désagréable. Je te vois t’acclimatant, et finissant par trouver (abstraction faite de l’Alain, qui lui est toujours reprochable) que Boston est au moins aussi agréable que Paris. Je ne ris pas. Je vois les choses. Il est certain que c’est quelque chose d’être traitée selon sa valeur ; et ce que je disais tout à l’heure, tu peux le dire aussi. De tous ! Excepté de moi. Et c’est cela qui ne va pas. Si tu m’avais seulement à Harvard, et me voyant, une fois de temps en temps, même en une brasserie américaine, tu ne reviendrais jamais. Et tout çà peut faire une sorte de compote dans ma tête. Heureusement il y a Morgat… Je vais dîner et lire *L’Intran*. À toi…

Je ne t’ai pas encore tout dit. Il y avait à la conférence des gens considérables, le recteur et autres, qui ont pris quelque chose. Si j’avais l’espoir que ce bruit fasse revenir Oriane… Mais non je ne veux point t’en parler. C’est une fille remarquable, mais tu vaux bien mieux ; tu te connais en choses belles, et tu n’hésites point. Souviens-toi de ce soir où je t’ai montré la réponse de Romain Rolland à mon article pour ses 60 ans. Tu avais très bien saisi tout cela, et la part de vanité qu’il y a quelquefois dans un grand artiste. Tu verras aussi dans la préface de Paul Valéry que ce n’est pas écrit librement. L’esprit académique les travaille.

J’aime voir ta maison neigeuse, et les jardins tout blancs. Couvre-toi bien. Mais je n’ai pas peur pour toi. Les oiseaux de cette espèce ne meurent que de chagrin, et tu ne mourras pas de chagrin. Et cela est très bien. Ce serait odieux si tu faisais voir à tes amis si dévoués un visage inconsolable. Et de quoi aurais-tu à te consoler ? Certes tu n’as pas à te plaindre de tes amis qui sont au loin. Ils sont fidèles. Ils te comblent plus que jamais. Je ne me moque pas. Je suis bien content, et je fais mon possible pour que tu sois contente, et jusqu’à adoucir tous mes vers. Car je jugeas lâche de blesser volontairement une amie qui fut toujours parfaite, et ne se laissa pousser que par la nécessité… et l’insouciance de son ami, à qui elle a heureusement pardonné. Ne crois pas que j’exagère. Réellement dans mes temps de rêverie, je pense à toi comme il faut et comme tu voudrais, et à moi-même avec toute la sévérité qui n’est que justice. On n’a pas idée d’un fou pareil. Au moins quand on est paralysé de cette façon-là, on ne s’attache à personne. Il a-t-il [*sic*]rien de plus bête que de faire soi-même ses malheurs et d’en souffrir à en crever. Je pense à Oriane ; j’y reviens. Je mêle un peu tout. Ne crois pas que je sois triste. Je bavarde avec toi, chère amie ; et je sais que tout t’intéresse, et que tu veux tout savoir. Puisque tu veux tout savoir, sache que j’ai déjà corrigé 7 compositions sur 66 ! Belle avance ! D’ailleurs tout cela est sans intérêt maintenant pour moi. Qu’est-ce que çà me fait de corriger des copies ? Cela ou autre chose ? Faire cela ou un livre célèbre, c’est tout pareil pour moi. Il y a une ou deux choses très précises qui m’intéressent, sur quoi je n’ai aucun pouvoir, auxquelles je ne voudrais pas penser. Et, dans le fait, je ne veux pas penser à autre chose. Et cette brasserie est pour moi le lieu le plus agréable du monde ! Note que j’ai mangé la côte de veau cocotte, en buvant un bourgogne rouge. Et c’est peut-être pour cela que tu remarques cette confusion… Sache aussi que j’ai mangé une poire du Doyenné merveilleuse. Il y a quinze jours déjà que Maurois était ici. Est-ce croyable ? Je me trompe peut-être. Mais non. Je ne puis pas avoir encore ta réponse (car tu feras sûrement quelque remarque). Il faut 25 jours pour l’aller et le retour. C’est charmant (c’est toi-même qui l’écrivais, en un temps où tu étais bien loin de prévoir à quel point ce serait charmant !). Idiot ce que j’écris. Ce jour-ci est un jour orageux, malgré tout. Ce soir, pour calmer toute cette agitation, je vais rentrer par le pont des Arts, la rue de Seine, l’Abbaye, etc. Je mettrai cette lettre à la poste ! Bien inutilement, car elle ne partira que mardi prochain. J’avais l’habitude d’envoyer deux courriers par semaine. Il faut y renoncer ! Et peut-être faudra-t-il renoncer à bien d’autres choses… Et pourtant je ne renonce à rien du tout. Il n’y a pas quinze jours je te voyais prête à sauter dans le bateau. Ce qui fut sera. Et je compte sur les changements d’humeur. Évidemment je dépends d’un tas de gens que je ne connais pas, et cela quelquefois m’accable. Avant de faire un souhait je me demande… Mais tout çà est bête et même méchant. La faute à qui. Tu vois je t’écris ce qui me vient. Et si je suis un peu amer ce soir la faute en est à Oriane qui elle, et sans excuse, écrit des lettres si poliment affectueuses que j’en suis malade. C’est bien le système féminin, de ne rien exprimer, afin de moins ressentir. Mais permets-moi de te parler un peu d’elle. Tu m’excuseras. Je te dois mes pensées et elles ne sont pas toutes roses. En quoi je suis bien ingrat. Car il n'y a pas huit jours qu’elle me comblait. Mais comment vivre dans ce chaud et froid alternatif ? À peine on est un peu joyeux, arrive un bloc de glace. La situation là-bas (je ne sais si je te l’ai dit) est étrange. Il y a des nécessités plus fortes que tout. La femme seule n’y est pas plus possible qu’ailleurs ; et moi je l’ai toujours su ; et elle n’en avait pas seulement l’idée. La morale est qu’il ne faut point laisser partir une jolie femme. Il y aura j’espère une exception, c’est toi ; et cela ne me regarde point. Et du reste j’écris ces lignes que je lui écrirais à elle-même si cela m’était permis. Cela ne change rien du tout ; et je ne lui en veux pas ; je ne fais de reproches qu’à moi-même. Mais je laisse cela, qui te rase. Tu te moques un peu de mes raisonnements à perte de vue. Tu te dis, toi spectatrice impartiale, qu’il fallait bien qu’un jour ou l’autre le Pirate soit à son tour pendu. Eh bien soit ; mais la pendaison dure longtemps. Sois tranquille amie j’ai la vie dure ; et ta bonne amitié peut me faire durer longtemps. Assez là-dessus. Je vais relire ta lettre d’hier, datée du 26 novembre. Arrivée donc le 5 décembre au soir ; cela fait neuf jours. Celle-ci arrivera environ le 11+9 c’est-à-dire le 20 décembre, presque à Noël ! Oui il y a bien longtemps que tu sais (avant la gloire !) et on peut te rendre cette justice. Toute petite tu le savais. Je ne suis pas encore bien sûr de t’envoyer tous mes poèmes ; je me contente de te recopier un sonnet dans la note douce. Et je demande pardon pour tout ce qui n’est pas douceur. La gloire ne me dit rien. De nouveaux auditeurs et lecteurs : cela vient trop tard… Eh oui ! C’était quelque chose, Paul Valéry et moi ; et il a bien la tête aussi d’avoir trop négligé son propre bonheur ; il se fiait ! Il avait tort. Tout a ses limites ; et surtout on ne peut pas montrer absolument ce qu’on sent. Cela se montre trop tard… Et c’est une bien vieille histoire. Les femmes sont sévères : comme dit Byron : « Leurs vengeances sont promptes et terribles ; elles en sont les premières victimes… » Comment l’on peut tenir ? Oh ! c’est encore facile pour deux vieux amis comme nous, si immuables, si sûrs l’un de l’autre. Oui je relis ta description de cette promenade de Morgat. Après cela on n’a rien du tout à dire. Une fois de plus on a tort. Et il faut être content. Je devrais déchirer cette lettre incohérente ; mais tu pardonneras. Au fond je te comprends très bien et je ne puis te blâmer. Du reste çà m’est défendu. Et tâche de rester sur une note assez gaie en somme. Cette journée était tumultueuse. Cette lettre ne peut avoir toute la sérénité possible. Un homme n’est pas comme une femme. Et il y a des sentiments qu’une femme ne peut pas comprendre. Mais toi l’amie de toujours, tu dois le pouvoir. Tu as quelque chose de viril… Et en tout cas je te mets très haut pour le jugement et pour bien d’autres choses. Allons ! Ce n’est pas aujourd’hui la fameuse *Valise*. Je te vois travaillant le soir et gagnant péniblement ces dollars… Hélas ! Quand je pense à la petite misère que je gagne… Mais on n’a pas le choix. En somme ta lettre est bien bonne et ton amitié panse toutes les blessures (faites par une autre). Sois indulgente et écris-moi ce que ton cœur te dictera. Allons maintenant je copie le sonnet, et c’est fini. À toi ! Ton ALAIN, ton ami toujours et à toujours…

# 9 décembre 1929

NAF 14232 / 269-272

Lundi soir 9 décembre à la brasserie.

Ma chère Gabrielle, ma fille d’élection. Ce soir çà va, et je vais t’expliquer pourquoi. Hier dimanche j’ai eu un grand moment de solitude et de rêverie, parce que j’avais oublié mon paquet de copies. Donc voyage retour à Paris et inversement ; content d’être à moi, c’est-à-dire aux pensées qui m’intéressent. Et, par le cours de la rêverie, il y en eut pour Oriane, il y en eut surtout pour toi. D’abord, en passant la Seine (pluie et tempête, çà ne cesse pas) j’ai pensé qu’après la neige tu avais la pluie ; aussi que, quand tu voyageais dans ton Pullmann tu passais aussi des fleuves, et même sans doute plus larges que la Seine. J’aurais voulu être là-bas (voir les mêmes choses que toi). De là je vins à penser à un souvenir déjà lointain, tes voyages de plaisir vers le Canada, où il y a des forêts et des lacs ; c’était la dernière lettre des temps anciens ; je l’ai malheureusement brûlée. Tu racontais si bien tout cela ; et je sentais pour la première fois un air de bonheur ; tu t’acclimatais ; cela était dû à tes précieux amis les Foote. Et j’étais content ; car dans tout cela j’ai pensé à toi quelquefois plus qu’à moi ; et je ne voulais point te savoir malheureuse. Puis de là, rêvant à ces paysages imaginaires (pour moi) je me disais que j’étais pareil et que je voulais la même chose, c’est-à-dire que cet exil te soit au moins supportable, et que réellement je savais bon gré à tes amis. De là sur l’amitié à la mode de Morgat, sentiment rare, peut-être unique. Il fallait tenir, c’est-à-dire rassembler mes pensées, ce à quoi je tiens, ce que je veux, de façon à te rendre heureuse le plus possible, autant que cette amitié invariable et inébranlable en est capable ; ce n’est pas peu. Et ces pensées me réchauffaient le cœur. J’étais donc presque heureux ; et je me disais que mes lettres n’avaient pas toujours cette couleur-là, que je grognais souvent, que quelquefois j’étais injuste pour toi. Cependant je roulais. Je fus en auto, et je passai deux fois rue Royale ; occasion de me rappeler les dernières paroles entendues de ta bouche ; et je sais que tu ne mens point. Je ne dis pas je crois, je dis je sais. Ayant dont trouvé mes copies, et revenant dans le train, je pensais encore à ta silhouette… Puis aux temps qui ont suivi ; aux histoires de notaire etc. Et j’arrivai à relire tes deux dernières lettres. Je reconnus alors une chose, c’est que l’imagination travaille toujours à côté. Je n’avais qu’à lire. Çà ne variait pas, çà ne laissait la place à aucun doute. Je te voyais toujours la même, et c’est peut-être encore trop peu dire ; mieux la même. Et tu dis exactement ce que tu veux dire ; ne t’inquiète pas là-dessus ; tes lettres sont assez claires pour m’instruire pendant cent ans, et mon amitié ne peut rien désirer de plus parfaitement agréable. Alors ma foi l’exil et tout çà m’est apparu comme une suite d’accidents désagréables mais sans véritable portée, comparés aux choses qui vraiment m’importent. Enfin je suis revenu léger et vraiment délivré des mauvais microbes. J’ai bien travaillé, et j’ai dormi comme peut-être je n’ai pas dormi depuis le mois d’août. Ce matin, au petit jour (7h) je me suis remis au travail. Hélas il n’y avait pas moyen de rêver. Les bulletins devaient être remis aujourd’hui. Il fallait voir certaines compositions. Enfin je termine et il me reste un quart d’heure. Je rêve à diverses choses, surtout à Oriane, et comme toujours te faisant juge. Mais j’ai pensé qu’il y avait des choses amères qu’il fallait dominer. J’ai pensé à ces poèmes que je ne t’envoie point parce qu’ils ne sont ni vrais ni justes (je pense que tu as maintenant *Trébéron*). Et il me vint l’idée de dire toutes ces choses tristes comme il fallait. J’écrivis aussitôt les premiers vers d’un poème, assez long je pense, je le vois long, qui aura pour titre *Manon*. Tu devines à peu près ce que ce sera, et que probablement Oriane ne le lira jamais. Et c’est toi, la dépositaire, qui l’auras (non pas tout de suite). Après ce beau commencement, je suis revenu à Paris dans un état sublime. Tu connais cela peut-être (certainement). Ce sont les moments où un sentiment absolu domine tout, où rien ne peut plus rien faire. Et l’amitié participait aussi à ce mouvement. Je me disais que c’était le trésor peut-être le plus rare au monde, d’être absolument accepté quelque part comme on est, de n’être jamais jugé, de n’être jamais l’objet d’un doute, ni d’une crainte. Ce sentiment de confiance sans mesure et partagée me rendit heureux. Et cette journée alla toute seule ; et me voilà devant mon Porto justement comme tu veux que je sois, et absolument en ta compagnie. C’est presque comme si je te parlais, toujours absolument le même, mieux que jamais le même, à toi la même. Et tout cela je le sais. Et ce que je veux te dire, c’est ceci : pour ton séjour, pour ton retour, pour les bécasses, pour les doux entretiens, il en sera comme tu voudras ; tout ce que tu veux est bien. À toi de voir ce que tu dois à la prudence, à l’avenir, à tes bons amis qui (je te connais) ne te verront pas partir sans résistance. Tout sera bien. Du moins c’est mon sentiment maintenant ; je ne dis pas qu’il n’y aura pas de petites grogneries ; mais n’y attache pas d’importance et connais le pouvoir immense que tu as de me faire tout prendre bien. (Le secret n’est pas difficile à comprendre. Tout suffit à tout). Voilà de mes énigmes, mais c’est pour jouer. Ce n'est pas d’hier que nous nous comprenons. Tu me dis que tu vieillis (qu’est-ce que je dirais, moi, gentleman osseux) mais je ne m’en apercevrai seulement pas. Ce n’est absolument rien. Mais j’ai remarqué que tu me dis de Marcel : « Il n’est pas gras lui ». Serait-ce que toi… ? D’ailleurs çà ne fait rien du tout. L’amitié ne voit pas ces choses. Et du reste si cela est je sais assez bien pourquoi. Je me rends compte que ton existence là-bas est tout compte fait plus confortable, e dans un sens extérieur plus heureuse, par l’assurance matérielle, et par des amis qui te voient comme tu es. Je sais que tu préfèreras toujours ton obscur logement du 146 ; mais tu te trouves tout de même dans un milieu qui t’apprécie. La famille ne donne jamais cela. Je ne parle pas de moi ; tu ne peux pas être mieux connue et mise plus haut (non pas trop haut) que par ton vieux ami ; mais peut-être ne le savais-tu pas assez. Il est moins clair en ses discours qu’en ses lettres ; et puis l’absence sert aussi à quelque chose. Réellement je suis heureux, si ta vie s’arrange à peu près. Et quant à l’intérieur, si exigeant qu’il soit, il a plus qu’il ne veut, plus encore qu’il ne croit de satisfactions intimes. N’aie pas de doute là-dessus et pense doucement à l’avenir. Imagine ce que je me dis à moi tout seul, au milieu des gens qui ignorent tout à fait ce que je pense. Et cela contribuera beaucoup à te faire prendre la vie comme il faut bien. Pour moi je suis dans le mouvement poétique, et très disposé à m’accuser moi-même et surtout à comprendre la nécessité des choses... Voilà ce que je voulais te dire (bien vaguement ; Morgat ou la rue Royale, c’était plus clair) mais je ne me donne pas la peine d’expliquer. Je veux te communiquer un sentiment de sécurité que j’éprouve, et de confiance inébranlable. On peut encore connaître d’heureux moments dans un petit coin de brasserie. Maintenant je vais dîner. C’est le grand brun qui me sert…

Gabrielle, j’ai mangé du civet de lièvre !Je ne suppose pas que vous ayez là-bas de vrais lièvres. Et une excellente pomme ; Me voici à côté de mon café, et rêvant entre deux phrases, et en somme aussi content que peut l’être un homme seul dans un coin de brasserie. Tout est désert, à cause de ce temps exécrable. Je pense vaguement à la Conférence de demain. Ce sera sur la Musique et je penserai à toi entendant du Mozart ! Et personne ne s’en doutera, quoique tout le monde sente bien qu’il y a beaucoup à deviner en cet homme tranquille et indifférent. Il résulte un certain bien de tout cela (je pense principalement à Oriane). Ce n’est que dans le malheur qu’on se connaît. Si on est méchant, alors tout est perdu. Mais s’ancrer sur un sentiment invincible, cela simplifie la vie. Vieillir ? Qu’est-ce que c’est. Et mourir ? On n’y pense pas ; tout ce qu’on peut dire, c’est qu’on s’est interdit de vouloir mourir. Alors tout va. C’est un peu comme la guerre. Les choses petites ne comptent plus. Tous les lundis (comme tu sais) j’ai les A[lexandre] et le camarade syndiqué [Cancouët] ; lui toujours parle de la guerre ; il écrit présentement ses souvenirs ; et il me rappelle des tas de choses, notamment des pages de *Mars* que j’ai oubliées. À ce propos, sache que les dernières épreuves du *Commentaire* sont envoyées, et la préface est à la composition. Cela me fait penser qu’il est temps que je pense à ta dédicace, en vers, bien entendu. Je ne pense pas à celle de George III. Ce sera beaucoup plus facile. Autre chose (je te dis des niaiseries, mais tu veux tout savoir) je suis content parce que dans ma classe neuve on va m’installer un tableau moitié plus grand, avec une petite estrade pour que les garçons puissent arriver jusqu’en haut. Je ne me connaîtrai plus ; je mettrai toute l’humanité en haut et au large. Les gamins sont très forts, cette année, et Comte, l’ami de François, est facilement dans le premier tiers. Schneider, l’autre Michelet, a beaucoup gagné, mais il reste tout de même en arrière. C’est une mauvaise chance que je n’aie pas pu garder le François ; j’aimais à voir ses yeux ; il me rappelait quelqu’un. Je te vois sourire. Songe comme les choses allaient bien à cet octobre de l’autre année où François faisait ses débuts. Nous en causions, et cela nous conduisait, comme toujours, à des tas d’autres choses. As-tu jamais seulement connu l’ennui, dans ces entretiens ? Pour moi, jamais. Il y a là quelque chose de très admirable, et qui pourrait te donner une très haute idée de toi. Les gens ne peuvent pas comprendre, même ceux qui t’aiment et t’admirent ; ils ne voient toujours que le dehors. C’est une chose immense de communiquer par le dedans. Et cela a été célébré de tout temps avec juste raison. Et moi ? Qui donc me connaît ? Un seul être au monde. Et cela du moins tu le sais. Car Oriane elle-même ne lira pas tous mes vers. Et hors elle et toi, qui donc sait seulement mes pensées les plus chères ? Autre histoire. Samedi, j’ai vu entrer chez moi un homme barbu et assez sale chargé d’une quantité incroyable de papiers. « Cher Maître… » Il venait chercher ma Maxime de Vie. Il a recueilli des centaines de réponses des écrivains de tous les pays. Valéry a écrit : « Faire sans croire », ce qui est bien lui. Je me suis trouvé tout de même embarrassé. Et l’homme barbu était timide et obstiné. Enfin je suis allé chercher mon porte-plume, et j’ai écrit sur la feuille qui m’était réservée deux mots, de cette écriture délicate (!) que tu connais si bien. Ne te fatigue pas à deviner. J’ai écrit *Rester peuple* et c’est en plein dans le mille. Songe un peu aux biographes de l’avenir. Ce qui est probable, c’est qu’ils ne sauront rien du tout de mes réelles affections. Mais enfin s’ils découvrent quelque chose ils diront que ma seule amitié de cœur fut (O l’ami du peuple) justement pour la plus raffinée, l’artiste en élégances, l’amateur de tableaux modernes et de musique dernier bateau, la collaboratrice de Molyneux, etc. Ils s’étonneront, et ils se tromperont tout à fait. Car cette maxime pourrait aussi bien être la tienne ; mais cela il n’y a que moi qui le sais. Ta Renée le savait… J’ai eu un vrai plaisir à écrire le poème *Trébéron*. En le lisant tu seras avec moi. Aussi nature que la vache noire et blanche. Identique aux Mondener (est-ce le nom ?) ; il y a de la sauvagerie indomptable dans notre étrange amitié. Mais, à moins que cette lettre même ne soit conservée et publique (comment savoir, et qu’importe ?), qui pourra comprendre le Pirate ? Mais toi tu comprenais déjà) très bien le Pirate de chez Copeau (*Conte d’Hiver*) et l’autre pirate Lifar (je crois ?). Il y a des ressemblances étonnantes et des attaches de la tête (comme aux taureaux) qui sont pleines de sens pour des yeux que je connais. Et avec tout cela tu joues ton rôle dans la civilisation la plus raffinée ; et moi je fais des cours sur les Beaux-Arts... Non tout à fait sans sauvagerie, mais je mets une sourdine.

L’heure s’avance ; le temps passe bien vte en ta compagnie. Cela me plaît tellement, de te jeter aux yeux une profusion de lignes. Je sais que tu n’en trouves jamais assez. Je serais bien heureux si mon écriture te plaisait autant que la tienne me plaît. Elles ne sont pas sans ressemblances. Et je finis par aimer la mienne, quand je t’écris ; j’arrive à me comprendre et mieux à me pardonner (parce que tu l’ordonnes). Mais ton écriture à toi ce fut toujours un poème pour moi. Ta nature s’y découvre toute, l’excellent et le redoutable. Une bonté sans fond, mais aussi un genre d’audace qui va aux extrêmes. Je ne dirai pas que je le crains, car je ne crains rien ; mais enfin je m’attendais à des choses peu ordinaires et je n’ai pas été trompé. Un peu trop de force peut-être ; mais j’aime çà. Un peu de violence et même beaucoup (et sans paroles), cela était digne de moi. Et ce que je voulais je l’ai ! De quoi est-ce que je me plaindrais. Çà n’est pas à l’eau de guimauve, évidemment ; j’ai failli trouver quelque chose de plus fort que moi. Mais il y avait de la ressource, et les forces élémentaires se trouvent toujours alliées. Au fond il n’y a de drame qu’en apparence ; ce sont des mouvements d’humeur, des mouvements un peu brusques (la vache noire et blanche). Mais des choses qu’on ne pardonne pas, il n’y en a pas, et il n’y en aura pas. Et pourtant il ne manque pas de choses que je ne pardonne pas, et en cela je suis aussi terrible que toi. Mais entre nous ces choses-là nous ne les connaîtrons jamais. Là est le secret des secrets. Toutes ces choses, comme il a été dit, dormiront avec toi quand ton temps, après le mien, sera fini. Et comme tu dis comprenne qui pourra. Moi je me suis développé en hauteur et bien plus qu’on ne croit, sans jamais me heurter à aucun dessus de marbre (les femmes, disait de Marsay, sont des poëles à dessus de marbre). Donc j’ai eu et j’ai du bonheur. En amitié je suis comblé, et c’est là le plus difficile. En autre chose, et Oriane ne le saura jamais, je n’ai pas non plus à me plaindre. Et qu’importe le reste. Tout le bonheur tient dans un bien petit espace, éclairé, selon moi, par une lampe à lumière bleue. Mais nous entrons ici dans un symbolisme obscur, clair obscur, comme cette lueur de lampe qui te tient compagnie.

Je termine là-dessus cette heureuse lettre. Comprenne qui peut. Je voudrais t’avoir ici. Je te dirais des choses. Mais que te dire de moi que tu ne connaisses. Il y a longtemps qu’ici même tout a été dit, et surtout dans les jours avant le départ. Il n’y avait pas la moindre incertitude. Et j’ai tout su d’avance, le meilleur et le pire, et l’ensemble est beau. Nous ne sommes pas des anges. Nous sommes de la pâte humaine, et un peu frères en cela. Frère et sœur etc. Je vais rentrer à pied sous cette tempête en tenant ferme mon chapeau. Je vais voir de belles choses que rien ne peut remplacer (comme cet arc du Carroussel, et la fine silhouette vers la Concorde ; ce fut un beau jour ! Les beaux jours sont éternellement beaux. On peut tout supporter ! Mais tout de même je ne tiens pas à tout supporter. Çà commence à faire ! Mais rien de triste dans cette remarque. Il faut tenir, et elle tiendra, l’Amazone, non moins que l’artilleur ALAIN.

# 13 décembre 1929

NAF 14232 / 273-274

Au Weber, vendredi 11h.

Ma chère Gabrielle, j’écris à la hâte, ayant vu sur le *Petit Journal* qu’il y a un départ par Cherbourg demain. Je n’ai guère de temps, parce que j’ai commencé par expédier le Ravel Boléro réduction piano. Sans cela il fallait attendre jusqu’au 18. Maintenant je t’envoie un petit mot en prenant un café crème. Ce matin au lever du jour (vers 8h !) je m’amusais à rimer un sonnet ; mais je ne le finirai que ce soir à la brasserie. Que dire ? Le temps est à la tempête ; mais l’humeur s’est calmée ; effet du travail, car je n’arrête guère ces jours-ci. Effet aussi de justes réflexions (comme toujours). Effet enfin d’une amitié qui sera toujours au-dessus des tempêtes, et immuable, pareille. Cela ne fait pas de doute. Tu le sais aussi bien que je le sais. C’est le serment de Morgat, et peut-être même de Trébéron. Plus j’avance dans cette solitude un peu pénible (tu parles !) plus je découvre de sécurité en moi-même, non pas par serment, mais par nature. Des choses devaient être, qui n’étaient pas toutes agréables ; mais une chose devait être ; l’amitié peut-être la plus rare, peut-être unique (tu le dis, tu t’y connais : jamais… etc.). On apprend à se connaître par le bonheur et par le malheur. Ce matin en griffonnant je pensais à un retour de Brest… un matin où j’ai eu la chance de te trouver. Je sais que tu te souviendras. Pensant à cela je revoyais cette rade magnifique, et les hauts rochers, et le plus haut de tous. Je ris soudain parce que je me vois au Weber, au sein même de la couture, dans cette rue Royale où je ne passe jamais sans retrouver une anxiété plus marquée, mais sans prendre aussi de l’espérance ; car tu ne mens pas à moi, et tu étais ce jour-là moins disposée que jamais à dire autre chose que ta profonde pensée. Cela me console. Et, sauf par accès, dont je m’excuse, je ne grogne point. La nécessité est quelque chose avec quoi il faut compter. Je ne veux point te voir à Paris regrettant quoi que ce soit. Il faut aller ton chemin comme c’est raisonnable, et ne pas trop céder au vieil enfant gâté. Comme je disais à Marcel, je t’en redois et j’ai tant de mercis à te dire. Et quand tu es partie, c’était pour 4 ou 5 ans disais-tu !! Il fallait bien entendre ces choses-là, et revenir sur ses propres erreurs. Maintenant les perspectives sont tout de même meilleures. Meilleures ? C’est mêlé. Au fond c’est pur et bon et il n’y a point de mélange ; c’est cela qui est miraculeux. Mais l’heure me presse. J’ai voulu t’envoyer seulement un témoignage d’amitié fidèle et parfaitement confiante. Non « vous ne me verrez point changer… » etc. Je pense à Paissy où j’ai fait la dure épreuve de me juger, le bon et le pire, et tout ensemble est ton grand ami ton unique à toi l’unique ton Dick.

# 13 décembre 1929 au soir

NAF 14232 / 275-276

Vendredi 13 décembre 29. A la brasserie, derrière le paravent, dans le petit coin.

Je viens de te copier un sonnet qui se rapporte à une belle matinée, que tu devineras bien. Et peu importe. Les vers suffisent toujours, et comprenne qui pourra. Je veux seulement te dire bonsoir avant de dîner. Je viens de bavarder avec Jeanne et nous avons pris le noir cafard. Mais la poésie a tout dissipé. Je suis revenu à l’état sublime où j’étais en sortant du cours de Sévigné. La suite à tout à l’heure. Tu devines ce que je pense.

Après la gibelotte, le beaujolais et la Poire du Doyenné du Comice, je reviens à toi, amie unique. Et, avant de te raconter mes petites histoires, parlons affaires. Levasseur m’a envoyé un chèque de 11000 et quelques francs. J’ai versé ce chèque au compte 7730 ; le reçu et le compte Levasseur sont dans ton coffre au 146. Voilà donc qui est réglé. Mais mets-toi dans la tête que ces choses de rien me plaisent beaucoup. Tu n’as rien trouvé de mieux dans ton génie de femme que ces soins que tu m’as confiés. Tu te souviens du jour où le pouvoir fut signé chez le notaire ? C’était le commencement de la grande émotion. Dans le fond il n'y a rien de pareil pour vous faire oublier l’âge, la fatigue et tout ; on vit, on espère, on craint, on va d’un extrême à l’autre, et on pense très peu à soi. D’une certaine manière on est ramené à ses 20 ans. Jamais un reproche ne sortira de mes lèvres !! Pour me croire je rappelle que ce matin j’ai expédié Par Cherbourg une courte lettre écrite chez Weber et la réduction pour piano du *Boléro*. Le navire, qui passe à Lisbonne a un nom, le *Lapland*, qui ne m’inspire pas confiance ; c’est sans doute un sabot ; mais, si lent qu’il soit, partant le 14, il arrivera bien aussi tôt que le bateau du Havre qui part le 18. Surtout ne fais pas d’humeur en recevant la partition d’orchestre. Tout cela est très mignon et signifie la même chose, c’est que tu me considères comme une annexe de toi. Et tant que çà va ainsi, la vie est possible et même belle.

Maintenant, mes histoires. Mardi c’était plus plein que jamais ! Mais tu vois d’ici l’indomptable cheval. Ils veulent tous changer de salle ; ils offrent de payer les frais. On leur répond que je refuse. Or, comme je me frayais un passage, un étudiant dit : « Seigneur, ayez pitié de nous ! ». Je réponds : « Çà, jamais ! ». Tu vois d’ici. Et après la conférence, qui essaye d’être ennuyeuse, mais sans y réussir – il faut dire que quand ils s’en vont, ce qui fait bien un quart d’heure, je me promène au fond entre les chaises, j’oublie tout cela, je rêve à mes rêves. Cela me fait un bon moment. Or il vient un ancien élève de Condorcet, qui est aujourd’hui gros personnage de la politique, et je lui dis, comme tu devines : « Je ne veux pas qu’on me parle ». Il court encore. Réellement il y a d’agréables pensées dont je ne veux pas être détourné. C’est assez que les gens qui me plaisent soient au diable, et que les gens envers qui je me crois des devoirs soient trop souvent dans mes jambes. Le reste est prié de former le cercle à dix mètres. Cela indique une humeur batailleuse, et ce n’est pas pour t’étonner. Que puis-je ? Quand je gagnerais autant que toi, et à plaire, à quoi cela m’avancerait-il ? J’ai conquis dans les épreuves un peu plus de liberté ; j’ai maintenant une raison parfaitement avouable d’aller à Morgat etc. C’est quelque chose, mais c’est tout. C’est malheureux de ne jamais faire ce qu’on veut. Et on ne peut. C’est le sort commun. Il est hors de doute maintenant que nous aurons beaucoup de jours communs jusqu’au dernier. Il n’y aura d’autres limites que celles que toi-même jugeras raisonnables. Cela il le faut et c’est compris. Mais le rêve reste un rêve. Et avec des si, rien de tout ce qui fut n’aurait été. Enfin ton vieux ami ne cessera de te voir, et c’est tout ce qu’il peut espérer. Alors le reste ? Çà m’est bien égal. Au fond personne ne peut rien pour moi. Pourvu que tu reviennes pas trop tard, je ne me jugerai point malheureux. ET même maintenant… Il y a pire ; ce serait si je ne m’intéressais à rien ; mais cela est hors de vue. Ma vie est pleine, malgré l’apparence, et nullement de ce qui semble la remplir.

Sortant d’une conversation avec Jeanne, et reprenant des idées dont j’avais abruti ces pauvres filles de Sévigné, je faisais une revue de la situation. Je te connais. Si peu que tu veuilles plaire, tu réussis bien au-delà de ton attente. Et ta fertile tête a des ressources que tu ne soupçonnes point. Moi je sais tout cela ; je te vois au concert, et jugeant très bien (autrement peut-être que moi, mais très bien), ayant des idées, ce qui est plus rare que diamants et perles ! Avec cela je sais comment tu travailles, et quelle puissance d’inventer, d’organiser et de gouverner. D’après cela je me disais : ils ne la laisseront jamais partir. Plus exactement tu trouveras des résistances et tu te heurteras à des moyens bien puissants. S’il n’y avait que la rue du Cherche-Midi pour te ramener… Il y a moi, et ce n’est pas rien ; c’est une puissance sans en avoir l’air. Il n’y a peut-être point de chose au monde que tu ne fasses pour ton vieil Alain, si, par un bonheur invraisemblable, il n’avait plus que toi au monde. Alors comme Antigone tu viendrais à ce vieux Pirate repenti, tu serais son amie et sa fille adoptive. Cela c’est quelque chose. Mais c’est encore du rêve. Il faut que le temps passe encore et que tu te fasses libre ; et il arrive qu’on se lie sans l’avoir voulu. J’arrive à ce que je voulais dire, c’est que je finis par penser à toi surtout, et plus qu’à moi (S’améliore-t-on en vieillissant ? Ou l’épreuve est-elle salutaire ?). Toujours est-il que je prends pour règle tes préférences et puis c’est tout. Et en pensant bien à cela, j’arrive à une espèce de bonheur solitaire dont je voudrais que tu te fasses une idée. En parlant tout seul avec toi, et connaissant tes pensées (car tu ne m’as jamais menti) j’arrive avec le secours du souvenir (qui dépasse toute imagination) à me faire une vie supportable quoique insupportable. Et cela vient de voir clair en soi et de savoir ce qu’on veut. Est-ce que je te veux incertaine sur l’avenir et regrettant quoi que ce soit ? Non. Je te veux brillante et admirée, et cela je l’ai toujours prévu et voulu. Je t’entends parlant sur la musique et sur la poésie, expliquant Valéry etc. J’ai tout de même bien su trouver et en un sens bien m’attacher la femme qui pouvait me comprendre ; elle se trouve ma fille par l’âge, et aussi mon amie enfant. Mais peu importe ; nous avons notre manière de faire conversation. Et encore dans tes lettres, je trouve à prendre et à penser ; je n’aurais pas désiré mieux ! Je sais qu’il te plaira de lire cela ; et c’est à peu près ce qu’une femme bien ambitieuse peut désirer. Je dis à peu près parce que les choses humaines ne peuvent pas être parfaites ; mais c’est à nous de chercher ce qui manque, et de dire si c’est beaucoup. Morgat et Trébéron répondront, et la rue Royale aussi. Je sais ce que je dis et comment tu le prendras, car je suis dans le coin où l’on ne ment pas, où l’on ne se trompe pas. Le seul souhait que je forme au monde (car sur Oriane je suis fixé, et je crois te l’avoir dit) c’est d’avoir avec toi des entretiens où l’on se dira tout ce qui importe, où il n’y aura rien de caché (qui vaille la peine), où enfin les pressentiments de Trébéron seront accomplis. Je souhaite cela seulement, je demande cela seulement à ce monde. Et si je ne l’ai pas, je suis déjà payé. Ce matin j’ai fait un détour qui m’est cher pour lire sur la carte le nom de Châteaulin, à partir duquel j’ai fait les rêveries d’amitié pure les plus délicieuses. J’appelle amitié pure celle où il ne peut y avoir de colère ni de regret. Et tu sais bien que quand tu es partie il n’y avait au fond ni colère ni regret ni blâme ; ces derniers jours furent parfaitement beaux. Ainsi pour avoir su diriger l’affection comme il faut, au lieu de la ramener à moi, de quoi puis-je me plaindre ? N’ai-je pas une secrète vie bien riche, et qui ferait envie à toute la terre ? N’ai-je pas appris la poésie, et le secret de faire encore bonheur de certains malheurs ? Et ce secret-là, c’est toi qui me l’a appris. Ainsi je vieillis sans m’en apercevoir ; je souris au vieux gentleman qui n’a pas grossi, dont le visage est un peu plus osseux, qui est tout gris, mais qui n’a pas encore tout à fait perdu son air d’impertinente gaîté. Je souris en pensant qu’il arrive deux bateaux aujourd’hui, le *De Grasse* et l’*Île de France*, et que j’aurai une lettre ce soir ou demain. Je verrai ton écriture si fière, si bien à ton image, si bien de toi telle que je te connais. Et je bavarderai avec toi, relisant, me récitant des choses, et confiant, tu ne peux pas savoir. Come un vrai enfant… Ce sont des choses inconnues, et comprenne qui pourra. Mais te retrouver tellement pareille et moi tellement pareil, cela éclaire tellement l’existence ; et le reste n’importe plus du tout. Je te quitte maintenant. Combien auras-tu de lettres à ce courrier. Mais peut-être celle de mardi partira demain par Cherbourg… avec celle de ce matin. Elles partent… Elles arriveront. Peut-être je m’offrirai le plaisir de câbler vers le 21 pour annoncer le second envoi de musique, afin que tu n’aies pas de déception. Et puis toute occasion est bonne pour un amical salut par-dessous l’Océan ! Pense qu’il y a ici un vieil ami qui t’appartient et qui ne variera jamais et qui comprendra toujours… Cela doit t’aider à vivre. À toi ton ALAIN.

Depuis Châteaulin je ne puis m’empêcher de voyager, et de manger le fin poisson, et de grimper jusqu’au sommet… Les choses qui furent seront toujours ; rien ne peut les changer. Ton DICK.

Quand tu écriras à Marcel n’oublie pas mes amitiés. Il a compris l’essentiel… Mais sait-il bien que je ne pouvais faire autrement… Et toi-même le sais-tu ? As-tu tout à fait pardonné au pauvre Dick.

# 14 décembre 1929

NAF 14232 / 277-278

Samedi matin 14 décembre 29.

Ma chère Gabrielle,

J’ai trouvé ta lettre du 1er décembre hier soir en rentrant de la brasserie ; j’étais revenu paisiblement par le quai, le pont des Arts, l'Abbaye, Saint-Germain des Prés. Ce sont des plaisirs dont je ne me lasse pas. Il est vrai que je me connais ; si j’étais à New York ou Boston je ne me lasserais pas non plus de voir du nouveau, le port, les énormes maisons et la foule des gens. Toutefois Saint-Germain des Prés est encore ce que je préfère au monde. Ayant donc trouvé ta lettre sous ma porte, je ne veux pas être en reste, et je t’écris ce matin au lieu d’avancer mon travail. Tu me vois de là-bas, après le tub et un déjeuner confortable (j’ai ces temps-ci une folle passion pour la gelée de groseille !) j’allume une pipe et je pense à celle que j’appelle l’exilée. Ce fut vrai au commencement ; il me semble que c’est moins vrai maintenant. Et dans tout çà il y a du bien et du mal. Si tu avais pris le cafard au point de revenir après deux mois je n’aurais pas trouvé cela si ridicule, comme dit François Coppée. Mais il faut pourtant que je ne pense pas principalement à moi et à l’agrément de nos bavardages précieux (ils reviendront). Et, en pensant à toi et à ton avenir, et à ton petit manoir (petit et charmant), je suis heureux en somme que tu aies trouvé là-bas de bons amis ; quant à ton métier, j’étais bien tranquille ; je connais l’artiste, et je l’admire même plus qu’elle ne croit. Il me semble donc que tu t’acclimates. Et je ne veux pas dire par là que tu oublies les amis d’Europe, mettons l’ami, car j’ai la prétention d’être le premier, je suis sûr que tu n’oublies rien. Je souhaite que de tout ce travail il te reste quelque chose c’est-à-dire un fond de revenus sûrs. Cela m’amène à te parler de choses d’intérêt. Je t’ai dit que j’avais encaissé de René Levasseur un peu plus de 11000 francs. La dame à l’auto n’a toujours pas versé ses 3000 francs. Le malheur c’est que quand on commence à ne pas payer on s’obstine, on se défend d’y penser. J’aimais bien cette Citro ; j’étais assez fier quand par hasard tu me voiturais dans Paris, moi et mon éternelle serviette, et mon vieux chapeau tout à fait rive gauche, à côté de ton élégance de grand style. Je cherche quelquefois à imaginer comment tu es habillée maintenant. Est-ce plus brillant ? Plus voyant ? Y a-t-il un peu de maquillage ? Il faut toujours suivre la mode du lieu. Mais on dit aussi que Boston est une vieille ville tout à fait style anglais et universitaire. Enfin je verrai cela au retour, et espérons que ce ne sera pas dans trop longtemps.

Oui j’ai pensé à Jacques Thibault et à la pauvre musique de Saint-Saëns ; évidemment les éditeurs doivent faire un sérieux effort pour écouler ce stock à l’étranger ; et c’est d’ailleurs bien fait pour l’instrument. Mais tu t’en moques et là-dessus tu es bien plus farouche que moi. J’ai toujours remarqué que ton goût musical est à toi seule ; tu l’as formé en écoutant, et tu ne te laisses jamais détourner. Mais je ne veux pas entrer dans la voie des compliments ; tu es déjà assez disposée… Mais non j’allais dire une malice seulement pour te faire rire et c’est faux. Je suis content de penser que le *Boléro* voyage en deux bateaux et sous deux formes ; une des deux fera l’affaire. Je t’ai coupé dans *L’œuvre* un article assez rosse sur les Six. On voit il me semble très bien, comme il arrive continuellement à Paris, un travail pour démolir ceux qui occupent la scène. Ce n'est pas long ; les jeunes grandissent et se battent ; et cela n’a aucune importance pour la partie de réputation qui est bien fondée ; mais ce qui est parade n’a qu’un temps, et même assez court. Cela me rappelle que j’ai traité de la musique mardi. Tu pourras lire cela dans *L’art vivant* que je t’enverrai, à supposer qu’ils tiennent bon (je veux dire qu’ils payent régulièrement). J’ai sur ma table les épreuves de la première conférence. Je les verrai demain. J’ai vu les épreuves finales du *Commentaire* et de la préface de Valéry. Mondor a acheté et bien payé le manuscrit de cette préface et les feuilles complémentaires du Commentaire. Le livre lui étant dédié et très sobrement : *à Henri Mondor*, tout est bien. Et sois en repos pour Georges III ! I faudra bien de toute façon qu’on trouve un livre pour lui. Quant aux *Entretiens* écrits à la mer, Gallimard les réclame ; je voudrais bien les revoir auparavant ; en tout cas ce sera encore une édition de luxe ; je préfère cela ; on est payé très vite, parce que tout est vendu promptement. Et comme je n’aurai jamais beaucoup de lecteurs (je veux dire une foule), une édition à grand tirage ne rapporte pas plus. Et je dis comme toi : j’ai du mal à m’intéresser aux affaires d’argent. Néanmoins il faut tout de même que je pense à renouveler un peu toutes choses dans mon appartement, rideaux, couverture de lit, table de toilette ; et faire aussi le rangement des livres. L’indifférence a des limites. Et aussi avoir une pelisse neuve ce qui se paie. Mais çà ira. Je voudrais savoir si tu as déjà une idée du grand froid canadien ; sûrement il viendra ; alors pense aussi aux fourrures. Je te vois d’ici toute enveloppée et marchant d’un pas vif le long de Boylston Street, allant à ton petit marché, à la maison Hickson ou chez les Foote, comme Marcel m’a expliqué. Sache aussi que ta lettre d’hier soir m’a fait le plus vif plaisir, parce que j’y vois les raisons qui te rendent cet exil supportable et même agréable par moments ; et je vois aussi que mes lettres n’y sont pas pour rien. L’ami pense toujours un peu à lui-même. Je termine, et je me jette dans la correction des copies. Sache que rien n’est changé en ton vieux ami, et bien plutôt qu’il t’est plus attaché que jamais en cette absence ; et ton fidèle souvenir lui est bien précieux. Aie confiance en ton ami de toujours. ALAIN

Jeanne dit que l’entrepreneuse ne travaille plus parce qu’elle ne peut faire des avances d’argent. Pense bien à donner des ordres à ce sujet. Je la verrai (Jeanne) et nous chercherons le moyen d’assurer les envois. Cela m’amuse de penser à tes affaires. Ton ALAIN.

![Une image contenant texte, journal, reçu

Description générée automatiquement](data:image/jpeg;base64,/9j/4AAQSkZJRgABAQEAeAB4AAD/4RCyRXhpZgAATU0AKgAAAAgAAodpAAQAAAABAAAIMuocAAcAAAgMAAAAJgAAAAAc6gAAAAgAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAFkAMAAgAAABQAABCAkAQAAgAAABQAABCUkpEAAgAAAAMwMAAAkpIAAgAAAAMwMAAA6hwABwAACAwAAAh0AAAAABzqAAAACAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAMjAyMjowNDoxMCAwNzo1MzowNwAyMDIyOjA0OjEwIDA3OjUzOjA3AAAA/+EJnGh0dHA6Ly9ucy5hZG9iZS5jb20veGFwLzEuMC8APD94cGFja2V0IGJlZ2luPSfvu78nIGlkPSdXNU0wTXBDZWhpSHpyZVN6TlRjemtjOWQnPz4NCjx4OnhtcG1ldGEgeG1sbnM6eD0iYWRvYmU6bnM6bWV0YS8iPjxyZGY6UkRGIHhtbG5zOnJkZj0iaHR0cDovL3d3dy53My5vcmcvMTk5OS8wMi8yMi1yZGYtc3ludGF4LW5zIyI+PHJkZjpEZXNjcmlwdGlvbiByZGY6YWJvdXQ9InV1aWQ6ZmFmNWJkZDUtYmEzZC0xMWRhLWFkMzEtZDMzZDc1MTgyZjFiIiB4bWxuczp4bXA9Imh0dHA6Ly9ucy5hZG9iZS5jb20veGFwLzEuMC8iPjx4bXA6Q3JlYXRlRGF0ZT4yMDIyLTA0LTEwVDA3OjUzOjA3PC94bXA6Q3JlYXRlRGF0ZT48L3JkZjpEZXNjcmlwdGlvbj48L3JkZjpSREY+PC94OnhtcG1ldGE+DQogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIAogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIAogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIAogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIAogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIAogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIAogICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgCiAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAKICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgICAgIDw/eHBhY2tldCBlbmQ9J3cnPz7/2wBDAAMCAgMCAgMDAwMEAwMEBQgFBQQEBQoHBwYIDAoMDAsKCwsNDhIQDQ4RDgsLEBYQERMUFRUVDA8XGBYUGBIUFRT/2wBDAQMEBAUEBQkFBQkUDQsNFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBQUFBT/wAARCAQgAkMDASIAAhEBAxEB/8QAHwAAAQUBAQEBAQEAAAAAAAAAAAECAwQFBgcICQoL/8QAtRAAAgEDAwIEAwUFBAQAAAF9AQIDAAQRBRIhMUEGE1FhByJxFDKBkaEII0KxwRVS0fAkM2JyggkKFhcYGRolJicoKSo0NTY3ODk6Q0RFRkdISUpTVFVWV1hZWmNkZWZnaGlqc3R1dnd4eXqDhIWGh4iJipKTlJWWl5iZmqKjpKWmp6ipqrKztLW2t7i5usLDxMXGx8jJytLT1NXW19jZ2uHi4+Tl5ufo6erx8vP09fb3+Pn6/8QAHwEAAwEBAQEBAQEBAQAAAAAAAAECAwQFBgcICQoL/8QAtREAAgECBAQDBAcFBAQAAQJ3AAECAxEEBSExBhJBUQdhcRMiMoEIFEKRobHBCSMzUvAVYnLRChYkNOEl8RcYGRomJygpKjU2Nzg5OkNERUZHSElKU1RVVldYWVpjZGVmZ2hpanN0dXZ3eHl6goOEhYaHiImKkpOUlZaXmJmaoqOkpaanqKmqsrO0tba3uLm6wsPExcbHyMnK0tPU1dbX2Nna4uPk5ebn6Onq8vP09fb3+Pn6/9oADAMBAAIRAxEAPwD9UIvu/j/Wn0yPhcelPoAKKSmGZV70ASUVF9ojxkuBQbqIfxr+dAEtFRLcI2fmFItzHuOXHFAE1FQvdRqhbeMCl+1RsBhwc0AS0VELhMZJA/GnCZD/ABr+dAD6KZ5if3hR5qf3qAH0U3cM4pdwoAWik3CkDA55oAdRSbh60m4HvQA6im7h65pc0ALRSbhkjuKWgAopNw9aNwoAWkoo3CgApaTcMelG4etAC0UUUAFFFJnFAC00HsadRQAUUUUAFFJS0AJRjmiloAKRvumlooARfuilopDntQAtNLY7UmfmNLndQApNIpHPNIW6DvS7BuzQAD72McUjNzjFDMQ2KXGetABggetL2oyMe1ItAAppRSMOcjrRk+lAAwz3xR6GlHPUUjHFABu4zjmkwWPoKQZXqOKUkt0oARv0ptO7YI4ptABRS7TijsaAEpD+lH3uo4paAD6UUUjDcKAGfjSNnHTmnenFI3SgCCbKsM01TwPrU0m3nNReWDjHAzQBRmjYysR0op80gWRh1ooA2ovu59zT6jiO5SfepKAGv901ms3O0nqa0ZPums5l3HJGCKAIplKrweee/pXxVqGpfESP46SeGYvGuoGxGqpbvN2RGUyBQP8AdDD8q+1ZMMpBPIr5Cn0mS4/aia9+0MiL4hWIx54k/wBGZlOPbBH40AfWsIaGBA7FyAAW9TXkn7UHiXxF4N+GUms+G9WGk3NtcRmRtgbzFZgoX8zn8K9db5o1A6r27/jXi37XUy2vwQ1V5IzJtuLcgYzg+YuDjvQB5r8LdS+NfxT8J3OtWPjOytyLh4FimtFyGU8k8d810fwY8X/E8fGbVfC/jS9+22ljY+crxWmyJmLLt2t0ztPSvKfAfxa8WeB/gpqU3hvw3Mlj9olk/tqaQOiOz/M2ztg8V9efDbUJtb8E6Hq1+0ct/eWkcs8saBcsQCT+dAHl/jz4zeMtS+Jt14F8AWNj9usofNutQvjlY/u5AA/3hXP2fx4+J/hH4peG/BPjDRtNlGqTDGpWgYK0eMHHoQRVb4z+E/GPw98d6p428IQTTrcRxBxBGZSPmHmb0z8wwM1W8FftZaTrXjPT9M8X6MtveiURW195OwxuzbcsrcpuOOR0zQB9XiYuvPLVFe3sNjZyXFzMsVvGC0kkhwqKByxzTlbzFV1IJYZr5y/bh8WX2g/DC206ymaBtSuSkzo+0+UqksM+5xQAq/teTeLvE15onw/8M3XiT7JlHug21Awxzz0HvQv7YjeFdXh0fxp4Q1LQ9Xnnjggjjw8cpcgblYnBHPap/wBiPwnY6H8FdO1GK3WO71RpLieUfecbyFyeuMAcV6H8VPgvonxaXRn1QzRz6TdpdwS27bWypyVPseKAOi8afEvR/h/4Xn1zWrpra0RR8uMuxPRVXu38q8Rtf2xtS1Sxm1HR/h7reo6PGSftQ6MozyBjngHpXlv7SmqXnj742af4XaRl0S3uILDahDkyMRucrng/NjPsa+ytC0i00bRbewtbaO3t4oxGsaDAHGPyoA4n4N/tJ+GvjPHcRaZLLZanb/6/TbsbZUHqOOayfjL+1TpnwV12303VdI1O7FzCJUubWPMeSTlc92GBx714L8cprT4P/GqXWNGiNpLHPa6pJFbIAJUcmOSMkduCce9ejftVaVa+NI/h3aSzGKO81PBVPvOrIqt/6EDn1FAHsnwn+NGk/Fzw6+raSZY0ila3mgnQCSKRTyrVxV9+1/4e074lzeCn0zVxqq3YtVAtcqxJwGz/AHffpXy38M/EGpfsrfGa80XxBqBGk3MiRTbwQkyuxCTg9yuRnv8AlXs00aax+2zZTwrHJBH4d81mGGUkuMH64Y80AfTureLrTQdNmv8AUbqKysoQWkmnO0KMZyc14bdft7fDK31JrOO71C4CuUa4gtCYhj+In04r59/bA8fXHxC+L1h8OLS4nisLeWGGVIXKhppWGSwHUBW6epr658IfBnwn4V8K2uk22g2LQpAInMkKln+XDEkjvQB0Xhn4yeF/GQjGj6zaahI0AufLif5hGcckfjXDSftmfDG3uJIZtdaNkdlO+1lwNrbSc4xweK5D4S/s5zfC/wCMviPXbT7Ovh67gKWkYJLpuYMVI7AY4x2r5+VLW+/bG/sm5igbS11G6QWjgbEG0lsjGMEkYz3oA+rY/wBtb4SyRzN/wltoBF13Rvk+4G3NekXnxQ8PaX4Yi8QXuow2uizIsi3szbY9rfdOfevAPH3wR+Fnxkt9S8I6V/Z2neIbULM1xYRKZYQcHqBg59M11Xxo8JWmmfs663osiC8h03SisbyoGyUXAbHqOooA76P9of4c3EgjTxho+7bvwbtBx68mun0Lx9oHiZC+lapZ6goHLW0yyY/I18Mfsd/DXwn8TPD+vy67oUGpRQyrBa/aQGZI9gO3OB3JrzjxZC/wJ/assrHwXf3C2k2oQQG0jbMZR9m6Pjg4DH3FAH6Yap420PQ7iKLUtWs7CWYExrdTrGWx1xuIqaDxpodxEJY9XsZIicB0uUYE+mQa8E+L37N9j8b/AB14Y1vXLoto+m2zrPp6khpXPI+YdhXy7+118N9J+G3jjwzpnhy1mstPuoleeGGSQruL7d3XuDQB+k8PiLS7hVKahavuOBtmU/h1q3JOm3JYL35NfO/hn9mDwPZrp2ow2FykyCOYKbuTbu6gkZ9a8t+MnjKTxt+0RY/Dq+1u58NeHbe3DySW8xhNxKy5GW7DnH4UAfbiTBlGOe3FO8wHBr408QfBHxX4J8S+FL7wH4m1jUdIF/El/Y3N4XCw7vmYEnoRn86+qY7yWNI1y2cZIJzQB0lFZGnXdw9wySspjI+X1Fa4oAPeloooATvRRS0AFFFFACfhS0UUAIxC01vanMwHWkbPpQA1Rls05s8dqVelNZe4oACR0NLg8YOKReT6077tADepxilVduaT+Kn0AJzmkbORQc7utGzuTmgBaa5PGKVjgU3uM0AKzfLRnC+9KuG5pGILCgAVt3FM+vFOZdvzA4pGycE9KADPFNHOaVunFLigBoXFLRRQAGj+Gimt8vFACUcc0Uh9xQBFNw1RMS2PrUkn3qaMY/GgCnNGGkY0U+RMyHFFAGxCMLT6bH90U6gBkn3DWeDn860Jv9W1Z3G0mgBjL178ivjHV9X03wp+0XqGv+IhqWn+RqEjWyxQt5cqbSCzHvkEDAr7QZt6jjOTg+mKpXWmW2oBTdW0M5X/AJ7IGx9M9KAPAfF37Y3g7S/Dt7NpEtxfanHGywQvCVUyADGeegNU/iF4kuvH/wCy3p2q6q1uL7UVtJ3BOyPd5qsc57YFe9XHhPRJmAfSbJ/YwLj+VS3XhvSr3TV064sLeWyUYFu8YKADIHHtQB8yfs+/FjwN4T+E9rofiPWLKO6Z5nngdGKYeRiByMYxium0v9p7SNe+Lnh/wT4Sjt77R5o5DPdhSAhCkhUHHAxivXW+FPhGSNhJ4c051yOtuvT8qh0n4T+EtE1CPUtP8P2Nnex52TwwqGGR9KAPNPh5+1H4e1/xBr2h+I76x0TUdOv5bWIyPtjmjU4Bye9eYftPXHhr4leNPBOkeEDa6h4jm1BTc3ViA3lwAqfmZfQ8/hX0dqPwM8C6ssqXXhnTphNK07sYRlpCc7s9a0PCnwr8JeA7iW40PQ7SxuJDzLGg3c9eewoA6O1gaO3iDHlVAPbtXhv7YXgO98YfDZLuxjeabSZjcyQoMs8JUhwB6/dP4V72MbsDlc45qO4jRo2DgOrDBDfy+nSgD5u/Y5+IVndeALTw1f30EWq2Q3xw7wC8TfMMZ6leVOOhU16n8RPjj4S+GMdmmq6gkt9dTJDFZW5EkzEsOdo5AFcN8RP2QPCnjbUre/0+a48PzrKXlNixUSKeoA7dzn3rX+H/AOyz4G+H+rJq0NnNqeprytxqUhmZfpngdf0oA8H+Pmhn4f8Axs07xezhNL1C+t9TaV+CQm0PH9eC3/Aq+x9F1S31jS7a+tplntJ41kSSM5Ug9/8APSqPjb4f6J8Q9EfSddso76yI+UP1U+qnsa8SvP2TdQjt30/Q/iNr2j6M7HNpG4O0EkkA9hQB5T8bdMufil+0HHZ6bA9xZ3PlafHcRtlFMbq8xx7AsM9M16h+0f8AY9P8VfCK3nSR3GsbYdp+UMDEMt7YPT2r0/4XfBLQvhbYqlisl5fEFnvrk75SxABOe1cj8ZP2ZYvi14mi1m48VappUlrs+yxWzLthdf4lyOCSB+IoAy/2sfgdH8U/AZvrVGOtaWhmj8oDdNHjLR+/TI9xXgn7GOs6trnxwnN7cz3cVvoxt4nuvlk8tHVVU+/J61926Lpp0vTbSzkmku3giWNppCNz4AGT/nua878F/s86J4E+KWueMtNllil1SHy2s8/uoyW3MV+rc0AfH/x50ubwL+1imtz2ztbXF/bXxud3Ahygc49jn9K/QXT7tLyzhmgZZYZFDI0ZyCCMjHrXBfGb4F6T8YNLRbmRrHU7dGW3vI+SoODtYZ5XIzivJ/D3wK+NXhHTzpWm/Ea0h0xV2Q+ZbtKyr2xk8UAfRsmtWP8AakmmpdwnUEjErWoceYFPAbb1Ar8/b7wNpnjb9rDUNMvZpfI1PUrsTpFIY5IzGMrhxyM9a+rPhD+z7c/De61jX9R1yXxF4w1CJo21C6ztQYyihc/dBrwub9mP4t2fjseL7G40aHxDvmkkvfObbIXJP3COCAcfhQB7F8Hf2doPgh411zWrXVvP0a6twBHckmSDaxYlnz0we9dN8e9aiuvgT4uvNLuIbyNtNkEckTh1bOBwc814b428BftJeK9BudFudZ0d7G5Vkl8iQxsykYxnFdQfhF480j9liz8DWNpZXWtuhguVaY7UjLEllbHLcD86APn/AOCnhHxD4w+GvifX/C3iLULTUNHnLS6ZD+7juMRKzIcdGwTj611n7FsPgLxf4llOr2xufG1m7XcU17MZGIJGSA38anAPfivS/wBkv4X+O/hNqmq6NrOjwxaDeqLk3PnB5BMFVdvHG0gHmuD+M37MHjjwl8bLfxv8KbONEdvtUkYm8tVkPDrjurDt70AfcDNu5B7Z4r4Z/bhnb/hcXhBftYgX7NGDzySZiAMV9ieAdQ1rUvCOn3WvafHpesSIDc2sbbljfvg18e/tTfC34kfE74qWmr6V4WeTS9EKx28glUNchW3E47ZNAH2/pbbNMtQeT5S5PttzXhX7TP7MNp8boI7+wvhpHiGFAgn25V1HIDD29favXfAeoalq3hPTbvVdMbSdRaANLZSPuMZHGMjr3r5ht/Evxg8AfGDxfeReGtQ8TeEprx2jhklUELu4MWT6dqAPLbiH4s/sm3WlajcXj6hoImWKdZLkvHMD1GG+7kcivvvQ9b/t7QdP1SFSq3EKShW6gMM18h/FC+8e/tVPp/hC18F3vhHw8t0st7f6oy7io4O0Ada+vvDejw+HtBsNKg+aK1iWJT6hRjNAG9Y4aWM4zW3WFZny5gAcc8Vu9qACilooAKKKKACiiigAooooASj8aP5UgwqigA3YOOtL/DTed/HpRz060AKuMUMu7HNIyZo+bt0oAXPNLmk2569aPu5oAXpzQrBqBnbzTVYc0AO60z+I5FO7elNZiG9qAH/hSE7ecUm456cUP0oAN2Tz0pD82eMUp+7xTd+AQeDQAn1pO/J605myvTmhB8vPWgA3Be1JSsuKTaKACjvnGaKRm2qTQA3jtwabJyOtJG/mcgH8acWDUAVpMmTg8UgHXmnSf6z2pF+XH1oAozH963NFLcKGmY470UAbsZyop9RwghRUlAEVwf3ZGKz1BDH+7WjN/qzms1iVYKKAFZivfjNRL8qtnrnNO3EL6kVTXULaa4mgS5je4hH7yJXBZPqO1AFmTHy47nmnFcMAcEdqjWXa+ep6UNKF98UASMflZfbimbR5YI6jrTkYOp5yP5U0t1z+VAAVAxk4FRsNy8dAaczZz/KlB+VsZoAUAfN2rnfF3jXT/B1rFLfx3UiyZx9mt2lPHXOAa6DcN2G4PXmgoJlJYBgBu9aAOCi+OHhNlLG4u4tvBD2Mw5/74q9b/FvwxePEkepMrv8AdRreQE/+O11Rs7Zsr5MZ55+UUq2Nr18iPcvTCgH86AOSk+MXhCNnSXW44XU4KyRuuO3dar/8Lm8FKvHiSx+hfn8sV10mk2UzbpLOGQnruQH+lUpvDelblb+zbNj/ANcUyO3HH1/OgDjtb/aK+Hfh2GWW/wDFNiojGTErkuwxnAGOaZ4V/aG8A+MtGfVrLxDaxW67i8dzII3XHX5Tz+VaXiz4P+DfHVtNbaz4fsbpJVKmTygHXjqGHINYXg79mr4e+DdJextfD1tOGLZnulEkvzDH3j6DpQBvaf8AGTwVqenT3kHiSwa1gyZN9wFZcdtpwaZ4R+NvgvxtCG0zX7NzuK+XM4ifIJH3Wwe1Y1h+zP8ADyx0+9tDoUU7XpJlnnYtJnGAQx7jtWB4b/Y5+HXh+OUXGnSatM77vPvJSzLzkY6etAHtA1ax/wCfuE54/wBYOT6UsF5BccpNG/OMKwNcM/wD8ByOp/4R21V04/iAB9evWmxfALwPZzmSLRY4ZDkDbI4B9+DQB3zMqtxyx9Ka8nyEcgVwifA/wvGcRR3kI5P7u9kHX8aT/hTejrG6w6hrUG5dh26jLx9OetAHamQMoGPpT1+9j+VclY/DGKx1ayv01nV8WoVRbm8YxuBx84/iPP6V2W1UCnP1oARU2j9eAefxp33sADGeaXarL1GBS7FyNvT1oAytevX0yxLoUE0jbELdFPdvyBrjPAOqarrXirWNRa+uJ9IjAgSGUYzICcso9Ditnxf4ytdN1CPRhA81/dDETFBsUnjJJ9MmtZ0i8KaG7JbTXJQbmW2UF5CepGcd8n6CgDHu/HF7c6mNN07Rp4710EgluiEjjU5AZsE5x6U7WvH1ro+nX1xIgv7jTIDNd/ZwAikLkrn1NHga+GuJeaqYJo5L2clFmXBWIAhF/rXgnj3w340tLLxBoUGnTx6fquoIJr9pARLG8iKETnI7n86APoLwH4rtfH3hTTNfsopIbe8jEixycsvsa61VDdD1rC8L6DD4a0HT9LtFMdvbxLEqj0AxzW7gqigigB8Ywc45BraTBUfSsRsqud1bELFowfagCWikzSNntQA6iiigAopOc+1LQAUlLRQAgpAppTmk6kUAA68jmjvzQWI+lJu6elADqM00EA89TSg0AOpuQ2RS9aQALQABT60gXmhs7qVO9AAVPY0nSlbPak27V560AL7dDSZ6g80pbC5xzQQe3WgBNuenFJt9aX7q8mlOccGgBm3ng0nTvR+po3HtQAvNHHrRk0c+tACH6UjD8Kd3prelAEe30NDD1HNOAxSNmgCvIvzZAxTVzt/GnyfeNJGcdfWgClIv7xuaKbM2ZG47+tFAG+n3RTqZH9wU+gCK4/1JrPZcY/LNaFz/AKo1kXWoQ2ewSMN8hwq9zjqce1AErJhTg55wcfWvKdGjVvG3xMkO1V2wBcJjkQZJ9+1ehW/iiwultJY5yY7uRoYm2kb2XdkdP9k/lWXqGt6W1nNLGYcPdLZTlkIy5YIVPHJycUAafh2GQaPZiRt7iJQWP0rmfEms6vpfipLKOWJbO8sn+zFkyftKngfTBz+fpXYwQpawiKFfkXgAVkXi2EOpQy6hco0qzK9vHKP9UxUpkfXn86ANbTUmSzjW5ZWnCDzGVcAt3wK4/UPFmoWetwK01tLp81/9hKquNnyEli3qGGK65dUtDdmzF1GLnP8AqtwLdRz9ay77wXpF80r3FormSYTnkgeYP4sfjQBa1zVP7H0O81CSPzoraB7hlUYLhVzj+f5153pfijVr74jeG1mlSGHUdGnu2gjY4GHi2cZ6jeefeu2bxDpdxf6jojEf6LEpuAw+QKwPBz/sj9awrXwf4Xh1C11u3dRd6fC8EdxHcZ8uNgpKdcY4BoAz7fxXqdr4Dk1WxhSY2l7MjxyuzGSJJmUsvP3sKTiu38M6lLrGmLfSNC0cwLQmEkgofu596wLPwfoNvZ2UazyLDHdNdxA3R2mZiSR15GSePc1qeGdH0fwfprWuny+TZ+czqrzbgrE52jJ45PSgBniLxLNpN9DaW9qszujSO7sAqqAc49T29s1mr45ubmLwvLZWatFrmRiQkGIeWXz9OMfjWvq2i2OtX0N4Z9k9sskG6JwTtcDcCPfArDPg3RfDa6Ndm8u0+wusdrtkZlywEYG0dsD9TQBL/wALEVPDrahLAsLLdTWp84lY90bspYkdAdvXpW9o2oDWtPtr4bcSJn92+9cexFZdr4DtbG3+y297cJGbmW68uV96lpCSwKkcrkk8+taWlaXLobWlhbQQjTFiYtIx2tv3AgADseTQBn+LfG2m+D2sUvpglxeuY7a3LAGUgc4zx+Zqm3jaKTUPD8EaTQrqTzBVZBg7EJIPPTrzUHjTwJaeMtc0i+klhaTTRKGtZ1DpIJFXhh2+6CDxUem/DNNLXRPs90Yhpc080cO3KHzARt5PQA0Aa1r49tbjUprH7BereQ3AgkjMS/KCu4OTu+5159q6GQlkJYMeD8uM/gAe9cing/Ul1631cX6rdqzrckR4E8P8KY9u31NdQmpRT2clzbOt2Iw3ywsDuK5BHscigDmtL8d202m3l5O7SCK9kso444yHLqSCmM8nINWF+ImjtNpURlkabUHkjgUITl4wd6nngjB/KuZs/Ac2o6ak06/Zri31u51SOFh8rh2kChsf7L5/CrzeAZYZtBurMW9tPptxPcNb+WfLZpRyevqSffNAGgvxQ0Ka2s7pZpjFeXb2MTGE5MyFgU+uVP5Vft/F2l3Gnz3X2nyUimMUgkBDK4P3cevNcjofw01TS7HRoLq4triSz1ifU3baQreZ5hwOeo839KxfFnwm1fUdWi1mKWGS4tdUk1BLaORohKHwuGP95VHBoA9QsdesdU01buG6XyGYrvY7QCCcg56dK0lZJrdWVwVYZDDkH8a8q8TeG73SdN03+zxc2TTvcXFx8n2qMM2CVlH8WSTyPWvQPCbTr4dsEuo0t7ryVDwxjaEOOgFACN4y0RLma1k1KASxOIpF3fcY9AfrVn+3bEwTTfbIRDb8SPu4X6+leb+JPCWqXmn+KjFpCvLf6jbywLvGWjQxhmz24U1avvDup3k/jC3hsTbw3NlHHbSMBtdghB78HkflQB3F5/ZerSPBO1vNJGgkK5G5R2PsK5n4geMLbTfCLpYTC6uLtxa2625DHLcE4z2GeprHW31O91fUJzpN3DBNo6WqPCVDmQM+7v15GKyrjwjrMmg33mQy6rcq0CW1y0KRTKvmKZAQDjhVwD1oA9T0iSx8O6TZWss8UShAF3sFLADnAzXL6x4q0zxj4ug0S1lMp0mcXd25H7oYX5Ru6E/N+GK58+Gbq6+IGt3OrxXdxBIlommLGTtjVQpfn+Elwdw71HqmjahcDxumlxTWTSXluT+5P72IJH5gXpnIDfjQB61b3cc8cbwyLImcBlPXFWvMz0bPPY5rynVtFEWj2Ahe4MUuqQzFY0ZDEmPmGOuMgZ+tW7O+vWt/FUEM3lmO/Mdt9qjcx7Sin/vncTz2oA9PDAYJB4OK2bfmPHSvPvhzeXl7ohivrfyZ4rh0bDl0OCeVJ5xXocY2xgDrjmgB6rto5paKACiikbPagBaKKKACiiigBKQUuPmzSbhQAjtjigKeuadx3ob6UAMbG7Pan0m0bQB0peDxQAnPY0dKPurgUm0t14oAOScU7pTfu8mlGWoAG+7Tfvc09sd6RcdqAEPzLRye9L0+lHAzQAhPY00KRnmlwG5PJo69fwoAb1XpR+GKcoO3JNJQAds02l5/CigA6c0ZBFKcFfekHpjigBlIfWlwaRvSgCGT5nNNX5uDxSvncaQUAUZI8u3IHNFJIpMjdetFAG9H9wU+mx/dp1AEc3+rOawb3SYrrU7O/dmSS1SVFGflw+zOf++BW7cf6pq4rXtcnh8SQ6cGEFsLJ7uSU9HIYKq/QfMT+FAE03h2BYdMWxkWOGzuWuVThlbKuCM/8DJrnZvBOpf2PcW63EDzT6wNRZ2XjYJhIF+vygVR8F+Ir6Tw/wCGrOM+UtzYNP8AaGfO5gq4Gfq+fwrvdFuri+0i1nuVVZ5Iw0gQ5UN3A9s0AXVi+VR0PtXC+LPCOoa5rq3dpPJZPB5RjmhmwsuGyVkQjkdcfWu7ZvujvXnOvagB8UtLe2nMsMen3DTQRtkM4kjUEj1HzUASaF4VvLbUp1vklnK6jJexXKvhQrE4X14Bxj2r0BvukbgxOefXnrXH2Pi29urP7esKLZyW0kwab5BGV5AJ9CP5VWtfGeqyalqdm0VsWsdPjvUaNj824OQnPps6+9AFTVvDOorqXjO5js1mj1G2CQlTy+IWXHPT5jWYvgO40nRfD9xawSxra+Ub+zjUbpVEbLk88kEg/hXQ+G/HV1q17o1vd2C2p1TTzfIqHLJtKhlOf99fyrtW5c9CueuO9AHlE2h38InvJrBv7Pk1WG6trdRiSBBgFse5Gcf7VMs9Hv8AxBpPje3n02W1lfUGuLJZPlLBUXYwI6AlD+dbXxZ8bT+EYNFsbLA1LWr9LGCZhkRZGWb34BwK0LrUp/B6XOoalqTXtiwjjggaNRIJC20c98llFAGDqVpcjS9HvJ9IaO4vruGS+SFmJhYKSCcfeAwBgetUbOzu28OvayR3Aih1hpIy0bb1QXgIH+7sP5E12F944tdHWeK+QxTq8MYjVvvmU4QD8d35VX1TxveWzaWkOmt5l1qYsJxLwqqEZiw9R8tAGdfWV9qev6tA9y9rcR3UUlg6o3zRiNCVGOMbt4P1qnZre6ZHJcvqtxcSx6wIEWacuqxs2GGM+xNdZceObGHVpbJ0bbbzpbTz4G2OR1DKv5EdPWi38RabNcLA1s0XmO4RpIgA7x53EfkTmgDB8LrbWvxF8Ut587XMssEYiaQlCogVhhe3LH867y4VBHIDJsTaQzhsEe4Nctb+ONJMlpeLYXEUl1etp5lKLuV1JXJ9jtNdex81MNjaeuPfHFAHjHhfUNfXwPca/Jqc19Nl7cW8jZXaLhgrk+oSrmqPd+G/C8/2K4SGCK+tvJW0kJxvlQSbyOx3E/jXqX2GGKDyYoY1hb5WjVQFwevFYfiDV9J8NxpZywea06s4tIYgzMq43Nj0GR+dAHl/i/xRq9nF4zFlrNzbfY7uyFpJkHYXMe5QT1U7zXQ2Ooanb6h4k0yS/wDtlva2EM8bTY3B2Vi4z6cfgMVo3PjLwX+7hbyJhPb/AGtVjgL7o02/MQAeQGH51PqXiLwzb32l2rRLOfESlElijLJIm3OSwHpigDl7H4tywNNYwWogj0yOCK4mZHmQM8avg7TkDafvGvWo2W6t42Xa4wCCp4P09q5D+wPB13fXVvB9l+0zqIrhYXwWWPaAr4Pbgc84x2rUTxnoVvp93ONSt0tLIfvZS2FjHYn29+lAHIeKviFqXh3xlHaTWEn9jtsQXcK+aiucZWTHKk7gBxTdE+IWpX1rDq0qLHps2pNpwtCh8wYdlDk565GT7VuW+oeEPETXOp215ZXPklXuZFmAAIA2s+TxwBjjtUlnZ+GkuvtllNbTvJcb9sc6lRIR94DONxDE++aAMqTx7rFvawvLHZq66udMkVtw3qXxlefvYBODUVn8UJLnx7H4cmtvscjTSxEXCOrSBRlWR+VbI5xnIrau/D3hjUtVdJZoXukuluvJF192bOd23P3jn8jVuHwbpCaqt8XeS4t5JJFjknJSN2zuO0njgmgDoN275V5Pp/jXleg/EeTRdQ8X/wBs3j3MdvrBtNPtyArvlV2xr68t1/OvTo5kYSL5ygqMk5HA7E5ryyH4T6b4m02W/s9abULyTUTfwX0iI4ilBGQABjGFCn6UAdt4A8cWvjfT7i5toJIHtbqS0mhmHzJIhwSf5/jVnxz4nPg7w3c6otm96ImjURIcH5nC5/Wk8C+G5vDFlcC5lgknuLhppGtoRGgzxgD6DvTPG2m2/iHSzorX0dndXWySIMRuOx1fOM5I+UD8aAKF740tbf7WphaWWztkurmMH/VIwJ/E4BOKjvPGUcN7qHlQC8t7bSl1AxKozIDuI59wmKjk8BNLNqE8d2ILjUrVLa+fYD5igEZHocMw+mKZB4F87V7+7iuoxp93pS6akKLzGo3DOf8AgZ/KgDa+GviW68WeE9N1O5sDp8tzGJDExB6gHPHrXocYIHNec/DPwjc+DfD9vptzqD6i0ONrsMYUAAKPwr0gUALSMM98UtJmgA285zRS0UAJmloooAKT1paKAEzzijijHOaPqMUAIPmFKfpmkUbeKGbsOaAAduMUm7npRtbGBTiPloATaT3pRTVzSt9cUALtoo3D1pDnIx0oAH+7Rg9uKGHHNDEbetACMeeelG7bxihfu8070oATIxTWYdMUrLk0bQaAEyCAB1zSU49c9qQtmgBtLSUtACd8UGjFDUAM60Z5pKXjge9AELcu1MX0ok+WQ4NCoc5oArNMFYjGeaKryHEjDHeigDoY/u06mx/dp1AEVxxHXKa5fWcOqadZ3ECTPds6IzDkAKWYD3OBxXV3H+rNcRrlu+oeKtA2W8zx2c7ySOF4G6JgMfy/GgC3Jb6JHGliI4VjhysSquFBHBUH8+B6Ulv4n0WG3hWK9hETzm0j29DKM5Qe/B/KsiTwxeRWOn2KyfLaXxu2n53OoZmwB6ndiovCukZ1rU5I7ULpjyi9t1dcMkzg+ZwRwc8592oA6yPU7Oa7kt4rlGmizuCnlSMfh3rKgsvD66rHfxfZRe3QeOKRWBMozlgvPPTOB6Vl+F9AurCd47pJXkjvZ5vtO/5XV2Yj3x8w6/3az18N6nHN4XDWwY6fcyyzujYHzRuoIHplqAOlt9L0WaG80+GSKVZVIktVkDALjB+XPA6/maoyeGvD14Z5g8YMkP2OSaOfHyDICk59GIH1rlYfB+sSW+o/ZJLi1kntZ1xcAExsc7VRhzjJ71P4g8OXS+Fb82VpPLqFxaRW/lbgBuVsBh/tAEnPsKAOjh8N6JY3Vjew3QRtPgNpA32jhVbHyn3yq10f2iONYleVQzttVWbBJ9B615N4l0G/mfxiYNPneObRoks9hHzzgSAkDPDZ2c+1a1xY6g2tRC6FwttLYRrFMqqxilBfdnPQ8jmgDrPFnhXS/FlrbQ3nE1pOtzbzKRvhlXO0r+ZyKz7zwXDqj3J1C9mvWl2SRxyBQIdjblKrj1A/KuI1bTryGbx3c29nemQWsRsxg8yBTllA75/lXRaZLu8fo08syNNp0AijYkAsS5bj14oAuah8O4tWhna+vHmvHkhmW6VADG0RyhUdODz/AMCNTajpsGuXVlYpqp/tjTpVujlcnBVkyR6EO34irfxAvb3TfB+o3OmhnvEiHlqBkrlgGOP90n8q88u9QuY/GfiKbS3ZrpdFg2ySRkjjzidh9QxUkUAdrb/D8WeravcxXQFtqUy3M0brlllChSUbsTtU1Ttfh3fWt5pcz6gk8dhcTyFpIyzyJIDwx9R0rU8G+ctxds90Li1eOMxqSSVbb82SfX5fyql8RtT1G1ksItPMTxvueWMzGGTaCOVb1HPHfNADW8AXqrbxQ3yJbRaodRA2ku+SzbDz0G49PSui0BtVkm1BdRWJYluGFq0Q5aLAwWz3zmvKdO8W+IvEeq3zMJdHNvHbmzguJcCRS5LMQPvkjj14rsLjVNSvJr6eC7W3u7Wdo1s24EiqhIAHucGgDu+BgdeeMVxfibwO2oeNNP8AEdqI5JoLSWzlgnJCtG5U5GOhG38jXEeGvG2r3U2hX95fyNeapqMtnPpahcWygSENjGRgIOTx81WIvG+px2OnN/bG6V/EkunYaJfnhWRxt+oCAZoA6VfAP2LWLa4tLO3WG306W22r8pLsRk47Kcfyqtb+B9V0q08JJF5Xm6Vbvby4PALKoDLx22n86Tw/411jxBqhntE36S889nsaLAiMZZQ5PU5ZenvVj4a+KvEfiyEXmp2lnBYurrGbdiW3q7Lk57ED9aAKekeB7m407xQlzb/Y9RvLy6uILhXzkPkLz24CflXLfEHwjLpPwn8TzNCINSk0oWbMz7kOGAwox0+Y813PxbvLvTfDVvcafdy2NwNSsl3wnkq86Kyn1BViKpan8VLW31y+0iOwa/hsbiC0uimS2+RVbO3ByAGXOfWgDh4vh1qd/FrF/bWMcUOoeHV0lLaKQATSYfEuBx1YDPXFdnZ+CF0rwnodvY6T9muI57eWcJjK7AAST3OAK7ye8h0nTZbyZhDZwRNLIRwAoBJ/HiuFs/i1cSaK+s3ekNb6ZLax3NpOJAwk3ttVSOx5U/Q0AN0n4dxP448R6zd6cBc3Bha0uWxwUi25X3yTWLo/hzWNN8NWc04u5r+30+S3vI2VcTMcAnIzuPHB966dfiO2mXVzYatbpHqUNpDcrHFJ8kgkcoBkjg7lx9DVu68bXGmabFJe6eYr6a4S0ih8wbJZHG4fNjpgH8qAOS8M6a1jq3hWOGC7ht5tKlS5WRCQ7jZtEjf3vv8A51t/A3R5ND8F2mnSWUlhJBkur5+ZizEgZ+tQ+K/iFqWm6TZ/ZLJRef2nBYXIaTAjDEEleOcj+ddE3ihbDW9TS6mcW1pZJclTjb1bJz1zxQB0hYuuCR/KvPPFGiQSfFzw7qTwSF47CeLz0ztGWXg9getalx8VNNtbHU57iGeFtPhW4lhADP5RzhsA+xrY8L+KLXxlpq39nHNGm7aBcJsNAHAaTb3Gi6PrniaDUrzVnLSBbWR28tUMnoRnIU/pUV5cahpuizzW+oWqWNzdxrbQRSknlCWj8wcqWbnPbOK73VdfsdFYwyoznyjO8aKG2oOrEenb8KwdQ+IWh2UksEFutxHaWP8AacsMcGd0BJAdMcEjDflQBp/CG71C68I2qapaXlpexyOjpfOHkwGIHzDqPT2xXpq/d9a5jwzq1tr2mWeoWb77S5RZY2IxlSMjj6V069KAHUlLSUAH3qWiigApKWkoAAc0tFJ60ALRSDOOaWgBjMA3NLwPagjqRTAQzYoAdyO9KM85oI+YUuaAADHFGAe1FHWgBNvoeKFXHfNKOKWgBDTVXPXpTqMgUAJt79Pak3bepp1Iy5oAXNM2suTnil2mjdnI70AIPmFNLY4xmlx+FH3e2aAE+poob7tJkdTQA6kPSiigBnuKQ54z60tIccfWgCu2fMNPV+3ekbJkbBpFPQYoAoSNh2+tFOeP52+XPNFAG4n3RTqbH92nUART/wCrNcB4r8Q3Om6k0UaytbRxxu727KWjYsQdyHqCMflXfXTbYTXL6lc6Nb6qgunhjv3i3gMPndFJ7dwM0AZmpeIrmxtdUvlQuLGVY0t+BvyB+p3fpWRqni7VLGz1i7UREWt1bQwwlevmBAwJ+sldRffYB9mufISdZnB8xMYAxw555A4qj4i0bRrTTbq5ubXzEz9sdEPLsuCG+owPbigCjfeKdRtIvEo/ctLpyRyxEjhg0YcqR7cj8aXUPGVxo8msLdW6zx2OnLqAMYILZLAp+afrV/8AsTRpre8nkjES6mqtN5z4ZhgAZ9MAAVb/ALH0+PUJp2OZ7iBbd0Z8gooJAx+J/OgDEutcmbdpt7cbZ7qwe8jkgBBTbgNz+IqlYeMJ9F8D6ZcSj7ddJpn2mVpH+ZtiAkeuTnr0rrP+EbspIrhSrEzQmBpN2SIz/CD269qwdS8I6FbraQXPmAyWjaXGdxJeNhnb9eOtAE0nipJZPD8yI0VrfxPMu5uVAQHBHfqB+NVNG+Ii65JHJFYk2lwk0lvJnO8RnHzccZ6itG18D2dqdIQPM8Wmo0cCM+V2kAYPrwB+VU00PTvBujvbSXkttYuTBCG6J5hwFBx/ePH1FAEHh74jxa3NoSNp8lu2sWRu7ZjIGzt27lPHB+cVJ8N/Elx4z0U6nfaclncfaZ4EGdx2JIyj5sei03T/AATpnh9fD1215KYNDtXs7d5T/BIUAJ9/kXmtfwx4Xh8L2T21rJLJAZWkVXOQu5y39aANtlBX58Fcc/if/r1yl38QtE0tpjtby47kWImjj+Vpy23YD/vde3WurY8kk9Tn2FeX+KvAt1Y2uj6fp0TXVmfEa6lKuMlFLPIzE/7zD8xQB1F58QdH0pL0usyx2d1HZTFIsbXkC7e/Q719+atX/iLTherBcRFljcR+fIg2KzDgZP4VzPiL4a6jqC6nFa6hHFb3upQai3moS37oxnZ15BMdbcPhO6tdQnffbSWTsk/lyRsXRwADg56ccfWgCPTfElvdTaxJqlnFaRaXd/Z4Zj829QqkEDHq2MD0pq+KvDNxc3VyJE8+xKR3D7CGiLY2huO+RWFH4H1iZNYW5MI83VV1K38pj8yjH7t8+wHTvWXb+F9T1lvHEPkLZ3V5ewtCXHyOqRxHr3yVIzQB3EbeG49c1C4iS1TUoEEtzNt2na2cNk+uD07AVFaw+EdZaa+iW0kaC4EpkkGwpLyQecfNg5965nWvCeveIZPEXn2y2q31rbx2/lz5/wBWxZlY44z0+hqlrXgmf+0BfrZX1tcS7Q0sTCXaVUqCV4BXBxigD0Oz8N6RJ5slsqmO5cyFoXO1mY5LDHHJ5q1oPh+y8L6StjYxGK1hBYAnJBOST+tYPw2tNS0/wnb22q28UN3A8iKsKbAUDHYdueMrg/jXXXcxjhcom9lz8o6t7fy/OgDi/EF94f8AFGh2g1W8WwtpLkSQeZOFLvE+5cHvymcdeKY3h/RLi4vNbtdQaGG5aN7uSKUbJDHhRk44I2gH6Vwv/CL6ncaH4ItbvQ5mNnqz3E8bYby1KSYbr6uOlaVp4S1RodZjS0lit/7b/tAQuuFmhIztAz684oA7TxT4s0Cx8H3moahLC+jmPynIIIcN8pUeuc4/GuK8JXfhjULqLwpE+oXYksV8u2ljwtrDuIXnsfl4PtVPx14Y1TUPDPiQx6dJNb3+p2ctrp/lglI0aLfx0GdrGtaPR9Tt/FnjS5sdOliuJtKihsrgqFBkSJwAD2w7UAdTceCdEurS6FzN5rukcT3LyAsoRgyDPbnmrVx4XttQ08wTXkl06zCaO4ZgTFIvQj8OK861PTJL/wCHWsh4L67vJrSKB4PKKt5qn7wPc5PWrN7BcabqWtQ2sN3b202jwgNBGWPnAvuIB74Izz2FAHS674P01vDsiXdzcSMt2l6bpeZDKpypGOo7VT1q10KHUG0m/wBWk+061aCzigYZOBuw3TryetcXpcOrW/hnxLY6lai7ZPJWC4so5E8w8AfITwRjk5xXTXMFo/xOFyLWb7Xb6J8tyYSQpy3APc8jigDY1r4f3eq+Hr20hvre3vri3+z/AGhoeHUDGXA5PfjPeut0PTn0/R7aCYxvcRxqjtGpVWYDqBk4rhfhrrGs3PiDUrfUosw+VG8d1CzhGyTkFW+62MdDXo7fMpIbj9aAOA8QaW+oeLLmXSL+1TVGsPss9pcZYiMsSsgAPYk/lWLffDO8sbuOLRdQtFuxoLaWyTA5ALHEo55GS3HvVbxVDJYfFLW9StL1oL5PDZaERqSwdXcjtyc9veqmg+PtQh+IUsd68lxMdBtbh9PjHzLKzsHwSOONhxQB6t8N/DMng/whomjzyrPNZWyQvKgOHYDBIruV+6Kw9PZmZC3y57EYxW4vCgUALRRRQAUUUUAJS0UUAFJ60tFABSMM98UtFADTSLjk04470i96AD7uBS0nG6hc5OaAF296OcdaTnPtTqAEH50tFJ3oAKTrkY6UEdx1o3HvQABvlyaXtSHOOlDZ7UAICevajg9sUq5pfpQAzBbPal2k96RmH/AqaWHUHmgBzLj3pFxg8UcsMmgKTQAlB6Uu0+lFAEX060uMrg+tJzu9qVs464oAiXHmGmqfm9s0oU5PrSx98+tAFGSUK7DHeiiRT5jfWigDZj+7+J/nT6ZH938T/On0ART4KYNeZeI7O5uPitocy232i3tdNumORxl3jXGf+An869MuASn41wHjTVJbzS/EtrbLsks7UHzM4O5lJGD27flQBQ03wrqWm2trBcmSaI2L27iJuYnLk4H4HH/Aak1zQ77+ztXiWCW7W4sFtYIw3IwGDDPY85zWy+ry2MAtoV8+S1t0ml3AlnByBg+uVP507/hKkXXY9OPlB2IBDvsckrnIHfv0oAyjosrKI7kzzRXFp5SrgHyu5H5EflTV0fUofEMdzBPI9ss432twoZSm3bvVuqnpxXYn72N3HU889eleeeF/G2oR20D6ihlt7nUriyin3YfKyOE4HbCYoA9Ijz5XHp1ryX4vXV+o1SSytrtrm00kzWs0bMyGRnYfIo/jG0Hnsa6O8+IMmjwXdxqOntHZp5yrMsgbc6E4UAdNwBx+NZfiPxxqUfhHVLyK2FnqVnLAEXIdJPMePhSemdxX2IoA7bQdSXVNGtblZGcGMZZlKnPQ5B965X4xx/avCiW6+ZiS+tQ5hGW2iZC3T2Gai1bx41rpOsQiM2Wp6esLMikMdkhG1h69xj1Fb954qsbW+hsbhpHnl2hiibgrMRjcB0z+VAHn1219ptlrkNjPMmnrf2YsdxZsZZPNUZHT7345rZ1PVL68vtST+0LjT57K5hNokXJmTYGIxjnJ3Ka7+SGNtmUQpgkArwDxg/XrWHp3iPRNW1MW6PuvCZFj8yIgvsba+0kdiaAODh8T6639jXbTzf2vcay1lcWKljGlsGcbtpxjCqpzWn4a1TUr6x8TXj6hcRw2FzdQ26yOW+VTw3PoVOK7KPVdIa8Zklh88K58wdDjhucc/hU2n6ppmqfaI7WSMhl3um3buQ9GwR0PPNAHCeEde1jzPDUt3qEl6t9pclxdLIM/vECFcDt95q2PC3ifUdYuNLuXQNYahaNMynAaFwVwoHf7zZ9xV+TxFbR+KtN0q3toJYLi1klSdTgoEK9Bjod1VodZ0bRLrUrm4itdPsrcfJdbuHUjLNjHABB/KgDrWYLGSOB16/XNedaL421bVPD58SRpD/ZzW11P9jY4kDJ/q1U9ycHP4V08fjnQLxV8rVYJFMQmXnl4+zAdSPcVBYwaPpd5Zw2FvE6alvYGOQbAuASVHcHI6UAYl74z1HS/scMzLLLfabcXsbxp8sLxKhK/7p39/wC7Wdo/jjXtQm0m1lnhjuNQ0k6kcR5CbSoKfQ7s/hXXXFj4cMkltJJbAzZtyruATn+AHPHfpUFnovhYG2mhe13rG1lEVl/hycxjn17UAc/B4/1e+t/BSxWsUNzrkDvMG6QlUVs/r+tVrX4ia1qLeGb1Ut/suoX09hcRquSrIHO8H0Jj/Wuq03wb4esLrTrWBtk+mI8dtGZiWjVgMjB9h+lR6b4H0CNbK2sJmP8AZ1w11DHHcEmN2J3E47ct+dAHNeHvGl54f0vxRea3eNqDRa1NBESMJFH1UZ54GOuK7jwhrq+KNEt79EjQSk8QyCReCRkMOO1Z/wDwr23soLwWd1cI1zdG7l8x/MV3OdwIYdDn9BVPQ9a8OeC9ej8JR3YGsXG69W1WI4Ks5ywwMAZJoA6PX9Qj0jR57kbgwIQMuOGJ2qefdqzfAnic+ILO6huCDfWMzW9wyj5S4wcjH1FWvFWiw65pi2k1wbZFmjlDggBirbgCO+cdKzvCvg0eHdW1i8GoSXH9oT/aHgYAKjEAcY7cCgDU8UXdxa+HdXntJFt7mG1lljlYZwyoSM+3SuetfiJBpfhvSLjWlle7msBd3DW8RZFAA3knPHJPA5rp/EGlnXNE1DTln+z/AGuB4WkAyVDDaT9ea4rWPhbcX1u8Md/5sDaadPKXIJVMgjeoBxn1+lAHf6fdW+o2UNzbyCSGQB0kA5Oe9UPEniXTvCun/bb+TyoTIkKKq7md3OFUD1zR4V0m50jQ7WzuZUnniUJuiXaMDpx9MVyvxh02917SNMsLCaKBZ7+IvPKwKqFyQcf7wXpzQBct/ilo0y6iRaXsH9nyLFNvtsESEgbQAeTyD+NaFx8RtHtPDeoa0zzfYrFit0AhLwsDzkA9q4LSfA/iHVNJ1WyuJhYyrfJNHOqbVvVGwt5gzznbt+gNas/wz1H/AIRjxNpMd7bQjWJGk3JEcLuxvzzzwuPxoA6ix8V6PrEcd3GjI05McYni2yOBzwMdP8aq3njLw5o+nx67eGGISs0Ymjj3SttzuHAJwAKkuvDU039k3KMhvbGJ48FTtJZVyf8Ax2uRu/hTqUmm6BJO0eoXOlzXDPbxuYkmEx55x2oA9V0HVLTXLS0vrCVbiznUPHIhyGU9DXS1x/gbw1beD9EsNJtYhDbW42RxqchVycCuv7UALRSUtACUitup1IF25xQAtFFFABRRRQAgpaKKAE9qDRTWzQAbfmp2QtN5606gBaSgZxzQtAC0UUnegBaTcM4oNN2560AO3c4pC2KRc7uaXGMn1oAXvRTQpzk05sfSgBj8nFLtHoKGXOBRsFABtPY8elN5zxTv4eeKTrwePSgA3fjSbupx2o2jPOc0n6UANX5uaGUcfzp3WkZaAK4+WQ9xUnbimjhjmlVcZ9aAKfOTx3oppMmTz3ooA2E+7TqYmdo4p3PpQBDdN+7IrhdUXSNY8QahpNyrxTNaxPOd+1ZEZmVfqRtb867m5PT6815jrWh3E3iDxXqKWUjyyaZHbWsigHc4Ep+XnjBcUAdYNJt47qKWKd4XWMKRu+8qnIz64J/Wqk+hW9zeJczz+aBKJ4/MxlSMcK3p/jWbNZz2uq6RczQyvGunSwSFRkmQmM4Iz1wp5rmtBhuGtPBMV5DNsW1mF0GRuX2pgH3zu/KgD1BpFkTaG5wDjPuOf1rl9D8MWFj5UENxJPFYXLzLHJyBM5LM2e/DmuR8LNdQx+Ed/wBojnlublbhnjbPl7X2KxPQfc/Kp/MvtuoKkkqWcniDEp5yluCBkZHQsuPoaAOjtfD+kazpeqaBLc/b0jkk87pvheQFx26gNkezUuq+DTrGhz2NzeyOskkMnmJGo4jcMB06ZXr71yWn3E8MXjGXTo5IPM1i3jLspBEHlwI7j1G3PNaOoQ6lb2f2W3uomhlvB9miSYo7ReXnZ5nY7sn0oA2dS+H638Oqyfa/9OvmhElwVB+WIjav04P51Q1zwG2tavDffu47yB4tt5ESsgVSCVPYg4bj3roPBFxPceFbB5xcGYoEb7Q26TqRye/SsTU9YvrrxZqOlIzWiW9nDcW0hfaJHZnB69cbV49zQB2DRM0WN5D7fvJwen/164Cy8B6xp+saHePdwXslm9x580i/PIJWU7h6cLiqN1fahpsviOVdVmd7K3hmgjaQFfNKndkehOPyrUi8QX3iDVbyCGf+z1s4gY/M4SVi7KSfUALxj1oAfB4R1W38KzaRbXMdtcRxyC1vY1ywJckZB/DNVrXwnrzalcFmt4o5dJWxMqMdwcb8n82BH0pLzxpqEceu3yn91pt5HZpaBBmfJQFievJfI9hSabrev3HirUIhqcTafpbo91A8A3MGiLlQR6ErQBM3hXWLzUNLjlSC3traw+zNKvMgkDoTgf3SFx+NZP8Awg2ox+CbqwFp52oLYSWSfaLkskm5WUEccDnNdP4T8bT+JksLgWm2wv7czrIFK+URggEk8k5/Stfxh4gh8G+Hb7Vp4nmjtIjLsUcsewoA89sfBWr2eqWV0NLs1W00BtMGHHE/X0+70FT+F/DOs6XF4Atbix+XS7SSK6m8wHaxRFXBxn+E/nTotf1W2+Imr+bJiKDQI74WocmPcXl5I9cIK2NF8eXuo6l4Yiayj+z6xp8l5uVjujZQhI+h3/pQBy+n6Td6HN4M0y9sfPlh1OfzbpyCX+Rysg9c57+tWbrwbqcVlYWqaakkqeI5b2WaMjEUTtKwdeeT8y8V6Zq1mk1jcFgysIm2SKfmTIPKnselcL4G8WX9n8N9AuLqRtTvJNMN1LcTyASHaoJOOpyD6UAUtB8KanputXaXgvLhlvZ7yKZFXbIrhtoL9f4sY6cVN4Lh1bw/cXd5cJc3trFa/LHJbKtwhDf6tWB+cY7mtjUPEz3mp+F54VnjtLtXkMYOFOYtwDZHQD9aveAfEWo+IotUlv7RbUW19NbwhXySkblQT7nFAHSwy+dGjBCgYA7W6rx0NeK6pOlv+0wNTngmWys/DwtzdCB2USNOW2ggcnGPzr1fxN4kt/DenLczZdpZo7eKIEAySMcKP61zD/EqN/7bP9lXDtpt5BZTjjl5NnIHoPMH50Achqet3fiDxFp2p6qbiDw5dx3C28DwOSkisqq2AMjIywz6msrWrGXwtfeKpr+S8upbzQpDA6B2DsGmKhcdHAKD8q9R/wCE809NR1i0uYZLcaYI2k8wAq28ZQKQeTyPzFaGh+IrDxN54iVhPaSGKWKeMb0YgHp2yMH8aAPK5y+qXnw3tJri5gSfT5/tH30ZmEaBQ3vksefStC91jVrHx3bKjNd6f/aK28ixu8UyfIQcrjDpnuK7jxvrEvh2DTbqG0guDJeQ27CQDKCRgpK+/Nap1HTP7XSAhftWAQxXODngbvXkUAXp7pbW0lmd1RVUktJgKv19q8Xj1i48UeGPC9ohjayv4ZZ57iKXytrqV24bscnP4V7LqjWqWE73xRbFUJkaTG0KBnn2x/KuI0vxPo15r0eiW1lDHpkdkLxJSmxVyxXhSOhAoAzL/WNX0D/hFbq/1B5be4jaxujbncnnsv7t849mH41f1i78QWeo6LpNhrCebLaTySG5jUu7jbsP05Ip+peNIoNB126js4Zv7LgN1bQPx5ioCQ/TgEg8ireg6p4d8VSW/iApAup2lqJDIxKtDGeSMn+H3x2oA4i4+KHiC007xDrEtoo/sVnWSxbaoKJEW3evzZ4+tX/hT8bz422PqlhcaKk1p9thN1EFiMWeok6cAjrzXTaxqnhCTTr7VL6WzNrs8m4nmXAKsNuGyOhHc1R0Twl4I8RaDfaVo4hexkga2aOFj+7RxyADyuRyMelAHpun3CTNEyMHRj8rLyCPWtqud0Gxi021trSBWEEKhEDHJAHAFdDQAtFJ+FHPpQAtFJz6Uc+lAC0lHPpRQAtFJz6Uc+lAC0UnPpR2oAWik6dqM+1AC0Um7tijn0oAWim7j6c0vPpQAtNUUvPpRz6UALRTSu72penagA3fNjFFJznpxS/hQAYprYGBTufSkKhuooAQLgjmlZsdBRznpxS0ANb7uD1oY5xR/FnFJyG6UAOx70x/l96fnJwRTZF6YoAZk9BR6GlyfSkYlQDjFAEG4s5HQU7bt5JzxTdzYJ96XcWU46UAVPX60U3J7CigDYj+6KdTI/uCn0AVrz7o4zXGS+MJ7e61hXsPk01Vk3h+XUgnGPXj+Vdpd/c98cVy114btZLrUnE0ivqAVZQz8AKMDFAEmo+IFsEkkeFjBHEJWfd2JIxj1H9arvqz/wDCUx2GW2yWjTLHxj7wGfUHkD86brXhCPVluU+0ywfaIljbbg9MkEZHWpbfw6IdXi1A3TPcR2ogIbGGGQcn3JoAzbHx9a6lprXz2VxbwZwhdR+8O/YFHuTV7w74gtfE0NyYVZJLaZre4ikUbldeoPb3/GqFx4ds9W0n+wheKbmxkhuPk6qVkEiZHocfWtnRNJTS2uMLEjzSGUiFMDO0An3PHegDF+IviabwX4Za/tLWGeRrqCBopBgYkkVCT+f6GoW8TLa295f3EdpJotlGzvNahmdJVOCu0deCelWPiV4RuPHHhtbCC4jt3W6t7oNICynypA+OPUgfrS+KPC1zq/g+/wBL06WHTby4UZlVPlLZywI9+Rn3oAmsPGWmTWN7NGxiTTwDcQ7PnQbQw45OMHNT3WvaQ17OkoDT2tut0xMRJETE4IOP9k1yFt4L1W1/4SYNdW1quq2wjRkJzHIIhGuT9cn8a1hoWsLrl9dusPlnTI7a3VWO7zFLk7j6HePyoAtWet+HtWW9mtfJuHVFeYlCvmA52ZyOehq/pkdn4gs4L17WNZuhUHJGD9049D2rmLXwrqUfhvQYsRHU7Ew/agsmBLtXDZOOvOQDXT+GNHGlLelYTCLi5adlZ8kk45Ppnk0AGpWOj2kzXd3FBbyMy/NIQAzDGDg9T0/KqkEGg6b4gaGFLePVNTTzXTPzTKuBuPP0/Kq3ijw7d6p4n026Z2fTo7aaGSFcHDttwwB9sjPaqsmky6H4g0GaHT2vVhtPsrXLEEx5dep+maAOg0nwzZaCwa08wRIMRxtJlFHsO3WsfUPFWn6ppNzHNp9xdwNetpk8CqCQS2wsR/dzzmuxwGU5+YcD8P8A9Yrk/AdnPDb6obm3mtzLqE8481f4WclSPw5oAda+HdCh12edXjfUZLUWkitKCWjBJC49BuP51QsfCOhabrun38Fw4utNie1iQzfLEjEZQjp/CKytS0m+XU4rpNLlSeLVGuGFttIkjKMFyTzz8uR2xWT4g0a6jh8SRtpNw9xqFzazoIPugAR7znPbax96APU9QWLULeWzMzIZYyrCNsOFIIyK4RdA8O6XokssF/c/ZNIhksZjG5kZYyFDIeOowBxVdND1WPxQt3AGlY3KGeG4jJymwD5Gz8oA5x6g1lrY6nZaXrVva28lqT4iea5IQjdbGVmz/tAjaTQB2+m+DdPGl6fHDf3TwRJ+7bzP9YuMDJ+lWfCfg1fDN5qMsd9NdQ3k7zrFIeI/MdnbHryTXBf2a8drpEbXFzeRz60SrRROgihKOCo9s+tM1bT7/Tbq80dtRNvKluzaa0kjY/1j7Tn+IgbOKAPSvFnhaDxVZ2ayO0M1pdR3kEg52yLnGR3GCRXHWfge4nXxbDf3i2c2q6ml7bSrJ8wWMR7fl9MxjNej2e9bODzjvlEal2Axk4615eBqFp8ddbn1R/L0ltIgGnNJxHu3P5g+ucZ9qAKOsfC+fXJtU1tPEcc0Vy9vdogA8mOSHaOTn7p2Y56V2XhXw1DpN7e6wy28cl4qkm3JKYCj5iSec9vYVx2j+KLrVfDmnomk21ppt5qNxbyRpmNFjUtgkn+8QPzrpbrWJITb6ZPKsduuny3DycENtO1UHbpQBf8AF+mTeKNLsBZNFIkd3DcF2bIKo+flx1PFYln4XfS9du4pmhuI729W8i864Ib5VAICd+nauc8P+JJ7fwT4Ls7LVVsJrrS5rnZJGNzhEXBB6DBYZ9qj1nXI9fk+Fmq3E0LXz3LPIyPt4NsxIwO1AHq3irRf+Ei8O3+mCXYbqBolbpgkYH9K4LUPhvf+ItUf+1Fjh0+bTFsR9nkKyIyPuVsj+Hp+tNsfEHibVJLe5TULW3jN1N5yxgOI7RCSpXnOSF5+vtW14d+I7eJtUs/sdt52mXNxLbCVVOY2jJBYnpglSKAKsvgi/bwpqNjFY263slg1hHJ5hIZSpAyfQZzUN14D1O9jExlS0kt7KG0Eduw2ylJA5yccA7SuPQ16S+14/LYEqw5HtxkfrXlHh/Xp/DXhPS7WIs8moahcxiTG4qu92xz9KADxF4E1PxM+uXMlrEqXlra2aWZfg+XKXZiccEg4/CtrTfBV7F4q1i9hP9lR3dtaxrLbkE5jJ3Arjpg4z6GrGn+JtZmu9HjmW1iW7SYTRtnzQ6jIZcHGOmfrWV4y8ceJtN8LabfeHdPsdW1G8uvswhZzsOScODnsAcj6UAesWKncozWrisbTWlIhMwUSFRuC9M1sigAHHvS0UUAFFFFABRRRQAUUUUAFFFFABSd6Qr3pRQAmPmzSsM0Z5x3oBB6UAHvS0nWgUALRRRQAUUUUAIWxQPWjaM5paAEz7UUH3o4FAC01gTyDRye1L29qAAfMKF+lC4pCO+cUAHA570gzyTQpDH3o3ZyDQAzntSdetO201mIIAFAEf4cU2RsZA6Urdx3pzH5fwoAzfLJJ5xRUrMuTk0UAaqfdFOpkf3BT6AK15nbxjPQZryjXvtjarPewxXUDx6lAAFyd8Y2hyPRSOK9WvO3YA5riPEniUpbl7OVkMN9FaySbAwO5wrL/AOPUAWJrKY65PA3mm2vI1lD5ICMpwR7ZGKw9cvpINTWeG4vIGj1OOCQSElNu0bsLj7p9fet4+M7KOzvLmRJfKswrvlc5DDIYe3IrZZIbiMOIwwYhvm7+h+tAHEy3GoQax4mks1UoEi2N/d+Tt9D/ACqn4ps/EEMMB07UPIU3ELgvJn5TJGJASfVS/wCddPrHiNbPXrHQrVYX1W7jedRKuU8tSoYn3OQBSQaw8dq6a1ZpbSC4MUEUZ3icAZVgPcZP4UAcTr2salF4f+IenQXsr3GntH9naI/vVDxRscfixx7V6RoW7+zYFMzT7Y1UySHLMQOSaz11rRYLRrxvLRbqQW7MY+XcHAQj1GDx7VYtfEWnTaabq3bdHHIYiqpghhwRj1oA5r4i6XHq2veFrKe4lW1lunMlvG20SbY2YZPsQKzY/G93Z6xoq3F1bvp97dXVszFdiosYJBGec/Liuzn1TSLiS1vJijSRq8sRcfMqj7zY9Bn9aydUk8G3E1qbtrCRt4aAMQfmcleO3PIP1oAwfEV5eLofi5rS5+yzJewRrcKoJ2kRjv06mu/0u4Fxp8Lo5n+UDzMY3Y4zWK1x4Ynt9Rtt1uYftC29ypB/1vG1T7/drS03V9Jt5V0yzuoPNi+QQKwJGOox6jvQBieJ/FV9oerGLyGjslhWX7R5XmLneAQ2ORx3rM8TeOdT02DxW1t9lkbS7eGeBnVgrBhkqTnnpx9a3IdQ0PxNqOqSwzrLNYv9lutsvyrgBiCPoazfE2k+F9W0XV9TvT9pspYVF39nfIkWPlQR6g0AJ/wmmqX+sTwWFtC8entCl8JQckyIHOzP90MDz61Jo3xIGuXls1ja/aNMmmNulyrZbcBndjHC8EVp2+i6NBevfq4t5btI/NRpAvmYAC5B74AHvimaX4V0/SJ0hsJms40kef7NGwADMOePTJzQBX8O+NLvXtUe1fRZrS2HmoLvzFZA0b7SPxrfv7qDSdOuby5fyreCJpZJMdEAJbH4A1j6T4JsrW6hvftM9zLDNPLGWcgDzTlgQODg9M1t6zplrrOl3WnXq+ZbXcTwyLnG5WXB/Q0AcLH4m1C68eaEkbSR6TqGlXFz9jZFLFo3jCsD6lZD+VaHh/x8PEF+bV9Mls5ntjdRK7Bt67iMHH3Tn+dTr4BVdQsZDqUzwWdo1h9n+Ugo2Oc9c/KO/YVHpvw/XStVs76C+mzBaiyWMKpDR5JUnjqDk5oAr+GfiZba5HpLvptzZJqTyxQPLggumdy4/Bq3NF8SaZ4okVreHzURSyTsilRg4ODzj6e1c/J4Z07wvDoEd1rYtls5nMHmhR5xcEbenXBH6Uzwj8PbLwt4na8SeJdRnicutupT7QCw+dl6Z7cD+I0Adpr18+l6Jf3sUXmva27zLH/e2qSB+Yrm7jUr27/snVJoreLR2tHubxZo9zIxAIwfTGc1veJrKbUvDeqWttIkE00EkSSSn5VLDGT9P6VBpukxX/hCLTLmSK4iktPIkaFsoyldpx+dAGPb+K9K1KxDNYzC2a3a6iDxD94i8nA9eP1qjD428Oa9Z6YyWcsq3dq1zaK8PLIByB7jI4NaUnhKaLTreCG8jEltaSW1uu3KHcoUMw4JxgVkeH/h9qGjN4VkkvYJZdGsZbVkVW2yM2zawycj7lAGfr2t6BDZ+E7i30y3vtMurhrSJvLPmQ5Rm+Ue+wgj6VYvdQ8B2NjpclxHb20RkaG0xCcxyDhlGOjAZ/KrNp4J1Oy0rw1bma1mk026aeZgCFfKuFC56H5z+ArFh8Aa/aa3YzFbO5s21eTU7qNnwY96su1AR23D64oAv6P8PfBugnRZ7ZoYZd2+K4eTDz5U8HJ5BDdPaux0Pwlp/h+4lk09ZLeGVmkNurfIHYlmIGOMkmub1rw3Pqmu3sVxDN9hmihW3kgVcRFTk/7vOOfevQoYxHEqnLccFutAHIz+PNHk8T3/AId84tf2toLqWPYRhGzwD64XP41lTw+G7PwZZyTWONMuJUKJvyUZ8jdnPPU9PWrVxoF/a/EHVNYSyjmtbnTo4EYEBt6F8qf++hWTH4d1aPSfDZkgkEVnC8U9nCAcscBTzxxg/nQBu6pp+h6Xo8U5gUxafBJJAI3y5TaN+OeQQBVHw5oHhebw/wCHL63LafYWxNzZxzTeWFZx3yecZNY+reHL6G+upnsbi7tJtBaxgt2YNtlzIWB57hkH4ViW/wAPr/WDpOnarFOdHn0X7G0apxBNkk9+OMYb2oA94s2VpEZeQfStcdOmK5/QdPOn2VrbeY0vkoqeY/3mwMZPvXQCgBaKKKACiiigAooooAKKKKACmrnnNOooAbyo55pGp3FBGaAE98UtNDZb2pzZ7UAITinUlJyBQA6ikzS0AIaKWigApKTnd7UoGKABhkUbaTd81KaAFpq96A27rwaU8UANEZ/vUFfXml/lSN1oARfl5J4pWAxkUoUFcUgYcg9KAI/4s0Mw70vHbpTWoAiXkevNP7HNNAxnFDL8pxQBQaPLGiptpooA0ovuD/Pen0yP7gp9AFe6XPOee361w0nhux1C4urCC8aNo71L+WEDncW3Y+hK1215ncMfUV5zq91dW/iPxBd2MZku49OiCDBAJzKSB6nBFAF7WvBUmpWupQQ3ggivkiVvkzt2YGB7HFdPDEIYkUtuI49q881Iz6b4Z1C7guZDvWNoRFvyr5xnn1yOPatGaGWGTW7WK6nEZ09ZFy5LK7B8kH8BQBoat4S+2eK7DxDbPGl9awSWzB1yHifBxnsQVBBqC48M6pdahb6rczW815aSuYbdAQgjZdu3Pr3zWTquu6jo+i2psGOoC3tsTq0myQ4AG9SeGPtXdWN0bqyhm+bEiBvmGG5Hf3oA5O38D3ENnbvIIZZzqralMrZKruLcKfUbhULeEb66sL62nihAnv5LkmOQq21uhVh91ufpXTeKtUOj+Gr+8S4jtJY0GyWRdwVicAkVwd7411Wx8P8AjMi6t2vdLt/OtH2g8+QsmGHpk/yoA0bX4fXcDWlxLOuoGKyms3juHOCjtkcjrwMH2AqxY+EEi8UEzaZA2mQ2UMMEmQQsiu7Ehe3VefaobPxde2GpNZXlzFOP7H/tAzsgCRtkg5x24FVdN8eajceIb/R55oQYtJhv4rpVA+dzIDgHt+7B/GgDVt/B80Pi6+vFaD+zLxUleIrhvtC5G49uV28+oriLnwn4kt9c0i6GmwvNHrs9zdNCcK0LRyLE/qTyuR7U/RdS1HUNJ+Gd6moSPe3BH2n95tWRWtmc7h35Cn8K6bUvHUf9jCG9d7S7uNTk0uOS1ycyKzHd9MIaAMCbwRqph8SRwQNbfaNWF6wjwv2mLzI2ZePVVYfjV3VdBvri18XywWciWF5ZR29taqoDNKqsGfHbt/3zV+bxrq/27RbKGyjX7TdXFrK9yT0jGVcDvnA/OrWk+PLy6/seS7sVijv7qazODlkaNXJf/dOw/nQBiJ4XXXPiDby32nTRwR2IBkJOzzEmJQk564A/A0/SdAuf7eW6u5ZVv7fUJpdwQnzITuCqT0I24/ECuih8bSXU6yw2vmWH2mW2LDO8FMjdj0JB/OptF8YR6xqk1oCsbxwhyjBlkT5iMcjkcdqANbQdYtdf01Lyx3GCQnBZSp4JB4I9Qa4j42MIdL8PlmkBbWrZC0TFTtJO4HHUEA/lXosKR28YWNVjQ87V4FQappNjqiRG9to7hYZBKgkH3XGcH8iaAPMNahMOmX9s13d2duNQhNnJEX3BCyhx64zurXt9HuvD+oLp0+oXsumxwtNHcSylm3lume+BwBVabx5JqHiDwimnp/xLdXnnVWeMHzEjTIYH+HJPArWuPEup+Hfs6a5ax3a3uptaQPb8BI2JMZYH2XnFAHPXGnHX/FHgafVCz3gsZ2dCDtZ8R4yCOuc/lS2epeJNYuraWCS0tLlL2eKdJsk/Z1kYbQMcHGOa3j8TNOt7O/vL2wuoBp98unynyg58xioBHP3TuHNaUfjLSI21KW4Bs5dPO2dZUwyg4IYYPOQR+dAHB6Lr+r6f4E1DxB/aFxqc4nkhNtKuVCm425x/soT+VHirxFqmh+F9ZfT9Qgs4FurNLBoDuMSu6K4P5t+Veh+Htc0zXftltaRqhhfZPbSRhSCVyCw9wevuKvf2PYvbiIWsPlZDbWjGMg5Bx+NAHnfiHVNc0mbT9HS7e7N1HPKL9nWPDKEKLnHI+Y/lUF/4i1yPxeLCbVY7S2TQDeS8DPnhyN30GP1ro7Lxlpuv69r2kXFkyR6G0YeadPkO5AxIPbjiq8nizQls9W1HV4reGOxYQM5iLOImwEJ4yQ2fpQBztl4wuPEk3w51FNTaCDUbeaeWJcBZCETGfxYjFeuyx7cgDnB+bHcY5rhh4m8FosVrKIIjpx3rEYSvkBsfNgD5QePyrW8SeMH0u7sLeytVvpriVRIPNCCGI5zIcjkZoA8++Jfi281rQfEsVhMbKHS763tm3Eo7EyRksD9G6d66HXPiNfWN1PFYWbXy2MlvDPCikySeYFYsPQAMKseILHwXqWo3ljqEkK3k8sTzwbyuZP4GIHUnH6VmeIPEHhTw/pc3iCeSRYftkVpJ5LN+8kVgihhjnGB/3zQB6WknmKgK/OVBK4z/AJNec6h4s1+x8Y6noTXVh508cc+kqUOWBbEhf6AV19/4rstOvNJgMUtxJqEgijaFAwTjILen0qxe+GrG81qy1WaBXv7NGSGYjlVbG4fQ4FAHA6r8Qp/Dus+LGvLfzl0y3tSgRyFd5MYGOg+ZufarOh/FBtP1jVdL8RQx2kltBFdCe3RmiKSFgBxnkEGr+teDdCivNb1DUpmNvqixpcLcS4iyuAhHoR/Sq0WoeFPA91Zx3Wpedd6zMtpA11J5jSbQcKD6AA0AekaVMlysU0Z3RyDcD7EcVsL0FZNgirJ8n3e2K1h0oAWkNLRQAlLRRQAUUgpaACiiigAopKWgBOBzSH5hTqTGKAEUcZp1NByeOlKRmgBaKKTnJ9KAEHU0tLRQAUUUUAIc+tFLRQAm0elAobPaloATHej71IcbvejJBPHFAA3ORSFhxS/eFMK4OaAHrwtMK7s80p5IOOKXbhTigBlI1L04obO3OaAIV9e9DN1pVbqe1JJ8ynnAoAqrIFABHNFNXp0ooA1k+6KdTU+6KdQBWus/LXHa/wCKE02Nns1WSSO6htpdw+XLsq4yO43V2F02OPbNeeal4RuJLfULe3uIBFJqcd83mHkEOrbT75HH1oA3pr42n217u2iXTo1SRHUZJyDuyPY4pZNc0+3lvfN+WS1hEsxZP4CMgg9xwas6zpbaxos9krhWmj2c9u/9K57U/D+qXE2ryCSI/arJbaGMk4VgGBJ+u6gDUh1bSNWlEMDxSEx+YAybTsP8Q9qu2OrWN67w288crxAb1U9M9K4u68N6rJdLhIoIm0hrLzY3IKSHofoP6VZ8G+Hzp1xa3FzHJHfR2S2sjvJ9/ByDgfjz70AdtdWsF5byw3EKzRONjRuAQRmuau10j+3/AOxDYWzG4tmln3HkoCFxjv1H0xXTqu6PA65GK5TUtHu3+IVlqqQr9lisJrdnyAxZ3Qjt6KaAJbW08M6hdRyRLayzG3a0Ug9Y+QU9MdeKp6fo/hS41S61SK3t47qxY2Tzu2MBR93rjA3GszSfCupaba6Cn2ZUMGozXF0YyMBHEp4P1YUuseG7+Tw/4ls0tVH2y5klTyiASHZec+oGaANiPw/4cb7A8ckSLYyMLfy5gNr7cFR+Bx+NR3XhPQILUWk0yxtNdvqEbSTfOsxJYyJn3ZvzqjrmjzW99p4stHV7V4J3edAC6TMoCjGcYILZPXIFYOk+G7y8m8BHUdKunbS7WaOd5ACBJsRQWOeeQ1AHaXvhXS7zUNK1WS5l8+wLNDIs+AxYAMT2bp+lRWvhXSbGbR7COSYfZZZLu3UOWUk5DEn/ALaNx3zXB2ui6xD4WNsx1CwlTUb2VJDCJQIjKzIjLn7pUjGOldBYXU8er+HWuYpLeWHTJfO2xkRg4jIBPQHgmgDqI/DunLLcRxTlIpZDJJAknHmE849DnPHvTpNBNrb3osLsJfGFo4ZpcMUJ6E9zyBxXlvhj7B4i1jRsx3lte2Ymkia4RlW5kP8AEWHDYGT+Naem3U8dleXMK3NxrESTCe2UMjtgHjJ4znGPwoA9UtUeGziW4dZZ1QB5MYBYdSKmkUSJtYg8YPNeN6PqskOtXVlcSXD6XdaNDsj2uSs26QMS2PvY25o8IXcml/8ACEm2a+mln0+dLhJNxLkBNm/PAYHdj8aAOo0/4YLplx4W8jUpRBoPmLBEyD50dQpz7gAYP1re8XeFV8U29kBcfZpbG6jvI3UcFlyMH2wxrj/CMksVp/wkn9oXL3j2LNd6fJyonBHzHuuDkY966rw5daxNrl4LphLpjRpJC+8F1YjkYHbv+NAGDd/C26uNN1S2/tZi1/qkepSSOmdu10fYPb5AKXWvhq2tXmvPcXcYfUFiZAq8psCjn2OyvQdxC47/AKV5e8P2P4vayzX12DNpUPlqz5jjOZM4HT+H9aAOy0TRl0Sa7u50tYJJggd4z1VQACxNbu+OSLCHcpHDLznpyK8estc1XRfBkeoa7qUniK21iWC1SNYlAhaRiGyAen1PWtPVvGWq+C9FiM1jKbWO4aJZreMylIFAKuUBz0ODjPSgDQ1X4fXmqat4l33CRWWqqpUxZVwyxBCCc8g4qDWvh3NqWh6lC0VvDdXywxSuGLb1icMM57YFdj4X1hdc8P2d4JY5hNEr+ZGpAP4HkVhfF2S5/wCFd621leyafdx2zOk0XJBGMD8TQBk614H1bUP+EpETWu7U7CO2gZicgqhB3exJzS3HgG7Otz6jITcLd21vA8PmlRGY85OP4h/UVBrXivUtFvNUt1v40htNAF+rSR8+aC/zE+nyD86SHxxq0dp4Pv7qe1jsNWg2XDleVuSm5MH+6fmFAHSWHhRo/GWqapPaQNDLFAkTk5bMe7k8cdePpXHa74A1688KXtgkFu1z/bn9pxxvL8skfnb8E44ODWj4y8QXZsH0loprq9SBbuX7KpAk2nIX1wcfrzWT4f8AiN4h1D+1ma0gtUtdOS+SGTdvU5cFDzjPyCgB2q+HdZvPEN2t2biNJLmyubV7VQyjYFDruP3eQ2fUGvXcfIgPynpXBzapPqPifw6rhora8sZpWVXOFI8v5SOh6j8q4ex+KzeELfTfD3mSzX1/c3PlXF1vdFRJHHJHPGABQB3HxR0PUNVj0Se1aR7WyvRNcwQoGZ02sAcHrgkHHtXJ6t4Pmt4fCM/9kzap9n1WSfdcIN8RcNhj6DJ7elWdU+Mk+m6Jpd5eWsdhc3YkHmXKuIdynoT/AA56jOK7/UvEU1n4bj1Kys21dmCMsNqRlgccgk9BnNAHUWLfMpPUitUcCsnS5POVWKFSRnaeCK1qAFoopDntQAtFFFABRRRQAUUUUAFFFFADc9hS0mPTrS0AAGKCM0Dij1oAO9LSUUALRRRQAUUUUAFFISB1paAGltvWlo2569KRV20ADevejnjFDNiloAa2RzmgN2IpSeeRQpPNAC8dKQ57GkOQ2cUM3AxQA3B+tNYHHtTuF+tI2cHnFAEO7axHakb7ppV96Gzz6YoAq7T6UUfe5zRQBqJ90U6mx/dp1AFS6YK31HNcBeahHJp/iUzFZEhvFQbR7R9++DXfXeN/PdcVznmaExu2Bt1TBnm9Djq36DmgDl7b4rQXGutZBfIt47t7FZJkbEkittOGHA6d8V6CzL83y4wDzXCzaN4Tha/v3T7OkcgvrlSSFLA5EhX6jOfatqTxhpMcLO12CFRZOAclT0bGOnHWgDCh8W3uta/e2tlA4j09445o5E5cPgkg9sA1yniQ3dvrHj3VmvDI+n20cFvEuQI90SsRgd8tnNelSSaNaT/2i81ukskYfzN4BdRjB6844qjN4a8O6wNRhcQyvqSh7lYpMmQDGGOD1x+goAonxF/whemR29sI7kWlhLdNHI5MjbFJHXoCQeTxUOoeMtcuGsP7L0+3kN9bySxJcMcgqisOnY5xXQzeEdI1DeksCyP9kayb5vmMRBBVvbk/jTbHwfYWV3pt2gdJdPhaCA7zhUbGcj8P0oAyv7ef+3blv33mW4jtJLVGPlkvtYsOOwYCkt/GWoSPfy3VgkNnZPIJpBIdygIHBA78HH1q9G2ktr2pxW0ji9jRLm4iQkhhtIVsdzhP0p2k6TYGxvWJlMWqbpp455OcMoHPoKAMaT4izfZbp7fT/OeO0+2ooJwUw2RnGM8frWna+MZ57q4tZLFYrr7AL2IbsqeuFJ7HNSr4VthpUmnNPIYJYmhGCAyoR0BqEaPYQ6xPPLPcb4bFIZfN4QRhiQc+uc0AS+A9evfEXg3TdR1CCOG6urdJXWM5HzAGoPiL4hvPDPhl7qytY7qZ7mC3xIcLiSVYycemGP51d8J6LZ6PpcMNhNJNarGvlFznCgAKPyxWX49uvD97bx6DrGomymuHjnhVQd7NFIrjGB2KigC9NqOmabc4NuvmWMAaV15W3Uj+eBVHWviLp+iTawktrPKdPsU1CTy0B3wsTkjkcgKT+FF1pOnahp+q38WpK9veWwt72ZPmO1RtzgdCATWV4r+HNzrv9pXGl36Wo1PSf7MkklTJRBvKuvv+8INAG5p/jrRb/WrDS4n/ANLurMXqJtwfLJGM+5z+ldONmFbaMdcEfjXmuh+DdR8NeJNJv53ge0s9GjsZZ8Y5R2Jb2yDXodpf2+pW63VpPHcwSfckQgq3XkHvQBzUHjzw95N1P80US3f2GfdBg+YSAAwx0O4c9Oah034j+ELSa7trW6WBoWTzWaJgo3HCtuxjBNZ+t+A9TuP7YitriFFvtQhvVbByFUplcf8AAOvvVHUfhxqT6FrumwxW0q3VtDBA0h/iQc7vxyRQB6i7Kyhuo9Qc1zPiTxV4c8P6pFFqbxx3lxEQg8ks7KCMgYHPWtyxU29jbQyFRKEAKg9wO1eTeK9L1ofGbSdStrD7TBHDPjecKAUiUc4wDkNx9aAO8utW8NWPhyBmNudMlZSixxlgDnOdoGRgjOajvofDOqJDbvdCN4YWuI/KkZWEZUZYEdRgjiuY0P4ZXWjWtlK+6aRRcme2jlKgNK+/C+wIx9Kv3vhW+0240u50y1ilW20yaz+zkgEO20rz3Hy4oA2bfxh4T8N6XZRDVbSC2miL2/z/AOsUckjHX3rG8ea4mttoOlRI1zo2uOYjfWjqyj5C4BGOhA6+teZ2HhPUdH8QfDWw1W1ivdQsbO8aeDGVBKxKACRjnng11vh/wbr+gw+FLcWqzRWt/PdXDCQYhR9+1APbcKAPRb7w7outSi3u4Le4nSHymRiMmM9iB1Gc9asf8ItpP9mw2Bs4zaQyLJFCRkIynII9Mf0rz7wz4c1JvESG/e8ivLS/nnNwEHlzQsW2KWzyMMOOoIr1Ld8r4+b05/SgDlfGE2h2d5p8mpxMZZ5ls45ITkoXPAIz0OKhsNF8NX2peIStu0NxGgs715MopXbkYJ4xhutcF4g8Ma5NNpkc1hcajc2/ib7ZNcjG37NukKAc9gVH4V3fxO8O3+teHYoNKBG+9glvFU7WlhVssuffAH0zQBetdI0PUdRtry1vvMm02IwrHDdZVFIGcgHr8oqhc/D7w9DpkMYlZVhlMsV55+HVmJJw/vk8e9cQvgjUrPRfE0Uemz295q9/v82zYZiVf9Udp6jCKCO+an8TeGfEep/D/Q7K3tFj1e0Bu3Td/o7yKMeXIvo2SfYigDr9W+Hum6stvbS3lyEWJkKmbcJFJyxYH69au+IPDFxqnhMaRoepNo0sZjEdzD8zIEYEqfYgY/GuH1Zte03xhdao+m3j2Vjoggt4bUAhpGOWIJP3ugH0rM+A17N4K8I3t34lnkRru/WKO8uC4e4LYCkqehzwcdxmgD3zR4HhYKzbyihS3949zWxWZpY3OXByrDcK06ACkFLRQAUlLRQAgpaKKACiiigAooooAKKTHzZo53H0oAWik3DOO9FAC0n4UtFABRRRQAUUUUAJjOfSilooASlpvJ6dKVc96AAjNFLSUAN53deKULt70c96GyOlAAvPXmkbCjgULjoetNLHkUAJj8aaRnknin1HKevpQA1WHPYUSNlTimN8y4Ip7cLxQBQ85h2op3ze1FAGtH92nU1PuinUAZ2pQ+esiB9hkTYG9OvNed6f4bvZ/DKaNd2sMM0Wnm0+1Z3M5wBn6Egk/WvQNZuvsFrPOUMojjZ/LXqcDp+PSuB8L+Jr/wASaPDq3mmGLULd5I4pEGISBkDPqO9ABq3h3VdZtNTmMEcd2+mGwhhEmQS2cljjpk9PrTL3w5fR35uYraN0/sc2Yh3crJzx9DkflUPg/wAYatqF14ahvxDI2rae92/krgRMuz+YcflXoZjG7cOeOdtAHnWmaHe+d4aivbDf9m014p2JDAP8mF9/umq2i6Hf6fH4WIszFdQtL9pkB6blIUE9x0/KrWsePr7S9S8UqsFvJZ6KLdi247nMgBK/XB/UVo3/AI6TR21o6hEFh0+zW8LRnlkbfgY9RsPPvQBS8I6FfSajHf6jNLHfxmVJxtwrKWJXP04roPHFvqN5oE0Wmllu2kiLY6lPMXeB9Vz+dcVY/EDUdH0LVbvDalPEYbmLzlIDRyybdgPYg1Z1n4l6lpUWtyi0tZjo0aXNxtYjMTKGwv8AtYz17igCtb6ZJb6944ntrO5IuNOhgt8AkuypIDtP1b9KofY5dSvPBNjeabfrDHaywXcjIQvMahQxB9d1dldePrGCSWOCL7U0CRvOE5ZQ54AHcgc11cMi3UMUytlXAYd/0oA848Zf2jHHLHY2s8MsN5aqjRgkvGGTeR7bcj8KfdLLq+qeJYTBMBPpUYWN1O3diTIHvyK1tQ8Xmw8YajZ3qx2+mWdjFcPM0gHLO46f8B/WoYviJbTJeyCGTfbWf2wBXB3pjPUdD7HnmgDT8DMq6Dbxx2zwRQoIgHzk4UZP0zmuG+J8cl18WfAiwTrbvb/ameRot4G9AFzx3OfyrpB8REgxEml3TztCLoRqw4iJwWNXbjxvpMc2lh4pZptQt2uLXbHuJVcEj2+9QB5xFdQ2fhn4kW4inttVt7yV5JFUjzXKqUdFHbGBgf3TVzXfETv4q1a3i1GZYrbw0LxdpO0zgyYYe/C8e9eh/wDCV6TNYx36kNHcReZlYyXKrnJYdeOnNatvYWd1brIIYjvT72wfMD2PfHtQB5b4a1i4XxHobT6p9qh1DRWub6KZspvXZ82O3DNx7Vy3gTxVd+H/AAb4QNjdyS200VwbyNEz5MaqzK+O204x616LDqxtPGHiOw1SzsbfTdOs4p4LuNAG8t925G9hitTRb7w+1vdXNskHlKfs7eXFj3C4xzkZ47g0Acl4N8bTLqv9mXGsvfmXS4rnzDt8wyszguMewXiqmieOL9r7wDHLrXmyajpk891bNgeayLGQT6HLGu/8O6foN+sOqaZa2xALIk0ceG4bBHPbNRa3ZeFfDs1jJdWdrbzzTeRbyeUTh27A9s8cdOKAPN5fEt/r/jD4Y6pLd7E1Oe4kNoONi+QTtHrg+vevcvtCyQrKrblb/wCsT+NcJLpfhu1ubW6h0+L7VZXfkxNLmPyXfhiufY9K3dFj0rw039k285LvK83luSx3MxY/TrQBQ8ReK7uHXI9FsIpo7kQ/avOaPcHAONozVW18SarN8RBpdw9vDp/9mR3Bj+YSCV5GGM5x/CelS694osLXTrzXZrJrpdPufs++3kG7aWVT+G4jj2NRLcaZe/Ed4JbB49RisIphdM3yNHvYKPqDu/OgDofFGoHSfD+oatDbxTXFnbyXChwBwqliAe3QisPS/GWo3mk6feyWEUAvXQJH5pJWMpu5Hcj2rXkm0rxlo2p6fHexXVvLG9rcCFwSAy8jjpwTVf8A4RCwaw0q2XzFGnEfZ33EMMLt/HigChoPxAfX9JtrqK3jt7hpdkkNwxGAXZAQfqpqDW/GVx/YOv74HgudNuFhZoHxuztIZSenDc/jVnTfhrpujWvkW7TRxrL5u5pCTncW5z2yTRdeB9PvbPVYRfTRjUp1uJyswOCABgZ6D5RQA668az6bq2o2rWyyR2mni/V+Qx+9wT0z8pqxH49T7ZDFNC0NtJYNfrOOiqByD74o/wCELsr6/v3knlllubMWUq+b0jGe3ryasN4JsmmjcmUotl9i8ot8vln1HrQBzPhjx7/o1ykizajGLd7+C4yDviJJ2k9iMVNp/wAUXu7czXujXWlpNNHHaeawP2ncu7I+nPXFav8AwhCw6XNZRXskUbQG2iKqoESEfTk1g+IvDdlqtlpfh3+0Y31bSVW5QXCfLIgVkJYDsQSOPSgDQtvihY6hPYx6bbyXxnmktyIzjypEGSG/xFZeseN7XW9J0B49Ia8hvNTFrIjsP3DqTlvfBT9Kj0H4cCG/0rVdN1RIoldp5YreJfKlLLtBHfjH6Vch+F86+HbTTxqskdxbXz3q3KqF5YtuBHTo5oA9Q00hW2qMLjAFaatkVmaPGYQsZbeVQDcep960zzmgB1FJS0AFFFFABRRRQAmKWiigBCQOtFGM0tACDikYnjFI4PbrTu1ACYG73pcUAUtABRRRQAUUUUAFFFJQAL0pabj5s06gAooooAKKSjAoAazdh1pxyaNo60butADDH8wJNGCvvSrlm56UjZzjHFACfpUcn6U/tjFNZeKAIZG3cDilbDRnnpRu5pHwqn5cUAVcj0opN3tRQBrx/dp1Nj+6KU0AUrw/vumcDNcbI2j2OrQ6dDaKEvPMQNA2VRiGLDHbIB5rsL7JjkWMgPtO0nsccf0ry/Q/Dt9pl14PimtpWk02KQXk+c75WQAt75O4/jQBdsY9L0l9MnitZ4HtZP7OtkkkClVDbe/UHC/lWz4r8XQeGY7ZpyzebIsRjiwzIWIAyPTJH50eLhMPsH2fT3vGN3GWIUERgMCW/KuB8W+H9UktL2J7Ca9u5deiuVlVfu2wkRhznoFUDHrQB1l94P0u8mvoZXmDasySz/Py2wrtP04X8qh1zwTpepXmp+fO0r3lqtrPAJefLAOBj6sfzqG00fUJNQljuzcNOtzFPA8aYARUX5QewzuyPeobHT2bWtPuTp1xbSfabjzwBkck43HPIJIP4UAJY+GbPxHot1pr3V4I4GSB93yFWTawHuM4rQu/h3Y6lZ6wsk0yLqsSR3DBuSqqQB+X86z9G1D/AIRKHxDfaqsvlT6q20LGTlWKovHp0/Ou+RUkjGARH6UAc3H4LtYbo3FvNJC80axXGzB84LnH0PJ/AiulhRIVjA+VYxjHoAK8x+IzXkNx4nluXnh06z0Uy2JhYr+/HmFzkdxtjxWH5U1jqmkm8nvBE/huQvskbbJKNpPI/j4OPrQB6D4g8G6XrWq3E96d/wDaMKWskLD5XCFnX8ixP4U6Pwe9rpM1n9r8zdb/AGZXaNQQmMc46muK8EyX974W+GtxczTyXAjBvGlJZm/csPm99xr07R9c0/xBHcPYXKXawStDKY8nbIpwyn3zQByq+CZxrH2z7d9/Tf7P2eWBjqd45/StTR/Csen2WjJPtubzT4DBHOFxwQASB74FY/xc17XtA0nTm0G2ErXF7FBcyEkeXGWG457HAP51zfiq61S1s/CVnHrFzbyXWsG3lmt5QzG32SNgn0yqjPvQB1OrfDa3urC3ht3aCa3STyZopCjxsxJ/FcnpXXWaNb2MEU0nmTKgDP6kDk1yHwr1W61CPXra9vGuzp+pzW0MrHc5jGCuT3610XiS3iuNCvY7iYxR+U3zq+zBAOOe1AHJ+LNEm12311l+yI13FFHDNvxv8tg2xj7nI+hrFfw/e6lpTL9ga0uZrtHlIu8yAKuA0bDoRxj2rL8O6HDdfD/wObi6FxaR2svmwSTFWmcp1z3I5qlo8c0938MZbma4jmZ5iYWlOHRYiQWHc8igD1LwDpN7oOlmzvbnzyskjRl8b/LJyAcdcDjNX/GWhN4g8O3VrH5Yu8K9u0g4SRSGRvbn+tecaP4w06b42BZJbhXudMKQLJuWNVSTn5TwCSGJJ7Yr12KRZlSRGDoQCGByCPUGgDj/ABNpOqHRtLgs7eO8uFuoZrhml2gBWyT7nNZ+k6HqmnaxdRXVq15b3F+LqO7WXAC7Bw3qRjA9gKZ8TPFjw6lZ+FLZri3u9Wjf/TEjO2NADkKf7xxWbFr2radN4VnmnNhptvp88l/bzLkts2gEUARz6LrOoeGvFFidGkie81T7THtkX54xMjZ9vlX9a29S0nV9W1jWxb2slp52jLZ212+OJf3hP4fMKg8NePdQ1LxNpMM0ML2GoJcSRSRZwioy7cHuCCPxzVWy8eXun2V5GkJkvbjVJraOSTJiRg+0E+2AeBQBU/sFvD9lLJa2d1p93dQ29nLNGgKZDHgoOowSC3Wun+Hs9/Bo9xb6jbxQvDcOgeEsUdeoI3cj6VU1Dxdr0dvo0Ecdmbm5u2s5GlDBSQrEMo9OKztY8ZazJ4VkktYbeLU7fVo7KQlSY2UybSw/CgDpvHf9qf2Hbmxy4N1CLkKMk2+75wPfBrzjUdHGp2Pj+TT7K4YreW6xRgsCNojJ288d69osZTNaxOCrZUZZPunPpXGXWqXuj/FGHT7eyt4dJuLGW7urjcA7yBlUEg+gz+dAHMaxrWqWy+Kb7RNPuBP9jsyJHiIEuGxLgeoTNZfizXH/ALHFpa3epAXN7azJLawyBYQZFWVSevI3H8a7/SfiXaXxtALKRbXUI3bT5t4IudgJKgdiRyKq6T8WoNWs9Mmh0W83ahAZrRW2gyFCN6+2M0AVvE9lqEd1Y6XBdSRaSbWSRLiRnLmXI2nI9M9DVWyuBafFFWv5DNcR+Hkie58s/Mwdy39DitDxX8RpI9D8K6vpaZt77U0s57aSPe2GVgVHoQy/pXRW/izT9S0m/vIoA13YvJbz28m0SB1/h+p4P40AefLrlx/YfhqGydrPSp7WZ2lBMYWQY2Kxx/tNWbrHiLX9F1jSE+3NrEQt7Z54YGaOVctgsBjDA8cda9TuvE2j2mj2kl1CFWZPMFqIg7KvclR2HHNNuvFWh2d5ax/657hUVZIowwAP3eR0HOaAO10lizgkEEjJz1zWp1rMsWxICOhGc1pigBaKKKACiiigAooooAKKKKACkz2paSgAopaaVyc0AL9KWkpaACkFLRQAUUUUAJS0UUAJQKWkoAWkoFLQAgFA4opAoznvQAj59aVRgc06m7d3WgBG474HpSE5GaU5z04oZSe3FADM4prE/hTmH8Pb1pkjFcjtQAxh6DrQw/dnPNJklvWkZTtOTQBTZdxzRTj1ooA1o/uinU1PuilPSgDL1y+j0rT7q9mIWK3jaV2/2VGT/I1w2oeLL+HQtUvoLaNrmO2+1w5yUYEk7W9/l/Wu71S3ivreeCdPMhmjaORD/EpUgj8ia5200Oxl0K401ryS7sWXy93mAlVA6bh3oAi0vXrw682mXSIGe0W6VoRwuWKlT+VW/EWtPo1vFJHDuVzhpGBKxjB5YDnH0pbfT9Mj1SG7jut07QLBH++BDqCecd+vapdStbbV0SY3DL9kdpAYX/2SCCPTB6UAc7deNrqxvtCja2gltNRVke7jk+SOTaSBjHIOCKbH4w1VW06O40Xy576SSNFjmDBVVchjx0IpNS0Gy8UaHa2yqsekylJlkyY5EcNuyPTPT8a37rS4nurKZbjyPswIVQBjkAc59hQBi2vi6DU9Ktnlsd89zcPbiGTBXzEZgxz6fLmpbrxfNC1jb22mPPfXBkYwMwTYiEBmyRwCSMfWpbXwrb6fZ2dsbz/SYp5JoZXUbmZyxIAzz1NWLjw2txcWd952dQto3iScrkMjlSQR9VFAHIav8S7XW4YtOj0G51aO/iljdYyu1ZE4kib3wetaLfEHSh4Zs9SitJrgPG7JZqoMq7OH47bOh+oqPUPCv9i63ol9G8cFlaLcPPNIAFeWTy1BIz1JBNPtvh/p1je6fJbTJLPbpcb45juDpM6u7e3zL+RoA6HTNSsNU0m0v7R1ktpo/OjwACynnIH+etcV4V+JGgW1zLBbaZeaWLrU5LWWaaAJH9qJyQxHrg812Gn+HbKGYOjbZ4YBbFEb5FXO7hOg/wD1Vw/h3wpe+JNPlN+HtYV12XUBHPEA5USM0Y69+DmgDrrfxvoup60+koz/AGhmcBZISEdkOGAJ649altda0LUr5dPhkgluI2dEi2fcZCQ3bg81gaf4DvLHWLPUpZYLm4t7m4ladshmjlJ4AzgbRgfhWv4L0C50u41WW9toElmvp7mOSNtzFXfIB9OMUAQ/ELXn8A+GbjVNP0+GeVbiIPEfk3eZIqckd/m71b1DW9LkihtdSmjH2gqojbJUscBQTjjnHX1p/j3TpNZ8Py2yiPiWGVvNfauEkV+f++awZvA41HVryWdEu9PvJYLjAlx5UkYTH1GUU0AdDcaHpVtpHlvYxtbW4MixxrnZ64HrjI/GuG8Oa9oXjLTbHxJq2lRaYUdhp8k5JkAA5wo6HA6V6VcSbYXWHY8uw7EY9elef2/hDVo9B8P2REDyWQcXKQsASxXAZW7c5zQBc1eDw99usddS2t57nUQtgtwsmA0b84z07Hj3rpfDY06ztRpOnyqy6eixNGH3FBjIB/CuS0nwZejwV4e028tolnsJ45GRW4AXJBH55rS8IW7WfjDxHF9gMK3FwJftGDhx5aDGe/O6gDQ8ZaLo+pQWc2rNHCbebdDOz7GViCODnvVW+8P+GtWudOkeaC4ksw626icHcCPmVhn5uADg+lV/F3huTV/F3h+8ntzd6Xaxz5t1G4ec2zY5HsAw9q4jwn4Qexs/COqLpzBY7mWS6jVSXTcjgcZ5BJAoA7ux8A+HRNa3VkoH2Rm8uSOclUz1X0xx0q1J4N02bT3sy8zxyTfaVk83mN853Ke3JzXn8NjeQ+HLGI2U2m2ba5cPe20isS0LNIV+7yFyUNd/8O7CTTfD720s7TRRzyiFpF2/uyxKqM9hnA+lAGNHDo+ueJBo63mof2poMyXcpYkbmdSAd3cEE1fuPh/p8ui6jZC5uDHdXRvDIJcssm7dkH0zXOa8t3Drfjm6tLWc3D21rGkioQSoBD7T6gEmqOnLJo0F3pFpcFra9VWj3mQohwAwMnUE8mgD1TSbSPTNNtrSAkwxosabjk4A7n1rB1vRdL1bxtAXvXj1D7G0bW4zteIuDnPY5GKm+H91PfeHQbqJkuIJHibdN5obDHkN3B/+tXDeHXv7vUr6fVp2s9R/tW5jZdjb2tQWCj0242nPrQB1Nh8NrKwbSIxcs8Glq6afCyj9wWG38cDioPDvwubQW8OxrqjXEejJKkZkX5n37QT+G2uC+Hss+n2HhS9h1C8nnutRu4nW4lLZhAkKqQfovNdV4dvta8Ra59vbUBHH59xbz2bTYEcYJC7V65GAc0AWv+FY3S6Po9jHqoVtP1P+0FYRjLAljs/8fbmtzT/CsFi2qiGeOa7v7o3VxJImV3cDH5KBmvPvD1teWPgK912XxHevL+9tU89sqmJgFI9DjI/Gm+G0lsdJ8Yalb+JLm8tYbCT7PayXAkdG8rJZvfduxQB02v8Aw3nvtWsNQhW2uBDbPbSQykohBbORj24/CsnWfhDdap4g0h4ntLKysWgdLi1Z1uFEfOwc4KEjvzg0uveItXmnsdM0+7+zSLpK3kc7uEWSbcVwxPUYA49zVC/8V+LNJ8eab50f9paNNdRRXH2GRT5BaPHzp1xu5z0waAPeNNQ5XJyAOp61q1lae22QD2rVFAC0UUUAFFFFABRRSetAC0UUUAFFFFABRRSZzQAUtJS0AFFFIRuoAWiikoAWiiigApKWigBKKWkx1oAKQd+1DfKtC570AHO3jmkQ+tO4UVGxC4xzQBJR1pof14ok6DHrQA1uvrTJOlPPFRyEDOaAGL8p5qKRhtJp7bmXpwe9RyDC0AV9pbkHiingY70UAasf3adTY/u06gDn/FZuG0XUhawC6n+zv5cJOA7bT8ue2a4PwDY3dvqTQ3FjNFY/2dDEqFdsasGcuAO5xt5716VqEht7eeYDJjUvjPXAz/SuS0zxo9+fDw+zbJNWtHuVUnmMoqE5/FwKAMnSfDsljpdwlxZmd9NM9va/NgyRs2QQfXbgfhWfaQyWc00dh9qWFre23qFYhlDnf1HXaa3dD+Ijak2lvJp8kFvqU8ltDIJAxLLvPPoCEP51uf8ACQW39qQ2EiOrXAbyZONkm0DIB9MH9KAPOjptxJrFp/aXmHw+9mqQKysSkm0btwHQnt9KsnRftWu2kN0s89vDorI8h3KHO4Y4H8WAT+NelyDLngYz6ZGfXFc94k1q90rxB4atrcRm11C4khuAwOQFjZwV/FR+dAHK6Tp6Xmk+C767juJpbeHljuB3EAAH8SetekE7VCqrYxxxWFL41sIYLmSSGUR298LB/wB2MJISACfbLCs+5+I0FvD4mujZSzW2jx79yLzL+6DnH0yKAJPGFjd6xeGwdNlgLRpkmP8Az8A/L9QMZ/GsK4jfRPGV7rM73F1eR6TAot0Y+W2GkYkD8q6Wbx5p1vpNjd3sMimaPzXh2bmhUAEs3oAD1rfVba8CXARHDJhZMDlSP5UAcx4Ourm4vBNPGALuFJ2JILb+4GO3SupkYE9zx61lajLZ+FtHvbyKBIxBEZPmJwMAnGewqK88ZaZYtHDcXSRTvEJREFJ+XgZGByMkfnQBxnibWtVtNc8S/ZdXMcGm6fHeJBtU7XIkO0+3yj86sWmta/pN1fedcf2xA2mC+jUqAUm+b5Bj+E4FTeLPE3hnw7eWAktYrq68RfudwBKyRqu7LMO2B+tWPB/i7Rdc0aDXHii0+SSRrHDvnJRiu0H6jpQBU1iaVtHvYdVulvLa806aWWNht8tggyARyB161ieF9c1HRbLTtLe6jure40eS7ifbkW4jC/IT3HPXrxXYaxcaBD4Zv7/yY7m12sJF/vZOCpz0BBNU5pvB2lxz2UvkW261USw87lhb+H2GPSgDOIF9eeANQTEZfO8Rk4KmInHvz61Ndatqej6Vq1zbW32u4OoNFmFNxxnGdpPOOOK3NGt/C001vp2ny2876emYo45N3loRjI9uetRTSeGLq1vI/tUPl2kvnzkTEeS/TOc+hNAHJaz40m11rPRI4bndeWk9y88AaMh4pFATGOMng9sVo3XjPVbjUrS10238to7ZJ5opE8wtk42E9sYJzXRWdjoWp3EQt5oZ7i0QgPG4Lqr4JyfQ4HNWLTStI1xrfVbJ1kONgngYgOoJ4OOvOaAGx+Ko7nVv7PgiZ5UlEcp3gFG254Hcc9vWtvCRrjZgdMYxXPt4KzrL30t2ZIPtC3CxmMbkIAG0NnpXSm4hZvLEi7gMdQelAHI+NfGFx4a2CKzW6TynnkLyDhUHQD1PPtxSt4ifUNS8OtB5sFrfQPPtXGDhQcMD0xn86hnsND8caprK75I7u3jOmXYb5SqsN3HuQ3Ueoq3/AMIPGf7J8u+mjOlqUjOFYlSMEMfwoA5631jXP7EmnS9Mk8esC2DTxBiYDLsYf98k81oal4yh/tiewi00TafbvHFPcLgbZHxgAegyMn3q2vgm6hhkhGqMytefaW3xjjD7ivFX7fw2tlqFzNaziKK4kWWWMqCN2ADg9ugoAwIPiNHZ2rldEuoY4L8ae6xgfIcgK+O6ksKZc/EeO38aXOjSaHeSG3SNpL2MAqFfOOfwNWL7wHcyPcLa6s0ME+opqLBlyxYMGMefQkVZ03R2/wCEs16QaosjzwxoLcIMwEKQG9yeuDQBY8K+INP8SoGt7BY4owJI5BtKHPpjkGuhTSrWC6e4FrEs78s+0AnPXNcx4f8AB9v4X1RtVnuYInMPkSeT+7jc5+8w6Z57V0E+uabIL+2F9AJoIyZVDjMSkcMfSgDzrxL8QvCOpXGpeHL2xu1TSbuBrny4dscZZsxuSOCucfnWutz4T0PWtQu0tPnnSK2u544h5Kn+FW9D8w/OuD0v4f61rXiHxlZRtHBp2qQ2aR38ib/NVEUMyt3Py45r0ePwCLG3vrVJI54L+5S4uIp1OOAuduO+VBoAq6t428JWtvdNdRbo9MnW1nzbf6tnCkdunzL04qpH8V/BFr41TQDcJb+IJmWPyDAytJkZDdMFffpVTxd8Odb1GHxPBaXNq8Wq3VtcQiYEbFjEe5Djrny/1qTwj4I1L/hPr7xDrlvZSyfYobW2eIAsgUuSORkct/KgD1mxK+YMKB346VqCsmwf98merVrUALRRRQAUUUUAFFFFABRRRQAUUlLQAnNFLRQAmDnrxQvSlooAKT1paKACkpaKACiiigAopDntS0AFNLUtFAB94UUtNZc4oAaxO4+lKoB7U6mnigBeBz1pPMFLtG2mOKABvvUyTGOnNPOdtRScKaAG7geBUMmSvNTjhcjrTXA2k0AV9oPfFFNx70UAaqfdFOpqfdFOoAoXsaTRSRuMrIuw49DXJw+ELDR7iyvzdyJ/ZsDwRMX+VY2xkfXKr+VbXi77avh7VG04ZvvIYQLnqxHFcRqWnfbPCupwlWuOIy0aB/vZyTzzzgdKANey+HtvaWuiQw307RaXK08QJHzFlYHJ9PnNO8O+DBoZjV51u0glleFpRmRA5J25PoDj8q39IZX0u3eOJ4EKDbHJ1UdhXM659pXxc6fbJorU6a0vlKfl3hxg/XHH40Ab738EN8tq0y/apULrET8xUHBIHtkVn6xoM+qa1o93HNGi6fI0hjZMlty7T+hrF0m5k1bXPDlzdxpHfPp8jOD98ZMZPPuag0nWJ/M8OrLeO1y008Mwbodobr+QoAuaj4DvbixvoLe+ijM+oi/DPHkghw20+vIps3gW5m0bW7Fr2NhqdqYzII8ESGIJuwO3y9PeneHr7Uk8U3FpegS8uVlguAUwSCoZOoOP5e9dD4o3Hw7qYSR4mFrJh4zhhhTgj3BoA5W98C3C3y3MTRX0cto1ncQynCkE9R7c9PpXaWNmlnaRQR4WONQij2HFeY2OvahFpHg3SraSdVutPaaa5Zxv3oibVJPclzn6VMl54xv/ABFptlHqMNgG04XVzH5YcCQOoAXvyA350Adt4y0mfXPC+p2FptM91btEm8/Lkjoawb7QryTXLO5NpG6Q6ZJalww4clTj6Hb/ACrFs7vxTceKtcMOtQTafpt1GTbvGOYzFlkyOh3EYNHhnxlr0hh1W+SS90i9s2uhHBEPMgbIIRR3GCP++aAKWm+CNbg/4QZbm2ilXSdyzqzhusOzcvsDSaX8O9TtdMgtJrVWRdck1B1yMeW08kgI/wC+l49qh8f+ML5bo6rYFBFpNol8bWXKSkuxUq49Cv616Pca8txbmztzJHfPbNPHN5WY1O3gk9PwoA4/UvCWsTaL42t4ogJdTuDJaKCNvl+XGmMdvusfxqPWPCur3nijUbpbFZLZtANlGxI5nLOT+hA/Cq2g+MNatPB/huCa4j1HWNRUhrpIdyrhQ3IHf5lp+teOfFi/2BBpWl2s9zerP563OVIeMA5GOmeRz60ARaP4D1C2u/D8iWxtJrfQ5rOWZSCFmfy8EkdSCp+lNX4f3LeFdTgltZ5dSk0l7F1LjY7FSAeOpzk5PPNbN74q8YDxp/ZVrpeny2EVtDczOZT5oDsyuo+m0kUnh34o3mvXmmtHpLHS7154/tSH/VMhwob6jNADdF8IyWfiKxkj09obNNFFnK4bqwbO0gdcDv8AWtf4V6OfDnguw01rX7HJbx7ZY+wc8nHtkmuwh2kAen+cGnbVYnI75oAqXjSR2M5jX5gpI+orwDw/Y3l/eeLXsBcNrkfiNFhuN5MaRq0ZkAOcAbQ+fXPFfRrBSNrHK9x+FUobG2sWk8iCOFZHLyeWu3cx6k+9AHj82m3mpW3xPZRdh57uN7Zo0KP8kES5U9/mU/rTdS1aa11rxU1ncXFk6aTb7bm7DLD5xLAkE9ONoPoea9pKgZ44PJqG6tYbqExTRLNE67WSRQVb8Pf+lAHC/Ci4vp9LvV1KSZp1n5WS5Fwgyg+4fTNdJ4ucx+GNRcSeQvkOWkztwuOST9K1bext7ONktoliTOdqqBmk1Cyg1CzntZ4xJBNG0bq3QqeCPyoA+d/h3J4gsdN8AXFrqd1q881rcvqQuGLIylVMZyR1DZA9Qa6zTbvUk8M3WqT3QhkuNOZ7ieJj5scwUnceOMYxXqmj6NZ6Hp9tZWUAhtYEEcaj+FR0H5VZ+yWyo8YhjCSZDLtHzZ6k8c5oA8g1i3m8NeA7XUJtem1KW4lshH9pddrkyKGx68MT9RWvNJZXHjfxP+8th5miRBwGG4435z+Y/KvRpdNs7q3SKe1hlhUgrG6AqpHTA7fUUPo9lukcWkHmMu12EYBI9Ce468UAeWaDqN1JpPh3Qbe8NnFJpDTJdRtjMi4Cjca0dV1e+0i8nW91v7Kv9ifaXdl/dxzDIMgJ+nSvQm0mzCxKLWIrGMJ8g+UHsPQcCmavoGn61b+Te2UN1FjbskHBXOcfT2oA8V8V+Nde0uz0a7i1QzW6W1tLM1oFYyGRsFnQ84IAxinaN4q8XeLPG8z6dKY9P0+/a1ubOULtEQUZYnruPBHavX/+Ea0qYwA2FvmAKsalAQoX7v5ZOBU1noun2N9c3cVqkNxckedIq/M+BgEnuQAKALdvIEvLUdmbA/Kuhrl5JNupaaM8tKfx+U1046CgBaKKKACiiigAooooAKKKKACiiigAopOc+1Jgbs96AFx70UbhnHeloAKKKKACiiigAooooAKKKTvQAUtJS0AJt5zS0UUAJSMfanUUANHK8cGmt8q4PNPxznvUbkt04oAa3rmmSZ2jinn7vFRzH5B2oAVlyuB1pjRlUNPXI/Ko3Y+WcnmgCvkLwTRSYzz0ooA1Y/uilpsf+rFOoAqSf6zPbP5e9QiNRuC/LzngdaklyHIqHcBnmgCnqWtWmlyQRTybZJiUhj6s5AycD6Vn299pesNLfo6kwE20kknG3B5Xn3/lWRrlrcW/xE0vU3DSacLCa3DAZEUpdCDj3GfyrP164n1rW9Pe2tpF0aC6mW/Upt80+X8jcdRknmgDuFFugWf92No2iTIGAffsKaz2Ud1GjCNLhw0iLgBjjgn9a830tdSuLmGy1O1mGjyXl20XmHOE3DygQOgwWIz7Vp/ZZLPXtFnt7ea4eHTZ0hkm6ltyYDH35oA71bGC3uJJlhjEjcNIFwT9T3pzbCCG6EfxDivIode1e10O61FpiLhYpzeRQ7mlDAHG3PTAxVXwT4gvY/FOuaZJqdxdWsdhb3ETOxYiUq5fBxyeBx70AesXGiWE0caPaxtHGwZRtwARx26cU06DYHUlvzbRi8VBGsyghguenX+deaeHfFtzc6h4FibVWlkv7KZ7uGXrIQqEH2bJPFeozzPHbySbd5RchV5LEDmgCGw8Pafplzdz2tvHDNdOHncf8tD059eMVBpvhfStHneaztFt2k+Uhc4AyMgDPH4V5xovirxLqWjHxFDcx+W1lcyz2VycCF15QADnjDA11vwx1TVNW8E6XPq1xFc37QI8skJ4yVBz9cEUAWvEXgDQ/FDStf2aztMgilG4jegO5QcdQDz+NbVlp9vaWcdrFEFgjUIi9sdOT9K82+LHxPvvCuqafoOn28zX15G87TxwGfykQgZ2g85JArPt/i3qmqWn2TTTBdalZwCa5aSBlWbCK21B2J3d+lAHoS+BdJtLSC0tYGtoraTzIvLYhkJG3r6Y4pkngnT11SxvFeYTWW7ywJDtO7AJPr0rjLv4uXlp4rt7O5EGn2Uz26p56MdzSJk/Mv3WBYLg16cJ1mUFQdvY4xQBUj8PWia9NrC+Yl3JEIW54dVJIGPxOPxrItPhvo+k/amsFktHcSFDHISIzIfmZAenJyPrWHq3jLU9P8UXwS7sxpNmbeJ4VUtLukIB3HseVxWT8VPEmp6r4Z8VW2mTi0SwjiiedTtcyOFOVPYYYUAeqaXp50+xgt2nknMKBDNMcs+B1Y+tXcDHv78V5RqHxLvrPUZrXSlhvLfToYzeM2WkkYsQVX06Hk+tXtT+Imr2WoatssbeTTtNjjlmYyHzWRhkgL2I5P4UAejyEfQjqaOOQx5rze18a6pb+ONce7uLb/hHbPT4riKNF/fBiGLZP4VNp/xfsLqO/l1GBrBbUxY+YOJPMOEGfXPGD3oA9BkY4x6cGmryR3rO0PWYdcsRdW6yxxMWXEqbWypIPH4Vl+L/ABpbeErOB5UM89zKLeCHdgOxz1PYYFAHTKu7gcZpGUFcZ+YdcV57N8WSsOleXo1xPPqLPEkaMMI6Z3An+7x1pmo/FCabw9p+o6RpzXkk9+tlLCxAMbByrnPfGDQB6Mybec0wKHwfQZ6Vx/8AwsBf7bl0wadcyyRNDHK8SghRIOG/Sl0f4mWGrasmnC3uLWeSN5YDMoHmqjbWx3ByR19aAOwbHy9s8+lKUJ5JyPavMdP+LQsLa/uNXQzQR6l9gjaziYlHLbQrD1zxnpW8vxAtdQ0XVpoQ1lc2YCtHeoVKsceXkehytAHZZ2sB6dqVl25wcmuItfiXYWvhv+0dVP2Oe2mS1uo9v3JSQAv4kjHsRV26+JWjWunQX7SyGCXJUCIltoOCSMZwKAOm2mM5IxSFcr1x9a5u/wDiRoGnSMtzqCxkQi4IwTtjPRuB0qhq3xU0bTPFXh7QzP511rMcktq68qQuDnPQ5zQBuanC8mv6EV8zEc7t8nT7h612lcde7m1rRQrsqLI5bBxn5cAfSuxXpQAtFFFABRRRQAUUUUAFFFFABRRRQAUlLRQAmO9LRRQAUUUUAFFFFABRRRQAUUUUAFFFFABRSUtABRRRQAVC3epD1zTXwFFADcgUyX5kOeKH+9wOabJytACLuwBmiTGDmmqoBBpJc7SaAICeelFJ8/YDFFAGrH92nU2P7op1AGL4iv207Tp50RnYDC7MZyeB/OsfwjrEt/b3FrdFnurKQQyyEcP8oYH8mFaniaG3uNJnFzObeKMiQyA4C7SG59uAKzdD8PLpOpX1/wDbXmF8RIUbAUHCqCPwAoAt+JLiSy0C/uYMLNFC0q7ucEDI4/OsTVvGEWjW8aNb/anWFZp9jAFIz3x35Bre1qwOpaVPaeYYxPEUZseo5rIu/D8A1GKQzIJJYBbmOQAl1XPzD86AILzxtHay6mDYXEq2EKXDbcEPG+Tke4ANWL/xcllqtlYLp11ctdReaskY+WNSwGT6EZFZ+seB5dS/tSO31BrWO+tVtJG2ZZQu7BB/4ERW3a6dNHqdvcSTK0cdt5DIFxk9S386ANL7LEqyt5ahm+820DOeuf8APeudt/EGj2+uSaVDBi6jAWRkjGEJGQCevII9ua6qTLKQTjgH2ridZ8BwX/iBNXmS3ilikVxdJlJQi4OCc4IOO9AC/wDCSeGoUgvGgWI/bDZo/kYKTZ24z2GfwpdW8ZNpFp4mu3QTR6YN0cUakP8A6sNg/n27Vn6l4JubzybWG7t1hXVRqIXAzIAxbb+o59qtah4Uu7yLxHCGjCaiqmM85BCKu0+3y0AaF3Non9mkXXlWsd9EfMGNmVbg59M571e8O+H7Hwzp4tLFSkPUZOT0wP0xXKXPhHUbu9unv4/tVvfWa2zxxS7BGQWyOe2GHPqK7bT4V0+xt4CSdqBAWOc49/WgDmfEdt4d1LXIlvyo1a0t2njkUlZEjJAYgjrzg4qhNP4Thm026+1R28t3AVglib5p0O3PQcnABq54q0HUZteh1KwjjmP2GS12SPtIZmBB6dOOawND8D6tZt4M+320Mp0mzkhlZXBAkZUXKjuML+tAGrc+FfCV7INdlmX7K80cju048pnjAVCQe42j8VrsbOaK7thPC6yRPyrRnIYYHI9q8nXwjrun6LpUU9qRDbavc3E8UREwaNy5U7T1ALDj/Cu98CaUdF8OpA4mT53KpMArAFi2Mfj0oAw/H1l4c0eB73U7Bnh1C7t453jfaA+Qsbt7DA/KjWPC3hjxBok8kl15enThRI0M+1HZMbQfcYH5U34vaPe614fsILDT21F11G3nkizgeXG25s/h0HrXI6l4Z1m6864TTSuk3mqxXAtpI8y2ypGR5gQHGWYDj3oA7lfCHh8XyatbXC2xuI1iklgmCpchSSoPryxo/wCEJsNQ1DW9SF6r2mo+WsixNlPLjUDax7Hr+deeaD4Z1K38A2mlTadeCRdeEpEkeNsJnZzjngBcDiuhj03ULebxlFaWc8Fq15bGJGTCPEFjEpUfQPQBfttL8N+NvE3iKxj+0Jdx2sdndcYRlKnYynoSBuFXNR+F8V54fksWa2uBJ5RkE0PySKhB5x3Pr9K5K3tb6HxR4yvdLtpLCGWG2WGSaJgksarhiPoS3vxXb/D/AE6TTZdTCXX2jT5pEktogWIjBUbgC3XnJ/HFAGj4E8Hx+C9FfT4mYw+c8qxM5cRhj9xSecc1n+Im0LxBqy6dJeQrqelkX2xx9xCGXcc9VxurT+IV9fab4J1a50sF75IP3ZxkjJALD3AJrzjw3Y2N58bNVEdxNNHLoNvBIsqnbne+QCR6Hke9AHXSeD4dd1DQNYtdT329iZJEWFRsl3jrx7dKy28AWnh/QYoLvWPJRdTe/jmcBRudmYp/48fyrO8YXK+G7qy8P2Yu9Ns7XT7h4ZYxiElUXbz/AHgeg+tRx3Efirwl4Dk1O4NxNLMpnP3Q7eS2f1oA63w/pttJ4g16dNUiumnWNXt0xugwuBnHcjmsXR/hDLoupaBcwazJKNJimg/eqGaaORlY7z/e+UVjeHlt9F0nxZf2k8sMs+rNE06tvbG8KAMjgYJHtmqieMdVj8N+NIU1mQXmmXipZXJYEqjBcKT/ABAZIoA2rz4T6pcafcWseq2/73Wxq5byz0Em/Z79qs+IvhzcaiuvSXuqW8MOp3FtLF2AMTKVQ57NsA/GsDVtX1e2l8QJB4kmiXSbGG7jAIJaVgSQx/unA4966HxhJdeJLWBEKi5sYIb+BdwCSynIwc9RgH86AJdc+Gt3rGg/ZoUsreebUbe8uMKxjby2Vs5z1O1av+KPAr3+oQ3luscqm2ktpbd2Krhyp4/LFY8nxH1KHx5pOkzqbawuJPJE0aCWKRvLLeWSPuNnPWvTbqQx28jhS7LlgAOT/nmgDzbVfh3eX2qarsS3js7zQf7JhQuTsb95kgenzfpVe68C6hpev+BWsYIbq20m1ktZpWIBTIjG4DvwrCuYuvE+o+P5PBOsln06KTWnj+wq+x1VEkG0468gV0ei/EjU9S8VRqltJPo813NYrtiO6JozjczehwaAPQr5Qde0EIAP3khPXpsrtB0Fcbc7j4q0RMfKRM2fwT/GuyoAWiiigAooooAKKKKACiiigAooooAKKTvRQAUtFFABRRRQAUUUUAFFFFABRRRQAUUmaWgBKWkNJt5zQAMCcYoC4NOpKACmyAYp3OfamyfdoAgbg0yRjGpbqcVLtqGTqc9KABPmWmzthCAOvFSrkrxxUU3Ebd6AK25l4HNFO3L360UAaqfdFOpqfdFOoA4/4lWaah4N1WCRGkRosFVJz1B4x6Vi3FxHdagJ3acWosc2ygEKzAtn8fu8e1dlrV8NPs5pvKacqB+6TGWycY/WsG58XQ2ml6ndC1kZtMbbNAuC3QEEevB7UAY1nql1aw2r6xC4nbSmeVowTlhjI/3jxWTo9qNQvPBOo3IuTNFpzqZG3D5mEQ+YeuSfyrtbjxBBF5xktZnhhRJA4TcDuzwMd+n51F/wlFtNperT2ahptN3B0K/dbaGBIHqpBoA31AwOMVxnxa1K80nwPq89lNLazR2k0iXEJw8bKu4EfiK07rxpZadGv2gmSQQiafyF3bBnBJ9s/wBfSsvxLrWia9baro+oxTtFDbK9yEXhY5Mjdn8OfagDnLfxRqvh2yZI7m41lJNNS9kupmyUkdwuenQDLY7Yq1qWvahaL4i09Lh7yCLRxfR3UmDtlIkHl/Q7Qfoa6ez1rTo/Eg8NwWbAvZ/afN8seW0ZYgL79+PrW2ujWgt5Yvs8flyr84x94Yxg/gTQBxE8jyeOPBo81Q39n3TMsbcMf3IBx+LV3hO0nI256Vi3y6Not9aXM0KpdKpiidU3FEPb2HA/KrJ8SaZFdG0e8iE25U256M33R7E9hQBj/EDxVP4dsdOW1VjdX96lmjhd2zcGJYj6Lx9a5PxBqWsTX3g176//ALOA1SdZiqhRKixSMrMM8E46eprqta8XeFry+m0m9vLeW4tyjyQsGzGc/K2ccc96n1yLw2os7LUTB98SQLJn7xO3OfcEj8aAOiWQMqMuCrAEH1zWR4w8Qw+E/D13qs4JS3Awo7sx2qPzIrcWNY40UDaijAHpXLeNdX0Zbe10rUojew6ldJZGFOdrEFwW9B8ucnvigDjrrxhe6B481u5u1Z7O00eGc28ch2g5nYtjscLiun8K+MJda1a7sLmBFMcEdzFPGG2MrbvlOf4gV7etE3gfw1Nq1zHM4lvrq1+yzRyS5LxAEAEewc4+tXtC0PTPDa7Y7x5VwsQNxcBsY6J9eenvQB0bY3EfltrjtY8TXdh8RNI0cNClhcWM9y+7O/cjxKPw+Y/jXQWut2Ooapc6db3Ub3lqFE0Stlk3DIyPcVS1PwfY61rmm6xJ5n22xV442jfAKMVLK3rkqtAGXofjhdUttOvvs4jsdScxWpLfMThiuRnoQppLPx09xbaVM1ko+2X8mnsFb7hUuN2fQ7KZcaPoHgeGwe+u/sunwXCx2kUv3IpH+VQD6nPH1NX08D2fnW7rcSpFb3f22GJD8qsd24e4+dvzoAoaf40uraz1e51i1it47a+a0tY4ZAxmUMEUH0JJ/Wtnwf4os/FFlcPBCbaW2la3mhOCY3UnjI4xWVq3gW0uYLq2afZLdXf2yIyc7JN2849iVrZ8OaGdFtbhX2GaSZpWaNAoyfX1oA2Qq7SzAMrHkMO3+c1y8nirTLHWDbLAS0U62sl0iDasrAMFPHp/Oun+8z7u3Ax+PP6VyUngfe2sJDdvFaapL58nl/62NyADsbtnHWgC6viTTLy78jyTMI3ZFnMeU3jgqD3I5rIt/G2ivp9nMNPnhha+awCG3GYpQxXBAHAz3p+jeAX0Wyt9Ngm32EFy11ukJeRyxJIJ+rdap3/gjWY1MNhc2scf9qDUC0gJJGSShoA3Vn0+1TVBcWlvbWsTgttUYckA5x3PIrMXxD4UlsWnk+zxQzTLA6yQbT5hI2hhjr0xmjW/C97rWi6pbSPHE8kkU0b7yB8hQnPpnZj8azdd8D3WoaDcW1tBbwXMl1b3XyucS+W6NyfUhcD2xQBuR6p4TmfU3d7PELLDesyYC9Nqtn61s6eNJ1qFZYPIuPJyoZP4MdvwzXn0vgjWtUt/GIu7O2/4mzQ+TGH/AIVVVO49zwSPrXpOl2NrpsPk26JGcZcJjlu5NAFKPwfo0eo/bVsIRciQzbwD945GcZ689as6nr2m6QrG+voLYKoLGVwpAJwCc9Ofzq8PvMowdvJANeHfGbRdRsNL8ZXc+lrqsGpC2igkBJaJQ0akbfY5bj1oA7LVfDfgm61MXt0tmlzpsgu8+bgQM+fnIyAM8810Gj22kaXcGKyeKN7zdcrCrDD5Iy4H4/rXnHjHwXq11b+KHsNOivH1fQo7K35XHmBXGXz3+YY+la2ieH76HxV4RvGsZFjstHe2mmZsBHLIdv8A46eaAPQfJWTxRpj7WykMxXnjnZXVr90VkWWHugxX5lU7W9jj/AVr0ALRRRQAUUUUAFFFFABRRRQAUUUUAJmlpKWgBpB7HFLS0UAFFFFABRRRQAUUUUAFFFJQAUtFFABRRSUALSY5zilooAKZJ2p9NckCgCM81DKSoPHWrAXIFQSr1GaAEVDgHNQ3i+ZCQCVqwue9Rz8RmgCr5Zop4k4ooA04/uClpI/9WtLQBh+INLfWbMwR3MlqyyJIskfXKnOPocYPtmsvR/DTWd1fzXN2bpb3mWPYFAO0AkfgKofGC6mtfBd7LFNJbESQqZIfvAGVAcY9iaypL6ez/t2GKS5l02OO2WGRMl/MbIfn0Hyk/U0AbDeDZbXwwmmW2ozJIkiv9qb5mba27afbAxWbZ+Bb62ufEbNqUezViHCRR48s7FTj14UfTJrLk1SZtN8b2huZ447UFrWRQxKjylOQe/zFulR69C2l2/hpk1i7c6jqEKs4JHyeSS4xjgEjP1NAG6vgOS31iS9tpoS1xai1mWRMgncx3Af8CPFRX3gvVZxrYjv7UJqFvFAryIQUCrtbOPUZ49axrTxNLapqto+oXHl/239lt5EGfLT5SVLHoD8wz71aj8TX0+hzRrL512NTmgjRZPKZ41kcKA3rgDHrigDfm8O3sPiO11WC4jOyyFs8WMFiGZhg/j+VbOi3t5daPbS39ulneun7yFG3BT6A1yF9r9/Hp9t5ayBfs0rTR+cFuEwcAg9GxyPyqCTxhqt7dXn2BDE1ibfFvNgGZXwzO2egKk49xQBoeNPC97r18pjWEwi2aITBmWaFz/ECDgjpx6iueuPAWvfY5rX7RFfzLc208d7KcMyxEFlYDvwefevSLu+SysJryXcI7eFpGxxwoyfxOK8ot/iDra/2/qpvoJ9O0vVYrVbZYhueJymVJ/vDf/47QBs3XgbV7y18UG4itmuNSs4oEeM7cMFIYnvjJJ/CmeKPAOo69d2t5BJNZ3NukKxTQz/L8pyRIhHzDr71Na/Ei6v9PuNZghVdLjvhY+VJGRK3zhCw99xHHpUNx8Q9UsdM1y5drU/YdXhsU3qVDRyGPg/7Q8w/lQB6TGHEKgsxfGCcdD34ryM+Gtdt/wCwo/sRkmttdlu7q6Y5LQkS7COecb04/wBmultfFniO68WHTE0yza0g8uSa4WUgqjhiCB6ggce9dtJGHjZTwfu9fzoA85Xwfqcmnmwldjdtqf2x9SyA5j83zCueoG35cVleLNE1aa11i2gsZJQ2q217BKjdYkaNmwc9cIw/Gui8LWd1rnhzSblru4geC6lkb5j+8Xc4CkenQ/hXI+F/EWoSat8SozcXd1FY30lva7DnyQIVbA+jE0ATa9p2v6LqXiLU9L02NmuriJ5JM4ke38lUcDHIYMCfwNbXwrk3X2u/Zbl59PaSOSKPY+ImKHcuWwTyCT9ayvhr461FPh54Lv8AUoZL+TVisdzcyOB5bsCQSPcjH410d/42vNI0/Tp30pE+3X32JB5w5J3bZDj+E7T70AZ/xa23N1pNrLaS3EDx3DNgHy96hCoIAPzZyVPbBrS+Ces3msfDnSH1DzxqEUKx3JuUIYuB83696iuviGI3mY2Ilgs9Rj0+4fdysjMqhgO4yy5P1rRm8cWlvrBsVCsqTJbuyth/NbB4HcYIzQBi/EXyl8eeC55hciFGuGZoydm7YoUNj3Jrmv8AhKrybVoriGS8PiJdcNnNYFjtNtvYb9v93y8HPritm4+IWqTeHdbv30kB7PVzYwKsgPHmrHuP4/zrc1jxhYeH7zzZbZWkjSM3c6hQ0Yc7Rk9T26elAHL+GyNWvPF+ojV9QVbG7urcW+8hUULj5c9RkEj612PwxuYl8EaNHHeS3ha3UebO253IGTn3ro4reBVeSKJAsx+bao5BHJPrxXG/E7xIvw48HRanYWNvNMt5BaQwN8qK0sioWOPTcPyoA6nxFfCz0e4b5vmAT5OvJAyPfmvIfhj4+vtW8NeFZn1O4v7ye6uIbhJCABEpYhn+mFGfSu5u/F62OtadoOsiOGbVLeSSCSEnYdgXeOR1+YH8Ki8H2vhnw3pP2Syj8q1tY+HuVG5oyeoPUgnigDmtP8Qarc+EPFOtnXPtlrax38EcTKuNyO4jYn1AGPyrS1jxjd+XZCwkk8u1ijmuPsyqx+YDGQT0xnpXY6DDoWpaXLFpcVvJYu5EiJHhS3fcprL8SW+maXq2lW32K282/l+zsW+TcqgsAMdTx09KAOutZhcWsc6k4YBh2PPPSvE/GdzN8Ofi5a+Jo7i4bSdUb+zLqEyFkSYxhoXA7ZIIP1FeuQ+INLVvIiu49yym364AkHVfrXK+NtS0Hwra3d/NaR3k/wBptzNGWzhi6qrc8ZGQfXFAHm/w98XT+Ev+Fi6jdTz6hdx69HZRGVy4jMvlgYXsqs5/AV23jDxxqui6LqsQe1kvbMW0nnNHmJxLIFCkdiMg/rWw2g+HNH1K4ijsYll1uUSXZ34BYgkO2f4sjj8KmuvB/hdtNk0m5EUxuHErB5DvdkxjnvtxnFAHJ69481630/xzpMM8KanpenLe2t4sfygPGWCkDuCp/MVueHfiRaWNzoHh/Upbi41i7tVYzJAxiLbcn5wMDv1q7Z6B4avotS1QwR7dQiNrcyb8iSNQVxweBgV0Hh/TdPsdMtYtOVDaRr+5IbeMex/z1oA1bOR/7YWPaNhiJP1yK3FrDswP7cjPU+QR/wCPDmt1eFAoAWiiigAooooAKKKKACiiigAooooAKKKKACiiigAooooAKKKKACiiigAooooAKKKKAEzR70tFACUtFFABTWp1FADMHnB49KgdQeTwan2sCcYqKSOR+4zQAwMGGR0ps3zRGnLFIq87aSRWaPGKAK20LwRmirAtXIBxRQBbT7opT0psf3BTj0oA5fxla2GoaRJb6kW+zNJGQFOG37htx+IFZGkeJVN1q0dyI4ba1kREXGGO6NWww9eT+FdBr2kx6xapGz7GjmSVCR3Rgw/lXPXHgtryTVnu7lJpbu4juEOzHllAox79B+ZoAtx+KtN+zSu8bQtHILdomjwclSwAHfj+daVjJb6tYW9wbbapAkRJkwUP0PSs2+8Ox31m0MkdufMfdMpBxJgEA7uoI45FX/D+lroekwWXmtOIgQGYlj1zj3Azj8KAK2vX1hosMX2izEqXVwkYWOEH5mOATiqkmpWEN9qENxDALa0tlu2VYsvg7st9flPT3p/jDR5tctbK3trhYJYbuK7CscBwh5H61X1fQ9RuF1uW2+zvLd2C2sSk4+Yb87vxc/lQBVk8beG47e3dlyWh86JFgJYx8ZYd8cjj3qW6vNHvNQ0i8toILk6jhVuN+0sgUsvH8QHPHvVG08N6ra3unztb28q2Wlm1UKQC0rY6Z7YSquj+F9S0/T/B8MtvEraYGE+JB8p2FRt/OgDT8VeLrWxlsbIWovbW/uv7OnZXCmMsp6+vAIxVPQ/A/h3RtW1GIlLi5vLs3jQuMAPtGO+CRgflVHWvDOt3C6NBBapLFaax9tml80AtGd/IHqN46+lXbfw3qNvcPHMs15It9JdQSl8IAc7QR1JAJGPegDVt9M0LWNSla2kSR4pRO9ujfIJBkBiPXj9KZrXwz0PXPtDXVu7Ce6jvJEEhCtMmCr4/AflVH4d+Gr7RJHmmkureF4whsJ2EgifdnKv1YYJHNd0yqCQOPQUAYFxb6f4TmuNUlMm+8eKFyvI6bV4raaMTQBSeGGD64rl/F1rdXV9aeVbGSP7PMglBzhzjC7enbIJ6EVo+DBdR+EdKS+Di7jgRZfNPzFgMEn8aALWi6TbaHpi2VuCsEJZss2cZJOcn6muc0n4d6VpE2vzWctwja1KZrrbJ/Gw25HpwB+VXvH325tJtFsk82J7qNbuMfeMBLB8fmPyrzq704t/wlcunpOsEOqWilY3bcEUW5O3npgvn6mgDf1D4fWui+C4PDkc6xeGrKIM88rMZ49jhgwI74Wuj1jwvZ+IrXRyJZEgsJkuYfLbgkKQM+2Ca871nVbiP/hYElst2tu1rvgkYEruEAIZQeuX4x7V63ospuNHtZWbdmFWPqeKAOH1/RNC8Mw+VqOozwjVdVjuldujThlKrkDgZA610aeFI49SmvYJzEJpfOkTYDlgFGQTyMgD8qxPjBEs2i6dAwOf7TtH4HICzAk9O2Pyrm76PX9Q8TalLHqK2V1BeAWaAPh7faDjA45yeaAOhl+EUElnrsC6vdoupXv25VDZEEgkEp2+xbFT2vwzTS7x2t7vzIblFE5uYxI7EE8gn1z+led3vjC80ixgSbWr0Xo8UvbsijLmAM52Edlwq4Pfius8FyX3iDx1rE0PiK7NjYzIo05lUqd8Sk5PXhmP5UAehaXYXdn58V1dLcfvWMIVNojTsvvxXGfFTwxJ8SNBbR9J1K0ju7LUbW5mWTLBfLcPsIHQkYNeiMoZQV/D8ulfPGueKr7SdP+KM9hqYtb631NTaToi5AVIshvXlj+VAHf3/AMP7/wATeJLfVdWubeBNPs5razhtgSVeVdrSEnvgDAquvgUQ6Clk/k3mrR2aWruJtsjoGB3g/wAPc9OuKxbj4i6t4Zk8Wwvdx6oNN0m3vYXbGRK+4NkDsCob6Gq/h9mn+Nl3nU4714/DkTsUIzuaRzk4PI4/IUAei+BtFn8P2NzC1xPPC8xaNrghpMY7sOv+GKqeONE1DWda8M3VmIzDp961xNvfBIMbJhR3PzZri4vFmq6T4F8Fa3b3Ai0uR1j1GNY92FkU7WHf7+0fjVnWZtW0vXPA0eq3i3015qEqn+AKPJdhgDrwAOaALTeEdabT9Uh+xqJLrXlv12zD/VCRWzn1wCMVX8VeBdfm0fVdOsreG9N1fW94s8z7cKjRll+vy1Q8Q+MtS1iHQ5ftH2WC58TLYJAnyuFiMm4nnnOzp71oa58Rta0PS/EdyzWp/s/WoLKLI+9HI0Ywf9rDn8qAEsfAesWmralHqFxeaxb3k0M1szSbRb7WVtjnrhSOPUHFbuj6RdWN0kV/pTXksN5PPHdl8gRuWIIPc4OMVzPir4uavoGvma3itbzRl1GzsTCgywabAYsf4SpYHHfFbupXd1b+M/EksdxK1smhpOLcsdgkzLk+xIUdKAM618L6hN4Tt7BLO90iQ3lw/m2bKXi3OSrbTwwOeR6V0ngvVb3Sf7J8NanbyS6g1kZ2u44gsPDYIOOjHiuetfGmrDUPBU01xDZ6RdafNdXisSX+VU7/APAql8E+PH8WeMra/tRPNpeoW8i27oT5cPlsAM8dWzmgD020A/4SpTuOfszBR7bhXTVyNrM48cCHb+7+x7h/32f8K61fuigA9aWiigAooooAKKKKACiiigAooooAKKQ0UALRRRQAUUUUAFFFJ96gBaKKKACiikoAWiiigAooooAKKKT8KAFooooASgZoxQVzQAfWmSYCmnN93pUTKFXuaAJVb5RRSKvyiigBYzlBSt9002P7g4pWJ2nigDg/ifeX2n+HVk0+/wD7OuWvLaMTbd3ytKqsPxBrEPiTU9Ok1SzErXscVxbQx3XAKiXbuOfbJNdJ8QG06PQWl1XzPskc8L/uxk7xIpXPtnFPbUNDts2jmGESbC0Z6ZY/Lk+pwMUAcxq2s+INL0yMQhLyY3bAIZgsrwiMkFT0JBI49qjk8aXFv4aj1KKeSZodO+0NHMoRjIMjLfiO3pXU6hfaLaSLaXHkq8I87ay5Kjpu/LvUdwdClvodNlht5p5INyw44aIHv6jk0AQrfSXniLSMSRmOa0mLDAJDZTp+tVvh/NLD4eiW9v8A7RdSyux34B3FmOPx5OK37a302aaJoEheW3XClBygPp7VXvvC+lu9lI0Cwi1uPtS7Tgb9pGevP3jQBrM2yNm6EfocV5L4o1678V6fa3NmfItYPEUVsu1yrsqS4cn15B4r1G61G0trHz5bhI4mITeWGM89K57UvAWia0sL+UywpdLex/Z5Nq+aGDb+OpoAoS+Orp/EC29pbxy2cN6LKfOfNzsyWHbAJH5mrmg/ECLxJr02n29sSiK7/aPNU42kLhk6g5Pf0qbT7aytfFV/FayTRzOFvJ0/5Zlj8vXseOfqKq6Z4XtLbxEusNcxTTW6PGzogRmViD8+DyRt4980AdJq2rQaPpV5qFwCtvbwvO+0ZO1Rk/jj0rzabxpdWviyyv7qe4j0ifSXumtowWUDzECEr/e56+9ei6k1jf6e0Ny8UlndIYzucbXVhgjPuCR+NcnY+B9Hs9ctb8anLN9nsmsUt5JQYzDkHBHsR1oAxLX4gTQtfay4ubqK6tDcwWqqfLhCcBTx1IbNaujfFSHUtNSUPb3VxcXq2EC2znDOULZcEZXAVvyNXLjQ9K0PRUt5dTnFjcMILYZz5ZY8BSOval/4QXSlR2WfGoGZLlbgbdwkVCoOO5ClgfrQBjT/ABc+xapqdnPprN/ZU8NtftGS2PMClWQdwA4JqcfEgWK6vKukfLZ6nDZTMjgeYZfLAkA7gbx+VbVj4BtrTU9SvVu3a41B0e8JA/eMqhRj+6CFUfhVfVfh3a6g19HFdzW8d3eQ38kagYEiFMD6ZjFAED/ESFda1nR5NGle4sPJIiypE6StgMo9M5/I1LefEqy03xFPpDadeiS3aESzLGDGqSfdbPp/hWjfeCLC98W6f4hk8yPUbOBrfMbYDqTkBh3wcke7Gqz6Ta6b4lv72+voyurNHDDbSDvGDgDPXjt7GgDKt/iNZ3OtXzalcwRaI0IeymkGBJs4kckn1ZR+VdT4f1yw8S+bNZgu0beWxkQhvoMjp9K4rxN8J7bXfBL+H7ie3hh86MxzbMblEitsPsdoBxWv8NPA0vgoXsSvKljKVaO1eYyiNhwSpPPOf0oA1PEmpaN4eWCa+tVkmvJfKTy4VZ3fGfTrx9apX3i7Q/DrJMtlIJ7yMzyJb2uXVRxvcDkDr19Ku+OPDA8WWNrbyR288Mbl2S4U56cFWHKketYlr4AuNJnims7pZ5Tp409/tLE4ALFW9/vGgDfm8b6THMkImd3a0N4hRCwaIEZII78iue/4STwZqcmnQmC3dteja5hDW3+vAGSTx1HvUU3g2/06LSzpFxbzJa6bJp+6djhS235xj029Kqj4c6v/AMIP4YsUu4bTWtHZD9qVSVK7Ssg/FT+eKANX7d4M+ztqKxWojvImjdzF8zxqMEEf3RVaO/8AAml6ldFPsMF4toPNKr85tznGfVc5596Z4g+Hs914ks9Qg/fWX2SSzntN/ljDbeR+Awao+IvAl2NV1Saw0q3kibw//ZtoWkAbzMyfKfb5l59qAOgs73wroy6V4etxbrbXyNLZ2yDcjKhVs49MkEVoaz4N0rxFqWm319aLNc2D77ZmYjy2PBPHtxXA2/hXxHpOp+CpU0yGaGxsJLWUbgxhY+RjDfRX6e1etyb+Ny4/GgDzq1t/CWqTXOpXFlDapp2puRLM/AnBxvUA8Elu/rTtc8B+EfGzX5lmLKZ47i5WGcoolTaVcj1GBXJr4T8Rf8Iz4ltG0ZjNe+I/tyRs4INuZ1ckDPYCrWreE9avb7xy9np0ttHeGz8gbwFnWPZ5ijHTODQBu6j4P8C+IFvxcTQssrpdXHl3G350GEkPoeB+Vak/h7w/C2rOL1kknsVhnVLjLeSoIDAe4zz7155a6YuueNfiTDZafGJzpVvbpCSPnk8lmzjPHJA/CtSPS7y48RvePolzHYx+HfsjSeVzJNuJ2gdwKANeS18JS+E9A1W483+z7eFYLXzSd7RvjKMO44X8q6TwX4Fs/Cr/APEvuplsGB8myJHlR5bccY9zXmdvo97Z+HfBkV7bTjTI7CW2uIjCWZJiF2sR1B4IzXpngttU0+zttNuoM2cFrGsV1JIPNdsEEMvYjigDXs1/4uIX5wumr+sjV2grgtLmX/hZNzmVABp8eE3DP+sfmu7WQED1oAfRTd1Lz6UALRSUZoAWiko+6KAFopKMn0oAWikooAKM0ZozQAmfm9qdSUZ9qAFopOfSloASij8KOfSgBaKTn0pM80AOopKCT6UALSUfhRz6cUAHWloooAKKQjNIq7aADndS0fhQKADI6UtNYHORRk+lACtnHFRTAsvWpA3qMVFLnuKAJV4UCihc7RxRQAR/dFJIdsbH2ohG2MDrTbptsDnpxQBz3iyxudS0kxWhXz1eORfM+6drhiPbgH865HxF4U1vVbe6DNbyyt9neJt21cowZgR3ORx9a6fxTrM2lQ2EcHyzXdylurnomQxz9flrH1rVNd0600tFaAXF1eG1ZipIZCrlW9jhcmgCPXNDv7xtYkFpHK82ni2i+fBLYfg+3zClh0m8XWLC9NqpYWDWsgVxuQ7txAPp/hS2uqahBrQgvoYjerpwmkMR+UtuYbRn1xT/AAX4mn166v7e5DxTQ7D5M0JR13KTjPQ/hQBF4E8OaloM0yXN5PPabAEju1UvEc9A4+8PrWj4xtLnUIbdYLmW08uTzC0UYZSQP41PUYNT+IvEQ0ltOt0RZLvUJxbwo3A+6zMT9AhrhPCfiq50OHxO+oymdz4heytI2csoJVcc/wB3O4+1ADl0fWYJbS5vf9L0uN2Bt7WDJyVYbyp9TzXb+EdMGl6DaWwMmEXAWb72M55/Om+E/EZ8RabcSywGCaG4e3cAEBmU/eX1HNZPxAmvn/sez029msrq5ukDmA4ZolO6T68DH4igDC1KC71L4heKYLA7S+gxRwSfw+cXnH5j5f0rUs7G4j1CG5gs5IoIrBoJ4mHLyZBH1IGef9qquk+KZrGDUtRd472Ke/W0s440AkViQpWQj0fcaF+Jl22u3elLpheWwmhhuGQkjMgBG36A859KAOO1XdommeELa70u/vZ7PS2WSzijMuxmCje4HdShx/vGptA0Cy0258AjTIbq5sGhuZrieRWYu7KoO/PQkluK66bx5DG91Jd2I+1RahFpsexstKz7T1/2QWJ+hqnqXiPXY/iVpPhvRbCBdNhtxcahcOfuozYVVA6HKmgDlUa4bwbYx3ENyssPilzEjRtuWH7S5U4x93YR+dbGl+G7PV/itrOqk3SzWgt7iFSWWMyGJgxA6EfMOPVa9J1vV49C0u61CfiG2haZx3AAJI/IVx158XIrPR9N1STSrryr6+js0eNgfvsAjgg8g5HHXk+hoAy/Cvmv/pV1ehL57OX+0IU37i3GG9iAvGPUVX8H3Nxa6p4MmE0zT3umy/bDIWbcwVCpIPQ5LV1198RLPT9N8R6i1jMYNJkMczoozJhQWx64Jx+FafhnVIPFOjx6gllNZBiwjW5i2uOSM47AjmgDK+E9/fap4W82/u1vLlriYF1HQBzj9Ko/GOG1urXw/FcTfZg2qxBZ1bayfK/zA9uMj8aux36+F/F2k+GtN0+Jra8gmubiRMjy8MBk/wC8WP5GtWLxFoev6pNo/wBot7y+hXzWgcBiFPG4ceuelAHEWOqag1vLCbiS4tLTWo7e2nmfcZ4iBnJ7kEkcelaUNz4jvtQtp5rmOyuLe9VJbVJMqIWTBAHdsnP4V1msQsthILPT4J54zvihYYXOev4ZzXH+EvHWo+MNTvxbaZay2NjqclhJdK3JMa/O49RuG2gDFsfFGs2EUd5LrX22I+IpNNEciBUaDzGAH1GBz7VPH4h1DQtS8dzyXM2oldQt4IYpMBYUkWFSw9lDk/ga7K1vfDl5qDWMcMTNHIbgERYQyfxMp6EjPUetZOp+NtF0PQl1rVLKMPqVylrFHAvmG5JcKn1459sH0oA5bxdNL4V8K+LtB0mZrdLewW8jvFG7aZXZWXJPXAz+Neq+HpJP7Es2e4W6lECgzAABjgAmlbQdNuLO5t5LWN7e4j2yROPvr6N9KoW/iHQdH8P3kkFxELDTYn8wRnIVUBz9enagDidD8YXMHjiK3Mnnxaxczp5asWSAxYAZT6EYyPUmvUriRbaMvLjZH94+1cRpPgTw7rkek65Zi4WONjeWirIVCF/mII9OhrovFmvW3hfQb7UriF7mC1iMksUf3mQA5IH+e9AHM6R8SLrXrGO8sLSOWC5s554JQTtVo8EB/Ztw/Kqul/Ee+vr7wfbyWkIOu2Mk5VXJ8powhI+h3/pXQeGNB0rR7CJLMyQ2ckeYrOST92gbkgL2HNVJPhhozapp2pb7pbjToZIbRo5yBEjgblAA/wBkUAZ/hPx9reteKb3RLzT7WC40+ZkuSJSSYiFMcif72T+VehMnGduWHPTp9K8otm8OWPxZ07Ro5dSXX7XT3KTyN+7nh3D75xyQTx6ZrqfAvjfQ/EFxqumaXez6g+jztb3NxOCQJOSVDd8d/pQAvjVB4a0XULvRbe3ttcvEaOCbYBukwSCT3xiszQviQ83wv0vxHNbfap38mG4jiIGyV5FjY8/3WP6V0+oaZbalrEF7JdJJbWqMht2ClNx6MfQ1xD/DnSvDHh3W7H+2JlsdS1BbmNUUE29wZQ42Adt4GRQBrXPxAnhXxGsOiTXkmjoj+Urgm4UpvJTtnB/OoPhz8UG+ITzS2+i3VnYpEjfarhh98jlPqOh9xU9p4Du7L+3bmLW5BfavtLTGMYjKxhPlH4CneA/Ap8Hahq6R6n9qtLyQTJZ7QBCxA3Hr/E2T9c0AMsYXm+MGtS4Xy49LtkXB5yXkOf5V3PllpxJuYNjrn9K4bS3U/FrxF82DHYWmfzeuuk1q0jkaM3UIdW2svmDIPpQBpxySKSRIcehp73ksag725NU7W+gm3mOVJNvyttYHB9KWS4hMbyNIpSMZO08D60AXTezDGGz9aeb2Uclv0rMXUbdUV/MVFYZG5gOKmadF2lmUI33WyMH6UAWpL6bI569OKeuoSHgiquTJgrjis3xH4ksfCuly6lqk/wBnsYVzJJgkKM4ycDOMmgDe/tF1xwKedQ29VrjpfiJ4ct/DMXiGXV7VNGlCsl6zfuyD05rbs76K/hiuInEkMqho26BgRkGgDXXUBg5WkTU1b+E1jLqVst4LPzV+0snmCLvtzjP0zUolwy4GcmgDW/tKLOMHNI2pRDsaxprmOGNp5HWOPPLMQAPxNPMvyZXnPT/GgDYGpRcHnn2p326L1P5VjB3wMDn6U4ybUPAOaANn7ZFjO6l+1R/3qxQ6soGcH0pm4+ZnsP1oA3hcI3Rh+dKs8bfxr+dYStuYEYoTJ3E4I6/5/KgDdEyN0YH8aPOX1FYRm27QCq7unPrTI5GZyCxoA6HzV9vzoWRW71gtIVUfMeuKPOJB4PTOc0AdBmjcPWufWY5wWP50eewGCxzn1oA6DcPWgMD3rBNyduN7Ag5prXkitgPj60AdBmjNc+b1mP3jnp1pGvJNmQzHFAHQKc5oGM+9Ya3MjD5Xb3pWumXJ3tigDcpN46ZrCW6fht7YpVu5ApIkoA3ajnHyg1U0u5aYHf1q3N90+lAD1OVBooUbVAooASP7gqlrbbdOmx1+XH4kCrsX+rFUtbCNYkSNsXevI/3hQBS1e3s5LEtfbfJjIkDMcbSM8j36/nXP6bqekeLLi4jiiWWHTJ1ZZi3y7ymc/gD3q1440y51KxsRBvdIrpJpYkODIoz8v0ziuU03w3rK+G9UheD7Fd3mofaJREw5jMg3KMf9M1AoA7JtO0zVbqS+XbNI0Jt2dHyNufu4HTnNV4bnT9G1yDSo0kW5vIXmVsZAVCoIJ9twqfw9pEOl2biKN4jM7TOjnJy1UL6xuZPEVxcRQkyx2LR28rfd3Ekn9Qv6UAX9W03Tdca2gmlX7Ray+dEY5AJEcDBx+DEfiaw7jwLpWj6TqTrJcLDLcNqMjk7nWbGSy+59Pc1i+HfDupWXiTQJJrNngs7B45Lp2+Yzsw3E+v3e/wDer0e4UCGRiC42k4UZJHoB60AcHpnj7RtKkewP2+S5aSAyb4MlWnJ2BsDjOK6LUPC9jqmv2GqvJIl3aRPHDskwoVsEnHr8ornfhro8skniPVdRsZLe91HUWlMdwnIRMJFj6KoI+pqDRbS/upbJ5jMuotdyy3chLbVj+YKg7Y+7+VAHUWPg3S9J00WdtH5UYnacuWyxkY5LE+uc/nUFj4Kg0u+nuY7mb99L9ouMn/WSbQMk+mAK42K31b+0NKtGguRbXOqzXdw6sSI40J8tCfRsg/hWt4a0e91HxjreoT3V5HZW10sVtbs5Eb4jAdsdxk/+O0AP8ReCNGs1fVL29ktbWzvX1MuT8schVgzE+nzmpPCy6UvizV7+O/S6udUiilSMZ+WBECj8NxY/8Cqr8bpppPAM1hDHI76nLFZblBO1HcF2PHA2hqrabqUUPh7X5IHbUbnTo3RJooPLwhGVjU45A+U0AdL4mutN1Lwy082orZ6ezITNnCn5gCpB6hj8pB9awbXwTo9vHoek295CtxYXLanDbMcgg7xnbnoN5x7gVi3ml/25qHgHQJyZ0tFfULrevEvlqEAK9wXfdz/dqpNLcWsHj/xnpUBmvwWsbEyZKqI8RlwOy+YXb6AUAdKvw2hsfCd7pOpau0lnNd/apppMLuXzd5VjnoTwfau8tVjSFERty44IORjHX3rxLxZayyfDfU7R9VkuRrd3bWjSyMQsKkIZipPqFc/Vq9e0a90+Pbp1tcxvcWcEe6HPzIpHykj0IoAzJPB93J4o1fVUuVT7ZZR2kDc5iKhj+rNmq3gP4f2vhVYHktk+3w2yWzXZbLTL1JP1bJrU8YaxNpNtZJG4hN5dJbGbPEYbJJ+vygfjXNazqGs6aLLSVvZXnup5GS8jUFhEo3Ac8Z5UfnQB22rJdNp1z9k2fadhCNJwu7HXiuG+FvgG88E/Df8A4R+8uo31Fll8y7h43SSFmMn5tn8q63wvdahdeG7CTVdgv2hXz/LIIL4GcfU155c2d/H468W64+rMw021X7LasPkhPllyWA6jNAG7pngW8t7fTE8xIjp9hJawhCeZXUAyH/vkVWuPAt6lv4Qt1hjki0mRpWjZhgvsKKx9eGY8etJpnjDV9T1Oxha6txbXei/bTsT5kl4AbPp8x/KrvwZ1S71bwPp0t/qi6reNGsjyAYI3DIB/AigDsdSs5L3S7qGJ/JuJomRZCOEYrgH8DivN9A8FajD8Or3R5YpI9T/syS0Esjhg7spAPuc8/jVz4k/EDUfC810NO+zSrY2DX9xG5JdkB+77ZAPNX7zUpV8UaBemaaK3k0+4mnhU/IcbCPxGTQB0fhmGa30W1hmhEDxJ5ZjXpkCuA8Z+F9X1afxnG1vNdQ6haRQWgibAChcMPY5LGr8PxOu2s9GvDYx/ZNY/d2yq58wMRxu9sHPFUtA+LGo3WlXWq61o0en6VBlY7qObeGZZCmCOw4zn3oAdqnh3ULm6u7dmuooJrKGO2dYsmJgecHPB4HX1r0W2t3jtlWUs7KoBYnk8Y/OqPh3xBF4g0+O8i2iN2wpRw4YfUHFZeu6pfQePtBsIJttjPa3U08QTO4p5W3/0M0Aee61pOu6l4403xDDp00K2k15DN5ifP5IVNgUfxbiuRWf4F8I6voPwugZIbi01DVtXN3qxMeJlieRnYADuflXNeq6X44t9U1yPTHt5LW6kgNwkchGdgbb0B4OTWl4o8Qf8I34d1DVTA06WcTTyIrYJUZJxnvQB45pOn6nceGPGkq2F4mo6vqTwW9vIG/cIWEaMPYKC2fU11l94bTwuvhnTrWO4khN4Jp5RukJdUxk+mSc/hVqx+K5unMcmkXMVy9h/aUcW8HMeTzkHg5B4NWdY+LGlaTp1neyQzvHc2rXgKp9yNcZJ9+frQBjeGfPufFms3epGeW8S7kNrAobbDCo2gHsSwXI9zWX8JY7u4+IniO8u4biXzoYjDeSblVkZmIjKngMucGup8R/FTS9BtdPuvs95eR30Dz2/2aIsXCqGIwPbGK63S76K+tLe4jjaJZlD7ZBtcZHceooA4/RQrfFjxScsf9FtF4Hsxz+tch4y8NXMl346uodJvJJJ/s4tnjQ5JULuZP1rstAjSX4neLJkBP7q1jY56/Jn8+aoXvxag/4SafTra3F3bW90tjPKrZdZWxwF7gZAJ+tAGXa2+ox694jt9JtbizE2mw+VNIpVGkwd55/iwRWpa28rapqckFrK2kNpirKpVgZJ8kcD6Yp9j8SppvEFzoTaFdfboJVJG5QPKOMSjn7uTipNQ+KUWm3WrLLplw1tps8cNxOuDtL7dpHqPmX86AKt5oiah4i8NzzWty1vb2E0UkZBChjtxu9TwawbibU77w7pVpaB4p7dJlkt9Qiby5QpHBYcqfQ12+peMII9V08R3JjtRcC3l2KDvkZcqp9veq2ifEP+3NTu7WDRrtTbPPE9yVHl+ZEcFT+NAHReFtaF1Y2tpcILfUFto3mtwSwjyMABiOen1qH4jXVnbeFbpr3H2ctGrrs3hwZF4xg54zWGvxMt9J0HSLq5V7y71CNpECbY8qv3jzxgZHeorj4s2bX1jb2ljcX39oWJvomj+6IxwRz0I/pQB5jqnh8eH/hzr+gXdqTpNpqCf2duj3eYjyK64GONoJHSuo8ba/Ja3d1JbyzQtZRWhhU7grDeCzIAORgkHPoa7GT4haZPo9hfwwvdC8gN0kAX5hGANzEHPTP1qvqXxK0SzaKPyJrhzGHk8uHIhjJwC+egBz+VAGZN4hSbx1c3Ntc7YzoSyKJFON29iGxjJ4A4rS+G8+ou9yl7AAjKsiSx3BlRiSc4B5X6V20cNrNiZIY2LrkNsHK9hn0rk28UTaZ49udFmtba205LMXaXEZwxyxUgj/gNAEHxmM6/D3UZYpZIZYTE6so6kSLwfbFcfr3ijxlqfiK/tfD8i2zaQtofs8wUR3IkCNJkk/3Txj0roPFHirw34h06/GqpeJHp0X2iWAoVLRk8PgdRlatTeIvDEmtNBJbsl3DZreGVoiN0I+6cj72P0oA7i3Z59Pidz5cjIMsP4SeteR6L4u8SxwxapLq0d/E2pz2K2fkqAyrvx8wPX5QK7zwv420Txolwuk363gh2iULxjcMio9Xs/DvhXTVurqCG1tYZ/NXAPEjHqB/eJP60AcZo/jvxHrWsQ3kYa1s2vDZzWEoXChcgsDnOc4Nel+JtWOh+GtU1SGLz5LS1knWMdW2qSB+nP1rm5NU0KbTrvxDp0NvK0bfMxO3EmQp3jsa2I/E2m32sHRTLFJfNai5eFWDAK2QB+efwoA4bR7zxN/wi2qavc+JYZI7jTfttuFhU/ZZACxAOeVxtHPvWT/wknjbSZtBsLjVLe6PiBkUX/kDZats3MAM4JJHGa9Tt/CukWNncWqWkUVrKhR4sfKVxyMelc3qmpeHLfQNQFzZg6dpBDIFyTleMpjnPOKAMTWtX1O8h8OxTzw3Fxb699jnm3GMSBVf5xjvwOKnh8ba9D8T4tPvo5LTSJp3t4WFvujkYLkfvBnaeDwe9bt9pvhy80PSZDp6zxtMtxbR7irLI2MufcA1t/wDCM6dDcJeRw4l3+bguTtY9TjOM+9AGpdTGG1Z1ALKhOOgJx6/hXlXgr4peI9aurG61TTLaz0rU2kjtjFNl1ZATls9AcV1nib4gWOka5ZeHxDcXd9fDaVt1D+Sp6O3oKyfBvgPRNJt4LJNWOqDT0ceV5y4j3H5iQOnegCj4f+LV9dazeWV9ZQyFbCS/hFm5YkKWAX3Jx2rc+HPxCfx5BPcOkNuqY2qkuX57Mp6HPH4Vkf8ACsfDcOo209pqc63H2Z7K38u7HCNnIUDuCf1rZ8I+FdL8PXkzwXwv7xUWGR2ZS4UE8HHX60AbXizxBH4V0SbUJUedoyqrDGOXZiFUfma5WX4hajYrrfnaRKG02OJyWkG2TfjgfTNdrfR2t3H5dwI54wQ5VucEEHP51jeOptItfDd8+ohvskyqsstuu5uSMHjrjigDGuPiiuk67f2mpWn2G2t7WO4iuGlGJmcn5B78VqeA/iHbeN59Rt0tpbO90+UJPbT87dyhlII68EVxHi/4f+HdW0m68QatfSXUSQRlC65SIp9xto9M123w/wDDz6TDPezvbvLd7XUwR7BtxgZ9aAL3ibxh/YskdnaWj6hftE1z9njIDeWvUj8ayrz4pWdnJ5cts8ZS2S4vBKQGgDkBVI65z6VY8U+DbjVtWttV07UG07UIYjbl/LDh4iwJGD9OKz7v4Yh/EEmrw3hWa5t44L1ZoxKZwg4Iz90/SgCvcfEnU47jxcY9FkmttIhDW/lkFpyYw3r71cuvibbaPotpdX1tPHdzWv2uW1RMtHGB8zN7Cn3nw5FxqGqXVrqU1s2oR+XJEFG3cE2Bjz6AVHH8O3/tiDUp7tbmc6edOnR1+RkOTkD15Oc+tAHoPhnUIdStYLqBw8E0YkRvUEZralYMmBWD4ZsU023htkI2RIEG0YGB6Ct6QBVBxQBKv3RRTdoooAIv9WKo64jSWW1VDHevX/eFXo/9WKg1BtkOc4+YfzFAGFrusvp72dvbxLLd3khiiD52jC7iT+ANcr/aGrTeJ/DlwltLavcWFx9os3f92GRogD9fmOPrXV65otvqTWs8sjRS2jmWKWM4IJUg/XisS31jSWW01Dzrh/KlbTwxyf3hcBgfT5kH5UATW/jdLzR7C+itZPPu4nkS1LAMAuN3J47j8xWxoWqW+vaPZ6jACbe5iWZAw5AI6Vjw+C7ayg0yKynaKSxWSNA/zAo+NwIPXlR9K3rOJLa3jiTaoVAAqgAD6CgDF8UeLI/DMkSGJWeQFg0nyx8Hpu6A896rX3jd7W71a3/s2SVrCzjvQRIuJEYvwPfCEVtalosOpt5kjMVaJo3jwCrD3B7+9YWu+A/7V+2CDUprBb2zFlKYQCSg3bSvpjcaAJ5vG0VtHZRjT7qRruITr5abto4yD9MiuhjZWJIAAPOCMH8awbPQn0e7tr251Dfb2dmYD5ige7OT9BW/HIt1FHNGVkjkAZWXng9KAOel1a7bxVPpcLKIhYi5VyuSrl2UfUcVmy+Kr3wjpFhFrdvNf362z3FzPaxYjAjALH64PTvWvfQw6P4kXVru/it4JYY7RYpAAC4diDu9ct0qn4q8GzeI7yWaK+aKOayksWhYbo8Mfvgdm5P4UASzeNtPju9HttsrR6pG8ltIF+Rtq7sE9m2/1oj8WWa2cDm0niaZGmNu0fzLGDglh6fWq0ngFrrw/pljNdj7Rp80c0M8aAbNpwQB7qStJrnh8ya6upQS2/nfZGtZIbhsKUZshj9DmgBNQ17SrHVnvFtnub6Oy3hoxkmAknI/EVPo2raLY2um2FnGyRX1vJcwR7M7l4Zs+53d6o3HheX+1Lq8S+tI1m0/+zolxjD8nP5k8CpLfwvf6bb+HnilhuJ9NtWtWVvlV9wT5l/FKAL13r3h6bQYr27EP9nu+UE0XRlz/DjqMGtLT7PTbhv7UtYoZJLmFVNzGozJH/Dz6c1x1j4V1Oxs9GeZo9QNp58U/kMATvJwRnjtg/Wux8O6THoWi29lChhihQIqM2SBycUAYnxM1aXRPDb3q6VHq9vC3mTwM2xtqjcWX1IAJ/KsLxP40sY7PwxBY6X/AGtFqsqpEyvsECOpO7Oe4B49q6/xNBfXC2SWVvHcxmYG5DybfkwRx6/SvPJfhjrlnJ4Rt4poruDStWe6mk4Qrb7JFRFHfaHH5GgDubbxJpdteDTUl8t428tlXJVGPRS3rWUNb8Hy6nqQE9ubq7kFpeA5+Zvuqr+mRgVXh8E3lv8A2pZBQ1ve6l/aBuS+CoLhypHc5GPoay9c8I6te6X4mhGmxiS81OCeJoyu54kaP5ifUbTQBs6JpnhGz8UXVlaRRrqOnWyq+5ziOF8kLg8YwM1teGNP8P8Ah+yuo9E8mOBGLSLCwOPl6ewwKwtQ0TUo9W8Q3Ftpiym609FQkj94yhhtPf8AirCstM1eHXL2W20qRLKSyhQ71ADFVkDAL65K/lQB1PiLwj4f8Sf8TLUVig+3W32SVmlCebDnITOcHGTU8Ol6LFcWVx9uRzawm3iZrgFdpxuyO5OBXmnjJ5rW40fTxp1xePDo8glt0h8wQ78KGI7EbTg/WpvC/gPS9N/4Q5NNs5rrRhbzyvJNGxO50QfNz1JDHB9aAO/t/A2lQSW9ykshggVhZq0uUh3DqvbOKfY+Abey8KjRbW9kMW8uJpwsu4FtxByOQc1ydjoGspFp8bIY9HjyvkshZo33uQ2M8jaUH4V2/gu2TR9Is9KM1xNIsZZXmTHG44Ht9PSgC14X8K23hXThaW6xpEXMm2JAiAnnhewyazNT0vT9S8Sx3s2pNHcWMDxPAHACLJtJLemdoxXVNkREDAJB6/h+leLeEbd7Lwp43tvEKhtbu7y8eVMEtMjFhFt9Rt249KAO40b4cxWOuWWq/wBpTTyWtobQKyj50ZgcseucitfxZ4fHirw7f6S07W63cTQtKo3FFYYOB+f515H4NbxLp8/grTdc1ie3uY9GlN/Ap4eQbNpYnuBur074c6zca54P0rULp/MuLiFSzdMt3oAx2+G08d5JPHrLLI2mLpkf7hcIoz83XryePesHxB8FbvXNCt9ObW9qppT6Y2+EEbiOJQM8Hpn6VqfHnVNQ0T4a397pt7Jp94k9ssc0fJXdOinj3DEVyXjLxbrtloHi1bPUJEtYLG2a11DPMVw7AMPfGQfx9qAOs0n4fajYnwj9p1C2ni0aB45gsO0zEqqhh6ABf1rs9L0mPS7y9lhlmka6l851kfIVsAYHoK89a61Tw5a+ErS715r6e8viGkdgDKhiYhPoDipPhTJL/wAJn43SXULq7xqGI4Z2BWJQikY9ASTQBr+G9w+IHi7sQ1sMjtiEZq5D4MtNJ1u+v7JzbG8l86aJUUjzcY3fkM/WofDcYHjnxYV+Y+dACP8Atioz+lc/pWl3GpePPEMs2sXaW1ncrsthJ8pUwgkY9MkmgCDQ/CJ1zVtN8UWmv3H2q0llikZrcJ9pi3Y8pufuqelaMfga61DUPEa6lcINO1K8SdoY1+Z41VABn6p+VcB9p11/B/hy2SVl02XVLhL2SYOCIwXKBmAyB93nFaE2l3ba94Esb/U7mSBIbppXt3dUlA2CMMcemcZ9KAPTovCKrcTrazKlvIS+1ogXRyMZRj0HepPDfha70HT9StJNRFzJdXMs6StEFKb8nseTkmsf4Jape6p4IhmvJZJpkmmjDyA7tiuQuc+2KzPFjPP8Q9VjluLqGyg0TzgsbsqGXc/zcDqAF/OgC3deDNOs08OaZNqFq2pWsUkdst1GpEqYXPy9yCBV+P4fNHr1rqa3ap9n057BYY4RgbjnIqp4fMmreBNF1+W2XUNbtbNnhkcfMGKjP8v0rjPDuteJn8PtrYvUa5msd0tvcXA2ifcMYGPkOGI59qAOw8O/DuTw3Z6QtvqayXOn27WnnSoNrxMQeR65FR6j8MZ28RTahatbXEd5AkNzDdhgBhidy7eudx4Ncrda3quq+BZPt819pN7FqdvHIZCGIUuhAVhwVwRXsLX+zRXvIz5yJAzr6sFGeKALkK+TbxxZXhcfKMDj0ridW0MeJvEuqMt3bPbSWAsSEkDSRyZcncOwwR+VeVL4z8TrfeML2LWWmi0m8t/sdg4GWWRULRt/31xj0rqbq6nsZ/H99pbR2WpRWsFx5qKGO8Rg8j34/OgDZs/A9/NoOr2MsNja3FzZtZwzxOzF1AO0tnoOegrDPhHxm/iT+0pLfTnhOjHT1t0lKkOCTuzjoSelatr4q1q31y6jeZNQjXRo737EigHzjuBAPvjNXfhX42v/ABo2o/bfsZe1kCKlsHVwD03hgMUAdB8PdGbR/DVjFc2cFnfrCiTrbgY3DgDIHzVN400e91bSY4bAxiVJ45XSRQQyK2SB71wfxF8XXN5J4u0O2j8iDT9Ee7muWyp3lXKBSOwx196x7jxp4i0PwRpd3plza3CWOkQXdzBON8shZscknhSucH1oA67TfB+q2ttr9qEt1ivrjz4wWy3LqSD6Ywa17Hwytr46u9XFvEnnWUMRlCjduVmJGfTmuE8WeK/FX/CxNH03SL6Gz0++0aW/kWRNxSRegz6dKl034la9q3hvwy9vFBFqGqWE9w8x5AkjC7VCjsxJ/KgD1DxRpc+ueF9UsrSUwXc9vJHHKpxhipAOe3PNcEPBeo3nhrU4Y4riLUZLFLYfaJAVLKOv8+aqeH/iJ4n/ALK0qy1aG1j8R38Ut35cMZKQogUhW/2vmH61oa54l8XXGs2VlplvZpBPaG4aW4BDKVZQR9CM49xQBVvvDuqy3QOpwzm1m01bVFtefKcE557dua9Os7cwWMCOWLRxqpLnJ4HevObH4jajqOsbLG0E2nwXx0+4zGQ4YKd0memARiq1n8UNduodPnTT7WSKfWpdMkAkbO1C4Dj3+X9aANjU9Dubj4kS6nDp6yQrpJjEzAANIWOFJ69APzrhfBfhvVNG8eaPOdBkgtZLCS2vmQBYlkL7uT/EMZ5rpLr4heJbHxtc+Gn0yxE7lZbKYzMFnhOd59mXA4r0h5PJjZ5T90bmxnHTn/JoA810r4YzWsmowRWqQJZNM+lXT84aQbsgZ4x0rJ0Pw7erDoatp9zbT2dvMdVk5BuDtGB/tnOT+NbNn8ZJ9Q1bRbaPR2/s7WJZEtLzzwTsQclkPIz29iKux/EplXSNumttvNTk095DKMRMu7DfQ4oA4DQPDc2m/B1buOx1W41K9McdzG8ziSMCXOcZ6D26iqVjcata+D/H1jcWmpSKLoPajyGw0eV4TJ6cGvVbT4raXqWppY23mOZruWzSYL8vmR/eU10Ova5a+HdGuNQuz5cMQAK9ySQAPqSQKAPINPumksvED6db3S6GbCCJYpImZmnJ+fapHTGM++a1fE0l83iwafdXTabYf2fC2nTqHBE5JDAgDGegwa3tF8dz23iDWl1Qw2umW9rFPDHgB1LAkjj7x4FdH4Y8aaV4vkmSzJaW3ZS8cybWTcMqce4I5oAsaN4itNUvbzTI5mk1DT1jW4DKRyygg9Oc+1YPxQ1S90u10eK2nms7W5vkju7uM8xR4Y856AnHNWvFHjHSvBc5leJTfXalyFAV5AvA5PU8/WkuNWvkuJ7/AFb7Gnhg2aSeXKuZFkychs8Ecj8aAOUbxHBpX2XTG1fU5kZp2ivJVAWbaMhd3oD+dZdx4yn8aeF/BQtteudLv9RnaCYwYDMNhzwfQ4rtdU8eeHrPSNRvng+0W2mMGkWOEOU3AMGAHTjmtfQLrSNetorm2sI1RFEkMrwKFwRncp+h7UAdH4TsZ9Lsba0ubyS+nhjCPcyjDSEfxGukb7vNY2msGlGTn3rYkwq8c0ATL90UUi/dFFACRf6sVDqBAtzkZ5GKnj+4Kg1DJt+BnkUAcn4qjuWvtFWNWbT/ALSxu1Xk42Ns47jd/Ss74d2pt9DvY5rZ4idQupVWYc/NKzK3PqMVteIvFNroctvbyMGuLgFkjJx8qkZOT/nmqmoeIx9jRo2W3uPLjnmVgGMcbE5OO+cH8qAOSWaez1iyv2t7yOQ6pcrPH8znYQyr/wABJCH8a1tLj1GPVru5MoktJY5cNIrLJC2flyv8Q649sVuN4lhkvooIYPOhyqyzbxtQsBjjv1HSn6P4psdcuGitWLhdwLkgfdYqePqO9AHFWs2o2NjfpegASSRYubGR8bSwHIPK8ZzVPVtSvYfDOtxRz3TNY3sbweSGLiIvF045GGf8BXrDQq393BGOg5+vqP8ACuU+IHihvB+m2stpp/266vLqO0ihHTcwbkn0ABoA47xUTq+m/EKxjubx7f8AspHjVCQN5jkLbDjvhQa9A8EtH/wjenxQbxHHGqLuzk447/So4fE1nawmK7RYbiNVW68tcxwMVB2semMEfnUdz460PS/7Sdp/Ki0xkS5xGf3W5QVP5MKAM34vQxzeD8SsgAvrUhpBwpE6ZP1xms7UPFmttr99a6ahk+wzWqLCQNro4UyEn1wx/wC+a6bVPE3h6a7i067uIZLiQxsIGXcfmJ2Nj3IPPtVu48MabdatFqclohvIwAJQMHjpwDg496ANZM7VB9Oa8s/aCaDQfhv4h1RAFvJUt4PMLEEjzlAA9PvNXb6h400bT9WOmT3ipfIqMYeSwVztQ9O5FVNdm8N+Jg2kamLe9VsuYZuhKdTnpxQBw3xM0e2svDOiy2M5trzUNasHEm843gjLDnoVB475q6vj7UNLj8SWE4a/lsNQhsoZ0XGFkWE5P+6ZD+VdPrE3hoaIZbxYJ7PSwLhA4/1RXlWHvxUGuSaLouiTahHpbXn9ptGXhhUb5shQGbngADO7tigDGjup9L0X+ymjW0gk1H7PHuz5k0TJ5jbQM4bO4fQZq9qmrQSeH9Kjt76W1hXVEti8ZGflcjDE9sqM10i+FdMudPtYWtFKRyCdQxJKvgjIOevb6VyWnaj4Zvda1/wvc2K2r2F1DI6zMNsjSASK6nPrQBqWPiHUrzxnqVgs1u+m2aW8o2/fIkDAj8wDVbQ/GmqaxrenkWinS7wTqGUHdC0ZG3d/vDNXBpeg+FPEiXUFkV1DVQsDGMk5Cqxy2eg7fjU+m6bo2k6zJBb3379SzLZNPuWPJy21fXmgDpVIBJx2yfb/AD/SvLtb8aXWsz6Rd2M8lrYrrx07EZw8gQur7s9iV6e1ekx6pam4EQuoWfoE8wE547evtWBN4K0e6uCmwhoLz+0BAkmPLmOTux77moAytI+IF7q2sXK29l51hHfyae8aZ8xDHvBcn0LLj8au+EviBH4o1SS02xRSpHveE5WVWyRjaew9RWzb+GbO0uLuaGMxfapGkmVW+QuRy+PU85/CoNN8I2ek6sl6ZZppYoTApmcMVTIJ7eo70Aa01vBMzM8SM23YZCoyV5OPpwfxrzvwbq2oeOPDeo39hcrpka3s8FpF5Q2pHFIUOR/tBc+2a9JhmjuokkiZZEf5lcdD7Vx0fw7XT9P1SwstUuLOwvpZJvJjA3RlyWbY3UAkk0Ac9F4+1DQPEnjCPUI2vdH0r7O4mjAHlK6KWA55wTn8a67UvHljp928ctvOYI4YppLkD5AJG2gD3z6dqyrr4Y295beIoV1GZYtaWMScA7AiqoI9eEGaZq3w3R5NSm/tGaG2vo7dGhZd21omG0qO3vQBJrvxWg0DxNJozaVe3UkdkL95oVBjEOSGbOe208e1Taf440nXp4nFnJ5stqbu2eWHLSwjGSPTqOveqmsfDW61bUtUvV1RklvdI/sv5YuEHz/OPf8AeH8qjh8C6jocdhJHqDXKafpT2C26wgGU4GGz2PA4oAu6X8RNC15dFnAktzqkTy2bXUW0vtGSPrjnHetLQfFul65JLb6dHtgiUMkoUeWQTwB6fSvNPhx8PZ7Lwb4Ql8Q3UltPpEUnkJdAIyzSLtySeDgHj611mn/CPTxd3k9/HCy3kQSZbXMSyndu3lc8EnuKAMP4l+IDceLrTwvqH2P+x7y0N+kkuRskgdGXd7bufwrQs9WvY9D0eLUtLsJPt+oG1kjjXdC8e1ysoHfIVTVfxN8L9QvfGml6pZpZTafY6e9glpeBmyrkEk+v3QPxrSt/BGvTW2im+u7UvZX5uGjiBCrHtZVjT6Bu/pQBHqfxA8G28d21yY5p9FnjgZPILSQSvgKFGOpBHT1rtNHsLJWlvLeGOOW5G55Nu1n4GC2OpwMfhXncPh211r4lNq1rFJDE8f8AxMIJk2eY8TEROB68tz7Cu/0Pw5Fo19f3CXN1M9228xzylkQ9wo7CgDI0If8AFVeKpC6k+dEfTbiFayF+K/h3+1ru2i87dDOsE86QHYpONpLdCDkfnV3wrIt54s8ZLkYju0jZcdR5SHmo5Phxp/8AZV5YW6+VbXEkTMMcgIVwM9/uigBt58QtKsbx7Zo3ktYpVhmuo4yYopDgBWPbqPzrR0zxZpeqalNZRLI727srTBMxqVxnntWCvwzW1GqWsUy/2ZqV19rnRgS+/cGIHsStUNP+Eqf8JXPriXMKtM0ole0Yr5ykbQrKDjjPXrwKAOvXx9oltNcxM/k+XH54BTAkXnJXuRxVnQfFmk+LkmbT5luCqjcWQj5SMgfTBrkJPhteR6Y6wpZnUbeJ0t5+QG+UqA2eg56Cuy8J6O+iaBY2twYvtMMCrK8QwpKjBPTp9aAKHijxVa+FfsqlIxCctMMlfJjA5cfQ1sQ6Xpl5Ysy29vLbXIDnEalHBwQffoK4r4qeA9V8bWl9FYzwiGfTpLeJZOAkzZ+ckdQQQMV2PhnTrnTfDmn2l4EW4hiVHWM/KMDHFAHPeO9S0rw74X1VxZW939kh+0SWfTOMHk9unFaU3izSodPtoLyRbU3UIbyc52owAGfQc4rk/GHgfWbo+LYrSOC9h1iKMRiaTbsIQKyn2wufqajvPBd3/wAJRJeSJ59neafBazQtOMQlCe3frmgDT03R/C9j4kuNsYub64uBIWZMhXVQAMjuAB1rprrS9Ns0v7x7OFvPjP2ghBmQAHrXIz/DS4k8ZWes2lz/AGcIp/Mm+zudtyhXAV1PGc45HpXfagFjsZj95dhyuM54/wD1UAcHpcPhjXtLsrowLp0urW5jjKSHzduCSFboMcmtPQ7zw3oFhcavDqcbQSEW7XUjDAKEgJ0GSCD1rmNL8J6pZ6N4AuYLcSNpiuLi3yFOHTGfwx+tZb+G9b03QdPRtIS7vbfV7m/S1jdNjKzvjJPHRx19KAOs1J/A/jy31OaW4gvkEX2a8aGY8oQSEbB560lxo/ga302zgm+zrbXVt9hiVpD+9iXkJ74zXPeHfCd3Z+Fba4ttEk0nUE1Bp7u1AXfICWzyOGGWBHsBWsfCl283hwf2a9xFbXE07+a6lodwOP8AIoAuR2fgbWNS04qbae9S3NrbMZGB2c7k4P6e1Y+p/DPwffa5aW6TCIabaGOCwjldPJySd2QefpWFpvgfW7Ox0UyaLi8XxBLeSsjrmKFi+DnPuOK0tE8F6zD4quW1MXZWG8uLyKSJxsmRs7VPf+LG32oA6fSdM8Oahb6Xaxakkt9ZxssE9vN8+3gMM8kjj68VNoOpeGfEOvX2oWN7511pTG0uG83KoRyQQeK4jw34O1TQ9F8JW8OjyQXdvqclxdNkAhCH5Jz0ORxUkXgy+03TfFVvBbXGnSXOpvepeWMQZnDNx8vRhtPINAHpGl+HNFuLqXVdOlby7iUTutvL+6dwMFuO/SuX8VeGvC3hjTRqmoXN1Z2ljetqSCGXASQk7jjuPmOfrWv8K9FvNA8J/Zr0Ju85/LCRGLchYkEp2Y15T8XNG1C6uPHpurK9u5HtLeHSo4VJUKQu8j/gW7OfSgD0dtD0LXtcsGa8u5b6I/2nayMSCFKkAZx0/wBn2rt557Z4ZN0qeX0ZmYcEjBB/OuH8TW+qWnwouJdFgZ9ai00LApGXztG4D8M15XqHh+dvBeupELy6/tA2cjWsauPLIdPNwTzkgEn3zQB6TafDq2tfEHh++sr6KbSdGM5MMjD5N4HQj0xVm3+GOnSNYS22pTSW1nevfJGrBlaRs7gfbk4rzXUINQ0fxd4j0vTbTUYtJurS18v7GhcLJjDvg9eQM07TR4utIbbTDFEdD+2qtzcJC8Mjg7j90HgZxzQB6p4V+Htv4TubgQXEb2ctzJdLG8ILLI5Jb5vqTW74k0G28T6PLYXOBHIVcMDnDKQw/UD8q8l8TWLR3ngy0kkurm1kvZlnkhkdQse3Kg98Z4yfSuZ0vVdR0xNA1B7u+W5m8RSWpWRmwLMFwAVIxjAXmgD0bUPAGleOrnVHOqtcTQypHtTA8mVFK4OOSCDnFdB4Bt/D6zX9xpTW0l0pW3u2hYsQ6ADac9xivKpL6/jv9e1HRVm/tf8A4SBFjhjyI5YiVDtjHIwSc+1Q2Ooaho1r4+vdKdIZZddKttjK5QlQ5zjuAeaAPYfGngm28dRrBdtC9psZXikiDcn+JT1BqfWPA9rrngmXwzI8i2jQiDzQ3zYBBH6gVF8Pba/tdF23kwuVLFoTksVQ9FJPXFdUP7h4BoA4qbwC0ej/ANn2TW1vDMFjuv3IzLGAAVP1FM8G/DN/DvhltFk1O4e0juWltmicq0ceciMnuO1dvg5wFPSnrmNcZzxQBPp8axyRqp4HAyc1tSAhawLE/wClIO1b03agCdegooX7oooAbD/qxUN9/qeuORU0X+rFRXmDCQfUUAch4i8MaffeIrDVbiVVuYoXtI1lG5HDsDjHrlf1p6eGRa3huIZFZWhSGRWTghSSCP8Avo1H452j+x4t2HbUoWGfQZJ+gxWPqfiK5s9UtWjuJAJdX+xuki8CMI2fwJA596ANux8L/YL2aSKVBbzOjSRMmSCqhcqe33RUNj4T/s6f7WjQC9WKRRNHFt3FmDAsO+MVuXtx9n0+aUSLEyozbj0UgEgn2HWuBsZtRvrj7RY649yLS3M0tqrDE0uGAHsvOaAO50q4mayhhu5Y5b+NFE/ln+LHpWZ4s0O51yTRpLeWNPsN8l26yA8gKy44/wB/P4VzDzapF4d1G9SeOKWXTWmZo3G/7QASD04HbHtS6XrWo6frFjbSXUl41zpa3Ukch3BJAyqSMdvmb8qANDVPA/8Aatv4ksYrqPydadXuct88QMcaED6hPwzWP4m+Gd/Jo/iTTdMnhRdXhhQyz7iU8tUTHuCq9T61pWt9fW+n3d8LpYjeWxmSWRg22cKTj/dwAOakk1DWLCws1nvVmuNSkURPHGMQ5i3H9QcfUUAXdL8LyR+JHvry2t3X7FBbpJjL5RnPftl+K6lfvgH0z/kVyVjqusqmkx3skcc8s00Unyg7wAdjdfYEiqE/jDVLXQ7W7XF3unmWWWCMOdiMcEJ3yB+tAGjP4bupvHGo6hJFCLO4s4bVZlb96jKznp0/i/SuS0P4a6hZ6THZagq6rcWVzcSW1685G9JHY4I6g4bB/Cty1+KVtqTSDTZIbxbWBZp2AYMc9lXHXGfxru4l82NWAYBucegPagDzL/hDdQj8P65YxPLL9otgkVreSrKI3zghW7L6ZqfVND1TUHl+0wzpBPYtaLDZ/MY8sefb5e9YvjbTLvWrfxqbnUjFHbTQxxSRA7oVCxvgY9dxH410eseOJ9BmlG+GS2t57W2ZeSwaZkX5j2Pzg4oA7ixha10+3jJLNHGqHccngeteT6x4c1fUvEHjkNozGPWIoLayu1YblIi2ljzxgkkfSup8QeMr7S7zxBshhe30uxjvRknLAhyUPpwn61Pa+Ip9Q1a50i4Xymk05bxZYm+aNXLrt6dQV60AZMnh69bUriC9ae5ha4t5baYLuEaoqBl3dsspJ+tcDqug67a+KLO/j0K5WRdauJbk2iZLRsjIrbyeQ3y8dBXU+FfiFdeH/D3hs66fNTULJ5EuA29yyKGw3qSDV618dJpuqalLeSTTrMsU8J/5ZxhwwEf1G3/x6gDAtdNi0dNfuodLvlnOsQNE3klmMYEYYr7YDZ+tdR4c09NO+JXiC8EMqG7it3+82CAvPB4HJrofC/iI65NfQTQiKa3kVcIdwYFQw5/Hn3p+ueJItJ1TTtNSMzX+oiTylUDhUALMSegG5e/U0Abtwxjt3KLl1XIQ9/Y/jXlXhy6vdW0R7i9mk+3XFhcfa7Ni25pMHGAOmORVrwH8TJ7zwzaSasWk1O6vLmCKEgI21JGAz24VfzNd3od7aavYw6hbRrtmXO7GCefWgDnfhH9nh8BadBbQTRRwoEKy5+8BluvPUms/4uqJV8NRrLLEG1WISmEsDs2tuBKnoePzq/4i8Qaro/i7w3ptrDbLp+oTyidzw42oW4Huf5Vkx+Ob5tUsBdxwC3vruazgtlUlkZNxDk+4X9aAMHTri+hTxHY2r3AsU1yONQdxaO1YIW2k/wAO4tWzJcXemwa+sEky6dHdW5tHk3ORnyzJg9xlmFWfC3jbVvEGn6xKNOt4Lm11GSyIZvkWNX2lye/rXUeEdafxDptxJcWkcCxXMkA2jKOEbAYA+vBoA4+cX2sfFK4sItfvLOzjsLe5FtHjaX8xt3UdNqjjPevStoBwTjb/ABf1qD7KkMjzxwp9p27RLgA/Qn0rzvQ/ixe6t4DHiWTS40U3n2VYI5c5XzfLz+fNAHO/EbxPJq2h+Lo7t1srfSb+3tYlKgtIC8ZLc/7x59BXUL4v1W61Z7LTLdlWx+zk+aVVZEZAxz68Z6dxXX3fhnS9YJkvLC3n8xRu8xQc46E+pAFZJ8ReEt93cNd2qtZsLa4k5DRseFU/nx9aAPNW+JHia3uvEl9Ld232PStWgs0slhHmSLIUBXdnkjf+ldH4i+IGpabD4tzc28C6a1t9mMkY/wCWiodh98viuh0n4daZDqWoanLsv2vLj7Wu6PAXpt6deg59qNa0fwpr2rXNtfQ211eSgLKrE/NtORnsSMDn0oA49/E17b/FDxPFHFbSy2/h6C5g52sZCZcrnOMEqK0/g78QtQ8ZXWt2uqRvb3dm8Z8ia38mRAy5yT0YE5wRweK1IdF8H3V2LtY7N7zUIPsvmb+Z0UH5evOOa2fCGh6JpcN0dIijUmTbK8bFzuHGCT2GOlAHP+ByjeMPHDKu0/2ioPufJSu2UFldR8vcVxvgVZI/EHjMsm1W1LIPcny0/wDr/lWf4Z+LtlqOtarpOoKtpd2eoPYLsBMbkfdyccEjFAHS+MNcHhvw/cXTli+NsaKPmaQkBQPfOPyrxn4F63qPhzWvGPgzUprjzrV21Gwe+wZXikyx79A5P6V61q3i7wxea3Dot5dW8l8sw2wyDIWXG5QD03e1VZ9e8F2fiK7vJJbVNZtwttPKVPmorfdBOPuk/hQBz9j4+vlm8PRz3STyX2ntJPFFGGw+9FD9f9ql8Pax4j1jwnqWsX2qW1zZm2ulW3WEKcqW2knPdRj61e0/W/Ctr8RLjwvZWMcWpCzFw7KhAVHPTPTHGePStXRrrRZm1jQo7WC2sIByu8AOjHk47AnNAGVoPiq+urTR9PtxBbSvpS3rNJ9wnOAufTgmvQreRngi3OhdlBOz7pPtWLZ6H4f1Oxt47eG3uIbX93HsOSgz93g/TimXU2ieFvEF1fXWrfZbi6jVRazzfIAgwSi+v09KAN7JVjkfN718/eMNN/tb9oDUrae3vdQt49ChlS1t7kxqsjSON4APXCjn2r3GTxFpS2kd419AtrL9yQuMN9Kx7rT/AAtZ6/F4olktodRubcW6Xby4EkY5AHY9aAOH+Hup+LvDdno3hrXphNrOovczwyTN5nlQRldqMw6t84/I1qWvxOvb240BGEEUl5f3Gnzx4OGePd8yn0yM/jXa3WmaV4shs75WW5SPMltdQtgruHYjsa5STTfD/ibXpfDculTW0uhlbu3nVtvL7huVh365oA5HWPGFz4o0PQr55v39t4kNm8lmxVXjQyqR7/dFbVl8WrnVtdjWysTcaablraVTbsHi+QneT9QBj3rZ0/4ReForCK0sI5FtbW+bUUSC4JC3Bzlv1bg+tal1oPh7R9We8lljtbmd/NZWmADMBt37aAOe034hazcW8U81namKTVZdPBRyp2KH+c56fdqXQPiRqPiC+sriz0knR7id7Zrh3O9SoPz4P8JIxU2seEfDuj+Gftpe5mtrOdtRjFvKXZ5GznAH3s7m496uWOiafYx2+oy381nYuRcx2dwwRUkI7+uPT1oA7E/vtpIwevTFeeeOvik3hzxAdIsbZLi8htGvp/O3ABBwFXHVjg16LHsKK6yblIyHByD71w/jnRNHmZvErXMy3Wm28geWxIZ/KIywK98YyPxoAztH8bavr3xGsreJ7eHQzpMV28DgiUySMQD/AOO9K9MVgeOhX5egFchZ+DdIvNW03XxNcJcfZY4kWSTG5FJKbl9QWP5108l1HDIsTyRo7noWANAHnXxs1PX/AAz4Xv8AXdE1tNPWyERFq0KursZFUkk9OGq+msav4es4LnUS2sPdSQx28dvGF8rdGc7yT0yDz71e+Jvgu1+I3he68PPqTWCTFJJGiCs+1WDYwfcCoP7Fj8U6LpE1rqLxrp04kjkMeFk2Ky4YenOfrQBheKviZd3fgey1XSYZbRptShsp/kDmI+ZsYYJGQTxkVL4g8Q61bz+LYLWaGH7Dpa3drIIwxVwrMVYdCDtqfVvAu7SYtFl10hri/wDtsO6BScq2/b+dPl+Hd1cXHiSdtb51W0W0yIgfKAUrkc+9AGRZ/F5dE8J6FNq0H2vWbmwW+uY4cKI48YZ//sRSat4v1zUPiNpOn6Y8Fl4cGnf2hc3NyobzFLEbB6YAzWxD8MlU2EiXdvPPb2QsZDcQBgygnaR6HJPFXz4Ja48QNeXN2slu+niwa0MYAOGYkj3+b9KAKmk/FbTtWs728jsZ3tbW3a6SUIGWaNSclff5elZWqfGTRl8Oya02iahLZrLBGpe3wT5hGGX8SB+FaGl/DO60nwi+gWF7bxWhga2jZoDkoVI+b6A1e1nwHcah4Js9EW4gjlhaDMmw7WEZBwB+VAEWn/E3Ql0+1uLy2l02eUORbzQfvVCHDMcdF966yzjsbqHzIo4pIJgGBUAhh2PvXAeLPhudX8Rx6iphuxNZfY5reaVlwp6lcduf0ru9D0oaXpNrZqNogiEYCkkAAY/LigBdf1zT/Celve3rpb2kZwSo7ngD/wCtWND8TNDfSrXUI5JpEumZIoUiJlYrw3y9QBTPiBp1j4j0WbSblrKfcyl4bqXaMA5zkHIIxwa5fwv8M7rw6tg9ldx3k9m8ht0upmYpFIckZzk9AM0AdbcfFDw7axae8l7zfFlt0VCWdl6rgdxVrUPH2jabYafe3E7CK9mEEXyEHeegIxx071yK/DSbTNT0Wa2EMkNrdTXdx5xJIdx/CKj1bwd4nutBjjhW1e+i1Y3qq0h2eWScfoR+VAHrNpIsjo6nIJ4OK2ZPuiuXkkkjt7d2bEhZFbHTJ4xXTzH5VHvxQBMudoopV+6KKAEj/wBWKjvP9VjvmpI/9WMUy5Xco570AYmrXFvC0IkRZbg5MSlcngcn6DI/OsDQfFEGqeGdM1W8tU+1XZ3CKKPcWIycj04BP41vajpH2jVLe+idVnhieEbhkbW2kk/QqK5+x8IS6RZ6Mr3EckthFNAy/dWTftJYe4KfqaANS61zTrzT4l+a5guoQcxrn5W4BI981Pa6FZW8wuLa3jgkWPygUTGRkEZ9elYOs+CV1C6jVEjt1t4Vit5reQo8RDc/L0K9MZ9DXVw7PKGxg+35S2c9OuaAKN5Np+noyTRwhWGWTHGM459u1YEXiiws/EWo2t/bw2f2MxwR3XGGRwCMn+EZOOa0rrRLmHXbm6jijuba6hSJkkb7rKSfyO79K57xJ4X1TUtH8WJbQxrdamI1g8xgflVUQj2+6fxNAHS3uoaFas1lcvAocIGTHyhXJUZ9M4wKxtW8WWdj4h/sC4s1itILVLxbgtkBdxHAHIxt61Br3hXUNWh1NCkcizQ262+GwQUO4hj9RkfWpbjQNUutYvruWzhcS6SLNMHP7zLkg56A7gPwNAG015oclxBbtLB5qp9piXPzBe7j1GDzWVqd34Z0saLA3kKt9O8dkYSR85BZtpHb5T+IrM0fwnqejzeGZ5bcXD2GjvYSjcM+YfLwfcfIfzqHQfB+qW/h/wAFR3Fuv2nSZWa5jZgTkxOuQee7UAdLb6PokWqCKydbO78vy2jt22l41I6jHON315rpuI/unGOAP6Vxmn+Grqz8SC+jMtvC00pkieQPGytnBXPK5IBx65rptUtZLyxuIIJmgkkUokndSQcEfTigDGkt9H1a81XT3s1eBistzLn5Xbgcn1AUUlx4c8P6y9zJstrl7jy3kKOCG2FSjHB5wVXn2rJ0fwk+i6fG13LLNcW9vKkruwCTFsFifXOPwrnfhr4deHTfCz2NjJaQW9nIblwSVl3gFVz/ABc5PtmgDtl0DSNcsdQup4HhTUI/IuPMbG5FBUfhjP51N/wi2lf2k96kjLczWgsd6zcGMEkAe/zGue0vRb3+zNDSaCZbSG4nF3byA7m3E7SfbJqnpenmTR7W6WGWQRazNIdmSyp5ki4+gBH5UAdHp/gjRtJtoQhM1tZwG2jWaQMsSYwR7HjrViTwpYXWlvaT3LzwlcRSMQfLx0I9T0/KuVi03Ubi0vxDDcQwDWTLLHJHu3w+w7joaXXvC+ox2ljDpd1JGskk0nk3ULeUQQPlO05XnofrQB3GhaN/ZsTeZcC6lbrLsC9OO1VfEHhddW1jT9TinNteWIkiRtgIKPjcP/HR+VWtBkuF8O2r3qC0uvs6+aqtuWNtvOCeozVbwPqllq3hq3urHUm1i1csou3HLEMQR+BGPwoA4y38G6V4Ls/D2mXGr776O8lFpPeRgtMZNxKN6n/CvRNOtUsbWK3XaFQfwgKOvp2rhfi1HHcal4PjwWki1cTDKk42wSgEnHA3Ec+9Ynhu61nUfEGoX1xqcltNb39xFJZmUkfZ1RggCY9QrZ70Ad34g8Ly6x4o0LVUu1ii0syOYdmTIXAXr24psPhOT+1kvLq6F2IZ5Z4VZBkFxgZPsOK5r4Z6lqk2rTQ30YkEluJEuoJmaN8n+JGHyt7V6Hfym1s7iZCNyRswMhO3IHGfYUAcnoXg/UNF065gW8heW5v5Lx1C/K6uxJQ5+v6Vf8N+H9R8Pr5bzQzRT3MtxMDkeWrHKqn0965iPXNThtbPU7jWo5bS1097q9it9sh3AE5ABztxn8qj8I+Lru48TQaVdakbm3vdGS+SZlCsHZ3BYD02gcdsUAemzbvLZkCs+Put0Psa8l8K/DfVtA+GcPhsy2813HffaZJo24/4+PNPX1GRU2k+JNZ/4Q2TWzqjXSzFbOOOSNSY5DOY/NyD6EflWd/bVx4L1bxzqAna/mt4LXYcfxMuORnGcsD9KAPY9pVAcnnBIHp/OvP9N01NU8fXd/ZLt06VALyGaHBeeNiFYZAHTv8A7IrO/wCEu8TeHdF1CbUIHv182MwXHk8qjKSxZFySFII/H613HgvXE8TeHbTUUkhm85TlrcfKSCR357HrQBrsuzYB90jBx3rzrRfBMtjqUQuIriRLWeaWK4aUFSHJPIxnGDVvxpq3iO28aaTpukXVrBZz2k08vnRlnymMY9vmH5VkeHviDrt1aaFe6hBbCHUkmZlt1P7souc5755496AMGHwxrdlN4VtYdIDpp1/NLcXBkBwjBgCvt8wNdB8GVFomv2P2K4tZk1Cd3knyVbdI2NpPUYwfxqva+PtdaPw/cTW1ky3uqzWM6xO2Qq78Mvv8oyPevQ9A8TaPri3aabewXklvJ5dwsJzsf0PvQBzHgLjWPGOVIB1RufX5F6Vz9x8ONUk03UE2W6TXeuLqbDJACCQNjPrwK6fwLN5mpeKCeMamy4HbAXn361yWj+IPF2pa1qHh9tXt01Syvtzy/ZOHs2XKYGfvc4z7GgCn4q+H+va1ffabZbeR4dZgv0Ibb+7Rdu0ju3Pr0FWdS8D63qbeLXksIGn1QW0cTeYOdgXcT3xkH86zL/xVr+h2OtTaZdWsc8GrNbSNLGWWTdIifMCeCNx6eldJD4s1qC18RWUrxX2o6eITHJCgj3eYoOME9RnjnmgB154J1CbxheXkUiwJe6OtiWLHdGw3kYx1+8PyqK6+HrNobWslpdT3SWaWbXC3AWVlDA5X6HkZ+lYl94mm1Wx8P3d99uOoWOrsHjjhNvIQIZGCsn8QI29K6PVfG2u6P4Ji8QRJZ30KXCvcRorApblgpP8AvKDk/Q0AS/CDw3qvh+0v49Tlkn33DGCWeMJK8eOrgcbs+lYnxR02+uviV4KnhsP7SgW4meVSoIRBGB1PqT3r0Xw5qt3qiy3Nz9me1kcG1e3Zm3IR/Fnv9Kq/EDxtZ/D7wvfa3dqXitl+VFHLHsM9qAPP7f4dapZQxwi1SSznubu5kjJDG3358tQD0HOD+FM03wLqd74A8GaTq2km4uNOvYzcJuVtqopG76HIyPatmD4ha02haldy2G94xHJC8CMQY3weFxkkVmWfxmm17UNDg0ya0lM2om1vxJuiaP5GbGCMg8dKAPUtJ0m00PTY9P0+2SztYRtjhjHyqPpXmninRNdmvvGV3p8E0D3GnRQW83dmXduK++D3r1j7w+cen3a8n1j4peINL8ReJrY6bp76bocUVxJKZnDyRuM4AxwwFAFr4U+Hf7JvdVu0vZ5I7jyk8mSEoEdUwxwfUdT60vjzwz/bXjzw5dPpcl3bWsFwWkVcr823Cn16GpNU+LQ08C5W0WSwP2f5hIPMPmuFPHoNw69c02++LdnpvxAXw7dCK0kkZPJaYspm3Ln5OxOTjGe1AHP6BpOuab4M8OgWdzBbwXMpubaSMPIFOdmB7H+dbUXhe9tri2m1CGfWNP8AsTQCGSMBw5YnOM9wRz7VY0n4xWF5qWoW10IbRbEyb0aQiUBfUEcggdRWt4N8VJqXiDVNNknlnl2JdR9Nqwvwqgj6UAYtj4V8W6Z4ZFnBq8Xkf2dJDHb+T+8WQoQnz54xxVa30GCbwXrBsNPvob6404W025TmR9pBwD3yc5r0rVL5dPsbmdUMpiVn8teC2BnA964vT/ipHqUnh77PpUxGuQPNAzEfLtwWDfmB+NAHL+OLPUVtUFtZ3hnGlqsTohZi4PK46KfeofFWja7q2s2F9Yycx28apZX8LYLgfeRx0YccH0rsLf4mx33hrT9bh0yV0ud/mRs4HkhByc59uKp+IPHU9xH4N1XS7jyLDVblYyrIGLhkYhfboefagDhvh9pPiXTfEmjvrMrX155Uqag88TLJGcE5DA4I4GK0NOvpbXwv4ajvJrgaQbiZb2RtwYMfuZI5xyfyFdk3xFm0628S6ne2LNa6VceQIoGBbaMDPX1OfxqHUPi3aWmn28txot0Lm4kkEVjMFQsqDJfk4x0x9aAMu6mt9I8TeEYIbu6aMW06KZgzMy4BXPuOea4PS5NRDeI7jUJZLq3k064EdzZzyBuCdu5D0fPp6V7z4V1ix8YaBaavaj9xcoJEDDlc8f5x6VetrKCbzGVAokOCrJjNAHzh4c0mdNQ0eMapqJt4/DMlxcxl2y9xlirEn+IeldJofibWdU8K+EbRrq4juLrT5JReM/l7rhcBVYkc9elep+NNTXwvoYvY4VDebFCX8vdsDOB/Ws5fEkKeLdV0vVYrGLTdOs4r5Ljbjy9xYHOeB93t6igDrdE+0jT7YXpV7vy1EjL0ZsckVwOueItSute1YJdSWP8AZJQ29sMbbrcqkkjv1xx6V2Hh7xZpHiizkn0i+ivbaIbWMZJ2cZGfwqPXYdIt4W1S/SNTAnNwRyBnigDyPxR4l1fR5vGd6+oywi0W1mst6jcgYJuRfUcmvbdIujeafaTtktLCrZPHVQa5eXxB4W1bRv7QkWK7iZxAC0OXZ+y7T1PFdLoupWWsabFd6dKr2pGFK/KR6jHtQB8469FrH9peLLjTZNP8U6LJeSfa7W4dob235+ZEboQD09q6nw3dXJ+K7L/aM1jA2jQR21lLghZH3MDg9cV3Xjq/8IeGVhu/EKwWaXUuxZfK5kbGccdTxU9nrPhLVbBfE1tJaSRRDy/tgX5kwSNvqCDnigDmNUfxf4X0Zk1DxNbzXd7NDb20v2UAxMcliB3OB3p3hP4uXDeGZZ9TsrnU7y31B7BvsMO48NhXYDp0rrtQ1zw1f6VZ3F5dWslnNJm3aQ9XGeRnnIzVvwrZaJ/Z8tzoa2/2W7fzGe3OQ7dyT3OaALPiK8WLT7NwWhL3MPB68sOK7STlY/wrz7xxAHtdOV+v22HhTj+LNegSdI/woAsr90UUnlg9etFABF/qxTZ/9XT4/uimT/c45oA4nxdcTHxB4fs47uS1jmMzS7GxuVVBH/jxH61l2V9qH/CO6W9zeLLP/aPkiT+/GJGAznvtA5rrda1LT9PZWvNjSqjSKu3c4QY3H/d6ZqH7bpEccKB7cJtSRFwCAG+6fbJoAwbK+1C81J5ZLtbVU1GS1Fu/O6IZCkDsSRuz6VyGteINSsfCtxcaPqkNlcDW2t2kMQdSr3RiIPPXkflXoTahGfFj2RtY1C2ouftTYznLKR+Q61k31h4f1LQ3ESoLW2nS9dIxgM6vvyc9iw60AWZtYurK3ewlus3SzQRJdtFgSb8EgD1xkVkXfirVLXwrc3ayQte2+praEyJxJGbpYs47cN+ldHJeaT9qtNOniG+eP7UisNwypHzbvUZrJh1bwZqK3tpFdWciNKxuFL8bkbJyT0IYZ47igCIa7rd9q/ivTbCe2Fzp6wPbGaP5dzxlirfjVn4ceJdR8WaS99ffZ0H+pMMakMkij94G/wCBZx7YqSOx8Mvb6nqCSrHGzKL2YSsjfIowWOewPXpirOjXXh63fULzT7uFzMPtFw6SZB4wHx9B1oA6X5c5Ax+FcT4g8T6po/jK301nt0sNStZBYyMp3C5QAlW9iDkf7prd0PxdpWvaLDqttdxtYz58uV22g8471dutLsNXa1mnhjuDbv5sLNzsbBG4fgT+ZoA5b+1p9P8AFTLf4ka30o3E0kDEJuDnOF/A49qwo9a1TUPG3h7UJHNvpdxpV1cSwxudrfNEV3D1AJ5966vxQ+jeH5pdc1NZAskYsndQWXYxPGO2STzS2fhPTbO8tJkllaSG3aCGJpc/u2xldvccCgDG8P8Ai43unz3NrHJOt5A97brclto4GEJx3B6VR0f4japZ6bbDWNAh0yW78qOwht5dyMGXOCccYwfwrqpfDthcaeNKWZo4o1IVI5AGi4IB49jipv8AhEbT+ytPsGeRvsLK0Fw7ZkQqCAc/Tj8aAMuPxrdSQ6du0zfJdXBgfa4Co43kkZ6rhD+dYviTxZf2PhMT6HYxwXv9qR2Lxsw2jMwWQjHXILfnXaahoKXj6c73EqNZy+chBGWO0jB/BjWdL4T066t/7Peabe10NSDf7Yk3g56YzmgDo4WZo1ZgASOVznHtVTWtWttHtRNMd29ljRV5JZjgD/PpTY9Ss7WztiJ98UjeXG4+bcfw+lVvE3h9NftYU8wxS28yTxSYyFZSDyPTrQBz+l+LLjT77xI+qy5tLW6jjt12BSu9EIUnvlmx+NWYPGOk6Dp7xrbDTlWZ4xb/ACqC+N5wemSD+PNVrz4ef2kmrR3t39pTUbiK5QFABC8YQqAM8jKCrOqeCH1zSxbXbWcoZmaSJrYeVISMA9c5HPPuaAOk0+8XUrW3uvJaHzlDbZOGTI6fyqtrNxZ+H7S61aS3UtFEzOY1HmMBzgetO0DQ4PD+iWWmo7ypaxrGGOcnHrmsz4g6QureF71EErTxQyPEkYyzNsYAf+PD8qAINF8eaXqEqiC2kgaa1F7Hvh2+dGOePcZFJ/wmmla8tlYN56prFpJJCxjxuTHzc9iAR+ZrnfAXhe6nsdBvL65hLafp7WMXk9csQG3Z/wB0CotM8CazpMuhTPd280Gi288axQgl5dyjaee+FxigC9ba54K0zXNLtIbQW91diS3t/LtztnUcMPQj68c1NDcRSRf2jb6JaySR3RsSMbGEO/bnJHbJOKwPAej61Dqmkz6hbafPHbpKsX2ZnE1tvIYhweCflHT3roLrw1rEekSW0DwTTy6n9ryJSFWMybyM+wHSgDRivNE02PVNMa3t7PT7GNZZEyMDOSWK9uRnjrWRqHiTwhpmn3N/JApjuZYrOfEZJdmICAj0+Yc1Hd+Er7Vda8SzXVnHNb6haQW8aPLjdtDbs45HU/lWcfAGpL4bubaMztm/t7qCC4uFdlWNlJAbHQgdPagDqtQbw/b3VjaSztbSyyq8ao7A7sEKCc9wTitHQ9S0S1un0mxnhFwCzmGM4JbOWPp35+tedWfw/wBYttQ1L7e02r299LbzxyGYL5LJtyCOvBXIx61P4e8Ia/Z+NodSWWW1st8xurGZlliwxJVom6jJ5I/CgD0bUPDNlqWoxX8q5uYYnhRgxGFYfMPxwPyrDbRvDHhf+zoJJYbNrKN3t45ZsYU5DcHr15rrdp3Y6GuC8ceB4/E3jrw/dXNgl3Y2trcpM0ijH7wIAv5A0AV7rTfDEfiLR9HjO2+jmfU7aOKXAVjncx9juPHvXd2um21iszW9tDbNKd8hjQIWbpk4HJ+teWab4Rkh8a6rHc2l1A41CO6tb23QYaFUAEe7sBg/L3r03RbXUYLGRNRu0vJGdjG8cYQBT0BHrQBx3w1LyXvi0ugXGrzKDzzjHNa1xe6VZ6lqM1ubebV44AZY42AkdVBKqfp/WqXgI+ZN4laMcHU5gDz2IB/lXO+F/Ctzb2UUep6a02u2rXX+ndN+8nHI+9nA69MUAP8ACdn4S8e6PFcraqjak66hJaNIS+8kEMcH1ArdNj4ZS+1QF7bzSEe8TzckFcbSeeCMCuS8K+DbvRV8BQfZFtpbGzmju/LcAoSq4BPcZB/Kjw74AdLVLjUIJpNUt0nSQrjy5iTkAnHzcgHn1oA7iHTfDeu3FrJFMtxJZyfaY2jlJ5Kkbj6jBqjoek6Lr2i3MPh+6QaZPPOlyq/OHzuVwM9BnP41l+HtBv8ATLnwh/oHkxWtjLDdHgbGwm0EDr0Navwx0m90PS5bK509LIpPIdy4w+6Rjn8iKAOl0fQ4NB0u10+zTZBboEUewqrrUek65pd/Y30lrdWrKyTxyOpAHv6fWtO+aWOxuGiiM0ioxEaHqcdPrnFeUnwdeXk2qtFbCS2vbSVJLa5twkqyMDgiQfe59aAOusvC+lw2YtYruSWMhXjxPkoo+6Fx26fnVbUvhb4f16GCOaJ/OjvBemaNwsjSAEAsQOeCRXC6N4bu5td8HxPYXlstlpLw3VxgqrNuT92R3OAefeuw+Evg5dG0uDUpTdG+kjMUnnyN91Sdoweh/wAKAO8kHkrsUfdHH6V5Jo/hG18SfEbxxJebhFM9vDLCGIDKqAru9Qa9dZvm9cZGfXtXl3iS11aNvGNzpkEkc8k1uu5gR5kahQ+0jnpmgDU1j4SaJqYnVDNbQ3DRPJHbvtVjGRsx9No49qsTfC/S7i9jubh57gLOtyscj7lWRRgNjt+Bqj8MdGm03Uta26jNd6dNIrxQuXKwPtG4KzcnJz+Jr0CZ02nPMeMeuB1xigDkT8OdHuJjJNPJeERyRJ5zBygbOQGxnjPQ56VqaFosehwnM63DAbfNEQU7R0BI/GvMvD+jWul+NobqysdTGhajdSyqkjuRBcAYLMCeEYA47ZFb+n+FXtfFWq6VcRXE2jy3A1O2n8x9qsRyhOeu4E49DQB3l1Na3ljdR/aY0JjYM6kZjBBGT6f/AFq4XSfh7YQHwzdxa5LOmkwSQwbSuJNwALHnnoK5tNFhmh+LEEVpMs10Hig3B/nLW4GFyem7PSl03QoLbw38NIjaXEUltMI5VjDDb+7OQ/tu55oA2rH4R6a1hp9la6xI39nPNnBV9yyH5lde3tWjH8H47XSfDenxarMbfQrjzoBIg3PhSoU/QHFS/DT4cx+A7i9c3JumnAVZWZi7KCW+cHjdkkcelegblMZJYnbyTQBwOpfDWBrLxHEdSaK01ZzcSKyD92/BJznpxXPfELw/o+tWvhjUW1e1tnhf7NavdKGiud4xswe5IGPpWbp/iDWNP11JJRNrNpeXFxBJdRylY7eIE4LxsM5HQY61L4oZdY0vwtpXkR3ul3ELytdOyRhJUA8tskcHPPFAHp/h/SV0HQLfT0eMLCmweWgVf+Ar2HWqvhfXIpprvSp9Vtr7VrRszRQ8GNGJ25H0xz3rzaS48Q6tnSNT1lvD91ZafDLFd2/3JZt/OM/eGBjA5OareM/Ez+CdT8WaxpKQ3WtrpNrhhGCWbcV3MB2AOaAPUfHfh+68UeGbjTrOVILlnidWkBK4Vw364xXKa18P9U1bUNZubhbW5ttRsUsnt1kZWKrknnGAea0fhlqmu3RvodXbz7dY4pIbpsBmLKC4wD2Oa7/asY+YdOSMZ/CgDzr4X+CbrwWNSglubiWzlKGGK5Ks0eBgjcAOOO/bFdD460WTxF4UvdOhjSV5kAEbuUH3s5BHQ8HHvivI/EXxPvtG8cFItaFzZnXItOls2QJHEjKdwwepzjnpzWxqGreJ4fHWoeH01W4/0qWG/sGSIELbgEyIT65GB9aADTPhDqtnpVgov55FtL/7Wtrcz72ddhUqJAPU5Feo+GNBtfDekxWVtCsKKSxjDZ2sxyefqTXkGi+PfFOueIL2WC2liistTeyksZmQK0KrxJ6g5/nXY+Bdd1vXprPVrq+hfTL63ZvsYADQsDwB6++e+aAM7456Tfava+GmsYWuWttZileNVzlcNz7dqhj+HeryQzXBcQ/aNUW8a1hbASPbjHTGec16xLG0kLqpwecMBnB5wa8jtfHGpWGh2EupazbrNJrMljmO3z5iBiAuOxwP0oA0tQ+HjW974Xg060FxYWV7JdXElw4JRipORnrkmpvDPhHW7GzMC3p0eNNRkuBFboHE8TPkA+n4VmXPjzXbGTU7ozQz2NnqsdgkXl4Z0YgZJ9QTXQf8J153jCLT9sgs2lNttWJmJkAzuLYwoxxQBveLITJDpaiPzCt5FnHoM813Mh5QVxfiBtsmmDorXUfAOOxrtGwrR0AWN1FL06CigAj+6KZcf6vrinRf6sU24/1f40AcxrGiSTeIoNUgSOY/ZWs3jlPAVmBJH5YPtWbrmj31xb3UMNnFIWEHlyIQuVVslT9Bkj61c8UXM0OsaAEI8uS7KupbH/LNzn9OlNg8STPDDPNEwguLxrZI9nzDazKGP1x+tAEWpaJeX91ekFIftGni2WRX+ZXy2T9PmH5VBdaZcXPhy+gg07ybtrX7OnzgFsA457Dmmw65/Z8OolcmV9T+yq3UbjjJ/DB49q2fD+oXOoWc5uovJkjmaINyN6g/e/GgDIXTdRF1p88VvGVS1aF1dgCnzoR9eAaypvBLSeGLpYNKtbfU2lmk2zhWBDyFnGR6gn8xXUa1rgsL/TrCJVe6vXdUz0UKu4k/oK5Hwt4svW0NkkmSe/l1W6s4nkztUJJIefYKhH5UAVdS8JasdN8eW0ViZl1i1227M68t9mWPGO3zDP0q1o/hN7HW9HMWmtbwpopspSAPL3ZUqpHfHzfnXbeH9Qm1PSxNdQCC6V2R1wcEgldw9jjP41mahqVxZ+NLG1Wcm2uLGaZ4eMZjaPBHp94igDhY/Beo2vgfQdIaI2NxawtGzRwLNEDtAIdffsR06133hjUZI7ay0u7iEWoRWiSyrChEK9sKSPXt1rJ8J+OLvWNStra9sI7T7ZatdQmKTdtVWClG9TyDkcciuyb5W3bQT3Jx+tAGD48a3Phu4S6haaJyi+XGhc/eHOAO1cfc6XqN34kvWvYZExFGbKWFC20BmJAbPB6A/Wui03x8l7i7NnImjyQSzxX6nKlExksO2ckjPYU8eNhBC32mxe1neBp7aB5UJmUDkZ7Hp1oA5zw7pOoN4vtdREUkcbmcTx3UO2WLPPDg4IyOB6Guk+ItxcW+naf5ck0Fq17Gt40IywiKsMeoBbbk+lZ2i/Ez+1obMz6bNpq6hbefZedKrGUDGVx2YZB5xwa0V8Zx2Ph3Sp76Oe6ubxFAhjjy5wMsSoPQZ5oAy9R8PRyabolslxeT28eos2/ewYIRJ8hI5KjKgZ7AVpx6VHpurW1lE0/2UWDoyszHdlgB83sM/nXQ6Xqdvqmm293aMJIJkDowHUGsvxN4w07wu6LepOU8t5meGIsEjUgEsew5/SgDiPC9nJo/g3wpZqtzFMt0iSBmJPRi2Sc9z1NQ+JY7m6luJbm+vra8/tiOOFYX2gwF1GMdCCM8+9dvrHjnR9EaETSNIZITdnyIi+yEdZGA6L71z2vfELwnfWmlT3kly0M4a8tTHG4Mnlckjvx1x6YoAx9avbu1uPFsa3l4jRXFu1qiscj5E3bfbJOa1TrWsal4iuY4Zzb/AGWWEKrOFSRGCFyQRls5bGOlXvEXjKGy1zRII7dbi1uvlub11OIsgeWvszE96rSfEvw1JqUwkguI2s7n7HNPJalVjk42qWx3yMfWgChomtaq3joR3U011YSzXEcL28qtCBnhXQjKkYxnocV0HxI8VXPhvS7Y2NjLdzXc8UG5BlIVaRVLH6B8j6VLZeLtAkivroFbWWzfZc74tkgJAI475DLj1yKrX/xF8M3Fgftk37ia4+xmGWMg+aRkKRjIOOaAPPNa0u80XQ9K0yO5m0myj8QxrHJG43SRFDKfMOf7wI/D3rT1r4h3ttr0BsNQFzZ/2tBYTQvHtSNGjyfmOCTnn8a6LWPEHg2z8Jand3KxS6bYSjz4WBLJISAoIPO4lxj2IqXxH/wjNha2d5c6ZFcvqEsQjEcYyzH7rntwO9AHN3WqReGPEHxD1j5ZUVLWLyFY4BMajOB05fP4VPNr+v8AhPwfqf2C2S5+x+UbRrtiA4cr8h79WIz7V0t14f8ACf266tZYbMXmqL5dxCz/ADTrjpjPUDvVib4f6ReaBNpjLN9mk2Mdsp3fIQVAPsRQBzGoePPEOgx2Gm3trYya9ftNJFsdvJ8mPbljxnJ3jiobrx14l1DxhpNhp8dta2N7okmoOLpT5kUqkLt6dOf0rV8dXGgWOreHVv7iaPVVnNtZyW53urSDlWGOhCD8RWtJ4P0K616G7kmLarBbNbqTcHf5RxnIB78GgDndD+IGqa9a+BLiC2jij1hZHu1U52bY84X1GSOfavQNYvBo+kXt7HGrGCFpFV22g4UkAk9Og/Ouas/hnpekpocGnSTWEOkF/IVHLfKxGVOf90V0+pW9jr2n3GnXLRzQ3KNFLEr4LAghgCO/WgDhvBvj7Vdb1PVtMubK3a9t7KK8haF2KSBy2EOR1BXtRrXxW/4R7wfb+KNWt4bXTo4Ga/2SFpIZAMBAPrxWzpPhHTPDuvC9hnke9a1S1CySZ/dqTt49txp8nhTQZdL1TTWhjmtb2SR7qFmDDc/J45weaAOe0X4pf2kLqS5010KW0FxA0f3ZTKcCPJ4DZHPbmus8LeJLvxFYTG902bSLuGUxPDMQw6ZyCOCPpWRY+B7OXRhaDUJ76JHjeNncN5RQ7lwB2yB17V0en28sMB824+0Ox3FgMKOMYAoA5n4ckLHrxAOG1K4Yj33kVzOm+PNQuPEli1xqVrNZXuoXFqkaxlcomcBGP8QK4Oa6rwBlY9bYsFxqdweOw3nrVaHw94Sv72EwwWclxBO9xGqPnZJ/GQB0z3oA5S20q4/t74g60b95dQtg0Fu2c+SoiDbQM4HJ71c8N2cvgrRtL0mxuZp7m8hl1CSWUGRmb5SQMnjJeuwh0zw55OrmM2xhvZD9sZZeHYgL8xzwelTXEOgtYrJ5kPkaem0SiT/UrjkE57gDr6UAc+/ibW9UPkWNskV5DYx3TpIAAzsT8mc8Djr71CusX9n4k8SSy6nCI7KxjZbWQbI4WZS2S3cV0lroek6s1nqdsDtSMJFJA5AdM5AI7/8A16k1DwvpF1eXlzc2iB7yD7PcMekkYGAD9Mnn0oA4zT/HF/eTato9zeW1vfpp8VzBcgYHmSbgFwevKDH1qfSdS1e18P8AgwX9yt1c3Uyrcyqu3cdjHoPetOP4a+F49Y/ts26TXawrCJ5ZSylFbKg844PTvWta+HtJUWEKEomntvhj8zJTgjnJ9CRQBy8njq+VoNVQo2lSXpsDBsPmBtxTfn0yOnvUen/EPXpt9xcWtpJaR6q2mOsO7efnKiT9BXXf8Inpv2tZolLRLKbgRK3yCTB+cD15zVFfhzo/lhAswjF+dRKiUjdMTuyfx7UAdTgbdx5ryT4geOL640nVX0pTbx6bqUNi02/DsxkUMfpzivXW4XpgYxx/OuP134b6Rr1vdxSGZIbi7S+dY32gyoQwYfiBQBm6t8QDpOrJBaWwvLeGaGC8aInzUeXGCABggZBP1Nd1u3xoSQTnJPv61jW/hG1s9UnvrSZ4JLlkadQARKVXaD+QA4rVvLpLGNpZXVIo1LM5PAx3oA8w8XeOr3U9PmfQFeGK31iLT5JuMsRIBJwf4RyK07/4pJpPiRNNurLy7Zr5LFZzICzuybg2B26ir03w50zUrN1t7mWGzuL9dTVYzgeYG3Zz6E9veqWt/COx1m4kkGoXFuHvVv8AajAYkUY6ntyaAINS+KVxpmseILc6IWsdHeET3XmL8yyBSCo65AYVN8QvGV1aeHdZ/sSAyXljZ/amkyF8slSyjB7n+tXZ/hnFdQ65H/aEy/2o0TSMwB2FAoGPX7oqfVfhzDqFvq0YvJoDqVqtrdOo5O1doYe+MUAQWPiiX+2dKhunYRy6X9slb+FiMbvfPNS2fxOs7qaSRbaRbT7IbyKfqHReCfY/Wp7TwTEbuxn+1ySm1tGsXTAw6Hrn3qa08IyWumTWMFysSLEYoXWFcovofWgBvhLxFbeLrGS5igjRQ20srpIDnHXFSeIJNL0iztY7y0hmEknlwQCNSS+CcDI9B+lReDvBFn4LS+njKJLdP5k7xoIlJAxnGcZ4pvizRrTxN/ZV3FeRLPZ3Hm27FgySZUgjj2PagCjceJNP1S+0KCDTvtUd40iiVox+5Kdh9DXTzaLp9x5rSWcLtLH5UhaIZdcdD7ViXHhB5v7Ne3mjspLORnKxJhSrYJA9+PxzXRf2pbKuDNGAD5eSwGW9PrQB5/4f17/hH/EHiuzuY4odM0+WFYWhUhjvQEL7/eArstB8SWviKGVrfeJLd/KljkXa6NwcEfQ5rjb74a3Otah4kkvLyGSDUZ4J4EVWyhiCgA89Dt7V1PhPw2vh2O5VIoVluH3yeRkqXwBkk89qAKOuaF4asZm1DUdNs3nklX940KlpJP4ccctxVfUfiJoGnWlvdzZLzF40WOHc4C/f4xkAZq9468HzeJF02a0lEVzp14t2iOx8uQgEYP1z+lUNc8J32uwrEy2ywtFMkluFKhWcDkMOfr60AM1DxJ4Q0M2euzeTE+p58q4jQnzTjI4HU4qDw7/YFprSHS40tPtVt9swWYHaSckKeAKw9E+G/iKDS/BFhf8A2GWLQ5iZgCxDIFKrtz35711useE5tQ1q8lAiitZtOazEi53hjnoPTn9KAHxfEbRGj1GSS58mKxUSSvIpAwTgEZ6jPFc5ey+C20u811NP+1Gxn+0mJVbekpHBC9ic5q5eeEtVn8NvY2os7S6WBLdJsBzKqspOTjuPyNZ2n/DzW4YfFIU29p/a3lyQMJCzKyqowcjp8tAG3DpvheaaKOa3aO4u8aiYWLZZhg7iM9uK2NJbS9aKatp5DxyMSGi+65HGTWJN4f1tb7Q7+Tybi5tYHgmVTtHzYww/Lmn+B/Bt9pGj6bFqNw0N1atJmO1ceVJliQSMehoA6TxBj7douUzm9QHH0Y12bjMic9K47VlaS60YK3S8U5x/stXX7f3gIGc0AXB0ooXhRRQA2P7gplz/AKv8afF/qxTbj7nTPNAHPanp8c95b3txNhLVg8cZwBvIZc/k1ZGneJLDULGK9ispirXz2xjX5ikgZkZvpkfrVvxRY3cmraLexRtcWltJJ50C98rhWx3wf51kfCzS7zS9Cu7a/tGtJje3MwjJyNrytIuD9GFAG8thpFu81oixrLLKbl13ZPmdd3sf8aksb61W3uCr7YYXKGRnyD05P51zf/CP3w+0W+P30upG6W7HJWPzN+M/QbMVgTeG9VksfE0P2Geya41dbiB4HVjsAX95jOCPlPy980Aeg3q6fqSW188i/uWLwzq4GM5DYPpismz8L6PpWnrDHctHF9oku4ZTKNyO5JZlY+pc/wDfVcrD4b12HUNGuJn83TrbzIvssEAXLHOJWXPfPIqtr3h/VF0i50+HTpGjOmTW9pMql5N5BwGGeDwpzQB6nZxwWFvsM3mEjeZHblu5Y1mXWjWGo6zBqcl1v/0aS0SIMArq7KWwfwHSuatZLi2tfDd7e2F0ALR7WWPYWcEhcAj32msBJL648K6Np0Gm3VtriqLiCSa3JjgwxYqx9wCv4igDstL+HWnafeabcRXdw40+A2tvH5vyKmQef++R+VdXIo3YJ4bP0+hrD8CXY1DwzZTiymsJJFLSW8wIZWz8365P41tMW7L7HvQBg6f4Ts7HSxoyTZ0/ymiS1bHEbZGD64zVXV/Cn2603CaKe8t4HggeXA2bgMg+54/KuUSHULe91h5jNNrzaqBbyAH/AI9vMUjA6bdmax9UYaV/wllpMb5JX1u2mtliLkhGMWWH+x98n60Ad1ovw/W3tdE+2z/aJdNtvItwyg+W2Fy2e5+UD6Vb1DwW0zaTLFNDLPYxvDmdCVZWxnIB6/ItdJCTJEpweQCM+lYnxC1K/wBM8K3M+nxu1yHiX5PvKjSqrsB7KWP4UAbWn2qWVjFbqkabF2hYxhePQdhWJ4q8Jt4kjul+0BEuLKSz2sMhd45YD1wa5y8SexK2EF5dTafdXimectj7OpTOxW9Cw/8AHjVaTULyzsWtEvrm2ih1mO3tZywZ5oSBkEkc8kjPtQBa1jwhrOoajAsS26Q21gLV5nBIuAxO5QB0HA/OtePw7c32oeHruS3tYIbGCVXtmGSrOqDC9gPlIP1FcxFrV5bx6k41WWT7DrMVnCJGVt8bMmQ3HON7c+1YeveKNeh1rxpd2fiF5IdHtorm101YgfMcx7ihOMlTkYA5zQB2/wDwg9i+vXjTeTdI0sU2ySVsxbAAoK5x1UHPtWfffD691fT78RXNq4vNWh1JXwSrIjIwXPr8tPs7iK78ZaxNKY7e7m0a2MgHVSTNng/56Vn+G/EOpLp3hLSrKaK1S6sJLma6kjzhUCBVA6DO/JoAu6p8MbvVrzxBPLNGn22eGe327gR5Yiyr/Xyh+dWtS8D3N7FprLBa28sOpR3twCxYPtjZBk/3sEflUHh/xtf6lpfhaaaaASaq0vm7IsLgISCOfUD86z9I8cXvi7w5HY3Ei/aNQurqxa6tUxtjRpF3D/a+UfiTQAzXPh5qt7pfjPyYbe4k1TULa/t0jfl1jMBKkngHER/MVPq/hTUtU1aUaiLh7G+sVtgtsBmB97seexG5eR6VLN4su/DOn6NosFrHDfNbSuBMWI8uIqBnGTubIruvD+sSa1otlezWrWUtxEJHgYYKE9qAPOIPAtxc+Jr5NSjlYrqEV3Z3kcXPloqjBftwCCPTNeq7TsGM9vm7d/8AP41k+LvEUPhHwzqOs3EfmRWULSlBxux26984rz248UNoHju+1jUbu4+xroqXEtrES0afO+GA7EquM9KAKl74dvV1DQvP0mS+1L/hIJLia+MZIihxJsfd9CoFV/C+l3upePr57+wv7HU7XV5ZY7gQHZNb4KoPM6bdpHHXIrufA/xCPirU7u0khjjkjgiuo2hJK+XIDgE46gg8e9dt1bJ6/lQA3YPM7bjwG/pXiUnhhNIbUr+ztbu3vbjxEsqyZd8RbwDj0Urn867fWPFF9pvxCtbGeSG20X+zpbmSRn+Z2V0H4YyfzqLSPiPLqep/Z3s9sUttJcQuj5OEP3X7An+VAGBbaDqc15rct758evT6jDLb3EeSBbhk4Q9ANoIPvmsDxpopuNN8ci3gvLG5k1OzdbmEtuYfudzqP++we2BXW6V8XNSuvDt7rl14XuLCwhVHhZ5VYzIxAyAD7jipr74rrb3mrW1xpE5l062S6mw6lBC4yDnucA8UAc4mkyaPN4vtrWW606wIszFMoaRN5C72C56Hofxrt/hpptxp2gyw3KIji4fa0cjOjqSSCN3IH1qWDxUs3iqzsfmWKaxa8DMvGAw6nt16YrqSyeUWiIZcZUpzkUAcV8O8rZ6wXXGdSuvfP7w1wel+BL+bwj4suNJtH0zWbrVLmeOWdMt5TScqvPAZAK774ceaui6qc+e/2+6ZVbjJ8xuKyvDvxMvvEERWLQJI7mPUpLC5haZC0ITrJ15H+IoAwtU8OldH1OS1srmZrxLZJLZYSq71cEtx0OB19q1JtBnTUPFbW2lMbabTIkhgaL93LKFfIGep6V3OvarHoOkX+ouhdbWJ5yqnG7aCSP0/WuKh+Kl15zKdCmHmWI1CBQ65MP8AETnoR6d6AOt8Go8fhyxjaz+wsibRbhcYwPTt61jfFiOS48ImJIZ50kuoA5t3KlVLjLHHbjBFJe/Eu2m0+wm063+1T3kH2gQs4QpHgHnOMHmoNM8b6neePrbR10tV0ubTFvvthk+YEsVKlfw/SgDivCuiT+KPDvjnwxMt1GRdSPZuytGijhowh6kbgfwJrSm0S7i8KQaslhNZalfvbwX6yOxKQghWG0HgEc5HPNdX8RvFmoeD7TTGsdO+3G5vYrV8uF2Bs5PbnrUEPxOFx4qm0L+y7mSSLymeTgrtYE5PtwetAGV9hi0XR7TT1vpY9Ju7x1kkjZiYlKEhQx5xmuw8FRyQ6DHFNeTX4jdgLiVcF8MR/n6Vkt44sLyZIzZyC0mkMcM5QGOV1ySFHqcGsjwz8evD3iLWF06C11C0Q3D2S3NzbFIvOXOYw2MZ4NAHT/Eq9a28KTsi3DbpI0JtjhgC6gn2GOteX3viq78P+HvE9r9quYwupQwW8mxsKjGPcFYjOCC3Nez6lqMGmWM1xcsFt41yxYZzn27npxXnTeLp/Gt5rOm2um28k2nrFParcKy5cqShcHH+TQBjz3KL4T8S3dtr1wVClLUwzMzW+Au3PHUtn8KvXFjfaDFpWnreTahp2ptJNLcXkpO07QQgwOB1/Kujt9Xi0/Vbm1ubJWu109by4SOLPmFcj5T04xVLwz8VNL8YSaVHFpd9Da38byWs93BtRimMgA98GgCpdabcTaloFrd6pKXFjMJ/s7lY5Bxg9OorN8L6pfwP4Pln1C4nurzzo51kzh1UcAjHXiuotfiBpuqx3LWtrMzW8UpRzFkbU4zx05HSmyfELSNNs9JlurWW4ubqETqtpbFtinHJ7ryaAOY8L6lr9/cPe3mom1WaO4S4s/MyyED5Cq446Gq/gzxNq8c/gKK81ae7k1q1uBcpLjJ2qu1lGODkmutbx5ZR+LtVsbjR5bSCzs1vJNQeDCMCCSue+ABx70aH8QvDGvafPqdvGqnTovPKyWu2SOPGdyggHaQO3pQAfDC+gsNDupbjUppBPfSxiS9kGd29hgE464r0FfnbgGvONJ8aeDvHkdlbRRqYblft9uk0RjD7TkuuQOhPNbNj8TtA1DULq1hv491rB9oeRhhCn95T0I60AV/GusXf/CQaZo0E62VvcwTTzTMoJbYQAnPrk1zXwr8Lxax4C8M3l5IGn02R5omiY7edw5/PpXZaJ4m0Px1vNuqzyWp3FZo8MAejDP8ACeK2LO20/TY1sbdIbbaN620fHGeuPSgDzTSvH18PFGmK+oQXOk37zqJBH5arsxtC+pycc9waz76EX3g3WXv4Is2+vKEe3yhbFwgDZz17GtP4of2N8PtLstSi0KC8M19HboC+0RvI2ARzxzVvTfEGi32vS+DtW0qO0v7qAan5Yk3xyKH+/kHg5HQ0AYEnjvxLqHibWLfTLRxFpt3DAtvKFWOVCqszEkg/xcYqf/hYWuWEGtzSS27TWOrw2flhOsblQR9ea7+NfDd5cS36NaGSAjzZ1YfKBwCxzzjHf0rK1bwt4U1W9uJpbSG7vJtt48MUuGlZcbXAB57flQAxfE3iCTxXqllbW9rJp9kscjEZ82RWQsVA9RgUeAfH3/CZX11GZLdTGoJgXcsyckEMCP1pmj33h+Sxl8RMX04avGqOs8u1mA+UbR2OO9SjQdDs4miTU3gnkthCk6zKJvLByDuxnvQB3C54J646Guf8d6pJpfh25Fs/lXtyPIt5ME7ZG4DfgMn8K0ft1rp9nEZbpETARZJXA3/4mmX2k2erXVlczBnktSXiZXIUEjGcZ54z+dAHifwz+I2uL8H/ABDJcz2914l8OPNBN52QJfLPDEdRuGDXT2fxI12TW001rW0Kvog1RX3sMNyNh9situT4b+FNE1jXNVuWML+IF8q9FxcYSUYxgA98cZrHv/C/hLw/bSa5LqF1L51t/Zizrcb/AJGbCovHqcUAQw+NvEWpeDl1PVtMGmqZrUxPaSAtIHcBuvbmrOvfEzWLXWIYtF0ZdT0yC9is72TcfNXePvAei963Lrwro8/he20L+0ZIrSz8qQMZl8xNrBl3HHA+tSr4Is49Y+32t7Nbpcusk8KuNs5AABzQBra3JnUNByWBa9Xp/utXasx85eeK4rXJRBqegYHDXoXHX+Bq7XH74cUAXF6CigZxz1ooAbH/AKsU2dsR06P7gqO6bCgdqAON8Qa5q1r4s0/TLCCFoLq1lnaaQkeWyFQBx67v0rM0fx9c+IIdHgt7ZYb7ULdrgmUkxqq7M4/FxXT6pp9jc6hFPNM0dysbxoFl2nDAZGPwH5VSt/C+mWlpp9nCWhNkhW3ZZPnVTwR7g7Rn6CgDCvNen1jUPCN1bSSW6SXlxDcRA4VtkcgIP/AlrQtvFk8hsZzagWF1cNbhiSHXG7aT9Sv61JDpWmXOrwW8SzW82jv5qLuwp8wHJJ/i7k/jUg0ax8uN7ecCKJ2kijEg8tJDnJ/M9KAMGH4gajeatpltb6P5kd9NKqv5gBjjjbDOw9x2qez8YCzhv3uGeaY6rJZQxNgBSGYBcjt8uc1D4V8D3Gk39leJrc93IisLmCQq8fzDJ28ZXnH5VsDwbaSWskaTHzGu3vY5mAby5GYkn0I5xQBd8M64PEGnzSmFonhneCSNuzIxBIPoeuatWOoTXd5eRS2ksAt3CJM/SX5QSw9uaTR7H+zbRklnE753PJsCAkn0FZ1jONJ1y5s7zVjdXF8zXNtbygZSMAAqPbPP40AdBIp8tiODjjjO30/nXDeD/FVzNoDS6tcLeXpv57OLyUCGQxu4AxnsFrtZFZo5FRgGAIBxnB9cV59pPwzuLGzsRPqEd7c2epTX8b7NisJd+9Tj03nn2oA6/QdWtPEunxX9q26I7lAP3lKkgqe+QQaXxFq9t4c0e61O6jMkdtEzsqD5toBJAH07VW8NpY6bpGIZ7fyZJ32tDwm9nOVHvnNZnxG02XXdKuLS0lH2lEkY26tzIrRSIBj0yw/KgBdN+JVhqMMkgguYSsH2uJJY9r3EWM7lB/yKt2/jKy1D7DHDv82/tWurfzFwrqAMgn/gXNc1Z+Ab3ULqzub+Rbb7Lp5sYI4STgMAGLZ6ngflUug+CtY02+0maaazMWnae9pGig8k42vk8fwgUAXPCPji28TaTbRTRQ299cRsyxlCImdeu04+bGKtaVrjaj4f0iW5tLdJrq52lCpZVKk8qccHjNZPhrwHqNjp+iQ6ibeWTSEcxyQsR5jNx6dMGtzTtC1Cy0vSYVEWbecySjeQAp3dOOTyKAJ21LQP7VGmEW7XTSeYY9g+ZxznPcj8+KNL8D6dpuq6nfIvnSag6PJ5gBC7FCqF9sDNVNJ0G602ZlkgjlC3stwt1IRuVXJPHuN2PwrqRMrYQEdP4TQBjNNoC6nc+Y9mt8iKJgdocKegbPaq+rf8I/5YsbiW0glhG2NcgFA3AwPQkD24rjdf0W61Xxj4xit9PGb3Sbe1hujwBJibk+y5Bz24rT03wnM3iySXULFLm2XTIIBOzBgzxsxORjORkY+lAEljHoegeDfs9/HD/Z+jMLeKViATjAzwflznpXQab4W0eLTYoLazijtC/nRrGMAE85GD3/rXGXXhvULrw94qtm0lWa51IXEELMpEqCRD07cA16PpHm/2fAssKwOFGY16L7UAZOveGdKuEt7q6laxe0BWO6WQIyhsZG49jita1+zx2aeXMpijXG7d2HvXBftC2qah8OZIJY2mjkv7HfGmdzL9pTcBj1Gar3+l3t1b6lNY6fMthJPabrU/u2dUI8wgfgOO+PegDvNRh07xBo9xbXBhurCZDHMNwK7a5F/B/hyyvoXWGW7l1SA6ezeYZFaIBjg+gGTXE+IvCHiC98QPc6NLc6V4f+0Fnt44dxz5KAN5Z6jeCfzresdN1Ox/4QyK5tpJXgvJXmnt4GRdpRwGYdskjigDpdFTTPCdjeSw30mow2ZW3ZcqzR7cAJx16iuta8hUR+ZIqF8YDtgn8+9eQ6lp89novjmz/si5cyXjXMBhjI8zcQflI7gA10Oo6bPqV9fPd2szRJZwvaHnKPhgcY75IoA6LVvCum65rcF/ctmaKB7Voyw2ujEHDKfcD9apW/w7jsbeW3g1K4SEwvBDGMfuVYY47nHv6V5zqmhvJ4i8Tz3M15HNHpBeL5nC790hDDnG7G2vRvA/jrTvEFlpdrHdtLfzWK3YSRCrFOhJz7/jQBDrfw8OofD+PwxDqMkAiSJFuyoLt5bBgSM9yorH1D4bxareeI4X1sC81exhtpY1jXdFGo27gM9/m5969N4dQcdK8l8V3X9m/EjX7+wzJqNv4a3RRLyS6vIwwO56cUAdTB4JaTXIbq4vFms1sTYta+XjKnktkHqfaukstNg0jT0srVCsEMexEJPAxxya8Ah8X3FvYwXFtrUcttqixrJHJI/yz4ywZgP3QP8ASvUPhT4gfXPCrGWO4jmt7iSFzNJ5mSrEZVu6+ntQBY+GaiPQ7/AO46hdnDHP/LZqq2EOheHfGCyXEi2uv66Nwty2UZkUB9o6A46+vFM+E7SSeGbtydztf3eMdCfOfGa4SzmuLnxB8OWvTM+olrua/kZTsVxGo5/u8k4+lAHrOtQw+KNF1TTba7EZdGtXk27thIwQQfastPBLPuk+1gbtP+wIqwjjOfm6+p6Vzd5cvd2upR2txJGY9ZdP3hco4CnhyOgOetJp81zqlnp2naks2kQ/ZpWVo5i2ZFYAMGPJ45APagDoNN+HMGl2+nC1liM9vALeWSSEN5igDBx2Nacvg+2/4SW01pZ2E0duLYxr0IBYg/8AjzcVxOoeD11zxPpunS+IdRTy7Hz28mcozsJAQxHT2PtUvhu+v9c8RXEk9ybe4tNRmtXt5JTlrdSyoVXHcYbNAHY+KvDMXi/T7eNbvyWt7lLhZEAI3Jng/nzUPh3wWdE1nUNQe7F19rijiO6MBgEXHXvk8/jWF8GbRNP0fUkD3DMb2eSTz2LYy7YHPtivQ9pUsOgoA4Y/DRZLfTrJpwthptx9ptVXO7dnADe3JrmPA/wv1L+y4LXXI4beG31ebVI0Q/Nku5QH2+cmpvi94o1PRZNVmsNUktV07TluTCFCqWMn3sn7xwCMdq9K0O+TU9JtbyNxIk0SvuxwSR2oAqeKNCbXtKazRvJPmRvnGVyrK2P0rO8P+FZ9M8Va5q00kLjUBEFjj6rsXbj8xXTX+6SzlUO0RZMb0OCvB5FeGfDzxZrr+HfDmqNq0+uy3zzpdQsQQqIrFTjscqB75oA9Rv8AwvLe+Ip9SS5jVXsGsxGwOVJLHd+tY+k/D+802Pw1H9qhlXR4ZITlSC2QBkenA/WuS/4SLXtLv/Dd1b6hNqy61G/2y1ZlC23K/Ogx23EYNJ/wsqbTNP8ACN9c6y0i3ElxDdxbAxkwpIJA6EECgDsLX4Zxae13c2wggvLi3kheWIMgdnyN5UEjPSqOq/C/+09Js9PuDbv9ntBbLcruSVGGfnVh744PpWf8L9Q8X69qkmo6jqcNxpInuLfyPI2ONkhEbDHXgV6mV8vG8e+3rigDhr3wVOdQugdUREubWK2h8wZcuoIOQTg5z+lV/wDhANQh1LVLq2WzjW705bEcMDlVcAcdvmp3xd0uHUk8OFiY3TV4CroxBHDEjj8K53xJ4u16ytvFhtdWWNdP1C2SAyQr/q32bo85/wBo80AXk+Gd+154YEktvs03TLiwm8tsNmUKuQMdPlNGq/COfxF4Fj8MXLR2aW9usEd1bsd0gAPynoQvPStPw7cTt8TdXjmYuh0+3dcEgDO7Ix9R1rv13bsZ7daAOU8C+CYfDUzTizS3umgjgdkkL71Tpye1a23f4tB/s1WQW2P7SEgPO7/V4zn36d6y/iB4suPDFtpVrYxLLqGrXi2ULyA7IiQWLNz6L+teTeAvEGt/D3S/EEV+GutQv/Ec1rbO8jNDHlsLxycYWgDuvj14J1Txz4d0rTtKhjleLVra7mMjBQI0fJI561q6/wDDy3utF1VtPiW21u7tGt0vmOXXjgA9h9KtfDnxHqPibQZLnVbI2N5FPJCVOQGCkgMM9jjPPrXVr82SOg6D1oA8f1nwHqPiCxuBZ6eLKFNJayktmUKbqXBA5/Ec0mjeFdV/4WJban/YslpYW+gpZqzEBjKGPy7fTpzW54g8b6tN4uu9F0C3tZpLBIZrz7RLtZlc9F+i85NYVr4k1vwzrnjjUbj/AEvSLe/t/KhmkJaPzFQMF44GWoApw/DvVnsPCtzJZXLtaWUttcWQlUOjNgg4PBHGM9au3HgC4tfEDSLpU0sa6NLAknD4kOSF/wB7pWt4y+J1/wCFtSbGnwy6YDAHkEv7xmkbGFXHbI64qTWfG3iKPxp/Y+maXBeW6wRXLSSSlSFZiDkY4IxmgDJ0/wAM3M1loUet6fc3diNO+yvAUJaOUnkn0OO/tXo2m6pbW+oNocNvcRtaWyPudSUKngAN36V5XdfGTWILW6lOl2rtDrI0grBMX+Y5AY5Hr1rWtvidrMek69LPpto2paZfiw2JNhHyR82TzgZ6daALfxq0e21hfC1rdQG4H9sRt5a4G4IrHGfTIz74xWJceDbnTdE1X7RaSLbXutJd2tokeTCocHOOwOCfxqwvxSm8QeCL3X4fD6ahqWnX5s47UuCCwkEZcEjscmtGT4k6u2k+KYJNLS21PSbdXCecCrllDDntjNAFLxR4JlvNa8TyNpk1xDq1lBEHi6MVxu+hH9K5zwnpnjC18SR3GqN50cF99ngtVlaJooMYUgYweOea7bUfifc6e+nWMeni71B7Jb2dd4wqk4wPU8Hirn/CyrWbxPa6NFaebOzKsp8xQ8JZc/d6ke4oA6PW7UTax4eJ42Xe8/8AfDV2i/8AHz+NcZrTbNa8OAjhrtv/AEA4NdlD80wNAF6iiigBkX+rGKjuvur9akh/1YqK6fa0YxnJoA868YaHqF94lW9sSxaBIsRXEPmRSjcc7TnKGm6zazNfreR6fcCaHUYm/cjJZQNpfOfu4yMVu6jr17b+MbDTliQWj2008km8Z+UoOn/Aqo6L8RLfxBdrFbQHyriJ5LWZXVhKqEA5/u5yMA9cmgCPXIr6+h1qO1ieKV1iO8g/vFGC4B+mR+Nc34i0BrvSdeextZ0sZ7SGOK2iQqRNubcw544I59q6iPxjPHY+H1isLi7uNSiLxqzqCuFBJb8DUkfxA02GzsLi7ElpJeXTWKQsu4iVSwIyOOqtz04oA5+SwNlrWrraC4tIpNKhUOkRYCTLDdg9WAKg1ueAobyzjvY7uGIYkDLNCzbZcqOdrD5T7Diut4wvv09z3qKGZZg2w8ZOOMdDQBzfj2xu7rT7aOymiSTzRuWZmVXBBGNyjKnpVfSbaKPw3BqFzp7w31naSIq798i4B3bWPJJwP0rR8XeJJfDFnZTJafa0uL6G1ddwBUO23cPXHX8Ki1Pxvp2n6pDYOz+Y8iRF1X5EdsFVY9iePzoA860HxRcafrF5A1zOlu+hLdR+eWdxMGcFjxwwG0kVD8L2h8Qalav/AMJHPOLSxVrm2M5xJMc+Y7AjkYK+wruoPEWjeKNRn0f7LLKGWRWl8sqhCkBhuHQ5rQudJ07w/bS6pLE0i2VsynCBiI8ZIxjnhaAPMreNNT8F+CZdUnkJ/tXJeMlR/wAtWUnH+6vWumibUNU8SXk0Lpbz2d+kfzMAHtdoyOmT97P1Fb2heLvDuvLaw2qxiGe2+2wRyw7FaMEDcBgYwWH50af4y0DU7jzrfcZGjZ45niwJlTglT3xQB51p/wDa9to/ijxHFrF9eNp1zfwQ2gIYBFchG6dV2n65qe7vNd0nwfq15YaxM5Y2klnLLOksgd3VXBwMbSDnHaurtfid4PWxjltHAt7rc6iO2OJzwGwMfMeuRV6zvvCP/CM298n2OPSrkh42ZQq5AzyOxGD9MUAc7qGr6rpZ8ZWMWoyubPSlvopZAHZHZJCwA+qA/jXd+EN8fhmwFxcfa5RCu+bGNxwMmiHR9H1KOa5jt4ZlvYBFJIvPmRkYAyPYn86yta1DR/AWl/aWfyRZwSOkCycsgwWOD9KAOnvFWS3kVjlGRgcemK+dPB7zW/w38M6iLyexY6iivqUk5fchnK7Mf7X3fxr3HR/GWm614d07VZJFtLfUIVlijuGCn5gDg/nWOdB8IaM1hpGIIUhlBtrKSQ7d3bC5wT3/AFoAwpvFHiu38SaxKn2GbQNLfc8cat57IYd2AfUMQMe9XNI8S69qfh+e/Z4lN1pv2yGRo9qwyEZ29ckYrq9H8Habot1f3FnEwe+I8/zHLByBgcHvj9KzodP8O2lvqFlb3C5WF0eFJtxRMEEKD064/KgDO+COg3eh+CLW41HUZ7+91ALdSvO5IVmUZVc9Bmu/lX5Sy5GRn68VxOl6PDfWfhe+tr+5022s1LJaTMB5ysuArg9xwa7RbmK4jPkyK4PGUIOD7kd6APK/D3iWXR9B1H+0ZTqdxNrlzb2kdwRtAWVwB9AEz+Fdp4P8TR+LNOa48hraa3meCSNiT8ykgkHuD1B96zG+G+m29r5IvLuM/b2v4pGkBZJWLE4z672GK6LS7VNIiEL3HnSOWcsxALE9eMUAeaeLNe17RPjAkWn+ZqNi+jG6lsWcLHGyyN8w9yBitW3+KpukuJbTTGnhj0VdYjbzFUSKd2UPv8h5re1jwTZ6l4gk1b7Vcw3b2os28lwF8rLHb+ZPPrVDUPhvaXSNFbXcumwPp/8AZjxQ4IaH5sAehG5h+NAGZH8QL/VvFXg+0trEx2OqafLfTliCygeWFX8N5z9a9GkzGmQM8H5V/D+oriofhr9lvfDlxDqcyyaPbNafPGCJYyUJz6cov612Ed5FdCQQyKxjbYyqclW6YPuKAPM/DnxA1i30291vxAivZ3Gqmxt7S2QZth5piXc2eckA/jUnif4ixaTbeI7+w0Rpda0RI7fY4A3CQqVwfT5hV20+FKt4TOj3epNOyakdUjmSMLh/NMoUjPIycVYPwzaabxM9zfmd9b8p3LJgRMgUAD2+WgDsdHupbzTbW4liaGWWNXaNjkqSOlcv4x8YeHfB+oGbUgsV2sHnNMIclYtwUsWx0BI4rptHtZdP0+K3nn8+ZVwZCMbj61wXxI8AyeML7UEuNUhiivNMksbS3kX5klbO5x/e4I49qAK994strX4g+HvDlvoVvLpurwS3Ut4yKE+UDHbk16X9nit4WWGNY1XoiqFFeX+JPgyfEknhOf8AtRrefRYGgMsBIdiVAJU9uFI59TXpNhYf2XpMNr5r3HlRhPMkOWbHGSfWgDi/hCgs/B07E7At5dMWzx/rmOauab43s5r25ea6hS1MC3VtEVw7R5wW/E8flWf8N7ODUvh3dW9ySLWea7STnGFMj5Oe3WqGk+C9EHh+PSo7zT55be1FrDcIwLhQQVJ56ZA+tAGn4p8cSaXod5dWNssd1aTQ+dHcRnEiuyg498Grn/Ca6VLb6i9zA0Z01FknhkjyyKRkED0PFQa14Z1jxN4Xm0+6urWG4kkibMQIQBHVj2zk4qlfeE7oap4kvIdTt7Wa7t4IlbJzCFGDuzwAf65oAu/8LN0VNP1e/kiliOkpuuI2j/eKm3dwO/y4NO0v4jaDqNrJqiwSRulr9rDSW+2R4f7y8ZOK43xV8O76TTvEs9o0M9zqFhgQQOS+9YCg69Qauaf8PdY1Cwt57iWO1uIdEbTY4kJyHZT87cfTA+tAHQeG/iz4b8QM32aRreN4jcJLNCY1mTuykgbqn8N/EO21i61OKaVIfIIlhjwVd4SPlfBHc5rg7T4L3GtaPoel6rdQpBpFg1oJbWX5mlYAEnHQDaOK2ZPhdeTWIkWK3g1OKKKJZlkLGZUcMVOfug4x+NAHavfaHr+nyXV1FbtCuYZPtqAf8BYEdP8AGteze2a1T7IYzbY/diLG0AemO1efa94Rub3QLiGOGawmuJtzsgW5IKrjcynquOMVu/D+x1DS/C1ra6oIhdRlo8wx+WpGSFO3tkY4oAueMPG2keC9LN3rVybW0ZhE0iqW+9wM4B78VzHgfWvBumeG520p44LPTzsmaVNrru55B9Sfxo+M3hm+1zwziyha6uEljC2xPyPmaMkn6Bf1rN1b4X3fiS6vtQuVa2lZ4Gito5cb/L2n5iOOoNAG83jjwTpNhFqz3NnY288xgWZ1xiQn7nPQ5zx3qpNrXgKS1s7p/wCzzFeNvhk8vhi3GR6ZPFc940+Ht/f21ha2eirPZzarBf3aTTKWBQnc3PX+HpSeNPh3f6jqvmaNbSabtgjiguLGVBHw27Y8TcEDnn3oA7DT9c8MeE9WOhW00VrczSBjGMsBI+TyexPpWtB420G4uGt11O3adJPKZN2CH9D715qvwz121sdY0pXa5XVbuK5OptIoeIAqW467htwMetKPAWr2+i+IIfsLXU889q1vIXXzGWPy9xz6/Kc/WgDvNW13wjqV99nv76zkurCVXaOV+YWzwSO3fmn67pnhgyL/AGmLNHvGVgJGwJSANp9z059q4jVPBN9e6940uzpPmw6lpMNrE3yZkkAYEe3Uc1PefDy4vtammvI7qWyn0uG0jiVlJgZS24Z5OeR8w9KANmO80vSfGPiK4i0qX+0LSxSd5VfIliGSqgZ4Ix3rpdP8VWF1otjqc8q2UV0iuizsFPzdBXKzeHbu38QeILuO1lkiuNJSyhweWZQ3/wAV1rJvPAd3dXXh57yOcWUWltZtEsYk2SN3xng4xzQB6PrR0e9W2hv5YFYSLND5jgEPyAV9+1V9Y8E6Trdm9vcW3yeeLoMpKssmc7wfWvP/ABp8Pr+6vre70lnW9t1t0RbqISxXAQ988oRz81eqafdJcRsqsrzRjbIsfIVvSgCvoujW+h2zWluXdMs26VizEnnnNXWeNTwygD3p0xlEEpix5oT5dx+Xd2z+P6V4X4N03W73X2uNfn2az9uniuIYnlxJDztRVxtC4wc0Ad9H4X8O+KtcPiOylc3Ofs881rJhZRGT8r/Q5H4U6++HOnXS38by3Pl3863M/wC8zhlwQB6Diud+AuiRaH4evdMhsZ7Iw3kpdpicOxYnjPsa9F1i1muNJvbe3k8qeSB44pASNrFSAfzx+VAHl3iC48D6nqVwJ9RvPJvLmK0aS3yYXnQjau4AjIIFd1a+D7Gx8QyawsszXclsLZ9zgrsXkHGODyefevCPC/8Awkfgr4R6N4dsN6+Lbe9VbyFrXzQytL88h7dCTmurvrfxFqHj29+03a2zW08AtW3yBmiwN2EA2kE7uvrQB1q/B/QoY5ws10PN1D+0n/fAbpupJ46cn86JPhXoH+nt50xlu7tb+R/OBKzAEBgMdK5TwpoETa9458QSyam9xHcXCwW8ksgjKFB9xP8AeB6etVNE0eJpPC8Utvf+RLpkz3gZ5CWcAFQzZ6/eoA7S3+EOmWuj3VlFql9BDeXQvZGScZaTcGPOOhPP41Pe/D3Slu9W8+/vTJrwWByXztKgAcgccDvXFap5mreDdHhW21C2iW1n2qXclHA4UgHJPHH0rT0XUbm60bwHcXNxdw3Kho5hKGDNlCPmHbn19aAOvf4b2f8AalnfQXs0VzDCts75B8yMHjPp161BffC+11DxRDrD3KtJFKsqs0A81doI2rID0+tcfpVu+myPfxz6k9y2vOn75nP7ok4UD+70qS6m1jU/HWx75LGeO+BRGeXe9uByoUDbg8c5oA9J8TFj4i8LgMqj7W3X0CGu4RT5grzvxTcPF4p8Hoqhy11IGb22da9Dhx5x4zzQBeFFJj06UUAJD/qxVa+P76AdvmqzD/qxVe8/1kWRxzQBh6t4bt77WrTUnkkWaCN4gobCurEEg+3yis/w14Pj8Nwi3t7jbbxhkgjKBTGuBgE98cYqp4u0uHUvFGj27SXUZZJ95tywUptAIJHfnI+lRiC/lvWtriYxzQSoYpCzEug5PTjnmgDUXwikTaOYbp1/suJoYww+8rAD5vwUVhXXhO5tYbC3tZ0vrm21Jr9/MATariXJx6Av+lV55LqNdeuUln86PUIhCckjYfLyAPxetfR7QR+PtYuCsxea2t8sxPl4BbOO1AHVqDtBb72c596YGVeAB1+lSH65bP51BMpZHKsVOCQQenB7elAHP+OdN1HVNPso9OhSeWO9guHV5Ng2oxJrAt/hzMniK7up4Le7tLq6S9MksjeZEwVQEVfunBXOT61jv4q1rQtL1Y/Pe3ccaOLiOYSRZaTaz7cZQgNnB/u1ZutavtJujZf2/Ldx3kqGGZIwWi+5mMtjHzfMfagDa0T4crpviptZJt1m+fLQFh5gYj7y9Ow5rp9etZ7/AEO/tLXyxcTQvEnmMQuWUjJ9ua81uPFOqSeE9QWPU8XcOsR20UoIJMRmVcH/AIDu/Kt638QXtjJ4gtZLk3Bs5IRHKwGV8xVJ6ehY0AV7DwfMb7SIXuLNxYaRJpt0IXy6l9gDAen7vvjrU+neBbm1Ogo5ijg0O2kgg2t/riyqgJ9BhfzNc8Zj4f8AFHjG5S+T7SLK1C3hTcQ+H5IHXkj8MVo6brE95D4k0jVL+O5AhH2YghZOYSx6H16Y7YoAn0PwPqOmR+EjPDbBdLtZo51RgR5jBfmXj2P51nQ+Ab+Pw3ZafcxNDcQi4JmtCp272OBtIwwIPI9vetqTWbyz+yaNYs4kg01bkSeXv8zBwAfyOfqKguPEesjUtYthLHbRppSXsPmRco/z5zzyPlz+NAHVeE7K60vwzp1veIv2qGBI3WMAAEADpXE+NvBOp6pf+JbsQjURf6ObOzhLfLHJh8qfTcWU/gKmvviBqVm2kl1jEM9pHcTzLCZEDlgGBx90Y5Fa/wDwk15cakktofMsVuvs0sax5K+rlu3agDl9P8D3R/su1vrWX+zzoSWBhRsmGTJ3n2OCuD7CtHWfBd3ceIIby1E0Tx3ML7ZSskLquAW5GQ23Iz7VHceO9csoZnkgtjjWP7ORRkfITgSfWm3XxTudJXWba8hRr63vPJgdASjKTGAx9/3g49qAPT8AAKepGG56j/PevGtJ8A3um6zc3MNtI9hNa3aT295EGmRmIYeW4PzAnPH0rY1D4g6/Y2Nm0VhaSzSaoli3ms0YaNhw447entUfibx3rzeD9ZfTktYtZ0/UY7ItIT5ZDSINw4zna9AHP694Pn8S/CrwzpAtLy21+1gjmt7kh18qSJQSrEdmwRj6V6Z8N7O3s/CVgkVjJpzNHmSCTO/f/ETn3zW9psklxZwPMF8woC+3kE46j8asMxIIBx2JoA4HxhpMmr+KIYdRWeTRHsZFXySRsmzktkdDtxj3BrlPGWg3twviE7L2S9jtoBok0Mrbg2xRgkHrvznNdCvxM1aX4gXvhtPDsklvaMhmvo5QVRHUsrAZ68frSWfj7ztauLsXJubW4t2ks7ZABtZOpLdixNAHGeILW8h13xdeyzaik0OjW5h8mRxGLja2Si9Cfu1pQ295H4mv7SG9vv7NudEinlkkkbBlJk3lW7NtC/nXQ+Gfin/bjaVJd6c1rb6vbtc2jBwxbYMshGOoyKXTPiFZ+Lri50ibS54bmawF3FC+AZoWLJjI+6evBxQBxPw2XVbHRfCN1Y6healfXWnzS34u2Z9x2KYyc/dO44rZ8Pf2jD4X1K8m1IpeyabK10IXYyC4C/e6cGtrwb410qO28NWVpplxZafqkJWydyDjYoJRscggZ56cVBrnjy7/AOEh8MjR4VfTb/UHsbmd14cCNjkEd9y45FAHI6kvibS18KyWN/cXWg6pGiapdXUjBo22NtwAMqCevHarOtf8JXoeiaXFaas2ryQidmCXHlSOm47CrMuGIXA6jNehav8AEXTNOtJ/Ms7toob1dPl/0c7VdioVj7cjmtCHxRoWoan/AGaskU11HIYjH5eQGHJUH1HFAGh4fma70WxuJFeOSSFWZZvvrx0PvXCahpa6h8XLkvdSSi002OaKNjkQyMzgsvHBKr+teljCoO9VriO1tVnvWSOGQJ882Bu2j1PoP60AeP8Ahrxjqtw/g2W71JvtVyLkT2kYyZVRTjt1r2O1uWu7COdo3i8xQ3lyDDLxnmuCk+IXhmLTJ9WhsTK1vaS31v5dt8zxrncUOPpXUeDvFkPjbwfpuuRRmKK/t0nEbdV3DoaAOb+FMKah8OoI7lRPHO86uvUFWdgQfwOK4DR/DOjN8fPEulxWVvFZLo1oPs8GBtIeTngcHpXefC2+i0z4ei7uXS2hiluJHboqr5jHNJ4U8d+DPFWqJdaLc2k+oXaYS4jTa84HUA4+bH6ZoA5vWvH19pPiK1a21Fnsk1iPTZYnQBFQocjnvkA571ua0q3zeN7WWaN4ZLEOu5Rujync9etbFveeF/EmrXFpALO+vFYSyKAGJZTjcOOSOee1dDJpNnJ5u+0iczJslYxj5lA6E46UAcNb6qmmXmkxQWcd1ef2U7q6kB2CbQF+nNO8P6lquu6cl4tw8cV5Zu825lPkyEcbQOmPeu0h0Gw+2Q3i2kQngj8uOQLgqhwdo9qlj0m0txIsdvGiyDDBFxnIxQB4x4GvrzQfCfh63t2ne41lmnur4rvJfHTaT3AH5V0d54s8TN/Y1nDLb2+p30MxCTJlfMj24Jx6g8iut1Lw7pEejGGe2jjsbUGRFU7fLxzkY9q5O18V+A7qTT9ThuYnkt0cWkyFiSDjdtGfm5HNACf214kbxlqNmNRtxZ2CW8zw+X8x3gh1yO3ANT+CfGmqeIryzvBF5ulX0cjsRHtNswICLnuSM5+laFvfeElmi8RLcW6TaiPLW4aRv3uBnGM4JAHpT7XUPC3hWzt7iCe3tLW/c+Ttf925Izhe2etAHQapr8Gj+W0kU8hYnHkRFzn1OKyJPiRpsMYLQX6jIX/j1bPPrxVe88a2LaK2paS8epxidYSocL828KRk9COeD6Vm3nxOto/iHb+FIdOurq5aAXF3dKoMNspzjcffBoA7ppory0ycrHInKng4NeUeENWu/C/gnytPEeoXE2qXUS/apzhF8x+eeTjA4Ga7y28ZaFqjXcdvqUMv2dAZwH+4DkZPpXEarJ4I8LadptzHd/Z7eTUAlvJFIWzcODkc+uSaAOv+H/i4+MfDcOoywfZ5i7xSwqSRuViGx7cfrXPePviHfeHfEUVnEUtrNUjaSaWBpI2DMQQxHKcDrW54a0fSfCKmws7vDXLG4WGaYO/zHJ2j6mrGpeBNI1bUri9uYm824jSOYo5USKpyMjpQBz7fELUL3VJf7PgS4sYLoWkqBCW5Xl8j3NVrj4hatawWryCxb/icNp8q5bcVycMo/vYHNbTaf4e0jVrqX7ZDa3LMsstuJwqg4ABK/TFY9xY+GbjxsmiTQ3K3TD+2I2U4hBBILg+uaAILfxg/hK48aXl1PLfw2t5EsMMj5Cs6phR6Luaux8G+MG8TNepPam2ltJBGeTsfKg5UnqOaw28H+H9Qj1KKS8aZtXkWUgzA5dcbWQe2B+VbXheGytpJYINUOoy7stulVmQdMECgDD8aX2t3vjrQ9N03Uv7Ls0je6uHChjMqsBswTwMZ/Oq0PxRmvrhl0uxgljmjlmtZhKu2Yxj5sjqM5HWul1Lwqt14jg1n7U6NBA0HkqvykMckmuNtdJ8PeCdQsPD02oeX/aBljsYTCAwyMsu8elAFbwv8WPEmuRac9xoVraT6pBJLZx/ad2NgGQ5x7jGK0bX4wT3Gk+H7uPQZp7rVJnt3SGZP3Mi5zycccGp7T4a2Om3WjNb6hcA6Xbvbwx5yCr9WPfPFP034W2mkWulww38wSwunuhvX77NnIPt81AEOmfGaC8KTT6Vc2dr9saymuJCu1JlzkcHkcHkVqW/xW0zUNcTT4opHikma3F0pUp5gGcYzn8cYrEh+EUMfnQPqkkkLam2pspQcEgnZ16c1c0X4bw6N4guLyC5i+yy3DXQiNuu9XPUB/TmgDr9Y1a28P2Ul3dMyxrt6ZyWJwAPqa800/wCK39j614kOtxyfZrOWIQxJB+8VXQOQcdeT+td/4y8Nx+KdN+xO+wrKkyMOcOpDD+VcTZ+G9O8UX3iK1/tm31G8k2pL5KAtauEx29gOtAHYaT4qttT1ybS0t5o54oI7gSSR4R0YnGG9f8K0Nf8AEFn4b0/7RdFmDOIo0j5Z5D0AA78Vz/h/wbc6Xry6tcaj9oZ7SO08lVwoC5IbPrXT3VvDfKEmjWVVfzAGG4Ag8Eeh96AOWt/ilo32XV55oL6GLT5BHOZLdv8AWFgNq+pyccUyb4paRDpkU0FveXU8ySSLaRwHztqn5m29ua2La60PV/tlnbPa3TQy/wCkxR4OyTOcsPXvWf4j8Gyahr9trOnXEdrfw27W26RdyFCfQdOaAFg+KWmS3WmwRW15P/aFtJdwyJCSp2/eQnswrd8LeILPxho9vrFoH8iYYXzkw2AcYOeQOK5iT4dTWtro/wDZmoC0l0+ORPmjyr78Zb2IxVjwb4Bk8P6TpEV3qlxeT6ejAPG2xJATnLIO/NAFvxflfGvg3D7QLibKnnPyCvRIW/fDNed+JovM8b+EAWBAe4Ybh6ItejRLibj8KALo5opaKAI4f9WtRXi7tp784qaH/ViobvloxnHJNAHH3Hiaay8YahaT7WsYdOS8GxPnB3uG5+iirKeIoptaFuXCxfYxdbth27S3XPbvVfUvCs15rl7epdKi3VmLJ42Tovz859fnNN/4RBVkeNHC2X9nfYFAHzhTnGT+dAElz4002C1uLiUSiGKMTNtjJLIc4YY+lWW8UWIhuXXzHaKAXBRozuaPBII9ehqrD4blt9Jkt4ltlnWPy4pNhI2gEfNn2NS3GhSS3E7ho42ls/sysoIxw3P05oAqah4supvCdrf6ZaLc310iyxW0rbM5AJ/Sn3njq1sLzRLRoZpX1XcqNAN6xlQOCR7nFN0/wze6fJplyJlklt7T7KYmJEZ5HzD34/WsmXwDqVquhGwvV86yklZmlBORIcsB9BkD8KAO3j020VZytvCnm8SbY1+bPBB45H/165nXby30XUNGsTpkUljqE5jdgF/duFLAkY5ztrrIwVgIPP8Atetcn440G/16602GBFFpG0rXEwkw8eY2QFB6/Nn8KAEXWfCk2pHSo0s3uiTIYliBGUGSc4xkZqyuqeHJQsivauupM0QIGPPKjkfUYP5e1YnhrwD/AGHcWsc0fmpaSvJDO0xOc57epzz2NVbPwXqltHo1vLbwPFYanNdtIr9VYSAFR/wMfrQBq2OoeDNS1S70+3lsJr5oWjuIVOWKKcEH6FvqK1bfw74fut/kWltIGj8ppIwCxXBGNw56E1yem+CpG0/xNdXOkLY319cSPEbRkaXYQoBDdiduSM1ufDzSr3S7O6W6eGXc/wAkiWv2csAAOV7mgDVuvCenXD2rvbsGtU8uNlZlYKRyuc8j61XnsdD1S9dWMM1wsbWzqj5ygPKHnnHP5mt6TcewB/2v615Rb+G9XTULB49N+yTLc3bvLEfkjMmdp6/Nn9KANTXB4f0HWNIh8qbdeSf2eBA5MfCs6q4z2wfzroPseiwXct19oWCQSKsn77CmQDjP+10Feenwtq1vB4WgutOkvbqz1h7i7u0UkBWVxuHrnePpiuntvB08fjjUWkgjn0K7EV+vmAHZcqCrD6YCt9TQBpDwfobf6N5h8z7UdQ8sz5bzOu7H49Krf8Ij4bkOp77nz3vnW5l3zhmRlxhlH8OCq+3Fc94Q8P6w+qM+tQzRXlpqc8kcyxD99CS207s9MEce1ZEfgnZb3+pwaPfQal9vniVogQywtJkOEY4YcA0Ad23g/SNSgsy19PMtndC7WTzwxMg4Gcj0PSnX3hHR7bSdTjuZZ2i1O7S5lYMGbzdykFcDpkLXJw2uo281ol9aSXemm6jXekJiIYLJukeMdQSFH45qpI2o2vw/+zCzvlu4tXVE3RtlYvtO7I5+7sx+FAHsdr5dvBHFvGEUKASM8DvUnmIWKryRywU5Iz0rzDT/AA9D4g8dalest8hs47Z4T5jojSqr5IGcHOcEd8CsLX7jUPBOgxeJQJptaVhDdW+GPmGSZVLt/uDJGO1AHpOleCYNJ17VtWW6mnfUgomSQAqNo2r24rFk8CyaPod7aaZM04WGRbO3fauwkEAFse/6VB8M/EmqaxfapaamlwHgEciecqlCjBuUZScjI/Cu/bG7gcdu9AHl3gP4dxWvhvTNK1W9aa902x+zvAHG6BnXDNuHfHT8K1IfA9p4LuY9bm1YRQWenizdpIwBsVi25jnjkmszWLqaHVPG8S3lzFblbWOOS3UF0aRVBx+Y+lZl/cS3Hgnx9pV/cy3dtDBLHAkoLsFaAEDJHzck/nQB2ek+DLe1s/Dq2d3EbXTMvG2wHzMqV4P0NTv4BtyujrFO8cOn3r3qLtGH3Bhg+2Hrjofti31nYPqFzYaZYaNHcwfZyFEsx3KcnvgKvHvViXxRqD6tAs97cWSTaC1yYvLHyy5OGGR97j7tAG9rXw9uNUW8j+3otvdXsd6ySR55QqQmc9Moay9H+Ht7pvjA6jBItkZLuSeeOOffHNG2QCUIyGzgk9KyR4u16Hwlol5FLJeN9iWe7EDIk4buxDdfoOa1H8Xalf8AiO7NlY4ktpIYQ021d6MqOxPII++3QdRQB6YuB06e3Qf4VV1Wzh1LTbizn5gnQxv9DkH+YrzDw7rviS88XeJ5ZNXt7rRtKuCothAPMP7oOVJB5wxxmlsfiBrk2g6hq8kbJAdPkvIhNGF8t1Unb7g8UAadj8MWsvCM+gRTW6Imny2FtcLHh0V1KqSfQfLn6Ctr4e+H73w74L07S9Se3NzaR+VutRhMAYBFc5ZeJ9Ym1RtOku4TJcaF9tSSOPmGXLAsB3B4P4Vu/C26urrwDpT6jerqF8YF86dRjLYyT7UAcz4DtbnUvg7JAAWmkW4jXC5z8zAcdzXn/wAKPhjrlx4F8D2uoWi6RJo9xcXZkYASMzB1C4HI+9k/QV6r8KYWX4fWaofvGRlcrnq7EH+dcd4E+IXiHVND0TUdRktb1dSv5LJoYE2bFUvh/c/Jz9aANX4c+BbjR5tIuLwyXF1p1tJa/ajMjpIrEEkYHUkA8+9ep+f8udrYzkbeue9eIeFdavPCvhhlsdjrP4puLRlYbwImnccc8YAFdDa+PtVZvFiL5N01jqQtbVYwFdwUDEAZwWBJH4UAdX/wi1zHcyP/AG/qw3OSE81cLnsMr0qxoPh3+wrq6nOp6hqT3GMreSq6pj+6AvFV/AviL/hJPD8F6yyKzFlZZo/LcMCQQV7HIq54q8QQeF/Deo6vIpkjs4GlMY6sQOAPqSKALmoytJbXMcQEkjIwEbMME46HjpXlHhz4b6posXgmF9Otmj0eK4FxtkXO58Y2+vIOfrVS48aXeg+Nr6/ktpriNdAF/JBHKSn3n5K54OFxxXX/AA+8War4luZBe2jC0e3juYbhoigy/wDBk+mBz70Ac94X8N6ra+FtKTUNBiS6gvJmkiV0Zo1YttZe3IOD7Vn2Hg/XZdA8F2d9oyyNo9+ZJV85fuhWUMP++s17PcYUMwTzGVSQucA4ryrw78Qta1XxSbLUIZdNWQyiGJrctDJj7pWYEjPBJHXtQBFZ+F9ZsdE8SW507zHu9Za9t1jlTDRmUMG68HArb1bR9Y1jU9dS1jNglzpyQQ3hIb958wYEde4rD0/4papcR+D5poLZY9Y89JsE5jaPoV9uaX+3tZ8P+G0MSq0s+uG0dpHLZRpTyv4L+tAC6f4Pu7XTZZpdLuf7TFkls375AHKyD7vHbkgn6VBceDdQl0e3TUojqcNrq0V7DttkEpXaclgON25jk1qX3xYLa5PaWEUd3bWksMNyu5hKTJjlRjnAIPNelALguygdOehFAHh9x4TvNT8Zaq+oveWk/wDalvd2NzFBz5Kqv7sP2X7wIr2/zgsatkFe+O3FeS/Fjx7drpfjLT9H86K60SyWV7iI7X8xxlQpIx0Iz9amu/indaNYQBbFb2O3s4JZ5Gkwzuz7GUL2IznmgDzf4l6Tp158dvEMC6dPqV7c+FTEohQn987OqH6/d57YruPAfh/VNK8WeG7XUre6uDaeHltLi5kjJjaTcSVLUviTxZq1n421KPS9CsfMtdGXUmv5wVkZPnzETjr8vHbmtwfF6FLXR55oEtYb62S5LTH+8cbBxjI680AefaXoNxHdeALO50XUILvT7m7E9zHG2ItysFBb0OcjqK6f4W+D73wr4ujCf6ZbNaMk13NbmGdCHyqsc4bOTz7V68P30Kyqco6hgVPJHY1gfEC+utG8K3d5aXC288ZRgdm4H5gOc9M5/WgDoL+Zo7eQxYeTBKj1bH8s14HDMs3iLwBPcm5m1NZLp7pmRmVZSoBGf4ecivQNb+Kcel3iWywLeC3WJrxlkAMXmYwQv8R5H51NpHxE0vX/ABCdOt7G4xl1F5sHlllwCD3GCe9AHF/Dk3Vzrml6heanLHqsslwl7buHYSfN8vBO0BcfiK9lmaNLeQgD7u7b64zj8OKatpF53nKiiTGM7R361zOp+IJrHxpb2Dp5WmGxkuZJCBtBU9Sc5HGfagDyYLc3k3ivVtI1DURq8WoWqwQeYxjDkLvAHTaQTXYWmiXOoeL9dvv7avTdWixTR2Pmfug/k5Ix3BJ/SqEfxIFt8R9FsrOzWz0XVLOe+kmlt9m4Jj5w2fQnrW5o3xR0641q+mmnjWzmt/tNq8a8vEDjJb1yDgdaAOQ8E6lrD+IPCN1HqN9d3GqJN/bVvMcxwEAFSB/AQSRWn4T0W30Dw07WHnWq6pqshu7sENLsLNyWxx0HX1roh8T/AA5pCn7Yv2G+lfYlrIFWWbIBBHr1BrovCGuaf4s0Q3dtZNBCzMjQzoAchsHjpjv9DQB5R46vNam02O1j1O+tbSPXYLa3u4nG+aBh8+Tjpk4zSWfiLX9D03xHp9vfXF3DFrsen213KuZIoG+8Scc47HFe5S6dbSxCNreJ1XlFKAhcdwPrXmfjLxhf6L8TPDPhy0tLNrHV1lmmeRSGUx4ycAck5/SgDza1uNQ8N+K/iANFZr0TanbR3V3kI8cZjQFge55bmvQ3/tbTdNs4bjWZJrKLVlVLhHDF4CpwjnHY11vibWdB8Ew+fdwI89+4j8mCANLOcdMDlsVDb+PPDk0FhBEElF+WEUKQ8FkByCMcMOaAOH1fV9SuvAvi17LX7uG4h1VbeG5ZFLKDIo2jjpg16h4RhPh3TbPTdT1r+0r6YNJHJNtR5B1IA9s1zUnjrTJ9MtpbWyWKK6v/ALLILi2I+cE5yMdeM5rQPivw1rHiyytngM2p2rvHb3HkthCB8wD44oA2vEUIbxh4VIVcLLPlieR8g6V3cPEgFcNrflnxh4YLEg5nK88fdHX1613MH+s5oAvUUUUAMh/1YqG8I4z1wcVND/qxVe7X94h9jx+VAHH65cNH4oijkuJIbeWxlB2tgFty4/EDP51zVtLf6lqPhGO7vrlI7jT53ugj7QzL5QXPHX5m/Ku0vvFGnR6teWUiubmyhW5f90WARiRkevQ9PSlm1PT4FQSDBVQxYrwitkDce2efyoAh8F6pLq3huC4lO+T5l3ZzkKxXP6VV+Id9c2PhO/urK6ayu4AskcgYDJz905HfpU3/AAlmk2d9Jp6AxiIrkxxYQBgSvI9cGrMmo6bqVvcLcKpt4QHdZ1wu09G56jigDiNQ1DxBZ6tp2izX0jQ3++cX8e2MqNvEeSMHtVie712bVtH0s6m1q0+nyy3EsIUnejIFxkdTkk1132rS9UsVuGeN4I3zub+E46jPTip4bGyu2S6WGJyEwkgUE7TyefyoA5bR9c1TXtB0NPtX2Sa9DefdRKMjYD0B6ZrGvPF3iG41TRrS2mS1jm1Cazdp7cP50caFhIOeDwBXdXGoaFo6iwnltbTy/nSHIUgc8ge9RanHoINlJdvbxyQ/PAzsARnglfrnr70AcTo/jfXmGkT3UtrKlxq0umtEseDtQPh8565Qce9eqR52jPPHeudk0Xw/p8lojRwROkxuYFPZz1Ye5yf1rU/tixW7NmtzH9o5UR7vm6Z/PFAHP654rvLfWbzT7C3V5LOy+2zGZioZTuAC475Q8+4qlpfjrUtQudOga3h8y8057slWYhXGz5enT5/0q1cLpviex1K+fNkRHNZLdl+CgJwTjtkninjTdD/s3TJJb5QsUBtEmjlCh1IAIz6fL9eKAMzT/iVeXmg6FP8AY4RqOpWpumj83aiqoBOD3J3Cut0PVBrOl2t4I2hE8YfY3VcjOPqK5uHwl4ehsdIks7o29vpIMdvMswZQrYBQk9egx9K6jTxbR2m2G5V4YhhnDAnjkk/hQBy3xfkvrPwLeXWnXU1re281u8UluQGbMqKUPsQxFQf8LGeTVJbO1tTPHZtDDcMQS+X28jjGBuXr6GthpdP+I3h2QMJotPaf7+7azeXICrA+hKirMmg6dHcyX/meS0wCyFZflfAwM++P5UAZ+reKtR0azmnfT1dUv4rZAsnLxuVXf07bhx7VW/4Te+k8VXOk2ukmdLXymmnEgBEbqSCM9SPQVe1HwPYa4s7yT3Sx3MkcxSObCq6EFSPyFWbPw7Bp+qXt6LiTzrzarqz8LtGF2nt/jQBl+DfHSeKr65tgsUYijV/L8z94M5yHQ4Ixge3NdeWO3jHzdM8cf5/nWBpfhXT9Kv0uA8lxerF5S3E5Bk8vrjIAzzzW5I28AluGHTPXOOlAHm9j8YZ5LqVr7RpLGwh1NtJkummBxJnarAf3Swx9TV2P4mR6nr2q6XdaFcLZWLtHPfSFXiyED9j0Ktx7msPQfh/bQXGo6Zq2oyLcXupXGtRWauCP9blGz6DKnHqK6LRfhmLDT9dtNR1STVYdUmMz7owhXIAxweeAPyoAq6b4+sdPt5WOiyWLSWzXdsvyg3CLnIBzwQDnHvUHg/4y2/i6Wyj/ALH1Cw+3Wr3Vm04GJ1U8gY7/AFq3P8O7me0b7XcJfSWlnLb2iom3aWGMn0PAqv4D+H82laHoKXcyPcaTZtbwLjlGIUHcc8/dFADvDfjPSZob+5j0i7tDMVd/tEe7z2LbQoPrlcY7Vp2/jjRYdNe5vov7OIl8hre4Qb9wHoByOh+lJB4Fuo/CsGnSXym6gnWb7QseFYh92CPQ1neKvAcmtW1vamK2kcTtMWgkaGWMEY3xnn5vr60AdfYyWWtafbXMSRzW0savEWXgqRkGovEF9pml2n26/RCEwibkDMxJxtUdySelM8HaPdaD4d0/T7uZrue3hEZkc5Y4GOT39M1neMvCL+J10u4il2XWmzi5iRs7JOmQw9cZxQBXbxd4a/smC6MP7tnaCK3a2Il3LkMoTGRjmqWtfEnwppV5pTzQyzz6kfKt2htWYuy9VOBwRjoelJJ4b1WbxDp2qSXFm+o2hnAskO0GOTaAfUkFR83vVPSfhbdaZNoVxHcQSva39xf3PmA8tNu3BPTG7vjpQBqN4s8NaJpSavptqkiatfR2r+RGFd5XbaS4x2xg56YqCbXfBMOv3Hhx5LWLUX2wyWTZ5DDIXHTBANZel/DfVbLS0t99oZo9ZbUc72IaJndiOnB+b9K1dM8F3Z+IWs67fR2kiXVvDFCy8uuxSDn05JNAGxpzeHLzWmigFu99HCbfC9fLwfkB7jmtHT9FsdA0/wCx2EKW9sMkIufxrlbDwLfLp+l2JvmjFi0oN4pBkbcpAYfTPeuj0PRpdB0OOzuL641OaNTm5ucb36nt+AoA5z4aSfZfhvYPECTHE7IrNg8E8Z/CuE+HHjvR0+H2l+Jhoi6ZojzNGZHl3mAtJt3HPbceo9a7b4YyTSfC/Tt6qJ2hYbc4G7J4z+Vcdofwg1Fvgta+Bb2WJcsBdXEb7ht8zewH16UAdsNS8Hx2N9H5lpHaW7rcXBxgRljuVz6ZJzn3pUbwVYXVzCrWUc91Ik0q7judzhVf6npn3rH1rwFqH2XW7fTIoJIr7T47OFnIGzYpHzcfiKueGfBl3DqiSaxDBdFbVYluOC3DFgMY7ZFAHTW2s6RazNp9vcQRyxZJiVhnPf6nvTX1bRfENm1oZ4Ly2u2aAqCCHwcMv1H9K5rw74TudLumfVIzILS4nuYrhZRtZXLYyuM5A4x6iqPw+8M/ZfEur3FosbeHXm+3WC7CHSSQfvOvvk/jQB1Vr4F0PTtVmuFs/MvJrX7NJJIS26EZwh7Y5q/Daaf4ZgJXZbW+QBvY4B7AfT0qfS7y5vrXzLm2NpLvKmPOeASAc1h+M7O/vJtI+y2y3VtHcbrg5+dRtIBHY8mgCfxR40g8N2mnTCBr+1urlbfzICGCliACfUfSnrpWkabcL5aRx3GGdIgeSTkkgE/y7Vxtn4b1O18O2Fg+nzMYNT84DzgcIHLZ6+hHFXY9NupNcuhf6XJest4Z7a4XgJHjA59gSMe1AEHgvSfDGtR2s9vYvYy2FxcQ29pcPj7O27EgAz3x1qxa2Gj3EGoafNBNFZ6dercCeaThpDltwJPTLVyFl4J1WHTrWVbC4ivG8RvftIcbxCXcnnspyOKu3nh3VLyz+ISSaHM0Ooyr9li2giRdiKWA+oJoA7eHStAt9Ukvbe6jtpLgIsyrIqpKQMKzD1xxmtmXWUt9RgsCHLzRNIH2/KAMck/jXlWseE2+1eIpk0GZ9uhx21tsX78gDcKPUZHNaltb6iviTw7nTLlFj0mSOeQLjDkDCk+vX8TQBreLfDvhTUIddv8AULnyYbiBV1Exz7QQg+Vj6EYApl18O9A1yzknEk0MeoW0cUkiShfMCfMhJx16fWuCHgHV20HxPppsWv4riwZYpLi1Ec3mZJ2MQcP1HNa2qaD4ivpILNmj07TF07yrVlRi0M4PDYHfGOvpQB2lx8O7CZpna6vRJcWX2GR1lAzHzzjHXk1BB8MbOz0+2tDe3UtvHAlsY5nVldF5wRjr15FdVpMcyafbJNIZ5URQ8pGNxx1rgtfia88WahHqN/NakCH+z0iYjd0Jx2JLZH0oA9GXy4beOJCFVUAVc9FGB/hWR4w0MeKtF/s0Xi2yO6l32B8hTux19q8nv9I1ie8v7u5ubiDxMt5D9ijilYR+RldwK9MFS2fesfWNLupv+Eoni1C9ivk1q3itys7hUjJQSAD0ILfnQB63L4Fs11ufUoJY0eeFI51aNWLbOAQexwMVlv4RsfD+oDXtTvbeFLFpJftEKeX8jDGHAOCPf2rkrxbjTtL+ItpFfXaw28SzW8iykvG3kgkqx/2u1RWq31gupxx6ld6jpNz4eM1wt42/y5ipHB9wRxjtQB7FHrdjMtuyXSP9qXfDg53L6j2rL1rwnFr+oyTSXGYpLKSzMYToH6nP41w2k3cO/wAGPFI7vDaSKwZTgnauMjHrXMabNrEniTwncXOualHNql1P9qshL+6UKuQuMcYoA7L/AIU/NceINIvLnU0kstP06bTltREAdsgwXzng4A4q1H8NdOGk/wDCPyzWe4W3lwlIV80L2Y/jXLNrM8N1ozPql9NdR6rcxtbiQfvkUMdpGPYYqD4f6l4g1zxVba9PGlpNcX89rcW07DzFgXhFVcZGCM/jQB22r/Cq08Qz6ReXcdm93pZcR+ZDuR9yqpLD6Ctbw/ptv4RuLfSLaW1hDtJO9ohO45I+6D2FbuvalJpHh/Ub+3jE0kFvJMiAZ3FVJwfr0r58XXLlvif4E1e7k/tDUZtCuriWFMAhiUO3Pb0x7UAfSTE44HQVwXjjwTqOseNtA8QWT24GlwyxmGckby+MnIHtXJ+APGXi3V4ZdXupUa1urN5I4ZNirFIPuqOefxxzXS/CnxZqviKfVbfVWlF3auAEntxCQCOoxkMPegBlz4DvLrxNpnijUNR36hZs+yHLeTGjccD196sw+CVtX06Oyu4ftNvevfPGxxnzCQce2TWb+0PJOvw7kEd3dWLPdQI0tm4VtpkUHt05qpZzzLrV2tveskcWjLsnba0isrHDHj1oA2P+Fe6xHpENs13bPImpm9LspA2FicfXnrUi/C6SbxhZa5IUtZIJmlc2sjKJlYY2unQn3rhrHVPE11/wjunnxHMwv9NnvLqfy18wsv3dvHyjn9K9H8A+JNWm8P6ALqxuL17uEPNfAqFRsn7wzQBta83/ABXHhRAFORcNz7Ktd9bsPMrz/VszfELwyVXISK5Jb0yFArvrZTvGevegC/RRRQAyH/Viqt8+2RV9VJ/UVZh/1a1Uv03XMTeiN/MUAYOoaT9v1yyvYLhIpIA0VwnBMiEAhT9DyPqapXOg7tYv22w3UN2I2kjkfBTaDwR6Z5rn/EDy2PjLXbqyuvImtNJS4MQOfNYNIRkf8Bx+IqM61Da6pqPiMhxe/wBiQTtZrnHWUjjv0xQB1VnoEtvqWqSyJA0NwqLBHjONqFQCPxPSsi88B/6JfC2kdDPGn7gTN5e9TnjnjPApbi91pNAv3+2g3DW/nwXDRKArcnaVB5HA596z7jU9Wtb7Ubc6mreRYx3qAxjKOQ4K/wC7lRQBsap4XN5CdsU1vJPKrSTRSAsGVCoYg8EdsVreGbK507RbaC7kWWeMENIqBA3JwcDpkD86w5PEd/fLBBbDZMbQXO7YGV85GOvANVdQ8SazHd620clubezsku4VwSWOH3IeemVOKAE1axaX4gJJLYG9hXTpMBlBGWfpz3wBxWdfeD9ZbQzp0lvDcH+x3tYpx99Zmz8vPReF59RW/Bql7ea9pUy3CxWMloXaNhglyR079DWv4n1weHtKN15bTNvjiWNecs7qgz9Cc0AczeeFr+/NpdHz7C/itoovNilBViCSVZT1Ge47Glm8LXyeKF1W2eW1/wBI3SwyOrwSrs25HGVNVNQvtYtdJtY7B1hb+04kkkm3EvGzKTtz0/GtHUvGV5Y3qCOGG4sknhtpWVyXy+ASOwx70AVZPDeoNsk8vbBFqbzvZZVhNGTIMn3+dTj2qnd+DLyRbZlsla3k1xb0QEAeRB5bA8fXBx71Nca1qGi+IvE15GzXNjb20Nw0c8h2qCGL7fQ4XNW21K6/tHXZoLh9jadHPDExBCMVfkfkKAMXXfCN5daH4ps47BvLvdQhlt7cbQoRTFuYen3W/OpL7wjqN1qHieDT4pNPtLu1tRDswFdk/wBZgdiVwvvXdeF7yW88P2E8zs8klurEt94kitTG1cZ680AcLqHhu4t9PVrJZ1Sa8ikuYTGCPLVNpAUY44U/hTNZ8KS3nh2O0tbqQGS4klxcWxkTLZ+UrnIANd9Hjn1/l9KMADjnv1x+FAGb4bt7mx0e0gvFiS4jQKywk7OOOM1538WpZGur5Y4L4XMelSNaTQlihlySAoA++CF69Qa9T5O0kUAlWLZ5HagDyrxFoOratqnhfxHpkN4/yvY6hZyM0Z8l14l25GCpH60zx5azWbalZWKXkdza6UptJd7MrMGI4/2vXPrXq+7BHqeDjvTjkt0yMfTFAHn9uouvHOkX6CYzto8qs2DtzuQgH0PB496x9Ntb6bT57n+1BDNFBKL3DvvJwcY3Dgg816mxdmUhj/LHGPzo8seY5AyWBDbhwfr65oA868HyXMFx4fgfUZ7z7XpzNcM53bmXbhhxwfmNaHwlvIv+Eda3+2z6hcxyymV5juOS7cE/07V2C2sEbKViTKjaDtGQPQHFR2dhbWKuLeCOHed7eWoUFj1Jx3NAHF/FrWL2wh02OwmCSzNKDGs4hd8JxtYjGQecHrUXg/xBPrHibSmeQhJtHE729wQZkcvjPH0NdrfabbX6L59tHMEO9RIitjjjBI4P09Kbb6NY2t19sitIVuzH5ZmEYDbf7ufSgBPE+oSaP4b1S9Enlvb28sgk2F9pVSc7R1ANeN+EPiZrNidRFzeNrIXRY9Ti8wqC0h35AAPC4UcH1r2+SNZkkRwJFcYKsAQR6EY6VkWfhXR9NYvZ6Zawts8kssSjMf8AdJxkigDz7SzPf+NNEvJ72M6jNoMzytGACpdlIIHYA5rL8Oah4wms/CayeJFeTWUke4ZolHlqgBXYP7xyAa9VtfCelW92lythAtxsMIl2chCfu9elEPhHR7f7L5OnwoLUt9n4P7rPBx+FAHDaN4qvdS8H+GbzVLh3uX1H7HJsjx5rqzqGODwMKT+NdB/aHiKfxnqipcWcWh2YQEPGwc5jBb5s+4xXQ2/h3TrSGKKK1jWKOXzo17JIc5b9auGON9wZVHmD5uPwwfX0+lAHn+i/Ea5h8Q29hqk9nNaS6a+om9tydgAkK4Hrxiu1g1K31SxW6s5BNBIMq65wetRWfhPStJnS6stPhgnSD7OjKOkZ52+wzVqSMR27DGBydo6UAcP4YhiuvhZbxjcEezcNhsEcHnI6d/zrz34Y+PNf03wr4MsruWK9l1rT5Xgk5YxPGoILnuCG/SvSfh9JaS/DfTWmCR2zW3zDPy7cc81H4X0/wW1vZWekPbNEInFqscpOE4DBD+Azj3oAwtN8beJ18L6fqN7HbiXUxAlqkKMfKds7iwzyB1ApviLxl4q0HSGmNlI0quRJdR2xlDKvQmIHIBHXHQ12slvpMMI0RLffBZqpjj355XO1VPXIIpnhPVtD8YaPaalaDaNhcI7HcnJDbufbp7UAbGiX41TR7O8SQETRh9yqQDkeh6D2qh4q15vD1pYRQoslxf3C2kKscKGZWbJwOwX+VaUN9YQ+RFb3MWZATDGrgl19h3/CqQk0/wAWaWs1zE8SWs7FWkO0xyRkqWz+dAHl/hH4ht4Xk8SW+u3G67k1l7ayh3llJ2rwCeg5J56V6N4T8RHxNpsk8ls1rLDM8DxscjK8ZBHUfSs648AeHrgsUaMz3Fx9rjmdlkPmd2UHtgc10Onta6fYZa9iePJ3SYVEye3B4oAXWLc3Gm3sXmyQlomG+EhWHHBBx1715x4Ftda1LwP4N1i71ieGKzgaW+V8MblSuF3HHXIzXpl/Hb3dk8bTKsFwpTzFkAOCCMjj9ag8O+F7Pw34etdGti8lpbx+VH5vzNtHY+vWgDltN+IR1ZdOuI7N00/UGZIJXbDM4BIBGM4OKytJ+MFzeWdze3mhT2trFI0SSblkDyK5XHHQH1rsLHwDYadJAFeVre2Je2gcgrCx7rxxwTTNP8G2Oi6H/ZyzStEpZlklYMyljnP5mgDzr4ieKPFLeGTdWVpcaJqVjqlsiKpDR3kTuoK5PQYY5PqDXQL8Uks012LUNOe3udIaCJlyGErShdhH4sK6DWPBcWsacltdahct+/jmEikKxZDkD6ZAqvN8N9MkvtYurq4kkfUnheRZCu2No8bSOP8AZX9aAMu4+KcGmaXdXF9arA8N0LZmZx5Ssy7gS3YEEVBp/jjV9c1rQoYdPSHTrkO8swmVuFUFduDyOetdbd+GYpLUwyXjCNmyQUTa/GNpBGCKzLL4c6XpLWLWs8sBtWkZVQ4UhipIx2HAoAybf4qS276hNeaRJb6ZpxnFze+YCEMfTgHPzfStjwt4wTxVqlzatp0lo9vHHIjthg0bjKkHseOnWpm8A2Vxousabd3UtzBqbu8rNgFN3J247A1NbeF7yz0NrW31YpcKiLHP5K5wCPvAfeOMigDbkiG7PB4/X0rkviZrV/4X8MyX+m2a3twLiNWVsYCs4BPPt/Ou3jhG1Ax3MOp6ZrK8WaP/AG9pclkEXa7IzOTjbhgRQByGu+KrUx3lm2kvqCQxI1+ykbVVgDznk+v41l6l8TINAutSs7Lw5c3Vrp9nHdTTRqqx+URnPJ5IHaus1LwTa3k1/GtwsJ1KARXEZXJZVAGRz6cVnXHw3nuf7eC3kUNvqNmtnGFiy0QC7ck55oAzvEXxg0bwxbrcS2dxJElqL2QxRbjDESAGYfyx6ViaZ4jk8RfEfQmXToF0m4sH1CCSaIx3MJJCnPseufeovGXwp8S6xrBfSrqwgsbayjtZIb2FmW8VQDg7TwM+vvWx4o8Fz+INaitl1az0m8/slrZY7Zv365IJdR2XIxQB1Fjq3h3V9WlgtZLO5v4huYRqpcdt2cZ/GtGLSbKG7e7SyiFy53GVYhvJPU5xmuD+GPw5j0K6s5rktPqem2hsZZ3n3BucjgepOefWvU/KJDhjk5yApwaAOPh+ImiSapNpXnMJo7gWjGSM7DKwJ2ZPB4rMk8T+F4r6aWPSibuwuBZhksz5iM/THH3SKoa58PNe1PVku7aexkKast8rTKR+5CkbdoH3sHr7V0//AAgax+MpNZFwzRzwRpJZ4+XzFyA+fXBx+FAGRb6l4OtdabRreO3S4uHaN4wuI9/Uoefvd8da1vDeteHX1RrTSwqXEieYcIfnVTglSev4Vw2m/BW8tfEWoPcC2u7afV5NUgunc74t64IC/wB7ng+grufBei6hoq2tnfWdmqWkJiS6ibLOM8D2GKAOhv7K21GForiBbiBsAxyKGB7jg/54rz3xt400DwqtyEsoL3UI3ht5kVAAiyMFAY49COK9Na6txcGAzRLPywi3ANj1xXnHiL4c3V5HqcFvbW0yXmpQ3rSSOQxCsDtxjtt4oA15ta8N6fqFlaTWsC3MiCKLbACFDfwFsccdvarmj+NtBuNa/sHT5U+0RhsQRxlVwuM4I4IGayo/AdxDrF27xJdW91dR3EX70gwFVAI29+elVvDvw5v9H8YW2qqWtlJm+0QrNvRwSMbQRlfXFAHZTKg8aaQJV3SmCbY3YY212VuPnHauNuW/4rrSARn9xOSf++f8K6+3J8zFAGhRRRQAyH/Viq94u6RB7EVPFnyxxTJvvDjtQBjTeH9OmurieW0jeeZQryY5ZRnAPsM9PelbRdPaSSQ2kW+ZPJd9v3k5+X6ct+daUjDgDk1T1C4e3tJZIYmnkCErGnVjjOB9aAObs77w/qOqal4ZhGZ7OGMzQMWwEYZVc59u1WG0/Qrj7Q4aFjKFt5W8w8+kZ54+nvXITeFda0jxToGu6fHLd/aN8OqRNtUiNiWDE/7LE0usaDfQWuow2+lNLLdazBch4sfcDRkvz7IeKAO8XQbJY4VWLb5SeWnzEYHofUVTvNF0bfNDPsje6hMDR+YVLxLngDP+0elbS/KMEfMDkj8awdeslute0a4+yNN9nMsnmBchcrtx+PpQBLb6bpAmsiHjaSGPEK+Zk7cDt7Yqn4r1/TbPQ7y5vIpJbO3kSOSSAZZTkYbI9Diua02xv4bPRHk0+dLkarK0jFPmWImQKT7YK8VJr+mXF5oXi+1/s+Yrc3SlEUcyriPJX2yGoA6pbWzuPLsJPPmbaLlXc5K4PGTUP/CLaNeC4jjIC+essghl+7IoGCfyrK1PT7uTX5Z7K2aKU6O8UcgJAEhJKKTnqDj8M1g2vhu6j8Kas0KzG+m0doZII4fKLThWIfdnlskDPtQB2V14HsLy8v5pJZ2N6ipPGZPlZQCACPTBP51JL4OtZrrUJxPMr3tuLRwj4VVGfu8e9YvhtpB4ssnjiuhDJpEYd5CwTzFY8EZ+9iu9OVjbAyeg9f8A9fSgDm5JLDwXp9mbnUTb2MSJagSkHczMqoSfXOB+NaNvr+n3mrXWmRXEb31qqPNAp+ZFYZUkehryr4jW97eWOu/bra4uruLVrQ2a24ZgLcSxNkAcdmJPqK7vxfoMV54a127tLQjVLmxZPOgysrsqsUG4HPDHj60AdUGQMeQPx6Uq7GB2sD9DnFeOalAJtevo1a+aOXw+0UrK8gBmGQCOeG4HvWl4D8P/ANhS+GJY2vvNbTWW6WSZ3UuNhywY9c7hQB6g0e3HOe9NXby3enZ+YqATivP9Ut72HxpPpz3V8tnq9uskE0bYFu8bASKDj5QQVPvzQB3y4Zc9f50N97KnK4x69q8h8WeM73S755YLy6t4bXVLW3mW44HlnaGGOpBznd7Gupt7691bXL5Temze2uY0hjblZYyqkkg+uTQB2YAXt35FKwwPUjrXiOneMNSj8XadfnWLqfSr7ULq1kt7oKmxUDFAiDnhl79a3dFbxPqXiLX7n/hIkfRdPmkhS28hd/MaNktnsxNAHp/lqc5ODmh4xuBxyO3rXlPhjXtc1K18MCfWA0mqWbzTlEUEMu0gqPXk5+lLpfxJ1W8tdM0pEY6tPE7y3ZjLxYVnXt3O0fnQB6lJF09D0p0kPyAbuhzVPRr64vtJtp7lNlw6AuBwAe+Ae1ZPi7Wbiwk0uytgRJqVz9naXBIRQjMe/fGPxoA3fL3KCrhhntzRJFtmxnA715T8J/Dsk2i+JNMn1S6uILbXZzBJ5h3IiyhhHn0GMfnUE3xM1W18VwOt7Z3Okz6z/ZKRxpnaPKYli/8AeDIR+NAHsHlg4XcM9fek8st3AXPPvXl114712x1rxWjPbNY6K8LpH5Z3yxugYqcHqCeCO9ZOofFfxLBqXi64VbI6boi28ywsrCaWOQKzKefvAHr3xQB7Q0fcEYNMNuVLL0z0zXn2oeKptF1LxFq8czPDHpMN7Hb3Em2NWO//AL5zgfjVfwd8RtW1u712yvLaFbi1s4ryGRSQjB1JCt/ulT/OgD07y28nGcGqV8o+xzDgkoe/tXPaF44u9Qk0o31tb20F9YfaTIshBRwVG3nsd9dJqjBLOc8HEbH8KAOH+GkDW/wz0Ndin/RVO3PUkdPpXIeB/AOq6B4b8BW82nut3YXk092yyKTEGV+/cZYcV1Gi/P8AB+N7Sd4GTS2aOZeqkJkEZ9MVl6L8RLqw8P6HZTFbjVW01by584k7/pj+IkNx7UAXPCfgnUbX7NLqktxLqFjPOQykbJlduD35wKzvCvgm/sdP8MQJZHTmsmlkutrDbMrDG1vXJOfwrr7n4hWdrrFpprYW5m2YjkcIwDDqM9cegqx4+1C80fwhq97bTGOWCBpY3HONozQBx2l6FqFvceCy2lNG+n+dHcvgfJkDGD3BINGqaLrT+HYlt4JLdf7akuLiN0Dl4C7n7vcHcp/Cr9r8QLyLT7qHUdOzexWIvlWGRcSxnknJ6EYP5VbsPH19L9iFzoU9rBeXX2aN5JBnBQsH69OtAHPXnhe406TwxNb2017b22oSSvujAMMbqwwF/u84ArhtR8A+I76/ja2t5tG0VZrp5IWTzUaRpSUZoieRg9ulej6p8UL+z024urTRPtMsOqLpbW8kwG4ltu/Ppk5qhqXxa1LS7q/a40RWtdNube1u51nGd0hUZT1A3jNAGTo/hvXJ4bS01xPKslt2itvJiZwj7jg7c/IcbT7Vc8SXWu6X4+smt5ft9l50MckPmSxTICACygfLIO5ziu31Dx3Hp+oW1rFZtcxNKsU04kUCJmAIyucnr2FUdJ+JVvrXjC50YQxo0BfEjyr5hK9fk6456jigDuC5btg5+7XA/Fax1DUbHT0028e1uElZtskLyQScdJNpBHQYPauv1jWrfRbET3GSGZUjXqXYnCqPrXn3h3xB4m1W98Y2IaEXVndolnuQfKrKrFWGevzEZoAp2L61JZ2S+IrV7SJdOYQx2krttmDHBJGM8bevvVaz0+9u9esDrMd1JINF3XPls4jMgPHA/ixXV6h8RxpN1rVpcaTcyy6TapdS+XtIdD1K5PbB/Ko9S+KSWmsQ6fbaLe3skunjUhLGVCiPJ3ck9elAGDpMWozWHheXXmnfTvsMjTglwRNxt3YPPy5H1rMsor/X9a0DS9Sa9tyq3CSFXdN8ZCmMkjvzXr+h6za+JNJtdQtdxt7qNZEDDkA88/yrn5/HEWnSeJZpYZJ4tHCu0EMRDBSgYnk/NwSf0oA4vw+viebXrpNZnWwu7e8QQgPIxe3CjAH8Jzzn612Wh+KrnUPF01s1rObL5o4ruOZXhfHUEZyp+tJ/wtCya8a1/s+9WZbVb4IYs5hORvH0x06+1N1Pxtovhu+08Czne61RfMiFvbkl8AEjjvgigDuWlT0x/hXn3jHVtUj8V6fYRj7PpdxBKRcrIU/egLtDMAcd+MVZ1T4ueH9NtbCeaSfZebhCFgJO5RkqRjggdqvf8Jxo815bWj5eWZBKFMeVQHkFsj5Sff0oAwLeG8i+IGki9lkkkXTDueNyUZ92D25r0ZvmAwS2fasK68UabHIy8s0YbMmzgBRk/Nn9BWPb/E+w1Xw5qeo2CvizjZ99wjLG2O4buOvSgDN+LWuarpbab/ZTRS7jIJLUziGWT5Rjy3Ixn2NW57WKPwz/AMJMNOZtct9McRtMA0w+UtsYgc8irmteLNGtbG0OpIt08ka3GxI/N2D+/wBOgPekX4meHlvhYm73TNam7VBGSGi7sOMEUAeb2XiLVvDugaxrEl7Bb2kttDPLIXVpI5GfEpAxxxjGelT6b4hm1XRda1mz8YXc+loqW9qVVHdS23LHjg5JFdN4k17wRfR22lXMsCf2mFnijjiH78Ag4IxyMVPY/wDCNaHo8Vzp9rZy22oSLB+6RI1brgY6HGPrQBzWl+ItUm0TxXZS6rKkunBZILqV1LrlA2CQMHJJrXbWdR8Ky6fpw1S41C81l2limmg8xYcICVAHUdTXVq3hxJpbBYbFJnXD2/lruYAHqO+BWd/bnhLxtZ2ipcxyhXb7M0LbCrKcMFIPTmgDf8J6pdavo1rdX8Bt7xl/exkdD3q7qkxs7O4njG8xoXAx6Ams/TdU0q10ZJoL2M2cJMfnNJkZHGCSetaUcyXEayKyvE4yrA5Vhj9aAPJbW+OofErwhrFw0PnT6dcGRcYYcr39Bmt7TvGk+oeJtPtYbzzrG/imlR5gB90jG0cHvXQzR6BDq1vDJFbi9jysQC/MuRyB/PFRabb+Fnv1+zRWhuIQ+x1ALKOjBef5UAc9ofinWI/7Hmvb6CdLu+mtmVUCqI13FT164FWfCvjDUdU8Y3On3q3CQrvMa/Z8wkA4BEg6n29c1q6Pd+DtX+zx6a1ncfZ528sIchZOdw+vWtiy07SbPUpFthHHPnLIr5Iz1OM8UAOupCPHWlIuSjWs2Tgdciuwt1+YHtXGzFm8daWAelpLu/MV2Nqx3AYoAvDAopNoPaigBIv9WPx/nUV0wXHepYv9WP8APeobocj6GgDgfGmsXl5Y6xFaSrapZtFGZCcNuYo2R/30P1rQuNQmj8RlRC8ypp4kwh6ncRtA9Tipdc0/QL2aa3v5IlkmIMkZl2lsEFSRnnkCrVxo9j/aX2uR2W4kh+z/AOtK5XOQAPXNAGJa+NMWN/dybnEJUiHyGWVFb+8p7D1FUbHx/JqlmoiEDTtcSw70csgCZOT3BIA47ZrfvtJ0yS2eCe6ZGj2ys3m7XUKcjJ9M+vvUE+g6W6wZudl3ExnSdWVXJIwWOByCM/pQBg3fjHWprrRreytIY31C1mmk8/IMTpt4wOoJNVPDPxG1XWJNDlvNPhhtNU8xV8pyWjaMZyQex5Arp5PDunSX1jefa3M8EMkULeavzK4BY+54BrO07w3pmi3mjaZbS3Dy2cUkkC7g2QxGSx/lQBHa+MLy8u0NtbrPa3PmCLarKY2Ucbz6GqPhv4jX+rNo327To7SLUzKkBjm3lXQZOR6ECugtNFsbVrryLt9gZiYfNUpCW6nHbrwDWVY/D6y8/Q5Y9UkuP7Hd2jQbcEuCDnH1oAq6f8SLy30K/v8AWILe1EOozWcbRzEoERmAdjj5emPxrs/C/iCPxLoNtqUewLcIHzE4Zc55IPfNZsPgWyt7e4hgkkiWW5kuSowwJfJYMDnIyxP5VsaXpMGiafHZ26iOKMYCqMDrk4HbrQBU8TeKrHwtDB5+03F05htot2PMfBOPQcCuY1D4hapcX/hZbHTVCalNMtys0gUxiMc49Rk5/Ct3VtJ03xlb2l1FPHJJY3BlgnTDhJAGQj8i1UvEHw/i8RS6FPNf3FvLpkxkUwnYJN3DAj04oA65sEKMA/j2+teffEr4h3Oh6TLJou2e5tr22trhyu9Y/MlRSjDsdrg59hXoKqAu1T04HOcVwurfDNb5tYEN6be11K+g1CSLZ/y0Ro2xnuD5Y/OgC3rHxI0XRL6O0urhknzGsrRxkxxFwNocjhc5GM+orp12NGp9RyR6GvOdQ+EcF14l1y8khgvbTV3gaeO4kcbDGiqAqjj+AH6mvR/LWCFEHAUAD+VAHPal8QLLT/FEeiCKaa52I8rRqNsW84XdVPVPG32LTfEt4kLXh0ncqwJGQ2RGGwcjoc547YqDxP8AD2XxJrn2ySW3MC+UYz5RWeIoc5VwckH0NT3ng26ksvE0UV1GH1bJRyCQmYxHgjucc0AccfiBqv8AxT9lqGnwnVtX82cMtq7xiNdvGMdfmXr71teDfHkOo+E9P1jXYreHUrieWJYoELsdjMowDz90En0rRn8IXUniPQNThkhMel208PlsDuZpPL5A9Pk/WuUs/g5dW9rYzvcQS31vdSysCWEbpIW4GOhG8896AN7VvGvhqHXtEt2sI7kaikl4l2tuGSNUA+ctjjrWt4R8Q+Htc+2R6Rbny7rc8kiwFYrg9C27GDnNY3ij4bz6rZ21ppk0FlBHYXGnsm0/KsoUblx1I29D7VT+H/wxb4br9qWKFFt7TyXhsHkKXG0cN5bcBuAOPWgDt4fCui2f2fydPtovs6skOxANitwwH4VzGtyadonijw9oMekvbwXgkaG9tnCrE6jcVYZzkg/Su3SQXEMcjRlCyg7W6j2PvXDeNNH1PWvGGgfZ7KRrKzEpkuxMqqpdCo4zkkH0FAHRaf4q0OLUP7Hi1GE3kK5aFpMsAOp/Crt1Hp/iG3CuYryNH3KUbow4GCO/WvHLvwPrDafeW1xp9y9xG1whvbeRMyQuTkoANxYg9+9db8NdN1TR5L2CUq9gqr5MjW/kyZwQVcdDjA+agDsdH8O2Ph+S5/s+3WAXMjTyAMcM5PLfWsG4+EnhS6vZbmTSlDyXIuyBI4RZhnLhQcA8+lb3iSzvdR0XUINOn+y31xbukE7cBHIIBPtzWJ8L/DOp+E/C8VhrF+2oXSux8+Ry7FSSRk9zggfhQBkap4V0XwbN4l8T61M09veNE7wkHC7AqqmAcHLAVwvh/SdF1z4neJby+i1BZNRtobn7DKjCFoogFXvhuQO9emfFizl1LwVf2i6O2vrc7YpLIPtLIW+Yg54IHI9wK4T4d/D8+F766/svUdek0x7R0/s/VkL+S5HARiM+3pQB3baD4d8TWt1Je5ZNZtEhe3uJNv7tc4CqegGT+NSeH/hv4etLx9RtHlu5pIhbvI0+4MqqVAOPQEivMPGnh671bwp4btLDT7y38SafF9qhujau0a7Fw0TnHO4ZGPpXrPw1WP8A4RDSjBpcmjoYgzWkikOhPUHPvmgCb/hW+ktHEswkuIoovs6RySHaqBgwwPUECtHXpPsejX7jaRHbyNjHopxWJ8UP7eXw/CfDhmTUDKvzQqpwuDyc9s4qxqhuofAd2186m/XT385l6bvLOT+dAGP4L0+PVPhjpdqSUiudPCOydVVk5x+tW4fCumedYXFvMyzWsItlkhdeYxztbrzn+Zrmprqax+BcbxNKsv8AZiojQoWbJUAEAcnGe1cf4C0nTNStvEGs25ubWaHTmgWz/ex7DsJZwDjLE45HTFAHrzeEbGa6uJpZftIaRXEcxB8pl6bWxkDpVvxLo8XiTQ7jTJneKC6jMcjRnJ2kHgVwEelx6L4N0nD3ly9/LAt3NJcOoyE5Zz1AJAyB61lPcXMfg2axnmuQ1vqayW9xC7nZH9pAVc55GzPX1oA7m4+HFreQzIbqUTva/ZFnwCyxf3f1NRXNvpevaha6PDqJXUtEKTbByVGwoCw9DmuZ1TVdS0i68R2mkCae1W4tV3bmYxK/lCRh7fMxrm9Wvr/w14g8e6xoUUl3MtrZwRPJk4GBuYHuBuP40AegW3wpgXTrm2uNRupd+pf2n5n3SHD7sfTJo1D4TWt9b65H/aFx/wATO8jvHbglXTbtA7Y+UVY+HNjrCf2g1/fx31hK0bWyrL5kkeVG4MccjOT+Na/xAvrvS/CN9PYkpP8AJGWU8xqzqrMB6gEn8KAEsvCUVreT3CyKyzsjuskYb51UDcD24FZMPw7sF8R22qyTPdXdvM8sNw6gSLu6ruHVcdvasvVIZYdDWG01G6u7K4vIhcz7m3JGRlgGHYsOT7+1YmpaTeQ2OpxQ6jdW+mtqMC2JikfeoO3eAxOSuSwoA9G8WeG4fE9nbwytsa3uEuo2X+F0OVyPTmoND8OweFbrWtVkuVK30i3ErMuAm1Qv9K5aPSLi50vxbpljq2oFoHDW7+bmSKTyw2FYjkEn3rOs7i71jwNq3iS5u9QsY7i1RY7O8ICxFMDO3H8R/PIoA6bxJ8PT4i1LVLy21JrZNVsBayhUB+XnDKSf9rnNMj8CfZNUa/GqKWj0oWBURgbVOfn61Q1RrrXtYewbVZtKht7S3ntZYto85yctkY56Yx702G3j/wCEo8aoLuZbx7WIB/MwAPJXDAEcc0Adr4R0GHQ/DdhYx3H2qKGEIJcY3Y78Vj33gGa4n8UyC8VDrUKwk7M+XiMJ+PFUrOe6vLfQLC41KaGL7F5slzAyDzXXGFJI5HXpiqviSfUdQ8ZaHYRa1PYWcmnTy3Kw7QXcFdrcg+/pQBrP4DngvJLuO8VZH0saaG8vJXGcP/48ePaub1Lw3rVl4k8Ni2AvTbRy7rx4iEjIVQOh4LflxXa/D/WJtV8H6fcX10lzczLgyZALkE84+ldF5IEeAfU/yoA8bh8AtpN9oSRarYyzWt5Le34diGkdxg7Rk4HPFbmseCru68SXd7BFDNZ3yKJPMmK+WVGPujr+fWsHS/DunXvi74k3NwAUldIvMBwUxAPu88HJJ+tVfC+oa3a+DNGhk1mSzuINPkuHjuY900uDhGbPUYHQc0AdfY/D2aGW4uBJBDcOsgLQ7zHICMDfGTjp3HWsDS/hTNouieJLDSZLWO+1G28o2wnfyQTkF9pPy9eg4q/rGpaxq+peGrXR9dgsWvLWV50a337mULgjJGOWp95eXWleIPEwimiN7a6RHMJvLy4YBjgjPTigAb4e6pYzW91atHLczaWunXCzynamMkMp79TxTLf4Z32h3NmdPFu0dtpEliHmbkyMSQenAp+l+MNTuX0ki8tppJ9Ie7dGGwbwODnsCad8LfGGoeINa1Sz1WO6gu4EjkENxbGNAD3RwdrgnPfpQBgaT8MdZ0vUPCtzfwWcv9lxus0kcmeWRVBG4f7JP41qReEdRt/CmlafDBbzSW+oi5cRyqVC7mOQTjsa77xVZQXfh3U47hGaFraQMseVY/IehByDXzdpVndaH4H+IHhT+0r21bT4Xu7W6kmcsLeRC6fMSSCG4/CgD1PS/Bt4vja41kPLCjXMhFvK0bxFSMblYcgnjIzWN4P8F6/oY8LAWsCQadc3T3AWZPuPjbt9enNbOgKLOTwDp/ltMk2ny7meV2cEIhyeeSc9TWCmlvJ4WijtWmTy/ErLbDzXJCCR8555GMjFAEOj/D/xNZ29jHfRILCPU7u6ntIx52VkJMbAZ6DNeseDfDqeFvDtppqyyzpEuA0v3+ucY7VgR+KtQht9YjmmsY7m0v0tYZWJCODg4I67uentWPJ4812Pwd4gu99pBfabqDW4YZZJIxKq9M8HmgC/N4HvpPHk+sRfaLKGSVXISdXhmwu0bkIyp7celVtP8M63p2uaRMlhbIsMlwJ1SQJw+NrL7e31qR/HOpaTfeIHeWHUIrSK3kjhjUx/PIwAVjznGc1S8Hf2nJ8dvFCXc7GyGn2ssUIYsm9gdxGenIoAv6L4d1TRbazij0OND/aklxIyzpwjEnd7nnpVXw/4O1Cz+IE2qw/NZtPL5ouI2WbnoQ3RhXp2qXTWun3M8YVpIomcIx2g4BPJ7D3ryf4efFjWde8eHw7renQ2zSWCX8MltKZBt3FdhPrkdRQB6eJN3jWyGetnIcEf7QrrLf74rhPmb4nWDBfkXTnyc/xb67u1+8uKALu3dzmilooAZD/qx/nvUV023g8gg1NH9wYqteHdIFHp1oA8Y1TSX1Hxx4rxp7XU7aQkELhcskjNNgj06rz7V0H9i3ttpM8eoBrvUGsUS3kC52S7COPQ7uc1c1Hx4NN8Sa1bLpW4abbx3NxdBlG6JtxwO5ICscVpXXjK3tbwRqvmxRtGsrhhlS2McfRh0oAwPEOnTRtq+bCa7ubnShCkiJkSuA+VJ7HJFP1Tw3czSaDf2dkjy+SbK5jkGNkTqDuwe4K4/wCBGt5vER02TVGvHAhtzGIuxJYDA/NqZr3i46Joeo3hspJJ7RFc26EZZW6H+dAHLeNvDdssdxstLz/RdN8u3e1yxyGJ+UDgMCAc9xVy3knfVra5jtbiW6FnIgaSMqSplAXPQZwCa3rzxxpWkx2gvphatcFflcH92TgfMR0GeOe9dCu2RVYE/NzkGgDx3SPDcH9i316zYnl02X7TAUfc8hGVLe4JIGPWqfg3wrB4f1jwTHZ/a7eX+yJluZfmILnYVL543Z3n8K9E8Ta5qOg+INPit4vtdtdwy5toY/3hZQCDu6AVWm+J+kRaENT8ueS38uSWYxpnyvLIDhvQqT069aAJPhVJdv4Qtf7Qv31G8yzPNJgHnoPyxXV3IVo5N7bV2kFlO04+vrXNyeJtP0OS1s7O2LieNZxHAoHDtgMB3GfSovGHjuw0VZ4Lq0vLqAKomkt4iVj3kYDEfUUAcH4S0sab4RtdHje4j0mbWryO4uBId+0SzMuW7AsBzUhg1Dd4fRbu8Syt/EMkEUu9v3tsscmN5x03Acn0ru4tU0rSdPvIIbKTybYLLLbqhJxId2eevJJP41Z1rxVpegxoLhW2DDOYk3CEE4y3pQB5Zb6lqmnWd/aw315/Zs/iCS2a8uJNzww4+6Dj7pZQAfQ10P8AZerWtloenw+J7hHuNQkiMybJC0OJGC5I5I2qMj0r0vyba6tynlK8UnJG0EH3x0rP1DUdG0ee3S58mJ48Mnycpk7QfbJJH50AXdKs5rKxhhnna6mRQHncAFz3P1rE8f3ZtdDVI759PluLmK3W4hA3DcwyMnIBwDyas/8ACbaV/bCackrPPkZljUmIHHAL9MkHNUIPE1rfafqjaxDbpb2N08BBO9X2dCPVvagDntWOuN4F1OWx1SRrmxnMsUluVZ5YkILxk4AJK7hx3IqtqWvalHpD38OpzLbarNGttJMqgWq/Kvy8DrknJrprTx14YttLgnjvbe1spZDENy7Bvz90jsckcHqas6Pq2g+NtJcWbQ39ir+WY9gwpHYjsaAOO0vUta0mO18Pz6j52o3r3DW99PtkxHHsIU7eM/N27Cu78O/a20W0N/cQ3F1sHnSW4xGW77faquseH7BdKEi6dHP9iVpYY0OxgcdjngnFSaXr2m/8I/YXjtHp9tNCsqRyMBtGAce+M0AY/j7V77T7rRbTTb+Kynu5ZdyyRF3dVQthOcAg4Jz2rltY+IWvQ+B/DniNLi3t4DcwrqyiPeVhc43jnjBIP416bqGj2OuLA88Edx5fzxM3Vcg8qfcH8aoXGn+HtB0+PTrlLS0srtzGIJcBJGPOAD16dKAOL1LW9fs7XTI01i3e7vpHn8sWxMvkAZAVQeSMrkmqf/CdeJLrRfBlxbPaxXWq3flXivGSFXYzZAz14HFdtfW3hrX5LHzZ7aadGZLdkl2uMg7lBB/Ss3/hHvDui6loukwaWX2O80LB2K27AZy3PUgkUAcpqniTxNqHhWeO21O2sb6PWP7P+1vFuUr5oU/LngkAd+1bmteJtV01rd7aa0uraG7gtHVmIZw+0E57EHPFWNStPC2j+H9QZbQ3Vj9uQ3C27NIVmLgbzzwQxBrSm8D+HNWY3LWyOdyyuqynaJBjDEA9cCgDD8SfEDUdNkuo9PgtZLi3lgiWGSQ5kMmMsAOwyf8AvmoNW+IGr2evxWdvaW88Fu8MN8u9hJmQDBjwOQuRmm6l8INE1vVp9VZ1mu1nRopo7hx5CqBhdoOD07+9bdh/YeoeMtRt7W8uY9Ttkimuoo+I5VIIQkkc9CDg9hQB2Kjcu4dG5zXG/EDxVd+GTD9itJbl0iku5Qqgq0cYBZc5+8QePpXcMFXCk8+/JrmfFHhFtclupRqUtr5tk9qV2B1TcT84BIwwyfzoA19J1CHVNOtb5AVjmRZF3YzgjIz781V8VX11pnhnVbqzaNL2C0llid1yodUJH8q5vwb4o0bR7Kz8OvrX267RvsyTyR7FndQSQnGDgDsegrqNa01Na0u909bs2zXELQtJHhmUHjOPpQBy/iL4pjwrpNvc3+n3M0a2Md9dXUC4jQFgrY9wecelanjq6ik+H+u3SndE2m3EgPQ4MRrB+Ifwhm8baTd2EWv3GmC6sFsZHWFXIVWzuXJ4Jyc8elWvHGkz6N8G9a07z2upoNHmhM7gbpCIiMnHrigCjZ3Fx4b+DcV1arGbmz0jz4/MGRlI9wBP4UL8TrXT9Dtp54o7q9W0S8vkhIUxREH5u2eQeKu6lpMuofC99Oimhhkm0wwmSbOxVMYBJ/A1i6H8L7QzwaxYG1aa7sorW7aSPzEkRQdrDJ46mgD0i1vIL+zhnjO6KVFZSR2PQ4zWFaeOtOvNQ+zpGxtT5hjuuDG5jOHAPbGe9aq3thZzwaTJdRpeSQl44A4V2UcEqPbiuf0PwJNo+jyaPJdpNpwWVEwp80q5PBPTjPUdaAHQfEWykV2ls7i1SaNpbfzAP9JUDPy4PX2NLB48024urK3+wXRN9ZNdRFoMh0AGUIx15HBqvB4CnuvsMd9dIY9PiKW/kqd2SMb2J9scdKrW3g/UtN1TTNRur+2NnpVnJBtCkA52nzG9OnagCXS/ih4ck0l7q0huLa2SMy4FqU6Psx065Falj8QdF1TTb2484Rx2TCO5SUDKM2CFYd8gjp1zWPN4DvLvwP8A2QlzDb3DSrKZrcfJIu/cUOexHp61yzeApLZfE+kWNxpzajqk0N19kD/6pRtUkjrgFc596APQdL8W6LfWs+yRbRYMidJ4vL2cAgMD65zV7Qta0jxNamXT7iG8hjfblADtI4x7V5tq3wr1fxFod5Y3U8FvdrcRXKXFnK37/aMMkm4egwK7nwf4ch0NbiUWbW09wytIWk3lyFCgkjjoKAHeK/FVp4Xs7sxCNr5YWuREo5bbzlsDpx1NZ0XxA0dvCem6lq4ighv4UkMOPMVcjJ4x0B7+1VfEXg++1HWdS1bTWt7gahpn2JfPkIWM5b5gB2O79Ko/8KznuNP06C7gjmC2S2dxDHOyouMglcYznPrQB6FHHZX0MFwEgdVGY5CoPAGQQfSsyw8UaTf3UypgoIt7z7MIVA6bu/fj2q1o9nFpmnwWJkjEscO3YnTAHXB7detcEvwZtZLi4lBSymkV8fZZXWKV2BAZ0zj8u9AHaaX4g0XWoJfIKNHanB8yPaEyOMZ7YrShj0zVohcwrb3SMDGJgqk7c8rn061wmu+B7++0/T4w7QLb7hKtu5ZpMrgbQeM+xrV+FvhO68JeHPsN1cfaAJneN/KEbbSeAwHegDa+1aHpN3DYb7e1ljz5UIIXAI7CqknxB0CO+NodSiWdJvIZc9G4OD6dvzrnda8C6jq9lqmkzhmju7kzC883lUJztHOfasS18E3Gox+ItOhj+We8hLTOCHARU+b/AGj8uMigDsrzWvDmmtrN3cJb20VqRLdybDnLd29eMVHa654a8UvIqJDcT20W/Eibf3ZHB6fd+lZmr+C9Qul8Qxo8LJeWqW0QdyA2FxljTo/B+pR6sl/thULpi2YVpCAWGfbpzQBp3GqeGtH0vT9UvVs7Y7f9HkUAkZxu2nHSpLzxN4Qs7yCWe5sFudTtt0bHBNxGPw5HNc5/whWsadcaZfI/277PbfZjY+aAgyBkhiKg0X4d3uk33hli0Zh02KcMXflWfGFX24xmgDrbG08I2tjBqNuunx20iGJLgFQGTuu49vatzSrGxtYfOsIY1WUA7o+46jB9BXjWpfDLV77wbYaUlybK8immb7Rbok8Shm4V0PVT/SvUvBel3uh+F9Psb+WOW9gjWN3gTYhI64Xt9KANW+t7bVrW4s5iHilXbLGGwcEcg4PFc3rWk6JF5OjTaetymoRmB13c+WoyNxzkrXRpZxQ3U8yxbZZCuWXktgY6VxXjTQ7rU/GHhS6ispplsppHkuo9pVQUwFI780AWfDcejeKrqWddNuLW50aWSxTzmI2DgYXBwQcDmtD/AIRLw/o9rHG0Swwpc/aV3StnzST83X1Jqj8PtPvbO88Ry3VvNbJcX8kkSzEfOv8AeHpXMfE/wzr2r+MrGd3afw4LV0+zrb+btmP8RGR2xg9qAOsvtD8LW/nwXUVvG+oXAmZZHOXl7MOeDxRpfhjwpfR6xY2MVvOJpcX0SuX+fg88nBz/ACriNb+HOs3WuaVd2dxdwiCOFGMhjeJgp+Yurcg47itn4a6FqGh+J/Fsc+lCzt7q9a4ju1H+uBAwaALt5pPhzwxq0OkHR9sWsBvNui5I/d4I3EnIxxitiz03w54d1KXW4ZY4rm9iWN7qSfIdEHAGfb+VUPF+h3+p+ItAure2S5trJpGm3kYIZQMY7msuz8ET2tpo9vfWa30cd5LOUfG2JXzweeRgkYFAHZahq2h6rp97bXF1by2rQlbhPMBAjYEZPPAx3rkvDvwd8MaN4itdfsVupb2CIW8Nw1wWAhByq46EelY/i34f38eq+KbvTNLiurfUNIW1ghUqql1DDBB+orrvB2n6xptpp1vceRHZR2qKYVz5qOFGRnoRnNAGvCrN8QIW8tQgsWJbnP3/APAV2dq2W45FcXaMrePscmRdOz14OXNdpajbj6UAXV6UUUUANj+4Khus7sgc4qaL/Vj/AD3qK4+8pJ49KAOFbw3Yah4k1sG9JuL62hiu7cEECP5wPoTk/gau3HhS3nmnltJ1txcBfN2qGOQMDae3AFYOsabe2/iDxPPpunuL65sIxbXSjqwVxt3djnFStbvDoty8Mdxcq626SRIHjx8/zPknOcdR7UAbB8JwzQ36XNz9oiujG6sQAVKBdpz9VBpNU8PNfaVfwG5BuLpFQybcABTlePrXOCznutL8T25iuHKsJLaMbkGPLThec9QataRexR+KNTvxFfRWy2EO5pEby2IL5Cg9wMD8KAFvPAebicvCdRhuwfORpigyXLnoeR8xx9K7iGHy1VFPCjApYZBsUg/KwG3PpU0e3nP3j0oA5/XvDt7qWrabfWt8lt9j8zMckW8SbwB17YxmsBfhPHbW80Frcp5F1DOl3DPHuSSSUktIBnrkn8MV3/3VwTzSlW28HigDiJvh7JfWNla389rc+TAIhMtv5ciMDwyMDxx29RVi78CRSafqNmkrNFePE8gkYn7u0EZ+i/rXWyD7mKcse7kjpQBxWueDLu6m1b7JLAseoRRxM0m7cm3OenUEE/nVfUvh8J9cN0LS0uYLmGOC4EzOCoUnkAcHg9674ovIU801kC8UAQRxCONUC7QAAAOg4rkvFngseIdSgkPnwbQn+lWtwY2G1i2GXow/xrtVA5B4p21V60Aee6b8MbfS7q+RIxLb3V418HeViY5CBxj0HQVX/wCEP1iOxuJmihN0NTbUEiEvEo54JxwcH9K9HbhmA+tKqjoOtAHkt/8ADm/uoL+6Nukl3fapb3723mALGsewdf72Ezx1zXR+EvDd1o+teIru4WNE1C7E0SockKI0Xn3yprtJBt+tQsB95uCKAKGrxy/2VdiGMyzmFgiKQMnHAya8km8D+In0Pw/E1nuNnpktsU3J5izsqqCWyRs45xk8V7XnkcDkUbtrcgn0xQBzvgvT7+28LaVBqi+XqEUKiZVk3gNjkZ71m/ETw++uyaCq6fHqEdvqcdxL5hA8tVV8MM9wSv1rs/u47E0Mp+bjt+FAHgz/AA51SG31SS20t0uZvEyX8TAqPLgDgllPbKjp71cXwP4hN54hS8uLyS7ubpbmxuoyuwYjAUFscbTkEd69tVRyc4HT14pNpHbj6cUAeT3Xh+/h8K63pg0t1lmvkkZ4FUCVDKjM35A5qW+8I6h/aXiE2Uc1paXEFsRFGPkfaP3iqOxI4r1JVDZBBA6UhUdSPcYoA8q1nS9QmsdbvdNs7ixs5rGCDythSRmWRjKQv+4wGfrXPf2nPo+veMptD0+5TbpMBt2eJkjZl8zdtJ7jjj1zXu6nC56nvz1H1qJVCoxC8k8c4/l/nmgDz74U3D6jJfzxXzXFk4T900rO6S4y5ORxmup8dWF5qPg3W7fTyw1CezmWDyztbeUOAPfJrWjjSNmIUKzHcWUck9OakV9i8HqR16UAeSeDPGem2fg3w1potZrjW4QlsbWSImWGYJ87NkDbwG+bvmk0u2vZdSsjawXB1u3eX7ZJMWC8oSMAnByQmMdq9ZaIKzMqruJJBHB/P9KZDuEhGwKB/dOOe1AHm2iXWuy2lpdWZvLnUo7ONZ7G8UwwFi+WfcerYJwPat74pXHlfDbxHK5aPbplxu28kHyzwPeu0kGcZ65yRniuR+KEEU3gHXIpGVEezkUsxwoyvJNAHLePlNx8EtVRVnkEmjyHbHxL/qu3vXH3viUWPhPT7PSLu4tPJ0GS6hi7b1U4O48kgr0969X1TXrbwr4Qi1G6y8MMSKI4gSZCcKFHrkkVyVn8V9C1K81CC80G8tZ9Lg8yZbqzyI93G1WwcsRjge1AEOl+INP8W+KPBF+l1Dc3kVvdK8xXYzMVizj269PevWIpFkRWRg4/2ea4nTPFnhq+0+71P7Kln/Zx8uSOa22yRZAIVRjPIYdPajw98RfDsf23TbaG4tBp0fmTJNCy7M8jkjknIOPegDb8daXd6z4V1G2sLuWyvmiLQTQthg45H4ZArjbi9u7/AOHGq31xeXNrNdWGyOK4YBVkVeTgjufXqDXa+HfFVj4nW4+yGVJLd9kscyFGQlcgkHtgg1oXEcN0pSSGORR1jdQwx9DxQB5lda3qdxfX0VzcPpkWn6YlzaGJgPtEpD5OO4+VeBWUmo3c3iS08SDSoxr8fhzfJExCsx3ElT3J4rYb4gXHijUdQk0LwzBrNjpd2bIzSTIruwOH2A5GAfpnHFK3xY0TRvGGuWWsWcen3FiIQ19HGXysiAje2OBnjmgDl77VPEdr4R1jVW1yS2ZtPW7j3yq5juMN8oXHC8jrXT2d5e2t/qemS6tcXYn0NbwyFlJjkO8FlxjA4HrW1rWt+D9NmS0vYbVmvFV2iW3DAq3Cl8DgE+tF1408HaL4ktbCVYoNVnxawMtt97IztDY6AdvegDK/Z8mWP4X6FE99NcXD24YtdOC5JGSB0yBmvSQoVmBXnA6jn8Kxm8L6SGsrmCyhiazL+R5YChN3DYA65xUFh8Q/D+qazPpNvqdvJf2+9pIVboF+8R9PagDyO78QmH4pWOvu8U0U+qT6Qk2WRFiSNmYYz94NGe3eq114+8Vx6n4r1OPXo5dN0TWYLNLBbdWaeNygYMwJOcOcEdhXfw658Otej1K5jl026OnMby4dSMRNzl/x55HWtTwh4L8PxzXmu2fl3q6tN9vEpUEcgYK9uAOKAMW3uvFV/wCMtZa21uCTTdPmidrF4AJPLeJWZSw5zk5BrQ8D6/rutahBqLS+dol5CX2FVU27gjABByQRnqO1WvFGt6N8PZo9Q+xo1zql0kUrIwUsezvk9Bj9aj1HUvB3hm3vdOu9StdLSWP99ELjy9qt0xz8uSaAO9k5UEH5TwMVw3jrxjd6LrmhaHYRf6fq7OqXEke6OMIu4kjuc9PxrYXxZoOlrYWR1GJVlRRBul3Eg8L83vx161F4kbw7q19aafqNxb/b0cSWytJtdWI7HrnHagDzvW/FvxBjvPDVlEuk217qL3EUqPl1BjUEMGB4B9O1auoeLvFNjNrdtmwF1YWEN2jNG23ec7lPPTI/WtN7jwXDr1pay3Ft/aumI8kSPL88YI+Y47+9Sef4O8dSu8NzbX73UO1mikI8yNT0464JoA6zSZ3vtJtriUASyRq77c4yRzj2zXPeNNcu7a+03RdN8mO81DzD51wpZEVAN2QMEk5FV9J+J3hZdGkuF1SC0sLa4azEs0m1dyHaR+YqeXW/DvjCPTZ4biHUI5JGNvdQTdCB8wBB5/8ArUAee+ArrXrHwHHDp17Cmo3GpXeZLxXmG0SN8qrnOPx4rdsfHPiLVPBvh25txp8Wq3twLa4WTdsXIb5lwc9s4P51qCDwVozJpBurS3lSYmOFrk7xI/3lBz1Oc4qS30XwZYwWsVvNbQpHdDyh9pP+uGRtHPXHagDPTxtr9v4P1eea3SfVLG7e28y2heVGUE4fYDn8uldb4I8RN4m8L2WoyyRyyTLljCrKN2SMbWGR079Kih8KaXCs4hWSJ7mX7RJ5c7Al8devArYtYVsVW2ijVNvOP8aAOf8AiV4qvvCOgrfWNk943mhJNqNIY0IOXKqCSOOw71z2l/ELV/EaaYNOS0d5LQ31zPhghUEjYoPIOR3HHeuwvI7PWrg201xH5luRI0cM5V1PP3sHp7GsefSfDlzLaQi4jFyFaKF4JvnIJyVyDyDQBiP8SNZ1G+0mDTLC2WK806S+ka6kZWjKn7uADnNdh4H8QN4v8LaZqrwC2luoVcxA5Ck9RmqC+F/D82sW1zDKHubW3a1WOKbgRnqNoPqBWho8ejeD9FhtIZ4raxtz5SeZMCFJ6DJPXNAGL8YleLwessMkq3CXlvsaNyvJlUHOOoxWb4o+IGoeHdYt42hgl08XENq7q5Z9zgZPHAx6Guu1jT9G8aaO9pcTJd2aSK7eRNja6HcOQexGcVzbeH/DfieynuriGWKBrgMTJOUDOnAfr7UAZuvfELxFpN94mQaTbz2WkpFLFIsrB5wwBKgYxkfWu30PXrPVJjDHIv2uNEaaHPzJuGRmud1jRfDGn6PqV/KZp4rxY4pvLnZzIAQFA54611ml2dvDDHJBEseVVd3RiB0ye5oAbZwyN46eTaPJFgozjnO811tpyR9Kw9Oi26xcSnj9wqj0+8a3LM9MHIoAurnHNFLRQAyH/VioLtd3fHGKnh/1YqG6/WgCt5e1Qd3p+lNbZGhZiqqPYAH61FHdQPNPF5qmSE4dQfu8Z5/CknSK8t2jYRzxt1U4IoAFurYglZozjrhxUkbJICUIYEcMMEH/AOtWE3gnQmV1XT4fmPIyRzj61MtxpXhXQY2kePT9PhVQrM/yqp6c0AUda8TPb+KNP8P2jLHe3UMlx5kq7lSNMAHGeTlh+Rq0k3iCKKHclq7C7CSMhIzb4PzDPR84zTNW0WK81Sz1O3mjivERoVkkG4NGecDn1AP4Vb0XTb6zS6OoX325ppCwUR7RGuB8o56f40APXxRZteJBu3IzMizKwKFlzlfrwfyrMuviHZQ6NquoxQTXcNjbtckRLncAM8eh4qho2g6Nod5ewW9xama3eS7dXQb4Q5Y5yew3N+FJa+ALafT9QZbqNm1K0a3e4t4ggcOPvlQcE4I59qAOs0nUP7UsILzyXg85A3lSfeXPY+9Gpa3baX5UcrMZpjiOKPl2wMnAqPRrWaxsYYZ5fOkRAvmbcZ9OK5/xd4duNS8Q6Bq1ndxw3mntKghmYhJo5FAccfxDaCPxoA108a6U1pZ3S3IaK7GY2weR6kY4/GtkyCbDryK4TVvCd9capLKu2e0uLP7LLDGwiVSGc5Hthucc8Cuu0m1ex0u2tpDl4Y1jznOcDHXv9aAK+reKtO0Hd9unESKu92wcIvqT2/GpZPEdiITK0/7tYftJOOkfTd9OK4bxv4f1aGPxNdadHHeDVLWOLy2YhkKqVwBg5yD+db9xpeoLItzCyFZNP8jEzYKSckEjHI5x+HSgDat/EVnd3FpBDKrtdxefEwI+ZeOR+YrR3BWbvXIwabqFrcaDJIITHZ27Q3UpcYViABjpwSDXTtIWt8ow3bSBzxntQBjaf450nWLjyre6D5kaAHB2+YpIK5x14NTf8JNpo1I2H2pftQO3aPX0z6+1cbpvhTXodEt4pobdbtNWkunCyEr5bM544+8Nw/Kprjwrqe1rPYj239oC/FwzjON+7bjOc54+lAHRyeNNEhV3e/hRY7n7I7MeFm4+Q+/I/MVqLqlpLdfZ1uI/tHaPPzH6CvOdW8K6z5esQ21jBcjUtRhu3eWULtRfL3A+/wAh/TmrNvoOtWni5J7WGS3tpL1pZlmZJInjZTkofvKxbHHtQB6PIqtg4yRUSXcM00kUcqs6DDqGBK/WlY/KxUg46enSvLvD+k6pZ+LtJ1CSwktvOF0l2sakqrM6spLZ+bv9OlAHqZXC4x09q4uH4raFdePLvwnbStNqlnEJZ2VMxx5AO1m6ZwQa7PcMe2OOPb0rwRvDOo6brfxR1O00FidQnhFusaGJ5Y/JRXZWHJ5DHHtQB7Hqniaz0rRb3VZZVeztY2eRo/nJC9cY60+z8RWF19iAuI0lu4vNihkYBmXjkD8a+e9S0vxBHofjLSLDS7250y8hJt42tiEGbYD5Rn73mD88muuj8P6l/wAJp4D1AaOJILXSHhmmmB3RsSmFPpjBNAHsrN5fLDjH0pn2qHzGjEq+av3kDDI/CiWQYPy/MB/D0yMen1r5x8P22saP478PaydM1G3e8uL1dRgJkkVCxUx7mJxjgkYGBmgD6Q+1RiTbwGx90nmmXMytbyBHXevJ56V4ZoF1rVxZ6hqktrfL4zV7pJLcuVhCkkxkg/LgALjb1zWpa28Nz4P1yXTjeT6vPp5a4TdIoM4B+YZOQ3sOKAPYY5gY0OVdmXPy0trh8uCCPrXillq08Pil57ee9VV8Ph5jIryRednGQP7w4yBVCy1zxXp+k3EU8EU1nNdxCW+huJPLZGXnqNycgcY70Ae/MwZhx+Ncl8UFDeA9cUAPm2cHIz26VwV9rN0y6Do8WsvayXV+8AmhBBaIxlgAWHOOOfWuw8bQyaV8MdQgkmlvpYrTaZ5SN79ASfegCt490S/1zwLBYaUVgvJDAVkaPcqbWU5IyOBjt61kaN4H8QwaNrdnfXdm11dSJIL+3jZPMHGVYEnsu3NbnjzxLceHfBdpc2Ss8k0kEHmD/lmrsqF/wB71k6tq2t6LHa2v2j7bay3JjN6pUMsZRiAT0zkDn3oAxdW8HanYx63bQ3dimoa1NFLbQMzHBTaDnIyRhM8c5NXF+H+tahour2WqLZtf3PkzLdQs22V0K4VsjIA24+hFUftdzN4g8B/2y0L3izXZZg24/dUDke34ZNaXh/x5eya9o8Vzfw3enaklxIJlTYqBHQIoHUHDEHPcGgDofDfha/0k/aI4bOzuriWM3W2R5C6hMdSOT8q/hXXRhZNwHCsevcVzXxF8SXHh3TdNazX/AI/L6O1lnAyIY2DEufToB+NZ0GtXUMllpTaksqXEkuL+NAVVBkhc9Cf8KAMTwb4F1/4dWuu6bpUdrcxXl7NeWc0shAi8xtzBx1JGT0o1b4Y6nq1r40d3tTe61BBBHIRx8iqCT6DIJFVNQ8Xa1qWm6F5V+bOSXWZNOefYCJ41Dgvg+u1elPjPii38VQ+Gv+EjSe4azF4bjyQCAJcbQPdcigBX+FN/B4mursCLULTULaFJVmmbdC8Z9O685+oq83g/W28dyazd29pcWkJWC0VpCRbxcbnwR98nv7VHa+LtVn16a4eaSCztp3tXtJUURkD+MnOc5x+BrnV+JerXek+JGuryTTbqPTpb223W4dBsBO5HBIZOnvQB7j5YkieP7vy7fpyP1FeWeG/hre6X4VbR7mztl1COG5hXU+CzeYScjuDnBOe9Y2g/ETXdGXT7m6uv+Eisr3R21GdosD7PIpXKjHVSGPXn5a7O+8VajYWF0nnwy3E2nvf28rQ4ii2jO04PP1oA4/w18KP7H8Jagr6My6ydMeyDyujrL8rcADsT6+teoeErOW08NadbzWy2JigVPIQcJgdK4nQPH2sQXFquuPb3NvdaYb8NaoV2MpwVA/izn9Kh07XtT1Px94Zub6dYba9s7i4gt7dmUbflwHB6sAaAE8Z+AbzxJ41uLm8eefQ5tPW2WGGQAK+9t2Rjvkcj0rJ8TeA7TUNSlsLnwtJd6VcXMD3VyjoPNaPATcGO4jAHQdq9J8cai+k+F7+7t1SWXaFjEj7VJJC9fXnpWR8MPElzrDavpV5F8+lyrB5zE5kBRWBIPIxuxz6UAVL/AMDXlwut2UNtEttqBh+zyq2PIChR932wcY9qkh8IpJrk8eq6P/aLLeJdWt8Rnywq4BznII5GO9XPFOo6vpfjfQra1vIY9Ovo50eKSLLBkUENuz056VyL+OfF17oPhOa2vbOO51LUZLSdmtiRsAbDr83XCjr60AJ/wq8XF9PNe6bPLfWtxcS28xnGx1kbJA788cHin+D/AABqOnxeCIW0w2UWlLOtyPMTKlsY5B5GQT35pIfifq2jaTqEd95Go6qmsNpVtIqskbcEhnAzgcGvQfAfiC98SaIZr+zNlcxytDIoJKPtP31J5wcZ/GgDzbUPhrfr4R1LTf7NjaW41DzXXKFSpmDs3P8As5FdHfeCIrHV/Cx0nTEtrGzeVnWFQixsyjnH5/nWN8QPE3jLTvEHiMaZfWMVpp2nrfIksTM7nklTz0+XrS6P8QPEcPie5tdRgt5LZtGTUYfJ/dgSnIMZJPcjqaAOY/4Qq60fWvClpqNktzcrrc97JdsR84KsQc9ecj8q3ZvA9+t1eWsuli4jk1z+0llBUIse77wPXPPoKND+Kesa1Nr0Nxp1tBqenaf9uhxlo8kNhSTz/D29aXwX8SPFOqapoUOp2thGusWEl3CLd3/csuOGJHI+btQBe0vw3PH4o+1XWqTw3kd60h+Rtjw4OIxltuOevtXp8wkkjkMBXeyNsfBxkjr9K8ctfGV7deA7WeefyNWur2SGF1kwuUZjgsVJwQK09U+JHim30LQpNH8OxXmp31xLbvBcXGxUKj7w45Bx+tAEHw/+H0mmx/2jrcVzPrsazpd7U+W43kHr/EOBj0qh4M8Gf8I34ou1Xw432GaOS5sN6EfZmOS0e48jJ5HtW1qHxcWTUILXSnhlmtbuK31Eo4dYmOAyjnJIJ7DivRNc1KLRdGvNQnx5VvE0r/7oGevrQB5V4X8KNpniO3vYtKuNLVtNkSaOP/noWJ7n5m9653XfC99D4B8UQalHHqNnLah4nmtvIcNuzhlJIJ5HzDFdBL4m1K4+JWhXVzLNa6bJpE19LbKwZBgjaemc4/Dmtnwd8Rrfx9rAtZtLSO3ntjcQylxIrJuxtfjAPGcUAcvY/D/WUvPtGgIui6PNpcEM8KR8yuDkso9dvGT1rY8SeCbW68JTWn2S9uI725hZ0jhKbVBGSFH3c45+tb/xR8bXvge1sfsUMC+ZuAkmjcxIAMhWKg4+vSsq4+K15d31np2k2tvfXwtoru5VJjt2MeiNjt15oAj13wKNIW002wV4vD7RSL9nigMhjlYcNy2eOSPQ13/g/Tjomg2OmzXMl1PDCoaSb77e5968v8UfEbxppN/q1ymmaW2l6dNbh1MrGaSOQqCfu4yN1ej6X4w0fUtYbSYNQhbWI4RJJaq43qp5zj8aAOt09QZZ5M5G0D9a07X7x4xVDTVCxSkc+tX7X79AF6ikzRQAyH/Vj61BcNtkx37Cp4f9WPx/nVa5O6Q+nHPp70AeU6vpaafN4skjs7mWW+uogfKkZTs2xqWBzwOuQKyrFrptK8XaeguoLfiS28lXRQDEuQpJ7MSa73UfGi6at3Jc2EqiG8W0cqynh9uG4PTLCm6h45srC4uojaXDLb+W0zJH8qxv0bPcfSgDFZPsd5rEdvcXKxSaSk+d7HLgPkjPQ4C/lVXRbq3v7DSNOupftOiGxxLLN3kG35Scc4GfxzXpSqsm1ioYFf4gM49PpzVDUZrHRbF5pUSK3j6qqYyScAAdySf1oA86je4urzwZeajDcBo2ulURFlG0ECMkA9xzzXZ/EDXbnw94Pv7+0RnuowgXYCxXc6qX/wCAhifwrK1X4hx28ej3Nlb+bBdX/wBhmWVWjkhbYzD5SM/w4x71qy+LtJuNLuLuSQPDG/kSRlDu3527dvUk/TpQByegyx6l8UtWtGnjubRtEt1JIHzFpJdwJ75GK1NS1L+x9Un0iK5Gm6dZ6Ys1uw43MC4wM9cBRwKj13xhpvhnw2Na0vS1utReRbS3t9ghd5CeEZiPlGcnmuhjt4NU0a0utbsbeORY1klSQK4hPBYBsfh6dKAPPtP+I2qX9q91qe7RZX0A3rQT7QEmVn+bn2AP406z1hdU1z4eare3s5luNNmmYQkGN32xc4A5PznFacnivT/EmueIdPj0W31K40e0WaEuATMHVzs56ZKYI6Vr2+reHdG0zTEvYLXTHWISxWsiD/Rwfw4HB9uKAOWi8XazpVn4g8R3GpSahYabdXNutjbwByVD4QkjuvOfY1r/APCU6tFp9zIGZ4ZFt2indFG3zHCucegUjFbun6t4WWw1JrNrVLNlM11tVVVlbO5j7EDrUej3fhbTWOnW0kCNLbG6ELSM++EY+Ybicrg/hxQBR12+vNF0OKWPWml26jbxmYopPls6gq2ODwTzWNJ4qm1T/hPbZtRjntdNuIooDJgAZijYrkdRuYjNddBfeGdY01IIHs7qyuIvPWNQpV0B6gY7EdazdPj8Ea1b30NmNOuICEkuRAVGQpAVmIPqP/HaAMX4jeIH1Dw34os8wwQWOleayu3DFkZh34HC4pmtePpfC+hn7E0TQ2GmRXRgGXkJ6Yc9gQBg+xrp77wT4a8WRtdzW0V8lxB9mdllbbLEP4ThsHGTiqWsfCHw3rMKx3Fm/l/ZxaSbJ3XzI1ztDHPOMn86AM7WfE2rzeO7HT7C8hispNIkvZ42QMdwbaoBz165+lGk+PtW17w/p5tLWI6nPpQ1GRWXahc5CxgdiTn6d6tWfhnwUHmlga3kuLe0NvJN9pLOsOTkE7uPrVmz8M+G4/sNrpswtnhtjHbrbT5ZoCQcc5yucH8aAMzVPisbWSSK0hilvLNY3vrdi2cMcFUIBBIINdL4s8UL4d8Mz6olvLc7VDCNUJPJ4JxzgdTVVPDmnT6s8un3wgcIsdzBDtYMOcE9SD1rR1/w5D4g0oWU09xbIGDh7eTYwI6j3Bz09zQByVn43n8Q+DGvree0mlSeCNzaSsBy6AjJAK9TwRXYeJLy4svD17c2hT7VFbNInm527lUkbscnpXOR+EdIure60galK1xGYnnaFkjkXaQUBAHB+Uc9a6GaGy1zRLi0W83W8kTRSTwupbGOfmx15oA4LwT8StX1g+HDq0Nqv9tWUl0qWqkmHYFyOf8Aera0nxVealJp9w0cJtNUR/syAHchUE/N7EVZ0/wDpmk3GkzxXdxINLtWtYFeVShQ4JLDHOQBUnh/wdplmbe6s7qa6tIgxtIncFIgeu3AHY+9AHKW3xE1zRPA9nqt7pB1S9uLwwpb6dIM4ZiE5bHTFX7j4w2Wk2Vn/aVjdWV9Ja/bLixJVpLWMEgs+Dgjg9Ks3Hw/g0nSIkj1WeG2tLr7aWmCtwCx29BgDJrLvvhpp3irxEfFmmXFndR39gls4uYBNGUBbDLnpwxyPpQB22ua7HpXhm81hYjdRW1s1zsQgF1VS2Bk4zjPeuJj+LrXK2YtvD93cT3tn9utIy8al4hjcxJb5SMjg+tdjr/h86x4U1DRvNa3+02j2vmbeVDKVJA9cGuH0v4OzabqOh3Y1uSSTS9Kk0tf3eN6sV+fGevAoA39L+J2mawnh+W2tp5o9Zt5JreRFyq7FBKNz154pZfino8Ph+x1Q294sV3O1uirAWcSrnKnHf5SOayfD/wlk8P6T4at7HVQZNFjdEdosrIHAGSM9Rj+dSWHw51PS9K0OyXUbeZdPv3vZXaNgZch+wPX58/hQB3mh6lb6to9rfRI0cM8e9VkUqygjuD37c1jR+OtHmkuI4xIkcKNIXMRWORR12nocVvyRhoxG42gqQQBj64rzrwv4CTwTYXsV5NapbIZBDdyEuyK/GW38dOOOMUAT33xW0Kx8Ly67fW7RQ208cUasFkLO5ULswcE/MOhrS+I199r+HWpXFuc+bal0z744rhta+Djaf4e1Kbw7Bbm5vLu1uza2Z8uJxFIrllydoJA7Y6V3Pir7Qvw1lOoKkVyYoxKi8gMXUEfy/OgCDxjr8Phf4dzalqNl9viht13W8cW8MeMZGPX+dXLDXNOeey0r7JFGk1n9rMbbRt6DGzOT1o8Z+Gz4s8H3OlxSfZ3nSMb+2FZW/pWfb6HNceLdP1GE293BZWMtrJIjLkSblO0jPtQBr6L4k8O67dRwWEtrczxxeYiKASi5I47jkYP0qTVLXQPDsIu5rW1iIfbGojBZmPOFH4Z4HaqHw18Lz+HfD8Ueo2sMOp7pC7IQ5Cl2YDcB056Vn/FXwFceLv7EuLIg3Gm3iXHltMYlkXaykbhyD82fwoAtat8QtIjk0WyMT3kOrSNCCIyyptXJLDHGDXRy6XYyWYt2tofs6/8swowB3x6Zya4O/8Ah/d2t3oV5Y3FvZR2E00ksMru4BdcbtxPJHv613d7ZyX2kzLHIFmliYI/XkqRnj3oA5m81rQZ9KvIdOtLbUrjSonngsVUD5lB+5kHntmrVlrGjpHpep6lb2+l6rcwqm2ZV81B12lvTNZPw/0DUdLbTotR02KGS0svJlvllDSSHPQY7dTz61meKfAWqap4q1R5HnudG1G3ihVoZVV4CpOVORwp4ORzQB1F5e+F4fEDC4ezi1NlZjvI3HjrjGDwPyrK0mx8JeOtF1i20SOJLeXzNOmktxjYOQQoJwBz2GOK4vxB8P8AVrjxdPcaf9utC8ikCVkktZcIBvzjcrYGPqK774f6Jd6BbalBdWwt1N5JKhEgbzFZshuPY96AK8l94M+HckOj3MlpaXM9sVVGjCvNEuMjge4zirOpX3hDTdJ3XdxEbC8g8tS0jNvjIHyg54GCK474jaffTfGLwtfWmmLqCWmmXIOZFQozMoH3jg5x+tLofw71Twvb6XdNE+tyRWL2s1r5yhVJbcCA3Bx049KAOrjs/BNheWTLJAZksT9nUysV+zDGSBnBHTmo7PU/A9gljrAv7dYo45DbTPMcBD94Lz/s1zuieAdT8D2ugeVby6y9tDLDKnmpuQvggfN/AMY4/KqPhPwPqlvofhnS9S8O/u7O7Z7ndJFIoUq4zjPTLdB1oA9F8QeJvCs+kwHU720Om3irLFJI3ytg7gwPoMA/hVWz1Lwj4bvbzUobi2t57qAXU0+4kvGMKJG9sADPtXLeOvCt1ptv4gWGwguNFuNJ+zW0K7Qtsyq2Rt7A5HSotW8G6vb/AGSfTdNjv1fQG01Muq7JCCQWz/DyOmaAO48Qa14VutLstQ1S5tZIH/eW0ztyQwGSp9OfyqlG/hm61zRdLtba2ldFa5t2hlwsOPRc853HmuH8O+D/ABHosWiXmo6d9uK6P/Z89nGyuIpcsS3PBBzjIqz4R8Caj4Y8QeE1ms5LpLCxnSe8yMCRypVOuSOD7UAehR+A9Gs47hbe2a1M0/2x3jkbJlx97nvzRqHjjQ/DFwLK+1WCC4Cb9s0nz7c9SP61a8La9J4j0s3c1hNpsm5la3uQAwIOM8duMj2NcP468K3Oo+MNTv00I3wOiyW0MvyYMhLHbycjqDn2oA2GTwZ4y1DUxHcw3lze24W5WG5b5oQTjoen0qGPQ/CGvX141pJHqV1DZmykhS43fusEAAZ4PXn3rh/BvhfWtJk8LI2h/Z3t9Hmtp2ZV2CQ42q5755/OrPg/wxrPh3xNZXI0VoLaOweCV1KqN2dwUDJLemTQBu6bY+FG8PjXb55dNhvbf7FJ9qm2sUXICZB54P1xU2mr4BMlnc2WqW7HT4jYQSR3QxGpxlc568DrXD65DrVnpfg9V8OtfX1sZmk0+Qp8qkYDEMQvcd+9Rap4L07WvCHhtB4YkRrrU1a+hjtV3jG4MXK9s45z2oA9Ckt/C3g3SdGgSSaWJ7zFnJ5m8iSQnLA+nJrorzwna302nXktxcSS6ezSxt5pwzMCCSAPSvGfEfw4u9K1a70h/PPh2SzRdOjtLQyGBw5OA2SVbp8x7V7vpttJFpNvDMx8wRKpDdScdT70Aee+DdL8NSap4jn0m0bSfLv8332iJVDyAAlgT2IxXf3C6b4m0m6tPMjvLOeNopdhBDKRgjjvj+deReJtP1JYfFz2Wh3N6bjUoD++jcKYwFDMBxuAweBT/gHb32k33iqxudOvLe1kvnngmlt2hiIYDhVPQZ5/GgDofE2n+GvhvpUvibVJLq5tLK0+xt8pk2wkgY2jrzip/AvibQrq6eztZprYw2qTLBdRCIxwn7pxgcf4Vi/tCaffeIvD2k+HbOwvJrbUtQi+3S2kZYRQKd7ZI9SAKo6b4L1VLXxrdf2a07XUK2umfaGPnsgQKAw7KCxOOtAHpmrWOna4sV7LqLRRWoYM0U2F+YYIbtyK5/UE8K+G7zTpELW7akn2NLmBvlZFBblh0HPWuZ1v4d32k6b4YsbO1lnskcPqgtU3PPIqBU3DuPf6Vv6p4BnvJtFK2cX2axs5kS3kIYRyuABuHTAGaANLWvDvh6SMWVzJcTR6uUwsUhcMFwQc46fKK3NP03RLXVj9misk1JY9jPEq+ZtHYkc155p/gG70PxN4SgdJrq20yzkd7yMH55ugTrhRjt71R+E3gfVrP4oaz4iv9OaGO9iyk1zkSxMXJMRIOGUDGDj27UAe96fHtjk5x7Vcs+XGaqWa+WkvX8at2vzSZoAuHrRQVbsaKAEh/wBWPqf51Rmb99JzjBx+gq9D938aoNIXuJ8DJU8Y4OMD/wCvQBxmueB7rUrq6ktdTEENxdQ3DoY95yhBwPYhauXXhOSSTVWE0am8ijiGV+VQg6H8zXOWP22xuvFWqf2tfXw02SdrezkkUowEYbBGOcEcfjVOPXtU03T5BLqMby39vujkknGVkPLBcL8q8jGaAPU4vlRFJBI4z0BrA8baBL4k0iKG3kCTQ3EV3FvJ2M0bBgrY7GvMtZ8Rana29lp8urahpFwupw273DNHKJY5A52bguCMIDntmtC38X6tYLd6VJPcXUf9pmyt9S3JvKeT5mS2AM54zQB1Os+H9U1S50WdUtVNrf8A2uVQD93y2Tg45Pz9TXPr8OtSmutQubi4t0uv7Ue/to0kfy5IyR8snuOMEVoR3uuXkNlpc119inaGaU3ylW+4+IwSRjkEZqlPDqNv4/0y/u9YkmSLSmLWcYxDLJkZbpn3xQBtt4evI9PhK21ssjagtzMFkOAoz82T1PT8qteIvCU99b6lLbXM8txOkYW1uJR5A2MGwOMjO3nnvWT4IvNYvr9dVnvJJtIu7MTSLM8e2GTghVAwcckc+ld/vGFZcMrcgr0NAHGeHdD1G38a6rq91bQ20d5a20KLHJuOU8zIOOv3uvpWf4i8IalJr2vXliI7uDWLBLQrLJgQFVcbsdx8wPHPFR+NtSutL+I3h66k1Y2ukR2dy89mI+JCGjGSc9t386p+FfiFqepa/pkE1/a3djq1rcXEE0Ue1U2OioVBPIIl9ulAF/Q/h3c2XhuaykjEWorpp05Z5J/MQ/KRkDHAzzzVXR/Duujxlol3eaZFHZWelyWEj+cjFnYqchR1B2j6elZHhrxx4qjtdE1LU721uYtS1J9ONrFAYmC5kCyAluWwgyPQ1PZ+KNV0e38X3GqX4vVm1gWFqkSFPIDFEXnsBuzQBteBPAd/4Ph1SOe5ivrKOSUaXCgCmKBiWWMnHUE4+gFcrq/g3XbH4X6edK0WKw1aCWI3trbosjywrLucDB+bqTj3qaPWNX8H6ZqnhWwvml1CyRLpdSviZEEcknCcckjoPYV63pdw1xp8MkjJM7ICzp0JxyQetAHOfDfS/wCztJuGhhuLW3urmS4SC6h8pkyTwEP3RnJxWt4ystQ1PwnrFppU3kalNaTR20p6CQoQp/M/rXNeOvEU12uuaHYBlurbSnu5Zo5fLdMhxGFPTOUJJ9K5/Rfidc6b4X0e2/d32pRaWl3cS3DbfMABG1eOXJB/MUAY1j4Znm8WJb2+mCxnXw8Le486PAnfe42nnnp1680vh/R9XjvPC8NvoVzp72Ojz2RvGi5jmIQquTzt+Q4PTnrXtlm63lpDchNhkjB54IB5APHauG8VeO9V0PxLe6fbafbz2lvpTak00kpBO0sCuMH+6aAMX4S+HZbK+sbm8tr6z1G30/7JeJJEUSRwQSzHpI2QcEdia9Z8w5ORyeT/AD/CvKvD3xiur7VdNXVNOS0s9U0s6navHJvYKpUFW464dab4X+Jn2y5vdauNzWc1iLqGGOTcIwONmMYDEkH8aAKOqaCbfU/iS2k2t1Dqt4YnkdScyIsce7Zn1G4D3rmvEWhxTeH/ABAnhuwu4dIj0rzJre2MkbSXIzgxnP3hwT9CDXb/ABC8UeJpPButmwtptL1a1a3e2ljIZJtzr8uWHJxkHHGTWlp/jy/t7XV4NQ0iT+0tMhjk8mF9wuA69FJ79R+FAHC6RcW2p+INaitzqLRv4aj85jNIFeUB87TnAfG3p7V3nwXa2h+HulWluLgi1gSNnuGZmLFQThm64JI/Cqo+KRtdP16SbRJYr/RSrS2ayIPMjMQlyrZxkKfzqfw/8TreQlNR019FjNh/aaMzKV8nnJODweP1oA67xHMkfhzUWmI8v7PLnd0I29K+dPDvjfxIdK0rw1olnLo1va6NHcWd5KUVLt8D5dzdEB4PfmvWj8Uo49N1K51LSrmztYbdLiGRgGS4SQ7VAPI3E8EH1rO/4TSx8R6AJB4fhkuba7htGtJCjCMSFeQQeVII4HpQB6PpMs1xpdtJcBftDRjzNhBG7HOD9a4n40ZXwajJcTWkq39qFkt3ZW/1qZ6EcbSw/Gr/AIm8a/2DLptvCqKpeNbyWQHZBGeAOB1J4rq3jiuoVaRVlTg7WUMM8dvX/GgDwXWtQi0e48XTRapfWy6bNaS2a+exVXcRlgMklh1yDxXU+LNduGfXbmW8utPns4oG01Y5BsnJQEnaR82WJU89q6CPxno2p+JJ9GhszevHK0U0oRWjjkQchv7vtnr2rW8L6haeMNES9eJZAsjx4Me0qVYjBBGeCDQB5JrniDWrPX/Geop4jvYotKsILuCxTYIxMU3MDlckHpjNQfFLxjc+KvCfiuzmebTbWx0RbpWCAieSRCdvI6DGOPWvUPiD4n8P/D3R21PWLLzLW6njtpPItvNJZzgbgAcjOKbF4s8K65oWoXcsKwW1m32e5ivLfYynjCFSM85GB70AeW6Z8SNb1L4ieFPDdjcw6bpFrpdte3O5kUThwV2jJycYA4zXsHxCPmeD7oBRIu+H5fbzUrE0Oz8E/EZre8XSYJrrSm8uNbu32S2+MEDBGQMYIra+IShPCs4VmQtLAAFHP+uTgUAU/iF4qn8L+FY57S3FzeXEsVtFGRlQzkDcfYDP5Vy3h3ULrwXo9lYQWlvHPqeoyRo9ud4iUKWeSQ5Izwe/eu28XXuh2Ph0p4ilt4dOk2xubp9qlicDnsc1y/ii40YeE/7R0YLqGnWKtC9lalRnzCE3ZPIZeceuTmgDJ0D4j65r2i20kfkbtQv54La7CHYlrFu3TEEjkkDH1qwnjTxDd/D+21WG5hbULvUVitl8nCvC0mBkZ67cmus03TfDGi+H7XSwLeG202BX8mRuYUIxuPscH8q3LCy0tLC2+yRWy24Ikg24Kj0K/h/M0AebePP7Y1eGDwq4+2X/ANnF1cXCoVR2DjYh+YbVYg59hVrU/EHie81SDSPD1tbRxafLbw3fmcrhky4BJzwpGO+SK9Hn0WxvLyK7ltkeeNdqysTnAPT36k/Wsu8Xw/pWsJdSmC31C4kWINvw0jY4GO7YxQBtCPdgD73c9K5L4jeKLnw1a6Zb2Kx/bNQuvsySS52p8u4kgda3rXxNpOo30unwahDLdxNskiSQFlYdQR61m6xb6B4nksobi5ieaC4L20kcoEiSqMHafXGeKAOIbUNY8Rat4KuJZzp8bPcSXNtsI84qAoPP8J3Zr1j7Om0HoRxmuS1Wz8MWk1kNSu4xc6fJ5qPNP84J4Ofr6Vu3HiDTY45TJqFvGsTAPmQDaT0B9M0AcT8cLi3Xwra2EhnW51S8isoDbSFHyWycEEdge/esfN94MvtT8QhLyLR1tIbWDTbqQu0s+7aCMkkZyvftmu11tdD1bV44dTtY5X0tFvorib7sRORnr16/nU32jw/440z7It5b30E2JV8qUE/Kchl9wcUAcTJ8RPEVvp/i5pYtPEmiwI8U2TskkKhmQj1BIFamm+PNQvpri08q3iubPS47y6LuQqTNkhcegAz+Irc0/wCGfh/T4dSSG1fZqTM9yskrPvcgZbk8Z4/IUXmg+G/DUN9e3McVnHfARXNxI5/efLtwxz6cflQBW0HxFqmreH7O7u4LaIy2RnnjYk7G9T7cfpVfw/47uLjwy3iDWI47XT2RTD5W7c7EkY2478Y+oqeW68P6P4PupYme70ry/ImkhcyNtOFxnPTnFTax4Z0vVtE02zimhtbbT5Y51ikIKYVeAwJ9/wAwKANHwb4oi8X6M1/HaXFkFdojHcJtfKkgn6f41s7VVjx0wRn+lVrOSDSbOGN5oVU8ZXCqSe9W5rcXUUi5IDrg7Dg8579jQB4rY69q+gePPHFvNe3Jt5NP/tGyiuiCkGC6naQDxlc/jT/h3qWv6H8P9Ah1a9fVvFGtb51kuT8kK43EnA4VVKiu21Dwr4YuNPk066uQ/mw/ZXka6/esmSShbPuasah4a0O80e0M0he306NlSdJvmVABuUn+6QP5UAcBeeM/FOseCtCMQhstW1XUxCnl/NtgUks3Tuq/rT7nUPEni3xokVnfR6douk3hhlRyu66VUIYkdR8x64xgVo2viPwdb+BtP8Qaf9rvNJsH8mJoFZ5EzhSCMZA/CvQYbXTtyXZgt45rhQ3mFQrvkd/zoA8t8MeKLjSdDlnd5NRvtY1aaHTYLls4j3MVGR/CAuaPE/ivxFe6BBp2kPa2ertqyWFxJHnaEB3OyEjn5Rj8a7ib4a6T/ZtvaWons3tn8yC4if8AexseDgkEYxnqKjk8A6DDa6Zau0gmtJjcRP5wWR5D1J9SfpQB1cUYjt0DNlsYPY5x14709FOzOcgjoR171yfhrUtNXxFrlnZalLf3X2lXuoZJw4gYoCAg7LXWMwhj3MwUAZJPGP8ACgDyzXvGuqQR+O2tLhre80hVaDzgHjGUVvY8g9ya9D0maS70uzmlYGaSFZH2jjJGTXFeIvB1hcW3ima31OaR9WhDSxxgSFQqgZVRycgAda2fhv4s07xZ4Vs7uwM0cA/0dBdRmKRih2n5T9KALvjvW5fCvhfUtahg+0y2UDT+SzAbgoyRn1x0zXB+H/i1rc0d3/a+gmzuPsQ1Gzt1uFkM8ZPQt/CwzzXafEbSZvFHgbWtOs7mIS3Vu0CO0gUKSPXtXOad8JLfV/Dv2bWL6e6uJLCOy86MhTGq4bg9+f0oAuaH8Up9U0/xH/xL1k1HRYlleGGTcsuYw4Ctjrik8OePPEfiHw61/J4a/s+WTYbeGa6T98pGTgjoR0xUui/DvTvDK6iZtXupZtQi8uZpnReiBAVUAYIGK0bvwnbahpeixx6pNGdLIaC6BUlxt2/N2PBoA5/xB4+1K58K6RqNlA+nPcX6Ws6OFcoSxBHUAjIPI9aseC/GGva58TPEOlXNnDHpOniOOO4WTdIzsgY/L6fNRf8AwpR9Dt9NGvXCW0N8L4OyIWJ3bgv0yTzWroPgG003xpe+Ibe8lkN0oDQnGwMFC7uPYCgD0G3UrDJnH4Vasx0qpa4+zyEHPOKuWTYOKALtFFFAEcP3fxrIjkLXl6NuNrjHv8v/ANeteL7nHr/Ws2OP/SLkjnMmTn2AoA5DT/HOmrceIWubR9Ot9Mm8qa4mjASTKgluOo5qaz8TeGLjT7q5tpLb7JHIYZCEHUdunTpVDVvBd/JF4nSCSGeDU1BSBiQd5ADEk9sKKTXfBt5JqmkanZJ/x67hNaxMFDZUDPoeg7d6ANTUPC+leLrbTJ0kH2a3kF1D5G0pIdpAzwcjBPStabQ9O+wm2e0ha1B3GLZxxzkD196j8OaSdG0O2shGIhHHgIrFtvPTPfFX5gzW7gY3AfLn1+vagDiY/GXg7WLeKEPHNboreSfKbDkHDKh7kHqOtbMGsaDdQ6fexzQlJj5Nq56luQVH02nj2rltM8Calp8fg6I28L/2SZvPbcMgsmAyjuc802PwjqcfhywhlsYxNZaqb8wxOAGUu5BB9fmH60AdfDL4fksbzZ9l+ys7W9xwNmeMo35nj3rS024tLmxhayljltlAVDEQVwOMDFeazeHtZ1DTvENvf6SJIrrWILmCIOpLQq0ZyfTG059ea9H0nTbXSbf7PaQR20IyxjTAAOcn9eaAEvtDsNQvILq4tYpbm33LFIy5ZA2N2PyX8hXLrpHgr+0pY0jsFvNNjbKRv81vGfvDGeB8oP1xXV6nazXljcQwTfZp5EKpNjOw4ODj2zXh+lfB29/su0lvLa6uNWsU2OZLhYo5txy7bkGTnGQD3oA7xLzwRBoMWqRyWradp9yJInVyVilYlQRz1+cj8a6JvCmk30N3i3/d37LLKysRuYYIbr14HPtXlWtfDXWI/h9rFlam8vpnvbe4hhvik0iokqMyqQOflUjn2r2bSWeTTbVni8lzGpaM4BU46ce9AGDeeB9Ej0jULe7DCC7CrczTSnfgY2ncemMcfjWvZrZaRp62ySpFDaoobc33B2J+tUfH2lNrfg/WLGOLz5J7WREj7ltpxjPv0968+n0G91VtahOiTwwz6AttH56DM8oDjB56gFcfSgDuNU8J6R4kv7i5W4dZ7i2NncPayKDJEc4B47bm596IfAFnaNpzW09xbvZQ/ZlkjYZdMjhsjkcVw/g3wvdaP4u8NCLTru0gtdD8meRkIjM25eG9XwDXrv8Aexn6560ANWaKNggdQc4257+lcprnw+0zXNfu9VmubpZriwbTZI4ZQE8o5ycY4b5jz715d4v09zrnxB1IpqW9fsa2nlrJtBVUDmMAcnO7OPStW9a/ivvFlrYQXt5ZtosHlW6llLyN5gkZG7HBX8qANi1+Fnh7w1eaPrDavcmDQ9PksUjmlRonhYgsH4yTwvI9Km0Lw74a1DQ7e3i1qa+0y/iaGziluBtVODhMAE4wOvTArjfC9rbf2j4rsbvTru502SwVrbz7R1j4jIcbj1YkgfUVBo+m2+i+FfhjqiaNNLHY6fKDDbowKyGOPCEZ6k56+hoA9R1Twf8A2tok2mXOt3QEjRESRbUcKjBgoHPXAzUGofC6y1qTU3n1Cd5LnyQpUgeV5Z4xjrk9c1wXgfR5Lq68aa3aNqkd9BdXS2tvcvIIwpRSFUN1GQenrW18M5F8P2+oeIdT1SOK3kt4vPiDuY4pNxG47xwecY9qANy9+EiXS61I2rT+dqlt5DN5Y2xHyxGXUf7oFRt8JxdXitfaitzYnSTpLx+Rtfac7m3Z6n0r0eNlmiVkO4EZFcd8UvEH/COeA9bvi9zH5duwV7RN0iFhtDKPqw59qAMzUPhvL4g8KXuialqiXEDxolu8cAAj2MGQlc/Mdyrmo4fhrf8A/CPSWY1Czgu/tEM0clvahIl8sjgrnJJxXG/A/wAYI3jXxP4YXVptRjt44LiAzSeawDxgt83f5s/TNe6xt8w3KPwoA4a48Bu2oszR2N1FMkfn+crBt69wBxjvz0rshHtCjdwQOnpivN/H1w9/4jurWTX5tBFnbxXNs0TfKxLncXX+LhduPSsLxJJq91fa9qSatdw32nTQjT7SF1CTR4QncmPmDZPPagDobX4X3P8Awmlzr07aeZDctPHLbxNHNtK4VHI4bGepHQV03gHwzP4T0drS6eOWZppZWeHcFO9i3GfrXjWt6xrFpq/ji6Hi26tk017V7W1MqFYmcIWQ/L0JY1k+Dfiv4s8QeKJJdcjnsEs9W+xqtlKqhod21GeNgNwYnOV7CgD3P4l+Dbrxrotnp8D28ax30FzL9ozyscgbAx3OMVha58OdT1SbW0uLi3FpPdW95bKuSd0ewFXyOQdnWuUbxFfab4a8SS2Gt3UWp3XiGWziaVfNEaiYqEQYG3KA4z3qa68daxqPgPWIRqIh1DT9YisRcqqmSRPtCrkgcZwTnHpQB13hTwfd6N4s13xBqMsX2rUzFGIomO1EjTaOvUnn86vfFElfCTLyT9qthkHH/LdO9eXeOPiPquoalOml280w0BILySJkGLrc5VlPIxhckY74r1rxVJHe+HbYyx5EktuwVzxuLqRmgDE+NtuLz4dyRiDz/wDSbX9z1ziZDxnvWZJ4Z1a9sPEVwmmtC9+tvHHaCRV4Qjc5wcZx/Ktz4peINR8NeGYbjT7U3m6eOObbEZtiZyWCDkkY7c81Q0H4iXniy3s4NMeL7S9l9rluJoWCj52UptPKn5GzmgBviXw1qDXmrS22m/bW1DSPsQXK/K4DY3Z7fN19qwIdJ8V6bZ6C9rJDay29tFbS6de2xmjkK4ztdD8h69a0rH4ia94tvrBtIFra6dfaS16JbmMs0MqvgoeQCDg/lVhfiBrmqWvgtrC0sxJrcUhm84kpAyoDkEZyMnGPSgD0uPd9njLhUfaMjOQDjpXlnifwBfaj4zGsaa81jI0sLyN5qvBKEGCWQ8hsZGR7Ve0/4mX1xottHJa2/wDbss8sATe3kfu2YFsgZGdvAq7/AGxqGqal4YuXMun75pkubZiQJVC8HkA4zg/SgDh18K6vpOvLfWWgmbUI9QnunZJFSJywKr7kHgkGtJvD+qNptxO/h4rf/wBrrdhI2TIXd8zA/Q4r2FFOTnHr+leeeMviDqGkXmtQ6VYQ3smj2a3d158pTcCCwVSBwcDOTxzQB51qijxJrl2NS8JXN/pM2qR+ZdrsY+YCq4xncUB68dK3fiB4f1FV8Q21j4ck1BNRSHypIQgX5FAPXow2n86208cXMmsWdidKtfNu7CTUYjv/AIlIHzfLxnPX2rAu/wBoq3h0zSv9Etjq9xa/ari1efARQM7VO35iTnsKANq50fUbzWryWXSGaGbQhbMTtIeX5vlI9RkVzvg/wRqPh+6+H6W2jS6fa6baTx3e3bgMwXG7B5OQTXtGl3y6ppsF0EIM0auqP1GRnn3Fcn8VPiOnwv8ADsGqPafa/MuUg+ZtqR5B+Zm7AY/WgDd8M65Nr2li7n06402UPIjQ3A5GCRnjscZHsa8+/aUhjk+H9vHcWn2yOXVLRDCBgsPNXOM+2fzqy3xoin0PT7jTra0vdTuIfOe2W9XYgGCQrjgtz0rRs/iJ4e8ZLDbNbwX1xHKEltpNha3lBzgg85GOo9aAOQ/4RWXS9B8V3ttpt5bafqP2cQ6bbodw27NzBR0Bxn9e9XvEXhked4njXSryeTVNGCI0SMd8iowxn+Fs7fSvXlULEAowOgHTjFcv4u8VXui3lhYabZC91G7SR1EkmxFCAEnPqSQKAPJPFXh3VtTm8KiIXjQ20EH+g3lo5V5Aw5WUcoR78GvfY2do0BO35eR15ribzxxrTgwWulQR3VpaJd3kd1OF2Zydi4zk8delY2pfFXV7Oa4mtdHjnsbfSV1NpXudp2/NlNuPvfKeaAOT13wG1/HrE0Gg3gvpvEKTJMsLK3lbhuKnn5SuRW3N4bv7Oz8YW1npt01pcXFv5NttZBt+QOV6E4O4nFdDpPxGvNQdpH09I4rmxS8sz5uS+442uMfLz6cVi+BPjBrfiiLTLzVNFg07T767lsYQlxukDoTyRjGG2t9KAMttFnttB8X6ZDpN5FDeTxi2jjt3IwdpJC9QMqawvF3hLXvEHjQW2qXs9naSWMK2DpBJ+6lDEkqyHg9Ad1eo+H/iNd6rr1vpt/pLae1zBJPCFkDnYhwfoeRjHFUrf4ka1f6tpdtB4Y/0a+LSLK0ygwopwSwPc57UAegaejw2cSySb5I0Cs395gBk/n2rxjxD4T1XW/iZqb6m9zBbNNbNp9xFA0gVECllVgwCksGzn1rodH+MGo3V5YreeHpLG0ur+TT0uDMrkOM/Pgfwnaa3Y/HDvqRnNon9k/avsSXG/LNL8wPy9hkdaAOV8AaBN4f+Kfipo9EkiF9P5z6gYyildgwoOTk5Br0nXraO80i9trnmOSJ0kyccYIP9a5K6+KE9rMBdaDcxW6aiunGRXRuWGA4H93P403TfipYeJPGF/wCG1t4nSB2gkZp0DFgOQY87sH2FAHg/wLs4otJ8I3Gii8GowXdy2pybpW3wDdtU5ODzggCuv0ixuofBejXeo2F9ZJa6/JIV8t0Iidn+YrnO05WvedB8P2Hh3T47HTLZbWxjPyxp0Gck4GfWqXjySew8F61cafP9nvY7SR4pNuQrBSRkd+nSgDypdFuJvBt4NJ+3WKzatK8a3Nu80ZUk43LnIT3B716f8O7PUbPwpZxahDBDdqCGjtwwTr1UNyAevNeJWvxT8R3vw58J3lhritrt5NAt79psiFZHODsycZHb1r1K8+J5sbjU41tZLqy0d44r+7LAbWbHCrnJxkUAcl8dNHt9R8ZeD31NbmWwkuTCY7ZmAYFX3BsdVwBx7U7RtH1HQdFiiiRo/Di6hI1rbyxPK0UP8B65x6CpPFXxKhn1fUJr/wAK3N1a+G5YpDqG9cKsijDxjPzHawyK67Xfixpmj6lDZKjzoqxm4dWUGFZMbAVzz17UAcN4r0ePxZfeEdJ1C+1Bku/PE0lsz27lMDbkDp/9avS/Cya/Z65NYTWltH4et41jtJhcNJM+AB8wNZfiX4oQaQlx9l0q71FYLlLTfAFyZGxgAEjjnr04rttLvEuiOcSAZdM8qfQ+9AG5btm3c9TnFWLNR1Oc1HbrttGI/vVNafezigC4rbhnGKKWigCKH/Vj6mqBG2SYkfxZ6+3StCH/AFY+pqp5g3Sj0Pbg9PWgDhrGbWLzVIZI9RjMbXMguYAqsEjUnbtOepwPzq/pmq32o3SXC/LbStLEVIGYipIBHPOSD+Jq1ovg3SdBYSWVpFDNuZ2lRdrOx7nrmp/7J0/SBc33k+UBukblsZ6sQM9aAMLw7quqzR6Ob24jklv7eSR1VMBGUKRj/vo5rP0fUNcfwXdXF7dwTait7IExHhWjWcgL19AK3PCeoaF4u0jTtc0rEtugdbduQU5wykHvkY5qxNoOl21g8csK+Tv80KzEDdu3df8Ae5oA5jxJ4j8QaTda+ITZvaadYpexq0bAufnzHnP+wefeqOofE298IyXR1qNbyF7SK6gSxiYsm9mXaw54BH3q6O1k0bxBp/2xYpQmqKbN15PC7gUI7YIanx23hwapI7XcL3CwixdGuMgLnAQjPXJ/zmgDnrfxn4m03SdeuLu0t5xaxLd2s2x4o5EILNG3U7gBjcODmrf/AAsC9t9Y1bSZ7WBL6HTo723kMx8uTf5gCk47GM59a6Cbwbp1xpF1p0wuDZzReW6mUnauMED8P5VmyeFtA1a9k1D7U0+2EWr7JhsCruAB9/nagDZ8Iaheat4Z068v/J+2XEKSTfZySm4jJ257fWsDWNUu9O+KGnRLcSHTpdKuZ5om5UPG8e1sfRm/IVu+F9LsdDsVsbK6+0xxgctLvOOw/lVCfQdK1rxSNWF881zawSWpgjdSgVyCwYYzn5R37UAUfBfxKj8X38MSWwigurX7ZaSRyb8pkD5/7rfMvFbPjbWrvwv4du9SsrWO7nt9pEMr7Qwzg8468/pUfhvwvb+FbZYY7u6ms7dBHFDKwxFGOg4GewH4U2SfRviN4VlK3TPp0jbGkQ7DlHwRz6MDmgDmNS+JOs6PDqfn6HFK+nWy3k3kzkK6HnC5HLYDfjTda+L39m6glvFpckpjt47q5V22yKjMQAqgfMeCcV0OpfD2x1KPU0a8uwuoRCCXDghUAI4GOOpqnrGkaP4fu9NludTm0+adY7NW37fP5O1ScdeTQBXu/iVcxDU5I9JkkisDFJIzuF/duoO4ZPUDqPap/EHxMs9IuXiige5MAja6KsB5KucKcHr34GTUGoeENM1ka/pa6xcxy3ccYuEVwWjXHAGR3AqlffD/AEXQdQbVUv8A7HJfCO2lM+JRI2SEZc/dbk8igDV1D4kW+kR640un3LLpKxvLtUEurqrBh+fNV9c+LmlaFqttpc1nfSXk6RSMLe3aQRpKSqsxHQbhVfxR8Kz4gOsLHrM1pDq0UUc6tCHbMYABBz0IAz9TWvpnheXT/FE2pS3cU6SWcVqimPEmIyx5OfVieKAOmjwFL5wmOeST9a4bUPiZJPr3h600u3+0WOoXkltJOwYAqiOWZOxwQB+ddzJt8raSfu8seuP8a4HT/h7Doo8OWcct1PDos8ksLZQbt4ZRuyc4AJ6UAX5viZpFvu3xXagah/ZjFYG+WbIAz6DJHNdVNaRalp7w3EKSRyKdyEcMM9x+v1rznWvht4guLrUlsNTtILS41aHVAzKxc7WBeMgDGOuK9CtdZs7yWeO2uY7qa1fy5kicExsB0Pp+NAHK6f8AEy3ht/EMupRrZ2+l3xso1QsXk4XaAMcsSRjHrRb/ABU0LUrW3crKUvLs6f5MkBJWTBJVhjjgZ5rnJvh3qWvWfiK4dRbXF1qqanZx3DYUhEUKGxkjp/Kpb3wBrR0m0ms7awi1KHUk1GW1WRtknyFWG8jO7BByeOMUAdj4VvNB1SS7l0q0hgktZDaylLcRPuXnaeM4ro87HRe2O1efeHfDvi3RbHW2c2D3moaqblfmbYkLkbh05YCu886K0hUzyqgwBucgc/40AVNS0PTtUmimvLG2upITmNp4lcofUEjinyaPZTXUV29rE11GpVJig3qp7A1YjmhuoVlSVGQjIZWGCPWpEbggnAbpQBh3HgvQLqS5km0Wwme6IabfAp8xgcgtxyasx+EdFa+jvv7JsxexjatwIEDgexxmtJVVsAnIzVhsUAY914U0e6huYpdNtnS6lE06mMYkkyDuP+1kDmqbfD/w9b2dzBFpVskFxIssqLHw7AggnnrmuhKgY2855x3ptwrLC+cEfWgDD/4RDR5Lpbp9Pt2nWMRh/LGSo6A+uPeqvjsi30O3VFz/AKXABtGcfOK6C3bCkn05rB8cKk2n26tK0ardRHKAk8OOOKALOv6PYaxp8S6i3lxRkSCTeYypxgHII9aoR+G9Ent0dZhCYVwZoZivykljuOehyfzrJ+K1t9q0SxiNrPqEX2qMvbQAsZFGeCo5I/wFcp4d8Jx6X4eln0zTLorqF7uv7S8iYlIyG4CMeVHyjaPrQB6TD4S0WOaC6gTZ5dr9liCSkJ5Wc4wOPxqvYfD/AEfTBpaW0csa6bu+zhZmIXeBu+tcxrXg3+1k8PWqC9WxivJnnWPMQ8tkbEZCnhQTwB0r0TTYY7WziggDLFEojUMSSABjk/1oAxo/AumwWcFvDHLC0EzXEc0cnzq7ElznvkseKlm0W01LUdOuEv5RJp7swRHGHLDBD1tzL5iEBiBwPl968407wvqukvqgiuJLmO4t5Qpkt1jmSQ5IAdcBgeBz6UAehLeW7BnWZGVTtYqwIB9OK43x9oOk3Gla5qM8kkObJ4rqS3O4mMKTyB1wK5K88Hr/AMIfqklhbXUUzeRK1qsPlfOsilmXn72AcnvWhfaLcTW/jG6h2xQ6jpojiVmbIbyiCSD0OWx+FAGvJ4E0vxTaaXqkUk8Eq2nkJNbNsMkLAEqwx0qno/wV8P8Ah2XT5tOWe0mswYxIpDGSMn7rZ6812HhG3e08O6ZA5XzI4ERtoOMhR09q1niVtwOD9Rx60AYukeJLTVJ723RJYXsHEEvnLs+YgEYz65qt4u0231rSXE15PbpakTMLfaxYAH5WUggg56VyXijQbnULXxk0Nrcs7yROmAVLbQvKHv8AdNU20katN4qljtL4peaWibJEYK8ihhlfcEj8qAN3R/h1o7Wtje6Wj6RIu598ESxs2/G4FSMDpWR/wozS4/E19qh8m4W8uheOs9vmRJRgEpICCM46EV2nhG3n0/wlpds6MJ47aMFZCd2cDOa3UbzFBdQrEdh9OlADVuIFQIHRSBjG4CsLWNJ0/X7qNzeNb3VmDiW3lCugbGQfyHWvKbj4Vtrnjjxfq2kyz6fq8N1FLpstxPMII22KJPlzg5+cYx6VQs/hvf6bpt9f3M91e6w1pNHeLZQPGl1IQcHJY5OcYx60Aet3HgzStaujcC5m+0eR9mmaGbHmx5OFf3zu/OuR8QWPhj/hNjoEkl9b6hqulNZfuUIh8lQcgNjG4bj1PesrwP4duvD02jnTLS+tpX0ST7S04fDXGBt3lv4qzrPwrcf8LC8EXH2TUkkWxul1K4kDlWmOwgEdM8Nz6EUAeiw+AdLRraSK7kmns7YWqbpRtZAdw3YHqKwvCfw70zw/o6T6ivmLp8s08axS740Zs7mAAzuIOKx9P+HsOieEvFF7YadfzajdzTRiNpnVjE0nGM9AASateG7NrDTfFWnW+m3tvbG3UxlonCM+zB2g853dx160AdHpngnTbW40y7sb+4+0Q2kkdmkjD/VtjqMc4IFWfDfge40VraWW9uLl1DNIZHBG49AOOlZGn6L9n8c+HL+VbrP9nvGoJcICMcMPXrXqDPxjaSvTNAHA2/wosrW306Jb+6aKyvXvo1fbyxDfKcDpya1dL8K6fa3EzW0jLbecZ/s4YbPMb+IAj1P61c8cC5m8I6qllctaXfkkRzLEZdnT+AdfoK8eso9etfDcdtrDn+zU1BDc3enGVBNBtPVWO5fm6gZoA73UPhz9sjnjTWLhYptQF/8A6tThgchQPT3qOb4a6fceJI9YnmhkuonM0cr26+arEYGHGCV5PymuVezurbRYJ45b4aZb6ysltKJHyIMHd7lc+tLpenz+J9F8bxxS6hOsd59q05PNdGOyMMFU91JyKAPV/DtrfafpUcOpX41G6XO65EflhuT/AA5OOP5U7X9NXXNFv9PaYQpcwvEZMZ27gVyK8n8WXOtw/D2LWbCG6sbnUbmEXEFxO/7m3xhh0JUe4BrHvbDUJ9P0JJdVvryNdaUIdPmlYLblWyrPhSy5wMngYoA7LWvhNazeAfD2gz608Ntos8Ey3QjVTIYz8oIz059a2bz4d2t9cahN9qma01QIby1U/u5mUDDA9VzivPvFnhu41rwJqlg8mqSwWevI0CiSQMIBKPlz1ZcV7da26x2UKR7lRYxt3HPAFAHEXHwqW5h8Rxrq8yx6yI1MZhXECooUBefQdTS3XgvRLPxVbTvdWsWpXccaeTdQo8kyxAAFc9DgDpmu5mkljhk8sB5NuVB6EivIbOZ9V1nwvfagJP7cla4YIfmjgbGMew4xQB0WteAdX1TxHDqcOpLZQRTq0lh9nWRZ8cbt+flOPQV22n6TbabJI9rEI3uG3zMhzuf1x2rzdbnXLq41DUBefYHt4JxItzLlMgHa2wA4wQead8E9bvtS1TWhez3U6RBFiaSVZYXXGdyMPUnocEdKAPbITts89cmrFmOTxUEbFbMHv6VPZnvQBbFFG4UUAMh/1Y+v9apEAPIRyc9Kuw/c/E/zqgGIaUk4+cjn2oAazBSSeB61R1Z52aK3SB5IpCRJIjKPLHqQTzzgcVyFh4j1x9Fur+4lsUAmktoc7huKylFPA5yAOPWlXx9PFYav5iFp7O4EUIWNvMlUqh3bDySu7JAHb3oAT4f+HdR8Ia74h00WrjQ5phd21w0i43ycyrtHI+bnpWxr0N6uuWEwXz9MWORJYFQEmQlNjdPQMPxrnbn4i3Mnh+O4tJ4biVpzHJcLA5WEBdxLpjK56fiPWrk/jK8u7exXTjaTTPardSv8zI6k4CofUkGgDn9H0W6tfDvhIXmm3EF3Z6pLLIkabmjUiUE5HYl1qvq3hHf8QrXX7fwvIYpLhba+haFAtwFBaO6x6q3Hqc+wrpb7xdrFnqWrKLW2ax0+2iuQd5Ejb85QgjAOFHOasw67eXuo6zot4I4CbIXVvNaE7wjl1HUfeBTtQB0HiSKefwzqUVpCtzcG2kWOF2wHO0gLkYxk8Zrx2x8LXmh+JNWMOhXkmn3Om20RCptTegm3Dbnk8oM9a63wJ4o1aTStEt9ZZWTUbLfDcA/vd6gEhsjBJBzxTr7xNeab4KsLaO9B1y/gYwSTbckrgsT0GcY/GgDnvC2h3WnXXhMQ6TeWTQ6LcQXjKpXc5Ee1Sw/iyr469a1fhn4b1PQtSnmkbNhParvFzaiK5jlBPysVOH4P3vUV23hDWk8R+G7LUYTI6zIHHnJtY9skYrP+J13d6f8AD/XLuxumsry2tXminVQ21gMgkY5GaAKPjaG+ufFXh8Sb5fDuJ2uUj3bnmwgiztxwAX79a850/RNbXwzoNhdxzLo738630JVxIuXkZC2OdpOO+OBXVeJPipc+ErewgGnf2ncLax3N8wlWMpGSQCox8xJDcD0rXv8Ax5dW0OuvDpZlfT4YrhFEigzRuCe54Ix0oA6Hwfp8+j+G7S1ubmW+ljTb50owzj+HOT9K8z8RfbdQbT21GK6k1CLxOqMibtiW4kk8tsdMbdhzjPNdtffECPT57CFtMvJri6tftgiij3YXIBz9CwrsEIkiV2GC3qOfbNAHk+tabctqXjVY57z7PcralDDulIbjd8pPK56gYHJrJbSbqfw7axarpS3dpY6vE8LxCUF0258zaSSpBJGORxXoHjv4hW3gX+zBcaddXj6lcfZIRaoGxJtLBT6A4PtxVaP4kWk2hTXX2Kdb1Jmtf7PlCrJ5gz8nJxjHOc4x3oA5K/1TVGvnvETULCRdTt8wF2ctEFAbb2CkHkc8g1h65pLx6z4+1D7VqQkt3t7mwhWeYIjlF3FFBwQSW46Zrs7r4qTnU/CVvZaNPNDrM0sM8+VAtvLU7geeeR1HFVvEnxNutD03VLpdLutSni1WOwS3jiHyBnUZJBxjkn8qAI9a1KPUPEk0N/ql7prCCCTTJISyBy33iAMBmJ4IPasez07XNT8XXF3f38lhqlnfosGPMKzWuBldudhzzzjIxXd658Q9C0G4t4dVlWG6aNW2iMnydxABYj7vJ712FuqNCjR/NkAhu+PWgCDSNcsdctGls5luI45DC7LwA6nDfkRXj2rzHwbrHxL1jRog9/NLZZWMAYykcbPnpnknJ9DXc/EPxhD8L/C8uow6bNdjz1URwqWAZ3GWJA46nrUN74z0DRrwW1zZMt3eRxvJHFZlvMVztG7A5G49SfWgDBuPF3iDw5o0lyFOqwyXiIiedGbhYzES2DnaxD9B6V3PgjWzrvhmyvdzyGZckyxeW5PoV7HisPUtS8H30cNhdW1vJa/aSiP5REImBOQHGAGzkcd81Lpfjvw1p9naQ2s/lWzXRsIlMZA84Egr9cg9aAKngXx9rPirxVrVjqGmf2daWh/0diDuk+dl+n8IP0NUfjXHeXlrotvpV5pqambhnh07Vs+RertwUJHQ88Z4rYvPix4XtNXexfUFW8juBbSL5ZHlyMBgMccZBGM+tX/EH9ga1JHY6ktrdEHCRyAFkJ6YPY4x0xQB5Rot1NJ4D8Q6bqOkL4Z1GzvIWltra78+3I3pjyyG+UED7vbnIFb3xA8ceIfDXijRY7O7t00K/gNvLcGPf9kuCy7Xk+b7pGQPQiu6s/Aegw6TPYppdubSdt8kci+ZuOcgktnPSsLxRoPhbQ7K+e8s4J2vVLNbvIQZ2jAYAAtgAYH04oA7qxZ1tYw8iyvgbpFG0OfX6d647wL8TLnxdrWradc6eto1jK8QeOUuHKuVz0xzjP41T8IfFC21jQPClylhJb/24MRQs6KYwEJOcnJ6Y4zXU2virQW1KWytrq3+1MrSvHFjO0dWyByM0AU/FGvX0fiDS9F0yaK2nulkuHmmiMihUI+XGep3fpXPXfjTW9ZbRV06SCFLxJ1neWIkq0fAZRnpmtia88KfEKazjS/hvpQrPbva3BR8D5W2lTnGevXmoYbfwXHtW3uoS2kwNFxckCJTnO7BxnI5JFAHF3XjvUdW0HwRenU49KabUmW9bblZFRJCV68Z25r0HxdfTw6XYS2k5iaS6gVmHzBlLciuf0/4f+CPEmkRWdpHFqGn292bhBFcs/ly8k856EE8e5rW+IUgsrHSEQhA2oQRj/vrpQBn/FPx3e+DYdHNjZW99LeXcdu0c8u0rv4VhwehFVrT4lXjWsljLZWkXiIX4sPJjmJh3tEZFYttB27R6dTinfFrwzYeIItDN3fR2DwajBLGzEBpCpOEXjk5ar+l+EtDuJNSgjaeS+F0LuS7kGGE23AZcjBwvy/hQBTbxdf3RSyltwup2d9FDdiByAUbnchK8qeOCBWTr/xU8Qafr3iK3i0qyTTNB8qSeeS4YNIjqDhRtxkbh1OK62PTNGt7V5BqABEwkluvMQl3znDHHAz2FZGpfD3QfFkfiJF1C4LasUF40EqsV2gAKD/CMAUAIfGOsf8ACwriKMwTaQmkLeC3BPnM7M2O2OcEfhUvw3+Ic/jCa5W5+xxzRbSIYZG8yMHPDqy8Y6Z9qtXvw/0bzFvp7i4T7PZi2d/N2Dy1DYZiO65P505fCeltbC6GozrNJGiLeCVVcxqcgbgOc9/qaAOxP+rIwAMeteb/ABR8Xan4Lk03UbaeJ9LWVEvbd4eQjOEL788YLA4rrl8QWMWsDRXkcXZh85dynay+uehPFZnifwXY+Mmlg1C5lfTpLSS2msAcRsHxlj3zwMUAed6X8StcuPjxe6e90D4YXRRf20MSgbiHKklj3O39a1PAfxwvPGniC80aTRlsb0Wgvbb/AEjcHUsyhWI6EMM8A9a1rz4T6FHqlxqks0sMX9l/2U+WAVLcBjjPr8x5rjfC0PgFfGmitputXi6m2nPDZ4+VHgQnJzgZIJ60AdR4X+JX2Lw3p8mtPJJqF1LNGsUJ81iEbB6AZxkdq9DiuDLCkoyA2GA6YzXkd98K9KvtCtdLt7+31S2V5HDX7ky+YxyCroQy4OTgdeK9E0drPw/pdlpkl6rS28IUtLLlyqj7xyf1NAHnXxE8Z32g/F/wzpi390mk3lnPcTWtvEHLuhAHOCcc1m/Dv4q6kuofEO61a8uLyz0nURb2ltNCIyoIUKvTJyWHPauuk0PRPGninSfF1rqQdrWOS2h8vaVcE/MM/h+lV/DPwv0XT5vFjnUZtSi1y6+1XIkYbY5BjG3HTGF49qAMzxl8dr/wRp1/He6JDJrdvBHeR2cdz8ssLybAQ+3hgTzU9v8AGi58NpqTeMNPh0w21ol8slvLvV1fJWPJHDZBH1rV1r4W6Lr9rfLe3tw8l3HHbvdiRd/lo2VUcEYytTa94I8OLb3+o6zfLPZSW0ds73BTy4whwpzj72TQBR8N/GZ77w/qd9daRJHdWrokdvbyLJ53mY2YbOAeefSr2h/FK81ax1eS48L6jp8tiyxbJpIyJ5GP3VIYjuOc1O3hO2lslifUjcRzspV9wUbVGQQB1PStK48DrceHbnShfT/vHEizKAGXBB6gc0AY2lfFprqHV31LQrrSDp+2NmnmjKyyNjCKwY+o5p0XxWi/seS7k0u7E8VyttLbxFZCjMPl+YHBzx0PepbnwbZ6f4YvLTWdRWWy85Z1nkjVWVgQRn+9yBVS1t9H8ZxGw07XYpJbO4inmghjVSNhyAVGMZI60Adf4Z1p9e0uC8ks5LBmBJt7gYkjPcGuS1740WWg+NoPDr6VeyeZcR2xvQoESswJHfJGB1xjiu9nXADqBljk4/UV5F408B6bpN7qPiXVtblt7BLtL95GjDGLYCNpPJ2c0AevR/vMMR2+7nqfevPNY+LQ0SfxPE2kztFojwrJh0AcPt+Yc46MOOta03xW8K2Pg+y8QzazbLo92US3u2bCyFuFA45J9KyPEXgXTvEEGqXA1OewTXjEWZOclMbcA+yigDN8S/HCXR/EGoaPaeH59QaxsY9TuJ4pIwqwHJPBIywAPA9Kn1v9oXw/o9jbSxQ3V9mAXMy24GbaH+++fTngelPvfhPa6hqmr3j6vMtxqWmrps2zAwgBG4e+GNZtj8HNCvriK5068tbua1txp90JoEuFYoe46BuaAPVNN1e21zTbe+tiJrS4UOjAYDKehrlNU8eW/h7WNXhvYbgwWkUciqiBgQQxOCD1+U8GurtLeHR7GOJMJFCmOmAFHGcdhXkupx+GfiVfzSW3iSGaa4nNughfI3RoQVwDyRuJoA6vR/irpeqNcu9reWUcVp9sBuodvmRYOWA9iP0qonxw05vDV/rLadeLZWZQOyqrZViBu4bpyOOtQafNpEGoX1pJ4ghN1p+m/Z7iMxAGJcn942SeOvHSvOvGXgTR9T8D6jqOhXtkk+tLHaJLZJ5UFwRIGB2g7S3HUUAetWfxSsNVsdTFtHd2l7Zwi48u6hIbYRlXAzhhUl58QLHSbjTLWe3uLi4vIPtCNb25K7cgEn05xWTZ/DmeTS7x5b9I9VvbBbLzjDgKgB6rnrkk10lh4TuLXXNKvWukdLOzNmyGEAuSR8wOeBQAr+MtPOpxWL2cscl47QeY8GFdgOVOeuefaugsbe0jd47aKKLByyRKAM474rjNb+H97qF1Z3A1ratrffa0Z4QTg5GzOfeup8P+F9M8PyXT2Fv5Mlw/mStuLF29eTx+FAHVwKPsK/SrFpxnIqPIWzUd8UtmDuNAF4YPOKKWigCKH7n4msuNPluNx4aRs8kYGcfhWnD/AKvj1NYyhpre8H39zOoVjjOc5Ge2aAMPSdJ8Oz6Td6XZOs9r57SyR+azbXLbs5J4Ocn61k2/gvwrrH2y/FtOsiTMWu5JZFcOpALKSf8AZUZ6cVz+n+GfEmm6PqEdu9yFa2UJFdLG8qtuBKIyY3AAnrUWtaJq0NhNqtpNdT2sjwrcWa2mEwGXcwj5J4Xke9AHb/8ACEaXeSR3lvd3H2kOzLfW82HfIAPbBHyr1BqUeELCxjtZbeaaw+yxGLdGwUOhOcNx6559zWT8L7OW3stTYJPb6dNdNLaQTxeUYkJJICHkDJNX/iJa3V14aZNPM63HnIwe3jEm3GSN6/xL6r70AQ6p4Q0a+i1S4kv5ok1KJLed0mAUqoIAXjr1q0PCdh/akupLdztdXFktluEowYlJO4cdfmY596880i31jzdOXxNpkLaHG8/2f7Jbsqt0Ku6YyhI39fWtTSbO70PT/DFxfqzx2y3MTOFJ2wtzGpA77QooA6Tw/wCA9L8M20Xk391LDbQm3tXuJg3lIxGdpxyeOpqePwPbxQWLW15IZrRSiTTBZAykAdMY/hXkelcPqLXGseDNIMcL2ce6Um3vLVnjC7iAHPVDxwfevRvBy3K+F9MF1bLaziFA0KklVOBwCe31oAkOsab4dk03Srq9hiu7n5II2YKZCASQo/A8U/xLpMXiLRL7SJJ/KW6jaJnXBIDDBrlviVe2cN/4ZN1IgaLUfMRCMs+IpMKPTnFeMXHiK8h8daDrbWuo6dqV54hngu7OWR5JRbmMqAygbQhKoR9c0Ae/3Pg1JtShvYLprecQrby/KGEiKSQMHock81Dr/wAP4dc/tNRfTWq6jbC1uDGctgA4YH1wTXS7ysayEHkcA9a8k8aOsnxMu4Z9VvbWAaMs6WsMpRfNDSbXH+1wBjvmgD0K18NxWesWd+ZVdre1FouR823cD1z14re4GDnPavHlhuPGmo+HRqF7eabePphluIbe4aMeYGQgn6YP51a8P6hqt94gubm6vxDPb6lPam2aRsPbJuCfJ0zwrbu/NAG58QvDV9r2s+G7ixCqbK/E80jEFY1Ecig4J6ktimXXgW1tLNrua+jjvG1A3r3Ei/u2kYeWFKntg4FchDqGsW8OtNNqEUFvLauI9QW5kYI24cvEcFScj7p7ZqlpNxrNl4X1I3N3uxqtqbeZLgTx+W0ke5VLLnGC3B6HvQB6VqXglNQuNEuvtC20+mytKPIiCq24YYYzxVC++Hb3Ol6rbjUNr3l/HqAdY8bWRlYKRnn7mPxrH124v7q+1+4+03EWoWBj/s20SUrG/wAqnJUff3FmByeMCud8XXmr2N1451A+IL2BtLjtpbO03hY0copYfd+ZSSfyoA6C6+FU66pqJPk6nZ6l5Zl+0TSRsjKSf4T86/dwDXqEKrawoCQgVefTiq9jJ9ss4Jsg7lDEqOPwrlfGmuX0Pivw9olvP9jtdQjnlnn2gkiPZhBnjnf+QoA0vG2gxePPCr2VtPCVeWKZWYblYpIr44PfbSx+GZV8SDU5HtWjWzW2Rdp3bgxJOc/d54+leLeH/Fmp2+gaNoWmx3OnWeoz3Un9oLIgZCJnIjXeNvPXHpW/4u8aeMND0jS54Xa78qESX32JkkkO1wC2wn5gRnhaAOqvvhteahZjSZ7mAaQNROob0BEpIkMgXGMdSOfTNZU/gPVFnWwilsktF1V9SLBz5rqxYhcY4ILdfavUNMuGvrGCdlIMiKQrDB5HTFcVrUeoL42vPsl3bwO+mqyyvCrNEVkOQfmGVOKAPM9N8B6t4iuvG+lxbLYalfQCa6lJVohFHCSyDoxJU811Ufw/uLfxdei8NzdQXN9Hdw4nQRLtC9R94Y2njpV/wT4w1Z7XwzcahcwX39rW8kkphTYUZVUjaN3ua5T/AISaXxf4u+HmuTtCn226ulEQUiSNRGdoPPI60Ae8KV27VxgcV57428I6neeMLPWrKOO8jh024svs8k2xVdyCGwevYHviuZm8Wazo+g+NrzSTAbnSdSd5fMR3Dxgq0hwWJ4UnGPStfUfF11rXgnUNctZYrnTpHhMEeHi3LuUN84OTk5wRgcUAZGl/DrXtJ8O/DizlsohPoc++8Mdwu0DynTIJOT94Hj1qPw34B1bwvrF3qCxXFrYzC4eeze8SeBN7Ahov4l4zx05q/wDEfxBfa9oPivS4oo47bTNOjkkLF1eSVl3DawIIxx65NdTDrGoW1zBZfuXtv7K+0FpFOVkAHUj+GgDyn4V/D++u9H8FGHSv7Li0tLmeW63KVmMo/hCnPU7jnoRXQ6V4DvdF8O3FrcadfaletZT2krMU2sWBwVHG7J559a37z4hX1l4ftri1trOSVdMk1FoUbB+QZ2quM4Izz04rTtdfl13VfC+oRGa2jvLGaR7cv8gOEIyPUZoAzvAfw5TwvpGkHSoV0MMqyahaiMFp28sKATng5HatT4nQhrPRtxUEanCRuPU5OKseCfEn9paajX7Jb3UtzNGkZfO8I7DK568AH8aZ8QwJLfR0451GA5xnuaAMj4ueG21630CSCyF29pqsEzER7iijdlv1FZN5puqyXnjf7BDNaB/JEZCEedhF37e394cd61/i3rF/ptroFrpV41ldXuqw2+5EDF0+ZpF5/wBkH9Ktat8QhoK6sbq03JYPDGmyQEyNIQAPbqDigDg/EHhgXmn+JTp+ln+xptMQfY47cqZbkE4YLjryOQK6fwnpb6b44t1j02Swgm0iLzGSEiPzQxyCcY3YxWrb+J5pvG2pWkmy30vSrKOeaTqS75bn0wB+tbHhrxZbeIbm4jt7eWIRKrhnXAZWGRxnvjPPNAGd8UtNS++H3iSAo7iSwl+WFiHyE46c9a4y60OPXZvA9h9mnk05bKaOZsuABtULuOeuQcZr2VgrLnGV6Yzx+NeNeIvHeqap4g8ITaE7W+kXWrS2UzeX/r0VHJJ4yvzJxQBW1TTbyTxTe2txK9i1ndQLpk4id2lgCqSoOQOfmBqn4JTUrX4tXdy9ydRsr4yKGS6fMZB4DQsNoxjGQe1d2vxHS8vlWPT3k0oXzWAveOJhkZAx93IIyPSsu0+JjtqJf/hGpLeyj1E6ZLdh0J8zJCsAOWHGM+1AHWeO4I7jwrrCypuV7KVdqgnJKnHvmvBfC/gXS5pvhvHHpkkJfTLi3vpIlcMvEYUFh93O1ulepXnxUvbF9WaXRC1rpd7Ha3EonX7rhNrKD7uOPrVq++Kul2d+lvbQNe20bIlxeROmy3ZzhQQTk8+lAHiemaBLo914ZtItHuxfWniWZnkHmHyYD5mNx5+U5Uiu58H+FU1C5kvNXhuX8SmS7juFbIVkJwAR0KgAYxXtqqjpuAGHGcjHQj/69cF4q1XVNP8Ail4ZsYL2NdJvre4Mtu0WTvTbtYNnr836UAeXeF/Caab4V8GWtrpN1Yw6bqSy3DrvU/NHIX3L125IGfU1J4d0eFrPVbYWupR6fJ4neYebK+Ej+YqSWyfLY9B05616jeX2u+HdH0SPU7yG4vbnUvKluIYwqNG24qNpPXA6+tc/4h+NLaJfa4n/AAj95La6LdQ2l1MroSfMC7DGucsPnX86AOX8UaY0nhOLSnt9R8sazFNAV3qwh87PUH7uOx7Van8HW2qaH460V4Z7uxe9gmht5HdhsHlltvPTO4112tfFptB8P+IbybR5prvSIhObNHXdIjIH+UnvtPTrxVPTfiy15au8mh3FrqE1kNQt7GWVA8kJB5yD1BGMGgDj/EHgzWPEHirat82mWNtawDTECuiRYf5iMH5mOMYPY17rp2oRXDSW6yGSe3ASUgYG7ANcNp/xRn1LT/NfRpNOvXdUs475gizbk3bgwzkYz75FS3/xTGl2tk72KNqFzJJG8C3CIuUIHDsRuPPFAE3xhsbTUvBUtre3N7ZiS4iEdzp8Zkkhk3gq5A7AgZzxXE6PZ+I9O03xB/amo2euJLZ7U1jS7cQXeAcbJMEjPOciu7vPiVEmuJpH2VDcSeWJI5J0VwGGchSfm49M1Fp3ixdJj1qS7hjQwXIhhtYwgZicBUJB6knv0oAyfhZO2m6/rel/aZ7iApDcRCaVpAu6P5grN7/lXS+PvIu/DsmmzFhHqUqWp+UtwTk5A7EAjn1rFuvitHpmnTyzaFcC/s7qKyubNXQvH5mAj5BwVOR09a2/Bvi4+JL7VNNuLCbTdT05k86GTawww3KQwyDwR70AeC2vgS4jsvAXhXU4WSCy1aWRUkHyiGIsY2Oc4zlcV0HjLw/rXiLXNemnF6bi1u4LfRLO3laNY1BUtNgEA/xdeMCvoYouzdgDtnGcetebax8Rp7XxLoVpY2jf2feXzWr3bqCr4UlgpzkYK9xQBy+k/DNpPHGu6/ey6lHDZiPyLdLuRUnkWPLuVB5znbj2rov2e9CbR/ATSSwGG/vrqW9uVbdne7bud3fBrodQ8Rah4YWebW4hJBPerBbNZ/wo5ABcE+vpUF18ULLS7PX55dPvIxpEqxSxpGpZ92CGUDtgigDlPjhqGoTalomkD7VDpE0Vxd31xauyM6xplIgw7ljnGOgqh+zz4CtNP+GOk3N7aj+1fPkvne5ADxyOTnke3H4V6Rovjez1SG9N1Zzaa1oiyyR3ajIjZchhz3H8qm8L+LtN8Tfa4rBJbdrVtksEsTRH5uVbB6g9c+hoA8Ak1W+uNK+K/i0SQWbTXD6fArRFnkRRsXv0JJPSuvl0+40+3+G1hbmRIreHzp0X7jhUA2Yx1y2fw617PPb28dvJttlkUAyMsacsev4k15tp/wAdvDmoR2s0dpqSxXE0ltbtJZuplnXgxpkZ3celAHlHizU/EF1401+Wy1/VD/Z99BDZwwygLPOXXepUA/Iqkg/Suy8XeKrr/hKvE8EFzdLd2lraRQW8ErDddMeSFHYBhn6VueD9Y8L+GdFivrRL64F/qrwst1FmaG5diXV8KMDPrWh4Z8SaFZ/27qGLyeaC+ZZPtdptkWX+6nygsOeKAMLVNa8S3Qa4N9PFex6hDZ2+nwbSrINu+SQMpPIzXpfg/wAXSeJLjUov7KvbGOzl8kPdQtF5p/vLnqK5u/8AiFpzan4ejsrdUn1acx7riBo3woOeq9eOleiW7fLtHUDpigDZT57NW9+easWIznniqlrIWsBn1xVuzw3fFAFzHvRQOBRQBFD/AKsfj/Os4hkjuCgVX3MV3HAPua0oB+7/AB/rVLG1ZATnLHp35oA8p0Hxxe6r4NtFu7qKDWdUkuBE0b5MaAn5uRxgf0rU0f4mWc1nYwpBKbpo3VlmYK3yNsJGSN3OenatG1+H+jWqxCxkkt57ed5Ypo5QzIWyCvI6c9KXUvBFlq6jzbiO4gIxIs6LIGYnO5Txsb3HbFAHVBtyq/K55HtXCX3xOEUzeTpstxatf/2Yk6sOZfmDHBI+UFSM+tdvHJDHCoDrsUYHPTH/AOuuF1j4eJJNp/2O+aCyi1b+0ngborHeW5/3mzigCvffF5bOx1eeXR7jOmX8dhcKrLkGQoFdeeVzIvvW5pPiT+0PGmp6YZWzbwQzCHbwgYtg7s9Tj04rC1/4TrrEmrLDq81na6hdxX8sSxhmEyGMr82funy14/WtPw7pOm2/jfXbpdSN5qkkUEdzCFCiJQvyDjpkc/jQB0+rJN/ZF2LaUW84jYo+3cFIHGQTzXFx/E4aL4N0PUdQs5r27vbM3LrZplflQM55/HjrXcX0clxp0sMUqxSuCFd13AZ74yO1ef33wvupNB0nTxqcLLZWUlm3mRERPuUL5gXd94AcZOOTQB2Oj6jp3ijR7LVLRI7i0mRZoZGQE7SMgjI47VW8SeJLfw/JZRR2z3uoXsjJbW0eNzlRuYjPTA6896q/DvwnP4H8J2Giz6h/aJtFESS7BGNg4Ax9MU/xV4P/ALe1TRdStrn7NqGlO7QNIm9GEi7WBGR6Kc+1AHPW3xjg1Szt3sNF1K6u3i+0T2Zi2Pbx5Iy27HHBxjrjiq2pfEjTV8U6dDa6HNqt1qGmG+juIQuDCh+6STxgvW7N4Ju7fVjqtneql7cQiC6aRCyyKCSpUDoRubA6VBb/AA7ksNQtZ7K9WKO10ttOjjaLJBJGGznpx0oAi8L/ABTsfEt5Youm3Vqt9bSXFpNMg/eqgXcBjkfeH160ml/Frw9qt/bkwXNn9puJLaO5urcxo80eQyBiOvyt9cVHo3w/bSdQ8MgXkMv9i2klt5aqVLBwg3AA8fcFY2j/AAx1bWtKtbPxC8QtbbVJtQEIB8xgXk2BjntvzkemKAOib4i6NG889zaPa6SztGNRuFUQyMpO4denynk+lPh8eaFdabf3L2xbTbNDcCYRh43Ve6gdT39ap33wph1LwvL4cubhG0X96qrGCrqrhlAJ5HAZhVGz+DP9maXdw6XLb6Xcva/Zo7i1DLu5B+YZxnAAPqCaANJPibpN/oGsaraq/naTC0k8U0RMkfyb1JGM4wQePSk8R+PdA0bS7K7vbQ6jLqUHm+Ta25kd41ALOVxnaMjrWLafCvWLG48Vyrc2O3XLQQeWFb92wjMfLY5GCasah8LLqS40S/As7vULHT20+WOZ3WORDg5GPcHgjkGgDZn+Kmj6ddPYxRXs7x2aXo+z2zshgbIDggYxwfyqn4g+ImnN4i8I6fHo8+swa0JJIryOHesCKoO7pxnIz+FWP+EJvYdSvbmP7IiyaRHp0SruXDr5mTjHC/vMcenSqmnfDvUraTwZNJNAk2iWktnKsbEqwcRjcOBz+7PUd6AOz/4RbSvsKWyafbi3V/NEYjG1XPUgY4zXJfFbWrPwD4ftdXOgxakkM8VttQKDEHcKDz1GWHA5rtNJa9ht5DqRhEvmNt8liRsydueOuMZ981wvx58H6n4+8ELpWlW8dzKb23ucySBQFjkVzz7gEcUAbGl+Om/4TOHw7dafJBLNYi+iuQwMTAHDLx0IJxWpbx6Jr15Pc2/2a6uWTyZJAQx2/wB04PvXI6tpOqL4vtr6PSpbiOHSXtHZXTG4sPlG49R61W+FHgvU/CN9qMNzK09nMqyRvPbpHMjHqhKnDgYHzYFAHax+GNE0eG0mhtbe0jsVbyuMLED1/Csa18PeDb6e31SCCxd7Nz5VwjYELt1AOeCf61qeN9Bn1/Q/s8G7zI5YpwitjeEcEpnI4IFcpqnhK/1SLWruXTlCXEcCQ6f8v/LNgWfOcZ7fQUAbN1N4W8I6Fr2plrW207ElxfyZBUnad27nuOopNN0nwv448E2UFlHFP4fkRHgjt2ZF2r93G0j/ACKw77wTca1deK9Om00w6XqelpCu0JtaTawb2z07dq7PwlYvpugWsElqlikMYVLdcAooGBnHHSgClqvhbw9qDPZ3kaGS4g8to/NZWdB6gNzgDGaSaz0CbT7ZZJY3gEf2eNvPIDr3XOea574qeB9T1jV9D1vw+luNZsZGtphM2FktpOJAcdduAQPrWZr/AIJaw8Qq7aQ2o6OdNFvb29vErJbz5OWA6jORz7UAdXdfDvw5fNbx48lYbV7ZYo5yN0LDBVuckYNWrfw/omj3WiW0LTJJDDJBZ4kZl2EDdk9+B3rgLXSdY8Kz+Gri/wBKu9UuIdHmtJ5rdGkIl+VlVsE+nU1t/D6PVYfD/hS01PTrq3vIUfz1uIj8mF6E9BnPrQB1ehaJpGjWVtbw7JfLkd4WnfzJA7ElsGovGjwqulh443DXqL85xt4bke9eEW9vqkGpeG9MGhatJNZ+Jp5ZbhIHCQwky7dzd1OVNeyfECH93oTrmRf7SiUqPo2aALHjDwRbeKrvRbme4ktpNKuDOhj5zldpB9OKwNf+Gtz4g1+xuDP9lsY9TW9uoBIWFwETbGPwOD+FXPiJNc/2t4bsh5w0u6umS8aMkEYTKDIPQkn8q4e2nv4PDkF6bi9FvD4hZftEsrD9yJXQKR/cA20AekzeA7GZdf8A9IdRrIxMzchcIFH4dOK39D0saVarFmMnYFPlptXgAfXNeMQ+KdSsLfxBHbtdTWFzrv2KMmVkaBGGS6sR93I4+tel/D9dXs9BaPU51vZUndUmySfL3HZuPc4wMigDpNS1K00XT7i9vJlhtrcbndzwOcfjXB23w4jWXSLi31d49PsrqS9trfygNwcMCpfPONxxgVW+Kd5fLquhWuIv7JuPPFwZg2zzAAUGR0PcZGK5PXLLVrqyGm69r0lpbjThLaXNkHEgnDH5gMjcwAXg+tAHotv8P0trmNU1Jm02O7a+W02fMJCSThs/dyTxism28HwzafcC18RHaNVa7aXy1wsgYkxZz0yT715l4M8P3XiL4wyg+L9be10u2tbk27OUjmlIYMWUjHIxkCp/FmsLfeHb20tJ7lbWLWlZ7iN2G3/SMEZxyMdqAPT774ZyX1nq8T61OX1K5juGlMSnyym3ge3yjrTLH4U22m61c3UbQTQXTJJKtxCHkEi/xKenOOmOK4K68ZeLNXu7me0mbSp9Nnjjt7GV12Tw5Xc0mRu+YHIwR2r2+G4mNnFK52yFATxjtnP+fWgC/wCWFjAAUKvA59q5nVfCj6p4w0bWvtixx6cksYgEOSxk25O7PH3fSvF9I8ReKtY+I4uZdSlu9Gu7mS1EOnzK0cC7cKrRkbgw5+YZqLQfFs1lD4X0861e3N+muzWsitIxfyv3nyydRxheT6UAe1eNfCLeL4tKEV99h+w3kd3kR795UN8v3hjrWNrnwzOrRa/Fcam0Y1WeCfcsAzG0WzHcZzsFcb8MdL1++8baxqR8Y3eoaVp99c2g0yYI6Mu4bcsBnK88+9dX8atW1bTPANzLpUrwTySwwyTp1iiaQK7YHPQ9e1AFHx98O7rUPD/iSazuWvL2/tPKit1VY8MI9gOScdBnmptH+G832GO7vr9l1P8AsoabG4QHyFwcnrgnnPpwK5Kz0u60Wxtrex1281Dw9dXrG4kuJiTDGYz+7WTOcZ5zmsnUFvRY6RbXWpXy2I194bOTz2DTWu1vkYjqMjr6YoA9em8G/aNB06yOoYurHa0N3sGdwGCxXJ4IPrVHXvAL+JotOt7q/t5o4YnSWG5s0ZJicfPjIII7EV5Euo3FpGbu21u7nuYfEa2kStcsUW3yQY9vQjHrmt3WbEnVfFl7FqOoLNFd2qQpHeMUiHybgq9Odx60Ad9N8MYJri2aeeC6tbdIxClxbBni2dNsm7K0uo/DQaodSa41DM1xdpdwSrCAYGXGByxz90ZziuOvNYudM/4TS0ttRvEWC0hdfn3tFI6jJGemf0rz3+3datLPxRos2tXUduu2e1mF0zyRkxjJDgZ+92oA9v1P4VS65Y3DXGrIL+5u4Lme5jt/lZYiCqhd3fAPWtfQtHtNK8aavdHVobjUb6ON2swAGjVFxnGc4NeeWPiS48J6nqsOlXVxfyDREvlimmMv77nnnpkY/OsfT2fSviFH4ga6m1TVh4dkmNvNhgGyWwGwMA8DBNAH0NOnmRspJB/z/wDXrz5vhbML/SWXUUNjp1899HAIcsxZSNpOe26sP4V6/wCMtUvLe91O4S70q9tBcFGKhreUn7q4OSuOOfSun+KniDVfDvgPVL/SIPOvoYfk54XkAt+AOePSgDR8baHHrmhiOS6jtPJmjnWSXJUMrAgHnoelc/dfDzVNQt9fjbVbfdqkkcoP2fKx7Ao24zyOPWvG/Ec1/J4J1KJ9euX0mS7spnkS4LeQC6GRTIRwM5OO2a+kfDGpQ6hoNncQeY0DRjY0pyxXHUn3HNAHKar8M73XJdU+0X8H2a6t44lSODDBkHUnPQ+nv1ro/Cfh86DFcFrW2glfaGkhLEuFHBJbmvMvi1rPiCz8Z2q2F1cNp8EUcslvYXUccynec5RwfMBA6Dniq/jX4pal4b12zuoNSZbX+0ILV4J4VCbJF+bJznOcHI47UAe7HoApxjp2x6V5B/wqvxBbw+HYlnsJP7L1eXUZAyuNyNuwoOOvzf8A16x/EfirxXDrni65sdfWKy037NPaQyQKYykm3erHv1OK5bQf2ntT8V+JB/osuiaLa6ounNcNZGeKc5wQXUgofqMUAelD4Y6m2i3Vv9qtWuG1o6tHtDKp+ZjsY9QeT+VNtfhpqz23iBNR+wagmqXwvDCTIAExjbkYIIwORXpq3A2Myox+UnaMc15j4L+IGs+LLjUmudLv9MVZ5oN8jR+VHsJAKjOT9aAL8fw4u7NfDkEEitbaXdvcYklaRlBUgKC3J69zXb+HPDtt4dW78iSeRriQzP8AaJjIckcgE9B7V5T4b8R6/dx+FtQl1d7n7ZcTQ3EBjVdwUHZtAGcjB716r4X1ttdspbj7Hc2bLI0YS6jKMcH72D60AdNY4/s9ev3s1bsuGqC3JFivHOatWR65oAuUUituGRRQAyH/AFf4n+dYetrctpGoCxOLzy38n034O3P41uRf6sf571myTrCssjssaq5YsTx9TQB5loOgi30OU2dne22ptaxJdFmbDMD8+0nqxBbkegqTxPp6ReC9fjtLa4js2tFEUcJcN5gySV755H5Vsr8Rba8jeSGIzxPHJNCyMCJBHyec8HnjPpVnQfHMOsR6LutZIP7UtDcwhyCAAFypx3+cGgDg7rTY45tbW2i1ARR6IksK7pCPNG/JHq/3Bip/ssmralZPdG8k/wCJE7k5dAZCwwW5+/7V64yBVGBj04GRWF4h14abItpEskl5PHI6LCoJUAHLEEgdwPxoA858PxXnh/WPCStPeT3t3psv2oSu5EkgCbS2eAc5FUNNa4a11ae61GOGZdMkF6lqzb/N/gZmwMEY6D1rrvC/jq8vfBuiXM1jPf6vewNN9mgURsQCASdxwP4etQ3Pxg01Y9LS2sby9utSmltVtoUBKTR53I3PGMHrxxQBwXh6GWaDwvaXGvag8d/oss19Mbhlk3KYyrZ/h6t9a2dJ1OfxD4f8ISatqFx/ZMlvItzcJI0cjzDaE3MCCMjP412d18TrG10eDUfsV1Mkl2bApDHl0kD7SuOwyD+VSaf8RtLvtMvJha3EUtnc/Z5rNosyByVxgDI/iBz6GgDynUre/wDEk3hrw7eeIdR0a9kmuU8yzn2TSQgZiJyOSRtPPvXUXbXl54qurNtWkstQsri3W3E07KHiAUkhQuHLZbnjBrptQ+KOlaf4dvdZkgnlNjIY5oUjzLGwKggDPP3h0qK5+J9mLHXbxtMuFu9GtDdvbyoqymMozKQfTg9/WgBmneF9cvPGtzqcmu3kGnW91iOxlVWjljMYz2yMOSevavQDntjcawfBPiV/GHhnT9VltZLM3UKyGCVcMhIzg1vySDacBn6nHX8AKAPPPFCS2XjG51Cwg8zUI9Glbg8Owb5RjueK5krrMng/Vb6HV5ra4/sw3Jjil8ySK5VS2RlTwehX2rsrX4haBdfZ9REU8Uk982kCR7dlYSqxBVuOBkHnpVO8+K3h7S7m/guIpoY4bqOwnlNufLE0mNqsehzuHr1oAxjca9faxbxWmvSJayaWk9ySqkRv8wLKccZ25rP8N6j4y0/4fprH9vr4hu7ny18sQoTGN2HZACN7EY4z1FeuW+jafHbeXDZwxQshTaI1xsP8OAOn+NUNU0rQdK0Exz2lva6Za/vtiDy1iwc5GO/P40AReAdZvNe8N29zfNIbpmIfzYTE2cnqp6UvjzXrjw74Xv7+2hM0sagIMgYJYDPPHGc/hVLS/H2hJptw1osi/ZXSNrdoyJt7n5Rg85Oc/jS3vxA0NrG4F2svlrOlnNbyQEkPIQArDHfcPzoAxbhPEc3hG/S31d7S+HzWV3MsbmV9ufLIHGCeB35rk4fiHrE3w91LVk1o2mrAyLHb3loubSSL76OuRnPr716DY6l4YvrK4jW0jSDTJgz29xEQYn6qdp78gjHrWTrln4I8SeHdVDxraxXErW908cOyUysBkEEEkkAdulAGU+vaxNpfiHStU1C31OP+xfty3EERQoxDDbw3YqCDnvV2HXdavzp+l2N6lh9n0hL5rqSLcJWOQFOeijac/UVdXW/APhvwzEzvDHpt/m2G4MTLtBzGTjPGDx7Vaj1rwn4i8QW3huOHzJ0sRcRhFKgQk4CkjGRx0NAFfRfEV7rGqaFdSlYmudNllMBByjgryDnpz+lcpN448XaH8O7G/hktby6Msj3Vwlu8oWNSTnYpznHU849K9ej8O6dFdRXEdnEk0KGKNlGNqkjIA/CuZvPBPhPwzp6xzhLC0MzOpa4aMF3ILDOeQcDigDd8IeIE8TeHbHVY3Ekd1EsquoIByM5AIzTPFviObQbS0WKON7m8uVtIfMJChyCQWPXGFP5VHNruleG7W2tbUQiGNARDG4Hlwj+PGfujFWrqz0zxvosLb0vLNys0M8MnQjoykd+v50AcnrHjTXdFj0fT3srT/hINSuZIov3jeQoRdxckKWGQRxisHUfF954lh8KXW2ayu01p7G6t7WY7G2LKGBI7ZQGu/wBT8G6ZqVrawztMzW0nmxXHnESK3IyDWNPoHhm3nsNOWbZd6ZI17FbRXBEu4hsuwzyTk9fWgDjo/GQ+HOoeKri/vbq+SbUo4rFLiRnSNnSLCbgOF3Pn1rpIPiLqsdrFBLpSHV7i5NtAokYQSAJuLh2GcAEDGOuaXQrfwr410u5lg/fpqTrePHJKfMR+NrYP3SNoH4VqXXhOx1pIYkvLiO4tJDKk8c2Zomxg8nOB6jHpQBnQeMtdm1rw9aTaItkl6szXImlG6LYVxgAfMOetJ4g+IWpL4V8TT2lklrfafeLZRszBlO51XzMcZHz/AHa2rXwbpVve2DvdXEt1p+/bK8+Xbd97d+IqteeAbC8sdTtG1G6aPUJVumbzFYhgwYAZH3eBQBycnxeXwv4g0rwrqrR3+u3CxmaQMlvv3/xKjMdwHPSux8XTIs2jrIDh7+MfL0zhqwfFHwp0zxprCz3eoGaOJonW3MUbmJozkFGxuQkgZx61o+O40huPDcZ+YLqMY69Bsf0+lADPH/i6bwy2hpBbm5XUL9LRmBACAqxz15PBrNsfFU/hybXYbq3M+mWl4kQkgUKUWQIfmBOT8zdq6rxH4V07xNJYC9MjrY3Au4dhx84UqP8A0I1mah4C+22usW/9pOv9oXEc7N5YO3ZtwBz32frQBcv/ABbYxqymza7tkANxKFUxx9OWB6n8Kbc+O7CztdRktrSSS20+JZswqu1oyM5XtgY/So28Fxp9rhtplitL5VFzH5fLEY5znuOtVtc8Avqttf21lqH9nWl3apbFY4QxTaeCvI4weaALM3xD0yTVodKjTz7lkSRow6AqrgFflJyeO4FUofF6RXniZr1Ddx6VcIiQQ2hLoWRDjO47uWByBxVHxN8J7XxBfWM97PE8loYyk7QATIY8EeW+QVBI5HPBNXZ/h/PIdfMWsPE+q3EVxuEWCjJtAUnPzKwUZHHU0ARr8TNF/s3VrwWrI+nXS2lwjKqsJDjaNx46MOc45ptx8QoW0/TXl0G4YahcGBYD5bBXA4LHdjBx15qtb/Di+SDXYm1W2b+05kleNrFWXcFUEFS3zg7ehxirCfDtbODSksp4bFbO7N2YYYNsbHaRtUbvl60AUrfx1pV5fW9xceHpYXS7OnvdSIuYJc425zkj3HFbTfEawbxENLjt5WgWUWz3ihfK80gnZ1znj0xWZd/D+5YFF1KJYW1Uakd1vg5Bzszu65PX9K0tJ+HsGm69d38LW8i3NybtvNg3Sq5GDhs/Xt3oA1b2HQfDcg1C4trWzkkdYftCwqrEkkKMgepHWtKO0t8k+REWY7j8gwT1z/n0rmPE3i5rq+m0HQb2xfxFAUne0umLARFhlsD2zg+prqoJDJEoOA+OSO9AHF+N9Yh8J6PqcWiW8EOqJbvdHy4FKrgE7nUEZBx1zmqn/Cxhp/hnSLvVLN7mS5shdXLRoBEq7QW5Y89/lzn2q14i8DDWtW1C+tr77M99p5sJ2EYYhfm2svPX5jWHqnwztdajs9In1dWMOntZ/Z5I1ckbSBMq54bB+lAG1qHjaz09tPs7XSpr4X1uZ4Y7dE2lQRnrgDGRU8fjrRJNK06by2eK7P7qCOHeyY4JwM4x0zxVKz+HtzY6hpE41QzjTrSS3KtAMvuwN2QRjoOKxtQ+FZm03R7Bdl4LMyB7m3ne1njyQflKkj14PegD0o2ttKquIY2Q4blBz+lc78S9dl8J+CNZ1i2aGGa1gaVBLGSrED5VwD3JxW6ZIND0lPtFzsgt0GZp35wo7k1geNNDT4heGfstvdiGCWSObzAm8OFZWx15B20AcT4J8faxd6wltqNvZ6uj6aLm8m0uLAtn7QnJbcSGPT0rotE+Ifh/XodHa10yRDqkksKxyQKCvl/e3+gzVyx8Htp3irUNSN8PJvrKO1MITb5ZUMCwOe+f061n6H8PW0O4t547hZY7O3e3S3hjxlSc5GT94kcnNAGhcfETw7b6xZ6eUZpruZrSGSOEskki53ID0OPTpXK+A/iJZ6trGpW99oscHlXs9lZXcVthJ0jPzAd89ePrV3wn4Fnj8QaXNcWzW+m6TbyfZlkXDmaRssx/2sDGfc1Z03wPp/g2TTrrWNShjttMkk+yMW2hpJD1cngt2/OgCXwf418LTRyPp9hLp7G/bTvLe2KEyjJIAPbg16F5cckRV0Qxkcgj5SD1BB9a8q8O+B7yx8SabP10qxa4ud0v32nkbKsSfYnkZ612/hm/1O4hvTq9jHbSRzuIjHJ5nmRg4Vj9f0oA0JNFsLewliisIfs3LmBIRtbjuMc1yWl+PJdQ0XRb+ytbQ2l3dm2kUSlDGBkZClfbpXbXkkk1nP8AZRE02w7PMPy7u2SBkDNeT+HfCGqab4f0LQLm4sZb+xv/ALbdCGdiAmWPAwPXH4UAeqXmi6bqE8c89lbzzoPlkeJSw78HFcF42v8AwZpfiu007WNFF9qWoIZ4gtkZvNEeMnODyOPwr0f5BFlQR0H0rifEHhG+1L4gaT4gM9tFY6faTQMrkh9z7eRxjA2+tAEdxqvgSbw3HqlyNPTTNSKosjxgCZl6LjrkelX9H8BeFrTF5pOn2sCXBE263XakpxwxA4J968t0v4MzWq6GX1D+1IrSGWBrWyuAqHzG3B1DL97kg+3SvbtB0q30PRbOwto/KhgiEaRZyQAP1+tAGV4+8YWvgHwjqGuTwzTxWsefJhXJdicADA45xzWNpPj7TLnQtNudejg0e81CFZTazEOUVzgbjjvx+dbnjnS7vX/Cl5YWEcUtxNtQLNKUXG4E8gdcCsXxh4Xn1LTZYFjto42sltvOkYKFYHOOnTjj60APuL7w14X1a20hbSzj+yWr3yPgZiXuyr15GeRWz8OPH2m/Erw7FrGklnspWZULLycEjiqU3hyS417TbwIhW1sjAZQwPJ7fSrnwx8Pz+E/C9vpcqRxtCzgGEDBBbOeKAO6iP+gpx15q3ZEc8VWIK2sYB7YqzZtt4oAuDp0xRRmigBkP+rAPv/OsyaOOWOWN1DI3BUn1yDx9BWpF9wfjWFq809vpN/Nar5lzDHI0S56uFJA/OgDm7HQNN0O2bQIr9kMsEpji2qJFjPDMPoD/ACp+j+F7LztFvIL9rqLS7eS1hK7SrbtoJJx1GwViaQwl8ZaDJMzTTT6VM7s+WVWLR5XJ6d+PatDWlXwpBpWl2cbWunzzMhmiITYSGb738PI/WgDtvMVl5PTvWHq/h1b7WrbU0nMM8EElt93IIYgn8QVrDjvry3vNJiub5/IktrkPIrLhtpjCnJHJwWrlJPEmryfDDSNUtNUebWgBMsB2hr1FbLpgjrtzz2xQB2mk+CW0jS9Mghu1+16fE0Edy0WdykjIIz14B+oqi3w7ttMvNJvbeeOAafNNdStIn+saQHc5OeO56GtrwLcx6p4ctbtdRfU1nHmCZsevTj06fhWP8ZEdvh3rAS6ezJSNfMj6nc6qVOfUHH0zQBmWfgmS18P26RazbKi6o2oi4EXySB3J2H5uvzYz9Ktw+AbuK41uVtTQf2jeR3aIkZUABUUoTnJyEH/6qzNe02C3mttAeeGHSItJeZVcKTHKrLtkTp0681k6HrGpanD8OL2XWtkN1G7TxhQFuW2d/Q89KANxvhbfLpmtWA1O3ih1GcXChLYlUbcpIPPOdmKv3nw7Go6h4gla+iL6ppy2LIIuYwEZd3U8fMT+HFdx5ZV8nlR/DXmGueIG0fxhb38TxO1xqMelyeWp27CpbDE/xBs9O2KAO78K6TNomh21lO6NNGgVvL+7kdhxWm11Ctw0XmqZ9mfLHLY9cUscisRjAGM5rjdWjht/HzXIeOOdNMYlyw4AYkEgc9e/4UAc5rXw18QaiI7e2v8AT47OLWn1dWKMWky8jBDjgEF+o4OKb4i+FWr69puu2pvLJDfara36HazbFiMRx06/u+voa2fBevau3iGCx1KeK5il09bxZo12/OXIKqp524x1rvrh/LikcDdtB78dKAGRqUjCk8/zrH8ZaCviXQZ7LbFI5XdGlxzEzA8bh6Z9PavK/wDhYfiRYvFepPdQ/Z9H1iK0iswmHkhcxjacdx5hIx1xXapresarrafZI2+yx3fkTR7htCBclieuc449qAEm8KahrFjNJJFaabfrPFKPJ5VmjA++y4PIBHtxTNS8D39xBJPFJZyX11fQXdw0hPl7I9owvHX5RgmsSXVtQ8P6D4gubSVWvG1tYVdhkFWlRTwfYmtNvG154f8A+ElN6v2xLCeBLU4AJ81UwpHsz0AS33gPVL648TTNNbL9uuoJ7SIkkHygnEhxnnb296f4j8G6xra6bfWsdvaXlrfLcyWsbkLMux0b5wPvEMDz6VqeA9e1rUJ7+21i3hV4HHlz2+4JKrDIHIzkZwfcGrPj7x1p3w/0Uahftt8+VLeBTz5krfcXgcCgDCuPBd3DeeGYbXSLZtOhu57y9E0+9ondGAIz94ku2a0W8P6ha/EtdUtreEaa+npbvKu0FWVnOAOvO4H8K5zVviV4ht/Dc06aTb/2hDf29u22UmIrK6jchIGSM4I9c16lCzvAshGGYfMP60APA2YHYDsK4DxtpFzN4u0rUZ7Iaro8VtNE9sIRJslYrh8d8qCPauU8WfE7U/DfxWjjkWYaIkkOnNDuXmaQZEq4GcA/KQe+e1exxsWUMMr+PP40AeYWPg/VNP1Xw3eHToZre30+6gnjYgSIXIZEBPVeCPr1rovhBo9/oPgPStP1O0XT7yFSrW6sGCjc2ORx0xRq11dW3xO0mFdQkS2utPnLWO0EOyMmHHHUbj9eK57xBeeIfDPiDwXZrqMuoLeXNxFdlsKHj2MwJ44IOBxQB6fNhV6jHv0z714v4V8K/Y5hLqWizXvie1a6dtRaM8htxGG/iBAUBe1dLN8VJo9Kt5RpEr6lcajJpsdksgxvQuGYt/dwpPFUv+FyMrWlvLo0y3P9rrot3GrgmCUqWD+6kDqM9aAOL0LwLq3h+HwGNJ0JrC8hs7lrwhcKZCqkJK4GTlsnvipfBMet2PibQp5dG1K3aWG5S5RIm8qKZmUgFj97ocNXb618XobHQ9a1GDS7i8fSdQNjNaqyB2OQoZcnBHzA/jV/RviVHc2+rvqenT6LNpqI80Vwyn7/ANwhlJBzkD2oAxvCPheMxRPeWF1/byWc1vczyFtrM/JyTwxyeD71l+GdGvLfUvB9pLp1yXtdNmhvp1RlTsAhPfvW3dfGUWul3lz/AGPcXF5ZXdvb3FrC6MUSZlVZM52kfMCcHNatn8TI7jUPE9rcaZdwNoUayykgEyKU35UA+lAHnOg+H5NH1nwRcw294t811cLczsZG3RkNjfnpzjGegFeiePZTDfeGBu279TRcZ6qI3rU8K+KF8XWb3kNhd2Sb9qreRGNzwfmAPY1l+Pcyah4YZtgI1NSFbH/PN+lAGR8QNau/+E48M6T9ql03SrmK4nnuoiATImzYmSPTdXKeGfEOqX2leA7y+1yd0uHukuZchVnXb8ob0I7V6j4s1zRtEt4X1hoxGzExrIm48DkgdRiuXsfFnhmz1TQPCOnW7XUVzZNfWzLFujCBgAQcY5ye/agDnbTxpetpulWFtJfXMN5eTxy3zuisoDsQgJI/u/livSfh2usw+HYoteKm/V2DMpBGMnB/EYq7PounXFk9vNZW5gZjIU8pcbvXHrXNWfxa8ML+4SZo44p2s8+Q+3zlzmMcfe4PFAGH8RNKl8SfEjT9Lg8RX+mSSWLSm3tJAoLKw2kjH1z7Vyd9fa4t5e6qdemt5ILprF7N5hsRFfaCEx949cnjmvSZviZ4W+xahrDyqf7Ol+yTN5R85JCcCPH3uSRVe88beELjwvfeILqKMWtu2y7d7ciSJhjhhjIPTrQB5H8OdW1Fm0i5tvE2oX+oS6zcWlxa3UmV+zgvyVx2wvNdFDomqTx654k0/wAS3141vLdRRWRcPEihsBgMZLLzjmu08H654U0/w/Je6VZssImaNGMJ812JySMjdg+vTmtDSfHGgYg+zMsMNzO8ceIyquy53D68H8qAPMdWW8s/DOs6jZeJpIbYxQ+WI53fypCyhtzsMjP90e9a2j+ILzw9qmv6bBqtxfrHYQ3aJO4Zo9yncy/QgGvRpfE3h++8PyX0ktsNNWRo2MigLuBxyDj5s+1aekrpeqQi9s1tZkkTb56IDlfT3HtQB4ferZaL8U9YvUv5GH/CPLi8dgxVy0hGGxjPfHtWl4fm1jQfhvpct1ql1qEmpLFHPdOyoU3DkqccZr07xPdaL4dtoRdW8O2dvJihWEM0h5O0Lj6/nXP6p480ibw3pdzpYtJrG+uktNsyERjrleFODkYwcdKALvw3h1K38NCPUJ/tMqyyLEwbd+7BOwFu5xisnxZPDa/EjR7iCAS30en3BULGGdslQPyzUl98WtB0GfUrMxzQf2W0aXGLZxHFvxtbOMYORzVl/GXhaTxdDbpDHc6x5aj7TDblzGGGQC4BC5GMUAcxBq2tzaLJfR6rHHNLZySNJcygrHNnA+XblQOQT2rQ+Cusatfadfx6vbSI8c3y3AuRcLKCAdysMcZ9QDxXT+FdTsvEX9qslvaMLe7ltZFhT5gAfuvlRg/mKteI9W03wJoUmoSweRZQsoZbWLJXcwGcKOnI7UAcj8dtHi8Q+F7CxupZo4Z76KN4omCCZSeVIIOenqKw/wC1LuPTb97GW60UaPJHBaaeNu2dBjqp655HXvXZax8QPDAh1NtQgknfRVS7mjktC7RoRkSKCOeO4qXSfEnhrxFqhf7KkdzBAt2sl3b+W3lHOHBbtx+lAGC1vr2veLr2NNcNrZWawyNa7FyQ0ZLKT1Fec6LqGtXC+GHtfEt8TqOq3FrcMzIS0K7iMAjg5H3q9v0HWPDfiLUNQfTBbvfED7QTGFd1IwCcjleDzWha+F9Cs7cMmmWcMUOXUi3QBMnJI44+vvQB5OnibXW8GpNFq0hntPERs2mZV/e2/mlcN8vXHesrxPqqa9ofxCsNW1aLUtOsdStYrQzBWMRLRFlGB/eyM+lerwa54SmtdQtEWyFtEv2iePyQqspJ+bbjBOQeeTWJfeKPhxJZXp1KPTEgidDcLc2yrhjjYWBX6YP0oA5HX/FHiC/1k2emXEmnR2Mdu0caeUscitjcX3HJGOm3NN8I+KvFM3xI+z6hBdTaSxlSO6tZYpbdwOm5fvKw6fhXTap8QPA1xrXhpVtItTn1F2hs7mO1LqmzsWxwAe1X9N8W+CP+EgNpp62kWoyTPbkxQhS8q/fAIGGI74oA3fHniibwp4N1LVreLzJoUAjUjI3FgoJ9hnNeRXlxJ4T8ea9rkVxHf60vh5JZIlTaxYlyrccH6egFd5H8TNE1DTde/t1beLS7a7NixBMoYHAG8AcHJ459Kb4di8D3+pX19Y20AubeL7PdyTKysqbdwVgx+6QeKAJvhbq2uX0c7arJJNbyRpLHNMEVstyygL2yavfGDWIvD/wx8RXkiq7LaPHGrAcuw2qPzNW/A8nht7WYeH1gVQ22RYc/KeoB5OK19f03TNY0mWLV4Ibmx4Z4pxlMjnkd/wD61AHhPhv4f61o9r4S1hLUaPZaBp8klyiTb5b8mPO3Ck8A9zzWv4P8UeIBrltqWp640tm2mSahdaasSBIST8iKQM8AH869BufiF4V0/QnujqltFp0D/ZnLMAqt02kfTtWdoviLwpq19Zw6TZWM6X8MjedGsYHljg5BO4gk49qAOYfWvFdn4f1rXL/X7VYprP7TbW0cIMlsDnA9/wCH9ak1eOXxdB4G0vWb9muLgG7u4IG2CXYoPzYOQAxHT0rorjWvA2n6XrOfsctrHHvu4/vgqDwMZzjjioJNW8LWOr6X4lmv47TzbLyLS2k2rtTOTj69KAMk65q8fhvXpNKCy6heaj9ltHlIHkxlgpY/QAkV6f4N0+fS9Ctbe7vGv7iNNr3DdXb1rmtU13T08TaVoM+j5tNUjknjuV27N6YJBAOQeetdzY28dpbiKJAiLkKo6UAbDc2sfHarNmBt6YNVixWGLPXFWLLuTQBc2+vWijHvRQAyI7o+D3NZUe9oHIYBwWxu9c9f8+lasH+rB9z/ADrKG9YW8raWySN/+8aAOF0Px5Pcab4hkn0+IajpDv5cMTcSrt3IwJA+8P5VLoPj6y1rwbpOratCsH2+3F2LcoZNqdckY7ZBzUdx8O55tUl1WK6j8+bTDYvbxk+S7AsVkPfgOwpuj/D6/wBP8P6Rpk11FOlnYmxkTkIcqq7145OFPX1oA377WNO8zRreKO3uIr5j5ROcFdu75MDr0/DNLb/2FqVxFFDBaTzQhhHtjXK4O1tpx06jisnT/C+r29j4Zt5ZbVxprYkK7vnXy2QY47hunaoNJ8M3PhvUzfRO6r5Ury2Ecm+ORicjywwBXnPHTmgDsLCxttMgjt7K2itbdQSI4lCqM88Acday/EGraJbsllq0lqWkTzRBcBWyqn72D2BxzWjpeoPqOl2tzJbyWjTormKYYdMjODXH/EPwzqviKDU47KK1mS6057aITfKUkOfvHqVPHToRQBu6l/YF5PBbahHaXEyQPNEksYf92CMkZHTpwPWsy81Dwba2WjfaP7Oih3508FVCqw67McChdE1NbrR70xQGa1spLeRd+NrsE6H0+XHr04rnr3wHqmreArHQLoWq3EeZftUchzHOp3IUyOVz19sigD0HStStNasVvLO5W6tpB8kqHgjHJBHvWJr1r4Zs9RtE1KK1jub+5HkiXPzzDGGHUA8deK1fC8N/BoFpFqkNvBqCRgTR2pzGGxj5fas/x94Zn8VaELazmjtNQguI7m1uJFLLHIpznHfjIoAL3xdbLDbixaC5Ml59jbMyqEI4IGTyRt7Vi+OvEmleHSNSGlwanf8Amw2k4jKiZElcKMk44yQcGrXiHwrfz6boVraRRTSWt7HczySHZuADbm6ctls/hWHrHhPXGt9St7awtr5bnVYL8TTS7cxCVGKn0KhcDscUAdLZnwzpWrQRobeLUY4VRNzlmVG5VST6+ldEdQt3kMBmTzOhQnJ5Hp+X515/Y+AbhPEupy3duLnT7q6iu4pluDmNkVcKVx2K5GPWruk6fcTeMptQaK1NvhkBa2eGVMkcHPD5x19qAJdN+F/h/Qr7VtVuF89rm7bUJpLh8KrADGR0O0DgkcYra0+PQNS1KbUrKaGW6UDzJIZjjhf4gDgnGOo6Cl8Y295f+FdRt9Pitrm8khKRw3PMTnHRh7gn8fYVwZ8J6+LXxXDZ2Edob63hNtKkoV3dEAZGwcAnbgH0IoA7NNP8NT2OohTBLam4825bzSQsgOQSc8EHBqvcWfha6S5XzIdupOu51mOZJFxgrknkbR09Ky59Fn1LQRNFozWrNdxzXVqwBaZUGDwTg9F9zis/VPB6W8eh3umaEIVg1U308Iz5ihkfc4BPB3FflFAHY+H7jTrCyuZotSN0qSbJJ5ZFbay8bTjgdKb4vk0fUvDjSXcMd9bMVaLywGO7Iw6E9xnOa4Wx0XVm02UzaPc6eZNWlul+ytFLhDv2s6kkFSuMgc5Nbd3oWpXraW5tnSwW1kt3gtdgZNzLtbacjoD06YoA0tY03S9Y0yPSbvVGjuPMiuE/eASBlYMuAOvIP5Guvt28q3CBt21dvmZznHcn8a8puPhXdWvjgalYTXCxSGAt9qRLmMiNcHbnBjYDvzyTXqt1j7M648wKu0r1z64+oFAHCap8MNL1+6uZY9Tmh86+XUMQsjFZVXZwcZx7E121u6Q7INys2OOeTXz74D8J3Fvp7T6O1zHqUniWd2kZ3KpZiWTcgzxgjt61sSSPZeNNKvI0v45v7SnjuVZpHO0hgu4HChcgY44GKAPUrzwza3niyz117qY3FtA1tHDlfL2sQTkYznIHel8QaBBf6ppmrXFw1uumb5VXjb8ylTuJ54Hoa4vwd4Ntrrxxq2upq+pSvb3kiJatcP8AZ1UqMpsJwcHJyOOeK9B16RINCvppSgRYX3b+V5U5z9aAOQh8CWWoaPbXFpq8lyYr1tTtb0BWUM+7IwOCvztSSfC63uY7WRr6b7SuorqlxOqqDPMFI59BgkV5MNR1MeAfAOiWt7HoenXmnyGa+t5igjnRVMYDYPcscH0r3fwXa3lj4Y02LULsXt4sKmW4U/LK2OWGQOpoA5rxN4b0W10LWrW91pbGK7u0vLiZyqmNi6kfQEgflVW60zw3rn9rLPrUciawYLMopUYkQbkA9T8ucexpv7QS20Pw11Ro4o2vLmW2Tbt+eUCZCR68AH86r/FDRYdRsfBsMA+zebrEM0jw/K2Fhk5JzxzgZ9DQB02reBYtU8Oz6e92tvIzxSfaYYUQgxOHUkdx8tZ2n+FbK3g8Sa2dcWRdXhRZZ5lAiTYgjyPY4/WsLQ5fEL/8JFY2N6j2dtqLRxTX0pJS2wGKjuTkkA1N4gMx0fTdJ1GS3ltru4lVkiCi3MQU4VyfqBx6UAehW9vI0Viba6jaFR8+1OJVxwQc8CsHxsyf2p4Y85Wc/wBoDZtHOfLfnn/PNUvh3q9zJ4V0EW1l9tjaJo5J4pEVIAvA+UkE/gDV7xrKg1zwxHIinzL0hWYdCI3NAGH8SvBkniDxToGqpdY+xpPby2Pn+SZlk2c5x22nI9DUWh+A30nxhol3pTW9vpml6a2nvaiQsyksGA6c/jipPidZxXHirwHOYwJ01RgJU4YDyXOD7Z/pWM2qahpdj4ybSJlm1CPU8IcRRySZCnaDwrNjOMigD15VCqCfkbOT2A615Pb/AAx1i1Rd1/aL5niNtYOCw/dkufLHy8k7v0rK/wCEw8R614X0pYb3UNOv9tyboTWSLM3lgFRkkoBnjgcg5qbRPF174p074c6hd3Rt5biZmuII1BJk8okc9sc8e9ADpvhjqlxJ4xitdQtI7jVtXivSiSNyg25iYgZUnaORS6f8H9btfDvinSZbmzSDWrtrkHzZXKhmUlWLDPRT+dR33iPVNC1Dx0LARyyw31rElyIgpUSeWrMw/iK7j+AqP4r+JPEPhf4d63LYa1Kt9aSW/lX3kxkyGR0VkK4wRyefSgD0f/hGbmO40e5t5VJskZHiDEK+QBnj0K9/WuX03wLrNrpugmRIZrux1CW6ljJwCH3DIPqMg1U+FfijVZPF2v6NqWptqNjZ2trcxXM6qrK8incvGBtyOOO9errlpTyQM55HNAHluofD7V7WOG6JMpi1KS6NraumGV3Zg43jG4buhr0Dwf4dtfDGkpaWokKF2lPmHLbmJY9PcmtiaMYUkkZ/P8KdCu3I5HegDk/Hnh/UddFh9hlijWGUtNDKSokG3AwwyVIJJyPpXzv8SL64+Cvw70rQzLHrWrW199uhtokOdqszZc46c9TX0b4/8UDwjoN3fkB5lXbDHgkyOT8q8e5r5qaK717xE954h024ns7eZX1S7XG6Pcu4JtPJiA4JFAHk3g3VvHP7RnjPWNE1XUH0WDUYFlMdufJQovHfluABx9a90h/Y10hZLS4t9b1S1uIgF+22l/IsgUdV/wBr05PTFHh/9nvS77WLbVvC2pyWOkRy+bb6hbyEz7WzviH+xkd69xn8L3Gm+D30zw7c/Y7pVLQTXRMgLHOdxJ7+woA+bvA/jjxB8IfilruhajNLrOhvcma6nkhJmg3/AHWyB86kY5r6V8UaavjjwXc21lcR4vIlaKQ/dJ3BhnHbIH518taH4e8Rx+OvFln4t1KDRJ7xkeKZN0rMqkbdp4G0ntXsvgzXJPA+t2ukT6hHfaHqkrR2cz8PFMBloz7HtQBsyfDHWL5vEUl9caes2rWEVkBEjfu9gIPJ5wfT3q1rXw1vdWmuB9pgiin0b+y2ChgVYFiGHt83SvRt/mBW4w3eh9q8UAcJ8P8AwKnhtRqF5Z+TrBgS0eUXDTAxoflxnGO/HvXW3Vq15Y3MCHyzLGyBiM7SR/Ln9Kubl28HIpYTt6jrQBwd14LvtX8PtBPa2tnfwwmKO4jYHzPQHjOD+ma5vVfhTc33hu+RNLs4tZvpbczeZdNKrJHIrEbmBxwOK9ids/KOPWmNCG+bHIOOtAHCeL/Bt9fzaXNo5gsJrUSqrsoIQuuNwHfBArzGz+C/jCx8S6VqtxcWd7NY6hJcSXYmMayo4xxCFIDAY5NfRTKGO1+B2NQzRiMbAx3dSPWgDxPUPh34m1LR/FlslvZxTahqkd5AWm+V0VkY5wpIPy8fWpfEfw18Q61B4hf91bPM0E1p9luMPK0aAFHJUDB5/OvZY0wp29KSSPdgZGPXNAHC/DXw/c6TFNd3ltPb3lzsEqTyRuRtGONnGDjr1ra+Imj3uveEbizsH23ReN1Xft3hXBK57EgEc+tdCy7OeM9jUjL8oPUUAeZ+JvB914h8NmC30KztZp72Ce4hmaP5whGWYgEE4GK2LrwqY/EWj3FlpqR21tbzIxjKpGpbHBAwSDz0FdeyZ2/wipeVUdMEYoA8Zt/hzrcVvrEMLTRwz2ckMNteyRyhZCcgo6nO3/e70mt/D/WtW063N1p0M92umNaqylN6P/d3Nnj6d+9evXDFY1bBkyccdqkh2rg5znpzQBx1v4Xu/tXhqZ43j+wWzxvukDFSVUY/TtXb2eUgyzbj6kYqKRiHGGyMVLb4ZWBYdPvUAa0nMUX+7Vqxyyn1qlI3yxcYG2r1mflIoAsFgODyaKdtooAZD/q+fU1haivnaPfKsj22Uf8AeRnDLweRx1rbi/1f0JxWTbzA2hkI3D5iMDOcH0oA818Na1qNt4S8JW+lXUd9NdqI7ia8YtIpMZcE4Hqv610V543/AHl1HawtczWLxx3EaqRkk/w8dBVKy17w1faXY669i1t+/eO2iMTB2YZX5UXrxk9OlXtc8RaPp6adqW6WUalOkMf2fJEmcnJx7ZoA39Y1P+ydEudQ8h7gwQtJ5QX5j3x+lcm0N3b+J49Ylj88fYMMsWQQXkHUewxzXUNrWnG/GmyTxmYptMTfxHB+XPrjnFV9Ln0a5mzYSw3EgDKdj7uAcMD7ZGKAM6+1bVbHQ767hh+2zpEWjj2gF2J6DnnAPHNHgHxS3inRJLiVZIriGVopY5rd4HUg5wUbnoRz3rdfRbSW1ltWhU28h5TJx/P9ar3GoaZ4djhinmS18zhfMfBcAdyevpn2oA5XxNdPqHxH0XQrgyJpxtJb1ijlVlcMqhD6gZzj6UmsaZb6TJpFrp95Msp1ImNncyhGKOSh5ztxnA7V0t3JomprC08tvLLHG08TF+QnALAg5x6/QVFYw6BLZ293bG3e2MnmxTb8hm5G4Nnk/wCNAHNR+LNXuLe/sxPbxX0V8bRZ2jOGUMOQueWwfXtVdfGGsyeD5rqOS3t9Qt9UFhulj3KyibyycZ4JBziu0l8M6TMrf6HGRLL9oJ9X/vZ7E/1NH/CK6VBblHtI/J83z2DdC+c7j755zQBwuteLNa0qPxBcG7haPSXR/LWAgzB1Q7T83GMn8qm1zxJr9rq2qG2vLRLO0sI75I3iLO7Zbcp56Hbwfet1ofC+vWuplWtLq3lKi8ZJAV4HG8544ArmNdvfDmlXR8Q6le2s2nX5t7G1ijyPm34Ubs88sT+FAE+vfEK8sZNJuWSa00u4SEyT/ZmmUNIcbWZTlOvUjvVX4xakuufDXVXtRqVrcWlxbiOSNZLd2YzIvynjcuC3T1rqseHdY1y5sAsM2oWSRvPGCcICDt3DOM4AIrQ1zQdH8baS+mXiC9s/MUvFFMw+ZTkfcIPUDvQBzfh7Q411CW8nF7p8pgNsLWa6LJMoAJkxuOG69+/aqLeIrnwj4c8L3Anjl0qaRILq6vJCHjVgdrZ6dQBk+tdmngnTI51nVJGlWIwKzTu21D1A5+nPWsTxB4f0y5tYtAmmszo3kiOTTJfmkb5gUIOc8Y/SgCvqnjrU9F0eC8lhjaO4MrrdQK8kccY5jLYBOCOp7d+1YviD4iLrVmDppkvWs7eLUJBZ7ytzndtRWA6HGfyrqL2DS5tWt9MlgmQ29v8ALNFIUjVWwoTryTt6emOaZpun+H2iimsibOC3zakwybFcIfunrnv3oAxbbx5rV9fMlrphVYZoklgaJwwDqpclsYGNwwParvh34kSav40vNCmhWxeF5F8u4DLJJtOAyZGHBHPB4rdj0fRxdNqYKiSTAaRZWCvjgZAODxVb/hF9Fs5t0V1LBLJvMGbjd5bPncyBj15GPpQB2CuG3YI9c54zXmo+JV6b+G6OnomhXGoNpkEzP+9LqWG8r02kqR612ehxw6RpttYSX5uZo0EZlnYGRyMDLCsqDwLpNjPhJpDAblr2KzkcFI5SSS68A9WbuaAOKs/i1f2Md/c3ukxQ6dDrjaRE0DFi4L7Q+MYxuH869ViIkjEuNpI6Abff8/8ACuOk+GmkTWP9nzXVz5X2/wDtRczAnzd5c9uBkn862pPEGnrpcN0JWltppBCjRoTuYkjoBwOvNAHP+HfilBrniK30xtNuLNrtZ2gaQcnymCsGXseR+ddZ4kvv7L0G+vfsv21beFpWtwQCwVScc8Z471xOk/CuDSdY0fUIdcuNulPMUgdVIlWUgkSEnJOQOfauw8YafPrXhfVdMtnVJ7qzmt0MhwoZkIXJ9iaAOB8EfE+Dxfb6Er+HTYQataveWcL+WV2rgY29N3zD8DWrpnxMW+i8NIul3ESa0JSvzJiAIAfm5/lWf8OfhTL4X0/wuNUvnvdR0XTjYxbRiMbtu5vr8gAPoKm0f4WHRb7RZ3124mh0kyrDE6Lho3x8rc9Vxjd6UAdtrWqQaHpdzf3zYtbdN7ZXv0wPrxXJL8UYv7Gvbq80u6sLu1njt47ScAmSSQAphhkYOeo6c5rU8efYL/wfqS3l6tvZiMM0yjeFIYEHHfkCqV14ftfFlkunXt+WnUw3sE0KbfLZT8r4785yD2NAGbN8YLHS7XU11bTbiyu7CeC3ms0USMTKVCEY+8DuHPNamvfEPw9p+m3s2orsWykiimikTJSRwpUcj/aHTis7Xfha+qJcSQarGuo3V3BcXNxNbh9/lEFUC7vlHyDp3OabqngOfVrXxMJtcsntb+aOZlmtBLHEsagMrqzYIIXk8YoA7TSfsklrG9n5cduyKyrCABz16VzfjaxmvPEPhZo1XbBetK5Y/wAPlsMgdzzVfw74A0hLXTZrG5kWC3YzQpZzukDbhjBTPK+gzV3xdIh8SeFweP8ASpMcj/nkeMHNAG9NpdnfXdvcXFvHNLAd0bOoJQng0y+0HSfss5nsbUwk+a4MQIJH8R96s+dDHNGjuquc4Unk1JqFrDeWk9rMpMM0bI6g9VIwR9ff6UAeUr46Fx4TfxDa+HbR/CschK7ziUxbtplCbenfBPSuri1bw1pqvDFaxxrZQC/8uK1/1aMPvrgdcA9K5KTw/q+k+E4/Ac9jcXVjNC1surWibkEeeFdRyG28Z6e9dLeeEZI5JPsLKDJpv9nosxI29cNx168j2oAdqvjTw5oloLuSJVgvIPtU0iW7MPLPAeTA454yelZeqeLNE0e6t9GvNMmvmu4Tdww29o0qSKD1U4wSODTNW+H95rPheTSvtlusx037Cy5OxGIO5uOpPHXpitix8K3kd5pd27W7GysHtHTB+ZzjkHrxt/UUAZ8njbQIbzw5Ha6Sso8Qs0QmW342oufnOPUDGa9Cjj3KzHatcBpPgC4s7Hw1A1xG39lyu8mM/OGBHHHXmvQzKvk9eemTxj3+tAHL6X4ytb7xPcaQ00Syp/qcPzLjG7H0JxXRX2oRafZy3MzCKKFGdy3QADJrz7+x9VtdUs7jZYSPBfSSPPI+B5TZwFAHB6Z9a7bXLOLW9JvdOkLeVdQPC7KP4GBU/jzQB8xfEDx94x+I3ijTrfQ9PtrbToE88Ge48t2EmVikJxgdyB1xirngHxlpNrrFj4fWy1SzSdntL661H95Y3LKDvVJjwWGO3rXB2Oi3/glrnw9repRNYprENkNQdmTNvEnClV56N1zjNdba/Cm2u9ETQBrcd34T0+Zrm3fz3kldpCwVDnpjd2POKAPbtP8AiHoKtPp2mwSvFZWrTwiK3YLNGo5EbYwxB44NVdL+LVldeD9N1y70+8sTqBYw2JhZrhlGSTtAJ4Az9CK5b4a+C/E2l+G7jR9VNlDBZWBsLGe33eYYzkAsf4TjHSqFr8FdSsre1vItTWW6sIPsq2kxeSOLIALq3XPGfQ5oAu/Fj4q+G9Gs9M1GczXVtNCZZPs8JLLHnAZmwdo3ZHOK8f8AGXxsjmmaxu9GubbUbG5g1CxthbElo8/M4YZycEfnXaeMvgn4t1TwjPplzqOn6gk9v9mg8lWt1hO4kseSWBGB9R0qXw98JNYtWs3heG51C1t/s2b6ZnVMsCGVvYLg59qAPevAfiq28beFNP1u03NbXkYkjLAg8gdj71uTAeYM8Hqc8VyXw50PVvBvhnRtHu47eYW8TLLcW7kBWyMbVbsa6nVrAarpt7arKYvPheISAfd3KQD+uaAObg+ImhXWpNZQajDLPtZ9qtztX7x+g9amsfiPoNxLpiLqUBfUdxtFLczKOpUd647R/C2o6H4w8I2r24aKy0q4ha6jO4O2Uxk49QTiotN+HfiLT/EXglpPsslpoIuBNJ5hLyFgACoxx0oA9J8Oa3D4ms7ieDYoSaSAmGXfjacduhyOlO1zWIvDWk3F7KSwjRnKs2GcgZCj3JrG8BaLceG4dSivDEk15fzXSqj5+V2LDPvzVb4i+E73xBPodzaXDeVp92LiW0DKgmGGA59QSD70ARyfFTSYV8PxX5+zXetAiG3GGIYDPJHFakPjPSZNS/s4X0LXgbYY1cblYDkY9RXHTeEdXt5NAutNtAJLaaaSSO6nV2TzOhzgZAPYfhWTY+E/Fiatp13f2dtPcW+pSXErQSqkPluCMoOpPTr3zQB1kPxc0aO3125vZUsrHS7kWr3LyAq5JA7ZwcnGDXXrdCazjkt/3kcgyrDnivJNR8E6vfeH/GMcmkGSa/1KO8ggMqkOiujHHYHCnrXqugtcvo9u91aiym2jMIbO32zQBleIvH+g+Erm0ttX1S30+a4/1azSBd3/ANbmrU/i/RrVjFPqUEcogNz5TyAN5X9/Hp71558W/h9qni7Xpni05bqyl0uS2jlgMaSiRjkhmfnbwOn51HqPhHXIdU0nVV0gTvBpMmnNCtwvyMehb1XPpmgDsrz4p+G7fSbLUv7Ttmsrw4gl8wbZPpW+viCx/wBGVrqOKS4x5Ss3zMcZ4H0rwCH4P+I28A+HrA2l5Z6vp8Dxmewu4iu5mztdHBVl6HjB4rR1DwL4sb4hWN/aQ3kXlywPO7mKWyn2x7XcKfnjbHA2mgD2LRfED619qJtWt1gnaIbmB3Kv8XBPX+tX7nUotPtzLKQnJAViFy3UAH1zXN/DnStT0tdbGpWn2YT6lPNDypDRsxKng8ZqbxjpFxealo91HatfWkEjme3QDOSBtbk9ufzoAfpPji01bw++ryh7CASGM/aiFwQcH9a6TTryO8t98bK0ZGQw6H3rxa68G6w2jWrTRTRxQXkkr2EaRyPJksQ3JIPUcV6j4H0c6H4Ztrb94rYLET43AnnBwAByaAOxZchCRxtq/ZYZSRWe3zBMk9Kv2RGzHSgC4ucUUq9KKAIYzmI4HrWJYBn0+ME7WbOPzyK2o2Pl4x3NczdNc2/hed7aaOC6SBmSSVdyA4JG4ZHHTvQBzOl+EdX0/TdIs2mt50s7h3cK5UyKc7SCRkEE8/UimaT4N1W18O6PYym3E2n3pmUQk7SmHGRnp98f980/R/EfiG10W0n1iS3eS/W3WL7NGTtdwSflJ6ccc1kal8SNas9VbQxZyyXMNt9pmvIYRJ+7LME3Rbs9hnHQ0Aa8fhS8/tiSa8R7kSXQuRcJJtWPaoC5GeTkEfStXwVo8mnw30t1bLBJLeTyIW258t3YqAQemDVCT4iW72OnajHchtPkVfMu/s7GIEkKctn92c54NRW/jq7Ovaehe2n07ULue1heHPCxqzBt2fmztIx70Ad0+4D5cqe/FecePtNurWbxFqpgW8tJNFaGOFyNquu8nIPruU5HPFS694uv9I0Xxbc2kEb3thcpErTSkI5dI8HodoG/oO4ruoQ1xZR+cqmRkG5QQVzjnHHTNAHLaXpEy/2LcraRGOLTmgbBAwWCYGPT5TXm1p4B8TWf9k2+pyyDSo7CazeC1jEmxnK4yAcZ64b2r1LxN4kvdJvEtLC3jdvs0lwWlJCsVIxGMDqeap2fizWJm0S3uNOhgutStZp2/ekrCy7NqnIzzv8A0oA6Hw5Ytpnh+ytnkeRoIljLzHLnAx83vVTxtY3mq+E9VtbCUR3ctu6RZbaCxBwM9s8j8a5K1+Ig8RaBob3UTafqGpTy+VHBMzKrQk7gWxnafl7d6p6p8RPFkzaMNK0CF3v1nWRby4aJonQAggbfmU9Oe9AFPxL4U1rXtHtptGsxoUkckLX1uI1865VGX5AemAAeT1pmr+Bb240GJ9PtJrm5OsW+oSwX7ICAnUgLgDtx9a6Rvic66otrBYi5tkeKGeRJBuLSY+4oHzAEjP413kbKBuI+bqeMGgDym78OatJrHjVrXTBZ32o2Efk30aqA8qxbcBv726ug+Hug/wBn3d3fFLm0aWKOKS3khEK71B+YAH5ic9e+BVTU/ijd2rPcWGkre6empLpRuGuAh8zdtZgMHgNkevHpSax8ULzRbXVZ5NIWRtN1CCykRZ8bo5WjCyLxzjzBkeoNAHozNlu+fQdPwrhNS8Nzaj8T0vfsO2BNLMKXpRWAlLk9OuQMY/GtHU/7Q8PPr/iL7ZNe2n2NZYtMfaiRFEJZlbHeqFz8Q7uHU3tY9LWeE6Z/aUTrOBvIP3MEcEcnNAHAQ/DrXfPlstXe61W6S98+O8VUhgcBgcnHPQnj2FTar4dvL3wJJpL6DJFJHrKsEjiwDH5+5mGO23v713eh/EFtWuLCO802bT1vrR76FmdWAjXbuDYPyn5gaj8K/FrRvFmqQ6faRXMUs1ubm3aRRiWIMF3ZByOSODg+1AGDe+D4PD+oWcK6Q99oSWLW0NrGnmLHKWJbI7Egjn2rCi8F+JxpunJKskeqWNvHFG7Ilzby45UMpwykHgsD6V7VfXDw28kkMfnSKnyxqwXeQCQM5/X3rzXwX8ah4os9Gu7nRLnTrHVpntoJ5HR9sihiQwDcAhDg+2e9AHBapZfaPE3jWyNncS6+8FotlLFHI8aXJiySCpwpBIyfStyw8N+KZLhR4nnkk1lJrWaC5sbZipVAm5fM3YVSQwOeua7ix8faautWbrpMttHrjN9mvSq/6UyLkbiDkZUEjIHAqHR/iIW8OxXFzBdXl1c6jLaQW7Roj5RnyOG2gAIfmz2HrQBi+D447zWP+JpZ3g8Rpc3AnbayxmMn5SSeCu0LjHrWdHqTaX4L0iyTSrmGeHV44DGquvV2BbpyoHPpXTz/ABltbWxN7PoWqJafalsvNEQIeQuUAGDnG4YzW9pfjyw1W1vGEc8FxazeRJBPGVfzOCABnn7wPHrQBz8nhS5XxteQPbXM2k6usdyZlkZRbSRgBk65G7CkY/2q5+OTUNZ8dX2dRNld6bqYijtpLkgfZQg+UIeu7rurt9I8XNDou/Uis2qRz/Z2ggXBaTkhQM8nHNa2i3mk+K4YdXt7dfOyYvNeILOm0kFc9Rgg0AbBkVSqnlv6V5p8elM3hawhEk0cjapahfJlZCV8wbwSP4SufzrsPEnia00JrWA7ptQvGZba3QZaRlG45A5wOK4vwT8V/wC1PAtrrmvQ/ZriW5kgWG2jZy21yBgdegzQBB8L1s4PE3i/Ro55LuwWWIxwzSGRUVolLKpPUbifWr+vyCPxlrFuJ5oLYaN+8SNmVUbLcgjocYrrfDPiLTvF2mQ6lplwLi0m4EiN1x2P/wBeuX+IHjbUtJ8SeH9B0izaS71Rnc3ksRaKGNBk/d7kkcZ70Acd4IvEsb/wQLe9urtdRtJjePPKXZ3UL83Pfr2FZfh/UJNN0o+HbGxubm3vb2Q6ldXEzFUDM/ykkkj7o9sGvUvBPjS21jQtOubqWH7dcSyQBYht3SqSHAB5H3eaow+OLu88N6hcT2Vpb3v26azs7S5baLkozBR9WUZH1oAn8Jtq+gw2Gmyaf51qS3+k28ihIEydq4OCeMdBVjxVIreIvDCum5zcS7TjkERVf8HeJbTxRodveW6LAQWRocAbGU4ZfqCKwfGjFfGXhAhj/wAfM/Cnj/V0AVvH2y38a+B5yVWY3ksbSbip2+UTtx35qlafETV7nxtpdq81nPpOozXUKvArYQxYwQ5PzZ57dRWv4m1rwfD4o0tNcvrWHV7XM1tHLNtZBgguFzycH9ar6p/wgGgzafJeT2VixZrq0zPtXJ5YpzjHNAHoccAjbBI9CMDp9K8213R7uT4kXWqXl5I2labYLdQWkBZDv+cNuwcHI9R6V3cviTTLZbctdxgTBShzwQehz6GsK88QeFYNduJZb22TUiq20yySAYGeAwPGD6+9AHDWo1D+y9e1fTQ2ljVNPa9a+kjMipIBxhS/p6Vr6hfapdWOjaLBeyf2jPp7XB1CEKAWUD+Fs8EnJx6Vds9c8NWevap4de3bT44YY/8Aj6lBhkjkyAqZPHT0FbOvR2GnLpltFZrcHzBHGGmCtEh6tknp04oA0vCq303h+zbUVVb0Rjzihyu7uQfStZoupDc9MLn8+tcXY+ItKHizWBaXNybjTLRFmgEn7gcFhx2fB6+hrXh8Y2C6LZ6lfyxactwm4LJKDj1wR1AGOaAPN/GMaX3he7eW5WR4NdhUSIhix+/UEcNzx/8Aqr1mKMtEuOpGCM1x0eoeA9UslhjubS5t7ydrxFSUsssiHJYHPJHXitxfH/h7+wRrEeo276aXKCZWyCRwQMZJIxQB8g/GjxPrfhf4xX+kadqemW8JDaih1GI4jkZTwOfmyFxjHFeg/DLxhrXxFg0qB59O0+e8037dPdWNvxlW2ogDeh5J9DV74weFYr/xlZeJdLtrK5k1G2SO1vWTed6k5XPQBkbr7Vk+DdX8IaLqFxHcajfaqdFaSF7qSQQ28a4G+JORuAOOMmgDsPB/ifWPE2rWM920mmwy2sjTWzIApkjxtmDZyAc9MdKzdW13xnH8P9C1LSnn1O6uo3urqaxSNpjwMEIzfMgH92uu0n4l+BfENlNNefZ9Pt9PmW0ilutsaszqpCqc85BHBq7ceJPAel3EWj2sti17bfuo7G3kXzIskHacHKg4oA39B83UPDdl9rLSTvCskhZNh3Hnp269K4H4jazrHhO+ij0GeGORbeW8uUkhMjuqKcKMcAEg5Y138l5FHpyzN/oKxpkxscbR71dtvD1jrUK3d9ZxyztA9uzdCY2HKH2PP50ASeEdUl1zw3p99NH5T3MCylT1BIzXPfFDWdX0OPSG02/tLH7TeLav9qgMm7cDjaQRgjBNdBpc2i+G44tIiube1MKgJbNMCyKfujBOcelUNatdO8XWbLqJ8q2027EpZ3XBZQcc54wWoA5az8UeImi1HTGurSTVLO/W3a6aFtkq43Ham4/Pjtn1qtb+PtduvB8d1bva/wBqLfmzdXhbB/elMgE8Hrmtbw3qnhrxbNrduth5Nvo95ua6aVSpk25MgcH0bHNXV0PwaultcBrddPiuPOM32rCCbcTkkHrnt65oAyl0/UbXxh4cvdZuY31GKzuGuBbFhEwBTGFJ6jNSeGfEEuv+LLfUoYbprK+tDsJDhIFVuMgjGST1rpriHQtQutO177TC8ioYbe48/KMrdQOcNmp9GsNNg3rp8wkWElfLWXcsZ6kYzxz2oA1iu7kZx+deT/FL4s3nhPxLYaBpenyzXE1ubua8MDzRwxKxHzBOeSPQ16tqWp2Wlxqb26S0LZ+aZwoJ9s1zWteGfDniDULHVJ3U3ezyre7hn8tihOSAwPIPX0oA5FPiRqt1ewrbQWMsD6Q2pLOsjqNyn7pBXgcH3rHuPi14wm/4QhNI0GwvTr8LyTM94yCBkwT/AAncDu9q7/WPBPh26UNcu0BtrVrdmW4KnyWz8rnPQ5NQ2PgXw/pM2g3EdxIq6XG0ViHuMoAwGcf3uAP0oA62N3ktwZl2SY5VeQD6A+lchr/jS40fxZY6NBYpObu1luFmaTZtKdiMd8jnr7V2ENxDNHuhZXjPIZWBGPrWF4k8D2XijULO+eW5t7y3R4kkt2Cko4G4cg9cCgDzHQfjT4i1290a3i8KrCmqQu6zvcnYjLgkE7eVwe1ejeA/Ez+MtBTUJLT7G+9kMZfcMqSCenTjj2rL0jwT4b0G40y1tL+USaWrRwxG4V2AbGVI9TgflW54bsdL8N2KWVndZjeR5EVpAxZiSWx696AKHxW1/VPDPgHWtT0hIn1C1gLwiYErnIBJArjrP4q6vNbrptpa2t/q9hYJe6kWkKIoIJKpwctweuK9IYaf450XULGa2nFnIXtpEdChYdCV/QisiTwDoFrMqRM1ncyw/ZnaJ1V7iMdQ/GW69aAOQ174sas15aDRdDiuI5NJ/tVmurgoVUEgoMD73B616J4D8Tf8Jd4P0rVvs/2f7VAspjP8ORyKw9U8A+HVm+0TSPaebZ/2eBHMEAi9B789a6jwvocHhvw/BZWHmPZWseyIudx2jpzQB0h/hx6VfsPu4rNEm7ZuGM4rUs/lUkUAW9tFHPpRQBXVttuzZ6ZNctrU0C+D7me4tGvoIrZpZIM4LqFJIH5GupXAhJ+v865fXVuT4KvY7O2a7uZLVo44gwUlipHUkDHIoArQ32hXHhvS2nMVnZXUcb28MrbGUbdy475GafcaX4fm1SKKQxf2kU2oRIRMVOTtJHLDvXJW/hLUVutNe8S4+xHTfsj28bqTC/Ab8CAOR0xWxP4bupdcinjN1EI5I28t1jlhlwACeeVIGRkUAbC+CdFgSVYrFIoJgPNgT5Y3x/eXoTWfJ4F8Mx3VtvgSKSG5N3DEJiipK2dzKoPck8e9davzAA8+9eT/ABG0W+vbrxDcW+mPPN9ihWzliUuzkOWOOyEHv3oA6fVtL0W4k1PRpY5jLqEZvZ9pJLldoBX3G1ePatLTPEFhJ4Vg1aBpXsvJDruU+Yy9MY9aybQ3c2vWd9NY3UJ/s1lKsmWViwJXjIzgGsmy0+/h0HwzDPaSpZxQvHcwmLeVfA2Er9c0AbmteGrTX9Qh1O6vZYImthFFH5zQ4Ynd82CM9Rj3FZ+l6hpN/r8/h2W8vE1LR4Y/NmdyvmJKOPn75IPPXIrFm8Kst5/Zmq/bNU0SfTXjhZowXikLnI4HynaV2njGDWb4k8Gm41HxtOml3E1zNoUNrZTlSzGREkwqkj7wLKc+pNAHYN4M8P8AhrTdCsh56i1nK2bBy0gZ87gT6HHOfQVsPoWmvqmnyvMz3tkrCLdNywYDcSOM9M/hXEap4f1K6up5LyefbJpUKWqC3LPHKoctg9nJI69hUlr4avv+FgQakksg8ub547qy5C+WF3Ryqe/oc4oA7W38JWmm6pLeWLSWnnbTJbxkeU7AYzjHHFbJdI8/OoOcDnp6VJkZAByO2Tk15Z4ltobzx7rkEqSyEaTE8KqWKrKXkAPBwDwv5UAbGufDeB5bX+zpVtYhqo1Ga3b7jvkliB1yWOas698LdI8RNfCW4uYfts8NzL5UmN0kRQoTwePkXj2rzy+0/wARReEZjq/2yTxJbWMJW4gZzvxKT8m3GGwOevWuv1TQR4l8bacz6pqVqkFlHO0NvK8aPIsgK7h0ORkEe9AHb6nolvq2kXGm3IL21xC0EmMAlWXB5+h9K5TUvDek+HbGFtS1SSJZIBpiTybVwrHaoBC4BJbFd0yjaFIyVGDj+lePeM7q7vIZ5Lma4WeHxBboluPuC3WZCPlPGCBuz60AdvH4DtIr7TZ2u7iQ2Fo1nGuQAUbAJPHX5Rg1S8B/DeLwWqxRy280caeXEVtVSQck5Zv4iePyqna69res60wihkt1t7tYmhkdApiKqdxB+bPJr0JQflIPI60AQTYWP5Rk5PfH4fj/AErzX4e/CU6D4d0S11W6a4k055Jo4QQUEj5y3uAGIH41r6uo1DxNd2+oTXdsq+S9m0Lsqtg5OMcHJJB+lY15oN/rfifxDJbX98lzZvFJaQfaGSJpPKOVx3Uk/higDoNL+G1tY3GlmS7a6tdNLNYwuo/csylc574U4HtmsnUPhhePY6fY2erypHHey6g14UUujNu+VRn/AG257VQ8OzajNd+G5be4u7m+uY3/ALZgkmfCfJkHB+6d/Ax2qlpWtv8Ab/BMS3940wNwl1HIzkZC5AlyeoYcZ/lQB0dn4D1SXR7SwvNQhVbTUFuQ6w4aaNSSuQDgEnn8Ko3Hw9trjUtQubvWY5P7Svhd2MaoAInVUyDg4cHYKp+Hda1zUZNUtdVkW4tjbXD2+oWFycOuTjehG5XAI6cdateFtRhmtfCdtb3M0f2YbJA2Qkp8oNwW9CevbpQBNqllouqWNtd6fqVhbPYXu13RQIzNhkKNzwct9ea7fQNKi0mwjhhWGMA7z5QwpZiSSPxzXk2qXNqvhPxnJHtVn1uMswAJ/wBdFhunoOtXvGniJ9PvLjUIdZvYFsJ7WEWxCiEq5TccYy+VfqemDQB1/ifwfNrHiTR9YtZ0gutNEqgSqTlZNuT14IKivNpPgnf6bpfhmGDWI7vUdMvrm52ySNbi4WX7wyuTkZWt3xdql3dal4jmttYntorXRFvIIo3AVZcSHd05HC1Vvr99R+JXgq/lvJ2i/sieRUjk/dySloxjG3qQaAO1+HXhE+C9DNk8dvDKztM8duWMaszZOC3JFJ4k8Jahq3i/Q9Wt7m3htdOSVWikQl2L4yQe33RXB+HvFHiLVdNGrtqkVpNLZXBudPuJVxbyg/JgKMjGCD19a6P4T69q+pLqCavDdRyJIpVpbqKeLGB9woM4/wB7BoAh8PfDPVdCsYhJfWk17b3c9zHIIjt2SE5B4yDz171LY/Cme30a2h1HUoJ5oL+XUZJfK2KyuXJHX5eG+8D2rsvE1wYPDepSpdGxaOGSQXCgEoQCQeeOtecJNrlt4O0z+0tWfW011ooX3LHHsVozvAJwp3Yz070AdrpfhHSLeazubCN40hLtGsEreW+4nJIydx75Oa5vxxKg+IXgqBmLFpLqTrzwiD+tbvhu+uNLs9M0q40+b5oztmgVTFGoJwrEHrjFUvE1i91468MXMZQeQt1w6/NysY4oA4v4jWN1cfG3wbPbaWdTjtbC8MwCKdu5owoJOB1B6mk0H4W3mn2fgex1PTV1cWPnm8keQFYN67QMMckAZGB6V0njLxBrOmeIrC2himjsCqM15HbfaEOW+ZXAO5RjvjGTV6fxxfDxF9ntbIXNjFMlvMAX80lwCXHGAoyOpoAvX+g3a/2vb2keyC+gWOHYwVYCBt6Hp1zxXB3/AIV1G81TxZp0Mf2wX1jb2qXUhAAYLyzHqcHnI9K9luFWSIqejLjqRwfx615NoOr6p4b00WEazz3V9rNzbRSXBMnlwhnI6jkgKABQBa1DwTPb3Wv3H2D7bPc6RHaQzYU+YyBsDLHj5j14+tWLXwjqLNGt39qmtLq1EbrHIEaBtxYg5PA5HT0rP1Dxn4i0iLRdQ1UxWGmNPLbXxmgwQ+D5b/e4Unt15xTpfFviBY4tKFyJNTw05uktiyuBtYIozx94DNAHR2Oi6lp3irVriGBZLO8hiCuXAwVQKRnOeSO46Gsu88KX1nq+j6j5P2y1tdMmspbMOCqu2DuwTjBxg9+lYGpeOvHH/CRabo1no1qZruyjvZFmkKlB5gWRW7A9SMGvVLq4uIbGaYRNLcxx+YsY4LMQflz74xQB5L4I8MaxZ+D/AAHdW9gENj5jXNmzBX2upAxnqAev1703wv8ADnxDpq6feXq+XcRXt1Lc2trOMOkpO0jPHGfStGXx/rMOg63MZFXUrSFJ47ae0eMpzyDk8+mQT0qRvHniK013W7V1s7xbfSY761jwyOXO7Ksecj5eO/NAGrfeFLZtJs/B0emTRaY1o8iXXmBmtpFPyjGck89vevnrWfgHH8PvEOmvPHeX9kmqR3EcceWt+Xy+5eg98+lfTXw91vxDr+ki51/SYNMMiJJDDHN5hUFQSrcDBBJH4Vzvx6Ah0XSXe9ureOfUra2aK3faH3Pzu46YFAHl3izwj4zvfGGrLpXhnTU0O+kM0czXCgynEfzFc4BGw4AApq6bLofxu1HUY/Dcgm1a3tzDKgRx5kY2uXIJx/XFWPEuh6z4Z1y5v7xriW4u9dht7E20zeRHZsh6pnGQAT0zmqev6Te+AdQZtAk1C7muLVY2e6ujIs4eYB51IYhSAxHGOooA9p8SeD7nx14Xa2kkjgu2aNm7I+HDMhxzghccV0/hPSX8PeH7ayml854l2lwSc/n9a474Xf2jZ6p4j024lmms7W4jNs0zF2AaJSyknk/MTXQeOvG48GWVvK9hNdxTy+WWgK/ISQMkE89e1AGJrXhGHWvikt7c6MJ7ddL8kXciqU8wSFgD3BHykGnapo9/dabqSx2LBjfxT+WxXM0akbsYPcDofSu5hulmVc91D7T1GfUVyfxW1zVvDngm+1HSBD9otirMJlJATcA54PoT+VAHNWvhe+vpvFyf2RLY22qTxTJ5aovmqqqGHHc7T1puqeBbn7JHJp2myT2817FLcW9wigxhVP7xF6bhhevvUM/j7XYvC76tBJYzR3NzHDbbkZBsOM8ZyxHbHpWVqfjrxXrXw50+8t5bbTdSGrJYXTyKWDoJdpK88Zx37E0AWF8A6xcfDq80htNWCSHWft1vFhWHlefvO3nj5e1aPw20PUdI+JnjW/Okf2XpWom3e3IjC72WMBjx05B61qa14yu/DfiC9NwftEMdgkkMcUhzJJl8ALjvjqOa5rxV4p8aR+CPEs+oQW+neTZpNaXVrKcnONyeocHjOKAOm+K/hC38aTeFoLvSP7UtbfURPcHy1YIoRhznsWIzisjW/h6tpf6pb/2UsmmR6YsGjRQrlbaQBgQPQ5IIb0xVW88ZeMYL+LTdLNn5S6KmppPcbmd2GQUbBHJweefpUfiL4p3WoeC9IaJXtNTvrU3kkcL7SFQZZFbBwWPA+lAFTXPBOoRSSvfaNJrMtz4YNnIyID59wu4hWOfvYxg1xmq6HbTaPp+m3ui6jK9noK2rrsaV7AsCWdQOjgY5yOgr6I8L6s2t6Dp92IpoDNbrJsnXEg4xz3zXkknxOk8I6p41/tiQ6gsF6sFlH5QBcMq4Rmx93LdT6UAVLfS7xL7SvD+lM2jeGn0pW025M8sR+0FjlmUc7unytXuYs7iLSBA02+7EGzziuMvt+9+dcz8OfFFx4is7j7farbXNs+0rES0fTIKnjPGPpVvxp470rwJa21zqksq/aH8uKOKMuWbv0z60AeQaV4Vtk8deBP7Q0FItYWG7a8uLhAGkkAX5iT97qcfWtPwz4VurK58NWV14dZZrDU7mQ3LRAi3jO/YQw6g57V7FDDBqkdrfPDD5uzdHI6/MqnsCRkZ4r5t+IPinx9feIPG81rrP9nW2iSW8cNvaOCPLbaSSGT5id3rjnigD3/wH4auPDVjqEU/JuL+e5VY+Qqs+QB6cdqwvih4Xvbq40LXtF063v9W068XCyDbmF+H59sg8+lVvEHxSvfCP2T7TpvmWKrbJcXbSKrFpSF+Re5BIzn1qHxF8Wtc0XXtdtYfDkc9lpdkt99q+2KhmjOcgLt4PBxmgDlP2iPCt54nso7G30y6wumzPBcWis6icjhQFI2tnGGr0f4MvqifCnSIdVS5ivo7cJMLrPmFgMZOa53SvjTI3jBNH16wj0eCawGow3ZnDp5ROMSZACtn04r1G11CG909Jbd0lgkG5XQghh68UAa6ZYR567RmtSxwqHvzWWjEEVq2PKnPrQBcopM0UAVulqx+tc/rF5Lp/ha7urcxrLBbNIrSj5chCefbit5222cp7BW/rWBqz2X/CNXDagG+xtbkTqgJOzGD056ZoA5a48Ua9uijhjsllbThfvIxOFYE5QKOucdeOK0LXxPPqVx4YkEZji1CB5HVZOFbYhAPr96tFNA0e7xdLu3XFn9kVvNYEwHkDBPuefektPB+n2H9ktE80aaXG0Vupl4VSAOeOeAPyoA5+18eamrRy3Npb/Y5NVfS4xEzGT5XZRIc8D7h/OtnTNYnuNQ1+CQbvstwojy24BWjQjoMjhqxrHSfDmrQ2cFrc3Ukf259RgZZCQ828liDjkZZq3Y/C9msmoypd3Sy38iSyMsuCGQAAr6cKB+FAEcPiKW6s4Ft0t5bm48whlcmMBepzjOeg/GuduPiYbi6fS7eFY9Wt7cXF1azZO1dqtsGO53Cuvbw+myMieb7SjMwmypbDcFTxjGAPyFZ154L02S9g1FZ5LO8VfKa6jK75VOMhyVOc4Xp6UAY154+1T+2DaWmlRFf7KGqCSeYqR8xBQpjOflOKuS+PWl0eyuNP06W8uJrIXptEkAZI8dM45J6Ad8Vbm8E2l5q1zqcN9cLcSWP9n8FWVUznOcdck/nVfTfAaaPb6dDa6hMWsrT7CXcA+ZGDxnkYI7EetACX3xAt7e4MUNu0vkmH7T84SSEykbBt7kbgTWlp/iyz1LWbjToVmZoWKNJtG0MAMjrx1qlaeC4dN1iS7srt4VudnnxMBIZNowCpJ4OAPyrPtfhtE3jhfEFylot1FKzx3FojxTOpBGyXDYfg4yecigDuygX5iMY65rjf+E3sJNc8qC2Ry9y+ntdAjPnICdpGMlQcjPrXZ7Ru+93x8p6/5/xrndF8HR6HfzvaXLi2uLmS6aCQBsO/LYbsM5496AMf4VeLNW8XaXql1q+nwWDwalc20SwSb8pHIU69jwR+FdTr2sWvh3R7nU7o7ILZNzlT+AA56k4H4is3wt4PtvCrXvl3k00N1O9wIZeAheRnbH4vV7xP4ftvFGi3OmXbEQXICkjsQQVP1BAP4UAc23xMeK/1GzbQL3zrGxXUmG+Pa6HPyg7uo2t+VXrfxYl9rNvZNp00YurP7XFOdpV1BGVPPDDcKz7TwnqL+Ktcmvrsyade6dDaROuAUbMm8gdj8wOferln4POm6tY38mqGSaC0NlHHtG1hnO73bjn6UAaXh9rLWrCDUmjhuZ5M4uWgUMcE+ucelQeM/Gln4JsLe6vEaU3EwhRVdUyxB/iYgDgHqa0PDei/8I7o8FgZfPMY+9jHcn+tM8TaKddtFtT5LQk/vIriFZI5FII2kH3PX8KAMyPxqt4unta2E9zc3EIuPJJVTHH3JJOM56Y6/nWRq3xWhtbrSLbTtMudTn1S3e4hEBVfkXAbOWGD8w6mrOm/DmPw7DYx6NOLLyY3gK+WXRoyxbAUnjaTxzxkimr8O2tdU0q8tb0RxWFk9oImjyW3EHdkHrkA4oAzZfjHAbzwitjpk1xBr1xJA042gQMqF+eeenb616ICjqGVQM9OMEe/evOrf4QyWem+HreLVWFxos0kiXHkg79ylT8ueCAf0r0OOJo41jL7io2l2Pp/WgDzXVvjt4Y8P+KtT0WazvxcafD9puriOyZoo4z0YsB0rpG+IGgwvGgZtjeWyzLCTHmT7ozjHI9K89uvhlqmr+PPG8zOllYaxaw6eskyFgyhG3FOevzGtjVPhfr0VjLZaTrUUEG60MLTxF3jSLaDHjphtpOe27FAG5qnxS8OaXrx0G6Mv9pMkchgW1ZwyOwUPuC4Izx7Gi78bWGpaTq1xbWkkj2Uv2eTzrRjkgjkAjkc9apx/D2/f4gXPiSe5tQ0mlpp6NChEiFWLbhn/ab9Kkh8F6xHZ6zam9iaG8l8yKRgxZfmyxbkc+woAs6t8QPDuiaraaXfu32652JtjgZl+b7oYgEAfU11i2drJ5cghTMY+QlR8nrg9q888VfCY+IvEFtqhhtVu7dojDdiSWOXahBKtggMDg9fUV6PBlYlU7s4BPHH/wBagDl9T8YeGfD+o3FvdGC3uXdIpWEHBdwdqswGOeOppZvF2gaHdX1jEnl3lqizTQ29sSxVuhXA+b8K5Txx8O9f8SXGsiHULWK3vLi2nt2m3HyvLZSVK4xyRnPvXRXng2W48SaVrX23yHt7Y29xFGvyTcgqc9gPm/OgCW88daBNfy6TdSh3VY/OjuIzsBkwFRiRjJyOKZqXjDwtZtd6PdfZ4009EeW2aEbIVJG1iMYH1xXG+KPhr4n1TWry8t7+ymZtQhvLOS4Zx5UajBi2KMc5Pzc/hW1rHw+1jWF8SO7WLS6nZQ2qZ3dvvBuOByxAGe1AHVw+I7KTVI9KhO2VYhMUWMhQh6EEDBqlqsEh8VaK4ChI47jIPXnywMfjSWvh+/tfE1pdq8ZtFsUtXwxyrKWOQCO4P6UmoMr+O9Hi2Mwa1uHBx8q/NH196AMex+IGj61421Xw3eQS2d9YvGoFwQvnhhuUqQeR7Guhtjo2neIpI01COC+u8SNa+YPnOMAgflxXkd54a1DUvHHji6j0S6guNQ+y29jqLQ5AKKAzA9VAIJz3rqLzw7fxyX9g9pNd3l1fQ3EF8Y8xxopTJLYwCApGPegDurXxRbyalq0EyRQQadt3StKpzuXccgE7eveqN14g8LXGmx3c99afYxPuSZ5QgEpJBw3ryRXG+KvB+u65/wAJCIIpNM81oikodCbsJs4yCdv3W6+tVPFHgm51jQdkWm3d3LcanaTzxzGMcRMCzKM4HT8aAPQJvEHhfV7NLa5vdPvoJZQgimdXVnVgQCD3DY/GpdY03RNUvrKK9KJeREtAIpfKk/DaRkd8V5HqfgPVmh8dNFoUsMuoavaT2XlhBuijaLcw544R/StKbwjfXXjLVVvY75I57m2msbmG2LtHGiplQ/8AB8ysD65oA7yDVPC03iMXUWpwNqSr9g8sXIIGDnZt9c1btfGGka14g1Xw9FMJLy1jUz4PQOpOB7479q8n1LwDqq6b4ja28PTfbLrxHDfIyNErNEsiEuPm9FIxwfauz8M6Hqun/EzXr06f5VhqSQOLlmU5CxbWXjkNkH2oAu+NdU0Twro9wl5aPqMcgjge1hkDSiNm2gjcwJAJ+tFx4S8J2124uJmgvtTiEJaS5bzXQAhVGTxjcazPE3hu+vLjXYfsTzvdXVvcW03BHlIYyy7j905U8d6fq/hy6fxReNdwXtxY3X2c25toVIjKkZUsRlfmGT6igDudPay08RaZHdhpo02osjgyEDufWsjxdZ6Vrd/pmmalaSXOyT7YkivtSJo+hOCM9TXO6XoerW/jWS8ie4SzF27PbXtukiqhBG6GUYK84O0kn2q94s027vPHugzw21y1jFaXMc1xCMhWbZtz6/dPagC9Fp/hfWdUM9vLaXV5LyVWUMCyrt3Y9cZFYfibU/CPgaPTLK7sldLmVNMjjjAby/MOVBGcqCR1HpXMeEfBd1otj4XS30u6tJ7bWbmeaRoiCY2Eh3E9wdy8Vn+JPBN639kC40e41C+j8UNfTXcduZNkG6QozHuACo9qAPWtP1/RtJk1WIhbJLNlM9zPhUJKj+MntnHNLrHizQ4tLmuLiWG8FvH9p2KFZsdQR9a5C18KXGreJPH1ve6cy6ZqYjSCWRDh18lUJHuGB/Kqs3hDU2+FusQajpkd1r9xZPaCGDDFlUFUAP5GgDr7jUtO8K2upeKZXusTWy3EtsWO7YiE/KmeuB2rRh1vSPE+ixefse11C3LfZZ+HaNhyCPxry/xF4f1q20y/EWmXd5NN4eFpaxbSQs2HBVuwOSvJqS98PzaTqng6/uNIldINJmtbjy4TI3mFY8IQM9cEZPFAHf6h4T8NajoVhp0kcEWnW7K1qI5Aiqyg4KkH3PfvXO3Wj+FvCd5p/haSyupbfWLp7iCVy8sYmX5yd2cr3NeUaP4Z1OTw34XtLzw/dQfZtOvgkrxO4imbGIzHj72MEMfwrttH/tC9j+Gckum6m8lmzC7lktm/dny9uXGOMnjmgDs9en8Lafa3eq6q5tYExY+bO+FJyANvq2Wqvrmh6M2mw6TdTX18urAW4dXBdYx8wBbGFHv1Ncr4z8NXOseB/EcaaLdXbf21HdxW7RHc0azIxaMH2B4Fa1x4f1DVPEF+b6O8tra8gtfswih3NCUILjd/Ccg59jQB1KeCdKOpSTfaZ2uHs/sDL5w4i54xjrz196Rfhrp1vZ2NvZT3FubNPKjdSrMV9Dkc1zOk2N9b+OIrqCFZoWnkjmF3aNHcRrj7wlBwy5HAx0xW346tfFdxqWjSeHpmghE3+lqWj2FcjGQwyeN3QjtQB1xtlhVVX7yrtDMvP1Pv3rza8+EtlqVzrX23U2lk1SRbhSirG8MigAEHv0FenyriEbjztySuMZ4rw7UvD97q/wAQtaub+6No9vcW39nSHfu8oAFhGM7eTuB4oA9I8J6tY3Ul3pdtqY1K5sZBHPIwUNuwCM474xVvxB4Z0XxN5MerQxXBhfdH5jFSCfxrl/AGhz6F4q8W+Zpgt4ry7W4juEh2q67FBOfXOaz9Y8JW3iD4rSteW00lvHZRSRtGrxp5qyEj5x1OMcUAel2s1vDIttHLGwjH3FcEqAOMj0rz6/8Ahjo2oahr8h1S6EuuMguEWVCfkwBtGDgYA/KvPtGtNZ0vxdo94mhX1o/9sXX2xI4JZdsb8IxkJO5ScHGMCqun2tzrE3ipdGsHj1228TbLe6jhO1Yg2WAboBtzmgD1XVvhnouuLfW8t/cI935O5UnA2tERtYD1+UZqTVvhrp9/dapc3OoXRbULFbGdFC/cXoQMdea8a0PwrcXWreJ57K1vB4lh8RK1rJIXCeSCu8L227d2a9Psvt93r015c3XkXcd+8bR+a5LQjOMIDt991AD7Pwn4Z1G+HiaS9a+tbGxOmSW9zGrR7EOTuUjOc13mmyWr6TFJZJHFZFMxKibAF7YHavJNNt7+LT2VAq6fcalK9yXLAYLMVyM9Olen+F7W4sfDccVzdrfN82JFXAwTwB9BgfhQB18LA4rVsTjdmsi3YrtB5AAGa17THJAyKALWRRS80UAU5f8AkHzHvtaue8QuYfCl+FR2k+xyYVFLEnyyOB3OcVuXrFdLvH6AROf0Ncx4mu7qy8F3t5ZzGG5htzLHIFydwGQPzoA4jxZb3V5pLxrHdQTJo6PFOsbN84JOFUfdcED8DXpGn3X2zRopZYWQNGC8TJljnqMeprD1rxk/h+FZJrVnt0gSZ5ycBizBdq/7QzT7rxk1tq11YfYpHaGz+2CRWBV0yRxzweD+dAHFaZpj2tn4HW2sp9PMZl89FgKkAx4G/wCpx3qtDYz6PZ2U1td3k123iRwzPvbMLPINhB/hC4x24FdvffEK3tfs32e2lu3ntHvisZACxKAcnPc5xipIfGq3FxpUP2OZP7RtmuY2yuFACnHXr8w5oAn8dX+o6b4P1C502JpLuK3kdVVSz5CNyo5yc46V5/4us/O8BauIJLq9iuIbY/Z4fMeVJDKu9geqnB6DGMGu1h+INreaPp95FZXDy324wWqqDIdudx5OB+dTP4ysYfs628HmTzRxzGAMkbgO2MkEjpg5+lAHPeElFn8Sb+KzhuILB9KtiqmFhF5oaTccnjdtK1d8cRy6hrVvYXM89jpk1jORcRMVxOSFGSD1UHI9a7iNlkwQO2QO3SuK8S+Nvs9xo0dgiXEVzqX2JncHAIVs/N7bQOnrQBganqE+j2+rSah9pnWHT0bTJNjM7MFYA4H8W7GfrWDpM9xeW+uXGp6pqYv00rz2Rd0YSQGY71HTIAUAew9a7/VvGElno/ii8jjW4k0mNmEW3HzCIPyTj17HpXFeC/GPjW+8QaNYavBZQefanUbqeNDhoiwVVX5vlOc5zmgDR1+/vw3hbxNZnUNQhuUGn3ltC7gbZRhZ9oPG09/9quh1ZZ49QttMiu5YIYrNWt5JJWXdIDjLN/EcAcGrWneKre+vC8NzFNYSw77aK3jOX2EhznvyQMfSjS/G2n61aC8NncwwFRJE1xFt8zJx8ufcj86AOU8Uae03iTxBczXV0ZI9FURRRTMsYm+c7lUcbvu84rV/tlZvDVrLeNeR3Y0rzQMsCz7fYctkVoX/AMRLLSrGB7iynSZrtLF4VCsyyMMrnBxzx+dUvEXxMbS/BGr6vZ6bPPeafMlq1m2FYSM6KOc4x86nigCpqHl6v460Wae4u4bYaTI7xiZ0UyblxuAIG7GfzqnawveWXga7vDcXTwyyfvRI69Ebbu556DrXWzfEDT9PKwzJI80UcUtz5YDfZ1dioLe2QRx6ZNatr4i06+uFghYXDCUxsAvCEZ6+nTg0AaFvfW908vkzJK0TFJArA7WB5B9DXC+IPFktnfanJHqqW62d5bxNHMm1FViu8E9WyDkHgA121npttp0ly0ECxee5kkwOXY9zXOeLNW8M6HJI+r/ZlmeNpnVogzGNcZdgBkgcc0Acz4p8bXFrD4qmtNYMcdvpC39swVSqv+86ccj5F9etdlDqxv8AwWt2brDyWe/z48A5Mecjt1wa5iL4geBPEEmnBXtbuS5t2mtlkt+XhUDdtyOVGRxz1rc0/wAZ+F5vDcN/Bd2kGkS5jiZmCqwBxgA+mKAOD8L6nqVwPBcNx4iuJlvdNkuL1pGXMrrsx0HH3m/KtPwp4s1XXtL0e1n1BrRZoHkl1GMLuJUgKoJG0Hk5znpXoWn2em3dtBdWkVvJBt/ctGg2hTgnHoDWLq2teE7PU7fQryWyjuGk2x2rAY3lSQo/2sZOOvegDIsfFF1eL4blnkw811NDJlV/eqqttcZGQTtHTHU1yR1jXNPs7q+/4SKe9mh8RtZRwz7BGIGl27WAUEkLyPwr0uPXvDV5qFvp6XFlPeQuRFCpUsrKcNgDpwa0rvR9Nhjkea0t/KVzOxMa7dwH3zx196APP5vFetwfEaKzmSaXSJrkwJJaNFJEnyZxIpO9TnvyK6Tx54nuPDaaZBZqDPf3JgWXyml2YRmztHLdBxkVa03UvC+pX1vNYzafc3k43xyQlSzgcEgj2IqjrF491oUl3qukJFc28p+zW08w3M2SFYMvTI9OaAOcuvGniG+vtDsUMejT3c8kE7XUGS6qhO9BuGCeODnFdB8MfFl14s8NyXd+sYuYbme1YxjHmeXIyBse+3P41zGpeKvC+mat4T0+70tptR1R5fsktvG8ixsoG4l+3B710Hh/WfC9jqEuh6TJaQz5eRoICBlgRvIHcgnn3NAHH614i1DxtB4fuRMbKOPxKYmt422O0cQlXk55BZQce9bt5461OV7i+hSFLK01Yaabd1PmSrv2Fwc8EHJxjoKlTxB4Zu9N1DVbmCzEFnftHujcSESh9gJx91iSOOtdWvh/S5pluTaR+azCbdj5t2MbiPXFAGAPGF0/2kw3NsjW2qfY3WbjchzwCT97mp9Y8T3a+JLfS9MubdWh/e3gljLAIfuIDnAc1Xji8D+INSuR5mn3t6typmVJQds4HG4A8N7VqR6T4ZfWHIjs31Myh3ww3tIBgZAPOAKAKOg+N5vEDxTRweTa+fJCwkUq67CRnJ4PI9aXUJoz480hCygmyuGxjk/Mn+fxq7aaNomn6xcy2UoF5I7NJAtwWVWOMnZnC9ewrKv7hf8AhZmkw/LubT7hhxyPnSgBfEHjh9L1a90+ytlurjT9POoSLI5X5PnAUY6sdh9qS08cXl9e6LF/Zyo+p2Ml2N0hzEVKfK3HIIbr7Vb1jwzZ6lqVzOJRbaheWbWTlTnzIzkAFfYsfwNTx+F9PhFjK8jrc2NubVJo5duFIXj/AMdFAGNY/EwXWk2FybVUu7m2e4eDfxGEwcZHXOcCus0nVIta021voo2RJ0DqrjDDPasuXwXbqtl9muZYZLWMxJIwDFkOMg8c9BWhqGoRaBo73DiTy7dNzLEm98AcgAc9PSgDD1nVpLHx1YxyXTR2TWMrywu42ZDL8xBH9ataL460/XNSSxgVk86MzQSblKyqDgkY/kapXUuk61rljBcW0s895aNKrNEfLEeQSpbs2cHB9KtaHpGmaS0S2Rt44bVDGRGo3Y65z2HFAFzxPr02h6fHNDB5zyTpApY7QNxxuJx0rm4/H2qw6XrV/dWFstrZzpDbssxYy5cKWwV461q+JtP0/wAXWNvZ/wBoiOJ5PNc28xR5FXsrA8Cua8O+GdBvNB1KwXWri80e4uAqeZdfNHsIyu8kk/MpPNAGlN8QL+18QafoV1axQalfedPF+9LIIkK4JOOp3VPa/ER7zWtNsIEgP2hJ0mZ3IKSx7OAQOR8xqxdaHo+utpt354WWzLLDeQygNggblJ7g4FSXngLSZjpksIe1axZ/Ikt2wRuxvB9c4HJ9KAOL1L42X1loHh3UYNLiujquoNprIs+3y3BYbxxyPlOa0tJ+NVleTNp13ElprUd5LZSW7yDAZBksGOOCuPzpurfCHSIdF0HS7SdbaDSr0XsZuJQ0iH5uQcc8t3pU+Efh+yeO6gugNZNw92b98GSR3B3ErxkHj6YoA7Twn4kh8XaHbapFFJCJgcpIMEHOMdemQazvGHimXT78aZZBTeyWz3W+QgCNVzzg9efw4q9o14li02nkyNJbxiWSeVcRtuz909PwzxWPrejab4svGuodSa2ljha1kntnUnyyORkjg+9AGDpHxOvf+EV0Vi0F3qtxZG6aW6by1lCgZ2gZ5JOK0Ivi9BceINP0tLLdPceW0sfnxq8W4Z+4WBYDOMiptJ+H+mafpmk29nqt1FNpsZhgulkQu6cfK2VII4HIAqjrHwrh8ReI1vbu8juoVeF445bZTNAYyGBWUEEZI5HTrQB6RlVUkjB9awLLxxomqeIrnQ7W4aXULUbpkWJtq4I6tjH69a3GxEFXJ+RcgY9jXBWOueC9L1rxPqNsrWmo2AD6nJ5Ug2qecjjDA+2aAOl8YXmoab4dvbnTInnv0j3JEoyz464yeTjOPevNvh98T08R6lf2yazdrdQWjvJpGr2X2a6Vx/GrbQGA9s/1ro/iL4r8PW+m2Ntq2p3FnFqskaWr2u4PuyGUgj7ozjrxU7afp2palcQzaot3eWtv5ayCMeZEkgxknPzEgA+nFAGbd/FSXw74L8P6xNp9xqVlebBPfLJGnkZzh3BPToMiu28L6tLrujw3c9o1g0w3CF5FcgdjkZGCMfnXJQ+A7a68M6foDax9r0y0hMU0Dxq3nAjA34Pbggeord8IeG5vDej2+myX0moLAuwSyABsds470AS+KvHGleDbaO41a5NrFK3lxsIy3PfOB0xW1DMt1DFLFIrxOAy7TwR1B/I1g+JvCeneLbNLXU7fzYoTvVS7ADsc4I6jj8auW8cNlHHbowVEAVVDdAAAAKAOC1L4zXOn6z4otZ9JQafoMkKzXAm++sgUjauOo3DrW3rF1qelX154i+0m90NdPUx6XFEu8zAk7g3HYj8qzNc+Elpq6+JFfWLqNNaaNp2jjQldgAAUkc8KK1/EHgq28S+B5vD8t1N5MkKx/aU+V/l6HjAPPUUASeCfHo8XXOpWb2/2a8sWQOm/eCHUMpz688jsav8AjPVJ9A8J6rqEA33FvbvIikbvmCk9DXB6Lpej+BviNDBda9cTavqlsAtk0ASGQIFXcpA6gAd+9dFda7p/xH8J6nFo1zHc27l7R5TkBSCQ35EYoAoaj8Vm0XTLaa6sJpYv7OW9uJ5CqLg/wjOfm6niqcmvweE9YjttD0GHytStW1N5jchCWxlsqcncc9uKXxV8IbXxFa3KS6vJYR3VilpPtRGwq9GQt0Prx0xTdP8Ah5pswsQuuz3t1bWTWCXEnlkkEfewB1oAXwX4r0/+1oGg0ZtPTXLd75ZBOZHd1xuDL2PIxjrW3ovjuHVtWSyWwkgu5rZrmHOMlQSMN3DZ7GubsfCujaTf2lvNrUmPD9q1tMrAKpDgfMSOhxjpWz4d8P6RoWtWKJqLzagLJktdwGTEW5Y+pyfWgCXS/H9rHZWP9puYpbuWRFMoCAbTgA8kHmu5jmVrUNGAwY5HoK8//sHTtdaTQ01SG4kscieARKwy+DkjJIYCuz0fTRo+jWlpHK8qwoFDyHLED1oA6SEYY/nWrYthDWVFng98c1q2J2oxoAuUUgO4ZFFAGTqcvl6Heuegifj8GrG1TRxrnhx7EzNbLcQ+WzoMkDHP860tdWT/AIRnUPL+8YZAOnocVi+Kp7m30CH7O3PmRedt6iPcAx/LNAGP/YGmeIJNT06K/ljkjSOC5VVAZDwysMj73PY+lXNS0GK2XUL6fUjAr2P2R5HUbUA3HfnPX5jXB6pqZso/HklpJOjTLut5lDZDLAmGGOoyD0roIbd7VtGQyy3Gk3okku2uGLbX2oUUZ6KcSde4xQBnax4Wkgl0aCDxLDp0ZtvsVu0tusv2knkcFhjhBkdxXUyeFL3UF0e8kvI7XU7OF43McZMbhwu7C545UEVykN9NNY6c95Ez/ZNcmNggQhniRZVT09gDVux8WeINS1C2voLXFkdQezuLWZ1UxopZd4z82/cucejCgDS0z4ezaNp+kQpdR3MunrJGrTR7RIjHJGQeG4H5VLrfg3T9YkSy1GW2lV4dqW8kS7o8ZJdD94HmuuvJpI7OSRQGkRCwX3Az/SvI1vRrHiz4e38zr9rube6uJEdRuViicBu2C2MUAet28K2lvDCBlIwqqep4Hr+H61xC+AbqH7JBFdR/ZbXUW1D515fdv+Ue43E1zd54m1Ozs9M8vUrj7S2uyWvzBf3sRdvlPHYAc165HIyxg4wTzx26D096AOU1HwbJqmn+KrJbuKP+2AULqm7y8xLHgjIycLnr3qtZ+A7mHxFZajLfRSW9vYCya3EJBI3BtwbdxzjjpxXL2DXekTeLvsks6zzauoczTlykRKhmHpxnH4VF4k1bV7Ea5Fa3Mq6VZyWksV8Jctl2HmR9Pu45J/2qAOv0Xwe3hvSRaJ9laK3jcW9y0XzID3PP0z64qzb+DZLjwRY6U1zGLq1jjCzxoQm5GRun90la4nXvEUd/Y+PLJNXe4S305JSsc3zRboyfkI6D/GvQ/AWrWepeHbQ2czSpCggLsc7mX5Sc9+R1HFAEGreEZNYs7eKSW3heO6jun2R5DFenfr/hWfrHw9n1TRNfsvtscZ1K6juo2WIjZsMZCt83OTGOfeu2OAS3rRvwq5XHNAHLr4OMOrvfBreX7RBHBcq8fzEqeqn05PBqsPh6s3iiHWLgW0lzBI8kc8KNDJgggI2DhwAeCeeK7UgBs456Yo3fLggcHvQBT064mvIRJLbPbNvIMchBOASAeDjnr+NcN408I6rJ4qufEWnrFemTR5dPa0lyCGyzgjsQScEewr0bzG6H8qi3fOrYII59xQB5Bovg/wAQ2en+Ab9LeF73S9Pe1ubaVvKw0iR8jAOcFDx7isaT4Q67a6N4WdleS60t7n7TDYXQXeZcfOu9cHoRg9ia93VtxOc9OlP6R5UsGzg460AYvg3SR4f8OabYeV5SwRKnllgxHHcgAE/QVxFr4Su9F8VX8EmnpqSajqL6rHqEyb0tvuja3fcAcDtg16hyGGfXpUu3d2469enH/wCqgDx608KeIh4g0O7lsoFazv7l5JdyhfLkyQUUH6Zz3JNepXbyLauURZH2fLGxHzeikn171cbhW6Z+8MDHeoHwWXHP1oA850nwnqMN74Mmm0yO3k09J0nMEy7Yt4HAHGQcV0Hjbw7eaxdaNcWkhK2Nw0skCyGPzlKMuM9MgniumMoVto+ppBIpYcUAcDfeDb1tU8O3lksNvBp63Ae3di2GkKcj1wFP51ycHw98Tf8ACXaPq1zDY77O9vJpmhchWSUjZsXoOAM9Oa9paMHPY+nrULgKhRSM980AeO6t4M8S/wDCOeJYLexjNxd6yl/bp5q/NGJVYnPQHC969a09p5NPhMibZtgLL6N3/nVpcLjGSR1xTyynHpg5wetAHy/4d8Ia/wCINW8f2tro8lkl14pS6j1CZRAVSNkbcoxkjClePWvU7nQ9ek16xmfTwY7TUDIJFkRV8tlIDLxnPIzmvT32nqPmK/e6mhlTbzzzzxxigDx3w94T16H4gTa6Fa001ZpYpLS+iVpAC3DxSrhsH+63Y9q25riJvi1p8ZXE6aTJJtx/CZcYz7la7+6HBKk46YJJrz9gr/GeIbhldGXvhgPOf/CgCKDw3qf/AAn2rTXktw9nPFG1ndJGriD5vmUE52nj8jTvEVhf2a65tsbm9e5uYGhWBSx2qE3N6DvWB40vNUt/jp4eso9TuotJuNLnuJbK3lG55VdQGC4zjB/Oul8QTa/4V/sG00+8F+t5qhjuJL9j5ixFXfZhVI4xjPFAHd2u6W2j4K/KAQeoPcVxHjKxv57jXc29zMsun+XZfZ0LFZMNnGOA3Tr2Nd5GxZASeeMjOawPEniyTSrv7HZ6fJqV95BuGhRgCI89RnqeDxQBB5N63glfLga5uxZlVhkzGzMV6HoQT07VwfhTw9fWXjLa+mXEVjdaSsMqmFhF5iluOT1wRyeuK7TWPiZY6RuZ7WSWKDyzcbGU+V5hAVSOpIyOma6pZFuY1dDuUjcCAPzoA8T0HwTeLqPg5JNEmiFjDcR3U8kWBkgbUOeoPJ7ikj8FpZ+EdO0yfw9Ix/tbzCqW5IRS7Ekhei+/TmvR/EviaMXjaBA8iahNaSXLSwMqtCg43AsOuTxx2Nct4M8VXt94X8FXN7LNdS3zMkzhlUyNtJyyhcEcZ4oA5Pxl8O7vT9ctbCzt7iPw21pcLbC2t2m+zzNjoARtOOhPSvXfBuh3Oi+GbC2ubi4vJIo9rS3By59296wtJ+JbaxrN9aRWsDLbQyOYftQF1vQ/dETKM59emMVLa/EW5uItSjGmrHqNnbJeG2ecAFGDEfMBw3ynigDnviZ4RHij4keFQ9jdT2EcFyt3LEGWLDbNgZhxnhsVz3iTw/qP/CQSzR299Ypa6rburQRyTmWBV27gRjCnjI5967/RPH11q0ell9HaM6lZG7iMcwfay4yjHHB+YYrR+Gvia+8XeE7fVNRtFtppixEauCAuT3+mOKAOa8V6ZeapJ4jtra1vYVntIds0EH8YbJI7N2yM9BXB6L8PfEWkR2EN00Q0JNQEl2tjZPbmZdh+Zk3HADdT3619EMqiPheMcD0rg9c8XXVz8QLPwhpd2ljcfY/t087R+YwQsVUKMjnINAHG/wDCJ31rHaRl7qLT/wDhITLZxxly62+HIDHP3Dx19a3fhTdXtv4m8Y29y1xJbJqTtC86vhVI+6pI5X6V11lqF3oa2un6neLrOqTs7K8MXlAoCf4dxx1Aznmql54yRbWF7CxmvLyTzdtsMK3yHDdTz6UAR/FWTUYfCEz6Y0gdZoPNaNSzCLzF8zHf7oNch8O/sFx8RPFsUFux0+4htvLMiPtmATDYJ46np7V0Evjm6XxVZRXFu1jp/wDZv2udZsbly2OfptIqTSfiZbatHeTR2EkscdqLyFYCJXlTnA2r/FweB60Act44sdZ1Lx9c2M7W9po0ljE2nzSxvnzgx3bMdSPl4q7eaM2mXviqZNMk82e2j3TrE2ZQsXOMc7s8YFdGfibaw6VrE4sbpZ9KjWae1IVXKlQw746Enr2qzovxCg1LxRHox0+6iM1kt9HcvtEZUnG3g5BB9qAPPfEmknRfCuhS6ZNNpcOqXUS39xNM8brGsZOMscpkgdxXZ/C1dQj8LLFfXi38kcjxx3CsX3xhiFyx5Jxxn2ruryGKWFkkRZEPVXGQR7g/55rjrX4gWQ1/+yDpd5bILlrSKY2+2N5AMkAdcYzz04oAyPipIy3mh21zPNbaJNM4vZYZDGeFyil15Azz1HSvHfCptrPTdP1WO81C3sBr8im7ubqRlMI3LyT/AAnA65r6jngWSEbkGxj/ABDgj9R3rzy+8b2XhnxIvhjT9DuLkywSXQ+zbPL4PzA5PXkdu9AHmsPim4uPCd9Bpd/di1uddlt2uvtBDxxZJG136A4AHbBr0n4T/wBqx6HPHqV9HqGy5dIJPvN5f8IZv4j2z7Uy88fWWs6LYPbaDJrMGowmVINseCUIDKyMeCD/AJ7U6z8XL4buPEBuF+zaXpqw7LNIEjEZZARgg4PJ74xn05oAx/H00dz8X/AZEsgeFLrciRsR8yx4y2MDgGqPxcsYNN1Lw5YWS3lhaStcSO1tIUgZyowsoAO4nPHTpXp3hXxZF4u097mC2mt0VuPMwQ+QORgkN+Fal8xisbmSIbJI0ZkJ6bsHGR3HHSgD5qkvn8SeEfh1DqL36vHqDQ3jsZULKEbIbB6E7etc/pMP/CE2trf2xv45rnxUYrdnaXMVqSwC8/w9K97h+KB0/wAJ6HdahaTXupahCZmt7NOiryzHccAD612WkataeINLtb62O+1uIxInJ5BoA8L8WaJca5p/xOVorqWCYQNEuXVOFTcVPpnPQ10VvrFwtzpa6RZXCXMOnNHHbzbtjqGUBu/Ppmuv+Jni+88EabYTWlit215exWnLquwOeuT7A1FqHxItbS9uo/sF1Jb2Dxx3l1GFaOF2xheoJxntxQBxPgtp9F1Z/EF7eQwWclp5mow7nZvP3EbzlQQeg217VDMLq0jkRwVlVWX6HGK8e8c/H628Iw+Iri70G8uLXRlX7TNCFbO/BXbhuc5HAr0nwfr6+L/DOl60bSaxF3GkwgnXa6g9iKAO25DEA54rUsT+7bNZc0Z83CDAxWlY/NH04xzQBaz6dKKT6dKKAMvVg39iXYUZyjAD86asf7iPAxx0/wAmpbxlXSZy4yoBz+dQ5CxjBx6DNADAoj/LGPb0/lXlPjT4oRaF4suNGl1vTtIuFjH2a11SBljusjg+bnA5OMDOCPevVi3zDB7Z/lXFeIvAUviGbUVv3sNXsbz5EtdRtVdYFIAOxsZ5IzzQBf1bxL9jsYys0PmIqzXLgFwkZH3wM98H8Oapajrug6frCNcWLh2mija78j935kmAnPcnIGR+NQ2Xw3g0ezsra1W1nt4bGKxkju0LkxpwMN+JGD7U/VvCZ1aG48i/idGnilg3pvWJomU7Rgjj5T7jNAE138T9N0+81qGe1ukXR9hu5PLGwK+COf8AdOfwqPXPFPh3R5rZpbKOXY0ZM0MCn7P5rAKxPUAnHA9Kq6l8O7nUrPxNCdQQtrkaRSMYcLHhAhOc85AqzH4T1TT9amu7K4tXhvEhW5ScNuVkG3KAccgAc4oA0Jr3QZ9Tgja1gnmebC3HkhkEuM434wG4roI9rbQF7cL9K5fRfCMmm3pVooprQXLXUbszBoiTnG3p3PNdVIvlquM5Pc9elAHP63r2j6Lq1lY3sCtc6s/lKqw7hJtBLFuMYAHU+tZdp468H3WrSeHFmtvtW9oZLFoNo3ABiCCMcrz9Kn8YaTqV9rXhu8sfJaGyume4jkk2llaNl49cdce1Q6d4Qe4vPEbXlrb28l9KzQ3kTBpADEI93T5TgfrQBNpeseGFhums7eCJY4t0jR220SRrnO3gblBz+daGh+LND1ZrNbK6jd5o2aFVBUsqlQ2AfQ9a5a98Kaxd2Vgso+zLpER8v7LMc3J+UDOMfLhD8p61leB/CepeT4Jvtc8uzuNItJFB8za8skgUYZcdcLkjucGgD12RdoI9OlcZrnxY0Dw9rUuj3slwt7HD9qdUtnYCIYy+QuNozye3NdgrljtPIx079q4TxR4X1rUvEmo39pDZyQTaSbCJpJir7yWOcBTx82Dz2oA1fDvxL0DxTqCWWn3hlnmh+0Rb4yoliBALoSPmAJ6irlt4y0y9meCJ5tyq7BvIYK4U4IUkfN07VymjeC77T7vw808VpHDpmmPYvLbydGJTO0YGRlP1qxpHhPWbSXTYZvI+zaWJPKkjkJM+VKqCCOOuTQBoaD8XPDXiTUILWzupC9yzxwNJAyLIy/eVSwAJHcdeKvweOdEuNbOmrc7bneYg3lnYXH3lDdCwAPAPauB0PwD4j0jT/CVs8NmzadqEs9232j7yNv5T5eSd4yPQYq8vgTUJEtNLnaO0gstTkv4bxZQ7yA7iBtOCG+Yg0AdJZfErRryw1G+DTx2tndmxJkhYGRwcYQYy3PpTZvil4ds9LN/c3jWlstwtq/nxFWSVsbVYYyCcjGfUVg/8IFqc1vKt5PBL9l1dtRs1U4VlLsVVhjIwG6+tWvEXg291i3ldYLZp7y/t550mk3IiRMuTkry2F4460AdHpfjzRdTtdRuI7sKmnuY7nzAVMbdcEH1BBGOuRV7w/wCLNN8TwSzabdrOsbmKTsVYcEEHkGuI1LwRqN5J4lnt44IZr+4t54FlYFH8oICGxnGdn6itK3t5/CcgvLXRGkudXvo1vP34ZguzaZCeQQNo6UAdrIrFgQeR+tZupa5p+l31nZ3V5Db3V0WEEMjYaUgZO0d8CtX5TwTg9eDx1rlvHXh241y1sptPaJNUsblJ7d584HZxxzypNAEk3jrQY9Ne/bU7c2vmNCJEbcC6/eAx1x3pD4w083mkxW00d4uoBmjkidWXaACD1yevaua8W+EdSHiTw5rNghuItOWaKazi2rvL7TvGcDqpB9j3rmF8J63o914Pb+zJJpoL+4uJjAymO3SQNhM5ycZoA7iH4iRTaRrF8NLvANNuJLd4ZAodyhwSuTgg9evat/R9YttbsIby1uI54ZVyrIQw+hI715PPpviDUra+83w7MsDa35w+YNJ5OCfMQE4znbx6GrfwC8L6r4V0bWrLVLGbTd2q3MsMczqQY3fcpXacAYIoA9ZJVVEjHbtOSwHQVy3hb4qeGfGFnqF3puqwvBp8729xI5ChGU4IOfeul2Fhg9Mcbj0PHFfPukfDnxbpKXVq+motjB4jfUzDGFH2qBmk4wCM43I2D3FAHu934o0i1+zNLqVrEtxJ5EO6UDfJ/dHqfasnxP8AFLwz4T8PX+sXuqWws7FvJmeNgxWQkAIQO+T0rg9W8A6tqEOrXosfMWfXLfUbexUorpGgVXYbsgE4Zse9c7rvwy8Q+ItM+Icc2hhRqd1b3VhBIyMJBGY8tgfxYQ9aAPe7W+h1bTIr22JaCeMSo46EHkfzrzzyx/wvMnY3mDQ0DN2x5z8fXNa/hjxZMuqW/hu8024t7lLBbrztqmIJkrsJBOCMZrK00S3Hxw1V96yQR6NbKDuyQxklPT8KAK/9m+HvEXxhubppdQi8RaZYJCRgrEsMjFgRlcHJU9+1dPF4P037OIZ7y5uGa5N55ss2XLEFSM+mCRgVx1zpxm+LHiV7xJE0y60y3tzKVKIcF93zeo3DvxWV8N/DdzHY3SaqJZm0XzrO0n8xi865JV+DySCoweeDQB7TNcRWtm0gLbEXlUBY47dOTWXeaTFc6xDqiXDWt2ITAflBLpnOMeo5/OvNPC+n6hp/wellkjvodaktfLYSs7uHB4Pcg81V+ICX7abq1xqNvdSWi6QptHjLK8c21txBUghs470Ad9N4DtP7SmnsrmO1N0qLcR+QsmSOdykn5SeK7C1VVjCg/KBx9K+f5tFv7e60+5eG/ezm8PNHJ5csrEyj7ucNndgj8qyPCdx44bQdE0q6uLjTI004m3uLicozT4GN5ILHByMd6APetY8H2mpaxHqkc8llfrA1u0sJGXjPODn07Gsa103RfBY8O6BLc3U2JCLLzVLcgHhmA9O9bujPdpoVq1wVkvBCC5U/KZMc9uma8Sum1r7f4RurmO9/thdZk+1qzPsSMqwAOflAxgD1oA9Zs9B0zWLO+tvtV1cLH51m8kjfvI853BWIBxzx+FJaeAbezurm5F9debcWy2rcqoKLnb26/Mao/EGzuI9NsbjTmlgn+2wvK0TEcFhuLAdRXDtcXv8AaXiiVbvUms4byH7Pbl35Y7NzIfvY5PA49qAPUbHwbbaaNOKXN039nQm3ij3jDIcdRjrwPyrm/EGn2/gHw7pkNtrl1plvHfxbZhEH3qSf3bAA4ByOaXwnqN/F441my23T2KxQyq0jkqHKkMBn3FW/ituuPBkkCs2+SeAKI1y3+sUk/lmgDt4502phx0/Ouc1TwXDdeKLTxDbzfZdUgha2MgXcJISc7SOOjZOc+teefb9X0nxB4otdP+23VsLe3Ma+YzbGOBIULZ7c8d6teJ47zUPDOqxw3V0+nNaxqEjLmZJd3LKw5zjjGaAOti8KRw3g1FtXdtVSRj9qlVWUKx+4F6bR2+lOt/BNvbrYTWmoG2vYS5+0FQQ/mMGbK545FeP6x4VlhuNbjtba/FnFoiy28jTTbjdbWwwG773St9tFudW1axvrmS9E7+HmilhSWRd0h+YE4ON/b1oA9F1DwDpmparFf3k0k0y2v2SVZGBDpyeffJPehPBKWvh2bRYdRube1MYigZCoeJRzgEAE44/DNeZeFZta0VvDrFtRk1F9LnNzDMzussg2lC5Y8HqK1Phvf+IbrXrK8utRkkiurNhd2MkhYiUMMOvHy8HGPagDo7P4Yvv1xbu/jeHWLYW0yW9qIiuF27gcnPGOvoat6F8O5NI8WQa1Lq8l48dmLBbcwqqbAxOR3zTvGd7qCalocVvdtbac8r/bGjYBnAX5V3Y45ya8z03xNqMekaPf/wBoancww67NbzTGUgNAS6jzABgqCFAJFAHvWqalaWcIe5kS3jYqgaZgoJPAGfXOK8+h+Gl/a6o99a68BG1+b0Ge18yRg2cozbxkDPy+lecSeMbgeF/FLNczSR2fiBPs7Xv7wCMzJ8oDg/LgnBFe8290J7GN0z5bJnch7dzn6elAF8yNIu3IY7c4/wAK8T8Vaaj/ABCu9btdcW10nS7SaG/kiZHMMjkEhl6/dxiuah1nVNF0mDULafVJ7weJXgUXE0jA2rSOMFSTlQMY4Nek/Fi0gt/APiG8gSW2uprfzjJakrIWUDGMdT+FAGh4d8E6dptvoMmk30y2enRMsS/KyzeYASzHGc8A1WvfAM02oeIbqPVlddYEatFcW6PHGFAAXB+8CBjB9a8V8a+PhqLWtv8AbdWtppNGUR+SZALWTq0rFByQM5z6elbFxpcEOt6FbC81i70WbQ3AdbuZgZVOQ5YHO7PQZ6UAew/D3wHZ+BbO9ithAi3UnmPBaIY4UOP4EydoOCcfWunula6tZoN/kecrIHXqMj0PevnXSvFWrSeH/CB8RyahaaO9pLFdSFnjma4BAj3EYPTJHqTUkc2q+JW8EWniW81iwubyO5Sb7LK8fmIMeX5m0gA45z1oA9Rvvhn51jo5t7yK4m06BrYG/h8yORGxwwBHIIFdlo+mrpemW1qGj/dIE/dqEXj0HYe1eO3k2uy+NLy3a/ms00+6txYl5XKzw7R5isnRiSTz2r1zUrnbpVw7mRB5DFmjY7gMHGPfr+VAGV8RNBsNa0NRqd9/Z0Ftcx3K3BxhWU4UkH64qvefD2HUI5lS/kW0vmV7uFVDCcrjDKf4c4FeVrPdaP8ACG+8RnVtVmuzEi4vZ2IYiUchGzyQfxq9deMvE+q+I7+xE8Wl2cVvaTWD5IM5IUyZUA5yNwwOlAHR+Jvg9beIrPxLp8+tyLFrhQygRJiIKAAFPU8Ada9C0/Tv7H0uyslk80QiOMOwzkAgZ614p4i8QTw/8JlfW13fG7tbu28pFbKIPk3KgIHBya9ps7iS60mxkVWVm8tjuxnGRQB18w2yDnsK0LDHkk9az7ofvFzwMdq0NP8A9WwPBoAsfTgUUvSigDH1Qn+w7nrjGOOe9c/4q1C5srKySB2jjnnSOWZTho1IyT7dAPxrp7pR/Zc38Q54zjvWPql/aadYtLdNGsZZVCtyGJOAoHc0AebeLtUvLOS106LVLo71uJorlWEa/KvAd/UEjAHXn0qjpfjLU9X8C+DLqTUms9Rv7iO2uvLx94xOW6jrlRXR6X8QNOuH1eLU1t7SGxu/s0Srn95lVIwp/i+bHFdFouoaXr9u8lvDGwglKsjxgNE/Q8Y4br+dAF2xgng02KG4uGuJY0CvMQMtjv6ZrgI531bw54auGeSO4XVx80R8sld0nBUYBBAHauo8aeMrTwzpN7NiOa5gt2n8iVsfKPU4479ap399pcul6W8tvbozFLkRs2xYcj7+R6ZPtQB0GvSNDoV5LFci1kERKTbQdpAyOv41xOi69r1uuhXF1ei/F3prTTxsijEigHKjHfJrWvPiF4auri/0i5u4Z3tVX7VE8ZZY1bozHGAD69K0bdtMXUrSCK2tFSO2LQOqqCqnAICgfdIxQBheCfFmta8NKuZrYpZXtq0snmBQYH42KBnkYJ/KtHx7r9x4ZtbHUxcGLT4bpI70bM/I52hvYBiD9DVjTdS8N28lzPaSQQLbgtLJnCBcnJGTjHuKu2eqaN4us5o4ZrbUrYgLIgYSKQcEA+o/+tQByuq/2gbXTbyW9+2Rm+WVFKlCI8MQBtIydvGD61ieC/i9eePruK9020li0hrl7RkmgKyw7VPzljwPmA4x3rtPFGreH9N1LR7HVdn2m4n/ANCi5HzLzkYOOM/qKpnR/C0WvExzxx3EspY2qTkRtIR18vON3+cUAcdpPirXv7P07UpdY+1rJrUli0QhUBo97qp6fewoP41k/ELWrjxNp6X92ot1s/E0VrbwMoD7EmwSG4ILbSfoa9KS38GabAkATTIIobwhI9q7Vuc84Ax85J/Emn/Z/CninVb2w8u0vru0lSaaPgmOQDcrEDoeaAOes7fxmfGF6Y9ct20i0aGZrWS0wTGVO9NwPUEA1r+HfEGqyatYxXN5HcW13byPvVBGQwIC7QTkjDenatDWdS8O/D23uNWv3h09ZpESWd+srEhV9c5zjFWJv+Eas5reVvscEsY/dOSFZQ/oeMbqAPKPEmpXureCdMTRtXOkynxKYLiaIZ3KsshP3jwDsFexvqwh8MvexOLkR25lVtwjEhC5zk8DPqeK5OxsdA0/xHL4Xj0RYbSSH+01m8zdE7bmBONxIbJJz0Oa3tSvfDup6Hf2Nxd2x04wtBOPNCqsZ4POeOKAOa+Hvja4udcuvD91lpIbaK8imkm3kxyl8LnplSpFS/FBd1x4Sm8v96msxKrgn5VKOfyOPem2Pg3who+rf8JTFeM1zYWiRSSm4GxIVDMuVHGBlua2tHOg/ETTdO1kRC5jQ+fatvICnHB+U4P4+tAGJ4+sn8K+F9dv7SWeSS6uI7h4ZJXIBLIpCYYbR34NYnxL8XX934X1630eZLO50uyS5aQStG4cjIww6gD165r0PxRDo2pW/wDZusPCYJiD5EkpQN8wxxnnkCsrWPCHhjUmkgu3RfOgVJYxcFd8K9M88gZFAHDeKvEWq+KrPT0017uL+zGivJ0QMpvGViNhIAwCQTk9eK6S0+IWqapdRy2Fpm3jnjgntmQmQ7gu5w44G3d0x2rfvNL0Oe1tBLdrDGyiONopyolUZwMg/MParOn+HNHa9k1CwfiUqXSGbMTlVwMj2wBwe1ADfG3ixvDGmwypD5t1eXMdpbxtkAu2fvHnACqT+FeZab8RLnwrrnj6XUbmW8S0vreK1t2l3Ro0sSfKpPRSxJ+hr1PxNpel69afYL6UKVZbiPawV42Q/Kw78fyNcfbfDrwtJc6ukF7Jc3eqTpdzt9oBcSpt2uMDj7q8dKANbwP45uPFH2uC8s2tbyzfZIyAmJsgH5GIBYYIH4V594h+LPirSfEXi6C3XSXsNBtRfeWVkEskRzlM9A21SR+Fepafp9joa3L/AG1priQh5pJpPm4AA4GABgDpXnx8EeHbjxTretXmsR3VrqkUYkh84eWUTjJ+bDDkUAaFx8TtR1DXEtdIsobiOOCGecSKxkdZCDhQARwCDyaz7j4keMbfxlqNmmhWNzo+nOFuLmG6Il2NGXVlUgAnOFIzW3rOp+H/AAvq2k3DeZAmsFbVZoGHktsUsgY9uM4PtUjeD/Delx6jNearKsOroqTSXF2FL4XGUPY4x09KAKOkfFK5u9F1i8ZreR7RFCxJFKjo7HaBIjAcA4578mq/iTx5r3hex1WImzvr+ztIb2NxGyI6s+xlPPBz3FdXpuh6LpmmiGe/e7guIlhVru4Dllx8oU8e+D1qpP8ADjw/fWeo2Nw1wRqG0ylr13kdVOVUEtkLx0BoAyrrxv4gsdU1eyVLGWVNOTULNn3KoJyCjnnOCp5HOMcVFY/E7UtLv9P/AOEjtbC0sLzTG1Bprd2PkFCu5WyvI+YYPrXTyfD3TJbme6k87zJrUWbkzMQIQD8o5689etU10jw22sWWnGGSW4t7J4ImkJZfJIAZdxBB6DrQBj+Efi4PFXia20+TSHtob+zN5YX0cokjkj3YKvj7rd8e9VvD948nxw8TRY2Rx6daAN2PMhP866/w94Xh8PxQQwXjzwWkXlQQFVxEvoSBk44H4VzvhvH/AAtTxS4mDhYLb5R/DlPXHI60Act8SPiY11Z3trpUUzR2OoW9rc3Plo8bbnQOhVuTww5Hrx0qxdfE2SHxMNN0y2huIrWSKO+KORL5kgByqBSCBkZyeKZ4n+EaX2rXiWviD+zYb68S+ls9oLGRWU469DtBrd0bQdGtdUvb6xvWh8yVYrtQoCvIg2555HT17UAJofxOi1nxnLoYhhi8jeoV5f3p2kfwMASCMnIzxXaatLbQ6bcS3KCS3VMyR4BDDvxjnp+tYVl4MtGure+e5k1HyJnngkmwzxl+qhgM7QOMGug1HTxqGnSW5mlgLD/WxHDr9BQBw9h8Tn1DStWu7bTY54LGEyRxQ3S/Mq5yOfukAd6j1LxlLr0Etgtg9pJJpDahbXzBHCPhuNvUMCK1/wDhW1tqAlN7eySiSB7YNEgjJDAgltv3jz+Zq23g2RrL7K2os1u1m1rgxLu2kEA5HcZ+lAHn3hP4taxH4LsTf2LXWrzaS97bySMircGMZbP93sfet+18aXklj4Skvy8U+qSbJFjRXVm2liD83A6ngVo+H/hTbaPo8NhcX8l/DbWcljAzIqMsbjDdO/AqS3+HMUEOhILsk6S++NmU5Y7SPX0NAGQ1/rGh6brUlxfNqEg1Dy4XVFDKhYAKecY61NJ48utF13W11Ww+zaNp1os5ukkU7xtyflzkHOO1bE3ggvHeqb5nM1wLjOzjh92OvtTdQ8Awavdak9xOzW2pW4t5YguCMDAIP4UAc7oPxCvHtdX1HUbZzbgrNbDCqPJb7o3Z+vU113g/xRH400JL9IfKiZiAgkWTGD6qSKks/Db2mkJp6TpGsYVE2RAAqOxGcGpPDvhq18M2ssFpBHAkkjTMsI2ruY84HYdTQBjeLfFV34b1PS7a30abU/tzPH50UiKqMBkBskHnmqOl+JtW8VW8EumxQ2EttfG3vbeYgsijIYbhxkHHTNaHjHTdTvtZ0RtO3Jbw3Be5bC42bSB156+la1j4fisY5PI+R5rg3ErKuMsxyfwoAz73xjZ6demGe1mgBuBbLNNHhXfBPB+g69K5+z+IF7DrniYanZeVpmmyIlrJDiQzZC9uxy1aGt/DeXW9QhkGpyQxR3QugjDcSwDAjnthjVuy8B/Y9X1ed76V7e/kWbyTkBHAAJHt8ooArTeOm0+zvHvLCbzIVRzHGoZmViMMMHpzz9Kjj8clhqsKaZPBfW1qboRhELOpUkFQGwTx0J7Vr3/hlby3kje4Ink2AzKmCFUg7fpxUb+D/N1DULv7QyNd2v2QbFCtGMEE579e4oAwNH+Iyyabp1rLaXV1q17A1ybVlXfGg43MN2B6Yzmp/wC1ovD+vCE2YsdJFq95K+wFd2SWJ5yD3wRRcfDBrW4sLvTdU+y3lvbfZZJriHzWljBJ65GGyTzzVyTwOup3M73l/cT28lkbPyHUZIYEMxPc0Ac1qHxT08+H9Sv7jQ7ieO2gF2ts6xM0sRPDqN3Tvzz7VNoHxba/uLq1n0S5sZY7EX8ULMjmaLnGCCQDweDjpU1/8JZtQ8J3mizajGFltvsi3ENsFYR54yM8nFB+Frx6lDeLqjoV03+zSvkDkc/PnPXnpQBiaV8ftLYW93rNhLommXkbzw3d15YRguBzhjg8jqB1p+n/ALRHh7XGlaO3uhYNbvcQXUiJsmRTg4+bjt97HWq+qfACHWtF0TR73VJLjTrFGimjWIKZgSCDkHggqOOQa0fDfwaHhbw7JpNrcWaRCNord/sQ3ICed/JDjj2oAXw3c6J8Tku7xdOuLJpE8mVWlULOuMc7DyMccHtXTeI/EWm/D7w/FI8DeUrrb2ttAoLyMeFRR68HvWb8P/hnb+CbjULhEtg94ys0dlb+TFleNwXJAJ9RV/4geC18ZWVikcotbqxuUuoJHj3jeoI55HY0AeWaH8dtQs9B8Y6r4j0uaSLSdQ+ypHbwBWVSRglS3GCeev0r0Twn8TrPxR4jvdGisri1uLSKOZnuF2qwcZUp7DmsFfgrcXmleKrW81WO4l1q5FyHFuQsbAg42ljxkfrWj4J+GuoeGPFl5rOoanHfTXNvHb7Y4CioqDAA+Y8UAd7qt/aaPbyX13IkEMGWMshwB261S8L+LtO8W2st1ps32q1R2TzVGAxHBI9RR4o8OWfjTQLnSb7ctvccM0Z2svOQRwehFVvBXgy38EaOml208lzCpwjSAAhfTigDzv8AaB8UeIdBn8J2ujXVvY22qal9iu/Ng3kLsJBU5ABGB2rsPF3jHTvAHh+y1XUrS4vIlaOAzQRB2TdwGI7Lk8n3qP4mfDcePrrw9JLetbx6VfC98tY8+YwGME5469qxvG2ja1pukar59rd+KLfVR9lS1tI0VbVdnBwT64OfWgDqNB8dQa9dagrWE1pZ2j7Dd3KqI52Iz8hB5Fdm6iSKEo2RvXHuMiuD8N/D/T5PAem6Hr9kmoCKNS6TL/Hjvg9RXex26QQ20EI8uNHVUUDgKOgoA6K8Xayk88VesRujyetVL7+HPFWrEfuyaALX15NFLRQBlXhH9lzZO33P1rlPF3huXXIdMaGZUezu0usMcLIFBG39a62+tVvNJeJ8hS2fl9mz/Sud8S60PDnh2+1NoWuI7OFpjFGMs2ATjH4UAeYal8FLzxJrFzqOo3EMUi6h9sgjgcgSL8mVduo+4Ogr0XwroLaTDeSPHHBPdSCWRIyWy2MbiT1PeuJ1r4javpWnWF5by21/HqVvG6pkCSBjwWAxyvI6966fwXq+p3N7qNnqStIsQSSGd9m8q2chlQnH3fy5oA5vxp4L8QXsPixLGKG/Os26wRNNMI/L+UqQR6c54pbX4bXPnPJe779bqxjspoXnKCMBjn7v3hhu9emyNtRj2xjOf0/lXkUfjTxf4gu7GDSF06GSaecXSzRGQWaRtwW2sMlu2aAE1D4Z63dTeMRD/ZsMWsWcNnbBGbKLGm3LfLyPQVrax4D1bVte07Dx2+nxaabeSeKUh/M3ow4Azj5cfiaxND8feLbX+2NU1uTTZNEsZrm1jhtIJBcSyRElW+8QAQrcfSrPi74u3/hW8h094baTUL3S5dStWw3lgRKWZXwOOnX1oAkb4e6pDYlYLRVu4rKSyLTXJk88FCuAD0XPPPPFdr4E8O/8I94bsLWS1gtrtIUSUQAclVxye/AriW+Ll/b69penyw2+zVtIF7ayRq7GOTIG1x6c5ycdKq+FfjFqU2g+GtX8QQ28VvrUUp22isfJZFLZySeoz0HFAHXePPDOoa5rXhe9s0SRNOvGllViBmN4ypOevB7fSuO/4VrqzWv9i7JfL/tn+1RqTSLwnmF9uPvZwdvpwa6zwf8AEO58Talao1mwtLyz+1x3CxsqR5OAjFgOSCD+Fdv5nzZ6j8qAPI9U8J61byS28Omm6Fzry3rXCyIoWEMHB578AEVv+HNC1PSfiBrl0NOhSyvijtdZUOcRooXjryD+VVv2gb6a3+EOv31ld3VhdWsJkimt32MjAgflz/KsObWD4L8ReF7m+1e/bTF0WdrxriXdHIU8oiRhj73Lc+9AHUfF7wrqHi7wVc6bp0cbXTzQyje4UDZKjnk98DiuP8X+B/GPiTQdasTb2Pn3Edm9vJD+7GYnRnWQ5JJ4IBHau78H/Ea38aXTx29rstwiyxTrOkiSKTjbhSSGHU56V101xFZ281xM2yKNS7knt3oA8g1bwRreseILW5ltJLN/7GaxNxby/u0lLEgYBzjnrzWXc/CXVo/Bt3EpvbrVhpJ06RJJYzHMMH7oA65zyx712Nv8XI9Qjt5obeCW2vUkNq8c24kp0DgDgNzz7VN4Q+JV74gl0IX2jpYRaxbvNbsJ/MxsxweOPvce2KAM2PwPfjXp3itTFZv4fXTxuIw0w353YPoyjOMVqfBvQdX8K+CrLTNViSGS2jCAZBxgYOSOvNd6GGeGz7Z5rgvE/wASn0261xNNt477+w7dbi9zJg7SpbYowcsFGeaAOf8Ail4V13xBqmqm305p4ZNNEVpNbMokkk3MSjliNqjIII9etMvvD+qHxBousXWkSz/ZtLmtjHCvmEyErhT6Agd+B61evvijq0z6n/Z2kxzWtrpEerR3FwzR7g27KEbevyGn3njbWZvH/hC0tRaxabqGnzXMqSsQ5YGPjAGON2KAOTtPDWqXnwp0LRG0G6s9WhCyJM0R/wBEmTkA8nOSMehzXqHw3e6/4RfTxfadJpd4qYntpEC/vP4iMcYJ5GPWuq8z5AVA24yM9Tn+tee674y1HR/iKbe7kt4PD8Omm4Z95Dsd4XkEY4PvQA/xdp8tz400qdNOnngitbiOaVYmZfm2kKcDHY/lXm/hfwvrFmvgdo9JuLKe2muDds0RG3K8bmx0JxgV3+l/FJ9Qk0pzbwG21iCSbT5IpSxygB2yfLwcEZI9DVex+K2oTyeFpH0iMw6xbzSv5UxaSNo13YUEDcDkY96AOU8PeGtcsI5LrVPt0+o2sN0JIIrQhZtxyFJPDHgYx61z2h/D/U4rf4c/adBuUi0+1uHvv3A4ZtpEbKBzyDxXrngP4l2/jrULm2ie3ilgRZGtGZluoiSQd8bAEdua7e4mS3tpHc7UjUu3HYDr+lAHzfD4f1oeEfBVrceHNRuX03V2u7hGiP7qH96udvfG5ePSmax4Ju9WkgHiDStS1Kxm8Rm7tLJYWf7Jb4YANjopzkj3HpXYw/HbUZW1e5k8N/ZtH02+Szubp7kbgr7djquOR84zn1rVl8Sal4Tk8balmTVrSxVLi3spHCbUMQYhW/FuDQBRuvAd1p+s3mnmK6k8PXVnDbWi2kO4wbM8Fs5U8g7veso6Pqtr8Q7K5somnt4rwQSR31m4mSPZjfHMDgqMdCO9dpN8VBZ6xNZXOmMsY0oanG6yBiwzjYVA4IPetzwP4ybxlBcyeRAsce0ia1uVnQhgCRkfdI9CBQBP4wXUJfCurJpoc6g1rIIMHkuVOMcdc/zrxy3t9Rt/EtrcadpV5BOPDksSXH2VvKN3ktjP97PXPXPFe96hfwaTp91dzHbDbo0rFT0UDP54rhrP4tRF2GsaZcaRFLayX1u7lZDLCmNx2rlgQCDj0NAHG/Bbw/eaTqDXtzqM81zeWCPeWoMrokwJzIS5+VjnBAA6VreB51ufjB43aUbWT7KuCeoEQI49Otdfo3xL8N+IF05LbVIDLqUHnWkchKNOnXKqQMmsPwr4F1LRfiR4q8RXF1FJYaoIFhgVfnj2JtYk4xzz0oA841DRRJ8cHu1uIZdt3/qbpJUnUbQGKMDtZMeo+hrnIYm1TRdbhtbu6t/+KgnETzwSTQ7cnaH53KmOh4r6ia2habzdihxxu5zinG3h+ZUiUbuvb9aAOD+CqX0fgWxivo2hkiXZjczBhnhhu5wevPrVfxM3i6T4kaX/AGZcSReH1I+1pLEvlsuDu2tjOfu/rXo0caq+NmCeRt4FSeX7ck80Ac1a+O9MvGtGhaZlmuHtkJhcAyLnPbgfKeTxWvpeuWesLI9nMs6RyNEWXkFgSCPwII/CtBbWJlGY1ypyPY46j3plvBDbqdkaoOp2qBk55PHegAbLDA2j601lHGMkD6VOI4+NuSKSSEKp/wBqgCuJMMQOEHP40iy/MGxnnJqZoEXvn0FEduit3oAZxI2RkGm4OCGGR64qVkAkZudwGOvFM8kyYIY59O1AEchbAKE8dhSSKG46HGQfSpfJVeSSM8daj8kEnDfLQBGFOVweamb7pz1FOa3UsCx5HTBpkkfqeDxQAgUbNuOSc5pdoP8AF36ULajYcv8AMePw9KjuI28pwjhXVDtL/dHpnpQA/KtuB5Wm+UNw2nivD7H4peLdLi+IN/qcFnqFp4cmEUdvaKY5JFChiSzHHANbOufGC+8OeH/7XvdFTaNO/tCSNblDIMkDZ749elAHqkgLYXs3Gec1X8ttxUtkZ6N1FefeL/inceGfD/hy9WwWebW5lijR50RYyyF+ScdgRVG1+OCRwbdS0W+ttXGGls7WEzNECwClioIweufSgD1Bo08nAcg/iDShffjH1xUFnH9qtg6tgsAwz1rz/wAf/ES/0vxho/g/QUgm1/UIWuS11kRQwqcZOOpJoA9GRs7lGMA4pqxllbcMEdK8v1j4jav8MfCt3qvjdLRdt3HbQfYWLBldgofnnuTWxrPxWsdE1qy0p7e4uZbgIXngiLpHv+6Gxzzn0oA7eOYK2OAe5zRcMGb5ckYycdq8/wBW+J1vY654h08wSTzaLp637xhgGmRgThc+m3rXHP8AtFTWuhy3M2gzW19/o8kdlNMilkmYqsmc9M8fWgD3KFUKkEcj1pQwYfKdoPTIrzvS/ifJHpa3Or6XcW10wZlt7dxMSg/jyp5GfSprv4j3EfihdKg0SeVf7POoG481FyvOF2lsgkg9aAPQHXdwrDNL5gUgcMw/2RXm8vxgijGnJ/ZtxJfXAWSW0jkid4AzALn5ufXjNelRRi4VJTwGUMAPftQA6GNmySB68U+4j8yW2AJH71c4OM09W4A6AVW1a+jtLjTupaa5SIAD6n+QNAHW3iH5atWR/dn0qK6UGPOc+lS2akQnPWgCfzB6UUKvHSigCpybVhnrn+dZVzbiSF43UMjgqVI3DBGOn+elbKw+balc4JJ/nVVrBo/f8aAOM0/4daBpZvRbaZBGl4SJkIZlIP8ACAei9eB7Vq6P4Z07Q1k+w2kVu8nLMo+ZsDAGTz39a3FsZG5KjH1pZbOTGQmD9aAM67hM0LxI4RmUgN97Hbp3Ht0rzzQPgvp/h3VNNv7O4mS5g3G6YzSFbjKkEbN20DJyOK9Q+wyDHGe9N+zS5IKY/GgDjdN+G+iaJa6lb2Vq6w6kzPcpJO75ZwQ7DLHaSCemKx9J+Eel6THfxTXOoayLy3ayZtSuBK8UBBHlxnaNowT69q9Ka0lPIT9RTTayL8wjoA8cT9niz0tYrzS9a1STVoIlghm1G5MqLEGyI8KBwMnH0q/8M/gvbeCNDtLXULh9VubaOSFdzuYQH+8yqT8pYcfnXqsdrKOitkimPaSZBCtn0oA4S1+E+m6fY6naw3mqNbXieWkUl6xFsvpCcfID+PSuztF8q2SNhhlUdTn9e9WDbS8ZRqkW3k67G6elAHMeOPBdl8QPDk+i6hNcRWdwQJPs0gjdlH8OcHg55/CuT8UfBtNYt40t9b1CH7PpkmmwQyMjR/OoG9ztLM3yr0I6CvT2tZTjEbZzxSeTJ8xMLgUAeTeA/g1f+GfFS61qur2mpTw27W0TWlgLV5AxGXmIY72+X0HevUJoEZZFk2sj8EMOo/z/ADqxJHIV/wBW49sUyaGTyQFiYk9eKAPNLH4LtY2t3aReJ9SGnSbjZ27RxH7EWPO1tuWxk8H8Kj0b4H3GjyeFmXxbqUqaDE0SRNFHidG6hyB7AcelerRxuIlxG2PpTPLcE/KwyfSgCPZ1Pfua4TxV8IrLxJrDanHqWoaV9oRYr22sWRYr1FbKiQFSe5GQRxXf+S65yhIPeho3WMAKQM+lAHAah8J7TU7rWZ31XVIDqVmLB44JkRIoQDgIuw4PJ59zWfqHwTtNWl8NPPqF8z6CoSGb7R+8nXKkrL8mG5UHjFeneU5HAOc88UFCHAKE+9ADFUKqpjGBXKa94Ei1vxZZavPLIq28LQPAknyTI3Z1wehyeD3rrtpXnYSKRgWYHBH4UAec+FPhHH4V1SS9fWL/AFe2jRo7LT7sp5dlGxyVQgAn6nsAK5qx/Zwt9L1DTb6HxVr0p00yraWs08flLFJ1h+5nb75zwK9rYhFIPXpjFMZht5HegDzzwP8ACZPCetDUZdS1LU3SA20C6hcJJ5EeQSqkKCQffOMe9dxqdkupWM1uTjzkaM4OMAgj+tXFbcMjJXPPFBjIY4Bx1HFAHz/4e+BuuSax4lg1u6WDQNUvY7v7NbShxJsChVYFcj7oPBOenFdbpPwamtz4lXUfEt7qsGvQ+TLC1vHGkWE2gqBz0A4zjivUcFpAMYx60ki+W+Bj160AeOXvwH1PULy0vz43voNRtrI2DTQ2sYDxbsr8pJww9R1rq/h18P77wfqOrXN9qEeoy3ezbLFapAMBcY2r3Pc13MOWydpI9ql8lsj5SRn3oAzNa0pNa0m70+Q+WLiJoi45K5GMj6elcEvwz1qeK6udU1e1vdWj0+Ww06WG3aFLcMuC5G5sseMn26V6g0Y3dD+VRzqGGRkEUAeA6D4L8eN8RPDE+raTpltoOjWZt45IZhI3mH7z4wDyMD8690jjxGP4sYB59qmVSzYxnjrTIcpx9459KAGiNDuGME01sr2yTU7kn+Hn2FMDYYArQBGuUXIXJJ6mpBuHBGKUrhsdRnNOOGKk9FNAAQAmR0pgjCnOMhuoqYENHjoKYYxjJbj60AN5T5QOM0eWGzuGTnjmnSYRht+ahcMRkd6ABsrIvSo3I35zxVjciyfUcE1C0oYj2oAjkjG7rjI5pCyx4AOTUjuMZ3EY9+KiUCRc4B54OaAEZSy5JwRzjFQxkbsZ+tXWQleAAOnWq/kiJtxyaABtu0YIPpTZFLqQ3P0qRcSdOnrTP4ioKk/WgBwQbAKyfFWkPq3h/ULGG8NhPcwPHHcKcNGxGAwI5FamBnj71LND5yYcK47ZoA8X8D/BfXNP8G+LtL8Ra3Bf32vu7fareIlYxsCqSGOWPAz+NVpPg34t1XwjrOk6x4h0661O6s1sLW5hsGSKOEHJZ1LEs34ivcVhIUAHgCmqH3gE8DgUAfNfir4HfETxBHoFtfeJ9CvI9NlWWGF9JkaD5U24Zd/cH1pmrfArxTq13ZzapdaPqv2ZAJNQMc9vcWzBs5hKckAYAUmvpsqPmAOBg96qtblmL9Bn86AKejxrHp1vGZDKRGBuIIJ46815V8RPhRrF18UtJ8feGLu1k1Kys3sZtO1BnWGeNjnIYA4P4V7A3rn5gKdGokQHHTrzQB84eLPgf49+LMN7b+LdV0safM8hgsLd5SsJKBYyGGM7SM89zWVqXwr1hdS0yHUbjStQm09beL+1FiuYbyDYBkoyDD5x/F619STKpAOQnYFTzVfzFj4yWbpuAoA8M1j4G63qWvS+IIdXtIbq7sriyuMRzFJY5P8AV/LuwCvf3zWPq/7NuteItDhjvdV0pdZjjtrZZxaSNGIYm3AbdwJJPXmvo77VFuI3fP8ASm7tykDkjoaAPn/xJ8C/EWsaHbWUtzomq3MORtmiltxbrkbfJZSWGPTPNb2peENZ0vxRpmpaLLEsn9mjS7pbu0mkBCEncpU89T96vYiyyNjk464H6VY3BY8EHj7pHNAHztrXwF1DxP41Orytpj6YxgeBbiGSK6sygG4xspHDdcE45r1rwha+IdO1LU4NYvV1CzeXfY7ICohiAA2s2eTx1rq929egPPepI2G05PJ49BQAxcNjHykcAetXrGMNdxLgBg2eRn2qLZvwT90DjnNWtPXddp3xQBt3S/uz9altSTGSabLho27U61XdF14oAmABHWijb6DIooA//9k=)

# 16 décembre 1929

NAF 14232 / 280-283

Lundi soir 16 décembre 29.

Me voilà devant mon Porto, et devant ce papier d’un si joli ton. Ce ‘° sera consacré peut-être en bonne partie à Oriane. Samedi c’était valise, et demain encore valise ; aujourd’hui c’est le jour et la couleur des confidences. Ce n’est pas que j’aie l’intention d’user amplement de la liberté que tu me laisses. Je crois comprendre très bien ce qui peut gêner tes démarches là-bas et le moyen de ne pas aller contre tes projets. Donc souvent je me bornerai à des tartines (qui d’ailleurs t’intéresseront toujours). Et une fois en passant je te parlerai de mes affaires intimes, qui, je suppose, t’intéresseront beaucoup plus. Mais toujours en termes très atténués. C’est que tu m’as appris quelque chose ; et à force de réfléchir jusqu’à mettre ma tête presque à la place de la tienne, j’ai compris que la modération dans l’expression est un remède à la violence des sentiments. Et le fait est que si on s’emportait à se plaindre on dirait beaucoup de choses inutiles, beaucoup de choses injustes, et en pure perte. Il s’agit de savoir ce que sera l’affection peut-être la plus rare et la plus complète. J’ai bien réfléchi à cela ; j’ai appris beaucoup. La première chose est qu’il ne peut y avoir jamais division ni séparation ni brouille ; et cela quoi qu’il arrive. C’est le fond du bonheur quand on est sûr de cela ; et nous avons l’un et l’autre cent raisons d’en être absolument sûrs. Une fois cela posé (je l’avais posé dès le commencement de ton aventure), on voit bien mieux où l’on va. Cela n’empêche pas d’être quelquefois malheureux ; mais ce n’est tout de même pas tout le malheur ; il y a un point d’amertume dont on sent qu’on approcherait, mais auquel on n’arrive jamais. Je veux te redire encore que tes dernières lettres, quand je les relis, c’est presque comme si je te regardais en face, dissipant absolument toutes les vapeurs malsaines ; c’est l’imagination qui est l’ennemie. Il ne s’agit point de deviner ce que tu penses, il s’agit de le lire ; je n’ai jamais et n’ai jamais eu la moindre raison de ne pas croire ce que tu dis. Une fois que je suis ainsi remis en place, tout est clair. Je n’ai pas à juger les risques que tu affrontes ; cela c’est à toi de décider, de céder, de résister, selon la situation que toi seule connais. Et moi je n’ai qu’à accepter le risque ; et c’est une chose que je sais faire. Et agir pour le mieux selon ce qui te paraît possible ou désirable. SI j’agissais autrement, je te trahirais donc ? Ou bien je voudrais te gouverner ; chose que je hais par-dessus toutes. Et tu me connais assez pour savoir que cela c’est le fond de ma pensée, et aussi le fond de mon cœur. Je n’ai qu’une envie au monde, être d’accord avec toi comme la voile avec le vent. ET je te dirai même une chose que tu croiras, c’est que lorsque j’ai bien vidé mon sac jusqu’au fond, mes fautes et mettons les tiennes, et ce si long temps, et ces souvenirs et tout, j’arrive à me trouver tout près du bonheur et en tout cas plein de courage, et certainement tel que tu souhaites que je sois. Ce n’est pas toujours ; il y a des moments plus sombres ; mais enfin je me sauve. Ainsi ce matin, j’ai commencé par travailler ; il n’est pas question maintenant de faire des sonnets ! C’est un moment assez dûr. Mais cela ne me fait rien du tout, si j’arrive à me mettre dans cet état sublime où je me sens si près de toi. Autrefois, souviens-toi, qu’était la fatigue dès que nous étions dans ce petit coin où je t’écris ? C’était instantanément effacé ; je planais ; je volais. Eh bien ce matin me voilà parti à 9h pour une réunion au lycée. Étant en avance, je suis venu à pied d’abord jusqu’à la Compagnie Transatlantique où j’ai constaté qu’il n’y avait guère de bateaux. Et puis j’ai continué jusque chez Brentano, où je voulais chercher un papier comme le tien ; j’ai feuilleté le catalogue vainement ; et ce papier est ce que j’ai trouvé de mieux. Je ne vois pas où je pourrais chercher à Paris des enveloppes qui aient le style des tiennes. Tout de même j’étais bien content. C’était par jeu. Il importe peu que les enveloppes soient bleues ou jaunes. Je te dis que j’ai tout à fait compris. Tu me diras si mes valises sont bien convenables. Il me semble que tu en as déjà reçu un certain nombre. Mais je deviendrai encore plus savant pour ne rien dire (qui puisse te choquer !). Je voulais te parler aujourd’hui d’Oriane, mais il faut maintenant dîner, c’est-à-dire imaginer que je suis avec toi. Ensuite je relirai ta dernière lettre et j’y répondrai… Ici les meilleures affections de ton Dick (comme tu voudras).

Après le potage (qui naturellement manquait de sel) je dois te dire que je suis sûr de pouvoir faire tout pour toi ; et ce qui est beau c’est que tu n’en as pas douté un seul instant. Quoi ? Ne le faisais-tu pas pour moi ? As-tu jamais pensé à faire volontairement quelque démarche qui m’aurait mis dans l’embarras. À cela tu diras que tu as fini par en avoir assez et trop. C’est vrai. Mais il est permis d’avoir de l’humeur. T’es-tu cependant brouillée avec moi. Y as-tu seulement pensé ? J’en ai autant à te dire. Je peux rager un peu ou beaucoup (et encore je crois que ces temps-là sont finis ; je n’ai qu’à penser à toi, à me mettre à ta place) ; mais quant à me brouiller cette idée ne me viendra pas ; c’est impossible. Aurai-je à subir des épreuves encore plus dures ? J’espère que non. C’est assez comme çà. Mais peut-on prévoir. J’ai vu par mon expérience que quand les personnes se mettent à être malades et même font mine de mourir, on perd toujours un peu la direction. Alors ? De quoi ne sera-t-on pas privés ? Très bien, comme disait Maurois. On souffre alors, mais çà ne fait rien. Voilà donc quelles sont nos pensées ; et je ne connais pas sur la terre quelque chose de plus délicieux que d’avoir ces pensées-là. Sommes-nous bien d’accord. Je te souris et tu me souris. Et voilà je crois tout ce que je voulais te dire de nous deux. Je ne pense pas qu’on puisse dire plus fortement, de quelques mots qu’on se serve.

Je pensais (en mangeant la côte de veau) à cet étrange voyage à Paissy, où naquirent les poèmes. Je passais à Fismes avec les Maréchal et ils firent visite à une vieille dame et sa fille veuve pas trop bête, qui s’appliqua à me faire parler, qui n’y réussit qu’à moitié, qui devina que j’étais absolument occupé ailleurs, et qui se vengea en retardant notre voiture de deux bonnes heures. D’ailleurs nous prenions thé et gâteaux dans un jardin antique aux tilleuls absolument mutilés par les obus. C’est après cela que nous partîmes avec un chauffeur ivre, et que je conçus *Paille de Blé* dont j’ai tout oublié ; mais nous relirons cela.

Je pensais aussi à Châteaulin, et notamment à l’adieu du soir, les mains frénétiquement agitées… Peut-on s’élever plus haut ? Oui peut-être, maintenant. Dire pourquoi, ce n’est pas facile. Mais je le sens. Il y a certainement encore une sorte de fraternité plus étroite, et chose étrange, une plus parfaite confiance. Personne, hors nous deux, ne peut comprendre cela. Mais, selon mon opinion, nous sommes récompensés maintenant l’un et l’autre de mille petites choses généreuses, sans petitesse aucune. Inutile d’insister. Mais pardonne-moi ces excursions dans le sentiment pur. Il faut bien se consoler de temps en temps. Et toi je te sens quelquefois un peu tendue et violente ; je voudrais que tu reviennes à la sérénité par ce genre de pensées.

Je t’envoie une petite coupure, dans un grand article très ennuyeux. Tu recevras cette lettre vers Noël. Je t’en supplie pense à ces temps de congé sans me blâmer. J’ai fait ce que j’ai pu. Et tu ne peux garder aucun doute sur la seule chose qui me plaise au monde. Pense bien à cela. Et les loisirs de Noël, si tu en as, passe-les à de douces pensées, sans larmes. C’est à cela qu’il faudrait arriver et que nous arriverons. La force du sentiment doit nous sauver. C’est là que nous serons jugés. C’est à l’épreuve qu’on connaît le cœur. Je hais naturellement l’indifférence frivole ; mais nous sommes bien loin de cela, et c’est cent fois prouvé. Alors il s’agit de savoir si l’on vaincra le désespoir. Et il me semble que c’est fait. Il reste un précipice de tristesse dont il faut tout de même se défier. J’ai retenu le commencement de ta deuxième lettre : « Je suis là. Je pense. Et ma tristesse est infinie… ». Il faut maintenant vaincre cela, agir, décider. Nous sommes assurés. Nous savons où nous allons. Hisse la voile ! Tu vois je tourne et retourne dans le même cercle. Je m’y plais. Je me le permets pour une fois. Il te faut bien un peu de tonique. Et tu as bien su m’en donner. Je viens de commander un cherry. Tu vois que je ne doute de rien. Mais il faut dire que cette période abonde en découvertes merveilleuses. La poésie est quelque chose. Et ce qui m’ennuie dans ce travail des copies, qui est infernal, c’est qu’il faut laisser la poésie. Il y a aussi le poème de *Manon* qui ne me plaît guère, parce que c’est *amer*. Et puis après ? Nous ne sommes pas deux ennemis qui veulent se nuire. Il ne s’agit pas pour la vanité d’avoir une espèce de victoire. Ces choses-là ont toujours été loin de nos pensées. Je suis profondément certain que dans ta décision de partir la vanité n’était pour rien. La situation m’est familière depuis longtemps. Tu te trouvais en présence d’un avenir absolument incertain ; tu doutais de moi, non pas pour le fond du sentiment, mais pour les actions. Tu me voyais quittant Paris, m’enfermant comme un moine dans quelque solitude… Et à côté de cela tu voyais la baisse des affaires ici, l’âge survenant, et aussi la terrible dépense, qui absorbait tout. Le fait est que l’auto, seul luxe, et même avec ce logement si modeste, consommait absolument tes bénéfices. Je me rends compte de ceci, moi qui vis comme un paysan, et qui vois fuir les billets. Tu n'étais pas une nature à rester dans l’incertitude ; je te l’ai dit vingt fois, j’aime cela. Je pense souvent à ce drame terrible ; je te vois usée de larmes, le visage gros comme mon poing, presque anéantie, et inflexible dans ta résolution ; c’est que tu avais eu soin de la rendre irrévocable. Et çà vois-tu c’est digne de l’artilleur qui a tenu ; c’est le même être ; je te reconnais, et, bien mieux, je t’approuve. Et tant pis pour cette période atroce où l’on a désiré mourir. C’est pire que la guerre ; mais la guerre n’était pas bien gaie non plus. On serrait les dents et on tenait. Souviens-toi de Dugny. Tu m’apportais alors ma récompense, et les rois n'étaient rien à côté de moi. Pense au chapeau blanc, et à la petite table ronde, et au verre de cognac qu’on nous offrit un jour. Il y avait un commandant d’infanterie avec son ordonnance, qui était quelqu’un. Tout cela a dû être tué. Quand je revois tout cela, depuis le commencement (Trébéron), je puis dire que je suis presque heureux, oui même maintenant. Et tu peux juger d’après cela de ce que tu es pour moi. Du reste les poèmes le disent, et cela ne laisse aucune place au doute. Ainsi tu as de la ressource pour surmonter les mauvais moments. Sur ce papier tu trouveras, ou je suis une gourde, du courage contre tout et pour tout. Après çà arrive qu’arrive ! Me voilà rêvant à l’ancien Bacon Street d’où me vint un terrible message. Mais souviens-toi. Je ne fus pas méprisable. Je reçus le coup en vrai artilleur de Verdun. Désespéré, mais non vaincu. C’est à ce moment-là que je me suis connu, et comme digne de toi. J’ai trouvé une espèce de bonheur (Paissy !) à reconnaître que tu ne t’étais pas trompée etc. Mais voyons ! Il faut que je relise ta lettre. J’abuse des permissions. Mais je réparerai demain et dans la suite. Et je ferai tout ce que tu veux. Et bien plus fort, j’approuverai tout ce que tu fais et feras. C’est dûr dans un sens ; mais dans un autre sens, je te dois cela cent fois ; et même si je n’avais pas cette dette envers toi, je devrais et je voudrais encore t’aider et te porter comme mon enfant chérie. Cela pour ton Noël. Et je suis content tout de même de savoir ce que c’est qu’aimer, sans être dupe ni trompé. Mais pour le meilleur et pour le pire, comme on dit. Et tu t’étonnerais après cela que je forme des idées convenables ; Mais c’est forcé. Il faut seulement oser vivre ; alors on comprend tout.

J’ai relu au galop tout le livre des *Commentaires*. Typographiquement c’est très beau. Ton œil attentif y trouvera des négligences pleines de sentiment. Tu penseras que cela a été écrit (refait) dans la période la plus tragique. Tu y retrouveras cette étrange phrase : « Absence, mon cher être… ». Enfin sûrement tu aimeras ce livre, et cela suffit pour que je l’aime. Personne ne saura… Il n’y a que Paul Valéry qui soupçonnera quelque génie féminin inconnu… Il est capable de deviner beaucoup, mais tout de même pas tout. Quant à Mondor, il ignorera toujours profondément que… Il a touché le mystère, mais il avait affaire à une forte tête… Mais quelle vie. Je vais m’en revenir par ce chemin que tu connais, dont toutes les pierres me sont amies. Je penserai à tes rivières en traversant la Seine. Mais tu n’as rien là-bas qui ressemble à Saint-Germain des Prés…

Je relis ta lettre. Les battements de cœur en ouvrant les lettres, je connais çà. Mais çà passera. Il faut que cela passe. Comment peux-tu croire qu’un mot de toi puisse me faire mal. C’est toujours bon. Je pense que cette lettre bleue ne laissera rien que douceur en toi. Crois-moi. Sois sûre de moi. La rêverie triste ne peut pas être complètement supprimée ; mas il y a de la douceur au fond. Comprends bien cela. Envier les gens qui vont m’entendre. Mais n’as-tu pas bien plus ? Demain je traite de la poésie ; mais seule tu sais ce que j’en connais. Alors ? Je comprends que tu ne lises point. Je suis toi. Je sais tout. Je sais que tu dois te détourner… Tu es forte. Et je ne veux pas être inférieur. Et tu vois, je n’ai rien dit d’Oriane, en pensant tout le temps à elle. Pardon pour cette fois. C’est pour ton Noël ! Oui je comprends bien l’utilité des valises ; et cela est de ta sage tête, qui ne se laisse pas troubler. J’aime cela ! J’aime la force. « Chères années… peut-être plus belles encore ». Cela est enivrant. Et sois tranquille. Ma caisse tiendra pour les bécasses ! Au sujet des conférences, personne ne gagne, puisque c’est gratuit. J’entends ton concert… Bientôt tu auras (tu as maintenant) le piano de Ravel. J’aime le son de Jacques Thibault ; c’est fait pour nous. S’il faut faire travailler l’entrepreneuse, câble au besoin ; on lui fera les avances. Et on verra d’assurer les envois. Je verrai Jeanne vendredi. Oui je pense au temps des concerts Parent. Quels étranges pressentiments ! Et le mendiant du *Sport*? Tout cela annonçait du bien et du mal, et du bonheur même dans le malheur. Ton cœur généreux est tout le même et il me plaît parfaitement. Oriane serait jalouse… mais… Chère petite gosse. Ton Dick.

# 20 décembre 1929

NAF 14232 / 284-287

Vendredi soir à la brasserie (20 décembre 29), à droite près de la porte.

Cette lettre sera consacrée à Oriane. Mais je veux d’abord parler à toi et de toi. Ce matin, au lever du jour, j’avais du travail plus qu’il ne fallait. Mais bah ! J’ai vu la lune du matin, et me voilà à griffonner des vers que je viens de te recopier ! Le vendredi n’est pas un jour ordinaire ; j’en cherche le parfum. J’ai peine à le retrouver. Les heures ne sont plus enchantées. Tout était joie depuis le matin. Mais je n’ai pas l’intention de gémir. Non ! Non ! Il faut que je sois digne de toi, et que je supporte les choses. Tu les supportes bien !  Mais venons aux affaires. Les 3000 francs sont venus aujourd’hui par un chèque que j’ai acquitté et versé à ton compte. Ensuite j’ai porté le reçu à Jeanne pour le coffre, après avoir demandé pour ces jours, un relevé depuis le 1er mai. Jeanne passe son temps à se demander si tu as reçu ce qu’elle t’a envoyé depuis le commencement. Ce serait comique de nous entendre. Elle dit que tu devrais revenir ; et moi je dis que toi seule le sais. Au fond tu ne sais pas trop. Et nous sommes tous dans le noir cafard. Mais j’arrive presque à en sortir. Tu remarqueras l’absence de coups de poignard dans les poèmes. Ils n’en valent pas mieux peut-être. La colère est artiste. Enfin je voudrais bien t’aider ; et tu dois sentir un peu plus de sérénité peut-être. Demain, pour me fortifier contre les odieuses vacances, je te câblerai pour les 3000 fr. pour la musique et pour mon plaisir. Encore un mot pour toi. Je traîne sur moi depuis cinq heures un bouquet de violettes acheté en sortant de chez Jeanne (chez toi...) Et je vais t’en mettre quelques-unes. Parfum de ton pays ! Je réfléchis pourtant que je suis ici, et que l’océan... Mais tu diras que l’amitié se rit des distances, et qu’il lui suffit d’être sûre d’elle-même (selon Morgat). Et c’est peut-être vrai. Mais voilà l’année qui finit ; on voudrait l’autre meilleure. On est mélancolique malgré toutes les résolutions. Mais cela n’est pas digne d’une paire d’amis comme nous. Permets que je parle une fois d’Oriane ; il y a trop de pensées de moi que tu es réduite à deviner. Et tu disais dans une lettre : « Je voudrais savoir ce que tu penses ». À ce propos je te conseille de brûler ces lettres qui concernent Oriane. Ce sont des choses intimes. Et j’ai renoncé à en faire un roman. Donc ces pattes de mouche ne servent à rien. Depuis que le roman s’est mis à se faire tout seul, et bien autrement de toute façon que je ne l’aurais inventé, je n’ai plus envie de l’écrire. Je ne reprends pas à ma naissance ; et tu connais assez mon étrange caractère ; au fond c’est la poésie qui l’explique le mieux. Du jour où je connus Oriane, j’entrai dans le rêve et je contemplai mon bonheur, que je dirais presque féminin, tant il fut tout de suite jeune et même enfant. Je jugeais que c’était un miracle (d’ailleurs mérité, disais-je) mais tout à fait invraisemblable. De ce jour il n'y eut plus qu’une femme pour moi. Et le reste ne comptant pas, je ne le comptais pas. De là vinrent mes malheurs. Et encore ne vais-je pas me plaindre. 20 ans de bonheur de cœur et de corps, sans nuage aucun, et varié, et neuf, et toujours imprévu. C’était assez pour le poète. Je passe sur la guerre ; larmes que je n’ai pas oubliées… Et sur d’autres larmes. Et tout cela me semblait avoir scellé pour toute une vie l’union la plus étroite et la plus profondément sûre et fidèle. En quoi je ne me trompais pas. Mais je ne comptais pas assez avec la réalité. J’étais heureux. Très bien. Oui j’ai connu le bonheur continu dont on ne se lasse point. Par souvenir il est encore sans une paille. Pur métal. Mais enfin le jeu n’était pas égal, au moins dans les apparences. Et il y a mettons un peu plus d’un an, je fus pris dans ma propre insouciance. L’amie de toujours, hélas, se faisait des idées à peu près exactes, et sombrait dans la tristesse et la maladie. Que de drames. Mais je te les ai assez contés. À force d’éloquence (car j’étais sincère) je gagnais à chaque fois, mais je risquais de perdre. Vint l’occasion pour l’artiste, l’engagement pour l’Égypte (mettons l’Égypte !) et un départ, dont l’annonce fut un coup presque mortel pour moi. C’était la première fois que je me sentais mourir. Et le pire de tout (ou le plus beau) c’est que quand j’eus pris mon parti de courage, ce fut une fête inouïe, et qui dépassait de loin ce que j’avais imaginé. La chute n’en fut que plus profonde. Tu sais tout cela. Mais ce n’ était encore rien (quoique j’y aie pressenti toutes les catastrophes). Je laisse dans l’ordre ce qui arriva ; j’en sus ce qu’elle m’en dit ; j’ai oublié ce que j’ai pu ; je ne chercherai jamais à savoir. Mais ce fut le commencement d’un drame presque silencieux. Songe que je me disais quelquefois : la nature parle, et sait toujours ce qu’elle fait. Une nature comme celle d’Oriane risque sa beauté à trop de sagesse. Puis-je désirer qu’elle sèche sur pied etc. Mais tu peux imaginer l’effet lorsque j’appris de source sûre qu’elle avait bonne mine… Ce sont des situations à la dynamite. On croit sauter. Comment me suis-je sauvé de ces pensées-là et de tant d’autres, jusqu’à les refuser et les supprimer ? Tu sais à peu près comment j’avais vécu. N’étant d’aucun secours, comme est le poète, et uniquement objet de luxe, en quelque sorte, être lâché me fut ordinaire ; et je n’y vis jamais beaucoup d’importance. Je m’arrête. Il faut dîner, et rêver, et lire *L’Intran.*

Je continue. Cette fois-là ce fut quelque chose de nouveau ; j’étais en train de mourir de chagrin. L’amie de toujours ne s’y est pas trompée ; elle n’en est pas encore revenue. Mais moi, j’en suis revenu. Comment ? Non pas par courage ou raison, mais par un fait que j’attendais, que je sentais, qui n’est point croyable et dont je suis assuré. Oriane fit en sorte que je ne puisse avoir aucun doute : « Je te défends de m’en vouloir et d’être malheureux ». Cela ne se fit pas en une fois ; une femme comme elle craint par-dessus tout de n’être pas crue de celui à qui jamais elle ne mentira. D’après cette certitude absolue, on pouvait vivre, et à la rigueur rien n’importait. Je m’étais résigné à tout ; aurais-je pu ? Mais enfin je l’avais résolu. Je suis un homme heureux. Je n’ai pas à me plaindre. Du plus grand malheur, et dont j’étais cent fois cause, je me trouvais sauvé, et peut-être même plus heureux que jamais… Mais cela veut explication. Cela n’est pas né en un jour. J’ai commencé par bien repasser en mon esprit mes torts et ce qu’Oriane avait pu si justement me reprocher. J’aurais voulu la traiter en égale. C’était difficile en ce sens que les choses n’étaient pas égales. On ne peut nullement comparer un vieux Pirate qui a roulé partout, et pour qui une chute de plus n’est pas grand-chose, à une fière et toute neuve fille la femme d’un seul homme… Cela encore fut la source de grands tourments. D’ailleurs sans reproche. Car qu’y pouvait-elle ? elle ne pouvait pas mesurer la chute ; elle tombait comme elle pouvait. Mais je n’en restai point là. Oriane a dans le regard quelque chose d’enfantin et de résolu à la fois qui intéresse tout homme ; si elle veut plaire un moment elle y arrive toujours ; et selon moi elle fixera qui elle voudra. Pouvoir redoutable, redoutable pour elle. Car dans un pays où elle était seule, pouvait-elle ne pas essayer cet étrange pouvoir ? Ne pas récompenser d’un regard quelque ami précieux. Après cela tout dépendait d’un hasard. Le sort ne manque pas de créer l’étrange combinaison d’une sorte d’absence dans l’absence même, enfin d’une nouvelle faute que de si loin [*une ligne coupée*] sans réponse. Il y a une fatalité ici. Ces choses devaient être, sans doute pour éprouver deux cœurs et mettre en lumière un amour au-dessus de tout. Oriane dit « le plus grand amour » et je la crois. Ce prodigieux sentiment m’éclaire toutes les choses. Oriane a de la reconnaissance ; elle a mesuré ce que c’est qu’un ami ; les difficultés de la vie lui sont présentes comme à moi. Nous sommes deux pauvres, et la richesse est bien loin de nous deux. J’ai vu cette Oriane gagnant bien sa vie, bien mieux que bien des femmes, et se permettant à peine un tout petit luxe, et retombant à un genre d’esclavage ; elle dépendait de deux ou trois chefs d’entreprise. J’ai voulu regarder la situation en face. Il faut vivre ; et combien de femmes vivent de se marier. Et combien de poètes s’arrangent de ces amours qui ont un côté d’ombre. Je suis arrivé, en suivant ce chemin périlleux, à cette idée qu’Oriane est meilleure juge de sa dignité que moi. En tout cas ce n’est pas à moi à lui donner leçon. Que n’ai-je pas fait ? Et souvent par simple caprice ! Par ennui ! Et qu’ai-je fait de sa pudeur ? Du reste je ne vois pas sa pudeur violée. Je me fie à elle. J’efface toute imagination. La poésie y perdra peut-être. Mais il faut vivre. Moi aussi je dis qu’il faut vivre. S’il y a un peu d’humiliation pour elle, il faut qu’il y en ait autant pour moi. Toutes ces misérables questions de vanité blessée sont tellement petites dès que je pense à la moindre chose, au plus menu souvenir ; cela m’enlève et me guérit. Je suppose qu’elle est ainsi, j’en suis sûr. Et alors ? Qu’est-ce que çà peut faire ? Et y avait-il d’autre moyen de vivre, et de gagner la liberté ? Cela on ne pouvait le savoir que par l’expérience. Par l’expérience il est bien clair que le travail là-bas comme ici nourrit assez bien, mais ne laisse pas assez d’excédent. Alors, le malheur fait… À elle de reprendre, de défendre, de sauver ce qu’elle pourra. Ici il faut laisser le génie féminin agir seul, sans conseil, sans confidence ; et quand j’ai eu bien compris cela, j’eus un allègement inouï. Ce n’est pas que je ne comprenne beaucoup de choses ; mais je ne peux pas juger la situation, la part de l’amitié de la courtoisie du respect. Mais je devine bien. Une chose m’a encore rendu les nuits pénibles ; c’était ce secret, qui quelquefois me paraissait injurieux, et cette dépendance où je me trouvais. Cela me faisait sauter dans ma peau. Mais j’ai compris que toute la dépendance était de moi à elle, rien de plus ; et enfin, à la longue, que le secret était un de ces moyens de génie féminins pour sauver l’amour. Pourquoi j’écris ces choses ? Oublie-les. Mais il est bon que tu saches comment mon esprit se nettoie peu à peu d’un tas d’idées folles. Il est si facile de parler mal des femmes ! Tous les livres médiocres vous y portent. *Climats* est un de ceux-là. Et je comprends que tu ne lises pas volontiers. On a vite fait d’avilir tout ; c’est très facile. Mais je n’ai point de telles opinions. J’ai d’Oriane l’opinion qu’on peut avoir de l’ami le plus précieux le plus cher le plus sûr. Et je suis défiant. Après mille et mille preuves, je suis sûr d’elle au moins autant que de moi ; et là-dessus je n’ai jamais varié et ne varierai point. Dans le moment le plus dûr, le sentiment n'a pas reçu la moindre ombre. Ce qui m’est arrivé était inévitable, fatal. Et le parti à prendre ensuite, certainement c’est le meilleur qu’elle a pris, le seul qui pût sauver l’avenir et mener à bonne fin l’aventure. Et ce secret, qui me choquait si fort, était justement le seul moyen de salut. Il ne s’agissait pas de se laisser traiter légèrement. Il fallait garder au moins puissance et direction. Forte tête et grand jugement. Il y a des moments où j’admire cet art de vivre. Je l’ai admiré plus d’une fois, en des circonstances moins tragiques pour moi. Et je soupçonne même que cette extrême prudence (moi qui ai connu l’extrême imprudence, le parfait mépris de l’opinion, le plus parfait abandon et jusqu’à quel point, jusqu’à quelle complaisance)oui que cette extrême prudence a accumulé les obstacles comme on voit dans l’*Esther* de Balzac devant Nucingen. Comme elle tient longtemps en sa pûreté, cette fille profondément amoureuse ; longtemps elle exerce son pouvoir sans rien céder ; cela ne peut toujours durer. Mais il y a bien des manières de sauver son être et j’ai le sentiment (un peu fou peut-être) qu’elle l’a sauvé tout. Elle me l’a dit et je le crois. Je n’imagine rien. Je me fie. On ne peut pas, si on n’aime, mesurer cette sorte de légèreté de l’esprit qui nie tout ; Il s’agit d’être généreux et de parier sur ce qu’on aime, sur ce qu’on a connu de noble et de généreux dans ce qu’on aime. Le mal, comme j’écrivais, tu te souviens, est qu’on n’aime pas assez ; on ne se donne pas. J’ai appris beaucoup ; j’ai appris tout. Rien ne fait rien dès qu’on touche en quelque sorte l’autre être adoré. Tel est bien mal résumé le thème de mes réflexions. Et l’effet est étonnant ; je ne crois plus rien de mal. J’arrive à obéir. J’arrive à être mon autre moi-même. La part d’amitié que tu as, je l’éprouve ; et comme je ne sais rien et ne veux rien savoir, j’arrive à réduire à rien cette fureur qui pouvait grandir. Le fond de tout cela c’est que l’idée seulement de faire de la peine à ce que j’aime finit par me paraître la plus folle. Quelquefois, ce matin encore, je reprends mon refrain : « La mignonne ! La mignonne ! », que je répétais après la première lettre depuis l’absence (le grand gouffre. Le désespoir etc.). C’est cela qui finalement toujours me ramène. Et enfin je me dis : qui aura-t-elle qui sache excuser tout, comprendre tout, réduire le malheur au minimum ? Qui au monde ? Je ne voudrais pourtant pas que ce soit un autre. J’ai juré. C’est entendu. Mais ce n’est pas tout de jurer. Il faut aimer, naturellement absolument. Le serment ne sert qu’à empêcher les sottises du premier choc. Mais au fond tous mes raisonnements n’ont fait que délivrer mon cœur et j’ose dire qu’il n’y a plus rien qu’Oriane puisse craindre même de mes pensées. Voilà à quoi sert la plus profonde franchise et la mutuelle connaissance, si loin poussée, si audacieusement qu’on n’imagine point quelque chose de plus ; Et cela c’est l’amour. Tu comprends que je ne me juge point malheureux, ayant le grand amour et la grande amitié et n’en étant point indigne. Quant à Oriane je l’ai toujours jugée digne de tout, du plus grand cœur (si l’on pouvait) et du plus grand esprit (si on osait). – Je termine ici mes confidences ; et je ne vais pas les relire. Tu vois qu’elles ne sont bonnes qu’à brûler.

Me voilà un peu abruti, mais heureux à peu près, devant ma tasse de café. Il est dix heures. Je vais m’en retourner dans l’air froid, par-dessus la Seine, par Saint-Germain des Prés, par tous ces chemins qui me sont chers. J’ai usé pour une fois de la liberté que tu m’as laissée. Quand tu liras cela l’année aura changé de numéro ; une nouvelle perspective s’ouvrira. Je voudrais que tu t’apaises tout à fait, que tu fasses sur toi-même le miracle qu’Oriane a fait sur moi. Le cœur battant à la pensée de la peine que l’on peut faire, c’est trop ; je n’ai pas pu supporter cela d’Oriane. Il est certain que j’ai été au-dessous de tout quelquefois, ne pensant qu’à moi, trouvant tout facile pour elle, m’étonnant qu’elle n’envoie pas promener tout. Et moi ? Est-ce que j’envoie promener tout ? Est-ce que je ne suis pas comédien aussi, de politesse il le faut bien. Alors ? Oriane a bien compris maintenant ce que c’est que politesse et qu’on ne peut juger. Mais moi qui ai toujours imploré de n’être pas jugé et d’être cru, comment hésiterais-je à ne pas juger et à croire. Par la force des choses, tout est rendu, tout est payé ; ce qu’on a semé, on le récolte ; ce qu’on a jugé de peu d’importance, il faut le juger de peu d’importance. Il fallait du temps autrefois à Oriane pour s’habituer à certaines choses. Il m’a fallu du temps aussi. On a beau dire, il faut raisonner. Tous les raisonnements ne font pas un atome d’amour, mais ces raisonnements empêchent l’amour de se tuer lui-même. Au fond, que vaudrait un consentement forcé ? Que me fait Oriane agissant d’après ma volonté ? Malgré l’apparence, c’est une situation inférieure et sans valeur. Quand elle avait résolu de partir j’ai cédé, et j’ai cédé finalement de franche et bonne volonté. Libre, elle était libre ; elle le sera toujours. Dès que je force, dès que je veux deviner changer interdire je prends le rôle du tyran. On peut être un bon tyran. Mais plus on est bon tyran, plus le rôle est mauvais. Il faut se fier à l’amour tout seul, et à ses démarches de grâce. Rien n’a de prix au monde, hors cela. C’est alors que l’on jouit de ces mouvements pleinement naturels et joyeux qui naissent d’eux-mêmes, et qui ne sont point faits pour plaire. Entre Oriane et moi rien n’était fait pour plaire ; et combien de fois chacun sut rendre à l’autre sa pleine liberté. Il faut aimer ainsi, ou renoncer, et se défier et surveiller, et garder son bien de cœur comme on garde l’argent. En sorte que l’épreuve a été bonne, si étrange que ce soit ; le sentiment est plus libre et plus fort que jamais. Pour moi je m’y fie comme à l’air que je respire. Je ne le soupçonne point de trahison ; je lui ouvre ma poitrine. C’est vivre. Mais c’est assez ; je crains de te donner un furieux mal de tête, et tu auras envie de me dire que tous ces discours n'avancent à rien. C’est justement ce que je dis. Mais je tiens à ce que tu saches que les faux jugements et les niaiseries j’en suis délivré. Il reste des choses absolues, assez pénibles mais qui ne font plus que de courts moments, et pas même formulés. La présence dès maintenant effacerait tout ; chaque jour efface quelque chose. Tout ce que fait Oriane est bien et les soupçons sont indignes de nous. Ainsi réellement il n’y en a point. Je pourrai câbler demain : *Content* parmi d’autres choses. Et je suis ton ALAIN.

Pardonne au bavard ; mais il fallait un jour de bavardage. Seulement un jour. Imagine-moi marchant le long des rues et causant avec qui ? jusqu’à sentir un pas élastique, souple, ajusté au mien… Brûle cette lettre. DICK.

# 23 décembre 1929 – Matin

NAF 14232 / 288-289

Lundi matin 23 décembre 29.

Je laisse les nouvelles diverses pour la lettre de ce soir. Je viens de corriger encore quelques devoirs pour la classe de tantôt. Le jour se lève à peine. Ce matin j’ai vu le croissant de la lune vers l’est. Tu le verrais à 7h (heure de là-bas) si tu étais éveillée ; mais j’aime penser qu’à ces heures-là tu dors d’un sommeil d’enfant… Toutes ces pensées par une pente naturelle me conduiraient à t’écrire encore d’Oriane. Mais je ne m’y abandonne pas volontiers. Je voudrais seulement que tu arrives à n’avoir plus la moindre inquiétude en ouvrant mes lettres ; que tu puisses savoir d’avance que tu n’y trouveras qu’amitié invincible et heureuse selon la formule de Morgat. J’en parle à mon aise ; je suis moi-même toujours assez inquiet, en ce moment les lettres se font attendre. Effet du mauvais temps, sans doute. Et puis il y a peu de bateaux. Mais de tout cela ce soir. Dès que les lettres se font attendre, l’imagination travaille, non pas pour inventer des malheurs, pour penser à ce terrible froid qui vous tombe du Canada, mais pour recenser un autre genre de malheur possible qui vient des actions où la nécessité peut t’entraîner. Une des plus folles suppositions est que tu serais amenée à t’éloigner encore (ex. San Francisco, ou l’Australie) par des propositions magnifiques que tu ne pourrais pas refuser. D’autres suppositions encore, car l’expérience a prouvé que tu ne fais pas toujours ce qui te plaît, ou bien que faisant ce qui te plaît tu es entraînée à d’autres actions qui ne te plaisent point. Ne vois pas là un reproche. C’est la vie. Il faut vivre. Et cela je suis arrivé à le comprendre et à penser premièrement au seul but de ton expédition, qui est d’assurer au minimum ton avenir. Cela je l’ai toujours senti, mais c’est une chose que je ne voulais pas regarder en face. Il est si agréable de rêver. Maintenant je n'ai plus l’idée que de te rendre moins difficile cette épreuve, et d’abord de ne pas ajouter à tes soucis. Mais j’ai hâte de te parler un peu de problèmes plus difficiles. Car l’amitié s’arrange de tout. Mais en ce qui concerne Oriane, il y va de la vie. Je puis le dire maintenant après épreuve faite, je veux dire que j’ai aperçu e côtoyé le plus grand des malheurs. Par une chance inouïe, par une grâce de ce cœur fidèle et généreux, j’ai dans des malheurs assez cruels conservé pourtant le bien essentiel, la pensée qui peut sauver ; non seulement elle m’a écrit là-dessus tout ce qui devait me remettre debout, et me rendre même un des hommes les plus heureux (malgré tout !), mais surtout j’ai vu à n’en pas douter que ce n’est nullement une charité de sa part, mais que c’est tout spontané, que c’est bien elle (je connais si bien ses moindres mouvements). Après tout, à l’âge que j’ai (et qui peut te paraître, à toi bien plus qu’à elle, voisin de Mathusalem), je pouvais me résigner à disparaître de la scène du monde, j’entends de la vraie vie ; et ton amitié m’aurait pardonné ; car l’amitié ne peut suffire à un des hommes les plus ambitieux et les plus difficiles. Une vie est achevée à mon âge ; je lisais un mauvais roman, mais intéressant, où il était supposé qu’un homme de 40 ans est naturellement importun, ennuyeux, pesant etc. Si l’on a la chance d’avoir gagné vingt ans sur l’ordinaire, on ne peut pourtant pas gagner toujours. Ainsi au commencement de mes malheurs, je me sentais glisser, et cela m’était plutôt une consolation. Mais la délicieuse Oriane spontanément est venue au secours (et je le sais au secours d’elle-même aussi) me rendant aussitôt une sorte de jeunesse, et une force invincible, une résolution contre tout, un jugement qui perce les murs, enfin me rendant moi-même à moi-même. Et les gens peuvent se rendre compte de cette résurrection. Peut-être ce miracle m’attache-t-il encore plus merveilleusement à elle (était-ce possible ?). Mais maintenant avec deux ou trois lettres comme munitions, je réponds de moi, et je serai pour elle l’autre elle-même, l’ami et plus que l’ami, l’Homme absolument possédé, à elle. Toutes les fois que mes pensées m’entraînent au triste, je n’ai qu’à m’interroger moi-même et la réponse est éclatante, et me pénètre de vie presque joyeuse. Tu comprends cela change de moment en moment, mais le fond est le même et inaltérable. Je pense que c’est tout de même le bonheur, cela. Ne crois-tu pas ? En tout cas, sans cela, quel bonheur vaudrait ? Me voilà donc à penser à Elle et à son avenir ; et toute peine qu’elle aurait me touche autant qu’elle ; et si cette peine venait de moi, d’humeur ou de mouvement improvisé, je ne m’en consolerais pas. Mais là-dessus maintenant je suis tranquille ; il suffit qu’elle veuille une chose comme raisonnable utile ou même relativement agréable (contre la solitude et l’ennui) pour que je la veuille aussi ; et ses amis sont mes amis. Tu comprends je ne distingue point. Je ne perds pas mon temps à des soupçons qui sont nécessairement cagues. Ce qui fut inévitable, ce qui en est la suite, ce qui rend sa vie plus facile et plus assurée, de tout cela elle est juge, et j’approuve ! Je me console comme je me console devant moi-même de bien des choses que je pourrais regretter, auxquelles je ne tenais pas, mais qu’il fallait faire. La vie est difficile. Et une idée que je voulais te dire (car à Oriane à peine je la dirais), c’est que si je pouvais lui enlever quelque ami ou soutien pour le temps (selon la vraisemblance) où j’aurai fini ma carrière de bon Pirate et d’artiste insouciant, si je le pouvais, je ne le voudrais pas. Et tant pis ! Ce qu’il y a à pleurer, nous le pleurerons ; à consoler, nous le consolerons ; à oublier et à couler à fond, tout cela sera fait ; non point du tout, comme tu sais bien, par indifférence (cela il n’en est pas question, d’aucune manière) mais par une raison toute contraire ; et je dirais bien d’elle moi aussi : « la femme la plus aimée, comme jamais… ». C’est la première fois que je me sens vraiment digne de quelque chose. Et après cela advienne que pourra. Ce sera plus ou moins bien, mais le fond sera bien. Je reviens à toi. J’ai eu tant de plaisir à t’envoyer ces deux morceaux de musique (surtout ne prends pas d’humeur pour la partition si je me suis trompé ; pense que c’est pour moi délicieux) que je t’enverrai maintenant la *Nouvelle Revue Française* et choses analogues à l’occasion. J’ai eu ainsi le plus vif plaisir à t’envoyer samedi un câble que tu auras aujourd’hui, dans quelques heures. JE vois d’après tes lettres que cela ne fait pas difficulté. C’est comme pour tes affaires ; c’est réellement un plaisir pour moi. Tu dois sentir cela ; et il me plaît que tu m’envoies des instructions. Je vole alors, j’ai des ailes. Voilà comme est le poète. Et le poète ce patin a choisi de bavarder en prose. Mais je ne négligerai point le langage des dieux. C’est un genre de preuve qui n’a point d’égal. Et la violence quelquefois, la chaleur brûlante des souvenirs est tempérée par l’expression musicale. Tu verras à ce propos dans la préface de Valéry aux Commentaires, des choses justes et un ton d’amitié presque tendre. Ce cœur-là connaît aussi les orages, les hauts et les bas. La différence que je vois c’est qu’il a peut-être plus de vanité. Cela tient à une existence sociale tout à fait autre. En moi l’opinion n’a guère de puissance ; tout fut toujours ignoré et secret comme en toi-même. Aussi ce qui peut m’arriver, hors les évènements du cœur, cela ne mord jamais profondément. Mais qui le sait si e n’est toi ? On pourrait même penser que tu me crois plus fort et plus au-dessus des petites choses que je ne suis. Mais il n’en est rien ; et finalement c’est toi, nymphe dorée, qui avais raison. Je suis ton ALAIN et ton DICK.

# Lundi 23 décembre 1929 – Soir

NAF 14232 / 290-291

Lundi soir 23 décembre 1929.

Ma chère Gabrielle,

Je suis un peu brouillé ce soir avec les bateaux. Les journaux en annonçaient deux, pour vendredi et samedi, et j’attends encore une lettre ! Un pe de mélancolie, qui tient aussi à la saison. Ne crois pas que cela aille jusqu’au noir. Je ne suis nullement disposé, tu le sais bien, à imaginer des malheurs. Au contraire je suis disposé à croire que tu es bien armée contre ce froid terrible qu’on signale vers le Saint-Laurent et partout par là ; et j’ai même l’idée que, telle que je te connais, tu auras à lutter contre des difficultés d’un tout autre genre. Chacun est destiné à un genre de souci. En suivant cette idée, que te souhaiterai-je ? Assurément de gagner beaucoup d'argent et de revenir pas trop tard dans ton  pays ! Et en attendant, de bons amis et point d’ennemis. Le travail fera le reste. Pour moi je suis ainsi destiné que j’ai exactement ce que j’ai voulu. Je n’ai jamais pensé beaucoup à l’argent, aussi n’en ai-je guère. Je n’ai voulu un petit brin de gloire que dans l’esprit d’un nombre de gens très restreint (et encore plus restreint qu’on ne peut croire). Eh bien cela je l’ai. Et ce que j’ai souffert quelquefois, ce fut par ma seule faute, et même l’ayant prévu. Que souhaiter à des gens ainsi faits ? Qu’ils se gardent du désespoir. Mais ils y font grande attention. Ils n’ont querelle qu’avec eux-mêmes. Je crois bien que tu appartiens aussi à cette étrange espèce qui dans un sens a tout ce qu’elle souhaite. Dans un sens. Car les évènements ne sont pas toujours ce qu’on voudrait. Enfin je te souhaite de rester la même, et c’est un souhait inutile, car tu seras toujours la même Gabrielle, et je ne te voudrais pas autre. Et si tu juges la même chose de moi, me voilà content. Mais pas trop content tout de même de ces bateaux qui n'apportent rien !

J’ai parlé à Jeanne des deux volumes de *Commentaires* à prendre à la NRF. Ce sera bientôt je pense. Le volume ordinaire (95 francs) est déjà très beau, très luxe, et ce sera un beau cadeau. Il faut que je pense un peu à la dédicace et qu’elle ne traîne pas comme celle du *Platon*. Il a fallu que tu traverses l’Océan pour l’avoir ! Et cette fois c’est encore plus difficile. Oser écrire un sonnet sur *Charmes*, et encore sans inspiration ; car si j’y traduisais mes fumées romantiques, je n’aurais pas peur. Mais il faudra quelque précise louange. Que ne ferais-je pour toi ? (je te vois rire).

Les conférences vont manquer ces deux semaines-ci, et je m’en passe très bien ; d’autant que le fondateur me paie au mois. Mais l’inconvénient sera que j’oublierai ce que je voulais dire ; et déjà, n’ayant pas à réfléchir pour demain, je n’ai plus une idée (tu ris encore). La dernière fois c’était vraiment très bien (sur la poésie) toujours avec cet air d’indifférence que tu connais (je veux te faire rire) ; mais c’était tout de même assez vif. Je t’enverrai la revue *L’art vivant* qui publie lentement (une par mois) ces conférences, à moins qu’elle ne manque de courage. Auquel cas j’en ferai toujours un volume chez Gallimard ; ainsi, avec un an de retard à peu près tu croiras y être ! Enfin ne trouves-tu pas que l’Océan est un petit peu trop large ? Mais il est comme çà, et c’est comme çà ! Toute action est difficile et veut une volonté de fer, et je t’admire beaucoup telle que tu es. Plains-toi donc ! Connais-tu un homme plus difficile ?

Je reviens à Jeanne. JE t’ai annoncé que les 3000 francs étaient versés. Au sujet de l’entrepreneuse je t’ai rapporté une chose inexacte, mal comprise. Elle manque d’argent pour ses propres travaux ; mais dès que tu lui commanderas quelque chose (c’est-à-dire Jeanne), elle s’y mettra aussitôt comme elle a coutume. Maintenant si les bateaux se mettent à ne plus transporter les lettres… Je pense justement que cette lettre ne partira que jeudi ; et le bateau suivant partira seulement l’autre vendredi ! Tu attendras, toi aussi. Et tu comprendras que ce n’est pas ma faute, absolument comme je me garde de t’accuser. Sans compter que ton travail est toujours une bonne excuse, que moi je n’ai pas. Je te dis seulement : n’oublie pas trop les courriers, sans cela mes cheveux deviendront blancs comme vos neiges canadiennes. J’ai à te dire aussi que ton calorifère ne sera pas en état avant un mois… mais nous n’en sommes pas, malheureusement, à un mois près. Ne prends pas sérieusement cela ; je ne vais pas réclamer sur l’air des lampions : Gabrielle ! Gabrielle ! sous prétexte que je m’ennuie. D’abord (voilà encore que tu ris !) je ne m’ennuie jamais ; j’ai toujours des rêveries étonnamment intéressantes qui m’occupent. Tristes ou gaies, ce n’est jamais l’ennui. Et puis quand je m’ennuierais, je supporterais cela comme tu supportes le travail. Quand Molyneux te gardait plus tard que midi, tu n’étais pas plus contente que moi (je pense à ce jour où je t’attendais pour déjeuner) ; mais qu’y pouvais-tu ? Et t’aurais-je conseillé d’envoyer tout promener ? Patience est vertu de pauvre. J’espère seulement qu’un jour tu seras un tout petit peu riche. Le sort des artistes est de plaire, et c’est un sort qui n’est pas enviable. Mais il faut vivre. Et bref je te souhaite le courage, et c’est inutile, car je sais que tu n’en manqueras pas. Cela me rappelle les romans de Dickens où l’on voit un frère et une sœur qui gagnent leur vie chacun de leur côté… Tu vois que je suis mélancolique un peu. Cela tient aussi à ces congés, que je n’aime point tant. Et toi que feras-tu, que fais-tu de ces heures. Tu ne manques pas de petits travaux chez toi. Un ou deux concerts peut-être. Je suppose que tu as reçu maintenant la partition de *Boléro* et peut-être même la réduction pour piano, qui a dû partir le 14. Quand je recevrai la réponse, que de temps écoulé ! C’est charmant ! Comme tu m’écrivais dans une de tes premières lettres. Un avantage, c’est que les disputes sont impossibles. Un petit mois entre la demande et la réponse. Saurons-nous encore parler ? Je me le demande. Mais il faut d’abord traverser cet hiver. Jeanne m’a dit que tu avais deux manteaux fourrés ; mais là-bas cela fera l’effet de pelures d’oignon. J’imagine Boston sous la neige. Et je sais d’ailleurs que les maisons sont parfaitement chauffées. Et tâche de trouver que tout ce blanc est joli. Cela te donnera des idées de lingerie, de broderie. Tu te souviens des dessins que je t’apportais quelquefois ? Mais ce ne sont pas les idées qui te manquent. C’est l’exécution qui est difficile. Je sais que la tête est forte aussi pour cela. Et tiens bon, comme l’artilleur tenait ! J’aime qu’on ait du caractère ; et là-dessus je ne me plains pas de toi ; ni sur rien. C’est vraiment agréable d’avoir vu grandir cette fillette assez sauvage et ordinairement muette (non pas avec son vieil ami. Tu te souviens). C’est mo maintenant qui souris, en pensant à Issy, à Trébéron, à la gare Montparnasse, au *Sacre du Printemps*, aux fiacres de l’ancien temps, et au vieux mendiant qui se tenait devant le *Sport*. Aussi aux Tuileries, lieu béni, et à la rue de Provence où vous veniez tous en bande et où tu préparais le thé. Les souvenirs sont quelque chose, et ces temps d’hiver sont favorables pour penser fidèlement aux choses qui en valent la peine. J’imagine Korn ar Hoat sous ces terribles pluies ! Je l’ai vu par un temps si beau, le plus beau jour de printemps que j’aie connu. Quand m’inviteras-tu châtelaine. Tu sais que tu as encore de beaux rochers à me montrer, à Camaret, à la Chèvre et par là. Je voudrais bien avoir le temps de peindre un peu en chambre pour m’exercer ; mais le métier m’occupe assez, et c’est tant mieux ; sans compter les travaux littéraires, les poèmes etc. Enfin tu vois de là-bas mon existence un peu monotone… Je crains que la tienne le soit encore plus. N’oublie tout de même pas de te distraire. Mais tu es assez mule (et moi aussi). Me voilà au bout de mon papier. Tu crois n’est-ce pas absolument à mes sentiments ; je t’en offre autant. Et cela réconforte. Toujours le même ALAIN, ton grand ami, immuable.

Je t’envoie un Vuillermoz, à cause de Prokofiev. Tu te souviens de la *Symphonie Scythe*? C’était le soir des Erinnyes. Le bon temps !!

# 26 décembre 1929

NAF 14232 / 292-294

Le 26 décembre 1929. C’est ce jeudi soir que j’ai un moment de chère solitude pour t’écrire ; ces odieux congés ont tout changé. Et la pensée même des congés me trouble. Un câble, comme tu disais, c’est tout un poème, et crois bien que j’ai compris absolument le tien. J’en suis encore un peu plus ému qu’il ne faudrait. La plume frémit. Pourquoi ? C’est que ces fêtes me rappellent des fautes cruellement payées, et une servitude que j’accepte, mais que je supporte mal. Et puis, il y aura demain quinze jours que je n’ai eu de lettre. Es-tu allée à New York ? Ou bien les bateaux ont-ils été retardés par la tempête ? Ton câble me rassure sur le reste. Et dis-toi bien que je ne suis pas inquiet jamais ; ce n’est que l’ancienne petite angoisse qui va et vient. Autrement je porte bien les choses. Je tiens. Il suffit que je réfléchisse une petite minute pour comprendre que l’humeur serait absolument injuste. Les amis que tu peux avoir, et ce que tu supportes, quelle qu’en soit la cause, je dois le supporter, et enfin ne faire qu’un avec toi, selon le pacte de l’amitié, source d’ailleurs de mille moments heureux. Je compte que tu n’as pas de doute là-dessus. Aujourd’hui est pour l’amitié et les souvenirs (Morgat). Lundi ce sera le jour des Nouvelles Diverses. Les poèmes restent en l’air ; le temps manque pour rêver en solitude. J’use le temps à avancer mon travail sans me fatiguer. Hier jour de Noël j’ai eu un bon moment. Il m’a pris l’idée de célébrer cette fête du Pauvre en travaillant au plus humble métier ; j’ai nettoyé avec brouette le devant de ma porte, négligé par la voierie du Vésinet. Il y avait des papiers parmi les feuilles ; je me croyais à Boston ; j’aurais bien voulu y être, même boueux ; j’imaginais ces lieux étranges et un peu terribles, surtout, je ne sais pourquoi, New York et Portland ! C’est absurde ; mais quand j’étais enfant je formais ainsi d’étranges idées de villes que je n’avais pas vues. Ainsi je brouettais, d’ailleurs heureux, et n’ayant que de douces pensées. Il était 5h presque, donc midi là-bas. Je me disais que tu étais peut-être à table joyeusement chez tes bons amis, et naturellement admirée et fêtée. Cela me plaît pleinement. C’est une vie que tu méritais, et que tu n’as pas assez connue (je parle de famille, d’amis). Il n’y a que ton vieil ami qui t’ait rendu justice (et c’est trop peu dire ! mais tu me comprends). Quelquefois je me dis que ta vie est heureuse en somme, si tu ne vas pas au fond. Et que souhaiter de mieux ? Il faut vivre, et cela ne va pas tout seul. Ai-je jamais fait, moi, ce que je voulais ? On est récompensé de temps en temps par des heures parfaites, et par d’éblouissants souvenirs. Je ne me plains pas, et je n’envie personne. Telles étaient mes pensées. Tu reconnais bien le poète.

Je viens de recevoir le détail de ton compte. Je t’en parlerai aux Nouvelles Diverse. Oh j’ai le temps. Il est parti au bateau aujourd’hui jeudi, le prochain bateau est l’autre vendredi. Il faut croire qu’en ce temps de fêtes les gens qui se cherchent sont réunis (presque tous !), qu’on ne voyage guère et qu’on n’écrit guère. Je travaille à rédiger mes conférences et à préparer un peu celle du 7 janvier. Je suis bien heureux de ce câble ; il est venu à propos dans ce silence glacé. Je dis glacé, c’est une impression absurde. Je n’ai aucune raison de ne pas croire absolument ce que tu m’écris. Les changements que j’ai subis sont des faits (comme ton départ) qui ne changent rien aux sentiments. Donc sois courageuse en ces jours d’hiver, et accepte les joies comme elles se présentent. Ton artilleur tient bon. Il vieillit. Mais qu’importe ? Oriane disait que cela n’existait pas, et c’est vrai. À plus forte raison qu’est-ce que çà peut faire entre nous ? Et de toute façon le temps passe et n’épargne personne. Et savoir si la vie aurait été plus facile sans ces changements ! On ne peut le dire. Et les difficultés de près (je pense à Oriane) auraient pu être bien plus tragiques. Une simple rue peut être plus large que l’Océan. Je glisse encore, comme tu vois, aux confidences qui concernent Oriane. À qui pourrais-je les faire, si ce n’est à toi. Je me suis bien connu dans ces temps difficiles ; et j’ai trop de hauteur pour être réellement jaloux ; j’accepte la liberté et même je l’aime ; et moi qui ai tant de fois suivi les hasards, et aiguillé étrangement le destin, souvent par humeur vais-je faire reproche à l’autre moi-même des faiblesses que je me pardonne si bien. Destinée commune, c’est elle qui l’a dit ; ce fut sa dernière parole au départ. Ce qui m’a fait sauter un peu dans la suite, c’est quand j’ai senti que cet autre moi-même n’était plus tout à fait libre de ses actions, comme je l’avais toujours connue, et que cette fière nature devait ruser. C’est cela surtout qui me fut pénible, jusqu’au jour où je compris que cette part de ruse avait pour fin de sauver sa liberté même. Car il faut toujours qu’on dépende. Et qui le sait mieux que moi ? Je ne puis ni ne dois juger une situation que je ne connais pas. Et si la vie est difficile et a des surprises pour elle, ce qui est bon pour elle est bon pour moi. C’est ce que je pensais à la guerre : ce qui est bon pour eux est bon pour moi. Et quelles plus fortes raisons j’ai de penser de même quand il s’agit de mon Oriane. Et c’est quand elle a lieu d’être triste que j’aouterais à sa tristesse ? Si je l’ai fait, je le regrette. Mais l’ai-je fait ? Je n’ai pas le sentiment de l’avoir fait. J’ai senti dans ses dernières lettres une sorte de désespoir ; je l’ai éprouvé aussi ; mais je n’y ai pas ajouté. Je n’ai même pas à me reprocher de folles pensées. Elle a bien raison de me regarder droit dans les yeux ; elle le peut. Et cette pensée me console toujours quand le noir cafard s’approche. Mais il est vrai aussi qu’elle est sensible autant que moi. Paul Valéry dont Lalou me disait : « Il a des histoires de femmes incroyables… » (je n’ai pas demandé de détails) se comparait un jour à ce mannequin tout garni de sonnettes sur lequel s’exercent les voleurs à la tire. Oriane est telle, et moi aussi. Elle est telle, et je sens son cœur battre follement, pour une lettre de celui qui ferait tout pour elle ! Cela je l’ai toujours senti ; ce que je sens, elle le sent ; elle n’est pas moins tremblante au fond que moi ; et il y avait longtemps que cela durait quand elle fit ce saut de biche par-dessus la Méditerranée (c’est déjà un assez grand fossé). Et encore un autre saut de biche. Tout cela devait être. C’était le fruit d’une folle insouciance de moi. J’étais tellement sûr d’elle ! Et aujourd’hui encore je sais que j’avais raison ; et je suis sûr, oserai-je dire, plus que jamais d’elle. Comprenne qui pourra. Tu dois comprendre toi que les épreuves qui ne cassent pas resserrent. Et au surplus une femme ne serait pas complète, elle ne serait pas ma semblable et mon autre si elle n’avait tenté de vivre à ses risques, et même selon son caprice et selon les nécessités. C’est en ces moments difficiles qu’on connaît les cœurs. Ainsi il y a quelque chose d’encore plus profond et inviolable maintenant. Je me repose là-dessus et j’ai surmonté le malheur ; en cela je suis digne d’elle, de celle qui disait : « J’ai fui afin de ne pas user à de petits chagrins répétés (et même gros) un sentiment précieux que je conserverai toujours bien au-dessus de n’importe quoi. Mais, ajoutait-elle, pourras-tu me comprendre ? ». Certainement j’ai pu tout de suite. Et voilà comment j’ai traversé cet autre Océan de malheur sans boire trop d’eau salée. Mais cela c’est pour les poèmes. Pardonne-moi ces confidences. On ne peut être toujours fort. Elle m’avait cru plus fort. Plus au-dessus de ces choses. Et c’est vrai qu’il n’est pas facile de m’humilier. Mais il n’y avait aussi qu’un point de faiblesse. Il n’y avait et il n’y eut jamais qu’un mouvement profond du cœur. Sans doute on n’aime qu’une fois, et c’est pour toujours. Avoue que s’il y a une pensée consolante, c’est celle-là. Je reviens à toi. Content que la musique soit arrivée ; mais je n’avais pas câblé pour le savoir ; j’avais câblé pour annoncer la partie de piano après une partition sans doute inutile, pour que tu patientes un peu ; surtout j’avais câblé pour le plaisir. Et je vais me tenir à quatre au moins huit jours afin de ne pas câbler encore. Je laisse passer les fêtes. Je vois la rentrée comme un temps heureux, de longues rêveries, de solitude, de bonheur retrouvé. Comme c’est étrange ! Mais enfin je ne me trouve pas trop mal comme cela ; c’est une vie qui permet d’attendre, d’espérer, et surtout de bien connaître ses propres sentiments. Comme tout s’éclaire ! Comme une même lueur éclaire Ciry, Trébéron, Morgat. La vie a un sens ; on se retourne, on la regarde, et on la trouve bonne, et on n’a jamais l’occasion d’envier personne. Quoi de plus beau ? Mais je mêle encore Oriane et Gabrielle. Tu t’y reconnaîtras. Comme je sens tes pensées amies en ces temps où l’on réfléchit aux jours qui passent, aux années qui ont filé si vite. Si on avait su ! Mais qu’aurait-on fait de mieux ? Ce qui est parfait ne peut être dépassé. Aucune vie n’est toujours sur les sommets, et, comme disait Marcel, tout bonheur se paye. Je pense souvent à lui avec grande amitié. Il ne pouvait pas tout comprendre, mais il a noblement compris ce qui importe. Et de fautes de cœur, tu entends, je n'en ai pas fait, et c’est moi qui aurais dû dire à Oriane : « Je te défends de m’en vouloir et d’être malheureuse ». Elle-même aura appris que les actions ne prouvent pas toujours ; elle savait pardonner ; mais est-ce même pardonner, puisque ce n’est pas juger ? Excuse mes pages en désordre ; j’y ai mis des numéros ; je sais par expérience qu’on aime chercher la suite et que l’on déchiffre tous les gribouillages. Je souhaite que les miens t’intéressent autant, et je le sais. Je voudrais que tu devines ce que je dis trop vite. Mais as-tu le temps de rêver ? Oui peut-être quand tu travailles de tes mains. Trouve ici l’expression de l’amitié la plus vive qui soit et crois que je suis ton ALAIN et ton DICK.

# 30 décembre 1929

NAF 14232 / 295-298

Lundi soir 30 décembre 1929.

Ma chère Gabrielle,

Me voilà donc ce soir dans ma précieuse solitude, et je reprends avec toi cette conversation par-dessus l’Océan, qui est un de mes vrais plaisirs. Voilà vraisemblablement la dernière lettre que je t’écris en 29 ; et cette remarque ne va pas sans mélancolie. Mais je n’insiste pas ; quand je tourne au triste, c’est peut-être un effet de l’âge, ou bien d’un tas de copies à corriger, ou bien de ce temps de vacances, où il faut nécessairement répondre en des conversations sans penser à ce qu’on dit. À la longue cela est exaspérant. Mais enfin me voilà tranquille, et content de t’entretenir de nos petites affaires, qui sont grandes pour l’amitié.

Les *Commentaires* doivent sortir après les fêtes ; je dirai à Jeanne de passer là-bas. Mais je souhaite que ce ne soit pas trop tôt. Car, en dehors de la dédicace pour Mr Foote (j’ai peur de mal orthographier), qui est l’affaire d’une minute, je veux écrire sur ton volume à toi au moins quelques vers, et tu juges bien que ce n’est pas facile ; d’abord parce que l’inspiration n’y est pas libre, ce n’est pas le lieu de laisser courir la fantaisie ; il faut que cela se rapporte au livre lui-même ; et d’autre part le voisinage des vers de Paul Valéry est redoutable. Ce n’est pas modestie ; tu me connais assez ; tu connais cette espèce d’artiste assez sauvage, qui par la force des passions (car il faudrait savoir ce qui se passe quelquefois à l’intérieur ; peut-être es-tu la seule qui puisse quelquefois le deviner) rappelle les grandes époques où l’art traduisait des colères et des douleurs et des bonheurs bien réels, où l’art avait de l’emportement. C’est pourquoi je ne me crois inférieur à rien de ce monde un peu anémique, un peu trop raisonnable et un peu trop rusé. Ce qui est à remarquer c’est que les remous de fureur n’aient point fait de crime à proprement parler. Ton influence y est pour beaucoup ; car il n’y a point de ruse en toi (j’entends dans tes affections) ni aucun genre de petitesse (cela je le sais). Je reviens à dire que si j’avais consacré trente ans à l’art des vers, je ne craindrais aucun rival. Mais ce que je fais en ce genre ressemble à ce que je fais en tout genre ; c’est jeté n’importe comment. Mais tu sais très bien et tu as toujours su apercevoir la partie inimitable qui s’y trouve. Enfin me voilà au travail, et dans un temps limité. Heureusement que c’est pour toi ; et tu peux te vanter d’avoir déjà deux ou trois pièces *Uniques* (c’est toi qui employais cette expression, les jours où tu me disais de ces choses qui sont les seules à dire à l’artiste, et que tu trouvais si bien). Mais comme à partir de vendredi je retrouve le cours en apparence monotone d’une vie en réalité si riche que je ne l’échangerais pour aucune autre, les idées viendront, et je passerai quelques bons instants à ce travail *littéraire*.

Je reviens à toi. J’ai lu ces jours-ci (relu) des nouvelles de Stendhal, notamment *L’abbesse de Castro*; tu liras cela plus tard, dans des temps moins tyranniques. Naturellement ce drame n’a pas de rapport visible avec ta vie si sage et si remplie de travaux (je trouve même que les distractions y manquent un peu trop) ; et pourtant il y a des expressions naïves et fortes, où souvent j’ai cru reconnaître ton accent sauvage, que mon oreille sait très bien discerner. Ce que j’écris là est peut-être un peu indiscret ; mais tu sais que ton grand ami sait voir et comprendre ; la correspondance se permet un peu plus que la conversation. Et ces longues absences (qui menacent de durer presque autant que la guerre !) font réfléchir étonnamment. Au sujet de cette durée, qui naturellement n’est pas pour me plaire, je te redis toujours la même chose, c’est que je sais tout de même me mettre à ta place, et comprendre les nécessités. Si tu n'avais pas pris d’engagement qui te force, tu n’aurais pas pu persister ; vouloir, c’est ainsi s’engager. Exactement comme j’ai fait à la guerre ; l’engagement était libre, mais la suite ne l’était pas ; sans cela, comme on reviendrait. Mais je ne veux pas comparer ton exil à la guerre ; je ne vois pas tout en noir ; et je sais que tes bons amis te rendent tout de même l’existence supportable. C’est pourquoi je suis bien content que le *Boléro* soit pour eux. Quant à la dépense, cela est insignifiant ; et moi, c’est pour toi que je fais ces démarches, et avec bonheur. Et je suis bien content de voir qu’ils voulaient piano et orchestre, car mes deux envois font justement l’affaire, et donc j’ai eu du flair. (Il n’existe pas pour l’instant d’autre réduction. Ils en préparent une pour petit orchestre). Ainsi je suis ravi d’avoir réussi ; et ne manque pas de me câbler ainsi à toute occasion ! Cet autre genre de conversation atténue un peu l’immense distance (encore plus grande par la tempête de tous ces temps. On se figure l’Océan irrité etc.). Cela m’amène à la question des courriers, bien oubliée depuis que j’ai ta lettre au crayon. Ce crayon est toujours signe d’un travail excessif. Et ne crois pas que, quand un courrier est manqué, je fasse des suppositions sur l’oubli, les effets de l’absence, et autres choses ; notre amitié déjà passablement ancienne est bien au-dessus de ces choses ; il n’en est pas moins vrai que moi, qui a moins à faire, je fais attention aux courriers, quand il y en a ! Cette lettre, autant que je sais, ne partira que vendredi. Mais ne te fais point de souci de toutes ces histoires de bateaux ; moi-même je m’y embrouille, et je ne sais plus quand j’ai envoyé cette musique, ni si elle est arrivée promptement, par Cherbourg ou autrement. Elle est arrivée pour Noël et c’est ce qui importait. Et mets-toi bien dans la tête que ce qui te plaît me plaît.

Qu’ai-je fait ces jours ? Premièrement j’ai avancé mes griffonnages littéraires courants ; et puis j’ai recopié la deuxième et troisième conférence, pour l’impression. Mais cela n’ira pas vite, à raison de une par mois ! enfin je me suis mis à mon paquet de copies et je vais continuer mercredi et jeudi. Cela me donnera de l’air pour le commencement du trimestre. Aussi préparer un peu la conférence du 7. Je ne sais toujours pas bien ce que je dirai ; cela se débrouille en général mardi même. Ces mêmes jours j’ai mis un petit tapissier dans mon logement de Paris. Cela se fera peu à peu. Mais l’encombrement et la poussière étaient au comble. Et comme je ne vois pas que je sois près de déménager, je m’arrange pour une longue période. Même ayant cessé mon métier j’aurai encore des travaux accessoires et peu fatigants, le moyen de ne pas changer mon genre de vie. Et je ne vois pas pourquoi je le changerais. Le temps passe, certes ! et l’on n’y peut rien ; mais je n’y pense guère, tellement je me sens toujours pareil. Naturellement plus tu attendras plus tu trouveras de changements dans ce frère très aîné. Mais je reconnais toujours cette masse sans graisse, ces traits seulement un peu durcis et cet ait à demi rustique. Mais l’affection de ma petite fille ne verra même pas ces changements. Quand ? Je ne veux pas faire de calculs. J’ai toujours retenu que ton contrat allait par six mois, et que c’est maintenant l’année qui court. À cela on ne peut rien, pas plus qu’à la marche des bateaux. Je pense bien que tu ne vas pas payer le dédit. Les choses d’intérêt sont méprisables et inférieures, c’est entendu ; mais enfin elles gouvernent tout, qu’on le veuille ou non. La vie est ainsi, et je l’aime ainsi. Seulement je ne voudrais pas que ce fût par pauvreté que tu t’imposes cette sagesse ; je voudrais savoir au contraire que tes affaires d’argent ne s’arrangent pas mal. Autrement tout ce travail et cette longue absence seraient donc en pure perte ? J’espère bien que cela n’est pas. Tu me disais : « Je n’arrive pas à m’y intéresser ». J’avais conclu : c’est donc que cela va passablement et selon tes projets. Au reste ne m’écris rien là-dessus ; car je comprends que ces choses sont déjà assez ennuyeuses. Je voudrais seulement savoir si la châtelaine de Morgat a quelque espérance d’une vie un peu plus libre. L’expérience que tu as faite à Paris, en tes années de Drecoll et Molyneux, a été assez sévère. Car, en gardant ta manière de vivre si simple, et avec le seul luxe de ta Citro et de ta petite maison de Morgat, tu t’es trouvée dans la situation de tous les Parisiens, qui n’ont jamais assez. T’ai-je dit, à ce propos, que la dame de couture avait versé les 3000 francs qui restaient dus sur l’auto ? Ta maison de Paris, même maintenant (avec les impôts et les travaux de lingerie) absorbe encore assez vite les billets. Et quand je vois moi-même ce que je dépense, avec ma manière de vivre presque en moine, je comprends les difficultés, et les raisons de ton départ, de ton engagement, et de cette ferme volonté qui me plaît même quand elle me déplaît. Il faut bien tâcher de vivre, comme tu m’écrivais. Et sache bien que tes lettres me remettent merveilleusement en équilibre, même contre d’autres peines. Et tu sais d’ailleurs que mon caractère n’est nullement triste. Je n’ai pas mal supporté en somme la durée de la guerre, et d’abord ces 17 mois sans lit. Je suis comme toi ; je supporte bien ce qui est matériel ; le reste, moins bien ; mais en somme tu n’as pas sujet d’être soucieuse trop de ton ami ; il est solide et en somme équilibré et adapté, si ce n’est qu’il préfère le travail courant à ces congés dont il ne fait rien, dont il n’a jamais rien fait que d’user le temps. Mais je ne reviens pas là-dessus ; je vis au contraire sur des souvenirs qui me rendent incapable d’envier qui que ce soit et de faire le moindre reproche à la vie. Je viens de relire ta lettre au crayon du 12 décembre, et l’amitié la plus exigeante doit en être satisfaite et même heureuse. Je ne veux donc point que tu te fasses de souci, ni que tu imagines que je fais du noir. Cette conversation trans-atlantique est véritablement occupante ; c’est un repos bien agréable pour moi, entre un travail et un autre. Donc tu peux penser à moi sans trop de mélancolie et même en te disant que bien des choses pour moi deviennent supportables grâce à toi qui sais si bien adoucir les épreuves de l’âge pour ton grand ami. Et cela fait un avenir qui n’est pas sans espoir, il s’en faut. Oui je pense à Morgat, et je m’arrange pour que tout soit selon nos désirs ; et quoique rien ne soit jamais facile, il y aura tout de même de grands changements ; la vie sera plus claire ; en tout cas j’y pense sérieusement. Ainsi tu peux imaginer le très vieux gentleman parcourant ton domaine, et t’offrant, comme autrefois, toutes les merveilles qui ne sont à personne et qui ne coûtent rien. Voilà ce qu’il peut faire, et rien ne te plairait autrement. Quand j’aurais tous les trésors de la terre, cela ne vaudrait pas un seul brin d’amitié. Or je t’en offre plus d’un brin, pour l’année 30, et cela tu le crois. Aie donc courage et tout ira. Crois que l’amitié d’Alain est plus incorruptible que l’or. À toi ALAIN.

1. Le 15 mai 1929, l’incendie de la Clinique de Cleveland fit 123 victimes, essentiellement intoxiquées par des gaz mortels. La catastrophe fut à l’origine de réformes profondes concernant la lutte contre les incendies, mais aussi le choix et le stockage de produits réfrigérants non explosifs et non toxiques en milieu hospitalier. [↑](#footnote-ref-2)
2. « 28 mai 1919 » GL. Mais le 28 mai 1929 est un mardi. [↑](#footnote-ref-3)
3. La conférence internationale des réparations, à la Haye. [↑](#footnote-ref-4)
4. NAF 14232/147 : Lettre adressée à « M. le mandataire de la succession de Mme Vve RENAULT » :

   « Monsieur, comme suite à notre communication relative à l’augmentation de capital de notre société et à la demande de plusieurs de nos actionnaires, nous avons l’honneur de vous rappeler que dans votre Assemblée Générale du 12 juillet 1929 vous avez divisé en 20000 actions de jouissance de 250 Frs chacune le capital précédemment divisé en 5000 actions de jouissance de 1000 Frs.

   « Dans ces conditions vous possédez actuellement 4 actions de jouissance nouvelles au lieu et place d’une action de jouissance ancienne, ce qui revient à dire que vous pouvez souscrire à titre irréductible aux conditions de la notice que nous vous avons adressée, à 4 actions nouvelles de 250 Frs nominal contre une action de jouissance ancienne de 1000 Frs nominal.

   « Nous restons tout à votre disposition pour tout renseignement et nous vous prions de bien vouloir agréer, Monsieur, l’assurance de nos sentiments les plus distingués.

   « L’administrateur directeur : [pas de signature] ». [↑](#footnote-ref-5)
5. ? [↑](#footnote-ref-6)
6. 24 octobre : « jeudi noir » à Wall Street, début de la crise de 1929. [↑](#footnote-ref-7)
7. La feuille est numérotée « 2 » et prend la suite immédiate de la lettre précédente. [↑](#footnote-ref-8)
8. Alain écrit cette deuxième partie de la lettre du vendredi soir (« Après dîner… ») et celle du samedi sur une feuille pliée en deux. La lettre du samedi commence sur la quatrième page (la page blanche évoquée la veille), se poursuit sur la marge de cette même quatrième page, et s’achève ici dans la marge de la première, où commençait donc la deuxième partie de la lettre du vendredi, dont la fin occupait les marges des pages 3 puis 2. [↑](#footnote-ref-9)
9. Alain continue effectivement dans les marges, comme d’habitude. Mais il le précise parce qu’il y a un deuxième feuillet à cette lettre. [↑](#footnote-ref-10)
10. Voir note précédente. [↑](#footnote-ref-11)